ALPHONSE GAGNON

La Vieille Angleterre

Imprimerie des Sourds-Muets, Montréal.

1925

La Vieille Angleterre

69242

Principaux ouvrages du même auteur

Nouvelles et Récits (1875) .... 1 vol. 207 pages

Récits de voyages (1886), traduits de l'anglais, de J.-U. Gregory, Québec .... 1 vol. 244 pages

Les Banques d'épargne scolaires (1887) .... broch. 48 pages

Etudes archéologiques et Variétés (1896) .... 1 vol. 379 pages

L'Amérique précolombienne (1908) **Essai sur l'origine de sa civilisation**.... .... 1 vol. 376 pages

Questions d'Hier et d'Aujourd'hui (1913) .... 1 vol. 310 pages

Culture Latine et Teutonne (1917) .... broch. 56 pages

Le Secret du Succès, traduit de l'anglais, l'abbé Bernard Feeney (1918) ....1 vol. 300 pages

La Lumière Visible (1920), ouvrage d'apologétique .... 1 vol. 374 pages

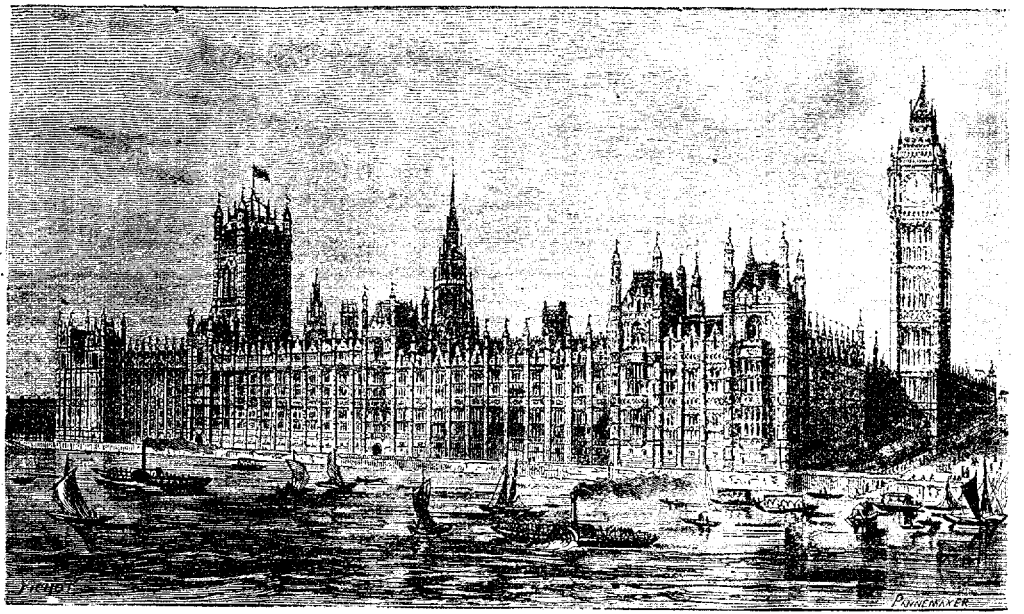
ALPHONSE GAGNON

La Vieille Angleterre

Imprimerie des Sourds-Muets, Montréal.

6

1925



Le Parlement de Londres; contenant la Chambre des Communes et la Chambre des Lords.

LETTRE-PREFACE

Cher M. Gagnon,

Vous avez eu l'amabilité de me laisser lire les meilleures pages de l'ouvrage que vous vous proposez de publier incessamment sous ce titre: ***La vieille Angleterre...*** *Et maintenant, je viens vous dire, en toute sincérité, que vous avez fait là une œuvre consciencieuse, sérieuse et intéressante à la fois. Dans la partie historique, vous manifestez une érudition de bon aloi. Vos autorités sont sûres et vous savez les utiliser. Le chapitre relatif à la Réforme est d'importance capitale. Vous y faites ressortir en termes frappants comment la révolte de Luther a sapé par sa base cette institution grandiose qu'on appelait la Chrétienté. Ce résultat désastreux a été accentué par le séparatisme protestant institué en Angleterre sous Henri VIII. A partir du seizième siècle, la Chrétienté a vécu et une nouvelle politique, un nouveau droit public européen ont été instaurés dans les relations des nations et des Etats. Il suffit de lire même superficiellement l'histoire moderne et contemporaine pour comprendre ce que le monde y a perdu.*

Le chapitre intitulé **Perspectives d'avenir** *intéressera spécialement vos lecteurs. Il est tout d'actualité. Ne suscitera-t-il que des adhésions intégrales? Je n'oserais l'affirmer. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il contient beaucoup de considérations justes et d'appréciations judicieuses.*

En parcourant les pages de votre nouveau livre, j'évoquais dans mon esprit toute la série de vos travaux. Je crois bien que je suis un de vos plus anciens lecteurs. Je me rappelle vos premiers écrits, publiés dans la **Revue Canadienne,** *il y a une quarantaine d'années. Quelque temps après, vous les réunissiez en volume sous le titre de* **Nouvelles et Récits.** *Et, depuis lors, en dehors de vos devoirs officiels, que vous avez toujours remplis fidèlement, vous avez voué votre vie au labeur intellectuel. Vos loisirs ont été incessamment laborieux, et ils ont été féconds, on peut s'en convaincre en parcourant la liste de vos ouvrages.*

Plusieurs de ceux-ci ont eu pour objet des recherches archéologiques, où vous avez acquis une compétence reconnue. Elle vous a valu d'être reçu membre honoraire de la Société Académique d'Histoire Internationale, société fondée à Paris, en 1903, *sous la présidence d'honneur de Mistral.*

Mais vous n'avez pas voulu vous confiner dans ce domaine un peu spécial et fermé au commun des mortels. Vous avez eu l'ambition de faire du bien, et vous avez publié des livres à portée sociale, comme le **Secret du Succès,** *traduit de l'abbé Feeney, et a*

portée religieuse, comme **La Lumière visible,** *qui est un traité d'apologétique. Voici maintenant que vous nous présentez un nouveau livre, où la lumière de l'histoire vous sert à éclairer les problèmes de l'heure actuelle. Et je sais que d'autres travaux préoccupent en ce moment votre esprit.*

Admirable exemple pour notre jeunesse. Une telle activité intellectuelle devrait être son objectif. Je voudrais la voir éprise d'étude sérieuse, de travaux de longue haleine, ambitieuse de science et de compétence. Une carrière comme la vôtre est une leçon d'énergie, de labeur et de persévérance dans l'effort. Laissez-moi vous en féliciter. Et que votre modestie ne vous détourne pas de consigner ce témoignage sincère et vrai au seuil du nouveau volume qui verra le jour dans quelques semaines.

THOMAS CHAPAIS

Québec, 29 décembre 1924.

La Vieille Angleterre

Origine et formation du peuple anglais.

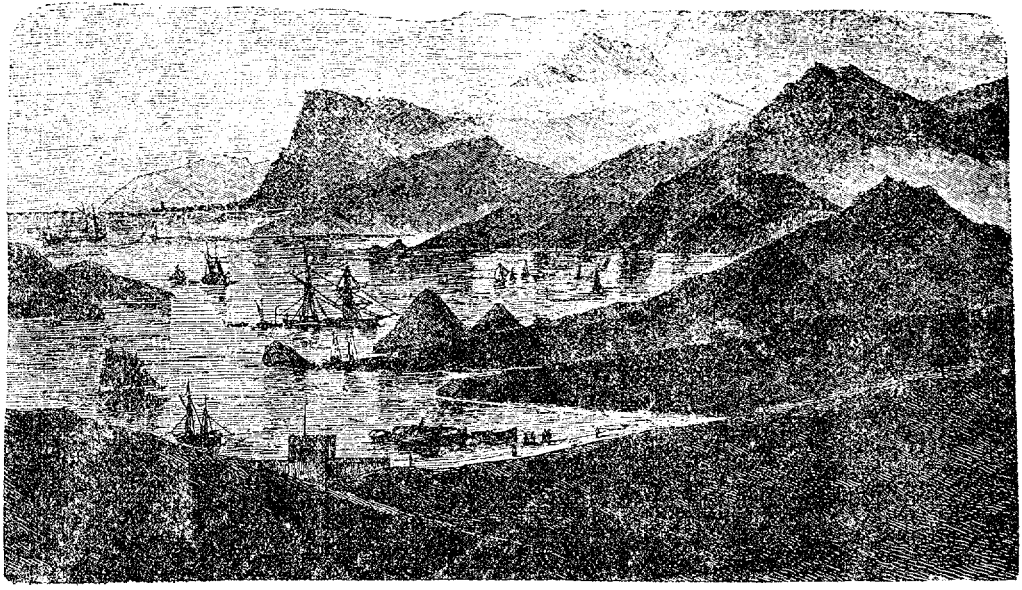
Fusion des races.

Aspect du pays.

L'Angleterre est la partie principale de la Grande-Bretagne. Elle forme la portion centrale et sud du royaume, et par l'importance de son centre agricole, minier, industriel, commercial et social, elle devient le cœur de l'immense empire britanique. Elle a pour capitale Londres, qui est en même temps la capitale du monde au point de vue commercial et financier.

Les monts Cheviots et une petite rivière, la Tweed, séparent l'Angleterre de l'Ecosse. Elle comprend le pays de Galles, tant au point de vue politique que géographique. La presqu'île de Cornouailles, le pays de Galles, les comtés de Derby, du Cumberland, de Westmoreland, sont des régions montagneuses. L'île elle-même n'est point hérissée de hautes montagnes. Une chaine de collines traverse l'ouest du pays, dans la direction du nord au sud, depuis Cumberland jusqu'au Lands-End.

Lorsque la montagne projette vers la mer, elle y dessine des côtes et des falaises qui ressemblent aux falaises normandes et aux côtes de la Bretagne; aussi,



Rivage de la Cornouailles

ne faut-il pas oublier que l'Angleterre et la France étaient autrefois unies. La Manche, qui a peu de profondeur, unit deux rives identiques. Le nom d'Albion ou la *terre blanche* appliqué à l'Angleterre tirerait son origine du fait des hauteurs crayeuses de Douvres et New Haven que, par un temps clair, l'on aperçoit de France.

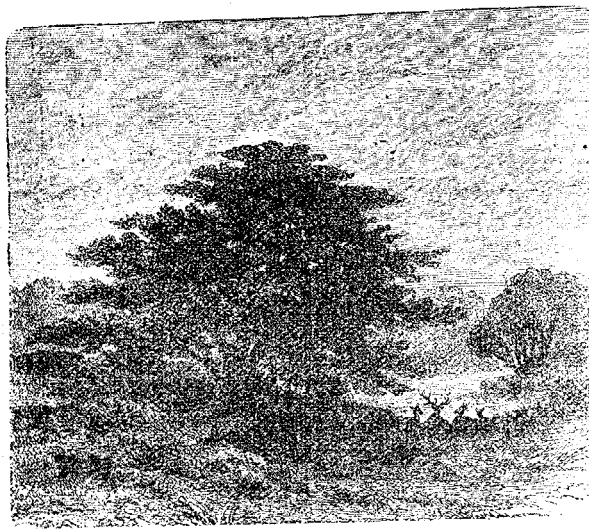
L'est et le sud du pays forment une vaste plaine très fertile, d'une verdure ravissante, parsemée de mamelons aux ondulations gracieuses. Les montagnes n'atteignent jamais une haute élévation ; le Snowdon, sommet principal d'Angleterre, n'a guère plus de 3400 pieds d'altitude. On a souvent parlé de la beauté des parcs en Angleterre. En effet, il n'y a rien de plus calme et de plus reposant que les parcs anglais. Le velouté des pelouses, l'étendue des horizons, le sensation de quiétude qui règne partout charment l'esprit et comblent le cœur de paix.

L'Angleterre a près de 2000 milles de côtes, lesquelles, unies et peu accidentées, s'ouvrent à des estuaires que la marée pénètre profondément ; avantages précieux pour la navigation. Les rivières, cependant, ne fournissent pas de bien longues distances. Grâce, toutefois, aux pluies d'une atmosphère humide, elles coulent toujours à pleins bords. La plus célèbre de ces rivières est la Tamise, universellement connue, portant une multitude de navires, bien qu'elle n'ait qu'une longueur de 250 milles.

De vastes landes (moors) élevées de 500 à 1000 pieds au-dessus du niveau de la mer, s'étendent dans

les comtés de Northumberland, Cumberland, Durham, Lancaster, Stafford et surtout York.

Si le climat de l'Angleterre est humide et sujet à d'épaisses brumes, on y jouit, grâce aux courants



Un parc anglais

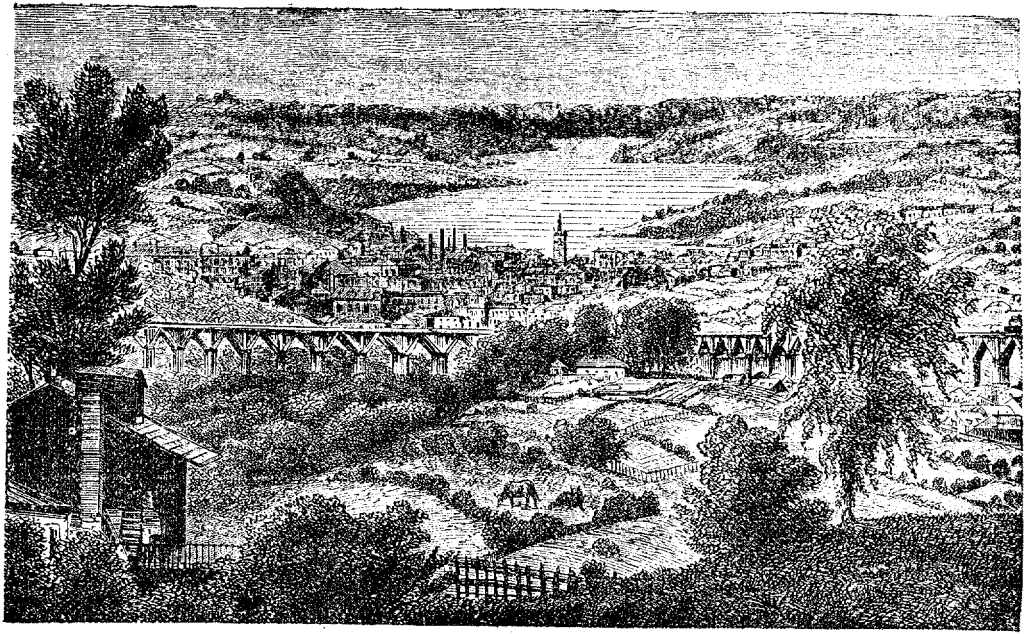
d'eau tiède amenés par le Gulf-Stream, d'une température douce et d'une égalité remarquable. Il n'y a pas d'hiver à proprement parler. Le travail est régulier durant toute l'année.

Si ses montagnes, ou plutôt ses monts et ses collines, n'ont aucun glacier, si elles n'attirent que faiblement nos regards, elles renferment d'abondantes mines de houille, de fer, de plomb, d'étain, qui font aujourd'hui la richesse du pays. Le sol fournit tous les

matériaux nécessaires, à l'exception du bois. Le gibier abonde ; les cours d'eau et les eaux côtières regorgent de poissons ; nombre d'oiseaux et d'espèces aquatiques animent les rivières. Ses champs, ses campagnes, travaillés comme des jardins, sont d'une beauté ravissante. L'uniformité des détails, la suite pressée des villes, des cités, des cathédrales, des châteaux, des grands domaines superbement ornés ; le nombre et la puissance des industries et des corporations, la force et la splendeur militaires, la foule des individus riches et remarquables, les serviteurs et les équipages, tout cela, dit un voyageur, saisit le regard, et ne lui permettant de s'arrêter sur rien, efface toutes les limites, sous l'impression d'une magnificence et d'une abondance inépuisables.

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, l'Angleterre fut surtout un pays agricole. A cette époque, grâce au progrès de la science et aux inépuisables ressources de son sol en houille et en fer, l'industrie prit un essor énorme. Lors du traité de Paris, la France et l'Espagne étaient encore les rivales coloniales de l'Angleterre ; mais ce traité, en mutilant ces deux pays, inaugura pour l'Angleterre une suprématie maritime et commerciale qui n'a cessé de s'affirmer depuis. Aujourd'hui, par sa marine marchande et l'importance de ses ports, l'Angleterre ne le cède à aucune puissance.

On peut diviser l'histoire d'Angleterre en plusieurs époques : le temps primordial, enseveli dans les ténèbres ; le temps des Romains, commencement de civilisation ; l'époque anglo-saxonne, rude et forte, mais



Paysage anglais

sans grande influence dans le monde; l'époque normande et féodale, suivie de l'époque de la fusion définitive des races en un seul peuple, le peuple anglais actuel, qui est l'aboutissement de plusieurs races superposées. Les Romains ont été les premiers à nous donner sur ce pays des renseignements authentiques.

1. *Ses premiers habitants.*—L'Angleterre ne le cède également à aucune puissance quant à l'ancienneté de ses habitants. Les invasions successives des temps historiques ont été précédées, là comme dans le reste de l'Europe, d'une immigration primitive dont nous retrouvons les traces dans les lieux que ces hommes ont habités.

Le premier âge de l'occupation humaine est connu en archéologie sous le nom de la pierre taillée, ou *paléolithique*, et l'Angleterre était alors habitée. Certaines stations rappellent, par l'aspect des armes, des dessins de leurs cavernes, par les restes humains fossiles, les stations de même époque sur les continents. Ces hommes menaient une vie assez rude de chasseurs et de pêcheurs.

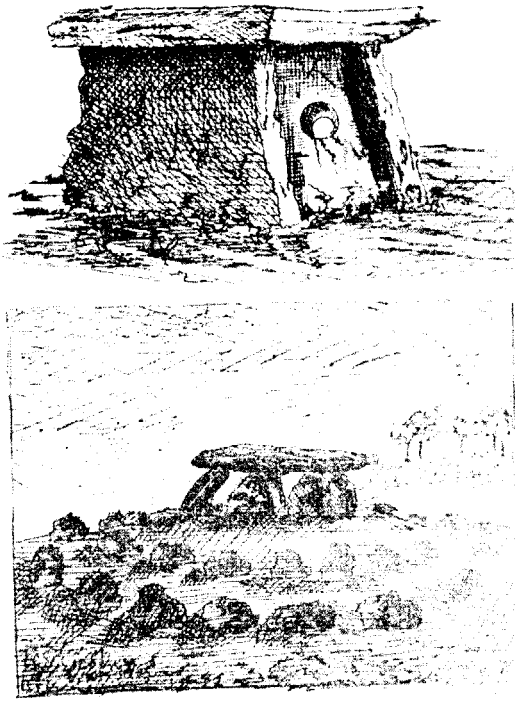
On prétend avoir trouvé en Angleterre des squelettes de la race de Néanderthal, vallée de la Dussel, une des plus anciennes du continent. Bien plus, on a découvert, en 1912, en Angleterre, près d'Ipswich, le squelette d'un homme ayant vécu bien avant le type de Néanderthal. C'était, au dire de M. J. Reid-Moir le plus ancien "Anglais" découvert jusqu'à ce moment Inutile d'ajouter que ce squelette, le plus ancien en effet que nous possédions, ne présentait aucun de

caractères que, d'après la doctrine transformiste, devrait faire de l'homme primitif une brute voisine du singe. L'homme d'Ipswich est franchement du "type moderne".

Manoir anglais

A l'âge de la pierre taillée a succédé celui de la pierre polie, *néolithique*, qui est la période la plus récente de l'âge de la pierre. Elle est représentée, tant sur le continent qu'en Grande-Bretagne, par les grands monuments mégalithiques que les hommes de cette époque ont élevés : menhirs, dolmens, allées couvertes, tumulus avec chambres et couloirs, par de nombreux débris de poterie, des armes, des haches, couteaux et autres menus objets, bien supérieurs au

point de vue de la forme et du fini à ceux de l'époque précédente. Les cercles gigantesques de Stonehenge et d'Avebury, l'énorme table dite *Palet d'Arthur*, dans



Dolmens.

la péninsule de Gower, les pierres de Stennis, dans les Orcades, celles de Lewis, qui forment un cercle entier, les célèbres alignements de Carnac, en France, sont de cette époque. Ces hommes venaient, semble-t-il, de la lointaine Asie. Ils n'avaient point les goûts

artistiques des chasseurs qu'ils venaient de refouler et de remplacer; mais, par contre, ils amenaient avec eux la culture entendue en sens divers: culture du sol et civilisation plus avancée. Ils cultivaient le blé, l'orge, et avec les grains écrasés, ils faisaient des galettes cuites, un pain grossier, et ce qui est pour nous d'un grand intérêt, l'homme néolithique avait domestiqué le cheval et d'autres animaux.

Il est difficile d'évaluer en années la durée de ces temps préhistoriques. Les données que nous fournissent à cet égard l'étude des terrains et celle des fossiles qu'ils nous ont livrés, sont sujettes à trop de considérations et d'opinions diverses pour nous permettre de déterminer en chiffres exacts la durée de chacune de ces deux époques primitives; elles ont dû être de plusieurs centaines d'années: c'est le plus que nous pouvons dire.

Ce qu'il y a de certain, toutefois, c'est que les collections osseuses trouvées dans les cavernes et autres stations de ces temps préhistoriques, accusent déjà le métissage et le croisement en tous sens des types humains. "Depuis les temps tertiaires jusqu'à nos jours, dit M. de Quatrefages, l'Europe apparaît comme une sorte d'ossuaire recevant d'âge en âge et par intermittences des espèces de raz de marée qui poussent et accumulent dans cette partie du monde des flots humains d'origine et de races diverses. Là ces races se sont juxtaposées, mêlées et fusionnées, et nous en sommes les descendants".

L'homme primitif, en s'éloignant de son centre d'apparition, s'est modifié par l'influence des milieux, de

manière à donner naissance à des races diverses. C'est peut-être le moment de dire ici, avant de raconter les invasions des Celtes, des Romains, des Angles, des Saxons, des Danois, des Normands en Grande-Bretagne qu'à notre époque et même depuis longtemps, il n'y a plus de races pures, qu'il n'y a que des nationalités provenant d'un mélange indescriptible de toutes sortes d'éléments. Aussi haut que nous remontions dans l'histoire, nous y trouvons des nations composées d'éléments divers. Même au temps où les Celtes, les Germains, les Slaves etc., se montrent à nous pour la première fois, ils avaient déjà un long passé et ne pouvaient plus former des races pures, dans le sens anthropologique, mais seulement des races historiques. De fait, aucun groupe humain ne peut se glorifier de descendre d'une catégorie d'êtres supérieurs à leurs frères civilisés. Même parmi ceux-ci il n'y a pas de groupe ethnique spécifiquement supérieur : il n'y a que des hommes supérieurs.

Le Français de nos jours descend des tribus gauloises composées de Celtes, de Kemris, d'Ibères et de Ligures, qui peuplaient autrefois la Gaule. Les Grecs fondèrent Marseilles et occupèrent les régions voisines. Puis vinrent les Romains, diverses populations d'origine germanique, tels que les Francs, les Burgondes, les Visigoths, des Saxons et des Scandinaves, et, enfin, comme dernier appoint, les Sarrasins, c'est-à-dire un mélange d'Arabes et de Berbères. A ces peuples historiquement connus, il faut ajouter, comme premier fonds, les éléments préhistoriques. Même mélange en Angleterre. Nous y trouvons, comme dans les Gaules,

des Ibères, des Celtes, des Kemris, auxquels sont venus se joindre successivement des Romains, des Germains, des Scandinaves et des Français. De telle sorte que, suivant un dicton populaire, pour faire un Anglais, il faut un ancien Breton, un Saxon, un Danois et un Français, auquel on pourrait peut-être ajouter une gouttelette du sang des habitants primitifs du pays. Quant à sa civilisation, elle est éminemment anglo-française.

2. *Les Celtes.*—Les Celtes, d'origine aryenne, furent les premiers de cette race à abandonner les grands plateaux de l'Asie centrale pour se répandre en Europe. Ils avaient déjà envahi l'Allemagne, la Gaule, l'Espagne et une partie de l'Italie lorsque, dans leur mouvement d'expansion, ils atteignirent la Grande-Bretagne. Leur domination en Europe, quelques siècles avant l'ère chrétienne, embrassait un territoire aussi étendu que celui de l'empire romain, sans présenter, toutefois, aucune unité politique, bien que leur langue, leurs mœurs, leur gouvernement et leur religion fussent semblables. Cette première invasion eut lieu vers l'an mil avant Jésus-Christ.

Au IVe et IIIe siècle, d'autres conquérants de même race, connus sous le nom de Brittons ou Bretons, à leur tour envahirent une partie de l'île et lui donnèrent son nom: Britannia, Britain. Ces Bretons, qui s'établirent parmi les autres tributs celtiques déjà fixées dans l'île, semblent avoir émigré des Gaules.

Les auteurs anglais désignent sous les noms de Gaëls ou Goidels les Celtes de la première invasion. Leurs descendants se retrouvent aujourd'hui dans les hautes

terres de l'Ecosse et en Irlande. Leur langue, le gaëlique, parlé à la Cour d'Ecosse jusqu'au XIe siècle, est encore la langue de nombreux Ecossais. En Irlande, le *erse*, autre dialecte des Gaëls, s'est maintenu, et l'on n'ignore pas les efforts patriotiques dont font preuve les Irlandais de nos jours pour le faire revivre.

Les Bretons ou Celtes de la seconde invasion occupèrent surtout le centre et la partie sud de l'île, où la langue a persisté dans le pays de Galles, la Cornouailles et le Cumberland. Au IIIe siècle avant J.-C. quelques tribus belges, d'origine germanique, s'établirent sur la rive nord de la Manche. Mais le fait dominant est que pendant mille ans avant notre ère, la Grande-Bretagne a fait partie du domaine celtique. Les Celtes n'anéantirent pas, dit-on, les premiers habitants du pays, se contentant de se les soumettre et de les gouverner.

Le Grande-Bretagne fut assurément connue des Grecs et des Romains ; mais ils semblent n'en avoir su que peu de chose. Les Phéniciens ont exploité les mines d'étain de la Cornouailles ; mais, là comme ailleurs, ils ont eu bien soin de ne rien dire des pays d'où ils tiraient leurs richesses. Pythias, de Marseilles, qui explora la côte est et sud de la Grande-Bretagne, au IVe siècle avant l'ère chrétienne, publia un récit de ses découvertes, qui serait pour nous du plus haut intérêt, mais qui, malheureusement, a été perdu.

Lorsque, vers le milieu du premier siècle de notre ère, les Romains pénétrèrent dans l'île pour la première fois, le pays, peu cultivé, présentait un aspect sauvage.

Au sud s'étendaient de vastes bruyères, à la végétation rare et maigre ; l'ouest et le nord, entrecoupés de lacs et de montagnes, étaient difficiles d'accès ; à l'est, l'entrée des rivières donnait sur de grandes étendues marécageuses que venait recouvrir la mer et que la stagnation des eaux rendait inhabitables. A l'intérieur, on allait comme on pouvait, car il n'y avait ni routes ni canaux. Une haute taille, des cheveux blonds, la peau blanche, voilà quels étaient les caractères physiques distinctifs des Celtes ou Bretons. Ils vivaient du produit de leurs troupeaux et de leur chasse, se vêtaient de peaux de bêtes, n'ayant pour abris que des cabanes, des huttes arrondies et grossièrement bâties en bois et couvertes de chaume, quelques enceintes fortifiées qui servaient de refuge à l'approche d'un danger. Ce que nous entendons aujourd'hui par l'idée de ville n'existait pas. La célèbre peuplade des Trilobantes, qui habitait au temps de César le territoire actuel des comtés d'Hereford, d'Essex et de Middlessex, avait bien déjà jeté les fondements de ce qui deviendra plus tard la ville de Londres, mais ce ne devait être alors qu'une agglomération de peu d'importance, car César lui-même n'en fait aucune mention dans ses *Commentaires*. Des forêts de chênes et de pins gigantesques, refuge des bêtes fauves tels que l'ours, l'hyène et autres animaux féroces, recouvraient la presque totalité du pays. La population entière de l'île pouvait alors comprendre une quarantaine de tribus, toutes plus ou moins indépendantes les unes des autres, se jalousant, formant autant de factions et se faisant une guerre presque continuelle. Quelques-unes de ces peuplades obéissaient à

plusieurs chefs; dans la plupart des cas cependant le pouvoir suprême était confié à un seul. Les Brigantes, qui habitaient un territoire compris entre l'Humber, au sud, et la Tyne, au nord, passaient pour la plus puissante des peuplades bretonnes.

Les Celtes, avec un commencement de culture, introduisirent l'usage du fer, qui servait à la guerre, à l'agriculture et à l'industrie.

La religion chez les Bretons était étroitement unie avec le gouvernement, les druides exerçant sur toute la population de l'île une autorité presque souveraine. Ils décidaient en matière de religion et de gouvernement, jugeaient dans les causes civiles et criminelles, s'occupaient de régler les différends entre les états et les particuliers, infligeaient des peines sévères à tous ceux qui refusaient de se soumettre à leurs décrets. Les sacrifices, où on immolait parfois des victimes humaines, étaient célébrés dans les profondeurs des bois.

Les Celtes croyaient à l'immortalité de l'âme, qui revivait sous la lumière du ciel, au lieu de descendre au pays des ombres, comme chez les Latins. La tombe pour eux n'avait rien de lugubre. "Et vous, Druides, s'écrie Lucain, qui habitez au loin sous les grands arbres des bois sacrés, selon vous, les ombres ne visitent pas l'Erèbe silencieux, ni le royaume obscur du pâle Pluton; le même esprit anime un corps dans un monde différent. La mort, à vous en croire, est le milieu d'une longue vie. Heureuse erreur que celle des peuples vivant sous la Grande Ourse. Ils ignorent la pire des craintes, celle de la mort". Voilà les croyances que les Druides, prêtres philosophes, enseignaient

à leurs peuples, en Bretagne aussi bien qu'en Gaule et en Irlande.

3. *Les Romains en Grande-Bretagne.*—Au temps de César, le vainqueur de la Gaule, les rapports entre les Bretons et les Gaulois étaient assez fréquents. Les deux races, comme nous l'avons déjà dit, de même origine, avaient les mêmes affinités de caractère, la même religion, les mêmes prêtres. Les Gaulois, toutefois, depuis longtemps en contact avec les Grecs, les Phocéens et en dernier lieu avec les Romains, étaient plus avancés en civilisation que leurs frères les insulaires. Les marchands gaulois se rendaient en Bretagne pour leur trafic. Plus d'une fois, les Bretons avaient aidé les Gaulois dans leurs guerres contre les Romains, et, à ce titre, ils pouvaient être considérés comme ennemis. Ce fut la raison ou le prétexte que César invoqua pour intervenir, envahir l'île et la soumettre, elle aussi, à la domination romaine. L'île, n'étant ni riche, ni célèbre, ne pouvait l'y attirer, mais l'idée de porter les armes romaines sur une terre inconnue devait stimuler son ambition. Ne sachant rien du pays, il interrogea les marchands, qui lui apprirent peu de chose, ne connaissant que les côtes, disaient-ils.

La première expédition eut lieu l'an 55 avant J.-C. Le 26 septembre de cette même année, César appareilla d'un port situé entre Boulogne et Calais, embarqua deux légions d'infanterie sur 80 vaisseaux, et atteignit, vers les dix heures du matin, le rivage de la Grande-Bretagne, dont les insulaires en armes, conscients du danger qui les menaçait, couvraient les hauteurs. Dix-huit autres vaisseaux, portant la cavalerie et qui avait

fait voile séparément, étaient ancrés à un autre point de la côte. Les Bretons, du sommet des collines qu'ils occupaient, suivaient les mouvements de la flotte et pouvaient facilement lancer leurs traits jusque sur le rivage. Aussi, César jugea-t-il prudent de ne pas risquer une descente à cet endroit. Il donna l'ordre aux autres vaisseaux de venir le rejoindre, et, sur les trois heures de l'après-midi, profitant d'un vent favorable et de la marée, il leva l'ancre, longea la côte sur une distance de sept milles et aborda en un lieu où se trouve aujourd'hui la ville de Deal, mais qui était alors une plage ouverte et unie. Mais, même là, la descente n'était pas facile. Les Bretons, avec leurs chariots de guerre, étaient accourus pour s'opposer au débarquement de l'ennemi. Les Romains, de leur côté, vu la profondeur de leurs bâtiments qui tiraient beaucoup d'eau, étaient obligés, avant d'atteindre la plage, de lutter tout ensemble contre les flots et les barbares pesamment armés, qui les accablaient de leurs traits. Voyant le danger, César ordonne aux gros vaisseaux de s'éloigner et fait avancer les longues galères, plus faciles à manœuvrer. Cette tactique permit aux Romains, au moyen de leurs traits, de leurs arcs et catapultes, d'atteindre et de repousser l'ennemi déconcerté à la vue de la forme des galères, du mouvement de tant de rames et de machines de guerre qu'ils voyaient pour la première fois. Les Romains, cependant, hésitaient encore, vu la profondeur de l'eau à cet endroit, lorsque le porte-enseigne de la 10e légion, après avoir invoqué les dieux et invité ses compagnons à suivre son exemple, se jette à la mer, se dirigeant avec son

aigle vers les barbares. Les légionnaires s'élancent à sa suite et réussissent, après une lutte acharnée, à gagner le rivage où, réunis, ils forment leurs rangs et mettent les Bretons en fuite. S'ils ne les poursuivent pas, c'est grâce au fait de la cavalerie qui, empêchée par des vents contraires, n'avaient pu faire voile et prendre terre ; cette seule chose, dit César, avait manqué à sa fortune.

Défaits et consternés, les Bretons demandent la paix, se soumettent et donnent des ôtages, en promettant d'autres et acceptent la protection de Rome.

Cette victoire aurait sans doute fixé pour longtemps le sort de l'île sans les grands revers qui fondirent sur les Romains. L'on approchait de l'équinoxe. Une nuit, la lune étant dans son plein, surgit un raz de marée qui dispersa et détruisit une partie de la flotte. Les galères, tirées hors de l'eau sur la côte, furent emplies et emportées. L'armée romaine, privée de navires, restât sur place, sans provisions, exposée aux plus grands dangers. En effet, l'ennemi, voyant le désastre qui accable les Romains, néglige d'envoyer les ôtages promis, n'attendant qu'une occasion favorable pour tomber sur les envahisseurs. Il fallait cependant aller au fourrage, et chaque jour une légion parcourait les champs. Un jour, la 7e légion, occupée à couper les grains dans la campagne, fut surprise par les Bretons et aurait été anéantie si César, averti du danger, par la garde qui veillait aux postes, n'eût accouru avec le reste de l'armée et ne l'eût préservée d'une destruction complète. Les Romains s'autorisaient de cette perfidie pour ravager et incendier la campagne. Les Bretons,

humiliés, implorent de nouveau la paix. Elle leur fut accordée, et César qui, pendant ce temps, avait réussi à rassembler et réparer ses bâtiments, profita d'une nuit favorable pour rembarquer ses troupes. On était à l'équinoxe et il pouvait craindre qu'un nouveau coup de vent détruisit ses navires. Son expédition avait duré vingt jours et fut considérée comme un échec. César, dans ses *Commentaires*, en parle comme s'il s'était agi d'un projet de découverte. "La plupart des peuples de l'intérieur, écrit-il, ne sèment point; ils vivent de lait et de viande et s'habillent de peaux de bêtes".

Ce départ, en pleine nuit, apparut aux Bretons comme une fuite. Des ôtages promis, deux états seulement en envoyèrent. Cette violation du traité détermina une seconde expédition, qui eut lieu l'année suivante. Cette fois, les préparatifs furent considérables. César embarqua sur huit cents bateaux de transport cinq légions, sans compter les troupes légères, une cavalerie de deux mille chevaux gaulois. Instruit par l'expérience, il partit en été, bien approvisionné, leva l'ancre par un vent favorable et toucha, le 18 juillet, la côte de la Bretagne, la même que celle de l'année précédente, qu'il trouva déserte, les Bretons, que la vue de cet énorme armement avait effrayés, s'étant retirés et se tenant dans les bois. Ce qui aurait le plus terrifié les insulaires, suivant Polyène, c'aurait été la vue d'un éléphant, animal pour eux inconnu, d'une énorme grandeur et portant sur son dos une tour garnie d'hommes. A cette vue les Bretons auraient abandonné toute défense, et se seraient réfugiés dans la forêt. En tout

cas, César put débarquer sans opposition et établir un camps retranché, dont il laissa la garde à des soldats éprouvés, et s'avança vers le nord.

Une heureuse circonstance favorisa son entreprise. Une tribu bretonne, les *Trilobantes*, dont la capitale occupait l'endroit où se voit aujourd'hui la ville de Londres, étant alors en lutte avec les habitants d'un état voisin, implora l'assistance des Romains, les aida à remonter la Tamise et à pénétrer dans l'intérieur du pays. César, en habile politique, chercha à diviser les Bretons. Il gagne les peuples voisins, et soumet les autres dans plusieurs rencontres. Il abat en particulier la puissance du roi Cassibelan, dont il prend la forteresse, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de St-Albans. Ce chef redouté avait fait mettre à mort le roi des Trilobantes. Ceux-ci, ne songeant qu'à se venger, s'étaient détachés de la confédération bretonne, et comme nous venons de le dire, unis aux Romains, dont ils facilitèrent le succès. La paix ayant été conclue, César exigea des ôtages, imposa un tribut annuel aux Bretons, défendit à Cassibelan de faire la guerre aux Trilobantes; puis, s'étant embarqué avec ses troupes, se dirigea vers le continent sans perdre un seul vaisseau.

César était satisfait. En réalité, cette prétendue conquête de la Bretagne à l'autorité romaine n'était qu'apparente; il n'avait pu avoir raison de la bravoure et de la ténacité des Bretons, mais il était de bonne politique de se montrer réjoui. Ces deux expéditions sur les rivages lointains et peu connus de la Bretagne lui avaient fourni l'occasion de faire valoir son génie militaire, son courage, la fermeté de sa volonté, et lui

avait acquis une renommée qui en faisait l'homme le plus extraordinaire de son temps. Il reçut à Rome les honneurs du triomphe.

La Bretagne, cependant, n'avait pas été conquise. César, a-t-on dit, l'avait *montrée*, mais ne l'avait pas *donnée* aux Romains. La véritable conquête ne se fit qu'un siècle plus tard. Elle eut lieu l'an 43 de l'ère chrétienne, sous l'empereur Claude qui, né à Lyon et portant un intérêt particulier à la Gaule, résolut de soumettre la Bretagne à la domination romaine. A cet effet, il assembla à Gesoriacum (Boulogne) quatre légions avec des auxiliaires, c'est-à-dire une armée d'au moins 50,000 hommes, qu'il fit passer dans l'île. Le commandement en fut confié à Aulus Plautius, à la fois consul et excellent général.

Le général romain franchit la Tamise, et, après plusieurs victoires, gagnées malgré la résistance obstinée des insulaires qui, bien que défaits, revenaient sans cesse au combat, soumit à la domination romaine le sud et le centre de l'île. Des colonies furent fondées aux lieux qui occupent aujourd'hui les villes de Colchester, Old Verulam, près de Saint-Albans, Londres et Bath. Le fils de l'empereur reçut le nom de Britannicus.

Caractacus, intrépide chef breton, ayant été fait prisonnier, orna le triomphe de l'empereur Claude. Comme on lui faisait parcourir les rues de Rome, à la vue de cette ville splendide: "Comment est-il possible, s'écria-t-il, qu'un peuple qui possède tant de richesses ait envié l'humble cabane de Caractacus?" Amené devant l'empereur, il refusa d'implorer sa pitié,

comme les autres captifs: "Si je n'avais fait aucune résistance, dit-il, on n'aurait parlé ni de ma fortune ni de ma gloire; vous n'auriez point été victorieux et je serais oublié". Ces fières paroles lui méritèrent son pardon.

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de raconter les différentes phases de l'invasion romaine. Il nous suffira d'ajouter que pendant trois siècles et demi la Bretagne fut occupée et administrée par les Romains; que les Bretons défendirent vaillamment leur territoire et leur indépendance nationale. Ils étaient braves, mais ils attaquaient avec une fougue désordonnée qui leur nuisit souvent. Même après la conquête de leur île, ils obéirent aux Romains sans leur être asservis. "Les Bretons, dit Tacite, pouvaient à la rigueur supporter les vexations, mais quoique domptés, ils préféraient la mort à la servitude".

Si les Romains l'emportèrent, ce fut grâce aux talents militaires de leurs généraux, à l'admirable discipline de leurs légions et surtout aux malheureuses querelles qui se perpétuaient entre les tribus, qui les affaiblissaient et les empêchaient de s'unir dans un effort commun en face de l'ennemi. Ces incessantes dissensions finirent par amener leur assujétissement à la puissance romaine. "Il n'est pas, dit Tacite, à propos de ces peuples, de circonstance plus heureuse que celle où ces nations redoutables négligent d'embrasser la même cause; elles combattent divisées et sans appui, et chacune à son tour est forcée de subir le joug de Rome". Les Bretons, de plus, étaient pauvrement armés comparés aux Romains.

L'épisode de la reine Boadicée, la première héroïne nationale de la Grande-Bretagne, mérite cependant une mention spéciale. Elle fut chez les siens ce qu'avait été Vercingétorix chez les Gaulois.

Néron régnait à Rome, et Suétonius Paulinus, d'une réputation militaire éprouvée et chef de l'armée romaine en Grande-Bretagne, était alors occupé à réduire l'île de Mona, aujourd'hui Anglesey, qui servait de retraite aux druides dont l'influence et les exhortations entretenaient la résistance obstinée des Bretons. Jusqu'ici cette île sacrée avait conservé son indépendance. Les soldats romains traversèrent le détroit, les uns à la nage et les autres en bateau. Comme ils approchaient, ils virent le rivage couvert de guerriers, de druides des deux sexes, courant furieusement de côté et d'autre, avec des torches enflammées et lançant d'effroyables imprécations contre les envahisseurs. Les Romains, frappés de terreur, hésitent d'abord, puis attaquent cette multitude dont ils triomphèrent facilement. Les autels furent renversés, les bocages sacrés détruits, les prêtres et les prêtresses brûlés dans les feux mêmes qu'ils avaient allumés pour leurs ennemis captifs. Ce massacre, joint à l'exploitation devenue intolérable qui accablait les habitants des nouvelles provinces bretonnes soumises à l'empire, nombre de familles nobles ayant été réduites à l'indigence et à l'esclavage, enfin l'odieux outrage que nous allons dire, provoqua un soulèvement général.

Prasugatus, roi des Icènes (Norfolk et Suffolk) et allié des Romains, avait fait un testament en faveur de Néron, lui léguant ses Etats, moyennant que sa veuve,

Boadicée, lui succéderait sur le trône et qu'elle transmettrait l'autorité à ses deux filles. Il espérait ainsi préserver son royaume de l'invasion des armées romaines. Néron se borna à accepter l'héritage, abandonnant sa protégée, ses Etats et ses richesses à la cupidité des généraux romains. Catus, procureur impérial, s'empara de la succession. La reine ayant osé réclamer non seulement n'obtint rien, mais fut battue de verges, et ses filles outragées sous ses propres yeux par des soldats avinés. A la nouvelle de ces infamies, la nation, indignée, se souleva, se ruant sur la colonie romaine, et 70,000 personnes, Romains ou indigènes alliés, qu'ils traitent en ennemis, sans distinction de sexe, de rang ou de pays, furent victimes de la rage des Bretons. Londres, déjà populeuse et florissante par son commerce, la ville municipale de Verulam, furent réduites en cendres.

Suétonius arriva en toute hâte, sans quoi la Bretagne eut été pour toujours perdue pour Rome. Il s'avança à la tête de 10,000 combattants au milieu des ennemis. Les auteurs modernes qui ont écrit sur l'histoire d'Angleterre, nous font du combat qui s'ensuivit, d'après Tacite, Suétone et Dion Cassius, le récit suivant:

S'avançant, comme nous venons de le dire, à la tête de 10,000 hommes, Suétonius s'arrête dans un étroit défilé, d'où il ne pouvait être attaqué que de front, protégé en arrière par la forêt.

Devant lui est la plaine ouverte, qui ne cache ni ennemis, ni embûches. Il range son armée en bataille à l'entrée du passage: au centre sont les légionnaires; tout autour les troupes légères, la cavalerie est aux

ailes, groupées en peletons. Les Bretons accourent, sous leurs différents chefs, en masses incohérentes ; leur multitude est innombrable, leurs femmes, leurs enfants, placés à l'arrière-garde sur une longue file de chariots, les suivent pour être témoins de leur victoire.. On vit alors, montée sur un char, une femme de haute stature et d'un grave maintien, portant une tunique plissée de diverses couleurs, pour ceinture une chaîne d'or, un large manteau la couvrait en entier. C'était la reine Boadicée qui, serrant ses filles dans ses bras, parcourait les rangs des soldats et enflammait leur courage.

Animés par ses paroles, par le souvenir de leurs propres injures et par le sang qu'ils ont déjà versé, les barbares approchent et, suivant leur tactique, fondent impétueusement sur l'ennemi, sans aucun ordre, se laissant emporter par leur bravoure. La légion, immobile, les yeux tournés sur son chef, attend l'ennemi dans l'étroit passage qui la protège, puis lorsqu'il est plus proche et que ses traits sont épuisés, elle s'ébranle en rangs serrés et en parfaite discipline ; les escadrons chargent et se précipitent, renversant tout ce qui s'opposait à leur passage. Rien ne résiste à ce choc redoutable. La mêlée fut terrible ; l'immense multitude des barbares, malgré des prodiges de valeur, est mise en déroute. Boadicée ramène ses soldats à la charge, les excitant par ses paroles et par son exemple, mais tout fut vain. Les chariots enchevêtrés qui ferment la plaine arrêtent les fuyards et ceux-ci ne peuvent échapper. Rien n'est épargné, hommes, femmes, enfants, animaux ; le carnage est épouvantable ;

80,000 Bretons égorgés jonchent le champ de bataille. Boadicée, ne voulant pas survivre à ce désastre et tomber entre les mains des Romains exaspérés, versa du poison dans une coupe, but la première, puis la présentant à ses filles: "Buvez, dit-elle, le poison est moins cruel que la tyrannie".

Cette défaite entraîna bientôt la soumission des deux plus puissantes tribus bretonnes, les Brigantes et les Silures et, finalement, sous Julius Agricola, de l'île tout entière, qu'il réunit à l'empire. Agricola gouverna la Bretagne pendant les règnes de Vespasien, de Titus et de Domitien.

La domination romaine, en somme, fut bienfaisante aux Bretons. Tacite, par exemple, ne tarit pas d'éloges sur les mérites d'Agricola. Il fut, en effet, un vaillant général, un honnête fonctionnaire, un véritable grand homme. Il gouverna l'île avec gloire et sagesse. Il réforma le gouvernement civil, divisant la Bretagne, comme la Gaule, en provinces, avec un préfet et un prêteur et autres fonctionnaires romains. Il établit un système d'impôts équitable. Les habitants qui avaient à se plaindre de la tyrannie des officiers inférieurs, étaient accueillis avec bonté et obtenaient justice. Il s'efforça par sa bonne administration, par la jouissance de la civilisation et des arts, à gagner les Bretons à la domination romaine. Les chefs mêmes, abandonnant leurs forêts venaient s'établir dans le voisinage des Romains, attirés par les bienfaits de la civilisation. Il les encouragea à désirer et à se procurer les commodités de la vie, à élever des temples, à construire des forums et des maisons, les aidant

même en cela des deniers publics. Il fallait aux Romains, partout où ils allaient, l'agrément et le confort des cités latines. Des théâtres, des temples, des tours, des palais se virent dans beaucoup de villes de la Grande-Bretagne. On a découvert à Bath une salle de bains de cent onze pieds de long. Agricola favorisa la diffusion de l'instruction. Sous son administration, la prospérité augmenta rapidement. De belles et nombreuses routes, dont les restes subsistent encore, relièrent entre elles les centres principaux du pays. L'agriculture fit de très rapides progrès, le commerce se développa et créa le long des côtes et à l'entrée des grands fleuves des cités considérables, où l'on vit apparaître des signes de richesse, de confort, un commencement de vie intellectuelle et artistique. Londres déjà fondée par les Bretons, acquit une importance que Tacite se plaît à citer. Les richesses minières du pays furent exploitées. Lincoln et York devinrent de grandes villes ; d'autres, telle que Southampton, furent élevées à l'entrée des rivières navigeables. Sous l'empereur Julien, l'agriculture en Bretagne était tellement florissante qu'elle put exporter des grains dans la Gaule, qui souffrait alors d'une famine.

On sait que la politique de Rome n'était pas de détruire les races, mais de les civiliser et d'en faire des citoyens de l'empire. Les empereurs Claude, Vespasien, Titus, Adrien, Antonin le Pieux, aimaient à séjourner en Grande-Bretagne, y jouir des douceurs de la paix ; ils s'y trouvaient chez eux.

Les Romains rendirent encore aux Bretons l'immense service de les protéger, tout en se protégeant eux-

mêmes contre de constants ennemis, les Pictes et les Scots qui, de leurs montagnes d'Ecosse, ne cessaient leurs terribles incursions. Ils construisirent, d'une mer à l'autre, deux grandes murailles, de dimensions telles que les maraudeurs Écossais ne pouvaient facilement franchir. Ces murs étaient en pierre de taille, flanqués de tours, protégés par des remparts en terre et fortifiés par des fossés de vingt pieds de profondeur sur quarante de largeur. Ces murs, dont les proportions sont encore pour nous un sujet d'étonnement, et qu'une faible garnison suffisait à défendre, permit aux Bretons de jouir d'une tranquillité relative, du moins tant que les Romains occupèrent le territoire, c'est-à-dire jusqu'à 410, alors que les légions furent rappelées et les Bretons laissés à eux-mêmes.

L'influence exercée par les Romains dans la Grande-Bretagne ne fut pas bien profonde. La fusion entre les vainqueurs et les vaincus ne put jamais s'opérer. Le caractère propre aux Celtes et aux Bretons fut de résister à l'assimilation. Il y eut des écoles latines, des professeurs gaulois et grecs dans l'île ; le grammairien Démétrius de Tarse, enseigna même en Grande-Bretagne, au dire du Plutarque ; Agricola tenait à ce que les fils des chefs du pays fussent instruits dans les arts libéraux. On pouvait parler latin dans les villes, mais la langue celtique persista dans les campagnes, et continua à être employée comme langue nationale jusqu'au milieu du cinquième siècle. Cette vieille et vénérable langue est parlée encore aujourd'hui dans quelques parties de l'Irlande, dans le pays de Galles, dans les montagnes d'Ecosse et dans la Bretagne fran-

çaise. On ne réussit pas à infuser l'esprit latin à la race, comme dans la Gaule, où tout était romain et où les deux peuples parlaient la même langue et continuèrent après l'effondrement de l'empire, à conserver les mêmes institutions municipales, les mêmes lois civiles, les mêmes traditions politiques, religieuses, philosophiques et littéraires. En Gaule, la tradition latine avait marqué le pays d'une telle empreinte qu'elle s'imposa à Clovis même, qui s'affubla de la chlamyde et de la toge, et se servit du prestige romain pour l'aider à gouverner ses sujets latinisés. Rien de tel en Grande-Bretagne. Le départ des Romains, obligés de défendre sur d'autres frontières l'empire menacé de toutes parts, laissa les Bretons affaiblis, désarmés, hors d'état de s'opposer aux incursions des barbares. Pendant un temps ce ne fut que trouble et confusion. A la place des institutions politiques et militaires de la Rome impériales, on vit renaître les anciennes coutumes nationales et l'ancien état politique et social, que la domination romaine avait à peine modifiés. Plus d'une petite nationalité avait même continué sous les Romains à jouir de leur indépendance. A l'époque où nous sommes, les Bretons, en partie païens et barbares et en partie chrétiens et civilisés, obéissaient à de nombreux chefs. Divisés en petits groupes, sans lien politique et religieux, ils ne savaient ni profiter de leur liberté ni assurer leur existence nationale. Les provinces romaines se morcelèrent en une foule de petites souverainetés dont le chef prenait le titre de roi. Ces nouvelles divisions politiques n'étaient pas plus grandes que les comtés actuels. La bravoure, le courage,

l'héroïsme même des Bretons, qualités propres à leur caractère et qui marquèrent leurs dernières luttes, ne les sauveront point de l'asservissement final. Leurs funestes divisions leur feront plus de mal que leurs ennemis mêmes.

Les Romains partis, l'on vit alors ce que l'on a toujours vu dans l'histoire des Celtes, quand ils ont pu échapper à la domination étrangère, ce que l'on voit encore aujourd'hui : la guerre civile à l'état de permanence, la guerre de chef à chef, de clan à clan, de tribu à tribu. Gildas, moine et auteur breton, écrivait de son temps, vers 550 : la nation bretonne est aujourd'hui, disait-il, ce qu'elle a toujours été : faible quand il s'agit de repousser l'ennemi, mais forte pour la guerre civile.

Il fallait pourtant se défendre contre les Pictes et les Scots, leurs constants ennemis. Le rempart élevé pour leur interdire l'entrée du pays n'étant plus protégé, ces féroces maraudeurs le franchirent aisément, portant leurs ravages et la mort dans les campagnes. On pouvait même craindre qu'ils allaient assujettir la Bretagne tout entière. Etaient-ils refoulés dans leurs montagnes qu'ils revenaient en force, accablant les malheureux Bretons. "Les barbares, écrivaient-ils à Actius, général romain, en implorant son assistance, nous poussent dans la mer, et la mer nous rejette sous le fer des barbares ; nous n'avons plus que l'horrible choix de périr par l'épée ou dans les flots".

Cette fois, les Romains, pressés par la nécessité de se défendre eux-mêmes, prévinrent les Bretons qu'ils ne pourraient plus les secourir, de voir à s'armer pour

leur propre défense, les encourageant à conserver par leur courage leur nouvelle indépendance.

Instruits par l'expérience, plusieurs des princes bretons, sentant le besoin de concentrer leurs forces, se soumettent à une seule autorité ; mais nombre de petits souverains ombrageux, plutôt que de perdre leur indépendance, non seulement font la lutte aux nouveaux élus, mais se combattent les uns les autres avec acharnement. C'est alors que les indigènes réduits à la dernière détresse, ne pouvant plus compter sur la protection des Romains, ont recours à une politique qui semblait d'abord leur promettre un avantage et les garantir de la fureur de leurs ennemis, mais qui leur fut fatale. Les Bretons, sous la conduite du chef Vortigern, commirent l'imprudence d'appeler à leur aide des pirates de race saxonne, qu'ils enrôlèrent, leur promettant des vivres, des vêtements et de l'argent en récompense de leurs services.

En 449, une première bande de ces corsaires, sous la conduite de deux frères, Hengist et Horsa, célèbres par leur valeur et leur naissance et en grande autorité parmi les Saxons, abordent dans l'île de Thanet, à l'extrémité nord-est du comté de Kent, avec l'intention de remplir leurs engagements.

Que le lecteur veuille bien retenir cette date et ces noms, car selon la remarque d'un historien, c'est l'entrée en scène de cette race anglo-saxonne, qui rapidement va prendre pied en Angleterre, refouler la race celtique, s'établir solidement à sa place et régner souverainement jusqu'à l'arrivée de Guillaume le Conquérant. Ces hommes n'adoraient pas Jésus-Christ, mais Thor et

Odin ; leur langue, leurs mœurs, leur religion différaient totalement de celles des peuples qu'ils allaient subjuguer.

4. *La conquête anglo-saxonne.*—La conquête anglo-saxonne est, en effet, l'événement le plus considérable de l'histoire du peuple anglais. Quelques historiens nationaux la prennent même comme la date initiale de l'histoire d'Angleterre. C'est trop rétrécir les cadres. L'histoire de la vieille Angleterre et du peuple anglais lui-même remonte plus haut. La race qui va désormais s'implanter dans le pays, avec son organisation, ses coutumes, sa mythologie germanique, va y former l'élément dominant de la population, si l'on veut une nationalité nouvelle qui persistera à travers toutes les conquêtes et les révolutions subséquentes, mais elle ne constituera pas, seule, le peuple anglais. Les Bretons, devant la marée montante des barbares, vont être refoulés ; la lutte, longue et meurtrière qui va s'engager, les affaiblira ; ils cesseront même d'exister comme peuple. Un certain nombre d'entre eux, plutôt que de subir la servitude, préfèreront émigrer sur la côte gauloise et y fonder une nouvelle et indépendante Bretagne ; mais la masse des vaincus survivra. Les conquérants avaient intérêt à conserver pour eux-mêmes les habitations des Bretons, et souvent ils épargnaient ces derniers qu'ils considéraient nécessaires pour cultiver le sol. De captifs et de race asservie qu'ils furent d'abord, cultivant la terre dans les campagnes, travaillant aux métiers dans les villes, ils finirent avec le temps par mêler leur sang avec celui des vainqueurs, et à ne plus former qu'un seul peuple.

C'est ce qu'ont montré les fouilles exécutées de nos jours en Angleterre dans un grand nombre de cimetières, où Bretons et Saxons ont été trouvés dormant ensemble leur dernier sommeil, après avoir vécu, évidemment, côte à côte.

Ces vainqueurs, nous le savons déjà, furent les Saxons, les Angles et les Jutes, trois peuplades de même origine, de mêmes mœurs, parlant la même langue et venant de l'extrême nord de la Germanie, le Jutland, les Sleswig et le Hostein. Il est vraisemblable qu'ils descendent des Goths. C'étaient des païens, barbares entre les barbares, ne connaissant absolument rien des arts propres à embellir la vie, "des ennemis plus terribles que tous les ennemis, chantait un poète romain de ce temps-là, et aussi rusés que cruels; la mer est leur école de guerre, et la tempête, leur compagne; ce sont les loups de l'Océan, vivant du pillage du monde". Ils s'étaient déjà vendus aux Romains dès le IVe siècle, suivant Ammien-Marcelin.

Toujours en quête d'aventures, il leur arrivait parfois d'opérer une descente sur quelques parties des côtes de la Gaule et de piller les habitants aux abois. Avec leurs bateaux à fond plat, ils pouvaient aborder toutes les grèves, remonter toutes les rivières, franchir les bancs de sable. Sidoine Apollinaire, l'éloquent évêque de Clermont, décrit ainsi les ravages de ces pirates et la terreur des habitants:

"Nous n'avons pas, dit-il, de plus cruels et de plus dangereux ennemis que les Saxons. Ils triomphent de tous ceux qui ont le courage de s'opposer à eux.

Ils surprennent tous les imprudents qui n'ont pas su se préparer à leur attaque. Poursuivent-ils, ils atteignent infailliblement. Sont-ils poursuivis, ils échappent avec facilité. Ils méprisent le danger; ils sont accoutumés aux naufrages; ils poursuivent leur proie avec ardeur, même au péril de leur vie. Les tempêtes, qui nous remplissent de terreur, sont pour eux des sujets de réjouissances. La tourmente est leur protection quand ils sont pressés par l'ennemi, et le voile qui les couvre quand ils méditent une attaque. Avant de quitter leurs rivages, ils vouent à leurs dieux la dixième partie de leurs principaux captifs; quand ils sont sur le point de retour, ils se partagent les lots avec une affectation d'équité, et ils accomplissent leurs vœux impies".

Voilà les protecteurs que les malheureux Bretons allaient se donner.

Chaque guerrier se choisissait un chef et s'attachait à sa fortune, le servant avec dévouement et une fidélité inébranlable. Le dévouement au chef, suivant le vieil idéal germanique, était la vertu suprême de ce temps-là, qui résumait le code d'honneur saxon.

Une ancienne chronique signale leur présence dans la Manche dès 287. C'est aussi par la Manche et par la Mer du Nord qu'eut lieu la nouvelle invasion.

Les compagnons de Hengist et Horsa n'étaient pas nombreux. Leur escadre ne comprenait que trois vaisseaux et seize cents hommes. Cette assistance cependant, bien que faible, suffit pour refouler les pillards d'Ecosse dans leurs montagnes et de jouir de la paix pendant six ans.

Encouragés, les Bretons songent à s'assurer pour l'avenir les services de ces nouveaux alliés. On leur fait de nouvelles propositions. Hengist et Horsa promettent de revenir avec des forces plus considérables pourvu que, pour prix de leur concours, on leur accorde de l'argent et des terres. On leur abandonne l'île de Thanet, à l'embouchure de la Tamise, île dont la plus grande longueur est de trois lieux avec une largeur à peu près égale.

Les deux chefs reviennent avec des renforts, et débarquent sur la côte de Kent de nombreux guerriers, cinq mille hommes. Fidèles à leurs engagements, ils remportent plusieurs victoires sur les Pictes et les Scots. Mais toujours se battre pour le compte d'autrui n'est pas précisément le fait de gens de ce tempérament. D'autre part, leurs exigences s'accroissent en proportion de leurs succès et de leur puissance. Peut-être même songent-ils déjà à jouer un autre rôle que celui d'alliés. Il dut leur sembler qu'un peuple qui n'avait pu résister à d'aussi faibles ennemis, qui vivait divisé, pouvait être facilement conquis. Peut-être se laissèrent-ils tenter par la richesse et la fertilité du pays? En tout cas, le territoire qui leur a été concédé ne pouvant plus satisfaire leur ambition, ils en demandèrent un plus vaste, qu'on crut prudent de leur refuser, et c'est alors qu'il se produisit un revirement qui fut fatal aux indigènes. Ces auxiliaires de la veille, s'unissant aux Picts et aux Scots, qu'ils ont combattus, tournent leurs armes contre ceux qu'ils devaient protéger, et les malheureux Bretons réalisent qu'au lieu d'alliés, ils se sont donnés des maîtres. Les

Saxons, après une sanglante bataille, s'emparent, en 455, du royaume de Kent, au sud-est de l'Angleterre, près de l'île Thanet, et y fondent un premier établissement. Hengist, après avoir remporté une autre grande victoire en 473, mourut en 488, laissant son fils Oisca, maître du comté de Kent.

Les conquérants, désignés ici sous le nom général de Saxons, étaient en réalité des Jutes, venus de la presqu'île de Jutland. En 477, d'autres forbans, Saxons cette fois, du Holstein, attirés par le pillage, débarquèrent sous la conduite du chef Aella, au sud de Kent, en chassent les Bretons, et fondent un nouveau royaume, celui des Saxons du Sud ou Sussex. On ne s'était encore guère éloigné de la côte. Mais en 495, le fameux Cerdic, suivi de nouvelles bandes, pénétrant plus avant dans l'intérieur du pays, lutte pendant de longues années contre les Bretons de l'Ouest et du Nord, n'épargnant ni âge, ni sexe, ni conditions, massacrant les prêtres, détruisant les églises et les édifices publics, égorgeant les habitants par masses. Toutes les vieilles cités romaines furent anéanties. Il jette les bases d'un nouveau royaume, le célèbre royaume saxon de Wessex, ou des Saxons de l'Ouest, formés des provinces de Hants, de Dorset, de Wilts de Berks et de l'île de Wight.

Cette lutte fut mémorable par les adversaires que Cerdic eut à combattre. Il avait fallu dix ans pour chasser les Celtes du Kent et vingt-six pour fonder le royaume de Wessex.

La légende a rendu immortel un de ces chefs fameux, Arthur, héros des romans de la Table Ronde, qui est

devenu la personnification de la longue et sanglante résistance des Bretons à l'invasion saxonne, le champion héroïque de leur liberté, de leur langue, de leur foi, le premier type de cette race chevaleresque du moyen-âge, où les vertus militaires se confondaient avec le service de Dieu et de Notre-Dame.

En réalité, on ne peut dire rien de précis à son sujet. On croit qu'il vécut au VIe siècle de notre ère. Il est certain toutefois qu'il gagna de nombreuses batailles sur les Saxons et arrêta pendant quarante ans le progrès des envahisseurs. Assassiné par son neveu, il fut enterré à Glastonbury, où l'on a retrouvé ses restes sous Henri II.

La race celtique, toujours admirable de vaillance, d'ardeur dans les combats, d'héroïsme même, faisait face à l'ennemi partout où il se rencontrait. Elle n'eut jamais l'idée de se soumettre, ni même de composer avec l'ennemi. Cette race, si bien douée d'ailleurs, était dépourvue d'esprit politique, d'esprit de suite, d'entente, qui était un des traits des envahisseurs et qui, au lieu de la défaite, lui aurait assuré le succès. A l'époque qui nous occupe, comme au temps de la conquête romaine, si les Bretons avaient été unis, jamais, assure-t-on, ils n'auraient subi le joug des étrangers. Le pays étant partagé en un trop grand nombre de chefs, que des sujets personnels de jalousie ou d'ambition tenaient divisés, pour qu'ils pussent agir de concert contre l'ennemi commun. Aussi, les Saxons n'eûrent-ils généralement à combattre que les habitants mêmes des lieux qu'ils envahissaient successivement, les tribus plus éloignées se montrant in-

différentes au sort de leurs compatriotes, ne semblant pas même soupçonner le danger qui les menaçait. Bien plus. On vit même au moment où les Saxons s'établissaient dans la partie sud-ouest de l'île, une armée de 12,000 Bretons partir de Cornouailles pour se rendre à Bourges combattre les Visigoths. On ne peut nier le fait que par leurs discordes civiles, ils furent les artisans de leur asservissement par un ennemi plus uni et plus habile. C'est un trait caractéristique de la race, qui s'est conservé en Irlande. C'est à leurs querelles intestines qu'il faut attribuer la première invasion de l'Irlande par l'Angleterre. C'est la trahison de l'un de ses chefs qui, pour se venger d'un voisin turbulent et plus fort que lui, a été la cause immédiate de la sujétion de son pays sous Henri II.[1]

---

1. On sait aujourd'hui que l'Irlande après huit siècles de domination anglaise, est un Etat libre, moins le coin nord-est, qui forme l'Ulster.

L'Ulster, qui a pour capitale Belfast, est en majorité peuplé de protestants, immigrés d'Angleterre et d'Ecosse aux siècles précédents. Il a un gouvernement et un parlement.

L'Etat libre d'Irlande, qui a pour capitale Dublin, et qui comprend vingt-six comtés (contre six en Ulster), est en très grande majorité catholique. En vertu du traité signé le 6 décembre 1921, il forme un Dominion, comme le Canada et les autres Dominions, pouvant administrer ses propres affaires comme il l'entend. Il a également un gouvernement et un parlement ayant le pouvoir de faire des lois pour la paix, l'ordre et le bon gouvernement de l'Irlande. Un représentant de la Couronne est nommé, ses fonctions étant identiques à celles de notre gouverneur général. Les membres du Parlement irlandais doivent jurer fidélité au Roi.

Il existe toutefois dans l'Etat libre d'Irlande un parti

La fondation des trois royaumes de Kent, de Sussex et de Wessex livrait la partie méridionale de la Grande-Bretagne, moins l'extrémité sud-ouest, la Cornouailles, à la domination des Saxons. Le reste, si l'on en excepte quelques districts au nord de la Tamise, demeurait encore terre bretonne. De chef qu'il était, Cerdic fut solennellement choisi et proclamé roi de Wessex et établit ainsi la royauté à laquelle il associa son fils Kenric. Le fils de Hengist devint roi de Kent et ceux d'Aella de Sussex.

D'autres tribus germaniques, les Angles, de même race que les Saxons, habitaient au-delà de l'Elbe, plus près de la Mer Baltique, un pays voisin, le Sleswig. Elles s'ébranlèrent à leur tour et fondèrent, dès l'année 527 et du temps du Cerdic, quelques établissements sur la côte nord-est de la Bretagne, qui furent l'origine de l'Est-Anglie, formé de Norfolk, North-folk, gens du Nord, et South-folk, gens du Sud, de Cambridge et de l'île d'Ely. Quelque vingt ans plus tard, un grand chef de la même nation, Ida, suivi de ses douze fils, et d'un grand nombre de partisans de la nation des Angles, entre par l'Humber avec cinquante vaisseaux, envahit cette partie du pays au nord de celui déjà occupé par les Saxons. Ida et ses hommes, après une résistance acharnée, finissent par chasser les mal-

---

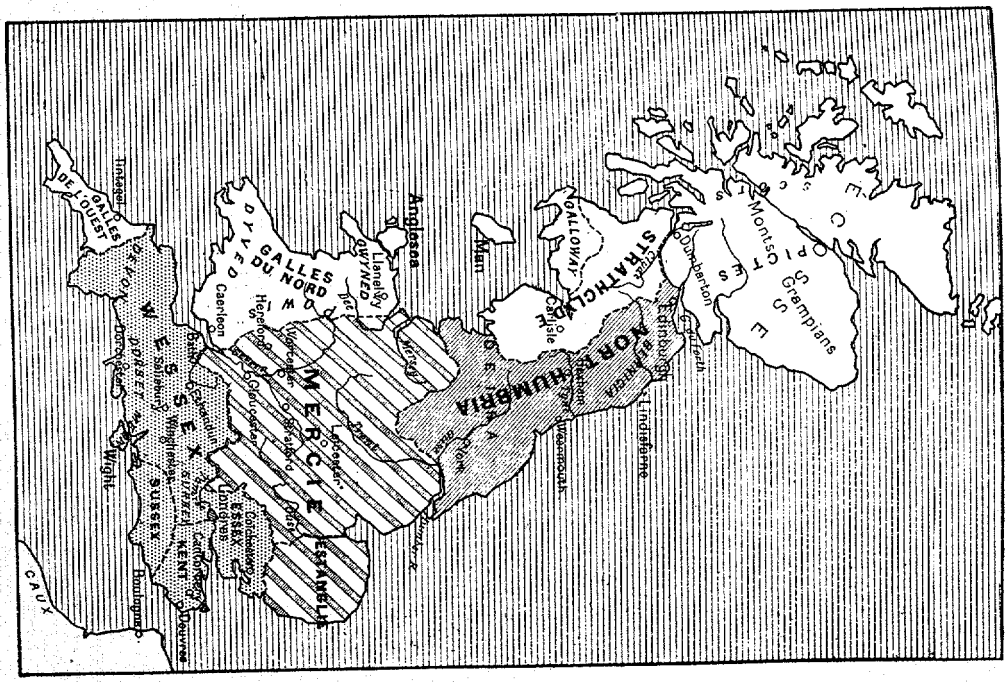
extrême, qui ne veut pas du régime du Dominion, mais qui revendique l'indépendance absolue. L'Irlande formerait une république dans laquelle l'Ulster serait englobé. Le chef du parti républicain est M. de Valera, qui veut imposer par la violence son idéal politique.

heureux Bretons de tout le territoire compris entre l'Humber et la Clyde, dont ils s'emparent et où ils s'établissent comme conquérants et comme colons, fondant, dans le nord du pays, les royaumes de la Northumbrie, de l'Est-Anglie au sud de la Northumbrie et de la Mercie à l'ouest de l'Est-Anglie. En 603 se livra une grande bataille, la bataille de Daegsastan, dans laquelle les Bretons de la partie nord du pays furent écrasés, ce qui permit à la Northumbrie d'étendre son pouvoir depuis l'Humber jusqu'au Forth.

Ce furent les Angles qui assurèrent la conquête de la Bretagne à la race germanique. De la partie septentrionale de l'île, ils descendirent vers le sud, et on les appela les Angles du milieu, Middle-Angles. Le pays tout entier finit même par porter leur nom: *Englaland,* terre des Angles ou l'Angleterre.

Vers le même temps, d'autres bandes saxonnes, avec l'aide des Jutes du Kent au sud et des Angles du nord, fondèrent le royaume d'Essex, après en avoir également refoulé les Bretons. De tous ces royaumes, celui d'Essex était peut-être le moins puissant et le moins considérable par son étendue, mais il avait l'avantage d'être situé dans une partie enviable du pays et d'y comprendre la cité de Londres. Et c'est ainsi qu'en 586, après 150 ans de luttes et de combats, furent fondés ces royaumes saxons et angles que l'histoire a appelés l'*Heptarchie,* ou le partage de l'île en sept royaumes, institution qui se maintint deux siècles et demi.

En 810, Egbert, prince de Wessex, qui avait vécu trois ans à la cour de Charlemagne et en avait rapporté


Anglesea
Man
GALLES DU NORD
GWYNED
Caernarvon
Conway
Denbigh
Flint
Chester
Liverpool
Warrington
Lancaster
Preston
Carlisle
Dumfries
Edinburgh
Glasgow
Dumbarton
Montes Grampians
Lindisfarne
Durham
Yorck
Beverley
Hull
Lincoln
Boston
Stamford
Peterborough
Cambridge
Ely
Huntingdon
Bedford
Northampton
Buckingham
Oxford
Glocester
Worcester
Warwick
Stafford
Derby
Nottingham
Leicester
Rutland
Hereford
Salop
Shrewsbury
Brecknock
Radnor
Montgomery
Cardigan
Carmarthen
Pembroke
Tenby
Landaff
Monmouth
Bristol
Wells
Exeter
Dorchester
Sherborne
Winchester
Salisbury
Wight
Chichester
Arundel
Lewes
Rye
Hastings
Dover
Canterbury
Rochester
Maidstone
Tunbridge
Guildford
Kingston
Brentford
Windsor
Reading
Abingdon
Cirencester
Gloucester
Tewkesbury
Evesham
Coventry
Lichfield
Newcastle
Derby
Nottingham
Leicester
Rutland
Stamford
Lincoln
Boston
Ely
Cambridge
Huntingdon
Bedford
Northampton
Buckingham
Oxford
Glocester
Worcester
Warwick
Stafford
Salop
Shrewsbury
Hereford
Brecknock
Radnor
Montgomery
Cardigan
Carmarthen
Pembroke
Tenby
Landaff
Monmouth
Bristol
Wells
Exeter
Dorchester
Sherborne
Winchester
Salisbury
Wight
Chichester
Arundel
Lewes
Rye
Hastings
Dover
Canterbury
Rochester
Maidstone
Tunbridge
Guildford
Kingston
Brentford
Windsor
Reading
Abingdon
Cirencester
Gloucester
Tewkesbury
Evesham
Coventry
Lichfield
Newcastle
Durham
Yorck
Beverley
Hull
Lincoln
Boston
Stamford
Peterborough
Cambridge
Ely
Huntingdon
Bedford
Northampton
Buckingham
Oxford
Glocester
Worcester
Warwick
Stafford
Derby
Nottingham
Leicester
Rutland
Hereford
Salop
Shrewsbury

le sentiment de la grandeur qui, dans la suite, le fit régner avec tant d'éclat, réunit les sept royaumes en un seul, posant ainsi les fondements de la monarchie anglaise. Voulant aussi immortaliser la nation des Angles à laquelle il appartenait, il donna au pays, par un édit, le nom d'Angleterre, *terres des Angles*.

Les Bretons, par la violence et le massacre, furent dépossédés de leur pays, à l'exception de l'ouest de l'île qui échappa à l'invasion et resta celtique. Les vaincus conservèrent la Cornouailles et les Gallois se maintinrent chez eux. Même dans les parties du pays qui devinrent terre conquise, ils ne furent pas entièrement détruits. Les Bretons continuèrent à subsister en assez grand nombre, mais à l'état de race asservie, soit pour cultiver la terre dans les campagnes, soit pour s'occuper des travaux manuels dans les villes.

La population de certaines villes, de parties plus ou moins étendues du pays a pu être décimée, détruite; mais il ne paraît pas que toute la race ait été anéantie. Elle ne fut pas facilement assimilée. La haine contre les vainqueurs demeura vivace dans la mémoire de ces anciens possesseurs du sol. Ces vainqueurs, un siècle même après leur arrivée, étaient encore regardés par les Bretons comme des "barbares", des "loups", des "chiens", nés dans le chenil de la barbarie, haïs de Dieu et des hommes". Ils méritaient bien ces épithètes par la rage avec laquelle ils avaient tout détruit, arts, industrie, société, langue, dévastant les villes et les campagnes, promenant d'un bout de l'île à l'autre l'incendie, le meurtre et les sacrilèges, ne respectant pas plus les monastères et les églises, qu'ils

saccageaient et brûlaient, que les prêtres eux-mêmes, qu'ils tuaient au pied même des autels. "Les prêtres étaient massacrés, dit le Vénérable Bède, on pourchassait par le fer et par le feu l'évêque et son troupeau, et personne n'était là pour ensevelir les cadavres mutilés". Les Bretons, à cette époque, étaient devenus chrétiens.

Mais les plus vives blessures nationales, comme celles du cœur, se guérissent avec le temps. Les deux peuples finirent par entrer en relation. L'on vit même des prêtres bretons concourir à la conversion de leurs ennemis.

Ceux-ci, d'ailleurs, ne devaient pas être que de brutaux destructeurs. Il y avait chez ces peuples de pirates quelque chose de vital, de propre à former un ensemble d'hommes d'un commerce franc et honorable, sensibles aux affections familiales, estimant par dessus tout une vie paisible, industrieuse, l'amour de l'étude, de la religion et des œuvres charitables, un fonds de qualités natives que la foi allait transformer. Aussi, le sol dont ils venaient de faire la conquête allait non seulement donner à l'Eglise une nouvelle nation chrétienne, mais avec le génie particulier de la race et l'influence du christianisme, donner naissance à une civilisation qui portera ses fruits, malgré les invasions futures. Avec l'appoint même que lui apportera la conquête normande, elle finira par doter l'Angleterre des admirables institutions qui ont fait sa grandeur et sa prospérité.

Les bardes celtes se consolèrent de leurs infortunes par des chants qui rappelaient les exploits de leurs héros contre les envahisseurs. Le génie poétique de

la race se révéla dans des créations dont toute la littérature du moyen-âge s'est inspirée, et qui sont encore pour nous un sujet d'admiration. Les Celtes bretons étaient idéalistes. Ils avaient fait de tels progrès dans les arts et la civilisation sous la domination romaine qu'ils avaient bâti vingt-huit villes considérables, nombre de villages et maisons de campagne, et on a raison de croire que si les circonstances leur avaient laissé leur indépendance, ils auraient développé une civilisation originale et intéressante.

La race celtique existe encore aujourd'hui dans la Haute-Ecosse, en Irlande, dans le pays de Galles et en Bretagne.

5.—*Les Danois.* Ces divers royaumes anglo-saxons ne connurent ni l'unité politique ni la paix qui s'en suit. De ces Etats, les uns sont gallois, les autres angles, jutes, saxons, chacun a son roi particulier et est gouverné comme s'il était séparé et indépendant du reste. Les intérêts propres à chacun d'eux et la crainte des attaques encore possibles des populations bretonnes, les aident d'abord à se maintenir ; mais il est visible que cette institution politique n'est pas viable. Chacun de ces Etats regarde son voisin avec jalousie et cherche à le dominer. Bientôt nous ne verrons plus que l'affligeant spectacle de crimes, de sanglantes et nombreuses révolutions dans le gouvernement intérieur de ces royaumes, ou de guerres de frontières pour se disputer la suprématie. Pour ne citer que les rois de Northumbrie, au VIIIe siècle, sur quinze princes, deux seulement meurent en paix.

Au VIIe siècle, le Kent, évangélisé, est l'objet de l'attention générale, justement parce qu'il est le pre-

mier à accepter la doctrine nouvelle ; puis la Northumbrie, aussi devenue chrétienne, entre en conflit avec la Mercie demeurée païenne, pour obtenir la prépondérance. Au IXe siècle, c'est le Wessex qui domine avec Egbert, qui possède la plus grande partie de l'Angleterre. Et ce ne fut ainsi qu'une suite de guerres jusqu'en 802, alors qu'Egbert, roi de Wessex, dépouillé de son trône par un puissant compétiteur, se réfugia à la cour de Charlemagne où il apprit comment le grand empereur administrait ses Etats. Revenu en Angleterre, il triompha de ses ennemis et réussit à rétablir l'unité monarchique. Il réunit sous sa main les sept royaumes qui ne furent plus connus que sous celui devenu général d'Angleterre. Egbert prenant lui-même le titre de "roi des Anglais", nom que l'on donnait maintenant à tous ceux qui habitaient le royaume. Comme la lignée des rois nationaux était éteinte dans ces différents royaumes, leurs habitants prêtèrent d'autant plus volontiers serment de fidélité à un prince qui se rattachait par sa naissance aux premiers rois saxons et que, par ses victoires et la force de son administration, prouvait qu'il était digne de régner. Un gouvernement unique semblait leur promettre plus de tranquillité et de paix. Egbert mourut en 837, après avoir régné trente-sept ans sur les Saxons occidentaux et sept sur toute l'Angleterre.

L'extinction de l'Heptarchie ne sauva pas le pays. De nouveaux obstacles vinrent entraver l'essor de cette unité nationale. Les fils et petits-fils d'Egbert d'abord ne s'entendent pas ; mais le grand danger qui menace alors l'Angleterre, c'est l'invasion danoise, ou plutôt

scandinave, car aux Danois s'étaient joints des Norvégiens. Cette invasion va durer un siècle et se terminera par une conquête totale.

Egbert, avant de mourir, avait pu voir, non sans terreur, comme Charlemagne, les flottes de ces pirates longer les côtes de son royaume. Mais ce royaume, qu'Egbert venait de fonder et dont il rêvait la grandeur, ces nouveaux forbans vont en effet l'envahir, le ravager, en détruire les richesses, le replonger dans la barbarie. Si, à ce moment, on avait eu l'idée ou plutôt les moyens de se protéger, à l'aide de cette marine qui, aux siècles modernes, a fait la sécurité et la prospérité de la Grande-Bretagne, jamais les Danois, et plus tard les Normands n'auraient abordé dans l'île.

Les atrocités commises trois siècles auparavant, vont se renouveler. De nouveau, on verra les villages incendiés, les populations terrifiées, mourant de faim et réduites en esclavage, les églises et les monastères saccagés et brûlés, les prêtres tués au pied des autels, car ces brutes sanguinaires étaient encore des païens enragés, adorateurs de Woden, dont une vie continuelle de brigandages entretient la férocité. Telle est la désolation, la violence de la lutte, que tout ce qui fait la vie civilisée, les lettres, les arts, la religion elle-même semblent, encore une fois, avoir sombré devant ces nouveaux envahisseurs. Cette fois, cependant, la tempête passée, on s'aperçut que l'Angleterre vivait toujours. La race, si menacée qu'elle ait été, reprend le dessus, avec ses institutions et son gouvernement. Les Danois s'assimilent et se confondent avec ceux

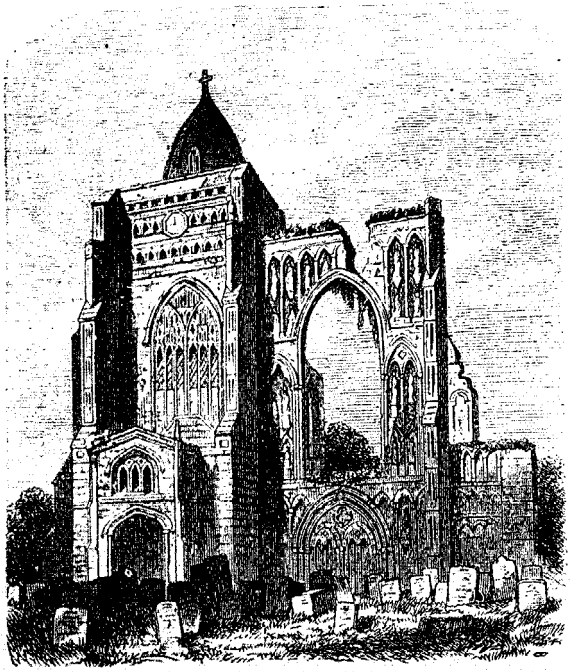
qu'ils voulaient détruire, et le Christ gagne de nouveaux disciples.

Cette assimilation se fera avec d'autant plus de facilité qu'au fond les Danois étaient de même souche, les frères par le sang des Anglo-Saxons. Ils en avaient les mêmes mœurs, les mêmes violentes passions. Si les Anglo-Saxons, sous l'influence d'une nouvelle et fertile contrée et d'une vie définitivement chrétienne, s'étaient humanisés, civilisés et attachés au sol, les Danois, qui ont le même esprit positif et pratique, devenus chrétiens, préfèreront à leur existence aventureuse de pirates, les profits de l'industrie et les paisibles travaux de la vie sédentaire.

En attendant, ils ne semblent plus reconnaître chez les Anglo-Saxons christianisés les descendants d'ancêtres communs; ils les traitent en ennemis, les accablant de tous les maux imaginables, et bien des années vont s'écouler avant qu'ils ne songent à se créer une nouvelle patrie dans ce pays où ils vont opérer leurs razzias.

Bons marins, méprisant tous les dangers, ils remontent, au printemps, avec leurs barques légères le cours des fleuves, qui les mènent jusqu'au milieu des terres. Débarquant à l'improviste, ils fondent sur l'ennemi, enlèvent les troupeaux et les effets de quelque valeur, ravagent la contrée, pillent les églises et les monastères; le coup fait, ils regagnent leurs vaisseaux, mettent à la voile et se retirent avec la même rapidité, pour aller commencer leurs déprédations sur une autre partie du territoire qui n'est pas sur ses gardes, puis, chargés de dépouilles, s'en retournent en automne dans

leur pays. Ils tiennent ainsi l'île tout entière en alarmes continuelles. Le danger est de toutes les saisons, de tous les instants. Les habitants d'une province n'osent s'éloigner pour secourir ceux d'une



Ruines de l'abbaye de Croyland.

province voisine, de crainte de voir leurs femmes et leurs enfants massacrés pendant leur absence. Leur rage va surtout aux prêtres et aux moines, dont ils font de nombreuses victimes.

Dom Fernand Cabrol, dans un ouvrage sur les origines du Christianisme en Angleterre, résume dans l'exemple du monastère de Croyland, l'histoire de la plupart des abbayes fondées pendant la période précédente et qui avaient atteint un si grand éclat.

"Dans celui de Croyland, dit-il, l'abbé Théodore, qui le gouvernait depuis soixante-deux ans, renvoya les moines les plus robustes avec les reliques et les objets les plus précieux ; ils allèrent se cacher dans les marais ; l'abbé ne retint avec lui que les plus jeunes et les vieillards qui s'enfermèrent au chœur, chantant des psaumes. Les pillards arrivèrent vers la fin de la messe. Oketul, leur chef, se jette sur l'abbé qui officiait et le tue sur les degrés de l'autel, ainsi que ses ministres. A cette vue, enfants et vieillards s'enfuient. On se lança à leur poursuite, et on les tortura pour leur faire avouer en quel endroit ils avaient caché les objets précieux du monastère. Ils furent tous tués excepté un enfant, qui inspira de la pitié à un chef danois. Furieux de ne rien trouver, les pirates saccagèrent le monastère et y mirent le feu. Dès qu'ils se furent retirés, les moines qui s'étaient cachés dans les marais revinrent, et trouvèrent les corps de leur abbé et des autres martyrs".

On raconte que l'abbesse du monastère de Coldingham, Ebba et toutes ses filles, à l'approche des barbares dont elles redoutaient la cruauté et la perversité, se défigurèrent, se coupant la lèvre supérieure et le nez pour échapper aux outrages de ces brutes. Pour cette fois, ils se contentent de brûler ces vierges héroïques avec leur monastère.

Pendant le règne d'Egbert, dont l'autorité s'étendait alors sur toute la Bretagne, les Danois furent généralement tenus en respect. Sur la fin de sa vie, cependant, le nombre et les visites de ces pirates ne faisaient qu'augmenter ; en 835, il remporte sur eux dans Wessex même une grande victoire. Egbert, qui seul pouvait préserver son pays de ces nouvelles calamités, mourut, malheureusement, l'année suivante, après un glorieux règne de vingt-neuf ans. Sous Ethelwulf, son fils, ils se montrèrent plus nombreux et plus audacieux ; leurs escadres parcourent alors presque toutes les côtes de l'île, qu'aucune force navale ne défendait. Ils remontèrent la Tamise jusqu'à Londres et Canterbury, qu'ils brûlèrent. Cette fois, en face d'un péril si pressant, Ethelwulf prend le commandement de l'armée, remporte sur les Danois, à la bataille d'Okely, une victoire qui procure au royaume huit années de paix. En témoignage de sa reconnaisance à Dieu du succès de ses armes, Ethelwulf fit le pèlerinage de Rome, sous le pontificat de Léon IV, et ordonna que chaque famille anglaise paierait au pape un tribut, qui fut par la suite appelé *Denier de saint Pierre*. Ethelwulf mourut en 858, et ses quatre fils Ethelbald, Ethelbert, Ethelred et Alfred occupèrent successivement le trône de Wessex. Le règne du premier ne présente rien de remarquable. Mais sous Ethelbert et Ethelred se produisit la grande invasion dont les tentatives antérieures avaient préparé le succès. Il ne s'agit plus de pillages sur des points isolés, mais de l'envahissement du pays par une armée de vainqueurs qui s'y établissent à mesure qu'ils le conquièrent.

En 866, l'armée composée de vingt mille guerriers, débarque dans l'Est-Anglie et s'empare d'York. Les royaumes de Northumbrie, de Mercie, de l'Est-Anglie tombent au pouvoir des Danois qui, partout, marquent leur passage par d'effroyables dévastations, destructions d'églises et de monastères qu'ils incendient et dont ils égorgent les moines, profanant les vases sacrés, ne respectant pas même les tombeaux qu'ils violent pour y chercher des trésors.

Edmond, roi de l'Est-Anglie, après sa défaite, fut pris et amené devant le chef danois, et sur son refus d'accepter ses propositions, qu'il considérait comme contraires à son honneur et à sa religion, il subit courageusement le martyre. Il fut attaché à un arbre, torturé, fouetté, percé de flèches et enfin décapité, 20 novembre 870, n'étant âgé que de trente ans. Le chef de l'armée danoise, Guthrum, est proclamé roi de l'Est-Anglie, qui devient un royaume danois. Il en fut de même des royaumes d'Essex, de Sussex et du Kent, dont les habitants, frappés de panique, en présence des ruines fumantes de leurs villes et de leurs villages, se soumettent aux ennemis.

Restait le Wessex, avec son roi Ethelred, troisième fils d'Ethelwulf. Les Danois envahissent cette province, laquelle, en dépit des circonstances adverses, fut vaillamment défendue. Ethelred périt dans une des nombreuses batailles qu'il livra (871). Son jeune frère Alfred est proclamé roi de Wessex, mais d'un royaume d'une étendue et d'une puissance amoindries. Il n'était plus question pour le Wessex de lutter pour la suprématie ; c'était son existence qu'il fallait sauver.

A ce moment ce royaume semblait être à la merci des envahisseurs. Alfred lui-même ne sera plus bientôt qu'un roi fugitif, l'Angleterre étant presque toute entière au pouvoir des Danois. En cinq années, de l'œuvre si pleine de promesses d'Egbert, il ne restait plus rien. C'était, dit un auteur, la barbarie qui reprenait le dessus et menaçait la société constituée par les Anglo-Saxons d'une destruction à brève échéance. Il semblait que ces nouveaux flots de barbares allaient subjuguer les Anglo-Saxons, comme ceux-ci avaient subjugué les Celtes, qui avaient eux-mêmes subjugué les aborigènes. Mais la Providence réservait un sauveur à la patrie en danger dans la personne d'Alfred, que la postérité a surnommé *le Grand*. Ce prince, en effet, est un personnage si distingué, occupe une place tellement considérable dans l'histoire et l'estime de son peuple, que nous lui donnons dans une autre partie de cet ouvrage une étude particulière et plus étendue. Par ses qualités de cœur et d'esprit, par la beauté de son caractère, par ses œuvres et la dignité de sa vie, il est regardé comme le modèle du bon roi anglais et même comme le type de tout bon Anglais. Son règne fut un des plus glorieux de la monarchie. Nous nous contenterons pour le moment de résumer les événements auxquels il a pris part, d'autant plus qu'il n'entre pas dans notre plan de donner ici une histoire complète des diverses invasions de la Grande-Bretagne, mais de montrer seulement comment dans ce pays les races se sont superposées et ont contribué à la formation du peuple anglais.

Alfred, proclamé roi en 871, entouré de tous côtés par les Danois, continue la lutte. Cette même année, il gagne la bataille de Wilton, force les Danois à signer la paix et à évacuer le Wessex. Ils revinrent l'hiver de 878 et, de nouveau, s'emparent de la contrée après l'avoir ravagée. Le péril était extrême. Alfred n'eut que le temps de se réfugier avec quelques compagnons dans une île déserte, au milieu des marais de Somersetshire, à l'extrémité de son royaume, où il se fortifia et surveilla attentivement les mouvements de l'ennemi, prêt à saisir la première occasion favorable de reprendre l'offensive. Pendant ce temps, le Hampshire, le Dorset, Wilts, Berkshire, le centre des possessions d'Alfred, devenaient la proie de ces brigands que le Nord ne cessait de vomir. Les Saxons, sous le poids de tant d'infortunes, demeuraient désespérés et comme insensibles aux encouragements patriotiques d'Alfred. Les habitants qui restaient près de la mer se sauvaient en Gaule avec leurs familles et leurs trésors. Seul, le comté de Somerset, au milieu duquel Alfred se tenait caché, lui resta fidèle.

Au printemps de cette même année de 878, rassemblant autour de lui des guerriers déterminés, les nobles de Somerset et les Saxons de tous les territoires ravagés, le vengeur du pays s'avança à travers le comté de Wilts, rencontra les Danois à Edington et les écrasa dans une grande bataille.

Voulant s'assurer de la position et de la force des ennemis, on raconte qu'il pénétra, déguisé en joueur de harpe, dans leur camp, et se promena de tente en tente, amusant l'armée danoise, dont la langue diffé-

rait peu de la sienne. Il remarqua les points les plus exposés des ennemis, et c'est après cette visite qu'aurait eu lieu la bataille.

"Le choc des deux nations, les efforts des chefs, les hésitations de la victoire, la crainte et l'espoir qui s'emparaient alternativement des esprits, peuvent mieux s'imaginer que se décrire, dit un historien national[1]. Les Danois déployèrent un courage digne de leur renommée et de leurs nombreuses conquêtes. Les Saxons étaient animés par tout ce qui est capable d'émouvoir le cœur de l'homme. La honte, la vengeance, la crainte de l'esclavage, l'espoir de l'indépendance, les excitaient incessamment. Leur persévérance surmonta tous les obstacles, et les gens du Nord, après une résistance inutile, mais opiniâtre, s'enfuirent en désordre vers leur camp. La poursuite ne fut pas moins meurtrière que l'engagement: les Saxons immolèrent à leur ressentiment tous les fugitifs qui tombèrent en leurs mains."

Forcés de se rendre, leur chef, Guthrum, roi d'Est-Anglie, qui avait été pendant plusieurs années la terreur du pays, sur le conseil d'Alfred, se fit baptiser avec un grand nombre de ses officiers. Alfred agit comme parrain, donna au chef danois le nom d'Athelstan, l'adopta comme son fils, et signa avec lui un traité à Wedmore, dans le Somerset, en vertu duquel Guthrum abandonna ses conquêtes, retourna dans son an-

1. Le docteur John Lingard.

cien royaume d'Est-Anglie, et fut désormais fidèle à ses engagements.

Par ce traité, l'Angleterre se trouva divisée en deux parties que séparait la voie romaine de Watling, s'étendant depuis Chester, au nord du pays de Galles, jusqu'à Londres, le sud-ouest, formé des quatre Etats d'Essex, du Kent, de Sussex et de Wessex, demeurant anglo-saxon, et toute la partie nord, comprenant la Northumbrie, l'Est-Anglie et la vaste Mercie, devenant définitivement danoise. Cette fois, après tant de défaites et de luttes épuisantes, le désir de la paix était général, et elle dura quinze ans. Alfred employa ces années de tranquillité pour réparer les désastres de la guerre, améliorer les conditions matérielles et intellectuelles de son peuple et doubler ses moyens de défense. Londres devint la capitale et l'arsenal maritime du royaume.

Alfred, qui sortait de ses luttes avec la réputation d'un chef aussi courageux qu'habile, de roi de Wessex qu'il était, fut reconnu comme le libérateur et le roi de toute la partie méridionale de la Grande-Bretagne, comprenant les quatre Etats ci-haut mentionnés. Les Bretons même du Cornouailles et du pays de Galles, qu'Alfred avait délivrés des invasions danoises, le prirent en grande estime, et fatigués d'autre part de leurs dissensions intestines, se mirent sous sa protection et lui rendirent hommage.

De leur côté, les Danois abandonnant la vie aventureuse de pirates, se fixèrent au sol, se mirent paisi-

blement à le cultiver, se confondant avec les vaincus de la veille, et entrèrent ainsi dans la voie de la civilisation.

L'année 892 vit une nouvelle incursion de Danois sous la conduite du chef Hasting, le plus terrible des rois de la mer qui, après quarante ans de massacres et de pillage, voulut, à l'exemple de ses devanciers, se créer, lui aussi, un royaume en Grande-Bretagne. Pendant les années de paix, Alfred avait remis son armée sur un bon pied, fortifié les points les plus exposés du pays, dont la garde avait été confiée à de fidèles lieutenants. Il avait fait construire des forteresses à l'embouchure des fleuves où l'on pouvait le plus avantageusement s'opposer au débarquement ou arrêter la marche de l'ennemi. Aussi, pendant les trois années qui suivirent, cette nouvelle armée de pirates fut-elle battue en plusieurs rencontres, et finalement chassée du pays. Alfred se distingua de nouveau par son courage, sa grande activité et ses ressources de tactique militaire. C'est ainsi que se trouvant un jour dans les environs de Londres, il découvrit que la flotte danoise avait jeté l'ancre dans la rivière la Lea, d'où le cours de l'eau à un certain endroit pouvait être facilement détourné. Il fit aussitôt exécuter de travaux de barrage au-dessus et au-dessous de la flotte, qu'il prend tout entière dans un coup de filet.

Le meilleur moyen d'empêcher les Danois de pénétrer dans l'île aurait été de leur donner la chasse sur mer; pour cela il fallait des navires. Aucune flotte nationale n'existait encore. Alfred s'initie aux secrets du métier, trace lui-même le modèle des bateaux à cons-

truire, lesquels furent plus hauts que les barques des pirates et d'une longueur double, ce qui leur donnait un avantage sérieux tant pour l'attaque que pour la défense, aussi bien que pour leur plus ferme maintien sur l'eau à cause de leur masse, contrairement aux vaisseaux danois, que ballottait le moindre coup de vent. La mention qui est faite de cette flotte dans la chronique saxonne de 896 peut être considérée, a-t-on dit, comme le plus ancien texte connu sur l'origine de la plus grande marine du monde. Par ses soins, les différents ports du royaume et les embouchures des fleuves furent pourvus d'escadres qui, à la première alerte, pouvaient mettre à la voile et repousser l'ennemi. Leur présence seule d'ailleurs rendait l'approche des côtes très difficile. Alfred lui-même prenait souvent part aux évolutions de ses escadres, soit pour se familiariser avec la manœuvre, soit pour encourager la profession de marin. Les pirates, désespérés de leurs insuccès sur terre comme sur mer, s'éloignèrent, et Alfred, qui avait assisté à cinquante-six batailles, put jouir de la paix durant les dernières années de son règne, qu'il termina le 26 octobre de l'an 900, à l'âge de 53 ans. C'est assurément le règne le plus glorieux de toute la période saxonne, et même un des plus illustres dans l'histoire d'Angleterre.

Son fils Edouard, (Edouard Ier surnommé l'Ancien, pour le distinguer de ses deux descendants, Edouard le Martyr et Edouard le Confesseur) de 900 à 924, maintient l'œuvre de son père. Doué du même esprit combattif, il conquit l'Essex et la Mercie sur les Danois révoltés d'Estanglie, et affermit la paix dans son

royaume par une ligne de forteresses qui en protégeaient les frontières. Selon quelques historiens, Edouard aurait fondé la célèbre université de Cambridge. "Edouard, dit l'un d'eux, succéda à son père Alfred le Grand, et quoiqu'il eut moins de connaissances que son père, cependant il aima les savants. Pour hâter encore le progrès des sciences, il ordonna qu'on construisit une école à Cambridge à ses propres dépens, tant pour les maîtres que pour les étudiants; et, afin de rendre cet établissement complet, il invita des professeurs des arts libéraux et des docteurs en théologie de venir d'Oxford et les établit à Cambridge." Oxford avait été fondé par Alfred le Grand en 886.

Athelstan, 925-940, fils de ce dernier et son successeur, prince d'une grande habileté, tient également les Danois en respect. Il annexe la Northumbrie en 928, consommant ainsi la réunion commencée par Egbert. Il gagne même sur les Scots, les Bretons et les Danois coalisés la mémorable bataille de Brunanburg en Northumbrie (937). En réalité, les confédérés comprenaient cinq nations: les Norvégiens, les Danois, les Irlandais, les Ecossais et les Bretons. Ils perdirent en cette sanglante journée cinq rois, sept jarls ou comtes et une foule immense de guerriers. "Jamais, dit un poète, depuis l'arrivée des Saxons et des Angles, ces artisans de la guerre, on ne vit un tel carnage en Angleterre". Cet exploit permit à Athelstan d'étendre sa souveraineté de Cornouailles aux bords du Forth, au point de pouvoir s'intituler *le roi de toute la Bretagne*, comme on le voit dans les actes et les monnaies du règne. On peut même dire que l'existence du royaume

d'Angleterre date réellement de cette victoire, dont la conséquence fut de réunir sous une seule autorité toutes les parties du pays en premier lieu conquises par les Saxons et les Angles. Athelstan fut donc à la fois le premier roi d'Angleterre et un bon et grand roi, brave, instruit, gouvernant son royaume avec sagesse, généreux envers les grands et bienveillant envers les pauvres. Il favorisa le clergé, fonda ou rebâtit plusieurs monastères, fit traduire les Livres saints en langue anglo-saxonne. Plusieurs grands princes du continent s'honorèrent de son amitié et recherchèrent son alliance. L'une de ses sœurs devint reine de Provence, une autre la femme de Charles le Simple, une troisième fut mariée à Hugues le Grand. Il mourut à Glocester en 941, après quinze années de règne, pleuré de ses sujets, et fut enterré en grande pompe à l'abbaye de Malmesbury, où se voit encore son tombeau.

Edmond Ier et Edred, ses frères et successeurs, grâce à l'intelligente activité de Dunstan, qui dirige le gouvernement durant la grande partie de ses deux règnes, raffermissent la paix dans le royaume. Edmond apaisa, à la tête d'une armée, une révolte des Danois de la Northumbrie. Ces deux princes, en qui revivaient les traits d'Alfred, régnèrent l'espace de quinze ans. Le roi Edred réprima sévèrement une nouvelle tentative de rebellion de ces dangereux voisins, toujours prêts à se soulever. Il s'efforça ensuite de rétablir l'unité au moyen d'une fédération : le roi de Wessex devant exercer l'autorité suprême et chaque état jouir de son autonomie. Les Danois eurent la liberté de vivre selon leurs propres us et coutumes, tout en

reconnaissant la suzeraineté du roi anglo-saxon. L'œuvre d'Alfred fut donc vaillamment soutenue par son fils Edouard et ses trois petits-fils, Athelstan, Edmond et Edred.

Edmond avait laissé deux fils, Edwy et Edgar. Edwy succéda à son oncle Edred et régna pendant quatre ans (955-958). Prince vicieux et perdu de débauches, il scandalisa ses peuples par sa conduite privée, perdit leur attachement par ses actes despotiques et ses exactions, troubla la paix du royaume et mourut d'une mort misérable et prématurée.

Son frère Edgar, jeune prince de grand mérite, surnommé le *pacifique,* qui lui succéde (959), règne en effet pendant seize ans pacifiquement et glorieusement. "Sans combat, il gouverna comme il voulut", dit une ballade du temps, ne faisant la guerre qu'aux loups, dont la Grande-Bretagne était alors infestée. Ce qui est vraiment glorieux pour lui, si on considère les temps où il vécut, c'est qu'en effet, sans tirer l'épée, il a su maintenir la monarchie anglo-saxonne à un degré de puissance et d'unité qu'elle n'avait jamais connue. Un jour, se trouvant à Chester, il se paya la fantaisie, dans une promenade sur la Dee, de faire parade de sa puissance en obligeant huit rois, ses vassaux, à tenir les rames, lui prenant place au gouvernail. Les prélats, les thanes suivaient dans leurs barques, tandis que la multitude l'acclamait sur le rivage. "Mes successeurs, dit Edgar, à son retour, pourront se croire des rois lorsqu'ils commanderont à tant de princes." Il visitait tous les ans les différentes parties du royaume pour s'assurer de la bonne administration de la

justice. Son ambition à cet égard était que le pauvre obtint le même traitement que le riche. Son règne a été vraiment heureux pour le pays. Il se guidait d'ordinaire d'après les conseils de saint Dunstan, et c'est à cet habile administrateur que l'on doit la "loi d'Edgar", sorte de nouvelle constitution anglaise, qui fut consultée et suivie pendant longtemps.

Nous venons de nommer saint Dunstan. C'est sous Edmond qu'apparaît ce moine célèbre, lettré, artiste, musicien, admirable administrateur, une des plus imposantes figures historiques de l'Angleterre au moyen-âge. De mœurs austères, d'une piété ardente, d'une intelligence claire, pendant trente ans l'histoire du royaume se confond avec la sienne. Successivement abbé du célèbre monastère de Glastonbury, évêque de Worcester et archevêque de Canterbury, il exerça sous plusieurs princes une très grande influence. Cette influence, à la fois politique et religieuse, fut une des plus bienfaisantes pour le pays et l'Eglise. Il fit régner l'ordre et la justice, réforma les lois et sous son administration le royaume jouit d'une prospérité et d'une tranquillité qu'il n'avait pas encore connues. La date de sa mort (988) marque l'époque où la décadence, l'ignorance et la barbarie, tenues en échec depuis les temps d'Alfred, vont de nouveau plonger le pays et l'Eglise dans un tel excès de misère qu'on pourrait se demander si ce n'est pas plutôt la ruine complète et définitive.

Cette triste période commence avec le règne d'Ethelred II, surnommé *l'Irrésolu*, en 978, et va jusqu'à 1016. Ethelred était fils du roi Edgar.

Jusqu'ici nous avons vu, à différentes époques, les Danois envahir, piller le pays, puis s'y établir comme colons, surtout dans les parties nord déjà habitées par les Angles, avec lesquels ils finirent par se confondre. Maintenant la situation va changer; au lieu d'incursions périodiques, c'est la conquête totale: le pays va devenir un royaume danois, royaume dont la durée toutefois ne marquera qu'un moment dans l'histoire. Car la conquête définitive sera celle des Saxons, qui reprendront le dessus, absorberont leurs vainqueurs, au point de ne plus former avec eux qu'un seul peuple.

Les invasions danoises recommencèrent dès les premières années du règne du nouveau roi. Ce règne, qui dura, comme nous venons de le dire, de 978 à 1016, est l'un des plus lamentables de l'histoire d'Angleterre. Il commença par un crime, dont le jeune roi toutefois était innocent. Sa mère, pour favoriser son avènement au trône, avait perfidement fait mourir son frère aîné, Edouard, qui deux ans auparavant avait succédé à son père Edgar. Ce fut Edouard le Martyr.

Roi sans caractère et sans énergie, s'occupant plus de ses plaisirs que du bonheur de ses sujets, Ethelred laissa périr le fruit des victoires de ses prédécesseurs. Les pirates ne furent pas lents à s'apercevoir du changement. Aussi renouvelèrent-ils leurs déprédations.

A plusieurs reprises, Ethelred achète la retraite des Danois à prix d'or au moyen d'une lourde taxe imposée sur le peuple, impôt spécial appelé le danegelt. Ce tribut ne fit qu'exciter la cupidité des envahisseurs.

Jamais l'autorité royale n'avait été à ce point avilie. Bientôt le royaume ne comprit plus que le Kent et le Wessex.

En 994, Sweyn ou Suénon, alors roi de Danemark, tente de conquérir l'Angleterre, de concert avec Olaf, roi de Norvège. N'ayant pu réussir à s'emparer de Londres, ils ravagent les comtés voisins d'Essex, de Kent, de Sussex et de Hampshire qui, pendant quatre ans de suite, ne furent qu'une scène continue d'épouvantables dévastations. Ils se retirèrent sur le paiement d'une rançon de seize mille livres. En 997, ils reparurent dans la Saverne, dévastant la principauté de Galles, la Cornouailles, le Devon, le Dorset, le comté de Kent, qu'ils mettent à feu et à sang, et s'établissent à demeure dans l'île de Wight. En 998, Ethelred lève une armée et rassemble une flotte, mais la faiblesse, la division des grands, les trahisons de quelques-uns, la lâcheté des autres, rendirent infructueuses ces tentatives de défense.

En 999, ils attaquent Rochester. A cette date les Danois sont déjà nombreux en Angleterre et y exercent, au moyen de leurs colonies, une influence considérable et impopulaire en favorisant leurs compatriotes du dehors dans leurs actes de violence et de pillage. C'est alors qu'Ethelred conçut le néfaste projet de faire massacrer tous les Danois de ses Etats. Ce massacre eut lieu le 13 novembre 1002, jour de la fête de saint Brice, le même jour et à la même heure dans tous les comtés où furent impitoyablement exterminés un grand nombre de Danois.

Cette lâche et atroce exécution, au lieu de remédier au mal, ne servit, comme on peut bien le penser, qu'à provoquer une nouvelle invasion et à se faire déposséder de son royaume par Canut, fils de Suénon. Celui-ci, qui avait à déplorer le meurtre de sa sœur Gunhilda[1], mariée à un Normand naturalisé et atrocement mise à mort avec ses enfants, ayant juré de tirer vengeance des meurtriers, fait d'abord avec Canut une seconde et terrible campagne, qui lui assura la domination de presque toute l'Angleterre. Pendant quatre ans, Suénon ravagea tous les comtés de l'ouest et du sud, incendiant les villes, les villages, les monastères, tuant les hommes, les femmes et les enfants, détruisant tout ce qu'il ne pouvait emporter.

"Pendant quatre ans, l'Angleterre présenta le triste spectacle d'une noblesse désunie par les factions, la trahison et le meurtre; d'un roi incapable de remplir les devoirs de la royauté, et d'un peuple jouet d'un ennemi exaspéré et vindicatif. Si l'hiver mettait un terme aux horreurs de la guerre, les barbares se préparaient à recommencer au printemps leurs dévastations; si la famine les obligeait à se retirer momentanément, ils reparaissaient régulièrement à la moisson suivante. Tous les comtés servaient tour à tour de théâtre à leurs ravages. Les indigènes qui tombaient entre leurs

1. Cette malheureuse princesse, qui avait embrassé le Christianisme, après avoir vu égorger son mari et ses enfants, prédit dans la violence de sa douleur que sa mort serait vengée sur la nation anglaise elle-même. Cette prédiction ne tarda pas à se réaliser.

mains étaient livrés à tous les genres d'outrages et de torture avant d'être mis à mort. Chaque village, chaque bourg, chaque cité, étaient constamment abandonnés aux flammes. En quelques occasions, à la vérité, le désespoir des habitants tenait lieu de force, et infligeait de terribles châtiments aux envahisseurs ; mais toutes les fois que les armées anglaises se hasardaient à les combattre en rase campagne, elles étaient mises en déroute avec un affreux carnage. En 1007, enfin, Sweyn (Suénon), qui avait étanché sa soif de vengeance dans une mer de sang, consentit à la paix pour la somme de trente-six mille livres d'argent[1]". Mais cette paix, comme toujours, ne fut qu'une paix temporaire. En 1009, nouvelles incursions sous Thurchil, autre chef danois, qui, pendant les trois années qui suivirent, porta l'incendie et la désolation sur divers points du royaume. La misère devint telle que les Danois eux-mêmes ne trouvant plus rien à piller dans l'île se virent forcés d'aller chercher des provisions ailleurs. Ethelred, devant la violence des ennemis et la trahison de ses propres sujets, après une dernière défaite, n'eut d'autre alternative que de se réfugier en Normandie, où il avait déjà envoyé sa femme et ses deux fils. Suénon, devenu roi d'Angleterre par conquête, régna en tyran et mourut tragiquement quelques mois plus tard le 3 février 1014. Les Danois élurent son fils Canut, mais les prélats et les nobles Saxons, qui ne pouvaient oublier la mémoire d'Alfred, consi-

1. John Lingard.

dérant toujours Ethelred comme le roi légitime, l'invitèrent à revenir dans son royaume, espérant qu'instruit par l'expérience, il saurait mieux gouverner. Il revint, battit d'abord les envahisseurs, sans pouvoir mettre fin à leurs incursions, rendues d'autant plus faciles que, dans le désarroi général de l'époque, plus d'un Saxon faisait cause commune avec les Danois. Il mourut à Londres, dont les habitants lui étaient restés fidèles.

A sa mort, en 1016, il laissa son pays plus faible, plus démoralisé et plus exposé que jamais. L'état politique de l'heptarchie ou des sept royaumes, sans lien d'union nationale, avait empêché les Saxons de se former en une forte et vigoureuse nation et d'opposer un effort commun aux invasions et à l'établissement des Danois dans une grande partie du pays. L'unité vraiment nationale ne se fera qu'après la conquête normande. C'est sous le règne de rois normands, que va s'opérer le travail de transformation, la fusion intime de tous les éléments qui nous donnera l'Angleterre que nous connaissons aujourd'hui.

Edmond, fils d'Ethelred, surnommé Côtes-de-Fer (Ironside) à cause de sa force et de son courage, succède à son père. Si la valeur, la bravoure et l'habileté d'un seul homme eussent été capables de sauver l'Angleterre du péril qui la menaçait, Edmond aurait mérité cet honneur. Obligé d'abord de s'enfuir de Londres, assiégé par les Danois, il réussit, avec l'aide de fidèles Saxons du Wessex, à faire lever le siège et remporte sur les ennemis une grande victoire. Il entreprend contre Canut, qui prétendait bien régner seul,

une lutte acharnée, mêlée de succès et de revers. Il fut victorieux dans quatre batailles qu'il lui livra, et l'aurait été dans la cinquième sans la trahison d'Edric, l'un de ses capitaines. Canut dut suspendre ses ravages, et les chefs des deux armées, également fatigués de cette guerre atroce, obligèrent les deux rois à conclure la paix. Ils se partagèrent le royaume, Canut eut le nord et Edmond le sud de l'Angleterre, la Tamise marquant la limite de ce nouveau partage. Quelques mois plus tard, la mort inattendue d'Edmond laissa Canut maître incontesté de tout le royaume. Les Etats ayant été réunis mirent ce monarque en possession de la couronne, suivant les formalités observées sous les rois nationaux. De fait, nul n'osait mettre obstacle à son élection. Il envoya en Hongrie les fils d'Edmond, qui furent élevés par le roi Etienne comme ses propres enfants. Pour éloigner encore davantage toute cause d'inquiétude, il se fait Anglais allant jusqu'à épouser la veuve d'Ethelred, Emma, alors en Normandie, qui devint ainsi l'épouse de celui qui avait renversé son mari du trône, déshérité ses fils Edouard et Alfred, réfugiés avec elle en Normandie. Elle consentit même que les fils qu'elle pourrait avoir de Canut seraient seuls aptes à lui succéder.

N'ayant plus aucun sujet de crainte, et comprenant qu'il y allait de son intérêt de donner à son gouvernement un caractère national, il s'opère alors chez cet homme, devenu chrétien, aussi intelligent qu'énergique, qui avait débuté par des actes de cruauté et de crime, un merveilleux changement, dont on voit peu d'exemples. De brutal qu'il était, il se montra beaucoup plus

modéré, plus juste et bienfaisant tout le restant de son règne, s'appliquant à se faire aimer de son peuple, se faisant un devoir de réparer le passé, traitant avec une égale justice les Anglais et les Danois, qu'il admit indistinctement à tous les emplois, aux commandements militaires comme aux évêchés. Il fit renaître de leurs cendres les églises et les monastères qu'il avait détruits ou qui avaient souffert des dernières guerres, et en particulier le monastère de Saint-Edmond, qui devint l'établissement monastique le plus florissant du royaume. Il sut s'entourer d'un conseil d'hommes sages et éclairés qui l'aidèrent dans l'administration des affaires du royaume. Il maintint la législation d'Edgar et d'Ethelred, dont saint Dunstan avait été l'inspirateur. Il était le premier à observer les lois qu'il faisait édicter. Il fut vraiment un roi national, et l'Angleterre sous lui vit des jours heureux. Peu à peu les Danois se confondirent avec les Anglais, les uns et les autres s'estimant heureux de jouir de la paix, après avoir souffert tant de maux dans la lutte pour la puissance.

Du reste, les Anglo-Saxons s'accommodèrent assez facilement d'un roi danois, du moment qu'il promettait de gouverner avec justice : d'où l'on voit que cette sagesse politique, qui suborne les principes abstraits aux intérêts bien entendus du pays, constituait déjà un des traits de la race.

Canut ne fut pas seulement un roi national, mais un grand roi, le premier des monarques, proclamait ses adulateurs. On sait la leçon, devenue classique, qu'il voulut bien donner à ceux-ci un jour que s'étant assis sur le bord de la mer, il défendit à l'océan de

monter jusqu'à lui. Les flots ayant continué à s'élever, l'atteignirent et couvrirent même les genoux du roi, au mépris de son autorité. Se tournant alors vers ses courtisans, Canut leur dit : "Que toute bouche humaine confesse la vanité du pouvoir des rois de la terre. Celui-là seul est grand, celui-là seul doit être honoré du nom de majesté, à qui les cieux, la terre, la mer et tous leurs habitants obéissent." On raconte qu'à partir de ce moment, il ne porta plus sa couronne, qu'il déposa sur le maître-autel, dans la cathédrale de Winchester.

Il honora la religion qu'il avait d'abord tant méprisée ; le clergé qu'il avait persécuté fut comblé de bienfaits ; il bâtit des églises, fonda des monastères, qu'il dota richement. Il marche pieds nus devant la chasse de saint Cuthbert. En 1027, il se trouve à Rome où il assiste, le jour de Pâques, au couronnement du pape Conrad II, et c'est alors qu'il adresse aux deux archevêques de Canterbury et d'York, aux nobles et à tout le peuple anglais cette lettre célèbre dans laquelle il témoigne de sa joie d'avoir pu vénérer le tombeau des apôtres ; il se dit heureux de l'estime que lui a témoignée le pape et des faveurs qu'il en a obtenues pour ses sujets. Il y exprime les résolutions que lui ont inspirées les saints lieux de Rome, ses regrets pour les fautes du passé et la promesse qu'il a faite de gouverner selon les lois de la justice et de la religion[1]. "J'ai fait

1. La tradition de la visite des rois anglais à Rome sera reprise de nos jours en la personne d'Edouard VII et de George V

vœu, écrit-il, de suivre en toutes choses le droit chemin, de gouverner équitablement et pieusement mes royaumes et mes sujets, et de faire loyalement justice à tous. Si jusqu'ici, par néglignce ou par entraînement de jeunesse, j'ai outrepassé mes justes droits, je suis prêt avec l'aide de Dieu à reconnaître mes erreurs et à les effacer. Aucun officier royal ne doit, par crainte du Roi ou par faveur pour personne, consentir à l'injustice ni faire du tort au riche ou au pauvre, s'il attache quelque prix à mon amitié et à son propre bien. Je ne veux pas qu'on amasse de l'argent pour moi par des moyens injustes. Il termine par ces mots: "Je me fais précéder par cette lettre, afin que tous les sujets de mon royaume puissent se réjouir de ma bonne administration; car, vous le savez vous-même, je n'ai jamais épargné ni je n'épargnerai ma peine et mon temps pour tout ce qui est bon et utile à mon peuple."

Et c'est ainsi que mourut Canut, aimé et respecté de ses sujets, en 1035, après un règne bienfaisant de vingt ans. Il fut enterré à Winchester. Il avait mis fin aux conflits qui divisaient les Saxons et les Danois, L'union était faite, et le péril danois était chose du passé. Le Danemark, d'ailleurs, à cette époque, avait reçu la prédication évangélique, et ses habitants prenaient les mœurs des peuples chrétiens et civilisés.

Ses trois fils héritèrent des trois royaumes de Norvège, de Danemark et de l'Angleterre. Harold eut l'Angleterre, où il régna cinq ans. Son frère Hardcanut lui succéda et régna deux ans. Tous les deux perdirent l'estime et l'affection de leurs sujets par leurs crimes et leurs cruautés. Hardcanut, qui accusait son

frère Harold d'avoir usurpé la couronne, alla jusqu'à faire déterrer son cadavre qu'il fit jeter dans la Tamise, où le retrouvèrent des pêcheurs. Tous les deux causèrent beaucoup de mal à l'Eglise, en faisant nommer aux évêchés des membres indignes. Ils ne laissèrent pas de descendants, et avec eux s'éteignit la dynastie danoise qui, comme nous venons de le voir, avait donné trois rois à l'Angleterre, Canut, Harold et Hardcanut. Edouard (saint Edouard le Confesseur) seul fils survivant d'Ethelred, élevé en Normandie, descendant d'une longue suite de rois nationaux, fut rappelé et reprit le trône de ses aïeux, 1042. Ce fut le dernier roi anglo-saxon ; il régna jusqu'à la conquête normande.

Les invasions danoises ont eu pour l'Angleterre des résultats dont l'histoire a dû tenir compte. Elles ont fait sentir aux Anglo-Saxons la nécessité de présenter à l'ennemi, quel qu'il fût, un front uni. Sans l'héroïsme et le génie militaire d'Alfred le Grand, la civilisation anglo-saxonne eut certainement été gravement compromise par l'envahissement de ces barbares et païens. Alfred non seulement sauva son pays de l'anarchie, mais il lui conserva le fruit de deux siècles de vie chrétienne et civilisée. Pour comble de bonheur, le danois Canut qui gouverna l'Angleterre ne fut pas un roi de parti, mais un roi national dont toute l'ambition fut de continuer l'œuvre civilisatrice de ses prédécesseurs. En somme, les éléments disparates qui distinguaient encore les différents royaumes tendirent à se fondre en un tout et à préparer l'œuvre de l'unité nationale.

La marine danoise, la meilleure du monde à cette époque, servit de modèle aux Anglo-Saxons, et on sait ce qu'elle est devenue chez ce peuple que sa position géographique destinait à exercer un si grand empire sur les mers.

Un autre effet immédiat de l'établissement des Danois dans le royaume fut de créer des relations commerciales avec le Danemark, la Norvège et la Suède, dont profitèrent non seulement ces pays mais l'Angleterre.

On se rappelle du danegelt, cet impôt prélevé sous le règne d'Ethelred pour acheter la retraite des Danois. Cet impôt, qui ne devait être que temporaire, devint une taxe permanente et régulière dont usa le souverain pour la défense du royaume et qui contribua à l'unité nationale.

6.—*La conquête normande.* A la mort de Canut, Edouard et Alfred, enfants d'Ethelred et d'Emma, tous deux de la ligne saxonne et héritiers légitimes, se trouvaient en Normandie. Sous Harold, Alfred, attiré par une fausse missive à venir soutenir en Angleterre ses droits à la couronne, débarqua à Douvres en 1037 avec six cents compagnons, qui périrent presque tous traitreusement et de la manière la plus barbare. Alfred, ayant subi les pires avanies, fut conduit à Ely, où il eut les yeux arrachés et mourut quelques jours après, de la violence de ses douleurs ou de la main d'un assassin. Edouard passa sa jeunesse en Normandie. En 1042, cédant au vœu des Anglais, il revint au pays, la mort de Hardcanut lui laissant la libre possession de la couronne. Il avait alors quarante ans et en avait passé vingt-sept auprès des ducs de Normandie. Il fut

accueilli avec de vives manifestations de respect et d'attachement, couronné à la fête de Pâques par l'archevêque Edsy, qui prit occasion de cette circonstance pour lui parler des devoirs de la royauté et du bon gouvernement des rois saxons, ses prédécesseurs. Les Anglais, dégoûtés du règne des deux derniers rois, étaient heureux de rappeler au trône le descendant de leurs ancins souverains, et de le reconnaître pour roi "comme c'était son droit véritable".

Edouard avait toutes les qualités extérieures que l'on se plaît à retrouver chez un roi : un beau physique, des manières nobles et majestueuses, un air affable, mais il était un peu ombrageux, manquant de cette fermeté de caractère qui impose le respect, et qu'il faut peut-être attribuer à la faiblesse de sa constitution. Il avait épousé Edith, vertueuse fille d'un de ses vassaux les plus puissants, Godwin, comte de Kent, qui avait contribué à ramener le nouveau roi sur le trône. Ayant fait vœu de chasteté, il n'eut pas d'enfants. Cette pureté de mœurs, comparée à la conduite licencieuse des seigneurs anglo-saxons de cette époque, lui mérita l'estime générale. Elevé en Normandie, il attira en Angleterre des Normands amis et protecteurs de sa jeunesse. D'autres, qui s'étaient également efforcés d'adoucir sa longue infortune vinrent réclamer le prix des services qu'ils avaient pu rendre au proscrit maintenant devenu souverain. Ces étrangers, supérieurs aux Anglais sous le rapport de la culture de l'esprit, jouirent à la cour d'une faveur qui parut excessive et qui mécontenta ses sujets anglo-saxons et en particulier le puissant comte Godwin, qui possédait avec

ses cinq fils le gouvernement de neuf provinces. Il se forma un parti nombreux contre les favoris normands. Les plus hautes dignités, les emplois les plus importants étaient donnés à des Normands. Ils eurent la garde des forteresses. Les évêchés de Rochester et de Londres furent attribués à des évêques normands, autrefois chapelains d'Edouard. Robert, autre Normand, eut le siège de Canterbury.

Sans être d'une intelligence supérieure, Edouard avait un esprit élevé et le cœur droit. Il fit faire un recueil des lois et coutumes des différents comtés du royaume, et qui furent connues sous le nom de "Lois d'Edouard le Confesseur". Du reste, il donna l'exemple de l'abnégation et des plus hautes vertus chrétiennes. Il fut, sous ce rapport, un modèle de roi chrétien par sa justice envers tous, sa libéralité pour les pauvres et sa pureté sans tache.

Il diminua les impôts. Son règne, entre les dévastations des Danois et la conquête normande, fut une ère de calme, sauf les désagréments que lui suscitaient les différents partis qui cherchaient à le dominer. A cette époque, le pouvoir royal n'était pas encore reconnu et obéi par tout le pays. De puissants feudataires tenaient une cour particulière et exerçaient une autorité qui neutralisait parfois la force souveraine. Vassaux en apparence, ils étaient quelquefois ses égaux, levant des troupes, percevant les amendes, rendant justice, exerçant les fonctions propres de la royauté. C'est ainsi que Godwin, bien qu'il eut puissamment contribué à l'intronisation d'Edouard, à la suite d'une querelle survenue entre des Normands dé-

barqués à Douvres et les bourgeois de la ville[1], et dans laquelle le roi prit le parti pour les étrangers contre Godwin, ayant été exilé à l'aide du parti normand, rentra dans le pays à la tête d'une armée. Edouard, obligé de faire des concessions, traita avec son puissant vassal, qui reprit sa situation et rétablit la suprématie anglo-normande. Godwin mourut peu de temps après, un jour qu'il était à table avec le roi. Son fils Harold hérita de tous ses biens et de sa haute dignité de maître de la maison du roi et devint bientôt aussi puissant dans l'Etat que l'avait été son père Godwin. Il jouit de l'amitié et de la pleine confiance d'Edouard.

En réalité, les prétentions de Godwin et des Saxons étaient celles d'une civilisation encore rude et arriérée contre une civilisation supérieure, la civilisation normande, qui devait finir par l'emporter.

Le 5 janvier 1066, Edouard se sentant mourir et voyant la reine en larmes, il lui dit: "Ne pleurez pas, mourir c'est vivre; je quitte la terre des morts pour le séjour des vivants", puis, dans une dernière prière, il rendit son âme à Dieu. Il avait alors soixante-dix ans et en avait régné vingt-cinq. Il fut enterré à l'abbaye de Westminster, dont il avait relevé les ruines. Il fut universellement regretté. On garda longtemps en Angleterre le souvenir béni de sa mémoire .Edouard avait donné au monde le spectacle d'un roi qui s'occupe plutôt du bonheur de son peuple que de ses propres intérêts.

1. Cette ville appartenait à Godwin.

A la mort d'Edouard, le trône fut disputé par deux compétiteurs redoutables, Harold, fils de Godwin, et beau-frère du roi défunt, et Guillaume, duc de Normandie, petit-neveu d'Edouard, qui alléguait que celui-ci l'avait fait son héritier.

Le lendemain de la mort du roi, Harold réunit le grand conseil à Londres et réclama le trône, moins par droit d'héritage que par l'autorité réelle qu'il avait exercée durant la dernière partie du règne, et aussi sans doute par crainte de cet autre compétiteur, dont il redoutait les ambitions. Il fut proclamé roi et couronné par Stigand, archevêque de Canterbury.

Edouard, en vertu de son vœu, réduit à se chercher un successeur en dehors de sa maison, avait, paraît-il, donné des espérances à Guillaume qui prétendait bien s'en prévaloir. Harold n'ignorait d'autant moins l'entente qui existait entre le feu roi et le duc que lui-même se trouvant en Normandie en 1064 aurait, dit-on, prêté serment de le reconnaître comme roi d'Angleterre.

Plus tard, lorsque Guillaume voulut lui rappeler ce serment, Harold donna pour excuse que ce qu'il avait promis ne lui appartenait pas, qu'il ne pouvait disposer du successeur d'Edouard, que ce choix revenait à la nation. Il n'entrait pas dans la pensée de Guillaume de s'imposer roi d'Angleterre, mais de faire ratifier son élection par la nation. D'autre part, il ne reconnaissait point comme valide l'élection d'Harold. La couronne étant élective, ni lui ni Harold n'y avait droit, et si Guillaume ne se présentait pas avec un droit réel, il en avait au moins les apparences. Si Harold, pour

justifier ses prétentions, pouvait invoquer sa qualité de beau-frère par le mariage de sa sœur avec Edouard et le choix de la nation, Guillaume se réclamait de son titre de parenté, des dernières volontés d'Edouard, et surtout du serment du prince saxon en sa faveur.

Suivant l'usage des peuples de cette époque, lorsqu'il y avait contestation de droits, il soumit sa cause au pape, qui jugea en sa faveur. Si Harold n'a pas invoqué l'approbation du pape, on peut penser qu'il entretenait des doutes fort justes sur la légitimité de sa cause.

Il ne faut pas s'étonner de voir Guillaume recourir aux bons offices du pape en cette circonstance. C'était l'usage de tous les peuples chrétiens du moyen-âge de soumettre au Père commun des fidèles les cas douteux d'un caractère politique. Cette intervention était alors acceptée et reconnue comme faisant partie du droit public et, en somme, les peuples s'en trouvaient bien. Plût à Dieu qu'il en fut encore ainsi de nos jours ; le monde, au lieu du marasme où il se débat, jouirait d'une paix qu'il ne connait plus et présenterait un caractère de stabilité, de bonne foi, de dignité, dont il est maintenant si dépourvu. Encore aujourd'hui, le pape se présente aux nations divisées, affaiblies, comme le seul et véritable arbitre.

En face de ces circonstances, le duc de Normandie, s'il voulait régner, n'avait d'autre alternative que de conquérir le royaume. Aussi eut-il bientôt rassemblé une armée, qu'il jeta dans des milliers de barques, et fit ramer devant lui. On connait l'issue de la bataille d'Hastings, qui fixa le sort de l'Angleterre. Mais

la conquête normande, pour si rapide qu'elle fut, est un événement trop considérable dans l'histoire du pays pour être racontée en si peu de mots.

Guillaume, dit le Conquérant, fondateur de la dynastie anglo-normande, est né à Falaise en 1027. Il venait d'atteindre sa septième année lorsque son père, le duc Robert, partant pour un pèlerinage aux Saints-Lieux, d'où il ne revint pas[1], le fit reconnaître pour son héritier par les barons et les prélats réunis à Fécamp, qui lui prêtèrent serment de fidélité.

Le jeune duc annonça de bonne heure qu'il serait plus qu'un homme ordinaire. Lorsqu'il revêtit les armes de chevalier, quoique bien jeune encore, dit son biographe contemporain, Guillaume de Poitiers, il n'y avait pas dans toute la Gaule, un guerrier aussi renommé. Il fut en effet un des plus braves chevaliers et le plus grand souverain de l'époque.

Au temps de sa jeunesse, il eut à lutter contre l'intrigue et la trahison. Avec l'aide du roi de France, il écrasa, au Val-des-Dunes, près de Caen, en 1047, une révolte ourdie par son cousin Guy de Bourgogne. Cette victoire le laissa maître du duché. Il avait alors 19 ans. Sa force était prodigieuse. A la bataille de Val-des-Dunes, hommes et chevaux tombèrent sous sa lance. Une autre fois, avec cinq soldats, il défit quinze Angevins, puis, d'un air provocant, il traversa à cheval le champ de bataille, son faucon au poing, comme s'il ne se fut agi que d'une partie de chasse. On dit

1. Il mourut à Nicée, en Bithynie, en 1035, des suites des fatigues de son voyage, qu'il faisait à pied.

qu'aucun homme ne pouvait tendre son arc. Ses ennemis même avouaient qu'aucun chevalier du monde n'aurait osé le défier.

"C'était un homme fort, terrifiant pour tous ceux qui l'approchaient", diront de lui ses sujets après sa mort.

Mais, pour le moment, Guillaume est plein de vie, ne songeant à rien moins qu'à envahir l'Angleterre et avoir raison de son rival. Il avait épousé en 1049 Mathilde, fille de Beaudoin V, comte de Flandre, et pris pour ministre Lanfranc, prieur de la célèbre abbaye du Bec, qui était à la fois un centre religieux et un foyer intellectuel des plus actifs. La circonstance qui détermina ce choix ne manque pas de piquant. Le mariage de Guillaume avec Mathilde avait donné lieu à un débat entre le duc et la papauté. Lanfranc plaidait pour Rome, ce qui lui valut un ordre de bannissement. Il quitta sa chère abbaye, et comme il cheminait sur un cheval boiteux, il fut rejoint par Guillaume, qui s'inquiétait de le savoir hors du duché. "Donnez-moi un meilleur cheval, et je m'en irai plus vite." Cette riposte plut à Guillaume, le mit de belle humeur et, depuis ce moment, Lanfranc devint son conseiller intime, tant pour les affaires de l'Eglise que pour ses projets politiques. Lorsqu'il quittait l'Angleterre, il en confiait le gouvernement à Lanfranc. Il fut sacré archevêque de Canterbury et déclaré par le pape primat de l'Angleterre.

En 1051, Guillaume, alors âgé de vingt-quatre ans, avait fait un voyage à Londres où, depuis le mariage d'Emma, sœur de Richard II, son aïeul, avec Ethelred

en 1002, et qui se trouvait être la mère d'Edouard, les Normands jouissaient d'une haute considération et occupaient des postes importants. On raconte qu'à l'entrevue qu'il eut avec Edouard, le monarque anglais decida de léguer ses Etats au jeune prince, qui se trouvait à la fois son parent et son ami. Edouard étant mort sans postérité, Guillaume se disposa à recueillir le magnifique héritage que lui offrait la fortune. Apprenant que Harold s'était fait proclamer roi, il crie au parjure, se déclarant l'héritier légitime du trône d'Angleterre. Il ne négligea rien pour assurer le succès de son entreprise. Huit mois furent employés à construire des vaisseaux, à transporter des armes et les approvisionnements nécessaires. Il convoque les Etats de Normandie, fait battre le ban et l'arrière ban dans tout le nord et le centre de la France jusqu'aux bords du Rhin. Les Bretons, les Poitevins, les Bourguignons, les guerriers de toutes les provinces de la France accoururent en foule sous ses étendards. Parmi les célèbres guerriers qui prirent part à cette expédition, on cite Eustache, comte de Boulogne, Aimeri de Thouars, Hugues d'Estaples, Guillaume d'Evreux, Geoffroi de Rotrou, Roger de Beaumont, Guillaume d'Aubesmare, Guillaume de Varennes, Roger de Montgommeri, Hugues de Grandmesnil, Charles Martel et Geoffroi Giffard. Guillaume, en leur montrant le rivage opposé, leur dit que c'était là où ils devaient aller chercher la récompense de leur bravoure. Ils y allèrent et s'y fixèrent, devenant la source d'une nouvelle noblesse en ce pays.

Du port de Dives, où tout avait été préparé, on se porta à Saint-Valery-sur-Somme. C'est de ce port que Guillaume, longtemps retardé par les vents contraires, mit à la voile le 27 septembre 1066, touchant le lendemain le sol anglais à Pevensy, près de Hastings. Si Harold se fut trouvé sur les lieux, il lui aurait été d'autant plus facile de s'opposer au débarquement des Normands qu'une partie seulement de la flotte put atteindre le rivage de l'Angleterre le même jour, les vaisseaux, contrariés par une grosse mer, arrivant dispersés. Harold était alors occupé dans le nord du pays à repousser une armée d'envahisseurs norvégiens sous la conduite de Tostig, son propre frère, dont il avait à se plaindre. Le 25 septembre, il remportait à Stamford-Bridge, près d'York, une brillante victoire. Il y fut blessé cependant, et ne put reprendre sa marche qu'après quelques jours de repos, et ce fut pendant la troisième de ces fatales journées que Guillaume mit pied en Angleterre avec son armée, sans rencontrer aucune résistance. En descendant du bateau, il fait un faux pas, que tout le monde regarde comme un mauvais présage. "Dieu nous garde", s'écrièrent tous ceux qui l'entouraient, "voilà un mauvais présage."—Que dites-vous? répliqua Guillaume, en se relevant aussitôt; j'ai saisi cette terre de mes mains, et par la splendeur de Dieu j'en prends possession."

La nouvelle de ce débarquement fut communiquée à Harold pas un messager, alors qu'il était à table à jouir de son triomphe. Dès qu'il l'apprit, il donna l'ordre d'accourir à la rencontre de son ennemi, traversant de nouveau l'Angleterre avec son armée victo-

rieuse mais fatiguée et décimée, car Harold, quoique vainqueur, avait perdu plusieurs de ses meilleurs officiers et beaucoup de soldats. Bien que dans sa marche elle fut renforcée par des troupes fraîches, par nombre de barons et de bourgeois, elle se trouvait encore inférieure à celle de l'envahisseur. Gurth, frère de Harold, qui n'avait pas la même confiance que le roi en l'événement, lui représenta qu'en traînant la guerre en longueur, il aurait bien plus facilement raison de l'ennemi qu'en une bataille décisive. Mais Harold, enorgueilli de ses récentes victoires et, emporté par son courage naturel, résolut de livrer bataille. Il se mit à la tête de son armée, qui prit une position avantageuse sur un plateau, la colline de Senlac, à neuf milles de Hastings, où elle se retrancha derrière des fossés et des palissades.

Guillaume fit proposer à Harold de vider le différend par un combat singulier ou d'en appeler au jugement de Dieu, mais aucune de ces propositions ne fut acceptée.

Ce fut le 14 octobre au matin que s'engagea le combat. Les Normands avaient passé la nuit en prière à implorer du ciel un heureux succès, tandis que les Saxons, assis autour de leurs feux de garde, se divertissaient et chantaient les vieux chants de leur nation, comme s'ils eussent été assurés de la victoire. La bataille eut lieu où se voient aujourd'hui les ruines de Battle Abbey, Abbaye de la Bataille, que Guillaume fit ensuite élever avec l'intention d'y faire prier pour les morts.

Les Saxons, à pied, leur hache d'armes à la main, rangés sur le penchant du coteau en masses étendues et serrées, fermes et immobiles, formaient comme un mur impénétrable. Au centre était déployé l'étendard royal, qu'entouraient Harold, ses deux frères et les principaux chefs.

L'armée de Guillaume, rangée sur trois lignes, occupait l'éminence opposée, les archers et les arbalétriers en front, l'infanterie en seconde ligne et en arrière les chevaliers et les hommes d'armes. La chevalerie normande, dont Guillaume s'était réservé le commandement, était l'orgueil et l'espoir de l'armée. A neuf heures du matin, se mettant en marche, elle gravit la hauteur où se trouvaient les Anglais, puis engage le combat au cri de "Dieu est notre aide", qui se confondit avec celui de leurs adversaires : "Croix du Christ, sainte croix".

Le choc fut terrible, les chevaliers normands attaquant le centre de l'armée saxonne, tandis que les ailes, composées de mercenaires français et bretons, recevaient l'ordre d'aborder l'ennemi par les côtés. La bataille fut longtemps disputée. La cavalerie normande se ruait en vain contre les Saxons, que protégeaient de fortes palissades ; repoussée à grands coups de hache, elle ne pouvait rompre leurs lignes, ni s'ouvrir un passage parmi les pieux. Guillaume fit preuve d'une bravoure et d'un sang-froid admirables ; Harold paya également de sa personne, animant ses soldats par ses discours et son grand courage. Les Bretons, qui formaient l'aile gauche de l'armée normande, fléchissent et se débandent. A un moment d'extrême confusion,

Guillaume, renversé de cheval, passa pour mort. Les siens allaient plier, lorsque, se remettant en selle, il les ramena au combat. "Je vis", s'écria-t-il, en enlevant son casque, "et avec la grâce de Dieu, je serai vainqueur". Il est optimiste, sûr de vaincre. L'espoir renaît. L'armée se rallie. Guillaume lance son cheval au plus fort de la mêlée, vers l'étendard de Harold, abat de sa terrible massue Gurth, frère du roi, et un fils de Godwin, Leofwine; désarçonné pour une seconde fois, il saute sur un autre cheval après avoir renversé par terre le cavalier qui le montait et qui refusait de lui céder. Pendant ce temps, les Anglais engagés à la poursuite des fuyards, ayant tous été exterminés, ce premier succès suggéra à Guillaume une ruse de guerre qui réussit.

A son commandement, la cavalerie, qui attaquait, ayant lâché pied et simulé une déroute, parvint à entraîner les Anglais, qui se crurent vainqueurs, hors de leurs retranchements, poursuivant les ennemis dans la plaine; mais ceux-ci, revenant sur eux-mêmes, les chargèrent et les taillèrent en pièces. Les Normands franchissent la ligne de défense des Saxons, qu'ils forcent à s'enfuir, tandis que les Bretons et les Français de leur côté faisaient irruption par l'autre flanc. La lutte, qui recommença dans le camp même, fut épouvantable. On combattit corps à corps. A trois heures, ils étaient maîtres de la colline. On continuait à se battre avec acharnement, surtout autour de la bannière royale, qui finit par être abattue qu'après les plus grands efforts. La bataille dura depuis le matin jusqu'au coucher du soleil. Le roi saxon et ses deux

frères, après des prodiges de valeur, furent trouvés, au pied de leur étendard, sous un monceau de cadavres. Harold, frappé d'une flèche à l'œil droit, au moment du coucher du soleil, était mort à l'instant. Avec Harold et ses deux frères périt toute la noblesse de la plus grande partie de l'Angleterre.

Guillaume eut trois chevaux tués sous lui et perdit près de quinze mille hommes. La nuit seule interrompit le combat. Les restes de l'armée anglaise purent atteindre Londres et s'y réfugier. L'armée normande rendit grâces au ciel de la victoire qu'elle venait d'obtenir, et se disposa à profiter des avantages de la situation.

Telle fut l'issue de la mémorable bataille de Hastings, qui renversa pour toujours la puissance des Saxons d'Angleterre (14 octobre 1066). Elle fixa les nouvelles destinées du pays et donna naissance à un peuple nouveau. Un nouvel ordre de choses allait commencer en Grande-Bretagne, qui passait maintenant sous la domination normande.

Les chroniqueurs de la race anglo-saxonne racontent ces événements sur un ton d'abattement qu'il est facile de comprendre, nommant le jour de ce fatal combat un jour amer, un jour de mort, un jour souillé du sang des braves. "Angleterre, que dirai-je de toi, écrit le chroniqueur de l'église d'Ely, que raconterai-je à tes descendants? Que tu as perdu ton roi national et que tu es tombé au pouvoir de l'étranger, que tes fils ont péri misérablement; que tes conseillers et tes chefs sont vaincus, morts ou déshérités."

Son roi national, ses conseillers et ses chefs sont morts, il est vrai. Le souverain, la hiérarchie, la noblesse nouvelle se recrutent parmi les conquérants. Il n'y a pas de vassal, de comte d'un rang quelque peu élevé qui ne soit normand ; tout ce qui possédait de l'autorité était normand. Soit par donation, soit par usurpation, presque toutes les terres du royaume passèrent entre les mains des Normands[1]. La race indigène cependant n'est point anéantie ; elle vit. Pour le moment, elle est consternée ; elle est bien la race vaincue ; son partage est le mépris et l'oppression, mais elle va se refaire à l'aide du sang, des éléments nouveaux d'organisation que vont lui apporter les conquérants eux-mêmes. Malgré les jours de tristesse qui vont suivre, elle finira par reprendre le cours de ses destinées. Au bout de d'un siècle, les deux nations s'étaient fondues en un seul peuple par le croisement des mariages et par l'unité de croyance.

Au point de vue de la civilisation, la conquête normande fut un bienfait pour les Anglo-Saxons. Guillaume de Malmesbury, histoirien anglais, mort en 1155, nous dit que ce qui distinguait la noblesse saxonne de la noblesse française ou normande, était que celle-ci dépensait beaucoup à bâtir des châteaux superbes, au lieu que l'autre dépensait ses biens immenses dans de vilaines maisons, en débauches, et à recevoir tous venants. Par suite des misères causées par les derniers règnes, les Anglo-Saxons en étaient venus à un état de rudesse sauvage, étrangers à la culture des lettres

1. Dr Lingard.

et des arts. Quant à leur marine, elle était nulle. L'aristocratie normande, polie, de mœurs chevaleresques, aux idées de délicatesse et de luxe, va leur imprimer une tout autre direction. On vit renaître une marine puissante, qui mit le pays à l'abri de nouvelles invasions ; une police sévère régna à l'intérieur ; l'ordre amena la paix et, sous l'impulsion de Lanfranc et de saint Anselme, la littérature refleurit dans les monastères.

Les compagnons de Guillaume n'étaient plus en effet les Normands illettrés, pirates et destructeurs d'églises qui s'établirent en France avec Rollon en 911. Ceux-ci ne se fixèrent d'abord comme corps de nation que dans le Cotentin, pays de la basse Normandie. Partout ailleurs où ils s'établirent, ils se mêlèrent à la population qui y existait déjà, et au moment de la bataille de Hastings, c'est-à-dire cent quinze ans plus tard, ils étaient déjà depuis longtemps métissés et façonnés aux mœurs, à la langue et à la civilisation française. Dès la deuxième génération, les enfants des Normands élevés par des mères françaises, ne comprenaient déjà plus la langue de leurs pères. Rollon lui-même, après avoir divisé la contrée qu'il venait d'acquérir et donné un lot de terre à chacun de ses guerriers, se rendit compte aussitôt de la nécessité de leur faire prendre les habitudes régulières d'un peuple agricole et sédentaire, et pour faciliter cette réforme, il adopta le culte et les lois des premiers habitants. Au moment de la conquête, ils sont chrétiens, français de manière et de goûts ; ils ont des châteaux, des cou-

vents, des écoles, une littérature qui passa la Manche avec eux, et contribua à transformer l'esprit des vaincus.

Les gens d'origine scandinave ne formaient qu'une fraction de l'armée de Guillaume : celle du centre. Les deux ailes se composaient de Flamands, de Poitevins, de Bretons et de tous les guerriers que les promesses de Guillaume avait attirés de diverses parties de la France. C'était une armée française, comme l'appellent les contemporains. Moralement et intellectuellement, il n'y avait rien de commun, sauf le courage et l'esprit d'aventure, entre les Scandinaves adorateurs d'Odin du temps de Rollon et les fervents catholiques de langue exclusivement française qui suivaient la fortune de Guillaume. On estime même que pendant les trois siècles qui ont suivi la conquête, 500,000 Français se sont établis en Angleterre, proportion considérable si l'on tient compte de la faible population du pays à cette époque. Quoi qu'il en soit, "s'il y a maintenant, sur la terre entière, une culture générale, fille de la culture européenne et de la culture antique, c'est à l'expansion des Normands de France, c'est à l'expansion anglaise, fille et sœur de l'expansion française, c'est à la bataille d'Hastings qu'est dû ce magnifique résultat[1]."

Dès que le sort de la bataille fut connu et que l'on apprit la mort d'Harold, les witans, c'est-à-dire les membres du conseil royal, élurent Edgar, petit-fils du roi Edmond et neveu d'Edouard, et dernier descendant

1. Gabriel Hanotaux, *La Fleur des Histoires Françaises.*

du sang d'Alfred ; mais ce prince, jeune, faible et sans expérience et absolument incapable de s'imposer, fit sa soumission à Guillaume. Le parti Saxon lui-même ne s'était guère occupé de ce descendant lorsqu'il avait porté Harold au pouvoir suprême.

Quelques jours après sa victoire, Guillaume marcha sur Londres, qui fit d'abord mine de se défendre, la population y étant nombreuse et guerrière, et pouvant fournir une redoutable milice. Les troupes qui s'y trouvaient réunies avaient résolu de livrer une bataille. Le conquérant ne voulut point y entrer de force. Désirant conserver les apparences d'une administration légale et obtenir le consentement plus explicite de la nation, il fit savoir aux habitants qu'il n'avait pas l'intention de leur imposer un maître, les invitant à ratifier par leurs suffrages le choix que le roi Edouard avait fait de sa personne. Il se considère comme l'héritier d'Edouard le Confesseur et des souverains indigènes. Ces bonnes paroles eurent l'effet désiré. Les grands, les dignitaires ecclésiastiques, Edgar lui-même, firent leur soumission et lui offrirent la couronne, qu'ils regardaient alors comme vacante. Et quand Guillaume approcha de Londres, dit encore le chroniqueur que nous citions plus haut : "à sa rencontre allèrent l'archevêque Eldred (d'York), le prince Edgar, le comte Eadwine et le comte Morkere et tous les habitants de Londres, et alors, contraints par la nécessité, ils firent leur soumission."

Le jour de Noël 1066, Guillaume fut couronné à Westminster par Eldred, archevêque d'York, conformément au cérémonial suivi à l'occasion du sacre des

rois anglo-saxons. Dès ce moment Guillaume se considéra le légitime successeur d'Edouard, protestant qu'il saurait gouverner aussi bien qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé. Ses protestations de légitimité et sa modération, les règlements qu'il publia pour la protection des nationaux, dont il s'efforçait de gagner l'affection, les grandes attentions qu'il témoigna au prince Edgar, à qui il fit don d'un vaste domaine, le bon accueil qu'il faisait aux chefs anglais qui se soumettaient et qu'il confirma dans la possession de leurs biens et de leurs titres, apaisaient les ressentiments populaires, lui gagnaient des sympathies et paralysaient les efforts de ceux qui lui étaient les plus opposés. Il semblait qu'on allait jouir de la paix et de la tranquillité. Récompenser ceux qui l'avaient aidé dans sa bonne fortune et chercher à contenter ses nouveaux sujets allaient être maintenant les deux principales occupations du roi.

Il fortifia Londres, y commença la construction d'une enceinte qui par la suite devint la Tour. Il y eut dans les années qui suivirent des résistances locales, des soulèvements isolés, causés surtout par les procédés arrogants et l'avidité des gouverneurs et seigneurs normands ; mais la nation, prise en bloc, accepta passivement le fait accompli. La royauté, qui avait été la seule puissance capable de la protéger contre les violences et les brigandages des puissants, avait beaucoup perdu de sa force et de son prestige sous les faibles successeurs d'Edgar, et l'élection d'Harold, fils de Godwin, par les thanes anglais, avait refroidi l'attachement de la nation pour ses anciens rois. D'ailleurs,

la domination danoise l'avait déjà habituée avec le changement, et l'impossibilité où se trouvait le dernier représentant de ses rois nationaux de ne pouvoir rien faire soit pour réparer les maux du passé, soit pour empêcher les événements présents de suivre leur cours, semblaient l'avoir rendue indifférente à qui écherrait la puissance souveraine. On était las de tant de révolutions et des maux qu'elles entraîneraient. Ce que l'on voulait, c'était le rétablissement de l'ordre et de la stabilité.

Aussi, Guillaume ayant parcouru le pays, y fit ériger des forteresses avec des garnisons normandes, et longtemps après les Anglais parlaient encore de la bonne paix qu'il avait établie dans tout le royaume. "Ce roi Guillaume, dit un chroniqueur anglo-saxon, fut un homme très sage et très puissant, plus royal et plus fort qu'aucun de ses prédécesseurs. Il était doux aux braves gens qui aimaient Dieu, et sévère au-delà de toute mesure pour les hommes qui contrecarraient sa volonté... Il était si rigide et si dur que personne n'osait rien faire contre son désir... Il n'épargna pas son propre frère appelé Odon... Il ne faut pas oublier, entre autres choses, la bonne paix qu'il fit régner dans le pays, si bien qu'un homme un peu sûr de lui pouvait traverser le royaume tout chargé d'or, sans encombre." Guillaume usa donc d'abord de douceur et de clémence envers les vaincus. Les chefs saxons qui se soumirent gardèrent leurs biens.

Au printemps de cette même année, 1067, la tranquillité dans tout le royaume était telle qu'il ne craignit pas d'aller passer les fêtes de Pâques en Nor-

mandie, en compagnie d'une suite nombreuse. Il était impatient d'aller se montrer au milieu de ses sujets normands. Le prince Edgar, les comtes Edwin et Morcar, l'archevêque Stigand, Waltheolf, comte de Northampton, et plusieurs autres seigneurs de la plus haute distinction faisaient bien partie de sa cour, mais ils étaient là surtout pour répondre de la fidélité de la nation anglaise. Son entrée à Rouen, la métropole des ses Etats, fut acclamée par les vieillards, les enfants, les femmes, les citoyens de tout rang, de toute condition, qui accoururent sur son passage, saluant son retour par des transports de la plus vive allégresse. Le temps que Guillaume passa dans son duché de Normandie fut vraiment une époque les plus heureuses de ce pays. Il distribua aux monastères et aux églises aussi bien qu'à un grand nombre de ses fidèles, les richesses qu'il avait apportées d'Angleterre. Les chroniqueurs normands racontent que "Guillaume rapporta avec lui d'Angleterre en Normandie, plus d'or et d'argent qu'on en avait jamais vu en Gaule."

Guillaume cependant commit une imprudence de quitter sitôt sa conquête; pendant son absence, la province de Kent se révolta et faillit compromettre sa domination en Angleterre. Cette insurrection, promptement comprimée, obligea Guillaume à inaugurer un régime de rigueur et à émettre plusieurs règlements sévères, entre autre celui du couvre-feu, qui avait pour effet d'empêcher les Anglo-Saxons de tenir des assemblées nocturnes.

La révolte de 1069, la plus sérieuse qui survint, fut si sévèrement réprimée, que dans la région de York,

sur une espace de soixante milles, cent mille personnes périrent de faim et de misère, et que toute cette florissante contrée fut ruinée au point qu'un siècle plus tard elle rappelait encore par son aspect de désolation la vengeance du conquérant.

Ely, une des plus anciennes villes de l'Angleterre, dans le comté de Cambridge, mérite une mention spéciale. C'est là que se réfugièrent les derniers survivants de l'indépendance anglo-saxonne et qu'eut lieu la résistance la plus héroïque contre les Normands. C'est là que se distinguèrent de vaillants chefs, et en particulier Hereward, le plus brave guerrier du royaume, qui a laissé un impérissable souvenir dans la mémoire du peuple anglais. "S'il y en eût trois comme lui en Angleterre, dit une vieille chronique, jamais les Français n'y seraient entrés." La trahison aida à étouffer cette héroïque résistance. Quelques désespérés, plutôt que de se soumettre, préférèrent vivre dans des lieux inaccessibles et dans les forêts, en marge des lois du pays, se glorifiant du titre d'*outlaws* qui leur fut appliqué. La légende alla jusqu'à exalter ces proscrits volontaires, qu'elle considéra comme les héros et les champions de la cause nationale.

En 1072, le roi Malcolm, d'Ecosse, ayant pris pour femme la dernière des princesses anglo-saxonnes. Marguerite, sœur d'Edgar, s'étant permis de parcourir et de ravager le nord du royaume, Guillaume l'obligea à rentrer dans ses possessions, à se reconnaître pour son vassal et à lui jurer fidélité.

C'est encore vers ce temps-là, 1075, que périt le grand, le magnanime et brave Walthéof, le seul des

chefs anglo-saxons qui avait conservé ses possessions, et qui fut entraîné comme malgré lui dans une rebellion conduite cette fois par deux Normands, Roger, comte d'Hereford, et Raulf de Gaël, comte de Norfolk, qui avaient à se plaindre de Guillaume. Sa mort eut un écho douloureux dans le cœur de tous les vrais Saxons, qui honorèrent ses restes comme ceux d'un héros, d'un saint et d'un martyr. Cette rebellion, comme celles qui l'avaient précédée, n'eut d'autres succès que la punition exemplaire des coupables. A partir de ce moment, la destinée de l'Angleterre sembla fixée et le calme se rétablit dans le pays.

Guillaume, dans l'organisation de sa conquête, se révéla un administrateur opportuniste et avisé. L'habileté avec laquelle il sut conserver l'Angleterre qu'il avait conquise, l'intelligence et la prévoyance dont il fit preuve dans l'administration de ce royaume, prouvent suffisamment toute l'étendue de son génie. Il confirma les privilèges dont jouissaient déjà les habitants de Londres et leur en accorda même des nouveaux. Il respecta la langue et les usages des Anglais. Il maintint les lois du roi Edouard, écoutant avec bienveillance les plaintes du peuple, voulant que sa paix s'étendit aux Anglais comme aux Normands. Le "Witenagemot" (grand conseil ou conseil national) bien que maintenant composé d'hommes nouveaux, ne fut pas changé dans sa forme. Ce furent encore les principaux propriétaires des terres, vassaux relevant directement de la couronne, qui en firent partie, comme par le passé, et comme par le passé, il continua à se réunir aux mêmes époques et à exercer les mêmes pouvoirs judi-

ciaires et administratifs. Le shérif, fonctionnaire relevant directement du roi, devient le chef du comté; il en avait le gouvernement, exerçant à la fois les pouvoirs politiques, judiciaires et financiers.

Les cours inférieures, c'est-à- dire du manoir et du comté, furent maintenues à peu près avec les mêmes attributions qu'elles exerçaient sous les rois saxons, avec cette différence que la langue française devint la langue d'usage. C'était bien encore comme autrefois le seigneur du manoir qui présidait; c'étaient bien encore les francs tenanciers qui siégeaient dans la cour du comté; mais, comme conséquence de la conquête, c'étaient des hommes nouveaux, des étrangers, qui étaient maintenant appelés à occuper la présidence de ces tribunaux. La seule modification importante qui y fut introduite est la distinction que Guillaume établit entre la justice temporelle et le justice spirituelle.

Dans tous les pays chrétiens de l'Europe, l'usage était que les évêques jugeaient les causes spirituelles dans leur propre cour. Guillaume voulut qu'il en fut de même en Angleterre, et sépara la cour du comté ou du shérif de celle de l'évêque, ce dernier devant s'occuper spécialement de causes relevant de la religion et de la morale. Auparavant l'évêque siégeait côte à côte avec le magistrat civil pour toutes les causes civiles et ecclésiastiques. Il porta toujours un esprit sincère et un grand zèle pour la religion et ses institutions. Nulle part l'Eglise et l'Etat furent aussi bien unis sans être confondus.

Il promulgua un règlement depuis longtemps en vigueur dans son duché de Normandie, celui du couvre-

feu, célèbre ordonnance qui obligeait tous les habitants, à une heure après le coucher du soleil, à rentrer dans leurs demeures, d'en fermer les portes à clef et éteindre les feux et les lumières. Le but de cette ordonnance était de prévenir les meurtres et les brigandages nocturnes.

La société fut fortement organisée. Le français devint la langue de la Cour, des tribunaux et des classes supérieures.

Guillaume veilla à ce qu'il ne s'établît nulle part dans le royaume de puissants groupements féodaux. Il est vrai que, selon ses promesses aux barons normands, il donna des terres à ses fidèles à même les biens de ses adversaires; mais on admet qu'aucun Anglais ne fut injustement dépouillé pour enrichir un Normand. Sans doute, au milieu d'un tel bouleversement, il ne put empêcher que des actes de violence ne fussent commis, mais il ne négligea rien pour les prévenir ou les réparer. Il n'en est pas moins vrai qu'il en résulta pour tout le royaume une étrange confusion dans la condition des personnes, une révolution presque totale dans la propriété des terres du pays, qu'une aristocratie nouvelle fut créée, et que nombre de nobles Saxons, ci-devant seigneurs et grands propriétaires, tombèrent dans l'extrême indigence, dépendant du bon plaisir de leurs nouveaux maîtres ou allant vivre à l'étranger. Ceux qui avaient reçu un don du Conquérant devenaient ses lieutenants et ses soldats; ils lui juraient fidélité et ils devaient répondre à son premier appel[1]. Il s'établit donc en vertu

1. "Cette noblesse naturelle et générale de tous les vain-

de ces distributions de terres consignées au Domesday-book une féodalité d'un caractère particulier, propre à l'Angleterre. Cette féodalité fut l'œuvre même de Guillaume, le résultat immédiat de la conquête et différait de celle qui existait en France et en Allemagne. Sur le continent les grands seigneurs étaient presque indépendants du pouvoir royal ou impérial. A certaines époques de troubles, la royauté devenait plutôt un vain titre qu'un pouvoir.

Il ordonna, en 1080, un inventaire minutieux ou arpentage général des terres du royaume, qu'il considérait comme son héritage. On constata dans un registre l'état des terres, leur étendue dans chaque district du royaume, leurs propriétaires, leur valeur, la

---

queurs croissait en raison de l'autorité ou de l'importance personnelle de chacun d'eux. Après la noblesse du roi normand venait celle du gouverneur de province qui prenait le titre de *comte;* après la noblesse du comte, venait celle de son lieutenant, appelé *vice-comte* ou *vicomte*, et ensuite celle des gens de guerre, suivant leurs grades, *barons, chevaliers, écuyers* ou *sergents*, nobles inégalement, mais tous nobles de droit de leur victoire commune et de leur naissance étrangère.

"Les chefs jurèrent à Guillaume hommage et fidélité, d'autres le leur jurèrent aussi, et d'autres encore firent à ces derniers le même serment de foi et hommage. Ainsi la troupe des conquérants, quoique éparse et disséminée sur le territoire des vaincus, resta unie par une grande chaîne de devoirs, et garda la même ordonnance que sur ses vaisseaux de transport ou derrière ses redoutes de Hastings. Le subalterne devait foi et service à son supérieur militaire, ou à celui dont il avait reçu en fief soit des terres, soit de l'argent. (Augustin Thierry, *Histoire de la Conquête de l'Angleterre,* tome II, page, 54).

quantité de prairies, de pâturages, de bois et de terres labourables. C'était l'état des domaines conquis par les Normands sur les Anglo-Saxons, et sa répartition entre le roi conquérant et ses fidèles. Cet état fait voir comment la terre a été distribuée entre Guillaume, ses barons et les premiers occupants. C'est ainsi que l'on voit que Guillaume, pour sa part, hérite des terres déjà possédées par Édouard, avec, en plus, celles de la famille Godwin, formant un domaine de 1422 châteaux (manoirs) situés en différents comtés du royaume. Cette enquête avait aussi pour but d'établir dans des conditions équitables l'impôt sur la valeur des terres, chaque propriétaire y étant inscrit avec l'état exact de sa fortune. Le danegelt, cette ancienne taxe de guerre abolie par Édouard-le-Confesseur, fut de nouveau rétabli et devint une taxe régulière imposée au profit du roi sur tous ses sujets. Ce cadastre, appelé *grand rôle* par les Normands, rédigé en français, terminé en 1086, le seul de ce genre dans tous les pays d'Europe, est en deux volumes manuscrits, et était appelé par les Saxons le *livre du dernier jugement*, Domesday-book, parce que l'attribution des terres par l'inscription dans ce grand livre était une sentence irrévocable. Ceux qui ne purent justifier de leurs titres de propriété, qu'ils fussent Saxons ou Normands, furent dépossédés au profit du roi, qui réunit leurs terres à ses domaines, ou les vendit à de nouveaux possesseurs.

Lors de la revue générale que tint le roi à Winchester en 1086, il fut établi que 60,000 hommes de toute condition, prêtres ou laïques, étrangers ou indigènes, y compris les principaux chefs de son armée,

possédaient chacun un domaine qu'ils reconnurent tenir de Guillaume à charge d'hommage comme à leur maître et seigneur et de service militaire.

A cette fin, ils plaçaient leurs mains dans les siennes, en prononçant la formule suivante: "De cette heure en avant, je suis votre homme lige, de ma vie et de mes membres; honneur et foi vous porterez en tout temps par la terre que je tiens de vous: Qu'ainsi Dieu me soit en aide".

Et c'est ainsi que s'est maintenu ce religieux dévouement des Anglais envers leurs princes, et qui, sous le nom de loyalisme, forme encore aujourd'hui un des traits de la race.

Les dernières années du puissant monarque furent affligées par des ennuis et des querelles domestiques. Sa femme, Mathilde, princesse d'une grande beauté, noble et pieuse, lui avait donné quatre fils, qui finirent par lui causer beaucoup de chagrins. Mathilde mourut en 1083.

En 1087, un différend avec le roi de France Philippe Ier, à propos du comté de Vexin, que Guillaume réclamait et que Philippe refusait de lui céder, l'obligea à faire un troisième voyage en Normandie et qui fut aussi le dernier. Comme il souffrait alors d'un excès d'embonpoint, il dut, arrivé à Rouen, se soumettre à un régime de diète et de repos un peu prolongé, au point qu'un jour Philippe dit de lui en parlant à ses courtisans: "Sur ma foi, le roi d'Angleterre est long à faire ses couches; il y aura belle fête aux relevailles[1]."

1. C'était l'usage à cette époque pour une femme de porter à ses relevailles un cierge à la main.

Guillaume ne goûta pas cette plaisanterie. "Par la splendeur de Dieu, s'écria-t-il, en apprenant ce propos, j'irai faire mes relevailles à Notre-Dame de Paris avec dix mille lances en guise de cierges, et je mettrai toute la France en luminaire."

Aussitôt qu'il put remonter à cheval, il s'empressa d'accomplir son vœu, saccageant, pillant et incendiant le territoire français. Ayant fait brûler la ville de Mante-sur-Seine, et mis ses soldats au pillage, il galopait au milieu des décombres enflammés lorsque son cheval, posant le pied sur des cendres brûlantes, fit un violent écart. Le roi, se frappant contre le pommeau de la selle, se blessa gravement. Il fut ramené d'urgence à Rouen et transporté dans le monastère de Saint-Gervais, où il languit pendant six semaines et mourut le 9 septembre 1087. Conscient jusqu'à la fin, il conversa avec ceux qui l'entouraient sur des sujets religieux ou de gouvernement, donnant d'utiles conseils sur l'observation de la bonne foi et de la justice, sur le respect dû à la loi de Dieu. Il dicta ses dernières volontés, nomma son fils Guillaume le Roux pour son successeur en Angleterre, léguant à Robert la Normandie. Henri, le plus jeune de ses fils, devant recevoir 5000 livres d'argent, puis accorda la liberté à plusieurs nobles prisonniers retenus dans ses cachots depuis les derniers troubles. Le 9 septembre au matin, au moment où le jour allait paraître, réveillé par la cloche du monastère, Guillaume, étendant les mains, dit: "Je me recommande à sainte Marie, mère de Dieu, ma souveraine, afin que, par ses saintes prières,

elle me réconcilie avec son cher fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ" ; puis il s'éteignit paisiblement.

A peine avait-il rendu le dernier soupir que ses deux fils, Guillaume et Henri, ainsi que les barons, l'abandonnèrent, Guillaume pour aller toucher une couronne, Henri, son or, les barons, pour veiller sur leurs biens.

Les gens de service, laissés maîtres du palais, s'emparèrent du mobilier, enlevèrent les armes, les vases, les vêtements, tout ce qui avait quelque valeur et s'enfuirent, laissant le corps du roi presque nu sur le plancher, où il demeura pendant plusieurs heures. Un brave chevalier du pays, le chevalier Herluin, autant pour l'amour de Dieu que pour l'honneur de la nation, se chargea des funérailles, et fit transporter à ses frais le corps du roi dans l'église de Saint-Etienne de Caen, que Guillaume avait fait construire, et où les évêques et abbés de Normandie s'étaient réunis pour la cérémonie de ses funérailles.

Il était dit que l'on contesterait à cet homme fameux, à ce monarque puissant, conquérant d'un grand royaume, les quelques pieds de terrain nécessaire pour se faire enterrer. Au moment de descendre le corps du roi dans la fosse, creusée entre le chœur et l'autel, un nommé Asselin réclama ce terrain comme ayant appartenu à son père et qui lui avait été violemment enlevé par ce même homme, alors qu'il n'était que duc de Normandie, pour y construire l'église. On s'empressa de payer à cet homme le prix de l'emplacement de la tombe, plus une somme représentant la valeur de tout son bien et le corps du roi put être déposé dans sa dernière demeure.

Guillaume, âgé de 63 ans, en avait régné 52 sur la Normandie et 21 sur l'Angleterre.

La conquête normande clôt la série des invasions de la Grande-Bretagne. L'île, si l'on excepte ses guerres avec l'Ecosse, n'avait plus vu d'envahisseurs venus du dehors, et c'est de cette dernière conquête que l'Angleterre a pris son essor vers ses éclatantes destinées.

* * *

Nous savons maintenant quels sont les éléments ethniques qui ont contribué à la formation du peuple anglais : les aborigènes, les Celtes, suivis des Bretons, de même origine, les Romains, les Anglo-Saxons, les Danois et les Normands, véritable fusion de races, qui justifie le proverbe qui dit que pour faire un Anglais, il faut un Breton, un Saxon, un Danois et un Français.

"Appeler les Anglais *Anglo-Saxons,* comme on le fait maintenant, c'est violer l'histoire. Ce nom ne tient compte que de l'élément germanique entré dans la composition de la nation ; il oublie la tige bretonne, sur laquelle se sont greffées toutes les autres branches ; il oublie surtout l'élément français, qui fut le vrai levain de la grandeur anglaise[1].

La domination normande va substituer à l'incohérence du régime anglo-saxon un pouvoir monarchique plus effectif et une centralisation administrative que l'on n'avait pas encore connue. Les éléments qui distinguent encore certains groupements du pays, les diverses races qui peuplaient alors le sol de la Grande-Bretagne vont se fondre cette fois en une unité vraiment nationale. "De ses fortes mains de normand,

1. Onésime Reclus, *La Terre à vol d'oiseau.*

Guillaume a pétri la poussière des royaumes anglo-saxons et en a fait l'Angleterre".

Et voilà maintenant que, par un singulier retour de l'histoire, sept siècles après la conquête normande, des descendants de ces Normands, Bretons, Tourangeaux, Poitevins, qui se sont groupés autour de Guillaume pour aller conquérir l'Angleterre, se sont retrouvés en présence de ces mêmes Anglais, avec leurs affinités de race primordiale, mais avec des lois et des coutumes radicalement différentes, sur une partie du monde dont on ne soupçonnait pas même l'existence à cette époque, avec cette différence que cette fois, ce sont les derniers que les hasards de la guerre ont favorisés et qui sont restés possesseurs du sol, non en maîtres absolus, mais à certaines conditions.

Il ne s'agit plus aujourd'hui pour l'une ou pour l'autre race de dominer, d'essayer à imposer sa volonté par des moyens arbitraires. De fait, la constitution qui est résultée de ce nouvel ordre de choses consacre une égalité de droits qui garantit à tous les sujets britanniques de ce grand pays les mêmes privilèges en matière de législation, de langue, de religion, de propriété ou de droits personnels. La sagesse de nos législateurs a secondé en ceci les vues de la Providence qui semble avoir décrété que les deux races vivront l'une à côté de l'autre, sans se confondre, dans une heureuse harmonie, dans un sentiment d'estime et de tolérance mutuelles, coopérant sur un terrain commun d'entente à l'unité nationale. De fait, la création d'une âme nationale n'est possible que si les deux grandes races qui ont fondé la nation canadienne se

développent librement, selon leurs propres aptitudes et leurs aspirations, travaillant ensemble à leurs destinées communes.

Voilà la véritable situation que les circonstances nous ont créée, et qu'il importe à tous de bien comprendre. Que l'une de ces deux races n'ait pas la naïveté de se croire supérieure à l'autre. Elle se tromperait étrangement, et le moindre mal qu'elle pourrait se faire à elle-même serait de se croire possédée de vertus qu'elle n'a pas et de ne pas s'apercevoir des défauts qu'elle a. Elles ont chacune leurs qualités propres qui font qu'elles se complètent et se valent l'une et l'autre. Que l'une de ces deux races donne à l'autre ce qui peut lui manquer, l'une son esprit actif, vigoureux, réaliste, son cerveau équilibré pour les affaires, l'autre quelque chose de l'exubérance de son idéalisme, de ses aptitudes pour les arts, de son esprit de mesure, de proportions et d'harmonie en toutes choses et nous parviendrons à faire sur ce continent le peuple le mieux doué, le plus progressif, le plus heureux et le plus sociable du monde. Déjà, disait, le 17 novembre 1922, dans une circonstance solennelle, un des hommes les plus éminents du pays, lord Shaughnessy: "Chaque nationalité apporte quelque qualité qui manque aux autres. Ceux d'entre nous qui connaissent bien le Canada savent que notre stabilité nationale et notre largeur de vues proviennent du fait que notre pays est habité par deux races prédominantes". Est-il, par exemple, une autre partie du pays où chaque groupe de la population, quel que soit son origine ou son credo, sache jouir d'une aussi

large part des libertés britanniques que notre province, où l'entente anglo-française rêvée par Edouard VII se réalise plus pleinement?

Grâce à nos principes d'ordre et de respect de l'autorité, fruit d'une éducation reçue dès l'enfance, nous avons moins de licence que certains pays, mais, en revanche, nous jouissons d'une liberté vraie et respectueuse des droits du prochain, et nulle part la Grande-Bretagne ne trouvera de sujets plus loyaux et de plus fermes soutiens des institutions britanniques que les habitants de notre province.

Le Canada, peuplé comme il l'est, par les deux races les plus fortes et les plus renommées de la terre, fières toutes deux de leur origine et de leurs traditions, pour peu que nous soyons fidèles à la bonne entente et veillions au choix de nos immigrants, a certainement un merveilleux avenir devant lui. L'avenir du Canada repose sur cette union morale de ces deux grandes races; ce n'est que par une union étroite, cordiale, entretenue par de bons, constants et généreux procédés, que s'effectuera l'unité nationale, et celle-ci assurera la grandeur et la prospérité de notre cher pays. Apprenons, surtout par l'étude des deux principales langues en usage au pays, à nous connaître et à nous estimer toujours davantage.

Et surtout que l'on se garde bien de rompre le lien, si faible qu'il soit, qui nous unit à la mère patrie et qui nous vaut son aide et sa protection. Du reste, nous sommes satisfaits du régime actuel, qui nous permet de gérer nos propres affaires. Nous ne voulons

ni de l'annexion aux Etats-Unis, ni de la rupture du lien qui fait du Dominion une partie de l'empire. Il constitue le couronnement de notre sécurité nationale, et il nous importe de le conserver le plus longtemps possible.

Ce lien, d'ailleurs, n'est pas de nature à nous empêcher de penser que nous sommes d'abord Canadiens et que notre devoir est de travailler, à l'ombre du drapeau britannique, au développement de notre pays conformément à ses aspirations.

II

PÉRIODE ANGLO-SAXONNE

Institutions et Civilisation

Voici une matière qui ne prête guère au sentiment, mais qui cependant ne manque pas d'intérêt. On est curieux, en effet, de savoir quels pouvaient être les coutumes et les principes de gouvernement des Anglo-Saxons au moment où ils envahirent l'Angleterre, au Ve siècle de notre ère, et comment ces notions premières se sont développées au point de devenir l'admirable constitution qui régit aujourd'hui l'Empire Britannique.

Le sujet n'est pas aussi facile à traiter qu'on semblerait d'abord le croire. Un long passé nous sépare de ce Ve siècle et les sources d'informations que nous ont laissées les écrivains nationaux sur les institutions civiles de cette période sont imparfaites et peu abondantes. Nous n'avons pas sur ces siècles qui ont précédé l'invasion normande les renseignements que nous ont fournis les historiens des époques postérieures sur les institutions de leurs temps. On dirait que les chroniqueurs anglo-saxons n'ont pas songé ou n'ont pas cru nécessaire de nous renseigner sur des régimes qui, pensaient-ils, devaient se perpétuer sans changements chez leurs descendants. Ces institutions devaient différer suivant les Etats qui composaient l'Heptarchie, et elles

ont sans doute subi diverses modifications dans le cours du temps compris entre les premières invasions et la conquête normande.

Nous savons déjà quels étaient les caractères généraux de la race au moment de leur établissement en Grande-Bretagne. Il n'est peut-être pas inutile de les rappeler ici; nous n'en apprécierons que mieux la grandeur de la transformation qui s'est opérée chez ces peuples après leur conversion au Christianisme et leur passage de la vie nomade à la vie sédentaire.

Un écrivain contemporain[1], qui a fait une étude particulière de la race au moment de son apparition dans l'histoire, d'après les témoignages que nous en ont laissés les chroniqueurs bretons, anglo-saxons et les historiens romains, les dépeint dans les termes suivants:

"Guerriers, audacieux pirates, vivant de luttes et de rapines, se jouant au milieu des périls de la mer, indépendants, jaloux de leur titre d'hommes libres, pleins de confiance en eux-mêmes et de mépris pour les adversaires qui se laissent vaincre, durs à eux-mêmes et aux autres, capables pourtant de discipline, de dévouement à leurs chefs, de *loyalisme*, mot exclusivement anglais comme le sentiment qu'il exprime, d'attachement entre eux, et pleins du sentiment de la solidarité entre membres d'une tribu, leurs ancêtres ont laissé à leurs descendants civilisés une partie de ces caractères".

Le sentiment énergique de la dignité humaine, de l'honneur et de la bravoure, le mépris du danger, l'amour de l'indépendance individuelle, celui de la fa-

1. Fernand Cabrol.

mille, du *home*, le dévouement au chef élu dans les temps de guerre ou aux moments où les intérêts de la tribu sont menacés, le respect pour les ancêtres et les héros, le partage du pouvoir entre le prince et le peuple, la sanction des lois par le consentement populaire, voilà des traits que Tacite signalait déjà 400 ans auparavant dans son magistral ouvrage sur les *Mœurs des Germains*, traits que la race conquérante a conservés intacts dans son nouvel établissement, qui se sont perpétués jusqu'à nos jours et ont fini par donner à l'Angleterre ses institutions libres et son génie.

Institutions et coutumes. — En fait d'institutions d'origine germanique propres aux Anglo-Saxons, si bien décrites par Tacite, il faut distinguer le système des *cautions* et *garanties*, le *compagnonnage* et le *vasselage*, la coutume des *compositions* pour les dommages et les offenses.

Par le système de *garanties*, le chef de la famille devenait le protecteur de tous ceux qui vivaient sous son toit ; il répondait pour eux.

La coutume du *compagnonnage* et *vasselage* consistait pour les guerriers à se choisir un capitaine, un chef, s'engageant à le servir en temps de paix, à le suivre à la guerre, de combattre à ses côtés, et, en retour, ce chef leur accordait son patronage et sa protection. Tacite dit que cette coutume chez les peuples germains était générale ; il en parle comme de l'institution la plus importante et la base de toutes les autres. Ce lien qui attachait le seigneur à son vassal imposait aux deux parties des devoirs réciproques. "Au nom de Dieu, disait l'inférieur en mettant ses mains dans

celle de son chef, je promets de t'être fidèle et sincère, d'aimer tout ce que tu aimes, et de haïr tout ce que tu hais, conformément aux lois de Dieu et des hommes ; de ne jamais faire, par mon vouloir ou mon pouvoir, par mes paroles ou mes actions, ce qui peut te nuire, pourvu que tu reçoives mon service selon mes moyens, et que tu remplisses les conditions dont nous sommes convenus, quand je me suis soumis à toi et à ta volonté." Tant que durait l'engagement, le vassal et ses compagnons vivaient en sûreté sous la protection du seigneur.

Cette institution ainsi introduite en Angleterre par les aventuriers qui firent la conquête du pays et qui s'y établirent, fut l'origine du système féodal, qui s'est développé avec le temps dans ses nombreuses obligations. Il y avait chez les Anglo-Saxons deux classes de vassaux, ceux qui l'étaient par choix, choisissant eux-mêmes leur seigneur, lui payant un tribut pour sa protection, et ceux qui tenaient des terres du seigneur sous obligation du service militaire. Les thanes spirituels, les ecclésiastiques n'étaient pas tenus au service militaire, et souvent les biens-fonds eux-mêmes étaient exemptés de toute espèce de charges. Durant l'invasion danoise le clergé, cependant ne voulut pas, par patriotisme, se prévaloir de ce privilège, et fournit de plein gré le secours militaire que les circonstances demandaient.

Outre le service, les propriétés foncières étaient sujettes à d'autres impositions de diverses natures. Par exemple, tout vassal était obligé de faire un cadeau au roi pour obtenir de lui la confirmation de ses dis-

positions testamentaires. Au roi appartenait de disposer du bénéfice ou fief à la mort du testateur et de ratifier le partage de tous ses biens. Ainsi, Elfhelm, après avoir disposé de son *hériot* en faveur du roi, termine son testament par l'appel suivant: "Et à présent, je te supplie, mon seigneur bien-aimé, de protéger mon dernier testament, et de ne pas souffrir qu'il soit annulé. Dieu m'est témoin que j'ai toujours obéi à ton père, loyal envers lui de cœur et d'action, et que j'ai toujours été fidèle et attaché". Ce paiement que les Anglo-Saxons appelaient le *hériot* et les Normands le *relief,* devait être fait dans le délai d'un an après la mort du testateur. On ne sait quand cette coutume a commencé, mais au temps du roi Edgar on en parlait comme d'une ancienne institution. La valeur du *hériot* dépendait du rang des individus. Le hériot des thanes du roi était quatre fois plus élevé que celui des thanes inférieurs.

Des coutumes anglo-saxonnes, nous citions un peu plus haut celle des compositions pour les dommages et les offenses.

Par la *composition,* le coupable devait réparer à l'offensé ou à ses proches. Si quelqu'un souffrait une injure, ses parents et ses associés la considéraient comme faite à eux-même, et l'honneur comme l'intérêt commun exigeaient une réparation, ou des représailles contre l'agresseur.

A l'origine, cette amende consistait à fournir un certain nombre de têtes de bétail pour une réparation de l'offense, les bestiaux étant alors la principale richesse des Anglo-Saxons. Plus tard, cette amende fut

payée en argent, dont une partie pour l'offensé et l'autre pour son seigneur ou son prince. Naturellement, la valeur du présent, déterminée d'avance par les lois, dépendait du rang de l'offensé et de la gravité de l'offense. Ce système des amendes avait pour but de prévenir les vengeances héréditaires et les inimitiés perpétuelles. Les crimes, l'homicide, le vol, étaient fréquents chez ces hommes rustres aux passions violentes, surtout avant leur conversion au christianisme. Des haines mortelles divisaient parfois les familles, et le soin de la vengeance s'étendait de proche en proche, se transmettait de génération en génération, quand elles n'étaient pas apaisées par la réparation pécuniaire, faute d'une meilleure législation.

Au commencement, chez les Germains, la propriété était commune. Lorsque les tribus anglo-saxonnes eurent envahi la Bretagne et y fussent établies à l'état sédentaire et agricole, la propriété immobilière, devenant la chose de la personne, acquit une tout autre valeur. De là la nécessité de lois nouvelles tant pour la protection que pour la transmission des biens. La société ainsi constituée dût se protéger dans l'intérêt de l'ordre et de la paix publique.

On vient de dire que d'abord la responsabilité du chef de chaque famille ne comprenait que les personnes placées sous sa dépendance et ne s'étendait pas au-delà de chaque foyer. Dans le nouvel état de choses, cette responsabilité, d'individuelle qu'elle était, devint collective. La population fut répartie en *centaines* et en *dizaines* ou *décanies*, comprenant, les premières, cent familles, et les secondes dix, dont les membres

répondaient en justice les uns pour les autres. S'il arrivait que l'un d'eux trouvé coupable d'un crime ou d'un délit, ne put être représenté en justice ou acquitter la *compensation* fixée par la loi, la *décanie* à laquelle il appartenait devait l'acquitter pour lui. Comme personne ne pouvait demeurer sans répondant, tous les habitants devaient se faire inscrire dans une de ces associations.

Il ne faut pas oublier que la société de cette époque était encore à demi-barbare, que la loi n'avait guère d'emprise sur des hommes aux violentes passions, que le riche seul, en se faisant de nombreux clients, réussissait à assurer son indépendance et sa sécurité. Il était donc dans l'intérêt, tant de ceux dont le bien n'était pas suffisant pour leur assurer ces deux avantages que de ceux qui n'avaient rien, de recourir aux riches et d'accepter d'eux, les uns à charge de services personnels, les autres à charge de rentes, des terres, qu'ils devaient garder pour une période déterminée ou leur vie durant, et qu'un bon nombre d'entre eux purent transmettre aux mêmes conditions à leurs héritiers. Et c'est ainsi que l'on vit régner dans la Bretagne anglo-saxonne un système de patronage et de clientèle puissamment organisé, qui avait pour base la propriété territoriale.

Dans ces conditions, cette propriété constituait trois sortes de biens : ceux, libres de toute obligation envers le donateur, qu'on possédait en propre et pour toujours, en vertu de titres ou de chartes, et qui étaient transmises en pleine propriété de père en fils ; ceux qui étaient concédés et qui obligeaient envers le donateur

à certains droits personnels, ceux enfin sujets à l'acquittement d'une rente ou d'un cens annuel. Les biens de la première espèce, nommés *aleux* ou *alods* en Gaule, étaient appelés *boclands* chez les Anglo-Saxons ; ceux de la seconde catégorie consistaient en terres tenues à

Anglo-Saxons (mis de la bibliothèque de Lambeth).

bail par les ceorls et le menu peuple, et qui n'en étant les fermiers que selon le bon plaisir du seigneur, étaient désignés sous le nom de *folklands;* ceux de la troisième catégorie, biens en *soccage,* consistaient en terres possédées à charge de *cens* ou de *corvées.*

A ces trois sortes de biens correspondaient trois classes de personnes : les personnes qui possédaient des

biens de la seconde et troisième espèces étaient dépendantes de celles de la première classe, dont les terres étaient absolument libres.

Enfin, ceux qui n'avaient pas de biens en propre, devaient, conformément à la loi, vivre sous la dépendance d'un supérieur, d'un seigneur responsable, qui répondait pour eux en justice.

Etat social.—Il y avait diverses classes de personnes chez les Anglo-Saxons : les gens de haut parage appelés *full born,* les *less born,* hommes de naissance inférieure, puis les cultivateurs ou les ceorls, et les esclaves. Autrement dit, il y avait les noble, les libres et les esclaves. On attachait une très haute importance à la naissance. Les *thanes,* de l'anglo-saxon *theyn,* représentaient la noblesse, et la distinction entre celle-ci et la plèbe reposait uniquement sur la propriété.

Après leur conquête de la Grande-Bretagne, les rois saxons s'étant attribué la plus grande partie des terres, distribuèrent le reste à leurs principaux thanes ou grands tenanciers. Ceux-ci, à leur tour, se réservant une part considérable pour leur usage, distribuèrent ce qu'ils avaient de trop à des thanes inférieurs, chaque propriétaire se faisant ainsi une petit empire.

Les grands tenanciers, relevant directement du roi, lui faisaient hommage aux trois principales fêtes de l'année, Noël, Pâques et la Pentecôte, époque où il y avait cour plénière. Le roi, assis sur son trône, la couronne en tête et un sceptre dans chaque main, recevait leur foi, les entretenait pendant plusieurs jours et les renvoyait chargés de présents. De retour dans leurs

châteaux, les grands tenanciers répétaient en raccourci la même cérémonie envers les vassaux qu'ils avaient créés.

Il y avait donc deux sortes de thanes, les thanes du roi, les *King's thanes*, relevant immédiatement de la couronne ; ils faisaient partie des conseils du roi, de qui ils tenaient des fiefs directs ; ils assistaient à toutes les réunions qui avaient pour objet l'administration générale du royaume. Les thanes de second ordre étaient seigneurs de manoirs et relevaient des grands tenanciers civils et ecclésiastiques de qui ils avaient reçu des terres dont ils payaient la rente ; ils étaient en outre tenus à différents services personnels, en temps de guerre comme en temps de paix. Les ecclésiastiques faisaient partie de la classe des thanes. Tous ces vassaux, tant ceux de la première comme de la seconde classe, étaient au nombre de plus de soixante mille ; tous contribuaient à l'armée du souverain, dont ils faisaient la force principale.

Les thanes de la couronne étaient pour la plupart gouverneurs de *comtés* ou *shire*, avec le titre de aldermen.

C'étaient les officiers les plus élevés en dignité et en pouvoir après le roi. Ils sont souvent désignés sous le nom de vice- rois. Par la suite et par l'effet des conquêtes, ils devinrent gouverneurs des provinces ou d'anciens royaumes. Ainsi, sous Alfred, tout le royaume de Mercie fut placé sous l'administration de l'ealderman Ethered, et la Northumbrie fut confiée par Edgar à la fidélité du comte Osulf. Ces officiers n'exerçaient point leurs fonctions en qualité de possesseurs du sol,

mais étaient nommés par le prince, et leur charge n'était point héréditaire. En temps de guerre ils devaient conduire au combat les guerriers de leur province; ils présidaient avec l'évêque les tribunaux du comté et voyaient à l'exécution de la justice. C'étaient là leurs principaux devoirs.

Les thanes inférieurs habitaient leurs châteaux, faisaient exploiter directement leurs terres ou les confiaient à des *ceords*, cultivateurs, qui leur payaient une redevance en nature. Il y en avait toujours un certain nombre auprès du roi en qualité d'officiers de sa maison.

Les thanes, en leur qualité de possesseurs de terres, étaient tenus: 1° à la construction et à la défense des châteaux royaux; 2° à entretenir les chemins, à construire et réparer les ponts; 3° au service militaire. Les thanes ecclésiastiques avaient d'abord été tenus au service militaire, obligatoire pour tout le monde, mais ils finirent par en être dispensés. Toute propriété de cinq hides de terre devait fournir un soldat armé qui servait deux mois, soit qu'il fût entretenu par un thane, soit qu'il le fût par une cotisation de plusieurs propriétaires. Sur la fin de la période anglo-saxonne il était permis de s'en exempter moyennant une redevance. Nul ne pouvait devenir *thane* s'il ne possédait cinq hides de terre, le hide valant quarante ou cinquante arpents.

Ce titre resta en honneur jusqu'à l'époque de Guillaume; mais après la conquête, il fut remplacé par celui de baron et autres dénominations féodales établies en France. Les thanes de seconde classe, dépos-

sédés de leurs droits, se fondirent dans le peuple pour former les communes, dont l'intervention dans le gouvernement était organisée depuis longtemps en Angleterre lorsqu'elle était encore nulle en France.

Au-dessous des thanes venaient les ceorls, les cultivateurs, la plus basse classe des hommes libres. Ils cultivaient les fermes des nobles ou thanes en en payant la rente. Quelques-uns étaient propriétaires de petits lots de terre. On les désignait sous le titre de *socmen* ou fermiers. Les *socmen,* dit Hallam (l'Europe au moyen-âge) étaient des ceorls plus riches que les autres, qui avaient acheté des *free holds* (terres libres) ou qui, par prescription ou par l'indulgence de leurs seigneurs, avaient acquis, sur les terres qu'ils faisaient valoir des droits de propriété tels qu'ils ne pouvaient plus en être expulsés.

Les diverses classes de la nation n'étaient pas des castes absolument fermées. On peut bien dire, à la vérité, avec une ancienne loi, qu'on pouvait monter de la plus basse à la plus haute classe, mais les exemples d'un laboureur ou d'un artisan tiré par une heureuse circonstance de sa condition pour entrer dans une classe supérieure étaient fort rares. Les préjugés de la noblesse de naissance contre la roture ne purent jamais être détruits. Un thane de naissance n'avait que du mépris pour un thane légal ou factice.

Les classes dont nous venons de parler formaient la nation proprement dite anglo-saxonne. Seules, elles possédaient la liberté, le pouvoir ou la propriété. Elles ne représentaient toutefois qu'une faible partie de la population, le reste vivant dans l'état d'esclavage.

Les esclaves.—L'esclavage existait donc chez les Anglo-Saxons. Les esclaves formaient en effet la plus nombreuse et la dernière classe de la société. Ils étaient la chose du maître. Quoique son pouvoir sur ses esclaves n'était pas absolu, il pouvait en disposer au même titre que son bétail. L'homme valait quatre bœufs. Ils ne pouvaient par eux-mêmes acquérir aucune propriété. On les employait à cultiver la plus grande partie des terres dans les diverses parties du pays.

Cet état social ne semble s'être introduit chez les Anglo-Saxons qu'après leur établissement en Angleterre, bien que l'usage de vendre sa liberté ou celle de ses enfants était dans les mœurs des Germains, comme le fait remarquer Tacite. Malmesbury dit que les Northumbres vendaient leurs enfants comme esclaves. Quoi qu'il en soit, les envahisseurs eux-mêmes paraissent avoir été des hommes libres. En s'emparant des terres des vaincus, ils conservèrent parfois pour les cultiver les anciens propriétaires, mais ces derniers en même temps que leurs biens perdaient leur liberté. Dans les guerres presque continuelles que se faisaient les différents Etats de l'Heptarchie et à la suite des invasions danoises, de nombreux Saxons eux-mêmes, nés libres, furent soumis à la servitude pour diverses causes: insolvabilité, comme prisonniers de guerre, en punition de leurs crimes, quelquefois pour échapper aux horreurs de la misère. Dans ces cas, le malheureux, devant témoins, déposait sur la terre son épée et sa lance, emblèmes de la liberté, y relevait la serpe et l'aiguillon, attributs du servage, et, à genoux, subissait, en signe de soumission, l'imposition des mains de celui qui devenait son maître.

Il y avait différentes classes d'esclaves. La plus nombreuse était celle qui, cultivant les terres du seigneur, vivait autour de sa demeure, de sa *villa*, d'où l'appellation de *villains* donnée par les Normands aux individus qui faisaient valoir le domaine seigneurial, et le nom de *village* donné au groupement de leurs cabanes. Les esclaves ne pouvaient porter des armes ; ils étaient passibles de châtiments corporels, le fouet, la marque, suivant le cas, et leurs personnes, leurs familles, leurs biens étaient la propriété du seigneur, qui pouvait en disposer à son gré par donation ou par vente, et qui, de fait, passaient généralement au nouveau propriétaire lorsque les terres étaient vendues. A l'époque qui nous occupe, celle des Anglo-Saxons, la vente et l'achat des esclaves se faisait publiquement. Guillaume le Conquérant défendit par une loi sévère de vendre à l'étranger comme esclaves de jeunes gens des deux sexes.

Le sort des esclaves fut beaucoup adouci après la conversion des Anglo-Saxons au christianisme. Le clergé surtout s'en constitua le protecteur et s'efforça d'en diminuer le nombre par des affranchissements, ou à les mettre à l'abri de l'oppression. Un concile tenu en Angleterre au IXe siècle ordonne qu'à la mort de chaque évêque tous ses esclaves anglais soient affranchis, et que, de plus, chaque évêque et abbé libère lui-même trois esclaves et leur remette une certaine somme d'argent. On ne cessait de rappeler aux seigneurs que tous les hommes, libres ou esclaves, étaient égaux devant Dieu, que les uns et les autres avaient été rachetés au même prix, que le maître serait jugé d'après la manière dont il aurait traité ses dépendants.

Aussi, devant les efforts de l'Eglise, l'esclavage avait peu à peu disparu. Il est vrai que le meurtre d'un esclave par son seigneur ou sa maîtresse n'était pas regardé par l'Etat comme un crime, mais il constituait une offense dont il fallait répondre devant l'Eglise. Egbert d'York punissait d'excommunication tout trafic d'enfants ou d'esclaves anglais. L'esclave était exempt de travaux tous les dimanches et les jours de fête.

Les esclaves pouvaient, par leur travail, leur industrie, faire des épargnes, les conserver et s'en servir pour racheter leur liberté. D'autres l'obtenaient de la bonté d'un bienfaiteur, quelquefois de la reconnaissance de leurs maîtres, ou pour des motifs de religion. Souvent les évêques et les abbés des monastères émancipaient leurs esclaves ; l'Eglise, enfin, par son exemple et ses recommandations, s'efforçait non seulement à adoucir le sort des esclaves, mais à mettre fin à cet état de servitude. La chose ne pouvait se faire que graduellement ; autrement, les maîtres ne l'auraient pas écoutée, et les esclaves eux-mêmes, habitués au servage, n'auraient pas pu se servir de leur liberté. Les rois, Alfred notamment, s'occupèrent de leur côté à améliorer la condition des esclaves.

Les marchands se protégeaient en se réunissant en corporations ou confréries (trading guilds) dont l'origine peut être attribuée à la guilde scandinave ou germanique ou aux collèges d'artisans qui se voyaient au temps des Romains. D'importants privilèges étaient attachés à ces corporations, qui avaient surtout pour but la protection de leurs membres et la garantie de leur conduite. Un marchand qui faisait trois voyages sur

mer avec un navire et un chargement de ses propres marchandises, acquérait le titre de thane, *thane ship*.

Le roi.—Au-dessus de tous était le roi. Ce titre avec les attributions qu'il comporte, ne devint général qu'après l'établissement des Anglo-Saxons dans la Grande-Bretagne. Primitivement, chez les peuples germains, lorsqu'une guerre était déclarée, l'usage était de se choisir un chef en qui ils avaient confiance pour mettre fin à la guerre, et son autorité cessait avec elle.

Les chefs jutes, angles ou saxons, ne portaient point le titre de rois lors de leurs invasions dans l'île, mais celui de chefs, *chieftains*. Comme cette conquête, toutefois, dura un siècle et au-delà, et qu'il fallut pendant tout ce temps guerroyer soit pour conserver ce qu'on avait acquit ou pour l'étendre, cet état de guerre continuelle entraîna la permanence des fonctions, et les chefs élus finirent par prendre le titre de roi et par jouir de tous les privilèges qu'il comporte. Il était de rigueur cependant que le consentement de l'assemblée nationale, dont nous allons bientôt parler, précédât son couronnement. Son autorité non plus n'était point arbitraire. Il était plutôt le premier d'entre les citoyens tant par son mérite personnel que par son élection. Une fois revêtu du pouvoir, il faisait les lois conjointement avec cette assemblée nationale; il voyait à l'administration de la justice, nommant les gouverneurs, les magistrats et autres officiers de provinces, qu'il pouvait aussi révoquer; on en appelait même à son tribunal comme à la haute cour d'appel. Il lui revenait de convoquer le peuple pour la guerre, ce qu'il faisait par la formule suivante: "Que quiconque n'est pas un

homme de rien, soit dans les bourgs, soit hors des bourgs, sorte de sa maison et vienne." Chef ou roi, il conservait le commandement de l'armée. Sa parole valait un serment. Lord et seigneur des hommes libres, il exerçait le droit de grâce. De fait, il ne passait pas dans un bourg ou dans une juridiction quelconque sans délivrer un prisonnier. D'autre part, quand le roi voyageait dans la contrée, on devait lui fournir, à lui aussi bien qu'aux gens de sa suite, des provisions, le logement, le fourrage pour les chevaux. La roi Canut abolit cette coutume, devenue vexatoire, et ordonna qu'on pourvût à la nourriture des gens de sa maison à même les produits des terres de son domaine. Ses revenus provenaient surtout des domaines qui lui appartenaient et qui étaient considérables et des taxes et des impôts qu'il prélevait sur les bourgs et les ports de mer qui faisaient partie de ses domaines. Le *danegelt*, impôt d'un schelling mis sur chaque hide de terre par le roi Ethelred, à l'époque des incursions danoises, continua à être levé au profit des souverains jusqu'à l'avènement du roi Etienne (1105), qui l'abolit définitivement[1].

Les femmes des rois ont porté pendant longtemps le titre de reines, *queens*. Elles jouissaient de privilèges importants et figuraient à côté de leur mari dans les honneurs qui lui étaient rendus. Elles exerçaient souvent une grande influence. Le crime de l'une d'elles, qui empoisonna son mari, Brihtric, roi d'Essex, (800)

1. Un schelling saxon valait un 1-5 de plus que le schelling actuel, le penny trois fois autant que le penny ou le sou du cours actuel.

fut cause que les witans privèrent les reines futures de leur titre et des honneurs de la royauté, punissant ainsi les épouses innocentes de leurs rois à venir. Quoique solennellement couronnée, elles ne prirent que le titre de *lady*, conservant toutefois l'influence qui découlait de leur situation, au point que personne n'aurait pensé à solliciter une faveur du roi sans offrir un présent à son épouse.

L'élection du roi a été un des traits particuliers de la période anglo-saxonne, et son pouvoir a toujours été contenu par celui des witans, ou des membres du conseil national, l'assemblée elle-même des witans portant le nom de Wittenagemot, mot qui signifie : *assemblée des sages*.

Le Wittenagemot.—Le wittenagemot était l'assemblée nationale des Anglo-Saxons et siégea depuis l'établissement de l'Heptarchie jusqu'à la conquête normande. Nous ne pouvons pas définir au juste la composition de cette assemblée, qui se réunissait aux fêtes de Noël, de Pâques, de la Pentecôte et lorsqu'il surgissait des besoins imprévus. Cet essai du régime parlementaire suffisait pour contrebalancer le pouvoir royal, qui ne pouvait passer aucune loi ni rendre valables les actes publics de l'administration sans le consentement de ce conseil national, d'où sont sorties finalement les libertés anglaises.

Dans cette assemblée siégeaient des évêques, des abbés, des aldermen, des thanes, les shérifs de tous les comtés. En 934, sous le roi Athelstan, petit-fils d'Alfred le Grand, à l'une de ces réunions furent pré-

sents : le roi, quatre princes gallois, deux archevêques, dix-sept évêques, douze ducs et cinquante thanes. On présume que les membres étaient nommés par le roi ou convoqués par l'assemblée quand celle-ci s'était constituée. On est autorisé à conclure cependant que les plus riches propriétaires des terres étaient de droit et sans nulle élection, membres de l'assemblée nationale. Chaque membre pouvait amener un conseiller.

Plus tard, sous Edouard le Confesseur (1004-1066), lors d'une réunion du Wittenagemot, on voit que le roi, souverain de toutes les nations de l'île, présidait cette assemblée, entouré des principaux officiers de sa maison. Les membres du Wittenagemot, divisés en trois états, siégeaient dans l'ordre suivant : les prélats d'abord, placés près du roi, qui siégeaient tant en leur qualité d'instituteurs du peuple que comme seigneurs fonciers, puis venaient les abbés et beaucoup de membres inférieurs du clergé, chaque évêque amenant avec lui un certain nombre de prêtres élus ou choisis dans le diocèse. Les pairs laïques et autres gouverneurs des provinces prenaient rang, assis autour du clergé ; puis venaient les thanes et, aux derniers rangs, une foule de baillis et de notables bourgeois ; mais ces derniers ne prenaient pas part aux délibérations ; ils n'avaient que la liberté de manifester leur approbation lorsque le décret rendu sur l'avis des wittans était proclamé. "Yea, yea" (Oui, oui) criaient-ils. Voilà quelle pouvait être, à l'époque d'Edouard le Confesseur, la composition du Wittenagemot, composition d'un caractère aristocratique, dans lequel, conjointement avec le roi, résidait la législature.

On est en effet agréablement surpris de constater l'étendue des pouvoirs que s'attribuait dès cette époque le Wittenagemot. Comme corps consultatif, les membres délibéraient sur les lois à établir, décidaient quels seraient les actes qu'il conviendrait de soumettre à la sanction royale et tout acte émanant du roi devait obtenir leur assentiment, sans quoi il eût été impossible de le mettre à exécution. Ils pouvaient proposer des alliances, faire des traités de paix et en stipuler les termes.

L'élection du roi, autre grand fait de l'époque anglo-saxonne, était une des plus importantes attributions des membres du Wittenagemot. Ils l'exerçaient après le décès de chaque roi. Dans le cas d'Ethelred, réfugié en Normandie, ils veulent bien le reconnaître une seconde fois roi d'Angleterre, mais aux conditions qu'ils lui imposent. Habituellement, ils le désignaient dans une même famille, tenant compte de l'âge et de la capacité. Ils pouvaient même le déposer. Toutefois, les wittans étant tous vassaux du roi, ayant juré *d'aimer ce qu'il aimerait, de haïr ce qu'il haïrait,* il est naturel de penser que l'on se conformait généralement à ses volontés.

De concert avec le roi, ils nommaient les prélats aux sièges vacants; fixaient les époques des fêtes et des grandes solennités publiques, levaient les impôts, voyaient à la défense du royaume, autorisaient le roi à lever des troupes de terre et de mer, approuvaient et garantissaient les donations de terres faites par le roi, citaient devant eux les criminels d'Etat, en un mot,

le Wittenagemot agissait comme une véritable cour de justice dans les causes tant civiles que criminelles.

A titre d'assemblée politique, le Wittenagemot représentait le royaume tout entier, mais comme corps législatif ses décisions ne pouvaient prendre effet qu'avec le consentement des divers Etats composant le royaume anglo-saxon. Ainsi le Wessex, la Northumbrie, la Mercie, l'Est-Anglie, le Kent, ne se soumettaient aux décrets portés par le Wittenagemot que si ces Etats en particulier les avaient acceptés. L'état social et politique des Anglo-Saxons n'était pas compliqué et ne demandait pas l'application d'un grand nombre de lois et de règlements. Aussi le peuple était-il gouverné moins par les lois que par les coutumes, interprétées suivant les circonstances et les besoins du moment.

L'existence du Wittenagemot ne fut point abolie par l'invasion normande ; elle revit sous une forme modifiée, lorsque Simon de Montfort, comte de Leicester, formulant avec une précision admirable les règles constitutionnelles appelées à se développer si richement, écrivit au nom du roi, Henri III, aux shérifs de tous les comtés d'élire deux chevaliers dans chaque comté et deux bourgeois par les villes et les bourgs, qui devaient siéger au Parlement et délibérer sur les affaires publiques.

Le *Conseil commun* du royaume jusque-là composé des seuls évêques et barons, prit alors le nom de *Parlement,* et c'est ainsi que fut créée la *Chambre des Communes.* Le Parlement se réunit en 1264, et l'on vit, pour la première fois, le marchand et le négociant

siéger à côté des barons et des évêques. C'était vraiment une représentation nationale, et le peuple anglais se trouvait associé aux entreprises du souverain. Le roi Edouard 1er, qui succéda à Henri III, amené à confirmer la grande charte (1297) décréta le premier que toute taxe serait contrôlée par le Parlement.

On déposait les actes du Parlement dans les bibliothèques des principaux monastères, comme l'avaient fait les Anglo-Saxons pour les décrets du Wittenagemot ou assemblée générale, ainsi que pour les actes des *gemots*, ou assemblées des districts particuliers. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans l'Histoire d'Angleterre, par Tyrrel: "Lorsque les Saxons eurent été convertis, la plupart des lois faites dans les wittenagemots ou assemblées générales, se gardaient soigneusement; nous les aurions plus entières, si la supression des monastères, qui se fit sous Henri VIII, n'eût causé la perte de tant de monuments curieux de l'antiquité".

Les bibliothèques des universités, les deux surtout qui étaient publiques à Oxford, ne furent pas même épargnées. L'une avait été fondée sous le règne d'Edouard III, par Richard Angerville, grand-trésorier d'Angleterre et évêque de Durham, qui avait fait des collections complètes en tout genre au prix de sommes immenses; l'autre, commencée en 1367 par Thomas Cobham, évêque de Worcester, fut considérablement augmentée par Henri IV et ses enfants; on ajouta aussi la bibliothèque du célèbre Humphrey, duc de Glocester, qui contenait un grand nombre de manuscrits qu'on avait fait venir à grands frais de différents pays. La perte de tous ces manuscrits est infiniment regrettable.

Administration de la justice.—A une époque aussi reculée et chez un peuple sortant à peine de la barbarie, l'administration de la justice n'avait pas revêtu toutes les formes légales qui sont propres à un état de civilisation plus avancée et qui se pratiquent aujourd'hui. Il est même certain qu'elle était mal administrée. On sent bien un désir évident de procéder suivant les principes de l'équité, mais la violence et l'oppression chez ce peuple turbulent et guerrier se donnaient un trop libre cours. Le pouvoir excessif de l'aristocratie engendrait des conflits. On vivait dans un temps où l'on avait continuellement à craindre des ennemis, des brigands et des oppresseurs. On ne se protégeait que par l'association. Le petit, le faible, cherchait à se mettre sous la protection d'un chef puissant, se vouant à son service, obtenant en retour une protection que les lois ne pouvaient lui accorder. Les habitants des villes se plaçaient sous la clientèle de quelque seigneur dont ils payaient le patronage par un tribut annuel. C'est tout de même dans ces anciennes cours de justice, telles qu'elles ont fonctionné depuis la première invasion des Saxons jusqu'à la conquête normande, qu'il faut chercher aujourd'hui les caractères distinctifs de la composition des tribunaux anglais.

Les grands seigneurs, dans leurs châteaux, avaient droit de *sac* et de *soc*, c'est-à-dire basse justice, celui de tenir des plaids d'imposer des amendes, de juger les affaires, de percevoir les taxes sur la vente des marchandises, de punir enfin, dans les limites du manoir, tout voleur ou brigand pris sur le fait. Cette

juridiction ne s'exerçait que sur le territoire formant le domaine du seigneur. Ces tribunaux se tenant dans le vestibule du château les fit appeler *hall-motes*, (réunions de la salle). Tous les hommes libres du manoir y assistaient. Le tenue de cette cour était un privilège accordé aux seigneurs, laïques ou ecclésiastiques, aux congrégations religieuses, à quiconque avait reçu du roi une concession territoriale.

Les affaires plus considérables étaient portées à la cour du *hundred-mote*, c'est-à-dire de la centaine. Elle était présidée par le shérif, assisté d'ecclésiastiques et de francs-tenanciers; elle s'assemblait tous les mois. Elle prenait connaissance des transactions civiles. On y publiaient les testaments, on y affranchissait les esclaves.

Assistaient à ces séances les grands propriétaires, les thanes, ou leurs représentants, et l'on y disposait des causes qui touchaient l'Eglise, ses droits et ses immunités, la couronne quant aux confiscations et amendes qui devaient lui être payées. Enfin, on y jugeait les crimes et les contestations privées. Mais d'abord la cour devait chercher à réconcilier les parties au moyen d'un compromis, et ce n'était que dans le cas d'un refus qu'elle prononçait jugement. Tout cela se décidait séance tenante, sans longues plaidoiries, sans délais et à la pluralité des voix. C'était aussi le moment où les hommes libres prêtaient le serment de fidélité au prince, et que l'on publiait les lois rendues par le grand conseil de la nation. Comme on l'a déjà vu, la cour d'appel, dans les causes importantes, était celle du roi, dont on ne peut dire au juste les

attributions et la composition. Enfin, le Wittenagemot agissait comme tribunal supérieur dans les grandes causes où l'Etat était intéressé.

Modes de procédure.—L'accusé, chez les Anglo-Saxons, comme chez les Francs, devait prouver son innocence par le serment d'un certain nombre de *jurateurs,* choisis parmi ses amis ou ses proches. Il est vrai que souvent ces témoins avouaient ne rien savoir du fait, mais ils n'en jugeaient pas moins qu'ils croyaient que la personne pour laquelle ils témoignaient disait la vérité. Il arrivait parfois que le juge désignait douze hommes chargés de rendre le verdict; en d'autres ciconstances les parties elles-mêmes, s'il s'agissait d'une contestation entre elles, nommait chacune pour arbitres un nombre égal de thanes.

En vertu d'une loi d'Ethelred II, le shérif, dans ses tournées judiciaires, prenait avec lui pour assesseurs les plus anciens thanes, qui devaient s'informer de tous les délits commis sous la juridiction de la cour des hundreds et d'amener les coupables devant la Cour.

Voilà qui rappelle le principe de l'établissement du grand jury anglais. D'autres lois saxonnes y font également allusion. La suivante, tirée du livre des contestations du roi Ethelred II, y a un rapport direct. "Que l'accusé soit absous par un jury de compurgation formé de douze thanes; que le shérif nomme ce jury, et si les thanes diffèrent d'avis, que l'opinion de huit d'entr'eux soit l'arrêt". Ce texte indique bien que les Anglo-Saxons se seraient élevés jusqu'à la conception du jury moderne; mais ce n'est que long-

temps plus tard que cette institution fut comprise et appréciée comme elle le mérite.

Le serment valait en proportion de la dignité de celui qui le prononçait. Celui d'un thane du roi valait celui de six ceorls, et celui d'un ealderman valait le serment de six thanes.

D'ailleurs il n'y avait guère plus d'uniformité dans la procédure des tribunaux anglo-saxons qu'il y en avait dans le gouvernement des royaumes composant l'Heptarchie. La procédure variait suivant la nature des affaires et la coutume des lieux. Quoi qu'il en soit, les tribunaux anglo-saxons, malgré les changements apportés par la conquête normande, se sont en partie perpétués jusqu'à nos jours.

La procédure, tant civile que criminelle, se serait sans doute développée davantage si ce n'eût été la croyance générale à cette époque que Dieu dans sa justice même, était tenu de manifester visiblement en faveur des innocents; de là les épreuves par le feu et l'eau, nommés *ordalies* et, plus tard, le combat judiciaire. On supposait que la Providence allait dans ces épreuves intervenir en faveur du bon droit. On appelait ce jugement le jugement de Dieu. Sans doute Dieu sait qui est innocent, et il peut révéler, s'il lui plait, cette innocence. Mais il serait téméraire de penser que Dieu va intervenir pour déclarer qui est innocent, qui est coupable. Nous ne pouvons poser des conditions à Dieu. A tout événement et suivant la croyance du temps, l'accusé se préparait à l'épreuve du jugement de Dieu par trois jours de jeûne et de prières. L'épreuve par l'eau consistait généralement

à plonger la main et retirer une pierre ou un poids en fer placé dans une chaudière d'eau bouillante, à une profondeur qui variait suivant la gravité de l'accusation. Cette épreuve se faisait en présence du clergé et des témoins des parties. On enveloppait alors le bras du patient, on scellait cette enveloppe d'un cachet, et si, au bout de trois jours, il n'y paraissait aucune trace de brûlure, on le déclarait innocent. Dans le cas contraire, il subissait la peine due à son crime.

Dans l'épreuve par le feu, réservée à la noblesse, l'inculpé devait prendre dans ses mains une barre de fer rouge du poids de une à trois livres, suivant la nature du délit, la porter sur la distance, mesurée d'avance, de neuf fois la longueur du pied du prisonnier, puis il la jetait par terre. Cette épreuve se faisait encore par le bûcher allumé que l'accusé, les habits enduits de cire, devait traverser sans se brûler. Il devait souvent marcher pieds nus sur des socs de charrue chauffés au rouge, ou introduire sa main dans un gant de métal chauffé à blanc. Même traitement que pour l'épreuve par l'eau, et les indices du crime ou de l'innocence étaient les mêmes.

Il y avait aussi l'épreuve de la croix. Elle consistait pour les parties ou leurs représentants à se tenir les bras étendus et appliqués contre une croix. Celui qui le premier laissait tomber les bras ou en général remuait était vaincu. Dieu était supposé par là indiquer quel était le coupable. D'autres fois, l'accusé était jeté dans l'eau froide, la main droite attachée au pied gauche, la main gauche attachée au pied droit ; s'il surnageait, il était reconnu innocent ; s'il s'enfon-

çait, on le déclarait coupable. Pendant le temps de ces épreuves le clergé récitait des prières ou chantait des psaumes. De fait, l'Eglise tolérait les ordalies, ne pouvant les empêcher. Jamais les Souverains Pontifes ne les ont approuvées. Nous avons au contraire un grand nombre de prohibitions de la part des papes. Ce n'est qu'avec le temps que l'Eglise les a fait disparaître. Des princes eux-mêmes, tel que Luitprand, roi des Lombards, avouent ne pouvoir les prohiber, à cause des coutumes invétérées. Le seul jugement que l'Eglise approuvait était le serment prêté par l'accusé et par ses auxiliaires, témoins ou amis, jurant que, d'après leur sentiment, l'accusé était innocent.

Comme la loi dite des *garanties* ou *frankpledge* des institutions saxonnes obligeait tous les hommes à se trouver quelqu'un qui répondit de sa conduite, les hommes libres devant dépendre d'un seigneur qu'ils ne pouvaient quitter qu'à condition de se lier à un autre, et si, d'autre part, l'on considère que les hommes puissants avaient la haute main dans les jugements, et comme une bonne partie des amendes et des confiscations revenait aux évêques, aux comtes et aux seigneurs, on s'explique le fait que tous les pouvoirs, chez les Anglo-Saxons, tendaient à se réunir en la puissance de l'aristocratie.

Il sera question dans la troisième partie de ce travail de l'Angleterre chrétienne avant les Normands; mais nous pouvons dire ici, qu'à l'époque où nous sommes, à la veille de l'invasion, le clergé, peu instruit, tombé de sa première ferveur, avait si peu d'emprise sur le peuple, que sa conduite même rejaillissait de la

manière la plus funeste sur les mœurs publiques. Il importait aux destinées du peuple anglais que la discipline religieuse fut raffermie, de même que l'autorité politique. La domination normande amena ce résultat. Cent ans après l'invasion, on ne voit plus en Angleterre qu'un seul peuple, le peuple anglais, régénéré, de formation ethnique terminée, conservant religieusement le souvenir des vieilles institutions et le culte des traditions nationales, semblant pressentir le brillant héritage que lui réserve l'avenir.

III

LE CHRISTIANISME EN ANGLETERRE AVANT LES NORMANDS

Les Celtes chrétiens.—Les Celtes, imaginatifs, avides de l'inconnu, facilement impressionnés, de tempérament naturellement mélancolique, vivant plus dans le monde des rêves que dans celui de la réalité, semblent avoir accepté la religion chrétienne plus facilement que beaucoup d'autres peuples, à en juger par le peu de martyrs que l'histoire nous rapporte. On serait porté à croire que leur mentalité, leur état d'âme, les prédisposaient au Christianisme.

Il paraît cependant que les druides opposèrent une assez longue résistance à la doctrine nouvelle. Cela se conçoit. Cette doctrine contredisait plusieurs de leurs dogmes dont, par leur état, ils étaient les gardiens, les défenseurs naturels; les vertus d'abnégation et de paix que cette religion nouvelle prêchait n'allaient guère à des gens de goûts guerriers et aimant la dispute. Quoi qu'il en soit, le Christianisme semble s'être implanté en Bretagne à bonne heure et y avoir fait des progrès considérables. Dès le Ve siècle, on y voit nombre d'institutions monastiques où fleurit la sainteté chrétienne.

"Peu de chrétientés ont offert un idéal de perfection chrétienne aussi pur que l'église celtique aux VIe, VIIe et VIIIe siècles. Nulle

part peut-être Dieu n'a été mieux adoré en esprit que dans ces grandes cités monastiques de Hy ou d'Iona, de Bangor, de Clonard, de Lindisfarne.... C'est chose vraiment admirable que la moralité fine et vraie, la naïveté, la richesse d'invention qui distinguent les légendes des saints bretons et irlandais. Nulle race ne prit le christianisme avec autant d'originalité, et, en s'assujettisant à la foi commune, ne conserva plus obstinément sa physionomie nationale". *Renan, La poésie des races celtiques*, p, 437-438.

Nous n'avons que peu de détails sur l'introduction du Christianisme en Bretagne et sur l'organisation de cette église primitive. Nous ne pouvons dire les missionnaires qui les premiers ont pénétré chez les Celtes. Tertullien, saint Justin, saint Irénée, disent bien que ceux-ci ont été évangélisés. Origène même mentionne à trois reprises l'évangélisation de la Bretagne. On pourrait croire, d'après ces auteurs, que l'Evangile aurait été prêché aux Bretons peu de temps après la dispersion des Apôtres. C'est quelque chose, mais pas assez pour satisfaire notre soif de savoir. Nous aimerions connaître par leurs noms les premiers missionnaires qui ont ainsi pénétré dans le pays, leur lieu d'origine, la date précise de leur arrivée, sur quel point du territoire ils ont d'abord annoncé l'Evangile, le genre d'accueil que les naturels leur ont fait, le progrès de leurs missions.

A toutes ces questions, nous ne pouvons donner une réponse satisfaisante. D'après le Vénérable Bède, Lucius, roi d'une peuplade bretonne, entendant parler du Christianisme, aurait envoyé à Rome, vers 180, deux messagers qui, après s'être fait instruire de la foi, au-

raient été ordonnés prêtres par le pape Eleuthère, seraient revenus en Grande-Bretagne et y auraient prêché l'Evangile. Mais cette relation appartient peut-être plutôt à la légende qu'à l'histoire.

Il n'y a aucun doute qu'il y avait des chrétiens dans les armées romaines envoyées en Bretagne. Peut-être ont-ils apporté aux Bretons le première connaissance du Christianisme. Nous savons que Pomponia Graecina, la femme du proconsul Plautius, qui commandait les légions romaines en Bretagne, était chrétienne.

Nous avons lieu de croire que les premiers missionnaires vinrent de la Gaule, dans le cours des IIe et IIIe siècles. Ce qui est certain, c'est que trois évêques bretons, ceux d'York, de Londres et de Lincoln, assistaient au concile d'Arles en 314, d'où il suit que le christianisme avait dès cette époque fait des progrès sérieux en Bretagne, et que la hiérarchie ecclésiastique y était établie. Il y avait aussi des évêques bretons au concile de Rimini. Il y est fait une mention spéciale de ces dignitaires en des termes qui laissent entendre qu'ils devaient être au nombre de huit ou dix. Ces témoignages sur les origines du Christianisme en Grande-Bretagne sont les seuls que nous ayons, mais leur valeur historique est incontestable.

Nous pouvons donc tenir pour certain qu'à l'époque de ces conciles la religion chrétienne est établie dans l'île, que l'Eglise y est hiérarchiquement constituée, qu'elle a des sièges dans les principaux centres du pays et, point important, qu'elle est en union avec l'Eglise universelle.

Saint Jérôme parle des pèlerins bretons qui, de son temps, visitaient les lieux saints. "Quiconque dans les

Gaules est d'une condition élevée, vient ici (à Bethléem). Le Breton, séparé de notre monde par l'Océan, laisse son pays et vient, s'il a fait quelque progrès dans notre religion, visiter ces lieux dont leur parlent la renommée et les Ecritures."

Vers le milieu de Ve siècle, le pape saint Célestin envoie un missionnaire, Paladius, prêcher l'Evangile aux Scots. Il avait été précédé dans cette mission par saint Ninian, fils d'un chef breton, qui étudia à Rome et fut sacré par le pape saint Siricius vers 390. Ce n'était pas chose facile que de convertir les Pictes et les Scots, barbares féroces. Il réussit cependant à établir un centre de vie chrétienne; c'était plutôt une semence qui attendra pour produire des fruits plus abondants l'arrivée de saint Colomba.

On est plutôt étonné de voir naître une hérésie dès cette époque chez un peuple encore à moitié païen et barbare et aussi éloigné du centre des controverses religieuses. Mais ici encore nous manquons de documents sur cette curieuse épisode de l'histoire ecclésiastique de la Bretagne. Il s'agit du pélagianisme, du nom de son auteur Pelage, né en Grande-Bretagne, vers l'an 360, mort en Palestine vers 430. On croit qu'il s'appelait Morgan. Il avait embrassé la vie monastique, sans avoir reçu les ordres. Ses mœurs étaient austères, son imagination exaltée lui faisait croire que l'on avait atteint la ligne du devoir que lorsqu'on l'avait dépassée. La subtilité, la vigueur et la pénétration de son esprit le rendaient propre aux luttes de la dialectique. Il visite les églises d'Orient, séjourne à Rome de 401 à 410 et y expose ses opinions person-

nelles sur la grâce. C'est vers 405 que le pélagianisme prit naissance. On sait que cette hérésie nie la nécessité de la grâce, le péché originel, prétendant que, par son seul arbitre, l'homme peut s'abstenir du péché et atteindre dans cette vie à un état de perfection.

Ce fut Célestius, le principal des disciples de Pélage, auquel il ressemblait par l'esprit et le caractère, qui donna la première publicité à la doctrine de son maître. Elle se répandit en Gaule et en Afrique, où elle fut combattue par saint Augustin, et bientôt condamnée par l'Eglise. Quelques disciples de Pélage revenant en Angleterre propagèrent cette hérésie. Les évêques bretons, peu habitués à ces subtilités, s'adressèrent à Rome et à leurs collègues des Gaules. Le pape Célestin leur envoya deux évêques distingués par leur sainteté et leur savoir, Germain d'Auxerre et Loup de Troyes, qui séjournèrent deux ans en Angleterre, 429-431. Germain, cherchant à ramener les hérétiques par les armes de la persuasion, prêche aux fidèles non seulement dans les églises, mais sur les places publiques et dans les champs. Ils démontrent la doctrine de l'Eglise sur la grâce contre les docteurs pélagiens en présence des peuples assemblés et passionnément attentifs, avec leurs femmes et leurs enfants ; ils fortifient ainsi les catholiques dans la foi et convertissent les hérétiques.

Germain d'Auxerre, tout en combattant l'hérésie, établit chez les Bretons des écoles et fonda des institutions, tels que les grands monastères de Lan-Lltud, Lancarvan, Ti-Gwen, Bangor-sur-Dee. Il prit aussi part à un autre genre de combat. C'était en 430, à la fête de Pâques. Les évêques gaulois venaient de baptiser une tribu de Bretons, quand ils virent fondre sur

eux les Pictes et les Scots. Germain, qui avait manié l'épée avant de porter la crosse, retrouvant l'ardeur intrépide de son premier métier, arma ses néophytes, les rangea en bataille, se mit à leur tête, et tous se jetèrent sur l'ennemi aux cris d'*Alleluia*, chant de Pâques et chant du baptême, mais qui ce jour-là fut leur cri de guerre, répercuté par les montagnes voisines. Ils furent victorieux, et on appela depuis cette bataille la bataille de l'*Alleluia*.

On comprend que l'hérésie n'avait pas beau jeu avec un tel adversaire. Ce vaillant évêque revint en Bretagne en 447, y passa quelques mois à la fortifier dans la foi orthodoxe, et il semble qu'il donna le coup de mort au pélagianisme, car depuis cette date il n'en est plus question, sinon qu'au synode de 519, et il reçut une dernière condamnation.

Ce n'est pas seulement dans les centres romanisés que le christianisme a recruté des adeptes, ce n'est pas seulement les résidents romains qui ont embrassé l'Evangile, car malgré la pauvreté des documents l'on sait aujourd'hui d'une manière certaine que vers l'an 400 la grande majorité des Bretons étaient chrétiens.

Les invasions anglo-saxonnes, qui modifièrent si profondément l'état social et religieux du pays, firent beaucoup de mal à l'église bretonne, sans pouvoir toutefois l'anéantir. L'organisation hiérarchique et régulière fut détruite. Les églises, les monastères, furent saccagés et brûlés. Du christianisme il n'en restait rien dans les pays soumis aux Saxons. La religion se perpétua surtout sous la forme monastique chez les Celtes du pays de Galles et dans les parties de la Bretagne qui purent échapper à une destruction complète, les abbés

remplissant parfois les fonctions de l'évêque. Les monastères, là comme ailleurs, sur le continent, devant les invasions barbares, sauvèrent les débris de la civilisation chrétienne.

Ici encore les documents propres à nous guider sur l'histoire de cette église du pays de Galles font défaut. Les archives, manuscrits historiques et autres, avaient péri en même temps que la destruction des monastères. On a peine à retrouver quelques textes qui ne marquent que des jalons sur ces temps obscurs. C'est ainsi qu'un évêque, l'évêque Teilo, de Llandaff, qui, devant le torrent dévastateur, s'était enfui sur le continent, avec ses fidèles, revint en 596 dans son diocèse, qu'il trouva en ruines. Il se mit à bâtir, consacra de nouveaux évêques et créa de nouveaux diocèses. Voilà un évêque qui méritait bien de la patrie et de l'Eglise.

Mais cette église celtique a même produit des saints. On cite, entre autres, saint David, né vers le milieu du VIe siècle, au pays de Galles et neveu du roi Arthur. A peine entré dans les ordres il se retira dans l'île de Wight et se mit sous la direction du pieux et savant Paulin, disciple de saint Germain d'Auxerre. Quittant ensuite la solitude, il se voua au ministère de la prédication. Il fonda douze monastères, dont le plus considérable était situé dans la vallée de Ross, près de Ménévie. La règle qu'il leur donna était d'une très grande austérité. Devenu archevêque, il établit son siège à Ménévie, aujourd'hui Saint-David. Il présida un synode où l'on adopta plusieurs canons de discipline, que l'Eglise romaine approuva plus tard et qui fournit des règles de conduite aux églises de la Grande-Bretagne.

Saint David édifia l'église bretonne par ses lumières et ses vertus, et c'est à juste titre que les habitants du pays de Galles le considèrent comme leur père dans la foi et leur premier patron. Saint David mourut en 644.

Nous avons encore saint Cadoc ou Kadok, mort en 550. Fils de Gontran, prince des Bretons du pays de Galles, il lui succéda, puis abandonna bientôt le monde pour la vie monastique. Il conserva toutefois une partie de ses biens, dont il affecta les revenus aux besoins des pauvres, des pèlerins et des membres du clergé. Il fonda des monastères, entre autres ceux de Llan-Carvan et de Llan-Illut. Il mourut à Weedon, dans le comté de Northampton, de la lance d'un chef saxon au moment même où à l'autel il célébrait le sacrifice divin. C'était donc un homme très méritant que saint Cadoc, prince, abbé, ascète austère et martyr. C'était encore un barde, qui chantait en des poèmes religieux la gloire de Dieu et l'indépendance de sa patrie bretonne. Il n'était pas étranger aux lettres, traduisant Virgile à ses moments de loisir et composant un recueil de sentences remarquables par l'élévation du ton et la noblesse.

On voit encore dans la petite île d'Iona, à l'Ouest de l'Ecosse, les ruines d'un monastère et d'une cathédrale dont la fondation est attribuée à saint Colomba. Ce célèbre apôtre des Ecossais est né en 521 en Irlande. Il embrassa la vie monastique, fonda dans son pays d'abord de nombreux monastères, puis quitta sa patrie pour aller évangéliser les Pictes. C'était un personnage qui par sa naissance, ses vertus et sa parole éloquente, en imposait aux barbares. Il érigea dans

une des îles Hébrides, sur l'îlot sauvage et aride d'Iona, un monastère sur le modèle des couvents d'Irlande, qui devint un foyer intense de vie et de civilisation chrétienne. Saint Colomba est mort dans cette île en 597, après avoir opéré de nombreuses conversions.

Par le fait des invasions anglo-saxonnes, les Celtes se sont trouvés refoulés vers les parties reculées de l'île, la Cornouailles et le pays de Galles. Il s'en est suivie cette conséquence que les Bretons ont vécu pendant deux cents ans dans un isolement complet du reste de la chrétienté, demeurant stationnaires et étrangers au mouvement dogmatique, disciplinaire et liturgique qui s'accomplissait partout ailleurs. En 586, il ne restait plus dans la Bretagne conquise que deux évêques, ceux de Londres et de York, qui durent se réfugier avec les débris de leurs chrétientés dans les montagnes du pays de Galles, emportant avec eux les vases sacrés et les saintes reliques qu'ils avaient pu dérober à la rapacité des idolâtres. Cette situation menaçait de devenir fatale, et ce christianisme ainsi amputé de sa source vivifiante, courait risque de se corrompre et de disparaître. Pendant ce temps, des divergences disciplinaires et des usages rituels s'accentuaient de plus en plus entre les Celtes chrétiens et les chrétiens d'Orient. Nous en verrons bientôt les effets. On ne pouvait espérer que le clergé breton allait se donner à la conversion de leurs ennemis les païens anglo-saxons. L'invasion, en entretenant l'animosité chez les Bretons et le mépris chez les Saxons, mettait entre eux une barrière infranchissable. Le fossé que la haine avait creusé entre les deux peuples était trop profond pour songer un instant que les victimes deviendraient

les missionnaires de leurs bourreaux. Aussi, y avait-il parmi eux comme un parti pris de ne leur jamais révéler les vérités de la foi. Plus tard, saint Grégoire le Grand portera contre eux le même témoignage: "Les prêtres, dit-il, qui avoisinent la nation des Angles, les négligent, et, dépourvus de toute sollicitude pastorale, ils refusent de répondre au désir qu'aurait ce peuple de se convertir à la foi du Christ."

Mais il était dit que la Providence allait apporter le salut à tous, à ceux déjà régénérés par le baptême comme à ceux qui allaient le recevoir.

Conversion des Anglo-Saxons.—La conversion des Anglo-Saxons fut l'événement le plus heureux qui put leur arriver. Leur paganisme était celui de tous les Scandinaves, leurs dieux ceux qu'adoraient les Danois, les Suédois et les Norvégiens, peuples qui avaient tous une origine commune. Thor était le dieu du tonnerre et des éclairs, le plus fort des dieux et des hommes. Le jour *Thursday* vient de son nom, car ce jour-là (Torsday), il fallait s'abstenir de certains actes. Odin ou Wodin était le premier et le plus ancien des *ases*, dieux secondaires. C'est le dieu de la guerre. Du haut de son palais céleste, il faisait ses délices des batailles humaines. Il protège ses amis, à qui il accorde la victoire, ou du moins qu'ils succombent honorablement, afin de les accueillir dans le Valhalla, lieu de délices, où ils passaient les jours dans la joie des combats et les festins; quand il parcourait le ciel, les morts lui composaient un cortège. De son nom, on a formé le *Wednesday*. Ces dieux avaient des temples par tout le pays.

Mais le temps était venu où les Anglo-Saxons allaient devenir chrétiens, passer de la barbarie à la vie civilisée.

On raconte du pape saint Grégoire le Grand qu'au temps de sa jeunesse, alors qu'il n'était encore qu'un simple diacre, un jour qu'il passait sur le marché de Rome, il remarqua, au milieu du bétail et autres marchandises, étalées pêle-mêle sur la place, un groupe de jeunes gens de haute taille, aux yeux bleus, aux cheveux blonds et à la peau blanche, qu'on offrait en vente comme esclaves. C'était entre les années 586 et 588. Frappé des admirables proportions de leur personne, de l'air de jeunesse et de beauté qui brillait sur leur figure, il s'arrête, attendri, et demande aux marchands de quel pays et de quelle religion étaient ces esclaves. "Ils viennent de Bretagne, répondit le vendeur, et ils sont païens."—"Hélas, soupira-t-il, quelle pitié que des visages si lumineux soient au pouvoir du prince des ténèbres, que la grâce de ces fronts cache une âme vide de la grâce du Dieu. Mais quelle est leur nation?"—"Ce sont des Angles", lui répondit-on.—"On devrait plutôt les appeler *Anges*, ajouta-t-il, en jouant sur le mot, "voyez comme leur visage porte une empreinte céleste." "Mais de quelle province ont-ils été enlevés?" demanda-t-il encore.—"De la Déira (l'un des royaumes de la Northumbrie)—"*De ira*, reprit-il, de la colère de Dieu, ils seront appelés à la miséricorde du Christ! Et comment se nomme le roi de leur pays?" "Alle ou Aella."—"Eh bien! s'écria-t-il en jouant encore sur le mot, on chantera bientôt l'*Alleluia* dans son royaume."

Et le jeune prêtre s'en alla se demandant quand et comment il pourrait porter à ce peuple les bienfaits du Christianisme. On ajoute qu'il racheta ces jeunes esclaves, les logea dans le palais où il était né et qu'il avait changé en monastère, et les instruisit de la religion chrétienne. Il parait même qu'il conçut le projet de les emmener avec lui en Bretagne prêcher l'Evangile à leurs compatriotes, et qu'il aurait entrepris ce périlleux voyage sans l'approbation des Romains, qui ne voulurent jamais y consentir. Quoi qu'il en soit, on peut penser que la rédemption de toute l'Angleterre a eu pour cause première le rachat de ces trois ou quatre esclaves et, par suite, les lumières de la civilisation dont elle est si glorieuse.

L'affligeant spectacle dont le compatissant Grégoire avait été témoin au marché des esclaves ne s'effaça jamais de sa mémoire. Quelques années plus tard (590), étant lui-même devenu pape, il résolut de donner suite à son généreux et cher dessein de travailler à la conversion des Anglo-Saxons, objet de ses préoccupations perpétuelles. Il s'y donna avec persévérance, dévouement; ce fut l'œuvre la plus brillante de son long et admirable pontificat.

Grégoire, fils de praticien, ayant embrassé la vie religieuse alors qu'il était encore jeune homme, avait transformé sa maison du Mont-Cœlius en monastère[1].

---

1. Ce monastère est celui qui porte aujourd'hui le nom de saint Grégoire et que connaissent tous ceux qui ont été à Rome.

Sous le porche, on voit les tombes de quelques Anglais, morts dans l'exil pour avoir voulu rester fidèles à ces deux

En 596 il tira de ce cloître quarante moines bénédictins qu'il mit sous la conduite d'Augustin, leur prieur, avec mission d'aller évangéliser les Anglo-Saxons. Pleins de joie à la pensée de conquérir un nouveau peuple à Jésus-Christ, ils se mirent en mer vers le mois de juin 596, traversèrent la Méditerranée, arrêtant quelque temps à Lerins, où un siècle et demi plus tôt, Patrice avait séjourné pendant neuf ans avant d'être envoyé par le pape Célestin pour évangéliser l'Irlande. Chemin faisant, ils recueillirent des récits qui leur parurent tellement effrayants sur le pays qu'ils avaient à convertir, qu'ils prirent peur et pensèrent revenir sur leurs pas. Grégoire, à qui ils avaient fait part de leurs craintes sur le succès de la mission, leur écrivit une lettre leur enjoignant d'avoir à obéir à leur prieur, de ne pas se laisser terrifier par ce qu'on pouvait leur raconter, et d'aller de l'avant. "Prenez courage, leur disait-il. Plus vous aurez de la peine, plus votre gloire sera belle dans l'éternité. Que la grâce du Tout-Puissant vous protège et m'accorde de voir le fruit de votre travail dans l'éternelle patrie; si je ne puis partager votre labeur, je n'en serai pas moins à la récolte, car Dieu sait que ce n'est pas la volonté qui me manque. Que Dieu vous garde, mes chers fils."

---

choses saintes, l'amour de la religion et l'amour de la patrie. Entre autres inscriptions sépulcrales, on ne peut lire la suivante sans une vive émotion: "Ci-git Robert Pecham, Anglais catholique qui, après la rupture de l'Angleterre avec l'Eglise, a quitté sa patrie, ne pouvant supporter d'y vivre sans la foi, et qui, venu à Rome, y est mort, ne pouvant supporter d'y vivre sans patrie."

Ainsi encouragés, les missionnaires continuèrent leur route, emmenant avec eux quelques prêtres de race franque destinés à leur servir d'interprètes, et arrivèrent près de cette Grande-Bretagne tant redoutée.

Ils prirent terre au printemps de 597 dans la petite île de Thanet, où avaient abordé les conquérants romains et les Saxons eux-mêmes, ces nouveaux venus, toutefois ne rêvant que d'une conquête pacifique. "Dans leurs robes de moines, dit le Rév. Père Brou, dans sa *Vie de Saint Augustin de Canterbury*, les quarante conquérants apportaient bien des choses que ces barbares ne soupçonnaient pas, une civilisation, des arts nouveaux, une littérature, un lien avec l'ancien monde, une vie surnaturelle intense, des germes de sainteté qu'une génération allait faire éclore et dix siècles de gloires religieuses. L'histoire chrétienne de la Grande-Bretagne se renouait et recommençait plus belle." Pendant longtemps on a conservé et vénéré le rocher qui avait reçu l'empreinte des premiers pas de saint Augustin; on y venait en pèlerinage pour remercier Dieu d'y avoir conduit l'apôtre des Anglais.

On se souvient que l'île de Thanet faisait partie du comté de Kent. Au moment de l'arrivée d'Augustin, le roi du pays était Ethelbert, descendant du chef Hengist. Ses états correspondaient à l'étendue actuelle du comté de Kent, mais il était en outre considéré comme le seigneur de la confédération saxonne, et, en cette qualité, joignait à son titre de roi celui de *bretwalda*, chef ou souverain de la confédération.

Ethelbert n'était peut-être pas tout à fait étranger à la religion chrétienne. Sa femme, Berthe, fille unique

de Caribert, roi des Francs de Paris, était chrétienne et pratiquait les préceptes et les pratiques de sa foi en toute liberté, assistée d'un évêque comme aumônier et directeur. Cette croyance était aussi celle d'une grande partie des esclaves Bretons de ses domaines.

Aussitôt débarqué, Augustin fit parvenir au roi Ethelbert un message dans lequel il disait qu'il arrivait de Rome, apportant la bonne nouvelle, promettant à qui voudrait l'écouter les éternelles joies du ciel et une royauté sans fin avec le Dieu vivant et véritable. Le roi, ainsi prévenu de leur visite et du but de leur mission, fit bon accueil aux missionnaires, promettant de venir lui-même les voir. En effet, au bout de quelques jours il vint à leur rencontre, entouré de ses guerriers. Il les reçut en plein champ, assis au pied d'un chêne, persuadé que dans un pareil endroit il n'avait rien à craindre des enchantements supposés de ces étrangers, qu'on considérait un peu comme des magiciens.

A son approche, Augustin s'avança suivi de ses moines, portant en tête une croix d'argent, puis une large bannière dorée représentant le Sauveur. Ils chantaient en chœur les litanies en usage à Rome, priant pour eux-mêmes et pour ceux dans l'intérêt desquels ils étaient venus de si loin. Le scène était solennelle. Les Saxons assistaient muets, un peu défiants des nouveaux arrivés. Le roi les fit asseoir devant lui. On était au 2 juin 597. Augustin exposa au roi l'objet de sa mission, les principales vérités de la religion, la conquête du monde par l'Evangile et les promesses de la vie future. Ethelbert, après l'avoir écouté attenti-

vement, répondit que les discours qu'il venait d'entendre étaient fort beaux, qu'ils lui faisaient de magnifiques promesses, mais qu'il ne pouvait tout d'un coup abandonner la religion de ses pères pour une croyance nouvelle et incertaine. Mais, puisque vous êtes venus de si loin, ajouta-t-il, pour nous communiquer ce que vous-mêmes, à ce que je vois, croyez être la vérité et le bien suprême, nous ne vous ferons aucun mal; au contraire, nous vous donnerons l'hospitalité, et nous aurons soin de vous fournir de quoi vivre, et vous aurez la liberté de prêcher sans crainte d'être inquiétés.

"Cette réponse, dans sa simplicité, contient en germe, ce semble, tout ce qu'il y a d'excellent dans notre caractère; c'est exactement ce qu'un roi devait dire en pareille occurrence, exactement, ce qui, sous l'influence du Christianisme, s'est développé dans nos meilleures institutions. Il y a là une aversion naturelle pour les changements, que l'Anglais conserve encore; et, en même temps, une disposition à écouter favorablement tout ce qui se présente recommandé par l'énergie et le dévouement de ses promoteurs. Il y a enfin un esprit de modération et de tolérance, le désir de jouer cartes sur table, qui est un de nos dons les meilleurs, et que, j'espère, nous ne perdrons jamais. Nous devons en vérité remercier Dieu, non seulement de nous avoir donné un Augustin pour convertisseur, mais aussi un Ethelbert pour roi[1]."

Quoi qu'il en soit, cette réponse du roi remplit nos missionnaires de joie. Ils reprirent leur marche se dirigeant vers Canterbury, la capitale d'Ethelbert, en

1. Stanley, *Memorials of Canterbury*, p. 34.

chantant en chœur la prière suivante: "Seigneur, dans ta haute miséricorde, détourne, nous t'en supplions, détourne ta colère de cette cité et de son saint temple, car nous sommes pécheurs, *alleluia.*"

"L'histoire de l'Eglise, dit Bossuet, n'a rien de plus beau que l'entrée du saint moine Augustin dans le royaume de Kent avec quarante de ses compagnons qui, précédés de la croix et de l'image du grand Roi Notre-Seigneur Jésus-Christ, faisaient des vœux solennels pour la conversion de l'Angleterre."

A cette époque, Canterbury, qui devait être en Angleterre le berceau de la foi, était un gros bourg, aux toits de chaume, dispersés au milieu de tumulus bretons et de constructions romaines. On y apercevait d'abord, à mi-côte, sur la colline, une petite basilique bâtie en l'honneur de saint Martin, évêque de Tours, et, par derrière, la Stour, qui était alors un cours d'eau considérable. La reine Berthe mit à la disposition des nouveaux apôtres cette église de Saint-Martin, que les Bretons avaient abandonnée, et qu'elle avait fait restaurer pour son usage et celui de son chapelain.

Ce fut là qu'Augustin et ses compagnons allaient s'assembler pour chanter leur office monastique, célébrer la messe, prêcher et administrer les sacrements.

"Dès qu'ils furent introduits dans leur demeure nouvelle, dit le Vénérable Bède, le principal historien de cette époque, ils se mirent à imiter la vie apostolique de l'Eglise primitive: prières continuelles, veilles, jeûnes. Ils prêchaient le verbe de vie à qui ils pouvaient, dédaignaient les choses de ce monde comme étrangères, ne recevant de ceux qu'ils enseignaient que les choses

nécessaires à leur entretien, conformant leur vie à leurs leçons, l'âme prête à toutes les traverses et même à la mort pour la vérité qu'ils annonçaient. Ils enseignaient, dit-il, l'excellence de la chasteté perpétuelle, la nécessité de confesser ses péchés aux prêtres, ainsi que celle de l'absolution et de la satisfaction; ils prescrivaient le jeûne des vendredis et du carême, la prière pour les morts. On avait des autels de pierre avec des ornements et des calices et on offrait le sacrifice de la messe, l'Eucharistie étant regardée comme le vrai corps de Jésus-Christ. On voyait partout des images du Sauveur et de la très-sainte Vierge, avec des croix d'or et d'argent; on reconnaissait la suprématie du Pape sous le titre "d'évêque du monde entier". C'était, en un mot, la religion catholique, telle que pratiquée à Rome, avec tous ses dogmes, ses rites, ses cérémonies et ses pratiques religieuses.

Les Saxons, que la curiosité attira dans leur voisinage, admiraient les cérémonies de leur culte, leur vie simple et innocente; ils finirent par aimer cette religion qui inspirait tant de piété, d'austérité et de désintéressement. Aussi, ajoute le Vénérable Bède, "le roi et plusieurs autres, charmés de la vie très pure de ces saints (moines), et de leurs suaves promesses, crurent et furent baptisés". Le roi Ethelbert reçut le baptême le jour de la Pentecôte de l'année 597, dans l'église de Saint-Martin, et dix mille de ses sujets suivirent l'exemple de leur souverain à la fête de Noël de la même année. La cérémonie avait attiré une grande foule venue de toutes les parties du comté de Kent et des royaumes voisins.

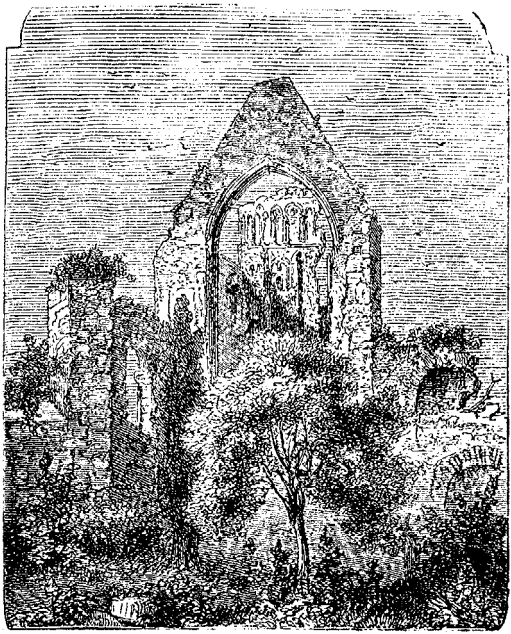
"Seigneur, chantait Augustin, qui multipliez sans cesse votre Eglise par la vocation des Gentils, daignez, sur ceux que vous allez laver dans l'eau du baptême, étendre sans cesse votre protection... Vous qui réunissez la diversité des nations dans la louange de votre nom, donnez-nous de vouloir et de pouvoir ce que vous ordonnez, afin que, dans ce peuple appelé au royaume éternel, il y ait unité de foi et de piété."

Après cet événement, le plus considérable dans l'histoire de l'Eglise depuis les jours de Constantin et de Clovis, les missionnaires allèrent prêcher de tous les côtés. Le roi, toujours fidèle au respect de la conscience d'autrui, n'obligea personne à changer de religion, se contentant de marquer une préférence pour ceux qui, comme lui, devenaient chrétiens. Le Kent compta bientôt de nombreux chrétiens.

Augustin, suivant les instructions du pape, revint en Gaule rendre compte de sa mission à Virgile, évêque d'Arles et en même temps délégué du Saint-Siège dans les Gaules. Il lui conféra l'ordination épiscopale, lui adjoignant des prêtres francs pour l'aider dans sa mission et fixa son siège à Canterbury, qui devenait ainsi la capitale religieuse du royaume et, par la suite, de toute l'Angleterre.

Le roi, heureux de témoigner de sa foi et de son humilité, abandonna au nouvel archevêque son palais dans la ville de Canterbury, qui fut transformé en monastère pour l'archevêque et ses religieux. A côté de la demeure du roi, sur le site d'un ancien temple d'idoles, on commença à construire une basilique destinée à devenir, sous le nom d'église du Sauveur Dieu,

Notre-Seigneur Jésus-Christ, la métropole de l'Angleguerre. Elle disparut en 1067 dans un incendie qui détruisit toute la ville. C'est sur l'emplacement de cette église primitive et du palais d'Ethelbert, que



Monastère de saint Augustin à Canterbury.

s'élève la vaste métropole actuelle de Canterbury, dont la reconstruction fut commencée au XIe siècle par Lanfranc.

On comprend que le succès de la mission d'Augustin combla de joie le cœur du grand pontife que fut saint Grégoire. "Voici, écrit-il dans son livre des

Morales sur Job, qu'il retouchait en ce moment, voici que la langue de la Bretagne, qui n'avait que des frémissements barbares, fait retentir les louanges du Seigneur et répète l'Alleluia des Hébreux. Voici que l'Océan avec ses orages se courbe sous les pieds des saints, et la parole du prêtre enchaîne les flots que l'épée des empereurs n'avait pu dompter". Il en témoigne également sa satisfaction dans les lettres qu'il écrivait à divers correspondants, à la reine Berthe, à saint Augustin, à la reine Brunehaut, en France, et au roi Ethelbert lui-même.

Grâce à sa persévérante activité, il avait introduit un peuple nouveau, le peuple anglais, dans l'Eglise, et des âmes innombrables allaient lui devoir leur béatitude éternelle.

En outre des biens spirituels, l'Angleterre, en devenant chrétienne, allait entrer en communication avec l'ancien monde, et bénéficier de la civilisation, des lettres et des arts que la guerre avait détruits. En effet, à peine eurent-ils quitté l'idolâtrie, que les Anglais se mirent à cultiver leur esprit, surtout par l'étude des sciences sacrées, avec une ardeur qui n'avait de comparable que leur fervente piété.

Le pape, dans sa lettre à Augustin, non seulement le loue de son zèle, l'exhorte à la patience, mais il lui trace la ligne de conduite à suivre touchant l'organisation de la nouvelle Eglise. Les difficultés étaient nombreuses, de diverses natures, et il fallait résoudre certains cas de conscience propres aux circonstances et qui survenaient pour la première fois. Augustin,

pour son propre repos, tenait à avoir l'avis du premier des pasteurs sur toutes ces difficultés.

"Sur l'affaire du peuple anglais, disait Grégoire, dans une de ses lettres, j'ai arrêté dans mon esprit plusieurs points importants : en premier lieu, il faut se garder de détruire les temples des idoles ; aspergez-les d'eau bénite, faites-y des autels et mettez-y des reliques. Si ces temples sont bien bâtis, c'est une chose bonne et utile qu'ils passent du culte des démons au service du vrai Dieu ; car tant que la nation verra subsister ses anciens lieux de prière, elle sera plus disposée à s'y rendre par un penchant d'habitude, pour adorer le vrai Dieu.

"Secondement, on dit que les hommes de cette nation ont coutume d'immoler des bœufs en sacrifice ; il faut que cet usage soit tourné pour eux en solennité chrétienne, et que le jour de la dédicace des temples changés en églises, ainsi qu'aux fêtes des saints dont les reliques y seront placées, on leur laisse construire, comme par le passé, des cabanes de feuillage autour de ces mêmes églises, qu'ils s'y rassemblent, qu'ils y amènent leurs animaux, qui alors seront tués par eux, non plus comme offrandes au diable, mais pour des banquets chrétiens, au nom et en l'honneur de Dieu, à qui ils rendront grâce après s'être rassasiés. C'est en réservant à ces hommes quelque chose pour la joie extérieure, que vous les conduirez plus aisément à goûter les joies intérieures."

Augustin devait vivre en communauté avec ses prêtres, à l'exemple d'autres grands évêques, et comme lui-même, Grégoire, le faisait à Rome.

Relativement à la liturgie, Augustin ayant demandé s'il devait suivre le rite romain pur ou adopter les usages des Gaules, le pape lui écrivit :

"Votre fraternité connaît la coutume de l'Église de Rome, où elle se souvient d'avoir été élevée. Mais je veux que parmi les usages de Rome ou des Gaules, ou de toute autre Église, vous choisissiez avec soin ce qui semblera le plus digne du Tout-Puissant. Prenez ce qu'il y a de pieux, de religieux, de raisonnable, et faites-en comme un bouquet qui soit la coutume des Anglais."

Le pape Grégoire confia ces dernières recommandations à un nouveau contingent d'ouvriers évangéliques chargés d'aider Augustin dans son œuvre. Ils emportaient avec eux divers objets nécessaires pour le culte, vases sacrés, des vêtements pour les prêtres et les clercs, des ornements d'église, des reliques des Apôtres et des Martyrs, des livres de chœurs et manuscrits, deux évangéliaires, conservés encore aujourd'hui aux bibliothèques de Cambridge et d'Oxford. Peu de temps après, Augustin reçut du pape le pallium qui le constituait primat de l'Angleterre, avec le pouvoir de nommer des évêques et d'organiser la hiérarchie dans le royaume.

Augustin désirait se mettre en rapport avec les Bretons, tant pour corriger les abus qui s'étaient glissés parmi eux que pour les engager à coopérer à la conversion des païens anglo-saxons. Grégoire et Augustin avaient compté sur le concours des Celtes chrétiens dans l'œuvre de cette conversion. Mais le moment était mal choisi. Ils ignoraient la position des deux peuples et la haine que les Bretons portaient à leurs ennemis.

On comprend que les Bretons n'étaient pas disposés à traiter comme frères dans la foi ceux qui les avaient si brutalement dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, ne leur laissant que leur nom, leur langue, et leur Dieu, dit un de leurs vieux poètes. Aussi, les premières avances que leur firent les moines romains à concourir à cette œuvre de salut furent-elles rejetées. Il ne fallut pas moins de deux siècles avant que l'union pût s'opérer.

Une autre cause de dissentiment existait entre les chrétiens bretons et ceux de l'Eglise romaine au moment de l'arrivée d'Augustin. L'Eglise celtique par suite de son isolement pendant près de deux siècles avec le reste du monde chrétien, privée de communications avec la Gaule et avec Rome, avait conservé des usages qui n'étaient plus en harmonie avec ceux de l'Eglise latine. Ce n'est pas qu'il fût question de dogme, d'aucune doctrine essentielle, rien de nature à motiver un schisme ou qui pût mériter le nom d'hérésie, mais sur plusieurs points de discipline et de liturgie on se trouvait tellement en désaccord qu'on ne se reconnaissait presque plus. A vrai dire, ces différences n'étaient que secondaires ; mais comme l'uniformité de ces pratiques contribuait à assurer la force, la grandeur et la durée de l'Eglise, il convenait de ramener l'unité parmi le clergé breton. S'il se fût agi de dissensions dogmatiques, jamais Augustin n'aurait sollicité le concours des prêtres bretons dans l'œuvre aussi importante que celle de la conversion des Saxons.

On peut réduire à trois points principaux ces divergences : la tonsure des moines celtiques différait de

celle des moines romains ; c'était au fond un détail de peu d'importance. La dissidence principale touchait la célébration de la fête de Pâques. La Pâques chez les Celtes n'était pas célébrée à la même date que celle des autres Eglises du continent, ce qui entraînait de nombreuses et sérieuses difficultés au point de vue de l'année liturgique. Elle était célébrée tantôt avant tantôt après les autres Eglises latines, causant même parfois une différence d'un mois. Cette différence provenait de ce que l'Eglise celtique avait conservé la date fixée au concile de Nicée, mais qui, à la suite d'une erreur astronomique, fut changée en 532 pour établir une date plus exacte et plus uniforme dans toute l'Eglise. Enfin, les Celtes avaient des rites différents pour le baptême et pour la manière de célébrer la messe, l'ordination des clercs, la consécration des évêques. C'était la liturgie des anciens usages, modifiée avec le temps par les Romains, mais que les Celtes, comme conséquence de leur isolement, avaient conservée dans sa simplicité primitive. Depuis près de deux siècles, par suite de l'invasion saxonne, l'Eglise celtique, qui n'avait plus communiqué avec le Saint-Siège, avait vécu d'une vie autonome, sous l'autorité de ses évêques et des abbés de ses grands monastères. Les Bretons considéraient les modifications proposées par Augustin comme des nouveautés suspectes, comme une dérogation aux traditions de leurs pères. Avec de la patience, du tact et de la bonne volonté de part et d'autre, il semble qu'on aurait pu parvenir à s'entendre. Augustin leur demandait d'accepter pour la célébration de la fête de Pâques la date prévue au cycle en usage et d'administrer le baptême tel qu'on le faisait à Rome,

puis il les invitait à s'unir à eux dans l'œuvre de la conversion des Anglo-Saxons. "Vous avez, leur dit-il, beaucoup de pratiques contraires à notre usage, qui est celui de l'Eglise universelle, nous les admettons tous sans difficulté, si seulement vous voulez me croire en trois points: de célébrer la Pâques en son temps, de conférer le sacrement de baptême selon l'usage de la sainte Eglise romaine, et de prêcher avec nous la parole de Dieu à la nation anglaise."

On serait sans doute arrivé à une entente, si, derrière la question religieuse, il n'y avait eu la question nationale, la haine de race. Aussi, de leur demander d'aider à la conversion de ces odieux Saxons qui avaient égorgé leurs aïeux et usurpé leurs terres, il ne fallait pas y songer. "Non, nous ne prêcherons la foi à cette race cruelle d'étrangers, qui traîtreusement ont dépouillé nos ancêtres de leur terre natale et nous ont privés, nous, de notre héritage", disait l'abbé de Bangor, monastère celtique du pays de Galles, à une réunion convoquée par Augustin. Les Bretons se défiaient de ces nouveaux venus, bien qu'en mission pacifique, mais qu'ils voyaient confondus avec leurs ennemis, Augustin passant à leurs yeux pour l'évêque des Anglais. Pour les Bretons, les Saxons même chrétiens, étaient toujours des adversaires abhorrés. Augustin, qui avait reçu le titre de primat sur toutes les Eglises d'Angleterre, voulant aplanir les difficultés, fit les premières avances, se rendit au pays de Galles, convoqua le clergé breton à une conférence tenue sur les bords de la Severn. "Il commença, tel que le rapporte le Vénérable Bède, à leur persuader, dans une fraternelle admonition, de vivre avec lui dans la paix

catholique et d'entreprendre en commun, pour le Seigneur, l'évangélisation des Gentils", c'est-à-dire des Saxons. Cette réunion n'eut pas de succès. Pousser l'amour de leurs ennemis jusqu'à les aider à gagner la vie éternelle, c'était trop leur demander. Les Bretons reconnurent cependant, en présence d'un miracle qu'Augustin opéra devant eux en rendant la vue à un aveugle, pour véritable la doctrine qu'il prêchait. Mais, ajoutèrent-ils, nous ne pouvons abandonner nos anciennes coutumes sans le consentement de toute la nation; il faut donc que nous assemblions un synode général dans notre pays. On convint d'une seconde assemblée, à laquelle assistèrent plusieurs évêques et un grand nombre de théologiens, surtout du monastère de Bangor. Remarquons qu'Augustin ne leur reproche aucune de ces dérogations à la pureté de la vie sacerdotale, que quelques auteurs leur ont imputées.

Toutefois, avant de s'y rendre, les prélats bretons, voulant avoir l'opinion d'un vieil ermite, fameux dans leur pays, s'ils devaient recevoir la doctrine d'Augustin ou s'en tenir à leurs anciens usages, allèrent le consulter. Voici quelle fut sa réponse: "Si c'est un homme de Dieu, dit le solitaire, suivez-le."—Mais comment le savoir?—S'il est doux et humble de cœur, comme dit l'Evangile, écoutez-le et soumettez-vous à lui; mais s'il est dur et orgueilleux, il ne vient pas de Dieu, et vous ne devez prendre aucun souci de ses discours. Pour le découvrir, laissez-le arriver le premier au lieu du concile, et s'il se lève quand vous approcherez, vous saurez que c'est un serviteur de Jésus-Christ, et vous lui obéirez; mais s'il ne se lève pas

pour vous faire honneur, méprisez-le comme il vous aura méprisés." On suivit les instructions de l'anachorète. Malheureusement, en arrivant au concile, ils virent qu'Augustin, déjà assis, comme c'était la coutume chez les Romains, ne se leva pour les recevoir. C'en fut assez pour les soulever contre lui. "Si cet homme, disaient-ils, ne daigne pas se lever pour nous maintenant, combien donc ne nous méprisera-t-il pas quand nous lui serons soumis." Ils devinrent alors intraitables, ne voulant plus rien entendre aux discours de saint Augustin. C'était juger une cause de justes demandes sur une circonstance bien puérile et toute de hasard. Pourtant, Augustin, en venant de si loin et à pied pour rencontrer les Bretons, avait donné des preuves non équivoques de la pureté de ses intentions et de son humilité. Il s'ensuivit de longues et pénibles discussions qui durèrent près de deux siècles. Avec le temps cependant les causes de malentendu finirent par être dissipées. Peu à peu on abandonna les vieux usages pour ceux de Rome. Le souvenir des malheurs passés perdit de son acuité dans la mémoire des générations nouvelles ; les cœurs s'ouvrirent plus facilement au pardon, et la paix finit par se faire dans l'union des intelligences et de la fraternité chrétienne, pour le plus grand bien de la religion et du pays. On vit même le clergé breton, animé du plus pur esprit catholique, se dévouer à la conversion des Anglo-Saxons, leur portant en même temps que les lumières de la foi les bienfaits de la science. Ils leur communiquèrent leur enthousiasme pour l'étude, tant de l'antiquité classique que de la Bible ; ils leur apprirent à transcrire les manuscrits, et avec l'aide de leurs frères d'Irlande,

moines aussi passionnés pour l'étude que célèbres par la sainteté de leur vie, ils fondèrent des écoles et se firent les instituteurs des Anglo-Saxons.

Mais, pour le moment, ce sont les moines de saint Bénoit envoyés par le pape Grégoire qui, seuls, vont assumer la lourde tâche de propager le christianisme en dehors du royaume de Kent.

Aussi, remarque-t-on que le caractère de ces églises est surtout monastique. C'est à peine si l'on peut distinguer la vie monastique de la vie ecclésiastique ; l'abbé était évêque ; il recrutait ses prêtres parmi ses moines, qui continuaient à rester dépendants du monastère, de façon que la paroisse ne faisait qu'un avec le monastère. Quant au rite ce furent les coutumes et la liturgie de l'Eglise romaine qui furent suivies par les populations anglo-saxonnes, et qu'adoptèrent les Celtes eux-mêmes quand ils consentirent à concourir à la conversion de leurs ennemis.

Saint Augustin est mort le 26 mai 605, après avoir donné l'exemple d'une vie sainte, austère et d'un grand zèle dans l'accomplissement de sa mission apostolique. Il a introduit le christianisme parmi les Anglo-Saxons, et son plus beau titre de gloire est d'avoir été l'apôtre de leur conversion. Augustin fut d'abord enterré sous le portail de l'ancienne église de Saint-Martin, puis transféré et déposé dans le porche de la cathédrale de Saint-Pierre et de Saint-Paul, que l'on était alors à construire. Sa vie active avait duré huit ans.

A sa mort, le royaume de Kent était chrétien. Le roi d'Essex, neveu d'Ethelbert, suivant l'exemple de son oncle, reçut le baptême de même qu'un grand nombre de ses sujets. Londres, la capitale de son royau-

me, fut érigée en évêché. Le roi voulant construire un monastère en jeta les fondations à l'ouest d'une forteresse, sur un îlot formé par un bras de la Tamise. Ce fut l'abbaye de l'Ouest ou Westminster. Il contribua encore à la construction de plusieurs églises, notamment celle de Saint-Paul de Londres.

Il vécut vingt ans après son baptême, pratiquant fidèlement les vertus de sa nouvelle religion. Il mourut en 616, après avoir régné 56 ans, et fut enterré dans l'église de l'abbaye de Saint-Pierre et de Saint-Paul, dont il était le fondateur. Il porta de sages lois, abolit le culte des idoles et en fit fermer les temples dans ses états.

On sait que l'Heptarchie saxonne était composée de sept royaumes ; il en restait donc encore cinq à convertir. Ce fut l'œuvre de Laurent, successeur d'Augustin au siège de Canterbury, centre de toute la mission en Angleterre. Lui et ses moines se vouèrent à cette prédication, convertissant d'abord le roi d'Est-Anglie, Redwald. Ces premiers essais de christiansme, malheureusement, n'eurent pas de résultats durables. Le roi d'Est-Anglie embrassa le christianisme, mais, comme les Samaritains, éleva autel contre autel, adorant en même temps le Christ et les anciens dieux ; celui d'Essex retourna au paganisme, et le royaume de Kent lui-même, après la mort de Berthe et d'Ethelbert, sous Eadbald, fils et successeur d'Ethelbert, revint au culte idolâtre. Mellitus, le nouvel évêque de Londres, un jour qu'il administrait au peuple l'Eucharistie, étant interpellé par les jeunes rois des Saxons de l'Est, qui voulaient aussi avoir "de ce pain blanc", sur son refus, fut chassé du royaume.

Tout était donc à recommencer. Laurent songeait à revenir à Rome avec ses missionnaires, lorsque saint Pierre lui apparaissant dans une vision, lui reprocha sa lâcheté. Il se remit à l'œuvre et, comme Eadbald, dans son reniement, avait plutôt cédé à ses passions qu'à tout autre motif, se convertit, ramenant avec lui un grand nombre de ses sujets, et l'on vit revenir les beaux jours d'Ethelbert et d'Augustin.

Conversion d'Edwin, roi de la Northumbrie.—La conversion de la Northumbrie, le plus grand des royaumes saxons du nord de l'Angleterre, eut les conséquences les plus heureuses. Il est intéressant de noter les circonstances de cet événement.

Edwin était le roi de cette partie du pays. Il exerçait une telle influence sur tous les Etats voisins qu'il était regardé comme le chef, le *bretwalda,* de la confédération saxonne. De fait, jamais la Northumbrie n'était parvenue à une telle puissance. Edwin gouverna son royaume avec sagesse et habileté et fit beaucoup pour adoucir les mœurs de ses sujets. "Au temps d'Edwin, se plaisait-on à répéter plus tard, une femme avec son enfant pouvait, sans danger, traverser le pays d'une mer à l'autre." Les grandes voies de communication, généralement délaissées, furent rendues faciles et sûres; un poteau auquel était attachée une tasse en métal indiquait aux voyageurs les fontaines qui se trouvaient au bord des routes. La paix dont jouissait le royaume semblait ramener quelque chose du glorieux passé, de l'ancienne majesté romaine. Un étendard de pourpre et d'or, déployé, précédait Edwin lorsqu'il traversait les villages à cheval. On admirait ses beaux équipages. Jamais roi n'avait encore exercé une si

grande influence sur toute la Bretagne, dont les différents royaumes, sauf celui de Kent, reconnaissaient sa suzeraineté. Et encore le roi du Kent lui-même tint à s'assurer l'alliance d'Edwin en lui donnant sa fille en mariage.

Or, la fille de l'ancien roi de Kent était catholique, et comme il était entendu qu'elle pourrait pratiquer sa religion en toute liberté, elle avait amené avec elle un évêque, l'évêque Paulin, un des compagnons d'Augustin. Cette princesse cherchait à convertir son mari, mais celui-ci, dit le Vénérable Bède, passait de longues heures dans la solitude et le silence, méditant sur cette religion et se demandant ce qu'il lui fallait faire. Bède raconte qu'Edwin, dans sa jeunesse et avant d'être roi, avait fui loin de son pays devant ses ennemis. Au moment où il allait tomber entre leurs mains, un étranger lui apparut, lui promit qu'il échapperait à ce danger, et qu'il deviendrait un jour le plus puissant roi de l'Heptarchie. Il lui donna d'autres conseils, lui posa la main sur la tête, comme une sorte de signe secret pour lui rappeler cette entrevue, et disparut ensuite.

Or, un jour, Paulin entrant dans la chambre du roi, lui posa la main sur la tête en lui demandant de reconnaître ce signe. Edwin, en se rappelant son apparition d'autrefois, en fut d'autant plus troublé qu'il était seul à connaître ce secret.

Le roi, avant de permettre à Paulin de prêcher, voulut consulter les principaux de son royaume. Il convoqua donc le grand conseil ou Wittenagemot. L'assemblée eut lieu aux portes d'York, à un endroit qui de tout temps avait été dédié au culte des dieux bre-

tons, romains ou saxons. "Réunion célèbre, dit l'historien anglais Green, et d'un haut intérêt, puisqu'elle nous montre par où surtout le christianisme entrait dans l'âme de nos ancêtres. Alors, comme aujourd'hui, ce qui touchait les esprits plus élevés, c'était une lumière que la foi projette sur les ténèbres où s'enveloppe notre vie, ombres de l'avenir et ombres du passé."

Chacun étant invité à dire ce qu'il pensait de la religion nouvelle, un vieil alderman parla ainsi: "Tu te souviens peut-être, ô roi, que lorsque tu étais assis à table avec tes capitaines et tes hommes d'armes et qu'un bon feu est allumé, que ta salle est bien chaude, mais qu'il pleut, neige et vente au dehors, vient un petit oiseau qui traverse la salle à tire-d'ailes, entrant par une porte, sortant par l'autre. L'instant de ce trajet est pour lui plein de douceur, il ne sent plus ni la pluie ni l'orage; mais cet instant est rapide; l'oiseau a fui en un clin d'œil, et de l'hiver il repasse dans l'hiver. Telle me semble la vie des hommes sur la terre, et son cours d'un moment comparé à la longueur du temps qui la précède et qui la suit. Elle s'écoule un moment devant nos yeux, mais nous ignorons d'où elle vient. Si la nouvelle religion peut éclairer ces choses obscures, acceptons-la,".

Puis ce fut le tour d'un prêtre des idoles: "A vous de voir, ô roi, ce qu'on vous prêche. Quant à moi, en toute sincérité, je vais dire mon expérience. Il n'y a pas l'ombre de vrai, pas l'ombre d'utilité dans la religion que jusqu'ici nous avons professée. La preuve, c'est que, parmi vos sujets, nul n'a eu plus de zèle que moi pour le culte des dieux; cependant, combien ont plus reçu de vous, en bienfaits et en dignités? combien

dont les projets ont mieux réussi? Si nos dieux valaient quelque chose, c'est moi qu'ils auraient d'abord récompensé, leur fidèle serviteur. Donc, si ce qu'on nous prêche semble, après examen, meilleur et plus solide, reste à l'accepter, et sans tarder. Que Paulin s'explique", ajouta-t-il.

L'évêque Paulin, invité par le roi, parla du Dieu qu'il annonçait. Il parla avec tant de conviction que tous se déclarèrent en faveur de la religion nouvelle. Le chef des guerriers, prenant la parole, dit: "Jusqu'ici, plus je cherchais la vérité, plus elle me semblait fuir devant moi: mais à mesure que j'écoutais cet homme, je comprenais mieux que sa doctrine est capable de nous donner la vie, le salut et le bonheur." Coifi, le prêtre païen et le représentant officiel de l'ancien culte, sautant sur un cheval, s'avança vers le temple, lança son javelot contre la muraille, comme pour défier ses anciens dieux, et comme ceux-ci demeuraient impuissants, le temple lui-même, sur l'ordre du prêtre, fut démoli par la foule.

Le roi, la noblesse et un grand nombre de ses sujets furent baptisés le jour de Pâques, 627, à York. Paulin y ayant établi son siège, cette ville devint la capitale ecclésiastique et la métropole du nord de l'Angleterre. Le nouvel évêque reçut le pallium du pape Honorius.

On vit bientôt naître en Northumbrie plusieurs centres de civilisation et de vie monastique, qui lui assurèrent pendant le VIIIe siècle la prépondérance intellectuelle. Il suffit de citer les noms du Vénérable Bède, d'Egbert et d'Alcuin, trois Northumbriens de ce siècle, dont la renommée attira tous les regards sur leur

pays. Ce sont les œuvres de ces trois grands auteurs qui ont exercé le plus d'influence sur le moyen-âge[1].

Edwin, dont le zèle pour la religien nouvelle égalait la piété, usa de son influence pour faire pénétrer le christianisme dans la Mercie et l'Est-Anglie où les conversions se multipliaient.

Jusqu'ici la propagande de l'Evangile n'avait pas rencontré d'obstacles sérieux; elle avait même été grandement facilitée par le bon vouloir des chefs de ces différents royaumes; mais elle ne tarda pas à être soumise à de dures épreuves.

Penda, le roi de Mercie, était un païen qui n'entendait point voir Odin céder la place au Christ. Peut-être nourrissait-il quelque sentiment de jalousie contre Edwin; en tout cas il lui déclara la guerre. S'étant assuré l'alliance de quelques chefs bretons, il recrute une très forte armée, pénètre en Northumbrie et livre une terrible bataille qui coûta la vie au roi Edwin. La Northumbrie, devenant la proie des vainqueurs, fut livrée au pillage. Paulin et la reine Ethelburge durent s'enfuir, regagner le Kent, et les habitants, dont la conversion n'était pas encore très affermie, revinrent à l'ancien culte. Il en fut de même du royaume de l'Est-Anglie. Humainement parlant, l'évangélisation

1. Egbert, archevêque d'York, mort en 766, fonda l'Ecole d'York où dès le VIIIe siècle furent cultivées les études classiques, celles de Virgile en particulier, ainsi que l'étude de la grammaire, des arts et des sciences. Alcuin, d'élève, devint professeur, puis directeur de l'Ecole. Egbert a laissé un certain nombre d'écrits théologiques où il exigeait que chaque prêtre eût sa petite bibliothèque liturgique. Quant à Bède, il est l'auteur d'une célèbre Histoire d'Angleterre.

de ces royaumes était une œuvre manquée. Après quarante ans des plus pénibles travaux, le christianisme ne conservait son empire que dans le royaume de Kent.

Mais ce ne devait être qu'un temps d'épreuve.

D'abord, Oswald, qui fut, dit le Vénérable Bède, un homme selon le cœur de Dieu, étant élu roi de Northumbrie, délivra bientôt son peuple du joug de l'ennemi, réunit sous son autorité plusieurs provinces, acquit un tel degré de puissance qu'il fut reconnu sixième *bretwalda,* étant animé du plus grand zèle pour le progrès du christianisme parmi ses sujets. D'autre part, de nouveaux ouvriers allaient entrer en scène. L'Irlande de saint Patrice, convertie depuis une couple de siècles, n'était pas loin, et le christianisme, soutenu par l'enthousiasme, s'y était développé et, sous son influence, les lettres et les arts y avaient fait de rapides progrès. Saint Colomban et d'autres moines, prêtres d'Irlande, entrant en lutte contre le paganisme sur le continent même, y avaient fondé plusieurs monastères. Des missionnaires celtiques quittèrent l'Irlande pour aller travailler chez les Pictes des Highlands et les Frisons des mers du Nord. De 633 à 655, avec un dévouement, une ferveur, qui n'auront d'égale que leur habileté, ils reprennent l'œuvre des successeurs d'Augustin et font si bien que vers 650, on pouvait au total considérer l'Angleterre comme chrétienne.

Nouvelles conversions.—On se rappelle que Colomban avait fondé sur une île de l'Ecosse le monastère d'Iona. Oswald, neveu d'Edwin, s'y était réfugié dans sa jeunesse ; il en revint baptisé et ardent prosélyte pour la nouvelle foi. Devenu roi de Northumbrie,

après la mort d'Edwin, il voulut que le monastère d'Iona lui envoyât des missionnaires. Le premier qui obéit à son appel perdit bientôt courage. De retour dans le monastère, il déclara aux moines assemblés qu'on ne pouvait rien obtenir d'un peuple aussi barbare et opiniâtre. "Est-ce leur rudesse ou est-ce ta sévérité qui rend le succès impossible?" demanda alors le frère Aidan, assis auprès de lui. "As-tu oublié le précepte de Dieu, qui nous commande de donner le lait d'abord et la viande ensuite?" Tous les regards se tournèrent vers celui qui venait de parler et, d'un commun accord, les moines déclarèrent que lui seul pouvait continuer l'œuvre qui venait d'être abandonnée. Aidan ne tarda pas à aller remplir la charge qu'on lui confiait; il s'établit dans la péninsule de Lindisfarne. Il y fonda un monastère qui valut plus tard à ce lieu le nom d'*Ile Sainte*.

"Chad entreprit la conversion des Merciens; Boisil conduisit une petite troupe de missionnaires à Melrose; Aidan lui-même, voyageait à pied, allait prêcher parmi les populations du Yorkshire et de la Northumbrie, accompagné du Roi qui lui servait d'interprète. Dès lors, l'adhésion à la foi chrétienne fut regardée parmi les royaumes voisins de la Northumbrie, comme l'indice de leur soumission à la toute-puissance d'Oswald. Un missionnaire gaulois, Birinus, avait déjà pénétré dans le Wessex encore païen; le roi de cette province se fit baptiser en présence d'Oswald et, avec son assentiment, il établit le siège épiscopal de la Bretagne méridionale dans sa ville royale de Dorchester. Oswald gouvernait un royaume aussi vaste que l'avait été celui

de son prédécesseur, mais, dans la suite, les légendes auxquelles sa piété donna naissance étouffèrent peu à peu le souvenir de sa puissance temporelle. Avec lui, l'idéal de la royauté sembla se renouveler. A la gloire guerrière d'Æthelfrith, à la sage administration d'Edwin, Oswald unit, pour la première fois, la valeur morale qui devait atteindre son plein épanouissement dans le personnage d'Alfred[1]."

Aidan mourut en 651, vénéré comme un saint et regardé comme l'un des fondateurs du christianisme en Angleterre.

Le païen Penda, pendant tout son long règne, ne cessa de persécuter la religion nouvelle. En 642, il menait la lutte contre Oswald, roi de Northumbrie. Par malheur, celui-ci, dans une bataille, tomba de son cheval et fut tué. Le christianisme, malgré tout, progressait et renaissait de toutes parts. Le fils de Penda lui-même se faisait chrétien.

Oswy, frère d'Oswald, qui lui avait succédé comme roi de Northumbrie, fut aussi son vengeur. Le fameux Penda, après avoir ravagé le Wessex et l'Est-Anglie, voulant encore, bien qu'octogénaire, essayer le sort des armes, envahit de nouveau la Northumbrie ; mais, cette fois, le vieux bandit perdit la vie dans la mêlée, et avec lui périt la cause des anciens dieux.

A cette date, 655, de tous les royaumes anglo-saxons, il ne restait plus à convertir que celui de Sussex. De 681 à 685 saint Wilfrid alla y prêcher la foi et la gagna au Christ.

---

1. J. R. Green, *Histoire du Peuple Anglais.*

Organisation de la nouvelle Eglise.—La génération suivante compte plusieurs grands et saints évêques, saint Wilfrid, saint Théodore de Tarse, saint Cuthbert, Benoit Biscop. Ils s'occupèrent à raffermir la vie chrétienne chez les Anglo-Saxons. Ceux-ci étaient tous convertis, il est vrai, mais un grand nombre d'entre eux n'avait de chrétien que le nom, que les pratiques extérieures. Le nouveau culte n'avait pas encore transformé toutes les âmes. On croyait au Christ, mais on n'avait pas encore oublié Odin et on lui offrait secrètement des sacrifices. Les rois publiaient des ordonnances pour défendre de croire aux anciens dieux qu'ils appellent "les démons". L'important, pour le moment, était d'organiser ces nouvelles églises, donner l'unité et l'homogénéité qui leur manquaient. On créa des diocèses avec des limites définies. En 675 on ne connaît pas encore le système de la paroisse; il n'y a que des monastères et des missionnaires et des chapelains attachés aux églises fondées par des particuliers. Il y a aussi la question de la discipline, la pratique des rites celtiques à côté des usages romains, pratique qui était une cause constante de division. C'est à cette œuvre d'organisation et d'unité que se vouèrent Wilfrid et Théodore de Tarse, que le roi Oswy, de Northumbrie, avait demandé au pape Vitalien d'envoyer comme primat d'Angleterre, et en travaillant à parfaire l'unité religieuse, ils contribuèrent en même temps à établir l'unité de la race.

Saint Wilfrid.— Les Anglo-Saxons convertis vont maintenant produire des missionnaires qui porteront à

leur tour la bonne nouvelle aux frères restés païens du continent et deviendront des saints de l'Eglise romaine.

Saint Wilfrid, noble d'origine, né dans la Northumbrie en 634, mena une vie des plus actives. A quatorze ans, se sentant attiré vers la vie religieuse, protégé par la reine Eanflaed, il entra au monastère de Lindisfarne. En 653 il fit, le premier des Anglo-Saxons, un pèlerinage à Rome, et fut reçu par le pape Eugène Ier. A son retour, il reçut la tonsure à Lyon et l'ordination à Ripon, en 663. Dans un de ses voyages, il fut jeté par une tempête sur les côtes de la Frise, évangélisa cette contrée, et fraya ainsi le chemin à saint Willibrod, autre missionnaire saxon. En 664 il fut consacré archevêque d'York, devenant en même temps l'homme le plus influent de son temps. Esprit vigoureux et tenace, d'un caractère parfois excessif, il eut à sumonter de vives résistances dans la poursuite de ses desseins. Il fut même persécuté, exilé. En 666 son siège d'York lui est enlevé, mais lui fut restitué en 669. Obligé, dans une persécution, de se réfugier en Sussex, le seul des royaumes de l'Heptarchie qui fut demeuré païen, il se mit à prêcher et eut la consolation d'en faire un royaume chrétien. Le 23 juin, il termine dans un monastère qu'il avait fondé près de Northampton, une vie uniquement employée au service de l'Eglise et de son pays. Il contribua beaucoup, conjointement avec le roi, à la prospérité de la Northumbrie. Il créa des paroisses, avec des prêtres pour enseigner et baptiser, ouvrit des écoles dans les monastères où le chant grégorien était d'abord enseigné, répara ou reconstruisit nombre d'églises, de monastères

et de basiliques. "Il fut, dit un de ses historiens, le véritable initiateur de l'art chrétien et de l'architecture ecclésiastique dans le nord de l'Angleterre. Adversaire constant des rites celtiques, il contribua plus que tout autre à établir l'unité religieuse en Angleterre.

Le roi Oswy, observateur des rites celtiques, mais fatigué lui aussi de ces dissidences, qui mettait la désunion jusque dans sa famille, réunit en 664 une conférence pour décider la question. La réunion eut lieu au fameux monastère de Whitby, dont se glorifiait toute la Northumbrie, alors sous la direction de la célèbre abbesse Hilda, qui gouvernait en même temps une communauté de moines et une communauté de religieuses, suivant un usage assez fréquent chez les Saxons. Assistaient à cette assemblée tous les personnages ecclésiastiques ou laïques du pays. La discussion porta, entre autre points, sur la date de la célébration de la Pâques, question de simple discipline, il est vrai, mais dont une différence dans l'année liturgique entraîne toute une suite de changements propres à affecter le caractère même du culte divin.

Depuis que les Celtes s'étaient donnés à la conversion des Saxons, bien des susceptibilités de race avaient perdu de leur première vivacité, les esprits s'étaient calmés. Ils n'étaient plus divisés que sur la question religieuse, ou plutôt liturgique : les tenants des usages anciens, les Celtes, et les partisans des usages de Rome, préconisés par Wilfrid, les premiers représentant l'esprit indiscipliné, indépendant, séparatiste, les seconds l'esprit de discipline, d'autorité, de règle.

On discuta longuement de part et d'autre, les uns

appelant à l'autorité de Colomban, les autres à celle de Pierre. Wilfrid cita la parole du Sauveur: "Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise." Le roi Oswy,prenant alors part au débat, trancha ainsi la question. S'adressant à Colman, l'évêque de Lindisfarne, dont la juridiction s'étendait sur la Northumbrie et qui défendait les usages celtiques: "Est-ce vrai, Colman, que ces paroles ont été dites à Pierre par le Sauveur?"—"C'est vrai", répondit Colman. — "Vous reconnaissez, dit-il, que Notre-Seigneur a donné à Pierre les clefs du royaume des cieux; a-t-il donné un tel pouvoir à votre Père Colomban?" Colman dût répondre négativement. "Vous êtes donc tous d'accord sur ce point que les clefs du ciel ont été données à Pierre?" reprit le roi. "Eh bien donc, continua-t-il, s'il est le portier du ciel, je ne veux pas le contredire, mais au contraire lui obéir en tout, de peur qu'en arrivant aux portes du royaume céleste, il n'y ait personne pour me les ouvrir, si je suis l'adversaire de celui qui en tient les clefs. De ma vie, je ne ferai ni n'approuverai rien, ni personne qui lui soit contraire."

L'assemblée se rangea à l'avis du roi, ce qui mit fin à cette longue et irritante dispute entre les deux Eglises romaine et irlandaise. Cette décision fut d'une importance capitale et des plus bienfaisantes pour l'avenir de l'Eglise d'Angleterre. Colman, se démettant de son évêché, se retira avec les moines irlandais de Lindisfarne suivi de quelques frères anglais, à Iona, ce dernier refuge des Celtes. L'Irlande et l'Ecosse adoptèrent les usages romains quarante ans plus tard, puis ce fut le tour du pays de Galles. Au milieu du

VIIIe siècle, les évêques celtiques se mirent définitivement en relation avec leur métropolitain de Canterbury.

C'est encore durant l'année 664 qu'eut lieu la dédicace de la célèbre abbaye de Peterborough, événement national d'une haute signification et qui réunit tous les principaux personnages de l'Heptarchie. Ce monastère avait été élevé par les rois de Mercie, successeurs de Penda, dans le but d'en faire un centre de vie monastique et un domaine de saint Pierre, comme le fait voir son nom. Wilfrid présida cette cérémonie, au milieu d'un grand concours d'évêques et de représentants de l'aristocratie anglo-saxonne. Le christianisme avait évidemment fait de rapides progrès dans l'ancien royaume païen de Penda. Après la mort de celui-ci, et sous son fils, devenu chrétien, qui lui succéda, "les Merciens et leur chef, nous dit Bède étant ainsi libres, servirent avec joie le Christ, le vrai roi."

Saint Théodore.—Un autre personnage de l'époque et qui exerça une grande influence dans l'œuvre de la réorganisation religieuse en Angleterre fut saint Théodore, archevêque de Canterbury et primat d'Angleterre. Né à Tarse (Cilicie) patrie de saint Paul, en 602, il fit ses études à Athènes, puis se rendit à Rome et s'enferma dans un cloître, où il acquis une telle réputation de sagesse et de savoir que le pape, conformément au vœu exprimé par Oswy, roi de Northumbrie, et Egbert, roi de Kent, le nomma en 668 archevêque de Canterbury et primat de la Grande-Bretagne. Administrateur habile et savant, il est regardé comme le second fondateur de l'Eglise d'Angleterre, et pendant

les vingt-trois années de son épiscopat, il rendit définitive l'union religieuse de tous les diocèses de la Grande-Bretagne.

Après avoir reçu le même jour l'ordre de la prêtrise et de la consécration épiscopale, il partit pour l'Angleterre, arrivant dans son diocèse au commencement de 669, et se mit aussitôt à l'œuvre, en faisant d'abord une inspection générale de tout le pays. Il commença par établir des diocèses réguliers. Aussi, au synode qu'il réunit à Hartford en 673, il se trouva à présider une réunion d'évêques déjà imposante, les évêques de Rochester, d'Est-Anglie, d'York et Lindisfarne, de Lastingham, de Lichfield, de Londres, de Canterbury. Théodore y fit promulguer un livre de canons, propres à l'Angleterre, des règles de vie ecclésiastique, des prescriptions sur le mariage. On y traita aussi d'autres questions, telles que celle de la Pâques, de la juridiction des évêques, de l'exemption des monastères. Ce concile a encore ceci de particulier, qu'il est le premier qui consacra la législation des églises anglaises.

Théodore inaugura la véritable vie paroissiale. Jusqu'ici le service religieux avait été fait en Angleterre par des missionnaires sans demeures fixes. C'était au pied d'une croix, en plein champ, que l'on célébrait la messe, prêchait l'Evangile et administrait les sacrements. A partir de ce moment, des prêtres furent affectés au service des églises, astreints à la résidence, avec charge d'administrer un territoire déterminé. L'église devint le centre de la vie paroissiale, et le monastère reprenant la vie du silence et de recueillement

prévue avant tout par saint Benoit pour ses religieux, devait se garder d'empiéter sur les fonctions propres au clergé paroissial. Il encouragea la construction des églises paroissiales, et pourvut par l'établissement d'une taxe générale à l'entretien du clergé.

Jusqu'au temps de l'archevêque Théodore, vers la fin du VIIe siècle, l'usage du chant et de la musique dans les églises ne dépassait point le comté de Kent. Mais Bède rapporte qu'en 678, le pape chargea un nommé Jean de se rendre en Grande-Bretagne pour apprendre la musique au clergé anglais. En conséquence, dit Holinshed, tout changea. Avant cette époque ce n'était pas la coutume de chanter dans les églises, excepté dans celles de Kent; mais dès lors on commença, dans chaque église, à faire usage du chant pendant le service divin, d'après le rite de l'église de Rome.

Lettré et érudit, Théodore stimula dans tout le royaume un puissant mouvement de vie intellectuelle, fondant des écoles, protégeant les arts et les sciences avec d'autant plus d'efficacité que lui-même, élevé dans les écoles d'Orient, avait des connaissances très étendues en philosophie, en théologie, en droit, joignant à la connaissance du grec, sa langue maternelle, et du latin, quelques notions de médecine. On dit qu'il avait apporté dans sa valise de moine, un Homère qu'il lisait chaque jour. Avec l'aide d'Hadrien, moine d'un monastère de Thessalie, qu'il s'était adjoint pour compagnon, il propagea en même temps que l'étude des sciences sacrées, l'étude des langues classiques de l'antiquité, et fondèrent dans les monastères de nombreuses éco-

les. Soixante ans après sa mort, on voyait, dit Bède, des moines parler le grec et le latin avec autant de facilité que l'anglo-saxon. A l'aide de maçons qu'il fit venir de Rome, et qui apprirent à construire à la manière des Romains, on vit s'élever de grandes églises à côté des humbles chapelles primitives. Il présida le concile d'Hetfield (680) et rendit le siège d'York à Wilfrid, qui en avait été injustement dépossédé; composa sous le titre de *Paenitentiale* des canons destinés à régler le temps des pénitences publiques. Ce grand homme mourut, âgé de 88 ans, après avoir donné à l'Eglise anglo-saxonne sa discipline et son unité.

Saint Wilfrid et saint Théodore se sont dépensés pour le service de Dieu et du pays; leur champ d'action a été la vie active, mouvementée, non exempte d'erreurs et de fautes, imputables plutôt au tempérament, aux circonstances difficiles où ils furent placés, qu'à des intentions blâmables. Mais voici un saint d'une vie différente, qui n'eut rien d'éclatant aux yeux du monde, mais qui n'en fut pas moins fertile en œuvres utiles aux hommes et agréables à Dieu, saint Cuthbert, modèle en son temps de la vie religieuse.

Saint Cuthbert.—Saint Cuthbert naquit dans le nord de la Northumbrie, sur la rive sud du lac de Lammermoor. Une veuve d'un petit village du pays le recueillit dans sa maison dès son enfance. Il eut bientôt à s'occuper de la garde des bestiaux et de les mener paître dans les montagnes. La solitude et la contemplation des merveilles de la création et des grandeurs de Dieu éveillèrent chez lui une vive sensibilité poétique et une tendre piété. Les objets de la nature prenaient pour lui une signification de choses plus

élevées, d'un sens spirituel. Un jour qu'il était dans la montagne, un voyageur, vêtu d'un manteau blanc, s'avançant de son côté, descendit de cheval pour panser son genou blessé. Cette vue lui parut celle d'un ange. Durant de longues soirées, contemplant le ciel, il voyait dans les étoiles filantes autant d'esprits angéliques emmenant à Dieu les âmes des saints. C'est ainsi qu'une nuit, étant en prière, il lui sembla voir monter au ciel une âme bienheureuse, celle de saint Aidan, premier évêque de Lindisfarne, petite île du royaume de la Northumbrie appelée depuis *l'île sainte* (Holy Island) à cause du grand nombre de saints qu'elle a donnés au monde. Cette vision le détermina à se donner à la vie religieuse. Il avait alors vingt-cinq ans. Remettant entre les mains de son maître le troupeau qui lui avait été confié, il alla s'enfermer dans l'abbaye de Melrose, fondée par des moines irlandais de Lindisfarne, au milieu d'une solitude, sur la rivière la Tweed. Il y fit de grands progrès en peu de temps, sous la conduite du saint abbé Eate, disciple de saint Aidan, et de saint Boisil, prieur de la maison. On le voyait toujours le premier et le plus assidu au travail, à la lecture et à la prière, où il passait quelquefois de très longues heures.

Après quelques années de vie religieuse, il arriva que le prince Alfrid, fils d'Oswy, roi de la Northumbrie, ayant donné à saint Eate la terre de Ripon, dans le duché d'York, cet abbé alla y construire un nouveau monastère, amenant avec lui plusieurs de ses religieux, au nombre desquels était Cuthbert. La maison était à peine construite qu'Alfrid, désirant retenir dans ses Etats, saint Wilfrid, qui fut depuis évêque d'York, la

lui donna. Wilfrid y mit des religieux anglais à la place des Irlandais, qui suivaient les pratiques celtiques de Colomban, et Cuthbert revint à Melrose, où il occupa la charge de prieur, se vouant en même temps à la prédication dans les campagnes du voisinage.

Il voyageait à pied ou à cheval, portant la connaissance de l'Evangile de préférence à ceux qui habitaient les lieux les plus écartés, dans les montagnes et les marais, où l'accès était difficile, et principalement à ceux dont la pauvreté et la rudesse des mœurs avaient tenus comme abandonnés et privés de tout secours spirituel. Il avait cet avantage sur les missionnaires irlandais qu'il n'était pas obligé de se servir d'un interprète dans ses tournées, parlant lui-même l'idiome des habitants du pays.

Ceux-ci n'avaient encore guère de chrétien que le nom, recourant en temps de maladie ou de misères aussi bien à leurs amulettes et à leurs charmes païens qu'aux pratiques chrétiennes. Des radeaux chargés de bois destiné à la construction d'un monastère à l'embouchure de la Tyne ayant été entraînés vers la mer avec les moines qui les dirigeaient: "Que personne ne prie pour eux", s'écrièrent des paysans arrêtés sur la rive, "que personne n'ait pitié de ces hommes qui nous ont arraché notre ancienne foi, et nous ont donné de nouveaux usages que nous ne savons comment mettre en pratique".

Saint Cuthbert cependant ne travaillait pas en vain. Cet homme, paysan comme ceux à qui il s'adressait, parlant leur rude langage, unissant à sa haute et imposante stature une douceur de caractère et une patience que rien ne pouvait troubler, s'imposait à leur

attention. Grâce à son zèle, les populations rurales étaient évangélisées, et partout dans la Northumbrie on voyait s'élever des monastères.

Après douze ans de vie monastique et de travaux apostoliques, Cuthbert se retira sur une petite île de Farne, au sud de Lindisfarne, en face de la mer du Nord, lieu qui paraissait inaccessible à cause des rochers qui l'entouraient; il s'y construisit une chaumière, y vécut neuf ans en ermite, soutenu de pain que les religieux de Lindisfarne avaient soin de lui envoyer.

Au synode tenu en 684 par Théodore, archevêque de Canterbury, il fut nommé à l'évêché d'Hexham. Il fallut que le roi Alfrid, saint Trumwine, évêque des Pictes en Ecosse, et plusieurs autres personnages s'employassent pour le tirer de sa solitude, et encore on y réussit qu'au moyen d'un compromis, saint Eate, son ami, lui proposant de prendre pour lui l'évêché d'Hexham et lui laisser Lindisfarne, auquel il était habitué. Cet expédient rencontrant l'approbation générale, Cuthbert ne put se défendre de se laisser sacrer évêque de Lindisfarne.

Il gouverna cette église pendant deux ans, durant lesquels il se fit remarquer par son assiduité infatigable à la prédication, par le soin qu'il prenait des pauvres et des malades, par la rigueur de ses austérités et par son ardeur à la prière. C'était toujours la vie religieuse qu'il menait, sous son habit monastique.

Cuthbert semble avoir pressenti le moment de sa mort. Il voulut visiter tout son diocèse pour une dernière fois; puis se retira dans son ancien ermitage sur l'île de Farne pour se préparer au passage du temps à l'éternité.

Il passa ainsi quelques mois dans la prière. Voyant la mort approcher, il fit venir tous les religieux de Lindisfarne avec leur abbé, leur adressa encore une

Ruines de l'abbaye de Lindisfarne.

fois des paroles de concorde et d'amour, les exhortant à conserver inviolablement l'humilité, la paix, la charité, l'exactitude de leur observance. Ayant reçu les

derniers sacrements, il mourut, le mercredi, 20 mars de l'an 687, dans l'exercice de la pénitence dont il n'avait cessé pendant la vie de donner l'exemple.

Il mourut durant la nuit, vers minuit et, tel que convenu, un de ceux qui l'avaient assisté à son dernier moment sortit, tenant un flambeau dans chaque main, qu'il agita dans la nuit, de façon à être aperçu du moine qui veillait sur la tour du monastère. A ce signal, les frères de Lindisfarne s'en vinrent le matin chercher le cadavre, qu'ils enterrèrent près de l'autel.

De nombreux miracles honorèrent son tombeau. 851 ans plus tard, alors qu'on brisait les tombeaux et qu'on dépouillait les châsses des saints, le corps de saint Cuthbert fut trouvé entier et sans corruption.

L'évêque de Durham ayant été consulté pour savoir ce que l'on ferait de ce précieux trésor, ordonna qu'on enterra le corps, afin d'empêcher qu'il ne fut profané. Cet évêque, nommé aussi Cuthbert (Cuthbert Tunstall) qui avait d'abord approuvé le divorce de Henri VIII, frappé lui aussi d'un fait où le peuple voyait un prodige, rentra en lui-même, reconnu sa faute, et mourut en prison sous la reine Elizabeth pour la défense de la foi catholique.

Saint Cuthbert est un des saints les plus populaires de la vieille Angleterre. Sa vie nous fait voir ce qu'étaient de son temps le régime monastique et le progrès du christianisme.

Benoit Biscop.—Benoit Biscop est un autre représentant de la même époque, moine lui aussi, mais d'un autre genre. C'est le moine voyageur, érudit, curieux, "ami des lettres et des arts, soucieux de recueillir les traditions du passé et de les faire revivre, passionné

pour les manuscrits et les objets d'art, organisateur habile, en même temps qu'un maître de la vie spirituelle, l'un de ces hommes à l'existence modeste dont la postérité oublie trop vite le nom, mais qui fut plus utile à son siècle et à l'Angleterre que ne l'eût été un grand conquérant".

Saxon de noble origine, né vers 628, à vingt-cinq ans, quoique comblé de biens et d'honneurs par le roi Oswy, de Northumberland, il quitta le cour pour se donner à la vie monastique, et accompagna Wilfrid dans son voyage à Rome. Dix ans plus tard, 665, il fait un second voyage, étudie sur les lieux la discipline et la vie monastique, et revient comme compagnon de saint Théodore, nommé archevêque de Canterbury par le pape Vitalien. Il fait plusieurs autres voyages sur le continent et, chaque fois, en rapporte des livres, des reliques, des tableaux de piété et autres objets d'art. Dans un de ces voyages, il ramène des maçons et des peintres habiles qui devaient élever à Wearmouth une grande église et un monastère dont les moines dépendraient du pape. Il emmena aussi des vitriers, parce que l'usage des vitres était encore inconnu en Angleterre. Ce monastère, qui fut en même temps un foyer de science et de civilisation, est un des plus célèbres de cette époque. Il avait même ramené de Rome un chantre pour instruire les moines dans le chant grégorien et les cérémonies de l'Eglise romaine dans la célébration de l'office divin.

Le roi Edfrid, de Northumberland, étant venu visiter ce monastère, qu'il avait aidé à construire, fut tellement satisfait de ce qu'il avait vu, qu'il donna de nouveaux fonds de terre à la fin d'élever une abbaye

semblable sur l'autre rive de la rivière, à Yarrow, 682. Ce fut pour Benoit l'occasion d'un quatrième et dernier voyage à Rome pour se procurer les livres et les tableaux nécessaires pour ce nouveau monastère. Il y passa les dernières années de sa vie et y mourut le 12 janvier 690. Il avait fait adopter la règle de saint Benoit qu'il considérait la meilleure de toutes les règles des différents monastères qu'il avait eu occasion de visiter. Ces deux monastères, sous le gouvernement de Benoit Biscop, n'en faisaient pour ainsi dire qu'un seul. Les moines de Wearmouth et de Yarrow, outre l'étude et les offices religieux, donnaient, comme les autres institutions monastiques du pays, un certain temps au travail des mains. Ce travail consistait à battre et à vanner le blé, à prendre soin des bestiaux, à bêcher la terre dans le jardin, à faire le pain et à préparer ce qui devait servir de nourriture à la communauté.

L'Angleterre, dit l'historien Stubbs, n'a jamais assez reconnu ce qu'elle doit à Benoit Biscop, car la civilisation et la science du VIIIe furent conservées dans ce monastère de Yarrow qu'il avait fondé, où fut élevé Bède; de Yarrow et de Wearmouth sortit l'école d'York, où étudia Alcuin, qui communiqua à son tour les traditions de culture à l'école Carolingienne. On sait en effet que Charlemagne, à force d'instance, réussit à attirer Alcuin dans son royaume où il prit immédiatement le premier rang parmi les savants que Charlemagne avait réunis. Il lui confia la direction de l'éducation publique, et l'école du Palais, qui devint une vraie académie, fut placée sous son contrôle immédiat.

De l'architecture de l'époque celtique, il n'est resté aucun vestige. On a découvert dans les fouilles faites à Silchester, en 1891, les ruines d'une petite église de l'époque romano-bretonne ; il ne restait plus que les fondations et quelques débris des murs ; autant qu'on a pu en juger le plan de cette église rappelle la basilique romaine.

Les Saxons construisirent d'abord leurs églises en bois. Les constructions des architectes romains qui se voyaient encore autour d'eux leur servirent de modèles. L'architecture religieuse fit de rapides progrès sous les soins de Wilfrid, Benoit Biscop, Aldhelm qui, dans leurs fréquents voyages à Rome, ramenaient avec eux des architectes et des maçons italiens. Le VIIIe siècle, qui fut pour les Anglo-Saxons le grand siècle au point de vue religieux, est aussi celui des grandes églises et des grands monastères. Cet élan subit un arrêt durant les désastreuses invasions danoises, puis continua à prospérer pour arriver aux merveilleux développements de l'âge des grandes cathédrales gothiques en Angleterre, où l'art atteint ses dernières limites.

On voit que l'élément monastique a occupé une place très considérable dans l'histoire de l'Eglise en Angleterre. Ce sont les moines missionnaires qui ont porté la foi aux Saxons. Le monastère forma le centre de la mission ; souvent l'abbé exerça les fonctions de l'évêque. Les écoles se relient aux monastères, et l'enseignement y est donné par les moines aux enfants du peuple comme à ceux des seigneurs. L'architecture, la peinture, les autres arts, la transcription des

manuscrits, sont aux mains des moines. "Ils ont fait l'Angleterre chrétienne", dit Montalembert.

Cependant, comme les institutions de chaque pays ont un caractère qui leur est propre, le monachisme en Angleterre a quelques traits qui le distinguent des associations semblables qui se sont développées en Orient, ou sur le continent, en Gaule ou autres pays latins, bien qu'elles soient identiques dans leur essence. Même ici, il faut distinguer entre les moines celtes et les moines saxons.

Monastères celtes.—Les premiers ont pour fondateur saint Colomba, moine irlandais et chef de clan dans son pays où il fonda tant de monastères qu'il reçut le surnom de Colomb Kill, mot qui signifie *fondateur de cellules...* Il quitta sa patrie pour venir travailler à la conversion des Pictes et des Scots. Il amena avec lui douze de ses disciples. Bède place son arrivée l'an 565. Il convertit les Pictes et la partie nord de l'Ecosse par ses prédications, ses vertus et ses miracles. Ils lui donnèrent en propriété la petite île d'Iona, qui devint la capitale monastique du royaume de l'Ecosse. Cet îlot, désert et sauvage, exposé à tous les vents et sans cesse battu par les flots de l'Atlantique, formant partie de l'archipel des Hébrides situé à l'ouest en bordure de l'Ecosse septentrionale, avait trois milles de longueur sur deux de largeur. C'est là que Colomba bâtit un grand monastère qui, pendant pusieurs siècles, fut le principal séminaire des Bretons du nord. Les rois d'Ecosse y eurent longtemps leur sépulture. Ce fut là que se formèrent les évêques Aidan, Finian et Colman, qui convertirent à la foi les Anglo-Northumbres.

Colomba menait un genre de vie très austère, couchant sur la terre nue et n'ayant qu'une pierre pour oreiller. Ses jeûnes étaient rigoureux et continuels. Sa ferveur était telle que dans toutes ses actions, il parait être plus qu'un homme. Il ne faisait rien qui n'eût pour objet la gloire de Dieu. On lui attribue la transcription de trois cents exemplaires des Evangiles. Sa douceur et sa charité, que rien ne pouvait troubler, lui gagnaient tous les cœurs. Ses missions parmi les Pictes amenèrent la conversion de nombreuses tribus. Le jour de sa mort, il se trouva le premier dans l'église, à minuit, qui était l'heure des Matines. Il reçut le Saint Viatique, à genoux devant l'autel, puis, après avoir donné sa bénédiction à ses frères, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, en 597. Les restes du saint furent déposés à Iowa qui, pendant plus de deux cents ans, devint l'endroit le plus célèbre de l'Europe. Ce sanctuaire vénéré fut détruit par les Danois à l'aurore du neuvième siècle.

Colomba était devenu l'objet d'une vénération universelle, et il jouissait d'une telle autorité que les rois mêmes ne faisaient rien sans le consulter. Aujourd'hui encore la noble figure de Colomb Kill, poète, moine et missionnaire, éclaire d'un rayon lumineux l'obscurité de cet âge lointain.

Saint Colomban, autre moine irlandais de la même époque (540-615), fut plutôt missionnaire sur le continent; mais il exerça une grande influence en Bretagne, et il est un des types les plus expressifs de ces moines celtes qui peuplèrent l'Ecosse, le pays de Galles

et une partie de l'Angleterre, moines d'un enthousiasme poétique et mystique qui élève au-dessus des régions terrestres.

On ne sait si ces deux fondateurs de monastères ont mis par écrit les règles qui servaient de conduite aux moines qui se plaçaient sous leur direction; mais on sent que l'esprit qui les anime s'inspire des grands souvenirs des Pères du Désert. Leur ascétisme est très rigoureux: jeûnes prolongés, pénitences sévères, mortifications effrayantes, bains glacés, récitation d'interminables prières à genoux ou les bras en croix. "Une grande tendresse, une poésie sauvage règnent dans ces cloîtres, qui s'allie parfois à une énergie farouche. L'étude y est aussi en vigueur; ils apportent à la lecture de l'Ecriture Sainte, des Pères, même des auteurs païens, à la copie des manuscrits, à l'apprentissage de la calligraphie, de la miniature et des autres arts, l'ardeur qu'ils mettent à l'évangélisation des païens, ou aux rigueurs de l'ascétisme.

"Page unique dans l'histoire du Christianisme que celle de ces grands moines, de ces mystiques emportés par la passion, qui cherchent Dieu avec enthousiasme à travers les aventures, inquiets, turbulents parfois, mais qui pratique la pénitence comme les anachorètes de la Thébaïde, aussi passionnés pour les sciences et la poésie que pour l'étude des psaumes ou de l'Ecriture sainte, âmes orageuses comme la mer qui bat leurs récifs et au fond mélancolique, mais qui ont laissé au monde de grands exemples de vertu[1]."

---

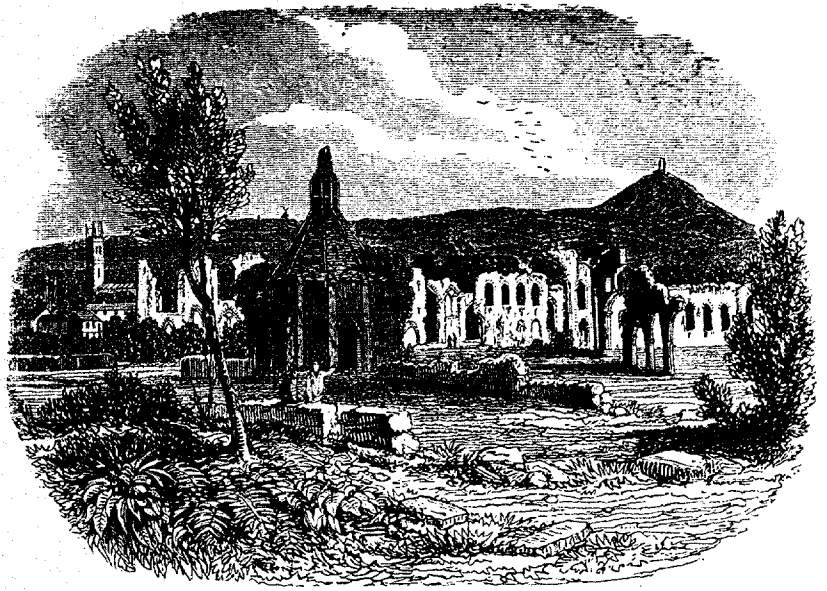
1. Dom Fernand Cabrol, l'*Angleterre chrétienne.*

Tout autre était le genre de vie des moines romains. La règle qu'ils suivent, la règle bénédictine, était sage discrète et se recommandait par sa simplicité et sa pondération. Elle ne soumettait pas la nature humaine à des efforts surhumains, se contentant de la réalisation du possible. La vie cénobitique, c'est-à-dire en commun, en formait la base. Prières, travaux, études, offices, tous les exercices sont communs. La prière, l'étude et le travail manuel occupent la journée, les moines étant tenus de se suffire à eux-mêmes par le moyen de l'agriculture et l'exercice des métiers. Dans l'intérieur du monastère, au scriptorium, on copiait et enluminait les manuscrits et on lisait les œuvres des Pères et des auteurs de l'antiquité. Enfin, chez les Bénédictins, l'abbé est élu par la communauté, et lui-même est astreint aux prescriptions de la règle dans l'exercice de son autorité. Chez les Celtes, le monastère formait une sorte de clan. Il ne peut être question d'héritier direct, les moines étant tenus au célibat, mais l'élection de l'abbé se fait toujours dans la même famille, le neveu ou le cousin, et son autorité s'exerce sans contrôle. La famille même de Colomba fournit les dix premiers abbés d'Iona.

Des monastères celtes, Glastonbury, dans la presqu'île marécageuse de Glastonbury, comté de Somerset, est un des plus anciens et des plus célèbres dans l'histoire religieuse d'Angleterre. La tradition en attribuait la fondation à saint Joseph d'Arimathie qui, fuyant les persécutions des Juifs, aurait débarqué à cet endroit avec douze compagnons, et qu'il y aurait construit une chapelle dont les murs étaient des bran-

ches de saules entrelacées et dont le Sauveur lui-même aurait célébré la dédicace. En tout cas, c'est à Glastonbury que fut bâtie l'église la plus ancienne d'Angleterre. Guillaume de Malmesbury dit, d'après les monuments fort antiques, que l'ancienne église de Glastonbury fut bâtie par ceux qui jetèrent dans la Bretagne les premières semences de la foi. Sous les Bretons, Glastonbury paraît avoir été l'un des principaux sanctuaires du culte druidique. Cette contrée portait alors le nom d'*île d'Avalon*, c'est-à-dire *des Pommiers*, parce qu'il y avait là un grand nombre de pommiers, arbres qui étaient alors fort rares dans le pays. C'était là que se rendaient les âmes conduites par le nautonnier Barinte. Arthur, blessé mortellement à la bataille de Camlann, y fut conduit par Merlin et Taliesin. Les âmes de personnes privées des honneurs de la sépulture étaient condamnées à errer sur les rivages jusqu'à ce qu'un prêtre eût recueilli les os du mort et chanté l'hymne funèbre en son honneur. On voit encore les ruines de cette abbaye laquelle, grande comme une ville entière, fut pendant mille ans une des merveilles de l'Angleterre et devint célèbre, tant par les grands hommes et les saints qui l'ont illustrée que par la mort de son dernier abbé, que Henri VIII fit pendre à la porte de son église, parce qu'il ne voulait point reconnaître sa suprématie religieuse ni lui laisser piller son monastère.

En Galles, nous avons, à l'extrémité méridionale du pays, l'abbaye de Menevia, élevée par saint David, neveu du roi Arthur. Saint David, dont la fête était encore populaire dans la région au temps de Shake-



Ruines de l'abbaye de Glastonbury, telles qu'elles paraissaient en 1785.

speare, y fut enterré. Celle de Llancarvan, fondée par saint Cadoc, qui était à la fois une école religieuse et littéraire où l'on enseignait l'Ecriture sainte et les auteurs anciens. Les rois bretons et les grands du pays l'avaient choisi pour le lieu de leur sépulture.

Llandaff, Saint-Asaph, Bangor sur la Dee, dans la Cambrie, une des divisions du pays de Galles, sont autant de monastères fameux, qui devinrent, comme beaucoup d'autres, des sièges épiscopaux. Bangor s'élevait sur le rivage qui regarde l'Irlande, dans un paysage grandiose, en vue de l'île de Mona, si chère aux Druides. Cette célèbre abbaye, la première fondée en Angleterre en 560, compta un moment plus de deux mille moines, divisés en sept classes, sous autant de supérieurs, qui se relayaient soit pour chanter les louanges du Seigneur, soit pour travailler, car tous vivaient du travail de leurs mains. Lors de la bataille que livra le roi Ethelfrid aux Bretons à Caerleon sur la Dee, près de Nagor, douze cents habitants de ce monastère furent tués. Ils avaient suivi l'armée et, retirés en arrière, priaient pour le succès des armes bretonnes. Le roi ayant été informé que ces étrangers étaient des prêtres qui priaient contre lui: "s'ils prient contre nous vers leur Dieu, dit-il, ils nous attaquent donc, quoique sans armes, et nous poursuivent de leurs prières hostiles". Il marcha d'abord contre eux et les massacra. Comme dans les autres grands monastères, les religieux de Bangor conservaient le dépôt de la science et la tradition de l'étude.

Les moines de Saint-Asaph étaient également divisés en groupes d'environ trois cents hommes chacun. Une

de ces divisions cultivait les champs, les seconds travaillaient à l'intérieur du monastère et la troisième s'employait surtout à chanter l'office divin. Toutes ces abbayes ont eu leurs années de célébrité; mais jamais elles n'ont égalé la gloire d'Iona, le monastère de prédilection de Colomba, la capitale monastique de l'Ecosse. "Iona, s'écrie Michelet, Iona, lieu de sépulture de soixante-dix rois d'Ecosse, la mère des moines, l'oracle de l'Occident au VII et au VIII siècle; c'était la ville des morts, comme Arles dans les Gaules, et Thèbes en Egypte."

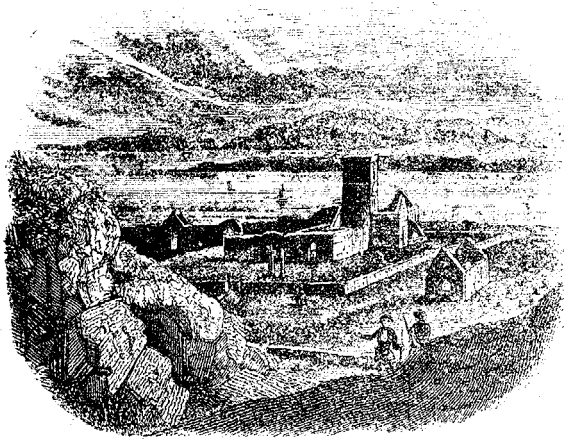
Nous venons de voir que ce monastère était construit sur l'ilot désert et sauvage faisant partie des Hébrides. L'extraordinaire renommée de Colomba lui attira un si grand nombre de disciples que, durant trente ans, il envoya des colonies monastiques dans les îles voisines et dans toute la Calédonie. "Iona devint le quartier général des missionnaires irlandais, leur base d'opération pour la conversion du nord de l'Angleterre, la métropole de ce monde monastique, et Colomba fut le chef respecté de cette république, ou mieux le père de cette famille, et son influence morale tenait en échec le pouvoir des rois. Après lui, et pour longtemps, Iona garda cette suprématie hiérarchique dans tout le nord de l'Angleterre[1]."

Monastères anglo-saxons. — Le premier monastère anglo-saxon fut celui fondé par saint Augustin et ses moines à Canterbury, avec la coopération d'Ethelbert,

1. Dom Fernand Cabrol, ouv. cité.

roi de Kent, sous le vocable des apôtres Pierre et Paul. Canterbury devint par ce fait la capitale religieuse des Anglo-Saxons.

Un des disciples d'Augustin, Mellitus, qui fut ordonné évêque de Londres, alors la capitale du petit royaume d'Essex, commença la construction d'un monastère sur les rives de la Tamise, sur une pointe de terre qui émergeait d'un marais. Ce fut l'abbaye de



Ruines du monastère d'Iona.

Westminster ou Monastère de l'ouest à cause de sa situation à l'ouest de la cité de Londres. Il n'en reste à proprement parler que l'église abbatiale, qui devint bientôt le sanctuaire funéraire des rois et des grands hommes de l'Angleterre.

Vers le même temps, Paulin, autre compagnon d'Augustin, devenu évêque de York, faisait de cette ville la capitale religieuse de la Northumbrie. En 627 il

élevait un monastère, qui lui servit en même temps de cathédrale. York, déjà célèbre du temps des Romains, était destinée à devenir la métropole du nord de l'Angleterre, parfois la rivale de Canterbury.

Nous avons déjà mentionné le monastère de Lindisfarne en parlant de saint Cuthbert. Cette abbaye occupe dans l'histoire religieuse du pays une place aussi importante que celle d'Iona. Fondée par Aidan, disciple de saint Colomba, sur une île sauvage, située sur la rive opposée, faisant face à la Mer du Nord, elle devint bientôt la capitale religieuse de la Northumbrie. Bien que celte par son origine et ses traditions, elle devint avec saint Wilfrid un des centres de la réaction romano-saxonne contre les usages celtiques.

Cenwalch, roi du royaume de Wessex, étant devenu chrétien, fonda, en 650, pour le bien spirituel de ses sujets, le monastère de Winchester, et peu après celui de Malmesbury qui, sous la direction de saint Aldhelm, devint une école célèbre, où l'on étudiait le latin, le grec et l'hébreu.

C'est grâce surtout à l'influence de saint Wilfrid si nous avons vu la fin de toutes ces contestations relatives aux usages celtiques et les traditions romaines dans les institutions monastiques. Nous devons encore à l'inspiration ou à la coopération directe de cet infatigable homme d'action la fondation de plusieurs monastères anglo-saxons: Ripon, en Mercie, fondé par le roi Aldfrid, fut donné à Wilfrid (661) qui en fit sa capitale monastique; Peterborough, grand monastère de l'apôtre saint Pierre, dont la dédicace eut lieu en 664.

Saint Cuthbert fonda le monastère de Melrose, sur

la Tweed, celui de Dull, près de Taymouth, qui devint le berceau de l'Université de saint Andrew. Benoît Biscop, nous l'avons vu plus haut, fonda les deux grands monastères de Wearmouth et de Yarrow, dans le Northumbrie (673-682). Ce sont deux monastères jumeaux élevés, l'un en l'honneur de saint Pierre, l'autre de saint Paul, et où les lettres et les arts furent cultivés avec passion. La mémoire de celui de Yarrow surtout vivra aussi longtemps que celle du Vénérable Bède, qui y a passé toute sa vie dans la pratique de l'étude et des plus hautes vertus.

L'abbaye de Croyland, en Mercie, fut élevée par le roi Ethelred en 716. Les Danois en firent un monceau de ruines, mais elle se releva lors du réveil monastique au Xe siècle.

Tous ces monastères anglo-saxons suivaient la règle bénédictine, adoptée par saint Augustin et ses moines. Cette règle était en parfaite conformité avec le génie et les besoins de ces peuples. Le moine bénédictin était tour à tour un religieux, un laboureur, un artisan, un lettré ; il passait de l'église à l'atelier, et de la culture des champs à l'étude des saintes lettres et des sciences. Ces monastères, en plus de leur caractère religieux, devenaient de grands centres agricoles, industriels et littéraires, et nul pays n'a obtenu à cet égard des résultats comparables à ceux de la Bretagne anglo-saxonne du VII et du VIIIe siècle. On a même dit que dans telles de ces maisons, Malmesbury, Lindisfarne, Melrose, Witby, les études y fleurirent au point que l'île de Bretagne devint, au VIIIe siècle, un

centre littéraire aussi important que l'Italie même[1]. Enfin ils étaient un bienfait pour les habitants des alentours, en ce sens qu'ils pouvaient y envoyer leurs enfants pour être instruits sans la moindre rétribution.

Si la Grande-Bretagne, au VIII siècle, s'est élevée fort au-dessus des autres pays de l'Europe occidentale par la science et la religion, elle doit cette prééminence surtout au zèle intelligent et pieux de plusieurs de ses rois, qui se sont employés non seulement à faire fleurir la paix dans leurs états, mais à favoriser la conversion et l'instruction de leurs sujets. Néanmoins les fréquents rapports que les Anglo-Saxons ont eus avec Rome, après leur conversion, leur ont également été d'un grand secours quant à leurs progrès naissants dans les arts. On se rappelle les ouvriers de divers métiers que Benoît Biscop ramena de la capitale romaine, ainsi que les nombreux manuscrits qu'il en rapporta. De fait, c'est de Rome que leur vinrent la plupart de leurs connaissances. "La ville éternelle leur apparaissait comme le foyer sacré de la religion, de l'art, de la littérature et de la science; ils s'inspiraient d'elle, tournaient toutes leurs pensées vers l'antique métropole du monde chrétien, ils aspiraient avec ardeur à la contempler de leurs yeux, à y vivre et à laisser leurs dépouilles dans un sol consacré par le sang des martyrs et par les bénédictions du père commun des fidèles[2]. "Chaque année, de nombreux pèlerins anglo-saxons, religieux et religieuses, prêtres, évêques et nobles, se

1. Mignet, Notices et mémoires histor. t. 11, p. 28.

2. Emile de Bonnechose,—*Histoire d'Angleterre.*

mettaient en route. Arrivés en vue de la ville sainte, ils s'arrêtaient pour la contempler et s'agenouiller. Leur première visite était pour le tombeau de saint Pierre."

Mais, pour en revenir à la vie monastique, il y a toujours ce grand fait qu'elle a contribué pour une large part à la formation chrétienne des Celtes et des Anglo-Saxons, et longue serait la liste des rois, des reines, des princesses et personnages de sang royal de ces deux peuples, du dernier surtout, qui auraient abandonné le monde pour embrasser l'état religieux.

Monastères doubles. — Il existait chez les Anglo-Saxons convertis une institution dont il ne reste plus que le souvenir mais qui, suivant les idées du temps, a très bien fonctionné, tant au point de vue religieux que sous celui de l'étude. Je veux parler de ce qu'on a appelé les monastères doubles, comprenant deux communautés distinctes, l'un de moines, l'autre de monialès, vivant séparément, mais sous l'autorité d'un chef unique. Or, ce chef unique, sous les Anglo-Saxons, était souvent une femme.

La femme, déjà tenue en honneur par les races germaines, acquit, après la conversion des Saxons au christianisme, une influence marquée dans la société religieuse où elle joue parfois un rôle tellement considérable qu'un membre du parlement, dit Avède Barine dans ses *Couvents du temps jadis*, n'est qu'un très petit personnage auprès de telle abbesse anglo-saxonne du VII et VIIIe siècle... telle religieuse de ces temps loin-

tains avait formé autant d'hommes distingués que l'a jamais fait n'importe quel professeur d'Oxford ou de Cambridge...

L'illustre monastère de Whitby avait pour abbesse la princesse Hilda, sainte Hilda, mère de toute une génération d'évêques et de missionnaires, celui d'Ely, la reine Etheldreda, femme de Egfrid, roi de Northumbrie; celui de Coldingham, au nord de Lindisfarne, sur la frontière de l'Ecosse, était sous la conduite d'Ebba, autre fille des rois de Northumbrie (650 à 683). Tous ces monastères étaient doubles, de même que celui de Tynemouth fondé par les moniales de Whitby, à l'embouchure de la Tyne. Martlepool, Bardney, Beverley, Lyminge, Barking, Minster, Winbourne étaient sous le même régime. Telles de ces abbayes, comme celle d'Ely, de Lyminge, de Whitby, occupent de vastes domaines, avec bâtiments d'exploitation, des ateliers, l'église, le monastère, l'hôpital, sous la direction de l'abbesse, laquelle, en dehors du monastère, commanda à de nombreux vassaux.

"Chose singulière, ce paradoxe des monastères doubles, que l'Eglise finit par abolir, ne donna pas lieu aux abus qu'on aurait pu craindre. D'ordinaire ces communautés se distinguèrent au contraire par leur régularité. Il y eut entre les deux communautés une émulation pour le bien et une sorte d'encouragement réciproque qui produisit d'heureux résultats, tant au point de vue de la sainteté que de l'étude. La plupart de ceux que nous avons nommés furent des foyers de haute culture littéraire, où des hommes comme Aldhelm, comme Boniface, comme Aidan et Wilfrid ne

dédaignaient pas de venir chercher leurs inspirations[1].

Ces grandes abbayes de femmes, au VIIe siècle, étaient en même temps des maisons d'éducation. L'instruction qui s'y donnait était sérieuse, profonde et étendue. Dans ces monastères de femmes, on apportait aux études littéraires, le même soin et la même persévérance que dans les communautés d'hommes, et, peut-être, plus d'entraînement et d'enthousiasme. Leur influence bienfaisante s'étendait au loin. On y lisait attentivement les saints Pères et les Docteurs de l'Eglise. Presque toutes savaient le latin, et c'est dans cette langue qu'elles s'écrivaient lorsqu'elles habitaient des couvents différents ou qu'elles se trouvaient séparées. Elles cultivaient la prose, composaient des vers et transcrivaient les manuscrits, qu'elles enluminaient avec art. Beaucoup connaissaient le grec, et lisaient les auteurs de l'antiquité, n'éprouvant aucune difficulté à citer Virgile, Ovide et autres anciens. Ces religieuses, si instruites surent prêter un efficace et précieux concours à saint Boniface et autres missionnaires saxons dans leur œuvre de la conversion de la Germanie.

Dans ces couvents de religieuses, les jeunes personnes apprenaient à travailler à l'aiguille, à lire l'anglais et quelquefois le latin. Et non seulement les filles de la classe inférieure dont les parents ne pouvaient fournir aux frais de leur éducation, mais celles des nobles et des gentilhommes étaient élevées dans ces maisons.

L'Eglise et les invasions danoises.—Nous avons vu dans la première partie de cet ouvrage qu'un grand nombre de ces monastères furent dévastés par les Da-

1. Dom Fernand Cabrol.

nois. Les hommes de prière qui les habitaient, habitués à l'étude, à la transcription des manuscrits, aux travaux de l'agriculture, étaient plus propres aux œuvres de paix qu'aux combats sanglants. L'invasion de 870 fut sous ce rapport la plus désastreuse. L'œuvre de civilisation dont Egbert, Bède, Aldhelm, Benoît Biscop, Wilfrid, avaient été les heureux initiateurs, allait être, pour un temps du moins, en partie anéantie. Ces foyers d'étude qu'étaient les monastères étant détruits, le peuple, en proie d'ailleurs à une guerre de dévastation qui devait durer un siècle et au-delà, allait retomber dans l'ignorance et retourner à la barbarie. Alfred, au commencement de son règne, se plaint que l'ignorance était générale autour de lui. "Autrefois, dit-il, on venait chercher la sagesse dans notre patrie; maintenant si nous voulons reconquérir la science, il nous faudra l'aller chercher chez nos voisins."

Alfred, pour sa part, nous le verrons bientôt, va remédier à ce déplorable état de choses.

On conçoit que la destruction des monastères et des écoles qui s'y rattachaient ait arrêté la diffusion des connaissances, le progrès de la civilisation et de la vie chrétienne. L'ignorance devenait générale. Les lois de l'Eglise étaient négligées; l'indifférence menaçait de gagner toutes les âmes. Des abus, de graves désordres, conséquences des malheurs des temps, s'étaient introduits dans l'Eglise même. Aussi, le pape Hadrien jugea-t-il à propos d'envoyer en Angleterre deux légats pour y rétablir la discipline. Ces délégués visitent la Grande-Bretagne et convoquent un premier concile à Finchdale près de Durham, puis un second à Chersea,

787. Il fut adjoint aux évêques de tenir des synodes plus souvent, de visiter leurs diocèses et de faire disparaître les infractions dont les moines et les chanoines se rendaient alors coupables. Ceci se passait sous le règne d'Offa, roi de Mercie, de 757 à 796. Son fils fut sacré et reconnu par les deux légats comme son successeur. C'est Ina, roi de Wessex, mort à Rome en 726, et qui avait fondé une école pour ceux de ses compatriotes qui séjournaient dans cette capitale du monde chrétien, que l'on fait remonter l'origine du denier de saint Pierre. Il fut de nouveau décrété par Offa, roi de Mercie, et définitivement organisé par Ethelwolf. Un impôt d'un penny devait être levé annuellement par famille en faveur de l'Eglise de Rome, cette rente devant servir à l'entretien d'une église et d'un grand hospice destiné à devenir le quartier général des pèlerins saxons à Rome, dont la dévotion envers le siège de Pierre rendait les visites de plus en plus nombreuses. Ethelwolf, mort en 858, étendit le denier de saint Pierre à toute l'Angleterre. Un vase de terre contenant de nombreuses pièces de monnaie anglo-saxonnes a été découvert dans les fouilles récentes du Forum, sous la maison des Vestales. Ces pièces, provenant du denier de saint Pierre, remontaient au temps du pape Marin (829-842) appartenant au trésor pontifical.

Le pape Formose (891) informé de l'état lamentable de l'Eglise, écrit aux évêques d'Angleterre une lettre sévère par laquelle il leur reprochait leur négligence et les exhortait à revenir à la discipline primitive. Cette lettre inspira un salutaire retour. Ce fut l'œu-

vre d'une partie du Xe siècle. Alfred avait rétabli l'ordre dans le royaume, réorganisé la société et restauré les études ; quelques grands évêques allaient maintenant travailler à la réforme de la discipline ecclésiastique et au réveil monastique.

Edouard, fils et successeur d'Alfred (900 à 924) continua avec succès l'œuvre de son père. Athelstan (924 à 940), fils de ce dernier, étendit sa domination plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs, au point de prendre le titre de *roi de toute la Bretagne*. Edmond et Edred, ses frères, régnèrent successivement l'espace de quinze ans, et réussirent à maintenir l'ordre dans le royaume. Les règnes réunis de ces quatre rois forment une période de soixante-quinze ans, pendant laquelle l'Angleterre jouit d'une tranquillité enviable comparée à ce qui se passait sur le continent.

Saint Odon. — C'est sous le roi Edmond que saint Odon, évêque de Sherborne, fut ordonné archevêque de Canterbury.

Odon était fils d'un noble danois récemment établi en Angleterre. Son père encore païen, le fit élever dans l'étude des lettres, mais l'enfant eut l'occasion de fréquenter les chrétiens et d'aller à leurs instructions, si bien que son père, voyant l'impression que son esprit en recevait, lui défendit d'assister aux exercices des chrétiens dans leurs églises. Odon, cependant, touché de la grâce de Dieu, continua à se faire instruire et à se préparer au baptême. Son père l'ayant déshérité, il se mit sous la protection du duc Adhelm, l'un des favoris du roi Alfred, qui lui donna des maîtres qui lui enseignèrent les sciences humaines et ecclésiasti-

ques. Ainsi instruit, il demanda et reçu le baptême, puis la tonsure cléricale, et peu de temps après les ordres mineurs de l'Eglise. Il était un sujet d'édification pour tout le monde. La voix publique l'ayant déclaré digne du sacerdoce et des premiers emplois de l'Eglise, et bien qu'il n'eût pas l'âge requis, il fut ordonné prêtre. Son patron, le duc Adhelm, en fit son confesseur, le retint à la cour pour avoir l'avantage de pouvoir tous les jours entendre la messe d'un prêtre dont il connaissait le savoir et la sainteté. Plus tard, étant tombé malade dans un voyage qu'il fit à Rome, il avoua devoir sa guérison aux prières d'Odon, qu'il avait amené avec lui. Il passa encore plusieurs années à la cour sous le roi Edouard, fils et successeur d'Alfred, aimé et honoré du roi et des grands du royaume, à cause de sa charité et de son zèle pour le salut de tous. L'évêché de Sherborne étant devenu vacant, le roi Athelstan, qui avait succédé à son père Edouard, conformément aux vœux des prélats, du clergé et du peuple, désigna Odon pour occuper ce siège, qu'il dût accepter d'autorité. La façon dont il administra son diocèse ne permit point de doute que sa vocation était venue de Dieu. Le roi Athelstan étant mort trois ans après, eut pour successeur son frère Edmond, qui tint Odon en si grande considération qu'il voulut en faire un premier dignitaire de l'Église en le plaçant, malgré ses plus vives résistances, sur le siège de Canterbury, devenu vacant par le décès de l'archevêque Wlfelme, arrivé sur la fin de l'année 942. A bout de raison, il prétendit, pour motifier son refus, que jusqu'alors tous les évêques de Canterbury avaient été des moines. En-

fin, le roi n'eut pas plus tôt reçu son consentement, qu'on fit venir du monastère de Fleury en France un abbé qui apporta un habit au nouvel archevêque, qui fit profession de la règle de saint Benoît entre ses mains. Une fois placé sur le siège métropolitain, il veilla avec sollicitude sur son troupeau et sur tous les autres pasteurs du royaume, employant son autorité au rétablissement de la discipline et à l'observation des canons. Edmond ne faisait rien d'important sans son conseil et sa participation, surtout dans les affaires qui regardaient l'Église.

Saint Odon eut la joie de donner l'ordination à saint Dunstan, lui prédisant en même temps qu'il serait un jour archevêque de Canterbury en sa place. Il mourut deux ans après, comblé de grâces et de mérites, le 4 juillet 961.

Il est de fait qu'au moment où Odon devenait archevêque de Canterbury, Dunstan, qui devait un jour lui succéder et continuer son œuvre de réforme, se faisait moine à Winchester.

Saint Dunstan.—Saint Dunstan naquit en 925, près du monastère de Glastonbury, de parents nobles et pieux. La légende raconte que quelque temps avant sa naissance, le jour de la Purification de la sainte Vierge, son père et sa mère étaient dans l'église, en la ville de Glastonbury, où la fête avait attiré une nombreuse noblesse et un peuple non moins nombreux. Au commencement de la messe, alors que tous les assistants portaient un cierge allumé, on vit, au même moment, tous les cierges s'éteindre sans cause apparente. Chacun fut surpris et étonné d'un événement si extra-

ordinaire. Mais on le fut bien davantage quand on vit descendre du ciel une flamme qui ralluma le cierge de celle qui devait être la mère de Dunstan, auquel chacun vint ensuite rallumer le sien. Ce prodige augmenta encore la vénération que l'on portait à cette vertueuse femme, et fit concevoir de grandes espérances pour l'enfant qui devait naître d'elle.

Quoi qu'il en soit, ce que nous savons a n'en pas douter, est que Dunstan, élevé dans la pratique des vertus chrétiennes, reçut une forte et brillante éducation ; qu'il embrassa la vie monastique au monastère de Winchester en 941, et qu'il était appelé sous Edmond à la cour pour y inaugurer ses fonctions de conseiller et d'administrateur, fonctions qu'il continua, pour le plus grand bien de l'Eglise et du pays, sous les différents princes qui se suivirent jusqu'à sa mort, en 988.

Dunstan fut donc à la fois un homme célèbre et un saint, d'une nature ardente, enthousiaste, de mœurs austères, et doué d'une volonté propre à accomplir de grandes choses. Sa nature était gaie, prime-sautière, artistique, dit un de ses biographes[1] ; il était capable d'éprouver et d'inspirer de fortes affections. Il avait l'esprit vif, la mémoire fidèle, le langage abondant, facile, jovial, adroit, ingénieux, artiste et musicien, il était en même temps un travailleur infatigable, toujours occupé à lire, à construire, à agir.

C'est également sous Edmond qu'il fut nommé abbé de Glastonbury et que ce monastère, sous sa direction,

1. J.-R. Green

brilla d'un nouvel éclat et forma ces évêques et abbés qui allèrent porter dans tout le royaume le zèle de la réforme.

Voici à la suite de quel événement il devint prieur de ce célèbre monastère.

Comme il arrive souvent à la cour des rois, Dunstan y avait des envieux, à tel point qu'un jour Edmond le chassa honteusement. Le lendemain, comme il était à la chasse, son cheval, que la course animait, arriva en face d'un abîme et allait s'y précipiter quand Edmond, se recommandant à Dieu, se rappelle d'avoir peut-être commis une injustice envers Dunstan qu'il avait offensé, promet de la réparer s'il échappe au péril. Son cheval levait déjà les pieds au-dessus du vide quand soudain il s'arrête. Le roi Edmond rend grâce à Dieu et, de retour au palais, il fait venir Dunstan, lui dit de monter à cheval et de l'accompagner dans un petit voyage. Ils arrivent ainsi à Glastonbury, entrent dans l'église, où le roi, après une fervente prière, prenant la main de Dunstan, la baise avec respect et la place dans la chaire sacerdotale, en disant : Sois le prélat de cette chaire et le très fidèle abbé de cette église ; s'il te manque quelque chose pour le culte divin ou l'observation de la règle, moi j'y suppléerai de grand cœur.

C'est alors que Dunstan y jeta les fondements d'une église plus magnifique et régularisa les lieux déjà existants. Quand tout fut complété, il y assembla, sous la règle de Saint-Benoît, une grande communauté de moines, dont il fut le premier abbé, et dont la vie sous sa direction réalisait la perfection évangélique. On en tira un grand nombre d'évêques et d'abbés qui allèrent,

comme on vient de le dire, porter dans tout le royaume le zèle de la réforme, si bien que Dunstan fut considéré comme le principal restaurateur de la religion en Angleterre. Il fonda encore en divers lieux cinq autres monastères, qui, pas ses soins, devinrent de florissantes et édifiantes communautés.

Au banquet qui suivit le couronnement d'Edwy, deuxième successeur d'Edmond (955), ce prince, qui n'avait alors que quinze ans, s'étant permis de se retirer avant la fin de la cérémonie avec deux dames de la cour qui étaient ses parentes, suivant les uns, ou avec une favorite, selon d'autres, les guerriers, les évêques et les abbés qui formaient le *Witan* ou conseil, prirent offense de ce manque de convenance et députèrent Dunstan auprès du roi pour le faire revenir. Sur ses instances, le roi revint, couronne en tête, et reprit sa place au banquet, mais garda ombrage en même temps de la hardiesse du courageux conseiller. Edwy, par les désordres de sa vie, opprima et scandalisa tellement son peuple, que Dunstan crut de son devoir de lui faire des sévères remontrances, ce qui lui valut d'être exilé. Il passa en Flandre, se retira au monastère de Saint-Pierre de Gand, tenu en grande estime pour la piété et les études. Son absence ne dura que deux ans. Edwy ayant été chassé du trône, fut remplacé par son frère Edgar, qui fut couronné en 957. Celui-ci rappela Dunstan pour reprendre son rang de conseiller et il eut alors, comme ministre du roi, le pouvoir ecclésiastique et civil du royaume. Edgar l'ayant nommé évêque de Worcester, ce fut saint Odon, archevêque de Canterbury, qui le consacra ; mais dans la cérémonie,

au lieu de le nommer évêque de Worcester, il le nommait archevêque de Canterbury, comme s'il se fut agi de son église. Les assistants, croyant à une méprise, le lui firent remarquer: "Je sais, mes enfants, leur répondit-il, ce que Dieu opère en moi; de mon vivant il sera évêque de Worcester, mais, après ma mort, il gouvernera toute l'Angleterre. Saint Odon étant mort en 961, Dunstan, après bien des instances, accepta d'être archevêque de Canterbury. A cette occasion, il alla à Rome prier sur les tombeaux des saints Apôtres et demander, suivant l'usage, le pallium, qui était l'insigne de sa nouvelle dignité. Le pape l'établit son légat dans toute l'Angleterre. Pendant vingt-huit ans, il exerça l'autorité la plus active et la plus bienfaisante sur toute l'Eglise, et tout en conservant son influence auprès du roi, il visita toutes les villes de son royaume et ses dépendances soit pour prêcher la foi à ceux qui ne la connaissaient pas, soit pour la plus complète instruction des fidèles. Il assigne des revenus aux monastères, multiple les écoles et encourage les traductions d'ouvrages propres à instruire et édifier, travaille avec énergie à reformer le clergé, tant régulier que séculier. Autrefois, durant les deux premiers siècles de l'Eglise saxonne, le clergé vivait en communauté, sous des règles particulières, observant le célibat; mais à la suite de la confusion créée par les Danois, nombre de clercs, prêtres, diacres et sous-diacres s'étaient retirés dans leurs familles, et dans le relâchement qui s'ensuivit, au mépris de leur profession, finirent par mener la vie des laïques, s'adonnant à la chasse, prenant part à leurs plaisirs et vivant dans toutes sortes de dissipations.

En 969, Dunstan, sous l'autorité du Pape Jean XIII, réunit à Canterbury un concile pour mettre fin à ces désordres et rétablir l'ancienne discipline. Il publia à cet effet un recueil de *canons* et une *Concordance* de toutes les règles monastiques. Le roi Edgar lui-même prit part au concile et, dans un discours aux évêques, parla du dérèglement du clergé. "Dieu nous ayant soumis toutes les nations de ce royaume, dit-il, il est juste que nous travaillions à les soumettre à ses lois. C'est à moi de gouverner les laïques équitablement, de leur rendre justice, de punir les sacrilèges, de réprimer les rebelles, de défendre le pauvre contre le riche, le faible contre le fort. C'est encore à moi de procurer aux ministres des églises, aux communautés des moines et aux chœurs des vierges, la substance et la sécurité nécessaires. Mais c'est à vous, vénérables Pères, d'examiner et de corriger les mœurs. Réveillez votre zèle, ô Pontifes, réveillez votre zèle pour les voies du Seigneur, pour les justices de notre Dieu. Il est temps de vous élever contre ceux qui ont dissipé la loi divine. J'ai en main le glaive de Constantin, et vous celui de Pierre. Joignons nos mains, unissons le glaive au glaive pour purger le sanctuaire."

Saint Dunstan, soutenu à la fois par le pape et le roi, ordonna dans ce concile, par un décret solennel, que tous les chanoines, les diacres et les sous-diacres gardassent la continence ou quittassent leurs églises. Deux évêques, reconnus par la sainteté de leur vie, furent chargés de l'exécution de cette décision.

Edgar publia également des lois relatives aux matières ecclésiastiques et pour abolir les restes d'idolâtrie,

comme la nécromancie, les divinations, les enchantements, ce qui ne l'empêcha pas d'être lui-même soumis à une pénitence publique pour une faute grave dont il s'était rendu coupable.

Principal conseiller du roi saint Edouard, fils d'Edgar (975-978), Dunstan mourut âgé de soixante-dix ans sous le règne d'Ethelred. Pendant toute la durée de son administration, il fit régner la paix et la justice et, avec l'ordre, le royaume jouit d'une grande prospérité. Il rétablit les lettres en Angleterre, aussi bien que la discipline monastique.

Dunstan, dans son œuvre de réforme, eut de zélés collaborateurs dans la personne d'Æthelwold, son disciple et son ami, et dans celle d'Oswald, neveu d'Odon de Canterbury. Le premier rétabit la discipline dans le monastère d'Abingdon dont il fut nommé abbé. Devenu en 963 évêque de Winchester, il ranima la vie religieuse dans tout son diocèse à l'aide de moines qu'il fit venir de Corbie, et de moines anglais qu'il envoya se former aux saines traditions bénédictines, dans le grand monastère de Fleury-sur-Loire, près Orléans. Les Anglais aimaient le séjour de cette abbaye, qui possédait le corps de saint Benoît, et qui leur servait d'étape dans leurs voyages à Rome. Æthelwold traduisit en anglais la règle de saint Benoît pour les moines qui ignoraient le latin.

Misères des temps.—Mais voici venir des jours de deuil pour l'Eglise et la nation tout entière. Le fléau des invasions danoises va se renouveler et plonger le pays dans la ruine et la désolation. L'œuvre de civilisation et de restauration de Dunstan et des rois précé-

dents va sembler disparaître. Elle est en effet entravée, mais pour un temps seulement. Cette funeste période s'étend depuis le commencement du règne d'Ethelred, 982, qui succède à son frère Edouard le Martyr, jusqu'à la conquête normande, 1066. Elle est due surtout à l'inertie et à l'incapacité d'Ethelred qui, durant tout son long règne (982 à 1016) non seulement ne put conserver le fruit des efforts de ses prédécesseurs, mais ne sut ni prévenir ni arrêter les invasions des Danois. Ceux-ci prirent avantage de la faiblesse du gouvernement pour rentrer dans le pays et s'y établir. Quant à la race, faute d'un chef capable de la mener résolument à la rencontre de l'ennemi, elle n'en témoigne pas moins d'une puissante vitalité, opposant à la mauvaise fortune ces qualités d'endurance, cette constance, cette patience dont elle est douée et qui font que, l'orage passé, elle saura se relever.

Nous avons déj à dit ailleurs toutes les tristesses de ce règne où pas une année ne se passe sans amener une défaite, où chaque année le roi levait sur ses sujets une taxe, l'impôt danois, l'ignominieux *danegelt,* destiné à payer l'ennemi pour s'éloigner.

L'oeuvre de Dunstan ne périt point tout entière après sa mort; son influence continua encore à se faire sentir, mais l'Eglise, en face de la démoralisation générale, ne reverra plus les jours glorieux du grand réformateur. Dunstan a bien formé des disciples qui lui succèdent sur le siège de Canterbury et qui s'efforcent de maintenir son esprit et la discipline qu'il avait introduite, mais ils n'ont pas son autorité.

De son côté, Oswald, archevêque d'York, l'ami de saint Dunstan et qui l'avait si puissamment secondé dans l'œuvre de la réforme, vivait encore, 992. Il or donna de nouvelles lois pour obliger les évêques, les prêtres, les abbés, à garder le célibat, et les moines et les religieuses à vivre dans la chasteté. Ælfric abbé de Cerne, une abbaye dans le Dorsetshire, précisait la discipline de l'Eglise dans des *canons* qu'il écrivait pour l'évêque de Sherborne. Dans ses instructions aux prêtres, il leur rappelait le devoir de prêcher chaque dimanche. Il écrivit même, de 983 à 990, pour leur faciliter la tâche, deux livres contenant quarante homélies chacun. Ces homélies, qui ne sont plutôt que des traductions ou des adaptations du latin en anglais, ne se distinguent ni par leur mérite littéraire ni par leur profondeur; mais c'était beaucoup pour un clergé peu instruit d'avoir un sujet ou modèle de prédication pour chaque dimanche de l'année. Il nous a aussi laissé quelques *vies de saints* et autres ouvrages propres à aider à la prédication.

Canut devint roi du royaume après la mort d'Edmond Côte de Fer, qui succéda à son père Ethelred et qui ne régna que quelques mois. Le roi danois chercha à gouverner avec sagesse et modération, réunissant sous une même législation Anglais et Danois. Il avait été baptisé en 1013, et dès ce moment il s'appliqua à réparer le passé et à conformer sa conduite aux préceptes du christianisme. Il fit même construire une abbaye à Holm (Norfolk) en expiation des maux causés à l'Angleterre par les Danois ses compatriotes. Il témoigna au nouvel archevêque de Canterbury

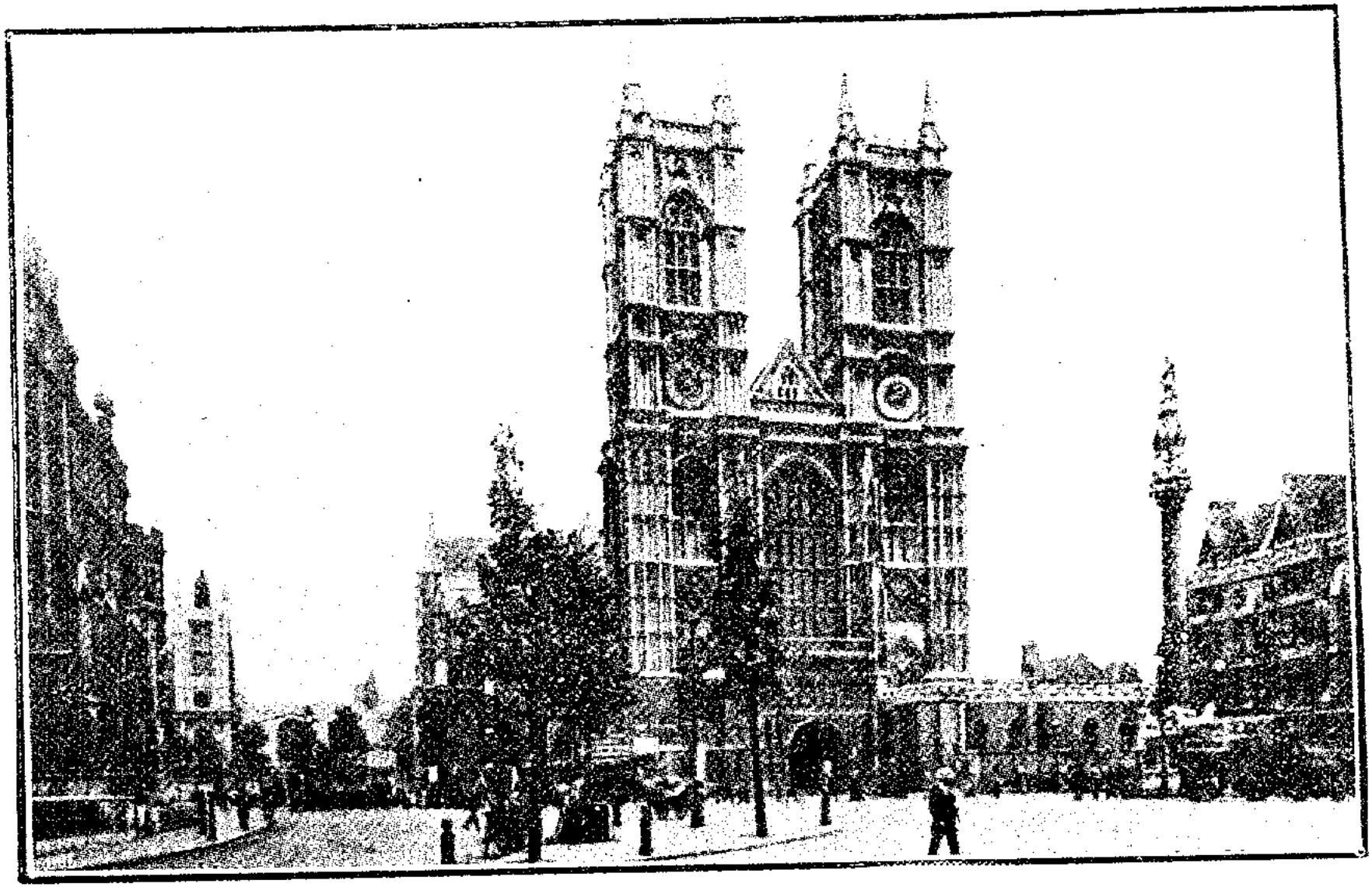
Æthelnoth, qui avait succédé à saint Elphège, tué par les Danois, une considération particulière. Lorsque le corps de ce martyr fut transporté de l'église de Saint-Paul de Londres à Canterbury, il suivit le cortège avec la reine et son fils. Ce fut sous l'inspiration d'Æthelnoth, dont il aimait à prendre les conseils, qu'il publia à Winchester ses lois ecclésiastiques. Il prit même, parmi les plus habiles et les plus instruits, des prêtres qui lui servirent de secrétaires et de conseillers dans l'administraton des affaires du royaume. Mais comme c'était parmi les membres de ce conseil qu'il choisissait les évêques et les abbés, l'Eglise n'eut guère à se féliciter de ces nominations, car ces hommes, plus au fait des intrigues et des affaires du monde que des questions religieuses, étaient le plus souvent dépourvus des vertus qui avaient distingué les évêques du temps de saint Dunstan et d'Alfred le Grand.

Nous ne reviendrons pas sur l'épisode de son pèlerinage à Rome. Canut mourut en 1035, après un règne en somme bienfaisant pour l'Eglise et l'Etat, au sein duquel il ramena la paix par l'union des Anglais et des Danois.

Il eut pour successeur ses deux fils, Harold, qui régna cinq ans, et Hardcanut, deux ans. Ces deux règnes, si courts qu'ils aient été, furent des plus néfastes. L'Eglise eut particulièrement à souffrir de leur ingérence dans ses affaires; ils nommèrent aux évêchés des clercs indignes et où l'on vit l'intrigue et la simonie devenir des pratiques habituelles.

La dynastie danoise éteinte, Edouard, saint Edouard le Confesseur, (1042-1066) fils d'Ethelred, revint de Normandie où il avait été élevé, et reprit le trône de ses aïeux.

Ce fut un monarque juste et bon, aimé des Anglais à cause de son humanité, de sa justice, de sa piété et du sang de leurs anciens souverains dont il descendait. Banni de son pays durant les règnes de Canut le Grand et de ses fils, à la mort de Hardcanut, en 1041, les Anglais saisirent cette occasion pour secouer le joug du Danemark et rappeler le descendant de la vieille race royale anglo-saxonne qui, comme on vient de le dire reprit le trône de ses aïeux. Il donna un recueil de loi qui sert encore de base à la constitution du peuple britannique. Il avait fait vœu, s'il obtenait la restitution de son royaume, de faire en reconnaissance un pèlerinage à Rome, mais vu l'état troublé du royaume et les désordres que l'on craignait que son absence pourrait provoquer, il en fut dispensé par le pape Léon IX, qui lui ordonna en échange de distribuer aux pauvres les sommes d'argent qu'il avait mises en réserve pour ce voyage, et de construire et doter en l'honneur du Prince des Apôtres, dans sa ville capitale, un monastère pour la gloire de Dieu, l'instruction et l'édification de son peuple. En exécution de cet ordre, il releva l'ancien monastère de Westminster, qui était tombé en ruines et n'avait plus que quelques moines. Cette célèbre abbaye, successivement agrandie et embellie par les successeurs du roi Edouard, a suivi dans son épanouissement le développement de l'Angleterre même. Sépulture préférée des souverains et des grands



Abbaye de Westminster.

hommes, elle est devenue comme le Panthéon de la Grande-Bretagne et le centre de la monarchie.

Edouard pratiqua dans un haut degré d'héroïsme toutes les vertus chrétiennes, se livrant aux pratiques religieuses les plus austères. Secondé par une plus vive intelligence, par une énergie de caractère plus virile, par un plus grand esprit d'initiative, Edouard aurait pu opérer les réformes que demandaient les circonstances et rendre à l'Eglise l'éclat des derniers siècles. Il eut le tort de s'abandonner à l'influence normande qui le rendit impopulaire auprès de ceux qu'il était appelé à gouverner. Il se forma deux parties politiques, le parti normand, représenté par le roi, et celui des grands feudataires, ses égaux en puissance, et qui se posaient comme les champions de la cause nationale.

Ces divisions causèrent dans l'Etat des perturbations regrettables dont profitèrent les prélats ambitieux pour tramer des intrigues et poursuivre leurs menées.

Ce fut au milieu de toute cette confusion politique et religieuse que le saxon Godwin, comte de Wessex, osa placer un de ses parents archevêque de Canterbury. Cette fois, le roi, ne tenant aucun compte de cette nomination, donna le siège à Robert, un de ses conseillers. Godwin dût s'exiler, mais il revint bientôt à la tête d'une armée, et nomma pour occuper le siège métropolitain un de ses favoris, Stigand, qui était déjà évêque de Winchester et abbé de plusieurs abbayes. Cet intrus n'osa pas aller à Rome chercher le pallium, mas s'empara de celui que Robert, dans sa fuite, avait laissé derrière lui. Aussi, Stigand ne fût-

il reconnu ni par l'Eglise d'Angleterre ni par le pape, qui considérait Robert comme l'évêque légitime. Il est vrai que Harold obtint plus tard de Benoit X le pallium pour le partisan de son père, mais ce fut une démarche malheureuse pour Stigand et qui compromit gravement les espérances futures de Harold, car Benoit n'était qu'un antipape.

Tous ces faits sont à retenir, car ils auront une grande influence quand Guillaume, dans son projet d'invasion d'Angleterre, sollicitera plus tard l'approbation du pape.

Edouard, se tint en relation constante avec Rome. Au concile de Reims, sous Léon X, en 1049, l'Angleterre était représentée par un évêque et deux abbés. L'année suivante, le roi chargea deux évêques anglais d'assister au concile tenu à Rome à l'occasion des erreurs de Bérenger de Tours contre l'Eucharistie. En 1062, le pape Alexandre II envoya deux légats en Angleterre avec mission de régler une question de discipline touchant l'archevêque d'York. Une des conséquences de cette mission fut l'élévation au siège de Worcester de Wulfstan, un des prélats des plus dignes et des plus sages qui ont honoré l'Eglise d'Angleterre durant cette période de 1062 à 1095.

Mais, voici la conquête normande qui approche. Elle va donner définitivement aux Saxons l'unité nationale qui lui avait manquée jusqu'ici; elle va achever de former le peuple anglais, les Anglais. L'Eglise, de son côté, avec les Lanfranc et les saint Anselme sur le siège de Canterbury sortira purifiée de cette longue époque d'affaiblissement. Elle ouvrira une ère

nouvelle pour le plus grand bien spirituel des âmes, l'avancement de la civilisation et le rétablissement de la paix dans le royaume. Après la déposition de Stigand, Lanfranc, devenu archévêque de Canterbury, primat d'Angleterre et légât-né du Saint-Siège, rétablit la discipline dans les couvents et le célibat dans le clergé, fonde un grand nombre d'écoles et d'hôpitaux. Il fit pour l'Eglise anglo-normande ce que le primat Théodore avait fait, de son temps, pour l'Eglise anglo-saxonne. Il y eut un réveil de foi, qui se manifesta par un grand zèle pour les fondations pieuses et nombre de beaux monuments couvrit bientôt tout le pays. Son successeur, saint Anselme, s'emploie de toute son autorité à renforcer la discipline et à soustraire à l'influence du roi les élections épiscopales, abus trop commun aux souverains du moyen-âge.

Voilà quelle était la position de l'Eglise à la veille de la conquête normande et ce qu'elle promettait de devenir sous le nouveau régime.

Le lecteur a sans doute remarqué l'accueil plutôt bienveillant que les différents rois de l'heptarchie saxonne firent aux porteurs de la doctrine nouvelle, qui eut pour leur pays de si prodigieuses et heureuses conséquences. Une fois la semence jetée, comme elle tombait en bonne terre, elle a germé et s'est étendue avec une rapidité merveilleuse. La prédiction du saint pape Grégoire, alors que simple moine il traversait le marché aux esclaves de Rome, que les hommes du pays des Angles chanteraient bientôt l'*Alleluia* du Christ, s'est trouvée réalisée. La lumière de l'Evangile n'eut pas plutôt brillé aux yeux de ces peuples, qu'ils devinrent des hommes nouveaux et de vrais dis-

ciples du Sauveur. Si, comme on l'a dit, la France a été faite par les évêques, il est bien plus vrai encore que l'Angleterre chrétienne a été faite par les moines. Augustin et ses moines ont tiré les Anglo-Saxons des ténèbres du paganisme pour les élever par la vertu moralisante de l'Evangile vers des hauteurs de civilisation qu'on n'aurait alors guère cru possibles. Cette île fameuse, dont la réputation de sauvagerie, avait rempli d'effroi l'âme des compagnons d'Augustin, produisait maintenant des fruits étonnants de sainteté, une foule d'hommes célèbres par leur piété et leur savoir. Nous lisons dans le *Monasticon Anglicanum*[1], que dans l'espace de cent ans, trente, tant rois que reines des Anglo-Saxons, descendirent du trône pour aller se renfermer dans des cloîtres. Ils estimaient que c'était une gloire suprême que d'aller mourir sous la robe monacale, là où cent ans auparavant un moine romain avait rencontré de jeunes Anglo-Saxons sur le marché aux esclaves. On cite, entre autres, Ina, roi des Saxons occidentaux, qui, après avoir régné trente-deux ans avec beaucoup de gloire et affermi la tranquillité de ses états par des lois pleines de sagesse, abdiqua la couronne et se retira à Rome avec la reine, son épouse, non pour y étaler le faste de la royauté, mais pour s'y cacher aux yeux du monde. Ils embrassèrent l'un et l'autre la vie monastique.

Nous avons vu les grands hommes d'action, les dévoués initiateurs, les grands prélats, les conseillers pour les rois, les savants, que la race saxonne a produits sous le souffle chrétien, l'Eglise enfin, bien disciplinée,

[1] T. William Dugdale.

qu'ils établirent sur des fondements solides. De cette race naîtront encore des apôtres infatigables qu'une foi ardente et le zèle pour le service du Seigneur pousseront vers les plages incultes pour lui gagner de nouveaux disciples: tels, saint Boniface qui, sur un mot de Grégoire II, partira de l'Angleterre pour aller évangéliser la Germanie, et ces missionnaires zélés qui, à leur tour allèrent prêcher la foi dans la Suède, la Norvège et dans presque tout le Nord.

"Mais ce qui donna à cette Eglise un éclat sans précédent, ajoute l'auteur de l'*Angleterre chrétienne*, [1] c'est le développement monastique.

"Cloîtres celtes et anglo-saxons produisirent des merveilles de sainteté et valurent à l'Angleterre pour des siècles le nom d'*Ile des saints*... Nous ne voulons pas parler de l'Eglise celtique en Grande-Bretagne, dont nous avons dit la fécondité et l'originalité, mais à s'en tenir à cette seule Eglise anglo-saxonne, quels travaux accomplis, que de zèle pour l'étude, quels progrès dans l'art de la calligraphie, de l'enluminure, de l'architecture, quelle influence exercée par ses missionnaires et par ses maîtres, quel esprit d'initiative et de prosélytisme! Que de grandes et fortes institutions! Que de conquêtes sur la barbarie et le paganisme!"

Un siècle avait suffi pour que la Grande-Bretagne, conquise par des prêtres, ajouta un nouveau royaume spirituel au domaine du Christ.

---

[1] Dom Fernand Cabrol.

IV

CELEBRITES LITTERAIRES ET HISTORIQUES. — EPOQUE ANGLO-SAXONNE ET DU MOYEN-AGE.

Les Celtes d'abord, les Saxons ensuite, contribuèrent par leur ardeur pour l'étude à rendre à la science et à la civilisation d'incomparables services.

Les Anglais de ces temps reculés, à peine eurent-ils abandonné l'idolâtrie, qu'ils se mirent à cultiver leur esprit avec une ardeur qui n'avait d'égale que leur ferveur à pratiquer le christianisme ; on étudiait, non seulement pour le plaisir d'apprendre ou pour la vaine gloire de paraître, mais dans le but évident de devenir meilleur.

Les grandes écoles, telles que les universités, n'existaient pas encore ; mais les monastères y suppléaient en ouvrant des écoles publiques où l'on formait le clergé et la jeune noblesse. Llancarvan, Bangor, Saint-Asaph et autres grands monastères celtiques du pays de Galles, ceux d'Iona, de Lindisfarne, ne sont pas seulement des centres de vie spirituelle, mais des écoles remplies d'étudiants. L'art de l'imprimerie étant inconnu, chaque monastère avait son *scriptorium,* où l'on copiait les livres et en ce faisant ils nous ont conservé les chefs-d'œuvre de l'antiquité classique. La transcription des manuscrits que l'on enluminait en

belle écriture et en vives couleurs, occupait la plupart des moines en dehors des heures des offices religieux. Chaque monastère avait sa bibliothèque. Quelques-unes de ces bibliothèques étaient considérables ; celle de Peterborough, par exemple, contenait 1700 manuscrits. Lorsque la bibliothèque de Croyland fut brûlée en 1091, il y eut, d'après Ingulf, sept cents volumes de perdus.

On ne se contentait pas de copier les livres anciens, mais dans la plupart de ces institutions, on enregistrait dans les registres particuliers les événements publics. Quelques-uns de ces registres, tels que les Annales et les Chroniques saxonnes, sont parvenues jusqu'à nous. Florent de Worcester et Guillaume de Malmesbury composèrent leurs histoires d'après ces chroniques qui se gardaient ainsi dans les monastères. La plupart de ces écrits ont été perdus lors de l'invasion des Danois et de la destruction des monastères sous Henri VIII, et l'on ne saurait trop regretter la perte de ces précieux monuments, dont les historiens auraient retiré tant de lumières.

Augustin et ses moines, outre l'Evangile, apportaient aux Anglo-Saxons une littérature et la connaissance des arts. Ils prêchaient et fondaient des écoles. Les livres successivement apportés par saint Augustin, Théodore et par d'autres, finirent par former une véritable bibliothèque. Un des compagnons de Théodore fonda une bibliothèque à Canterbury où l'on enseignait le latin, le grec, la musique, l'astronomie, la poésie, l'arithmétique, même la médecine. Dans cette école, nous dit Bède, les étudiants apprenaient à parler

le grec et le latin comme leur langue maternelle. De cette école sortirent les prélats et les abbés qui fleurirent en Angleterre pendant ce siècle. Elle servit également de modèle à celle qui fut fondée à York et qui a tant contribué à répandre l'instruction sur le continent. L'université d'Oxford paraît être sortie d'écoles érigées à Oxford pour l'instruction de la jeunesse. Alfred le Grand lui donna une première organisation en 886, en y fondant trois maisons en l'honneur de la sainte Trinité pour les docteurs en grammaire, en philosophie et en théologie. Enfin, grâce à leurs missionnaires celtes et romains, les Saxons, en se civilisant, se prirent d'émulation pour l'étude, et fondèrent dans toutes les parties du royaume des écoles qui fleurirent si bien qu'elles assurèrent à leur patrie, aux VIIe et VIIIe siècles, une prépondérance intellectuelle à rendre jaloux Charlemagne lui-même.

Le Vénérable Bède est le représentant le plus illustre du savoir et de la littérature de cette époque. Avant lui cependant avait paru un poète, le berger Caedmon, dont il est intéressant de rappeler la mémoire. Ne sachant ni lire ni écrire, il improvisa en langue nationale des chants rythmés sur la création parfois sublimes dans leur simplicité naïve et rude, des paraphrases versifiées de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il est un exemple des plus frappants de l'inspiration naturelle et sans culture.

On voit, d'après les enluminures de leurs manuscrits, que les Anglo-Saxons possédaient une assez grande variété d'instruments de musique : les cloches, le cornet, la trompette, le tambour, les cymbales, la

flûte, la rotte, la viole, la lyre et la harpe. Celle-ci était d'un usage commun. Aux fêtes du village et dans toutes les réunions solennelles les convives faisaient entendre des airs joyeux en s'accompagnant sur la harpe. Elle circulait à la ronde afin que chacun pût chanter et jouer à son tour. "Nous, les bardes de la Grande-Bretagne, s'écrie l'un d'eux à qui notre prince donne un repas, au premier de janvier, nous serons chacun à notre rang et à notre poste ; nous jouirons d'un sort agréable nous conserverons notre gaieté, et nous recevrons de l'or et de l'argent pour notre récompense".

Comme nous venons de le dire, le poète le plus extraordinaire de ces temps réculés est assurément Caedmon. De tous les poèmes des Anglo-Saxons, il n'y en eut point de plus célèbres et de plus singuliers que les siens. Caedmon était berger de son état, et avait déjà atteint le milieu de la vie sans avoir jamais pu réciter une strophe. Se trouvait-il dans une de ces réunions où chaque convive était appelé à chanter en s'accompagnant sur la harpe, il se levait de table et regagnait sa demeure.

Un jour qu'il s'était ainsi échappé du banquet au moment où il voyait approcher la harpe fatale, il se retira dans son étable, au milieu de son troupeau où il ne tarda pas à s'endormir. Vers le milieu de la nuit, il lui sembla entendre une voix qui l'appelait par son nom, lui disant : "Caedmon, chante-moi quelque chose." —"Je ne puis chanter", répondit le pauvre berger", c'est pour cela que j'ai quitté la fête et suis revenu ici".—"Cela n'importe, tu chanteras pour moi", répéta

la voix. "Que chanterai-je ?"—"La création de toutes choses". Il improvisa alors un chant qui, à son réveil, était resté si fortement empreint dans sa mémoire, qu'il put le répéter le lendemain à la princesse Hilda, fondatrice de l'abbaye de Streonoshach, qui en fut émerveillée. Elle le mit à l'épreuve en traduisant pour lui un passage des Livres saints en lui demandant de le mettre en vers, et, le jour suivant, il produisit sa composition. Elle fut tellement frappée de la beauté de ses vers, qu'elle reconnut que le Seigneur avait vraiment animé cet homme de son souffle. L'abbesse voulut qu'il abandonnât l'état de berger pour la vie monastique et le fit admettre à Whitby, monastère double, composé de vierges, de moines et de vassaux, qui tous étaient sous sa dépendance. Il y vécut et mourut en saint, "et personne depuis, dans la race anglaise, n'a jamais pu faire de poèmes pieux égaux aux siens, car il était inspiré de Dieu et n'avait rien appris des hommes". Comme il ne savait pas lire, ceux de ses frères qui étaient plus instruits que lui, lui répétaient les passages de l'histoire sacrée, qu'il retenait et méditait, puis les rendait sous une forme métrique. Il ruminait ces récits, nous dit Bède, et comme un animal très pur, il les transformait en chants si doux que tous ses auditeurs demeuraient ravis. Il traduisit ainsi la Bible en anglo-saxon chantant "la création, l'origine de l'homme, toute l'histoire d'Israël depuis la sortie de l'Egypte jusqu'à son entrée dans la Terre promise; il chanta l'incarnation, la passion, la résurrection, l'ascension du Christ, la terreur du jugement dernier,

l'horreur des tourments de l'enfer et les joies du ciel".

Ce qu'il y a de plus admirable dans ces poèmes barbares est la sincérité de l'inspiration, la vigueur de l'expression. "La poésie jaillit par éclairs au milieu de vers durs, informes et rudimentaires. On retrouve chez Caedmon, à l'état fruste, le lyrisme, la fougue, ce mélange de mélancolie et de joie bruyante, qui seront le caractère des grands poètes anglais". Caedmon était vraiment un de ces grands poètes; son récit de la chute de l'homme, par exemple, contient des passages qui ressemblent tellement au poème de Milton qu'on pourrait penser que celui-ci l'a traduit, bien qu'il en ait ignoré l'existence.

LE VENERABLE BEDE.

Le Vénérable Bède, avons-nous dit, est le représentant le plus illustre du savoir et de la littérature de toute la période anglo-saxonne. Il résume l'époque dans laquelle il vécut, et dont il a été une des gloires les plus pures. C'est même sa science et ses vertus qui lui ont valu le surnom de Vénérable.

Il était né à Northumbrie, en 673, au moment où ce royaume devenait le centre littéraire du monde chrétien de l'Europe occidentale, et où s'achevait la conversion totale de l'Angleterre. Celui qui devait être appelé "le père de l'histoire d'Angleterre et de la science anglaise", descendait de cette forte race des Anglais à laquelle il se fit toujours gloire d'appartenir. Un de ses premiers maîtres fut le moine grec Théodore, plus tard archevêque de Canterbury et primat d'Angleterre:

c'est de lui qu'il apprit la langue d'Aristote et d'Homère. Il fut élevé dans le monastère de Yarrow, de l'Ordre des Bénédictins, que Benoit Biscop venait de fonder et qu'il avait pourvu d'une excellente collection de livres apportés de Rome et des pays étrangers. C'est dans cet asile, loin des bruits du monde, à l'abri des peines, au milieu de disciples qui l'appelaient "cher maître, père bien-aimé", que Bède passa les années de sa vie, ne pensant qu'à s'instruire et à enseigner. "J'ai vécu toute ma vie dans le même monastère, disait-il, et, tout en observant avec soin les règles de mon Ordre et les pratiques de l'Eglise, mon plaisir constant a été de m'instruire, d'enseigner les autres ou d'écrire".

Telle fut l'existence de cet homme illustre, dit un de ses biographes,[1] et ce qui rend ces paroles plus touchantes encore dans leur humilité, c'est que celui qui les a prononcées fut le premier grand savant de l'Angleterre; le premier, il révéla aux Anglais la grandeur sereine d'une vie consacrée à la science, le bonheur paisible et réel que procurent le travail et l'enseignement. Il était encore bien jeune lorsqu'il devint maître à son tour dans son école de Yarrow, où six cents moines et quelques étrangers, avides d'instruction, se groupaient autour de lui.

Il ne sortit jamais de son abbaye. A dix-neuf ans, il y reçut le diaconat et à trente ans la prêtrise. Pendant les 45 ans qu'il vécut dans son monastère, il consacra tout son temps, sans en perdre la moindre parcelle, à l'étude, à l'enseignement et à la prière, consi-

[1] J. R Green.

dérant qu'un des devoirs les plus rigoureux pour un religieux était de rendre sa vie utile. "Qui s'est plus appliqué que lui à toutes sortes d'études et même à enseigner les autres? Qui fut cependant plus attaché aux exercices de piété et de religion? dit Dom Mabillon, en parlant de lui. A le voir prier, il semblait qu'il n'étudiait pas; à voir le moindre de ses ouvrages, il semblait qu'il ne fit autre choses que d'écrire". Aussi, cette ardeur pour l'étude et le minutieux emploi de tous les instants lui ont-ils permis de composer ses nombreux ouvrages sur tous les sujets: chronologie, cosmographie, théologie, poésie, histoire. Il écrivit avec succès sur l'astronomie, la physique et la musique, la philosophie, la géographie, l'arithmétique, la médecine et sur toutes les branches des mathématiques, la rhétorique, la grammaire et la versification, jusqu'à l'orthographe et la numération. Dans le *Natura Rerum*, il traite des éléments, des comètes, des vents du Nil, de la Mer Rouge, de l'Aetna. Il nous a laissé des interprétations des Evangiles, des homélies, des vies de saints. Bède a exploré toutes les sciences du savoir humain, et partout il s'est montré supérieur. Aujourd'hui il faudrait une vingtaine de professeurs spéciaux pour distribuer son enseignement vraiment encyclopédique.

Outre le latin, qui lui est aussi familier que sa langue maternelle, il possède le grec, comme nous venons de le dire, et les éléments de l'hébreu. Il lit Virgile, Platon, Aristote, Ovide, Lucain, Cicéron, Térence, Sénèque. Il ravive en Angleterre la vieille culture classique. Il connaît à fond les Pères de l'Eglise, de mê-

me que l'Ancien et le Nouveau Testament, qu'il commente d'un bout à l'autre et traduit en anglais. De fait, la méditation des Livres saints et les écrits des Pères fut sa principale étude. Il est historien et nous a donné un excellent résumé des traditions nationales de l'Angleterre ou plutôt un monument d'Histoire nationale tel que peu de peuples modernes ont la bonne fortune d'en posséder. Son *Histoire ecclésiastique des Anglais* est une histoire complète de l'Eglise catholique en Angleterre depuis les jours de saint Augustin jusqu'à l'année 731. Ecrite en latin, elle a été plusieurs fois traduite en anglais. Elle est remarquable par son exactitude, et démontre que l'auteur sait recueillir, peser les témoignages, grouper les faits, juger les événements, qu'il comprend et fait comprendre. En réalité nous lui devons tout ce que nous savons sur le siècle et demi qui a suivi l'arrivée d'Augustin. Sans les labeurs assidus, les veillées prolongées de ce moine infatigable, le soin qu'il a apporté à recueillir les matériaux de son histoire et à l'écrire, l'histoire si intéressante des Anglo-Saxons et des origines chrétiennes dans ce pays seraient plongées, a-t-on dit, dans un brouillard aussi intense que celui qui couvre le sol de l'Angleterre en certains jours. Ses livres se recommandent beaucoup plus par la précision et la clarté, que par les ornements de la rhétorique ; il y règne une aimable simplicité avec un ton de franchise, de piété et de zèle qui intéressent vivement le lecteur. On ne peut lire ses ouvrages sans se sentir devenir meilleur. Nous ne connaissons de sa vie pour ainsi dire que ses ouvrages dans lesquels il se révèle. Sa belle âme a passé tout entière dans ses écrits. Il s'est peint lui-

même, sans y penser, dans le portrait qu'il a tracé de saint Chad. On comprend les sentiments dont il était animé par la manière dont il raconte les épreuves de la vertu et de la vérité ici-bas. Sa vaste correspondance nous montre la noblesse de son caractère, les tendresses de l'amitié dont son cœur de moine débordait.

Sa réputation s'étendit au loin et le mit en relations suivies avec tous les personnages importants de l'époque. Le pape lui porte une estime particulière. Le roi des Northumbriens, celui de Kent, nombre d'évêques et de princes anglo-saxons s'honorent de son amitié. Il en profite pour se procurer tous les matériaux nécessaires à la composition de ses ouvrages, et surtout de celui si documenté et si précis sur les origines de la nation anglaise.

La science et la foi, la passion de l'étude et la soif de la prière accompagnèrent ce grand homme jusqu'à ses derniers moments. Rien n'est plus touchant que le récit de sa mort, qui nous a été conservé par un de ses disciples, témoin oculaire, et dont les larmes baignèrent plus d'une fois le manuscrit sur lequel il a décrit cette scène empreinte d'une incomparable grandeur.

Deux semaines avant les fêtes de Pâques de l'an 735, Bède, qui était alors dans sa 62e année, fut pris de malaise, sa respiration en particulier devenant difficile. Conservant sa gaieté et sa bonne humeur habituelles, ne se dispensant d'aucune des observances régulières de sa vie claustrale, ne donnant au sommeil qu'un temps très court, il continua ses leçons à ses élèves, le reste du jour étant employé à la prière et à

chanter des psaumes. Il faisait parfois allusion à sa mort prochaine dans des vers qu'il improvisait en sa langue maternelle, l'anglais: "Un homme sage ne saurait trop considérer ce qu'il a fait de bien et de mal avant de sortir de cette vie. Le Seigneur châtie ceux qu'il aime; il flagelle le fils qu'il se dispose à recevoir." Tandis qu'il parlait ainsi, les larmes remplissaient les yeux de ses élèves: "Jamais nous ne lisions sans pleurer", a écrit l'un d'eux.

L'Ascension approchait et maître et élèves continuaient à travailler. Bède avait à cœur de terminer une traduction de l'Evangile selon saint Jean, et un extrait des sentences du livre de saint Isidore de Séville, travaux qu'il considérait utiles à l'Eglise et qu'il avait entrepris pour la commodité de ses disciples: "Je veux, disait-il, après ma mort être utile à mes enfants, et les aider dans leur travail".

Le mardi de l'Ascension, le mal s'aggrava, sa respiration devenant plus difficile. On remarqua un peu d'enflure à ses pieds. Cela ne l'avait pas empêché de dicter encore toute la journée avec sa lucidité habituelle, répétant toutefois à ses élèves: "Pressez-vous, mes enfants, car je le sens bien, je ne resterai pas longtemps parmi vous: le Seigneur m'appellera bientôt à lui." Ceux-ci se hâtaient, persuadés que leur vénérable Maître connaissait l'heure à laquelle il devait mourir.

Le lendemain fut le dernier jour de sa vie, et malgré l'abandon de ses forces, il travailla comme de coutume. Sur les neuf heures un de ses disciples, Wilbert, s'approchant du lit du malade se hasarda à lui dire: "Cher Maître, il manque encore un chapitre au livre que vous

avez dicté; serait-ce vous fatiguer que de vous faire parler davantage?"—"Non, répondit Bède d'une voix affaiblie, "Je le puis encore, ce sera vite fait, prends ta plume et écris rapidement;" ce que fit le disciple.

A ce moment les autres moines, revenant de la messe conventuelle, s'étant rangés autour de son lit, il leur adresse de touchantes paroles d'adieu, les priant de vouloir bien, après sa mort, offrir le sacrifice divin pour le repos de son âme, ce que tous lui promirent.

Les témoins de cette scène attendrissante pleuraient, et la pensée que bientôt ils n'entendraient plus cette voix aimée oppressait tous les cœurs. "J'ai vécu de longs jours, dit-il; mon juge en connaît l'emploi; j'espère en sa miséricordieuse bonté. L'heure de ma délivrance est proche. Par la volonté divine, je vais bientôt retourner à celui auquel je dois tout ce que je suis; il m'a tiré du néant où j'étais, pour me donner l'être que je n'avais pas. Je soupire après la joie de voir mon Créateur, mon Père, et Jésus-Christ, son Fils unique, mon Rédempteur, mon Sauveur et mon Roi".

Le soir arriva au milieu des pleurs et des adieux. Wilbert, s'approchant de nouveau, dit: "Cher Maître, il reste encore une sentence à dicter". "Prends donc ta plume, répondit Bède, et écris-la vite".

Au bout d'un instant, le secrétaire ajouta: "Tout est achevé maintenant". "Oui, répondit le mourant, tu dis vrai. Tout est fini."

Couché sur le plancher de se cellule et sur un simple cilice, le visage tourné vers l'Eglise où il avait prié

si souvent, il dit encore une fois: "Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit", et c'est en invoquant la troisième des trois personnes divines qu'il rendit paisiblement son âme à Dieu, le soir de l'Ascension, le 27 mai 735, tous les témoins de cette bienheureuse mort ne doutant point qu'il était allé continuer la fête dans la céleste patrie.

Sa renommée ne tarda pas à se répandre au loin. A tous il apparaissait comme le modèle de la vertu et de la science. Mais c'est en France où il fut le plus honoré, grâce à Alcuin, son disciple de Yarrow, qui devint, comme on le sait, l'ami et le précepteur de Charlemagne.

Les écrits que Bède à laissés pour l'instruction de la jeunesse forment une espèce d'encyclopédie ou de bibliothèque nationale. Ils furent bientôt répandus dans tous les monastères du pays.

"Le monde ne dut jamais à une classe d'hommes particulière plus de reconnaissance qu'au célèbre ordre monastique des bénédictins..... " Les îles de Tenian et de Juan Fernandez ne sont pas dans la mer du Sud des sites plus enchanteurs que ne l'étaient, au temps de l'heptarchie, Malmesbury, Lindisfarne et Yarrow. Ces associations d'hommes pieux, adonnés à l'étude de la littérature et à la pratique des arts utiles, ressemblent en quelque sorte, à ces oasis que l'on rencontre au milieu des déserts de l'Afrique. On dirait des étoiles, qui par une nuit sombre, nous éclairent d'une lumière douce et brillante. Si jamais homme dut être appelé vénérable, ce fut sans contredit Bède (et on ne

manque jamais non plus d'ajouter cette épithète à son nom), lui qui passa toute sa vie à instruire les diverses générations qu'il vit s'élever autour de lui, et à préparer pour la postérité des monuments littéraires[1].....

Bède lui-même termina l'énumération de ses travaux littéraires par la prière suivante : O bon Jésus, qui avez daigné m'abreuver des ondes suaves de la science, accordez-moi surtout d'atteindre un jour jusqu'à vous, qui êtes la source de toute sagesse et de ne jamais perdre de vue votre divine présence."

"Tous les peuples de l'Europe catholique envièrent à l'Angleterre un si grand docteur, dit M. Montalembert. Le nom de Bède, après avoir été l'un des plus grands et des plus populaires de la chrétienté, demeure investi d'une ineffable autorité. Il est le type de la vie studieuse et savante qui, aux yeux de plusieurs, résume toute la vie des moines. Il a été l'homme le plus instruit, le plus grand personnage intellectuel de son pays et de son siècle. C'était le maître qui embrasse dans sa vaste érudition tout ce qu'on étudiait et tout ce qu'on savait dans le monde. Le caractère encyclopédique de son génie est ce qui a le plus émerveillé ses contemporains et ne laisse pas d'exciter la surprise des nôtres . ..

Sa science et sa piété l'ont fait proclâmer par Léon XIII Docteur de l'Eglise.

---

[1] *Quarterly Review, décembre* 1811. ....

ALCUIN.

Alcuin, d'abord disciple de Bède, puis de l'école d'York, fondée par Egbert, fut peu inférieur à Bède lui-même en érudition, zèle pour la science et étendue du savoir. Lui aussi naquit en Northumbrie, vers l'an 735, descendant d'une noble famille anglo-saxonne apparentée à saint Willibrord. "Saint Willibrord, dit M. Ampère, descendait d'Hengist, le premier des chefs saxons qui conquirent la Grande-Bretagne, et Hengist prétendait descendre d'Odin. Le pacifique Alcuin ne se doutait pas de cette illustration mythologique. Satisfait d'être le parent d'un saint martyr, il ne connaissait pas le dieu guerrier, père de la race à laquelle il appartenait. Il se fit moine à York, tout comme le commun des mortels. Son compatriote Egbert, archevêque d'York, également passionné pour les sciences, remarquant les heureuses dispositions de son jeune disciple, lui procura les moyens de s'instruire. Il apprit le latin, les grec, les premiers éléments de l'hébreu, les sciences ecclésiastiques et autres qu'on enseignait alors, puis fit plusieurs voyages sur le continent à la recherche de manuscrits. En 766, Ælbert, successeur d'Egbert, mort la même année, lui confia le soin de l'école et de l'église d'York, administrant en même temps un petit monastère dans le Yorkshire, bâti par le bienheureux Wilgis, père de saint Willibrord: c'était un héritage de famille.

Alcuin, par son enthousiasme pour la science, par son zèle dévoué et persévérant, l'école, sous sa direction, acquit une telle réputation qu'elle attira de toutes

parts de nombreux élèves. Il en vint même de la Frise et de l'Irlande. Le célèbre professeur enseignait le latin, le grec, l'hébreu, la rhétorique, la dialectique, les mathématiques, l'astronomie et la théologie. Par ses connaissances et l'élévation de son esprit, Alcuin était supérieur à son siècle. L'influence et la supériorité de son enseignement sont démontrées par le fait que l'école tomba en décadence aussitôt après son départ pour la Gaule.

A cette époque, Charlemagne, dont le règne devait être si remarquable en œuvres fécondes, était bien le plus puissant monarque de l'Europe. Un empire qui allait de l'Ebre à l'Oder, de l'océan Atlantique à la Théiss en Hongrie, du golfe de Tarente à la mer du Nord, était en effet de nature à satisfaire son ambition. Mais le grand empereur aspirait à d'autres titres que celui de conquérant ; il tenait surtout à être législateur, protecteur des lettres, à policer ses Etats. Il chercha à attirer dans son royaume les hommes réputés par leur savoir, par leur éloquence ou leurs talents, et voilà comment il réussit, après bien des instances, à gagner Alcuin. C'est donc un Anglo-Saxon, un disciple de Bède et d'Egbert, un héritier de la culture celtique et saxonne, qui va transmettre dans l'empire de Charlemagne les traditions des études classiques, de la culture littéraire.

Les lettres étaient bien tombées depuis que la Gaule avait cessé d'être province romaine. En dehors du cloître et des églises, ils étaient bien rares ceux qui savaient lire et écrire, et même dans les églises plus d'un ne savait lire. Charlemagne lui-même avait plus

de quarante ans lorsqu'il apprit à écrire. Son grand désir aurait été de s'instruire, mais tous les secours lui manquaient, livres d'enseignement, traités de grammaire, de sciences, et surtout l'homme capable de les lui expliquer. On peut juger par l'exemple de Charlemagne de l'instruction des grands personnages de son royaume: personne n'était en état de signer son nom. L'ignorance, déjà très grande au VIe siècle, plus grande encore au VIIe, fut à son comble au suivant. Les arts industriels et mécaniques, comme ceux de sentiment et de l'imagination, se réduisaient à une pratique grossière. Pour retrouver les théories et la tradition des lettres, il fallait aller à l'étranger, dans les monastères de la Grande-Bretagne et d'Italie. A l'Angleterre, Charlemagne prit Alcuin ,qui jouissait d'une grande réputation dans son pays.

Alcuin s'en revenait de Rome, où il avait été chercher le pallium pour Canbert, le successeur d'Ælbert, lorsque Charlemagne le rencontra à Parme, et l'invita à venir à sa cour. Alcuin allégua qu'il ne pouvait enfreindre les canons, qui l'obligeaient à retourner à son église, et ce ne fut que lorsque le roi de Northumbrie et l'archevêque d'York le lui eurent permis, qu'il put se rendre aux sollicitations de l'empereur, qui se l'attacha comme précepteur. On était alors au commencement de l'année 782. Alcuin amena avec lui quelques-uns de ses disciples anglo-saxons.

Charlemagne, sous un maître aussi habile, étudia avec ardeur et fit de rapides progrès. Il fut bientôt en état de parler le latin comme sa langue propre, et parvint à entendre passablement le grec. Il apprit les

belles-lettres et l'astronomie, et cela avec d'autant plus de facilité qu'il enseignait lui-même à ses enfants ce qu'il apprenait de son précepteur. Ce que voulait surtout Charlemagne c'était de mettre l'enseignement à la portée de tous. Il entreprit donc avec le secours d'Alcuin d'organiser l'instruction dans ses vastes Etats, où, sous ce rapport, tout était à créer. Ce qui rendait encore plus difficile le développement des institutions qu'il se proposait de fonder, c'est que la population de ce vaste empire n'était encore qu'un mélange de divers peuples sans cohésion, sans langue commune, ayant des mœurs, des idées, des usages différents.

Charlemagne commença par relever les anciennes écoles qui avaient existé autrefois dans les cathédrales et dans les monastères, avec cette différence que ces écoles devaient être doubles, l'une, *intérieure* ou *claustrale,* réservée aux clercs et aux moines, l'autre, *extérieure,* ouverte gratuitement à tous. Dans ces dernières écoles, on enseignait la lecture, l'écriture, la religion, les prières, les psaumes, le chant et la grammaire. Dans ses lettres aux évêques, il les encouragea à répandre l'instruction dans leurs diocèses.

Charlemagne ne se contenta pas de relever les anciennes écoles ; il en fonda de nouvelles, tant à Paris que dans les villes de la Gaule et de la Germanie. En 796, Alcuin lui-même établit, entre autres, une école dans l'abbaye de Saint-Martin de Tours, sur le modèle de celle d'York, et où il donna lui-même des leçons.

La plus importante de toutes ces écoles est bien celle que le grand empereur ouvrit dans son propre palais,

sous la direction immédiate d'Alcuin et avec le secours de savants étrangers: ce fut l'*école du palais,* qui vit parfois d'illustres auditeurs, jusqu'à Charlemagne lui-même. Là on enseignait, sous ses yeux, la lecture, l'écriture, les langues, le chant, la grammaire générale, l'arithmétique, la rhétorique, la dialectique et l'astronomie. Cette école était surtout pour les enfants de la noblesse, mais le roi se plaisait parfois à y admettre les enfants d'humble condition, dont il louait publiquement le zèle et les progrès. On lit dans les *Capitulaires* de Charlemagne cette disposition étonnante pour l'époque: "Tout père de famille doit envoyer son fils à l'école et l'y laisser jusqu'à ce qu'il soit bien instruit".

Alcuin avait toute la confiance de Charlemagne, qui l'appelait ordinairement son maître, et c'est encore d'après ses conseils qu'il fonda ce que l'on a appelé l'*Académie palatine,* qu'il ne faut pas confondre avec l'école publique ci-dessus. Cette Académie était une réunion d'hommes les plus instruits qui se réunissaient à certains jours pour causer de matières d'érudition. Ils siégeaient aussi dans les conseils de Charlemagne et le secondaient dans l'administration de l'Etat. Les membres de cette société portaient des noms de fantaisie tirés de la Bible et de l'antiquité grecque et latine, selon la mode anglo-saxonne. Ainsi Alcuin s'appelait *Horatius Flaccus,* Charlemagne prit celui de David. Ils contribuèrent à conserver la tradition scientifique et littéraire et provoquèrent une véritable renaissance intellectuelle.

Le mouvement toutefois ne répondait pas à l'impatience de Charlemagne qui aurait voulu voir éclôre sur

le champ les gloires littéraires, transformer en quelques années la civilisation de son temps: "Le grand roi s'affligeait, dit à ce sujet le moine de Saint-Gall, de ne pas voir ceux qui l'entouraient atteindre à la sublimité de génie des anciens Pères de l'Eglise. Dans son chagrin, formant des vœux au-dessus d'un simple mortel, il s'écriait: "Que n'ai-je onze clers aussi instruits et aussi profondément versés dans les sciences que Jérôme et Augustin". Le docte Alcuin, se regardant avec raison comme très ignorant en comparaison de ces Pères, étant soudain saisi d'indignation, ne put s'empêcher de la laisser éclater, et, osant plus qu'aucun mortel n'aurait osé en présence du terrible empereur, s'écria: "Le Créateur du ciel et de la terre n'a pas fait d'autres hommes semblables à ces deux-là, et vous, vous voudriez en avoir une douzaine".

Une grande quantité de manuscrits avaient été perdus, brûlés ou mutilés à la suite des invasions barbares durant le septième et le huitième siècle. Alcuin, bien que déjà accablé d'occupations, trouva encore le moyen d'aller à la recherche de ces précieux documents et à rétablir le texte de ceux qui avaient été altérés. Un grand nombre de religieux et les plus instruits de ses élèves s'employaient à ce travail. En Gaule, comme en Grande-Bretagne, c'est aux institutions religieuses que l'on doit la conservation des livres de l'antiquité. C'est dans les couvents qu'ils furent copiés, reproduits et mis à l'abri de toute atteinte. Les moines se divisaient le travail, et dans l'accomplissement de cette tâche, les plus instruits aidaient ceux de leurs confrères qui avaient besoin d'être dirigés, montrés.

Dans son *Histoire de la Civilisation en France*, M. Guizot signale dans les termes suivants l'importance des travaux d'Alcuin relativement à la correction des manuscrits de la littérature ancienne: "Les historiens dit-il, n'en parlent qu'en passant et sans y attacher aucune importance d'un fait qui a joué, dans la renaissance de l'activité intellectuelle à cette époque, un rôle considérable; je veux dire la révision et la correction des manuscrits sacrés et profanes. Du VIe au VIIIe siècle, une époque où les mœurs, les langues et les arts retournaient à la barbarie, ils étaient tombés aux mains de possesseurs ou de copistes si ignorants que les textes étaient devenus méconnaissables. Une foule de passages avaient été confondus et mutilés; les feuillets étaient dans le plus grand désordre; toute exactitude d'orthographe et de grammaire avait disparu; il fallait déjà, pour lire et comprendre, une véritable science, et elle manquait davantage, de jour en jour. La réparation de ce mal, la restitution des manuscrits, surtout de la grammaire et de l'orthographe, fut un des travaux d'Alcuin, travail dont il s'occupa toute sa vie, qu'il recommanda constamment à ses élèves, et dans lequel Charlemagne lui prêta le secours de son autorité".

Charlemagne était en avance sur son siècle, grossier, barbare et si profondément ignorant. Les esprits étaient peu préparés à bénéficier du mouvement destiné à promouvoir les études, à réveiller le génie des sciences et des arts. Si le puissant et éclairé empereur n'a pu réussir à atteindre pleinement la fin qu'il poursuivait, ses efforts ne sont pas restés inutiles.

Charlemagne fit venir des pays étrangers des architectes, des sculpteurs, des musiciens, et c'est avec leur concours qu'il bâtit le palais et la basilique d'Aix-la-Chapelle, célèbres par leur magnificence. Les divers travaux accomplis sous son règne font voir les effets très sensibles de l'impulsion qu'il avait imprimée à l'esprit de ses contemporains, et dont il faut attribuer à Alcuin la part qu'il mérite par l'enseignement et les bons conseils qu'il donnait au prince, et par les ouvrages qu'il nous a lui-même laisssés, et qui se composent de Commentaires sur l'Ecriture Sainte, d'écrits liturgiques, polémiques et moraux, de considérations sur les arts, de mélanges historiques, de lettres et de poésies. Ils ne sont pas écrits dans un latin d'une grande pureté, mais les idées sont liées avec ordre et méthode.

Dans une de ses lettres adressées au pape Adrien, Alcuin y exprime le respect et le dévouement qu'il portait au Saint-Siège: "Je sais, écrivait-il à Adrien, que par le baptême j'appartiens à la bergerie de ce Pasteur qui a donné sa vie pour ses ouailles et qui les a confiés à saint Pierre, en lui conférant le pouvoir de lier et de délier sur la terre et dans les cieux. Je vous reconnais, très excellent Père, pour le vicaire de ce Saint-Siège et pour le dépositaire de cette merveilleuse puissance. Je suis une de vos ouailles, mais une ouaille malade et couverte de taches du péché. C'est pourquoi je me présente à Votre Sainteté, afin que par la puissance médicinale que vous avez reçue de Jésus-Christ et qui vous a été transmise comme un héritage, par une longue suite de prédécesseurs, vous me guérissiez de mes infirmités et brisiez les chaînes de mes péchés."

Venu en 780, Alcuin demeura en France jusqu'à sa mort, à Tours, en 804. Il passa les trois dernières années de sa vie dans le monastère de Saint-Martin de Tours, où il vécut dans l'état de simple religieux, édifiant toute la communauté par ses vertus. Cette abbaye possédait des fermes et des hameaux non seulement en Touraine, mais en Normandie, en Bretagne, en Provence, en Bourgogne et en Austrasie. Elle avait juridiction sur un territoire aussi grand qu'un des départements actuels, et comprenait au moins 60,000 habitants. Alcuin mourut dans cette abbaye le jour de la Pentecôte, le 19 mai 804, à l'âge de 68 ans.

On raconte que deux jeunes cénobites, élèves d'Alcuin, se promenaient la nuit dans l'enclos du monastère d'Hirsauge. L'un d'eux aperçut une colombe qui montait vers les cieux, et entendit en même temps résonner une céleste harmonie:—"Voilà, dit-il à son compagnon, l'âme de notre cher maître qui va recevoir la couronne due à ses vertus et à sa science." Deux jours après, ils apprenaient que la mort d'Alcuin avait coïncidé avec cette poétique apparition.

Ce fut l'archevêque de Tours qui présida aux funérailles d'Alcuin, qui fut inhumé dans l'intérieur même de l'église de Saint-Martin.

ALFRED LE GRAND

"J'ai tâché pendant toute ma vie de vivre dignement, et j'ai tâché qu'après ma mort, ma mémoire survive dans les œuvres utiles que je laisserai."

Voilà des paroles que tout homme, sur la fin de ses jours, devrait ambitionner de pouvoir prononcer et que le roi Alfred a pu exprimer en toute justice au moment de rendre sa belle âme à son Créateur. Il pouvait les dire avec d'autant plus de vérité que, pour arriver à la parfaite possession de ce parfait équilibre moral qui fut un des traits les plus beaux de son caractère, il lui fallut maîtriser d'ardentes passions, dompter les saillies d'un caractère impétueux, et cela à un âge qui l'exposait à des écarts d'autant plus dangereux que, devenu orphelin à l'âge de neuf ans, il restait maître de ses actions au sortir de l'enfance.

Par ses qualités de cœur et de l'esprit, par ses œuvres et la dignité de sa vie, il est regardé, a-t-on dit, comme le modèle du bon roi anglais et le type de tout bon Anglais dans ses meilleures et ses plus hautes qualités, tenace, pratique, toujours maître de lui-même, ardent au fond sous une apparence froide, et profondément religieux. Il a bien mérité le surnom de *Grand* que les chroniqueurs contemporains lui donnaient et que l'histore lui a conservé. En effet, tous, écrivains, poètes, jurisconsultes et historiens, font son éloge et le considèrent comme le plus grand, le plus sage et le plus vertueux des princes, des guerriers et des législateurs.

Aucun roi du moyen-âge, si l'on excepte Charlemagne et saint Louis, n'a mérité autant qu'Alfred la reconnaissance de son peuple et les hommages de la postérité. Par son courage dans les épreuves, son énergie à surmonter les nombreux obstacles qui se dressaient devant lui, il finit par vaincre ses ennemis et rétablir son royaume.

Nous avons déjà parlé du guerrier dans la première partie de cet ouvrage; nous allons ici considérer dans Alfred l'homme dans les divers incidents de sa vie journalière et de chrétien, le législateur, l'esprit supérieur qui comprend et sait l'importance des études littéraires et scientifiques, les cultivant lui-même et cherchant à les répandre parmi son peuple.

Alfred est le plus jeune des quatre fils d'Ethelwulf, roi des Saxons de l'Ouest, le Wessex. Il naquit en 849 à Wantage, dans le Berkshire.

Son enfance. — De figure agréable et animée, d'un esprit précoce, doué d'une mémoire merveilleuse, Alfred semble avoir été le favori de son père. Dès l'âge de cinq ans, il l'envoya à Rome pour y être oint par le pape Léon IV. Il fut reçu avec les plus grands égards. Deux ans plus tard, il accompagna encore à Rome son père, prince aussi pieux que dévoué à l'Eglise. On a conservé dans les archives romaines le récit enthousiaste des munificences et du brillant cortège de ce roi saxon venu de si loin pour vénérer le tombeau des apôtres Pierre et Paul. Au retour du voyage, tous deux firent un assez long séjour à la cour de Charles le Chauve, où régnait encore le souvenir du grand aïeul Charlemagne, et où Alfred put s'initier aux bienfaits

d'une civilisation supérieure. Ces visites laissèrent un vif souvenir dans l'esprit du jeune prince, qui eut ainsi l'heureuse occasion de se familiariser dès son jeune âge avec les grandes scènes du monde au niveau desquelles il s'efforcera plus tard d'élever son peuple et de parvenir lui-même. La nature d'ailleurs l'avait doué de ces talents supérieurs qui lui permirent de lutter avec avantage contre la mauvaise fortune, et, finalement, de sauver sa patrie de la ruine totale.

Les maux causés par les rivalités des chefs des différents Etats, la longue période des dévastations danoises et la lutte qu'il fallut soutenir contre ces féroces envahisseurs, avaient fait déchoir les Anglo-Saxons, vers le milieu du IXe siècle, du rang qu'ils occupaient en Europe aux siècles précédents. Les églises, les abbayes, les écoles avaient été en partie dévastées. L'ignorance était devenue générale. Aucun des fils d'Ethelwulf ne savait lire. Le moine Asser, dans la *Vie d'Alfred* qu'il nous a laissée, raconte qu'un jour tous les fils d'Ethelwulf se trouvant réunis autour de la reine Judith, leur belle-mère, petite-fille de Charlemagne, celle-ci tenant sur ses genoux un élégant manuscrit leur lut un poème anglo-saxon. Des jeunes princes, c'est Alfred, qui avait douze ans, qui parut le mieux comprendre la beauté du poème et s'intéresser à l'élégance des caractères dont la signification lui était inconnue. Judith ayant promis le précieux manuscrit à celui de ses petits-fils qui, le premier, saurait le lire et le répéter de mémoire, Alfred, ainsi encouragé et porté par sa propre inclination, se mit à l'étude avec une telle ardeur qu'il fut bientôt en état de lire les

caractères du mystérieux recueil, apprit par cœur les vers qu'il contenait et les récita à la reine, qui lui accorda le prix. C'est à cette circonstance qu'Alfred fut redevable de sa première connaissance des lettres. Depuis lors il travailla constamment à cultiver son esprit, malgré les souffrances que lui causait une maladie douloureuse et d'une nature inconnue dont il était affligé depuis son enfance et qui le tourmenta jusqu'à sa mort. La lecture des auteurs contribua à élever et former

Le roi Alfred.

son caractère naturellement héroïque, et devint bientôt un des hommes les plus acclamés de son siècle.

Ethelwulf étant mort en 858, ses fils régnèrent successivement jusqu'en 871, alors qu'Alfred, à la mort d'Ethelred, son frère aîné, fut proclamé souverain par

le peuple. Il fut couronné par l'archevêque de Canterbury, et bien qu'il n'eut alors que 22 ans, il resta l'espoir de tous.

Alfred roi.—Au moment où Alfred monta sur le trône, la situation était vraiment critique. Les Anglo-Saxons se débattaient au milieu de calamités sans nombre. Les Danois occupaient la plus grande partie du pays. De nouvelles bandes de ces brigands réapparaissant chaque année, débarquaient sur les côtes, puis s'établissaient dans l'intérieur, circulant librement au milieu des petits royaumes anglo-saxons, incapables de leur résister. Ils pillent Londres et les autres villes. "Ils incendient sans plus de scrupules que si c'étaient des huttes de paysans; ils n'ont pas foi au Christ; de nouveau et pour la dernière fois, Thor et Odin triomphent en Grande-Bretagne." Ils finirent par envahir le Wessex, c'est-à-dire le propre royaume d'Alfred. Les funérailles de son frère étaient à peine terminées, qu'il dut entrer en campagne. Il obtint d'abord quelques avantages, mais la multitude des ennemis finit bientôt par l'accabler. Il fut même réduit à la condition de fugitif, obligé de fuir sous un déguisement et se réfugier sur la limite extrême de son royaume dans une presqu'île entourée de marais où, vêtu en paysan, il vécut pendant quelque temps dans la chaumière d'un pauvre berger.

Un jour, raconte son biographe Asser, que le porcher était sorti comme de coutume avec son troupeau, Alfred étant demeuré seul avec la femme du pâtre dans la cabane, celle-ci, qui ignorait la condition de son hôte, mit des pains devant le feu et dit au roi d'en

surveiller la cuisson. Le roi, préoccupé de ces infortunes, oublia les pains et les laissa brûler. Son hôtesse s'en étant aperçu l'accabla de reproches: "A quoi pensez-vous donc? lui dit-elle, êtes-vous trop fier pour retourner ce pain? quelle confiance peut-on mettre en vous? fussiez-vous noble, encore seriez-vous heureux de manger de ce pain brûlé par votre négligence." Alfred, rappelé à lui-même par ces dures paroles, les écouta avec patience et douceur, et fut plus attentif à la cuisson des pains. (Asser, *Vie d'Alfred.*)

C'est également durant son exil dans ce lieu désert, où il resta près d'un an, qu'il connut saint Néot, qui devint le directeur de sa conscience.

Alfred, cependant, finit par sortir de l'inaction et par écraser les Danois près d'Eddington (878) bataille qui fut suivie du traité de Wedmore, qui partagea l'Angleterre entre lui, Alfred, roi de Wessex, et le roi des Danois, le nord restant aux Danois, le sud à Alfred avec Winchester pour capitale. Mais nous avons déjà dit ailleurs les événements politiques de cette époque et les moyens que prit Alfred pour assurer la paix dans son pays.

La soumission des Danois, après la bataille d'Eddington, fut suivie d'une trêve de quinze ans. Alfred en profita pour réparer les ruines causées par les dernières guerres, et il se montra durant cette longue paix aussi habile administrateur qu'il s'était montré vaillant guerrier.

Il est vrai que les Danois avaient été vaincus, établis ou chassés, mais les ravages qu'ils avaient causés avaient plongé le pays dans une extrême misère. Il

n'y avait plus d'armées danoises, mais les campagnes étaient encore couvertes de leurs soldats épars, vivant de pillages et commettant toutes sortes de violences. Les Anglais eux-mêmes, victimes de ces continuelles déprédations, réduits à l'indigence, n'obéissant plus aux lois, finissaient par se joindre à ceux qui les avaient dépouillés pour ruiner leurs propres concitoyens. Voilà les maux qu'Alfred, par sa vigilance et par son activité, était appelé à guérir. Il s'employa donc de toute son énergie à réparer les maux causés par les Danois et à relever les conditions morales de ses sujets. Il ramena l'ordre dans l'Etat, rétablit le bien-être dans les campagnes. Il rebâtit les villes ruinées, particulièrement Londres, fit construire un grand nombre d'églises, de monastères et de châteaux, établit des institutions civiles et militaires de façon à prévenir les calamités comme celles que le pays venait d'éprouver. Ses soins s'étendaient à tout : police, agriculture, commerce et industrie. C'est un esprit universel qui saisit l'ensemble des choses les plus diverses jusque dans leurs derniers détails. Son règne peut être comparé à celui de Charlemagne. Comme Charlemagne, il mettait la science au-dessus de tout, et au-dessus de toute science celle du Christianisme. Comme Charlemagne, il fut un législateur, complétant la législation déjà existante en la mettant d'accord avec les besoins de son époque et l'esprit chrétien. Il a même cet avantage sur le grand empereur d'Occident, qu'il releva et affermit tellement la monarchie anglo-saxonne qu'elle se maintint longtemps après lui, tandis que Charlemagne, en mourant, vit commencer la dissolution de son empire européen.

Mais c'est surtout comme législateur qu'il acquit une gloire immortelle. Il rédigea, de concert avec ses conseillers, les wittans, un corps de lois dont quelques-unes ont traversé les siècles et sont encore en vigueur aujourd'hui. Il s'inspira, dans la rédaction de cette législation, du Décalogue et des lois imposées au peuple hébreu qui pouvaient convenir au sien, des prescriptions des Apôtres et des anciennes ordonnances du royaume. Ce n'était pas une refonte absolue de l'ancienne législation. Alfred, dans une matière aussi grave, ne voulut point innover et ne s'écarta point de la tradition. Il forma un code approprié aux circonstances et aux coutumes de ses sujets, conservant une partie des lois des rois chrétiens saxons, surtout de Ina et d'Offa, ses prédécesseurs. Celles qui ne pouvaient plus s'appliquer à son temps furent abrogées, d'autres modifiées, mais en petit nombre. "Je n'ai pas osé édicter trop de lois nouvelles, dit-il avec raison, ne sachant pas si ceux qui viendront après nous les accepteraient volontiers."

Il réforma la magistrature, choisissant les plus renommés par leur probité et leur savoir les hommes chargés d'appliquer les lois et de rendre la justice. Les juges iniques et prévaricateurs étaient sévèrement punis. Ni la naissance, ni l'amitié, ni la puissance n'auraient sauvé le juge méchant et corrompu. Tous ceux qui avaient à se plaindre des abus des tribunaux inférieurs pouvaient recourir à son propre tribunal, et il écoutait, dit encore son biographe Asser, avec une bonté paternelle et infatigable les plaintes du faible et de l'opprimé. Aussi, durant son règne, l'Angleterre

devint un séjour de paix et de justice, soit par le châtiment ou la réformation des coupables. La sûreté publique devint si grande, dit-on, qu'Alfred ayant suspendu des bracelets d'or sur un chemin public pour éprouver les passants, personne n'y toucha, et l'historien qui raconte ce trait ajoute, comme confirmation, que si un voyageur eût perdu sa bourse sur la route, il l'aurait retrouvée un mois après sans qu'on eût touché à son contenu.

Ce grand roi voyait avec chagrin autour de lui l'abaissement général de la littérature et des sciences. On n'en était plus aux beaux jours d'Egbert, de Bède et d'Alcuin. Au moment de son couronnement, Alfred n'aurait pas trouvé dans tout le Wessex un lettré en état de traduire un livre latin en langue vulgaire. "Comme je songeais à tout cela, je me rappelai, disait-il avec tristesse, comment j'avais vu, avant le temps du ravage et des incendies, les églises et tout le pays anglais remplis de trésors et de livres et de beaucoup de serviteurs de Dieu." Et maintenant, insensiblement, il voyait son peuple redevenir sauvage. Le retour de la barbarie qui désolait son royaume avait pour cause principale les invasions des Danois qui, en renversant les églises et les monastères, avait détruit les seuls établissements où se donnait alors l'instruction. Les moines avaient été tués ou dispersés et leurs bibliothèques réduites en cendres. "Autrefois, disait Alfred, on venait chercher la sagesse dans notre patrie; maintenant si nous voulons conquérir la science, il nous faudra l'aller chercher chez nos voisins." Ce que Charlemagne avait fait pour rétablir les études, Alfred le

Grand l'essaya en Angleterre avec la même ardeur et par des moyens à peu près semblables.

Il s'appliqua donc à attirer dans ses Etats les hommes des pays étrangers qui s'étaient acquis une réputation par leur savoir, et bientôt on vit arriver d'Irlande Jean Erigène, du pays de Galles, le moine Asser, qui écrira la vie du prince, le prêtre Plegmund, de Mercie, qui devint archevêque de Canterbury, de la Gaule saint Grimbald, John le Saxon venu des bords du Rhin. Alfred combla ces hommes éminents de largesses et en fit ses compagnons et ses amis. Ils l'aidèrent d'abord à compléter son instruction. Il apprit d'eux le latin, bien qu'il eut alors 39 ans. Il étudia l'histoire, la géographie, l'astronomie, les notions de la botanique et autres sciences de son temps. Il traduisit avec leur concours du latin en anglo-saxon les ouvrages les plus propres à répandre l'instruction parmi le peuple. Il disait à ce sujet: "Je me suis souvent étonné que les illustres savants qui ont fleuri en Angleterre et qui ont lu tant de livres étrangers, n'aient jamais pensé à traduire les plus utiles dans leur propre langage."

En effet, une des causes qui avaient retardé le développement intellectuel du peuple, c'est que les éducateurs celtes et saxons avaient presque tous écrit en latin. Les moines qui composent des chroniques les écrivent en latin, et c'est dans cette même langue que les savants et les missionnaires correspondent entre eux. Les habitants conservaient leur langue, leur génie propre, sur lesquels la savante culture latine avait peu de prise. Cette haute culture demeurait la culture d'une élite; il devenait difficile, au moyen seul

de cette langue, de généraliser les connaissances parmi la masse et de la pénétrer des notions d'une civilisation avancée, et c'est afin de remédier à cette regrettable lacune qu'Alfred voulut traduire et écrire en langue vulgaire les ouvrages les plus propres à former l'éducation de ses sujets.

Il traduisit d'abord *La Pastorale* de saint Grégoire, cette Règle des Pasteurs, pleine de conseils pratiques, et qui fut pendant tout le moyen-âge le manuel des prélats et de tous ceux qui avaient charge d'âmes. Il fit transmettre une copie de cet ouvrage à chaque évêque du royaume pour l'usage du clergé.

Voulant initier son peuple à l'histoire du monde, il traduisit l'Abrégé d'Orose, qui est un résumé populaire de l'histoire universelle, qu'il enrichit de notes sur les voyages de la mer du Nord et dans la Baltique. Mais, tenant également à ce que son peuple connut sa propre histoire, il traduisit l'*Histoire ecclésiastique des Anglais* par Bède. Il mit encore en langue nationale quelques parties de la Bible, les Méditations de saint Augustin et la *Consolation* philosophique de Boèce, suivie de quelques commentaires. Ses traductions manquent parfois d'exactitude. Ceci était voulu, traduisant "ici mot pour mot et ailleurs sens pour sens... ainsi, dit-il, que j'avais appris à faire, avec Plegmund mon archevêque, et avec Asser mon évêque et avec Grimbald mon chapelain et avec Jean mon chapelain." En se livrant à ces travaux, il songe à son peuple, et ce qu'il se propose d'abord, c'est de l'instruire, de mettre à sa portée les livres qu'il traduit. Si les discours de ses auteurs lui paraissent trop longs, il les abrège;

s'ils sont obscurs, il les commente sans se faire scrupule, ou y ajoute des passages quand son savoir et son expérience lui permettent de les compléter. Ainsi, sous la plume d'Alfred, le christianisme indécis de Boëce devient une foi naïve et surabondante ; chaque incident lui fournit le sujet d'une réflexion morale.

On attribue encore à Alfred une Chronique saxonne, essai d'une histoire nationale en langue saxonne sur les invasions danoises. Cet essai et la fondation de l'université d'Oxford qui eut lieu durant ces mêmes années de paix, démontrent les préoccupations de ce grand roi pour tout ce qui pouvait contribuer à l'honneur national et au progrès intellectuel de ses sujets. Aussi, eut-il la satisfaction de se féliciter, à sa mort, des progrès que les sciences avaient faits en Angleterre sous sa protection.

La fondation de l'université d'Oxford mérite une mention spéciale.

Ce grand prince, nous dit Jean Rouse, antiquaire de Warwick, qui vivait dans le XVe siècle, bâtit à Oxford trois maisons en l'honneur de la Sainte Trinité pour les docteurs en grammaire, en philosophie et en théologie. Chacune de ces maisons fut dotée de fonds suffisants pour l'entretien des professeurs. Les annales du monastère de Winchester nous ont conservé les noms des premiers professeurs qui donnèrent des leçons dans cette université, après sa fondation par Alfred le Grand.

Les premiers régents et les premiers maîtres de théologie furent saint Néot, abbé, et saint Grimbald, le plus éloquent interprète des saintes Ecritures. La

grammaire et la rhétorique étaient enseignées par le moine Asser, le compagnon et le favori d'Alfred. Jean, moine de Saint-David, donnait des leçons de logique, de musique et d'arithmétique, de géométrie et d'astronomie. On apprenait aussi dans cette école aux jeunes gens à lire et à écrire tant en saxon qu'en latin, et ils s'y livraient aux exercices salutaires de la gymnastique. Alfred assigna le huitième de son revenu à l'entretien des maîtres et des écoliers, tant de cette école que des autres écoles qu'il fonda ; et grâce à la protection de ce grand prince, l'université d'Oxford prospéra. Elle comptait déjà trente mille étudiants sous le règne d'Edouard Ier, fils et successeur d'Alfred. Canut le Grand marcha sur les traces d'Alfred, et donna son attention à cet établissement. Chaucer trouva l'Université d'Oxford aussi solidement établie que si elle avait toujours existé. Erasme, qui y vint en 1499, en parle avec enthousiasme : "J'ai trouvé à Oxford, écrit-il, tant de gens polis et instruits que je ne tiens plus à aller en Italie, sauf pour le plaisir de dire que j'y ai été." Bien des générations d'hommes illustres lui doivent leur célébrité. Enfin, encore aujourd'hui, avec Cambridge, elle forme l'élite de la nation, cette nombreuse société d'esprits cultivés dont s'honore l'Angleterre.

On a encore attribué à Alfred un grand nombre d'institutions de bienfaisance dont il jeta les fondations, ou qui existaient déjà et qu'il consolida et perfectionna. On sait qu'il a été le créateur de la marine britannique, et encouragea ses sujets à s'adonner à la navigation pour étendre le commerce dans les pays

étrangers et en rapporter les marchandises et autres commodités de la vie. Il s'appliqua à repeupler par des étrangers industrieux les provinces qui avaient été ravagées par les Danois. Il favorisa l'introduction des manufactures de toute sorte.

Tant de travaux accomplis durant une vie relativement courte, suppose chez celui qui s'en acquittait des qualités plus qu'ordinaires, et Alfred, en effet, selon les historiens, possédait à un haut degré l'exactitude, la vigilance, l'ordre et l'emploi judicieux de son temps et de ses revenus. Il divisait la journée en trois parties égales: l'une pour les exercices de la piété, de la charité et de l'étude, l'autre pour le sommeil, et la troisième pour les besoins de son royaume. Comme on ignorait encore l'usage des horloges et des cadrans dans la Grande-Bretagne, il fit faire six cierges au moyen desquels il détermina la succession des heures. Chacune de ces bougies brûlait dans quatre heures et ses chapelains l'avertissaient tout à tour quand il y en avait une de consumée. Pour les protéger contre les courants d'air, il les enfermait dans une lanterne de corne.

Le soin qu'il apportait à s'élever lui-même, il l'exigeait de tous les gens en place, les évêques, les comtes, les officiers, et tous ceux enfin qui étaient revêtus de quelque autorité; autant, disait-il, ils surpassaient le vulgaire en dignité, autant ils devaient le surpasser en instruction. Aussi, à l'exemple du roi, les évêques et les moines se mirent au travail. Il réunissait un grand nombre d'enfants dans sa cour, voyait à ce qu'ils fus-

sent élevés dans les principes les plus purs de la morale, allant parfois jusqu'à les instruire lui-même.

Son revenu était divisé en deux moitiés. Avec la première, il récompensait ses ministres, ses officiers, ses domestiques, les architectes et les corps d'ouvriers employés dans les constructions publiques. Nombreux sont les palais qu'il éleva dans les différents lieux de ses domaines, qu'il embellit ou qu'il fit réparer. La seconde moitié était employée à l'entretien des écoles, des monastères qu'il avait fondés et à d'abondantes aumônes en faveur des indigents et de différentes églises.

Alfred était affable de sa personne, d'une démarche noble, d'un commerce agréable, d'une humeur enjouée, s'intéressant à tout. Il semblait que la nature s'était plu à le combler de tous les dons extérieurs. Ses sujets anglo-saxons aimaient ce sage et vertueux prince; ils lui furent toujours fidèles. Les Bretons, les Pictes, s'estimaient heureux de lui rendre hommage et de lui obéir. Il ne fit jamais la guerre autrement que pour affranchir son pays.

Sentant sa fin venir, il fit à son fils Edouard, qui lui succéda, ses dernières exhortations, que son fidèle biographe nous a conservées: "Approche, mon cher fils, lui dit-il, je crois que mon heure est venue; mes forces s'affaiblissent, nous allons nous quitter, moi, pour visiter un autre monde; toi, pour demeurer dans celui-ci en possession de tous mes biens. Je t'en conjure, mon fils, sois non seulement le seigneur, mais le père de ton peuple, l'appui des orphelins et l'ami des veuves; soulage le pauvre, protège le faible et punis le méchant

de tout ton pouvoir. Gouverne-toi par la loi, et Dieu t'aimera et sera ta récompense. Adresse-toi à lui dans tes nécessités, il t'aidera et fera réussir tes entreprises selon tes vœux."

Ce grand roi mourut le 26 octobre de l'an 901, à l'âge de 52 ans, après un règne glorieux de 29 ans et demi. Il fut regretté comme un père et comme un héros par son peuple. On peut le classer parmi les plus sages et les meilleurs princes dont puisse se glorifier aucune nation. Les historiens se sont plu à exalter les mérites et les vertus de ce bon et grand roi. Nous dirons nous-même avec l'un d'eux :

"Le mérite éminent qu'il fit éclater dans sa vie publique et privée peut soutenir avantageusement le parallèle avec tous les monarques et tous les citoyens fameux dont les fastes du monde ont immortalisé la mémoire. Ce prince semble être en effet ce chef-d'œuvre d'imagination que, sous le nom de sage, les philosophes se sont plu à peindre, plutôt par le plaisir d'enfanter une belle fiction que dans l'espoir qu'elle se réalisât jamais. Toutes les vertus d'Alfred étaient si heureusement tempérées les unes par les autres, si parfaitement combinées, si actives, qu'elles se contenaient réciproquement dans les justes bornes que chacune devait se prescrire. Il sut concilier le courage le plus ardent et la modération la plus froide, la persévérance la plus constante et la flexibilité la plus souple, la justice la plus sévère et la plus grande douceur, le commandement le plus ferme et les manières les plus affables, les connaissances les plus étendues, le goût le plus vif pour les sciences, et les talents les plus brillants pour

la guerre ; ses vertus civiles et militaires captiveraient presque également notre admiration, si les premières, plus rares parmi les princes, et certainement plus utiles, n'appelaient pas de préférence nos éloges. On eût dit que la nature, désirant qu'il s'annonçât par un éclat extérieur, l'avait encore comblé de tous les avantages personnels : la force du corps, et ce don précieux d'une physionomie ouverte, agréable et caressante. La fortune seule trahit sa gloire en le plaçant dans un siècle barbare, où il fut privé d'historiens dignes de transmettre son nom à la postérité. Nous souhaiterions qu'ils eussent fait son portrait avec des couleurs plus fortes et des coups de pinceau plus détaillés, pour que nous puissions du moins apercevoir quelques taches, quelques ombres dont, comme homme, il est impossible qu'il a été tout à fait exempt[1]."

Nous dirons encore avec Henri Spelman (Col, cons. Brit.) : "Alfred sera la merveille et l'étonnement de tous les siècles ! Si nous réfléchissons sur sa religion et sa piété, nous croirons qu'il a toujours été dans un cloître ; si nous pensons à ses exploits guerriers, nous jugerons qu'il n'a jamais quitté les camps ; si nous nous rappelons son savoir et ses écrits, nous estimerons qu'il a passé toute sa vie dans un collège ; si nous faisons attention à la sagesse de son gouvernement et aux lois qu'il a publiées, nous serons persuadés que ces objets ont été son unique étude."

---

1. David Hume ,*Histoire d'Angleterre.*

THOMAS BECKET

En 1154 montait sur le trône d'Angleterre le jeune Henri Plantagenêt, âgé de 21 ans. Il était fils de Mathilde, fille de Henri I, mariée en 1126 au comte d'Anjou, Geoffroy Plantagenêt, ainsi nommé à cause de la branche de genêt qu'il portait à son chaperon. Il succédait à Etienne, comte de Blois, petit-fils par sa mère de Guillaume le Conquérant, et lui-même prit le nom de Henri II.

Roi d'Angleterre par la mort d'Etienne, il héritait par son père de l'Anjou et de la Touraine, par sa mère de la Normandie et du Maine, par sa femme qu'il venait d'épouser, Eléonore d'Aquitaine, que le roi de France Louis VII avait répudiée, il acquérait les provinces de Poitou, de la Saintonge, de l'Auvergne, de Périgord, du Limousin, de l'Angoumais et de la Guyenne, et enfin par le mariage de son troisième fils à l'héritière de la Bretagne, il ajoutait ce dernier domaine au reste de ses possessions, se trouvant ainsi à posséder le tiers de la France. Plus tard il devait conquérir une partie de l'Irlande. Il était donc un des souverains les plus puissants de l'Europe, en réalité plus puissant que le roi de France auquel il faisait hommage en qualité de vassal pour ses possessions sur le continent. Louis VII sentit même le danger d'un tel vassal, dont le pouvoir s'étendait depuis l'Ecosse jusqu'à l'extrémité de Cornouailles, dans la Grande-Bretagne, et de la Normandie aux Pyrénées sur le Continent.

Il succédait aux règnes agités d'Etienne et de Mathilde, et son accession au trône mettait fin à la guerre civile entre les partisans de Mathilde et les suivants d'Etienne qui ,depuis des années, avait divisé le pays. Tous les regards étaient tournés vers ce jeune monarque, maître de tant d'Etats, dont la paix et le bien-être dépendaient de l'attitude qu'il allait prendre. Si Henri II ressemblait à son aïeul le Conquérant par les traits de sa figure comme par ceux de son âme, il n'eut pas, comme lui, la sagesse de maîtriser ses passions, qui finirent par lui susciter des ennemis redoutables, et furent la cause des divisions de sa famille et de révoltes dans le royaume. Il était d'une activité prodigieuse, instruit, peu retenu dans ses paroles, aussi ambitieux qu'habile, diplomate autant que guerrier, d'un tempérament à ne pouvoir supporter la contradiction, dissimulé, vindicatif, incapable de comprendre le point de vue surnaturel qui revenait aux chefs de l'Eglise dans le gouvernement des âmes. Enivré de sa puissance, il voulut rendre son autorité absolue, concentrant, dit un écrivain contemporain, tout le pouvoir en sa personne. Il était jaloux de toute autorité qui ne venait pas de lui. Ayant triomphé de tous les obstacles qui pouvaient s'opposer à sa puissance et, confondant le domaine temporel, qui était le sien, avec le domaine spirituel, qui est celui de l'Eglise, il alla jusqu'à vouloir asservir celle-ci à sa volonté ; mais il ne tarda pas regretter la témérité de ses prétentions, et d'apprendre à ses dépens que l'Eglise ne pouvait se soumettre à des compromissions de bon plaisir et contraires à ses doctrines éternelles et immuables.

A cette époque, celui qui devait se dresser comme le défenseur des droits de l'Eglise, le modèle des bons pasteurs, l'illustre Thomas Becket, n'était encore que diacre de l'archevêque Théobald, primat de Canterbury. Dans l'exercice de ses fonctions il s'était montré non seulement zélé, mais habile et intelligent, au point que sur la recommandation de l'archevêque, qui avait une grande influence auprès du roi, il fut promu à la dignité de chancelier, la première dignité du royaume.

A l'origine, le chancelier des rois saxons et danois, était leur archichapelain ; puis, avec le temps, il devint leur secrétaire et fut ainsi initié aux choses de l'Etat. Avec le nouveau chancelier, cette charge acquit de l'importance par suite de l'initiative et la vigueur de son administration. Il avait la garde du grand sceau, la jouissance de tous les évêchés et de toutes les abbayes devenus vacants, administrait toutes les baronnies qui tombaient à la couronne ; il siégeait de droit au conseil et, comme secrétaire d'Etat, scellait, contresignait toutes les commissions, les ordres et les lettres patentes, aucune affaire importante ne lui étant étrangère.

Thomas Becket, fils d'un gentilhomme anglais et d'une musulmane convertie, né le 21 décembre 1117, fit dans sa ville natale de fortes études. Les trois principales églises de Londres avaient alors chacune une grande école, que Thomas fréquenta jusqu'à l'âge de 21 ans, puis alla suivre les cours des écoles de Paris, de Bologne et d'Auxerre, où il se perfectionna dans la connaissance du droit civil et canonique et dans les

différentes branches de la littérature. C'était l'époque de la résurrection du droit romain, qui avait alors de nombreux adeptes. L'école de Bologne avait formé des maîtres qui enseignaient avec éclat. De cette école était sorti, dès le siècle précédent, Lanfranc, primat de l'Angleterre, dont la science et l'habileté avaient si bien servi la cause de la conquête normande. Thomas, à son retour en Angleterre, muni de toute la science de son temps, reçoit le diaconat et est adjoint à l'archevêque de Canterbury, en qualité d'archidiacre, dignité ecclésiastique d'Angleterre qui permettait à celui qui en était revêtu de siéger dans la cour des lords après les évêques et les abbés. La compétence avec laquelle il s'acquitta de ses fonctions administratives le mit en vue, tout en le formant au maniement des hommes et des affaires. L'archevêque le tenait en haute estime, et plusieurs fois l'envoya à Rome en missions importantes.

Théobald parla au roi de son archidiacre, de ses capacités ; il le représenta comme un homme d'une grande prudence, pouvant remplir avec distinction les charges les plus éminentes, avec cela supérieur à toutes considérations lorsqu'il s'agissait de son devoir. Henri, sur une recommandation aussi flatteuse, nomma Becket chancelier d'Angleterre en 1157.

Il apporta dans ses nouvelles fonctions le même dévouement, la même compétence, la même fidélité à son devoir. Il se montra légiste consommé, financier habile, et donna de l'ampleur à son administration en réprimant les brigandages, mettant à la raison les usuriers, en favorisant l'agriculture, ne négligeant rien qui

pouvait ramener la sécurité et la prospérité dans le royaume. Rien de ce qui pouvait contribuer aux intérêts temporels du prince ne fut négligé. Il était aimé et respecté de tous. Il jouissait de toute la faveur du roi, qui l'entretenait familièrement, le consultait et lui confia l'éducation de son jeune fils. Il administrait le royaume comme si l'autorité suprême lui en eût abandonné le gouvernement. Jaloux de la gloire de son pays, Thomas crut qu'il y allait de la dignité et de la grandeur de son souverain de se montrer magnifique en toutes choses, menant grand train de vie et de plaisir même dans son rôle d'homme d'Etat. Ses biographes contemporains rapportent qu'il entretenait à sa solde sept cents cavaliers complètement armés; que sa vaisselle était d'une grande richesse et qu'il tenait table ouverte pour les personnes de haut rang. Ses pourvoyeurs faisaient venir de loin et à grands frais les choses les plus rares et les plus délicates. Les comtes et les barons tenaient à l'honneur de lui rendre visite, et aucun étranger, venant à son hôtel, ne s'en retournait sans un présent, soit de chiens ou d'oiseaux de chasse, soit de chevaux ou de riches vêtements. Les seigneurs lui envoyaient leurs jeunes fils pour servir dans sa maison et être élevés près de lui; il les gardait quelque temps, puis les armait chevaliers, et à ses propres dépens leur fournissait tout le harnais des gens de guerre. Lorsqu'il voyageait à l'étranger, il était accompagné d'un tel cortège que les habitants du pays ne pouvaient s'empêcher de s'écrier: "Quel homme doit être donc le roi d'Angleterre, quand son chancelier voyage en tel équipage."

Et cependant ce même homme, dans sa vie privée, était d'une grande austérité, extrêmement bienfaisant pour les pauvres, de mœurs irréprochables, en tout un homme de devoir, ne désirant rien plus que de pouvoir sortir de la cour décemment. Il n'ignorait pas les visées ambitieuses et despotiques de Henri II touchant les affaires de l'Eglise. Il savait que les tentatives du roi pour "assujettir nobles et clercs à la loi commune" violaient les traditions de la nation et blessaient les droits de l'Eglise; mais il laissait aux évêques le soin de défendre sa cause.

Telle était la position de Thomas Becket lorsque, en 1162, le siège de Canterbury devint vacant par la mort de l'archevêque Théobald. Le roi, pensant qu'il trouverait toujours en son chancelier le serviteur complaisant et dévoué qu'il avait été jusqu'à présent, lui proposa de l'élever au siège primatial. Tous les deux se trouvaient alors en Normandie. Le chancelier étant envoyé en Angleterre pour quelques affaires du royaume, vint à Falaise prendre congé. Le roi le prenant à part, lui dit: "Vous ne savez pas encore bien le sujet de votre voyage; je veux que vous soyez archevêque de Canterbury." Une telle proposition affligea Thomas Becket, qui supplia le roi de n'en rien faire, prévoyant qu'il se verrait dans la nécessité de perdre la faveur du roi ou de manquer à son devoir envers Dieu. Ne voulant point lui laisser ignorer ses dispositions, il lui dit, en lui montrant un pan de son riche habit: "Voyez, dit-il en souriant, le saint homme que vous voudriez charger de si saintes fonctions. D'ailleurs, ajouta-t-il, vous avez sur l'Eglise des vues aux-

quelles je ne pourrais me prêter, et je crois que si je devenais archevêque, nous ne serions bientôt plus amis."

Le roi, prenant plutôt ces paroles pour un badinage, croyant n'avoir jamais une occasion plus favorable de tenir l'Eglise dans sa main et se méprenant sur le génie et le caractère de son chancelier, renouvela ses instances, appuyé par le légat pontifical, Henri de Pise, et Thomas Becket, après de longues résistances, cédant aux conseils de ses amis, fut promu archevêque de l'Eglise d'Angleterre par les moines de Canterbury, à qui revenait le droit de nommer le primat. La veille, 2 juin 1162, il avait été ordonné prêtre. Le 3, après avoir reçu l'ordination épiscopale, une assemblée plénière d'évêques et de hauts barons, tenue à Londres, sous la présidence royale, confirma cette nomination. Ce fut une brillante cérémonie à laquelle assista toute la noblesse d'Angleterre, qui savait qu'en honorant le favori elle se rendait agréable au roi. Il y avait alors cinq ans que Thomas Becket était chancellier, et il était dans la 44e année de son âge.

Le nouvel élu changea totalement de conduite; extérieurement, il devint sur-le-champ un autre homme. L'humble robe de moine remplaça les riches vêtements qu'il avait portés jusqu'alors; il s'imposa de rigoureuses mortifications; se vêtit d'un rude silice, comme on en eut plus tard la preuve, congédia la nombreuse suite de chevaliers et de nobles qui avaient l'habitude de le servir; vécut très sobrement, préférant la compagnie des pauvres à celle des grands, ne gardant près de lui que quelques compagnons choisis parmi les ecclésiasti-

ques que recommandaient leur foi, leurs lumières et leurs vertus, menant enfin le seul genre de vie qui convenait à un successeur des Apôtres, à un ministre du Christ. La prière, l'étude et ses fonctions épiscopales partageaient tout son temps. Levé de grand matin, il visitait les malades et à neuf heures disait sa messe. L'ordre qu'il établit dans sa maison prévenait tout abus. Il déposa entre les mains du roi sa démission de sa charge de chancelier, la croyant incompatible avec ses nouveaux devoirs. Le jour de sa nomination, le roi l'avait délié de l'obligation de rendre compte des charges de la couronne qu'il avait administrées jusqu'à ce temps.

Henri ne vit pas sans déplaisir un tel changement. Il comprit qu'au lieu d'un complice pour ses dessins sur l'Eglise, il s'était donné un adversaire dont il avait tout à craindre.

Déjà l'archevêque s'élevait contre l'usage de laisser le roi s'approprier les revenus des évêchés et des autres bénéfices lorsqu'ils devenaient vacants ; en réalité, ce n'était qu'un abus que les lois proscrivaient. Il s'opposait également contre les agissements des juges laïques qui, sans égard pour les immunités de l'Eglise anglaise, citaient des personnes ecclésiastiques à leur tribunal. Enfin, les officiers ou seigneurs qui opprimaient l'Eglise et usurpaient ses biens, rencontraient de la part du primat une vive résistance. Telles furent les principales sources de conflits qui surgirent entre le roi et son ci-devant chancelier.

Le premier dissentiment se manifesta à l'occasion d'un imposition d'impôts. Les shérifs étaient dans

l'habitude de recevoir de la part des tenanciers, des seigneurs et des églises une contribution qui leur était accordée à titre de dédommagement de leurs pénibles fonctions. Or, le roi se trouvant un jour à Woodstock, déclara, en présence du primat et autres chefs du pays, que cette contribution, à l'avenir, serait versée au fisc. Une telle déclaration laissa l'assemblée stupéfaite. Thomas Becket, rompant le silence et parlant au nom de tous, dit: "Seigneur Roi, Votre Altesse ne doit pas s'approprier cet argent, qui est offert librement à des fonctionnaires dignes de sympathie, par la reconnaissance des populations.—Par les yeux de Dieu, reprit le roi en colère, cette redevance sera exigée par mon fisc.—Par le même serment, riposta l'archevêque, avec une majesté calme, —je jure qu'aucun de mes gens ou des tenanciers de mes églises ne donnera un seul denier à votre fisc".

C'était la guerre qui commençait entre le souverain et l'archevêque, et qui fut accentuée par un deuxième incident, quand il fallut déterminer l'étendue des deux juridictions, ecclésiastique et séculière. Restreindre et même détruire la juridiction ecclésiastique était un des projets du roi.

En vertu d'un privilège, désigné en droit canonique sous le nom de "privilège du roi", les ecclésiastiques ne pouvaient être poursuivis que devant les tribunaux ecclésiastiques. Ce privilège datait des premiers temps du Christianisme. De bonne heure il avait été décidé que dans les cas où l'une des parties appartiendrait au clergé, la cause serait soumise à la décision de l'évêque. Ce privilège, appliqué à toutes les nations

converties, devint la coutume de toute la chrétienté. Chez les Anglo-Saxons, il en fut d'abord autrement, les limites des deux juridictions, civile et religieuse, restant confuses et indéterminées. Les évêques, assimilés aux nobles, exerçaient avec ceux-ci les fonctions de magistrats civils, et des causes qui, ailleurs, étaient du ressort de l'autorité ecclésiastique, se décidaient en Grande-Bretagne par un tribunal mixte. Lors de la conquête normande, les deux juridictions furent entièrement séparées par le nouveau souverain, et des cours d'évêques et d'archevêques furent établies dans chaque diocèse pour prendre connaissance et juger les délits ecclésiastiques avec l'autorité des cours de même nature en vigueur dans toutes les parties de l'Eglise d'Occident. Tout ce qui touchait les clercs ou la foi, les croyances, les dîmes et redevances, les actes et contrats ayant un caractère moral, tels que les testaments, relevait du tribunal religieux. Il pouvait amener devant lui les personnes accusées de manquer à leurs devoirs conjugaux, et des huissiers-espions exerçaient à cet effet une surveillance sur tout leur entourage. On comprend qu'une autorité aussi étendue pouvait donner lieu à des abus. D'autre part, les tribunaux ecclésiastiques, dont le droit s'inspirait des Ecritures, des décrets des conciles et des papes et des lois romaines, plus cléments que les tribunaux laïques, ne condamnant jamais à la peine de mort, au lieu de réprimer la criminalité, semblaient plutôt l'encourager, à en juger par l'impression publique. Il est vrai que les clercs ne subissaient que des pénalités spirituelles, mais elles entraînaient une déchéance morale dont la honte était

censée avoir le même effet que des pénalités matérielles plus sévères.

L'Eglise était bien disposée à considérer cette question, et même à faire disparaître tout sujet de plainte par des dispositions plus efficaces ; mais le roi, dans son impatience de résoudre le différend, convoque, le premier octobre 1163, une assemblée du parlement à Westminster, et lui fait décider : 1° qu'à l'avenir on adjoindra à l'archidiacre un officier royal chaque fois qu'un clerc comparaîtra pour être jugé ; 2° que tout clerc reconnu coupable et condamné, sera remis au tribunal du roi pour subir sa peine sans privilége du clergé.

Le primat, ayant délibéré avec les évêques, fait savoir au roi, quelques jours après, au nom de l'épiscopat, que l'Eglise d'Angleterre ne peut accepter la seconde proposition, les clercs ne devant pas être jugés et punis deux fois pour la même faute. Mais le roi, changeant de tactique, revient à la charge et demande aux évêques de promettre d'observer les anciennes coutumes du royaume. Le nombre ni la tendance de ces coutumes n'avaient été définis ; mais il espère, à la faveur de cette expression indéterminée, faire accepter toutes les dispositions vexatoires que ses légistes prétendront extraire du vieux droit national. Thomas ne fut pas dupe des véritables intentions du roi, qui étaient non d'attaquer une immunité ecclésiastique, mais de mettre l'Eglise de son royaume dans l'esclavage et de la lier tellement à ses coutumes imaginaires qu'elle n'eût plus le pouvoir de s'en dégager. On acceptera les "vieilles coutumes" répondit Thomas Becket,

mais "sous réserve des droits du clergé et de l'Eglise". C'est alors qu'éclata entre le primat et le roi cette longue et pénible querelle qui agita le royaume pendant plusieurs années, et qui menaça d'ébranler l'Eglise d'Angleterre jusque dans ses fondements.

Henri, comprenant qu'il ne peut jouer au plus fin, cherche à diviser les évêques et à les détacher du primat. Deux prélats, Roger d'York et Gilbert, de Londres, embrassent sa cause. Des négociateurs sont envoyés à Rome et réussissent à gagner plusieurs cardinaux et obtenir du pape même, prétend-on, une lettre invitant Thomas à se rendre, pour l'amour de la paix, au désir du roi.

Malheureusement un schisme divisait à cette même époque le monde chrétien. Au pape régulièrement élu, Alexandre III, que reconnaissaient les rois de France et d'Angleterre, un antipape s'était fait proclamer sous le nom de Victor IV, lequel, soutenu par l'empereur Frédéric, avait pris possession de Rome. Alexandre, pressé par les rois de France et d'Angleterre de s'établir dans leurs domaines, alla résider à Sens. Bien qu'il fut l'objet de grandes prévenances, il sentait sa dépendance, et, tout en sauvegardant les droits de l'Eglise ,il s'efforçait de ne rien faire qui pût mécontenter ces souverains. Il employa dans ses rapports avec Henri II la voie des temporisations de préférence à celle de l'autorité, et recommanda à Thomas Becket la soumission plutôt que la résistance, le roi ayant promis qu'il n'exigerait du primat rien de contraire aux canons et qu'il se contenterait d'un simple assentiment

verbal, qu'il ne voulait que sauver son honneur devant les grands par quelque apparence de consentement de la part des prélats.

L'archevêque, ainsi conseillé et pressé par ses propres suffragants de ne point s'opiniâtrer dans son refus, cesse de s'opposer aux vœux du roi, et consent à ce qu'il demandait de lui, modifiant toutefois la formule première "sous la réserve des droits du clergé et de l'Eglise" par la suivante: qu'il acceptait de se conformer aux "vieilles coutumes", la bonne foi restant sauve. Henri se déclare satisfait, mais veut qu'on lui promette l'observation des coutumes publiquement, dans l'assemblée des évêques et des seigneurs. A cet effet, il convoque, en janvier 1164, le parlement dans la résidence royale de Clarendon. Il fait rédiger par ses légistes, sous le titre de "vieilles coutumes" seize articles que le parlement adopte et qui furent acceptés par les évêques. Ces articles, les statuts de Clarendon, censés reproduire les anciennes coutumes du royaume, ne disaient rien cependant des usages en vigueur avant la conquête ni même des lois établies par le Conquérant. Quelques-unes de ces constitutions, celles relatives aux excommunications et à l'indépendance des tribunaux ecclésiastiques, étaient le contraire des prescriptions de Guillaume. Elles consacraient les prétentions abusives de Henri II sur les choses religieuses. Elles supprimaient en réalité, sans le mentionner expressément, tous les privilèges, toutes les libertés ecclésiastiques. Les archevêques, les évêques et autres ecclésiastiques ne pouvaient sortir du royaume sans la permission du roi. Il y était dit que tout clerc incriminé devait comparaître, soit devant un tribunal séculier,

soit devant un tribunal ecclésiastique assisté d'un juge laïque, enlevant ainsi les clercs à leurs juges naturels, les évêques. Le roi s'attribuait les revenus des évêchés vacants, contrôlait l'élection des évêques, aucune telle élection ne devait se faire sans sa permission. Les appellations devaient aller de l'archidiacre à l'évêque, de l'évêque à l'archevêque, au roi en dernier ressort. Les appels au pape, même dans les causes ecclésiastiques, étaient abolis. C'était ni plus ni moins que la mainmise de la royauté sur l'Eglise, la subordination de l'autorité spirituelle à l'autorité temporelle.

L'archevêque refuse d'abord d'apposer son sceau à de semblables Constitutions; mais, devant les supplications de ses collègues et des menaces des barons, rassuré d'ailleurs par la clause *bona fide* que le roi a acceptée, promet verbalement d'observer les coutumes royales de bonne foi, sans autre addition. Henri fit publier les seize articles des Constitutions de Clarendon, les rendit obligatoires en Angleterre et ses possessions sur le Continent.

De retour à Canterbury, Thomas se prend à réfléchir sur la conduite qu'il a tenue et, sous les reproches des gens de sa suite d'avoir sacrifié à la peur les droits de l'Eglise, reconnaît sa faute, s'en repent, déplore publiquement sa défaillance. "Ah! malheureux que je suis, s'écria-t-il, d'avoir ainsi exposé l'Eglise d'Angleterre à un esclavage perpétuel. Mes prédécesseurs en ont soutenu la liberté; moi, par mon imprudence, j'en ai abandonné la défense. Je vois bien que je ne suis pas digne du rang que je tiens, et qu'ayant été tiré d'une vie séculière, je n'ai point de capacité pour être le premier pasteur du troupeau de Jésus-Christ. Que

me reste-t-il, sinon de gémir dans le silence et de pleurer amèrement une si grande faute, jusqu'à ce que le pape ait jugé lui-même de quelle manière je dois me comporter?" Il s'interdit lui-même l'exercice de ses fonctions, s'impose des pénitences, fait un rapport complet au pape de tout ce qui s'est passé, et implore son pardon. Alexandre III lui répond avec bonté, l'encourage, lui disant que l'essentiel en toute chose est de considérer l'intention. L'intention de Thomas a été bonne. Le pape l'absout et lui ordonne de reprendre avec une ardeur toute nouvelle les exercices de sa charge pastorale.

Henri II, qui comptait sur la gratitude du pontife romain, qu'il avait secouru dans ses malheurs, ou sur la crainte qu'un refus de sa part n'eût entraîné l'Angleterre dans le schisme, pour faire approuver les "coutumes", dût reconnaître que la fermeté d'Alexandre déconcertait ses plans, et il jura de s'en venger sur l'archevêque. Le repentir de celui-ci, venant après son assentiment tardif, acheva de lui aliéner la bienveillance du prince.

Quelques mois plus tard, le roi voyant que l'archevêque, au lieu d'approuver, condamnait les articles de ses "coutumes", le somma de comparaître devant une assemblée convoquée à Northampton pour rendre compte de son administration comme chancelier, ainsi que des revenus de tous les évêchés, des abbayes et des baronnies qu'il avait gérés à ce titre, bien qu'au moment de sa nomination comme archevêque, il s'était fait décharger par le roi de toute recherche au sujet de ses actes dans l'exercice de sa charge. Le roi ne s'était jamais plaint des dépenses qu'avait faites son chance-

lier, qui avaient pour objet le bien de son service. Apparemment il en avait toujours été satisfait et ne l'avait jamais inquiété à cet égard, mais la querelle des immunités de l'Eglise était une occasion favorable pour accabler le primat et le réduire à sa merci. Tout souffrant qu'il était alors, il se présenta devant cette cour où les barons et beaucoup d'évêques étaient déjà rassemblés. Henri lui réclama une somme considérable qu'il prétendait lui devoir comme chancelier, jusqu'aux présents qu'il lui avait faits. Après lui avoir confisqué ses biens, il le fit condamner et déposer par les autres évêques et les barons comme parjure et rebelle au roi son seigneur, le faisant même décréter d'emprisonnement. Peu d'instants auparavant, Thomas Becket avait défendu aux évêques présents, en vertu de l'obéissance et sous peine de perdre leur ordre, d'assister au jugement où l'on prétendait le juger et, de peur qu'ils ne le fissent, il en avait appelé à Rome. Comme le comte de Leicester, suivi des barons, s'avançait pour prononcer la sentence, le primat, qui était entré revêtu de ses habits pontificaux et tenant sa grande croix à la main, lui fit défense de porter jugement contre son maître spirituel, en appela au pape. "O comte! mon fils, écoutez-moi. Vous savez avec quelle fidélité j'ai servi le roi; avec quelle douleur, pour lui plaire, j'ai accepté mon office actuel, et comment il m'a déclaré libre de toutes réclamations séculières. Je ne dois pas répondre de ce qui s'est fait avant ma consécration: non, je ne le ferai pas. Autant l'âme est plus digne que le corps, autant devez-vous obéir à Dieu et à moi qu'à un roi terrestre. Vous savez en outre que vous êtes mes fils en Dieu. Ni la loi ni la raison ne permet-

tent que des enfants jugent leurs pères. C'est pourquoi, je décline le jugement du roi ou le vôtre, pour être jugé de Dieu seul, par le ministère du pontife romain, à qui j'en appelle en présence de vous tous; et je me mets avec mon église sous sa protection. Et, vous mes Frères les évêques, qui obéissez à un homme plutôt qu'à Dieu, je vous appele aussi à son tribunal." Puis, s'étant levé, il traverse lentement la foule, sort de la salle et rentre dans son archevêché, l'âme accablée d'inquiétude et de chagrin. Alarmé par les rapports qu'on lui faisait, ne se sentant plus en sûreté dans le royaume, délaissé par tous, il soupa cette même nuit avec les pauvres, prit secrètement le chemin de la mer, s'embarqua sur une barque et, à la faveur d'une nuit sombre; aborda la terre du comte de Flandre, et de là se rendit en France auprès du roi Louis VII. Il fut accueilli avec une bienveillance pleine de respect par le roi de France ,qui lui offrit l'hospitalité de la ville royale de Sens ,en lui disant: "Le plus beau privilège de ma couronne, c'est d'avoir un asile ouvert à tous les exilés." Le pape Alexandre, qui y résidait, avait convoqué un concile. Le primat s'y présenta, expliqua sa conduite, produisit les Constitutions de Clarendon: "Voilà, dit-il, ce que le roi d'Angleterre a ordonné contre la liberté de l'Eglise; c'est à vous de juger si on peut le dissimuler en conscience." En même temps, il s'accusa de son adhésion momentanée, se démit de ses fonctions, priant le souverain pontife de lui nommer un successeur comme archevêque de Canterbury. Plusieurs membres du consistoire pensaient que la résignation du primat était le meilleur moyen de mettre fin à une situation aussi embarras-

sante que dangereuse; mais le pape, qui compatissait beaucoup à ses peines, ne jugea pas à propos d'accéder à sa demande, l'exhorta à supporter avec résignation les épreuves de l'exil, lui ordonna de reprendre de sa main les fonctions de sa charge, lui promit de ne pas l'abandonner ,lui disant que sa cause était celle de toute l'Eglise. Il lui assigna pour retraite l'abbaye de Pontigny, de l'ordre des Citeaux, où il demeura pendant deux ans, vivant de la même vie et vaquant aux mêmes travaux que les moines eux-mêmes. Dix des articles de Clarendon furent désapprouvés par le pape.

Certains hommes, conseillers du roi, firent répandre sur le compte du primat de faux bruits en lui attribuant des paroles propres à blesser la vanité du monarque et à l'indisposer encore davantage. Dans cette disposition d'esprit, Henri écrivit au roi de France pour lui reprocher l'accueil hospitalier qu'il avait accordé à l'ex-archevêque de Canterbury. "L'ex-archevêque ? répond Louis VII, qui donc l'a déposé? Certes, je suis roi, tout aussi bien que le roi d'Angleterre; mais je ne pourrais pas déposer le moindre clerc de mon royaume."

Cette réponse et la cordiale réception que le roi de France et le pape avaient faite à l'archevêque portèrent à son comble l'irritation du prince anglais, qui fit confisquer tous les biens de l'archevêque et des siens, bannissant du royaume, sans distinction d'âge, de rang ou de sexe, tous ses parents, ses domestiques et tous ceux qui tenaient de lui par des liens d'affection, leur faisant jurer, par un raffinement de cruauté, qu'ils iraient se montrer à l'archevêque. Ces exilés, au nombre de quatre cents, ainsi dépouillés de tout, venaient

fatiguer le saint prélat des maux qu'ils souffraient pour sa cause. Ces visites brisaient son âme. Ceux qu'ils ne pouvaient garder auprès de lui furent envoyés en divers pays avec des lettres de recommandation. On s'empressa de les secourir, tant à cause de la pitié qu'ils inspiraient qu'à cause de l'indignation que soulevait la cruauté du roi d'Angleterre.

De retour à Rome, le pape Alexandre III, par lettre du 7 décembre 1165, déclara l'archevêque de Canterbury son légat dans toute l'Angleterre, à l'exception du diocèse d'York. Tous les évêques reçurent avis de cette légation. Celui de Londres en fut informé le 25 janvier 1166, jour de la Conversion de saint Paul, patron de sa cathédrale. Il était un de ceux qui avaient le plus contribué à faire condamner l'archevêque. Cette lettre le troubla extrêmement. Il écrivit au roi lui disant que lorsque le pape commandait, il n'y avait pas d'autre remède que d'obéir.

Thomas, dans la seconde année de son exil, c'est-à-dire en 1166, écrivait ,en sa qualité de légat, au roi Henri II deux lettres dans lesquelles il l'exhortait à rendre la liberté à l'Eglise d'Angleterre. Voyant, toutefois, que ses conseils de paix restaient sans effet, et excité par les plaintes des proscrits, il se décida à user de moyens plus efficaces. Se trouvant alors à Vezelay, près d'Auxerre, un dimanche, il monta en chaire et, au son des cloches et dans l'appareil le plus solennel, il retrancha de la communion des fidèles les défenseurs des Constitutions de Clarendon, les détenteurs des biens et des propriétés de l'Eglise, les ministres et les favoris du roi qui s'étaient faits persécuteurs de tant d'innocents. Il avertissait en même temps le

roi des châtiments qui l'attendaient s'il persévérait dans son impénitence. Henri II, à ce moment, débarquait en Normandie. Apprenant ce qui venait de se passer, on rapporte que, pris de fureur, il se roula à terre en criant qu'on lui tuait le corps et l'âme; qu'il arracha son chaperon et déchira avec ses dents les couvertures de son lit. Il menaça l'abbé de Citeaux de ruiner tous les monastères de l'ordre en Angleterre et d'en chasser les moines si le primat continuait à résider à Pontigny. Becket pria Louis VII de lui assigner un autre lieu de retraite. Ce prince lui mandat qu'il pouvait se retirer dans telle ville de son royaume qu'il lui plairait, sans crainte de manquer d'aucune chose.

L'expédient dont se servit ensuite Henri était précisément un de ceux que défendaient les Constitutions de Clarendon: celui du recours au pape. Il autorisa les évêques, en leur nom et au sien, à en appeler au pape du jugement de l'archevêque. L'autorité du primat fut provisoirement suspendue. Le roi mit ce délai a profit pour se faire des amis. Le pape lui renvoie ses présents, mais quelques cardinaux les acceptent, ainsi que quelques Etats libres d'Italie, qui, en retour, devaient l'aider à obtenir du pontife la destitution de Becket ou sa translation à un autre siège. On négocia, Henri remettant sa cause à l'équité d'Alexandre. Sur sa demande, des légats vinrent en France pour décider la question. Par deux fois le roi de France leur ménage des rencontres. Pour faciliter une entente, on évitait de faire mention des "coutumes". Mais la défiance était mutuelle, l'un, Henri, voulant conserver les libertés de l'Eglise, "sauf la dignité de la couronne",

l'autre, l'archevêque voulant de son côté obéir au roi, "sauf la dignité de l'Eglise."

Le roi de France, voyant que toutes les voies d'accommodement qu'il proposait restaient infructueuses, finit par en attribuer l'insuccès à l'opiniâtreté de Becket, dont il s'éloigna et abandonna pendant quelque temps. Mais, revenant de son mécontentement, il reconnut bientôt que l'archevêque avait eu raison d'agir comme il l'avait fait, lui déclarant que lui seul avait été clairvoyant. "Nous vous avons donné un mauvais conseil, en voulant vous persuader d'abandonner votre cause, qui est celle de Dieu, au caprice d'un homme dissimulé. J'en ai un extrême regret, et je vous supplie de m'en accorder le pardon et l'absolution ; tout ce que j'ai de bien est à votre disposition pour les vôtres aussi bien que pour vous."

Henri venait de passer plusieurs années en France. Les barons de ses possessions continentales, toujours prêts à secouer son autorité, appelaient à leur aide leur seigneur suzerain, le roi de France, qui ne se faisait pas scrupule de susciter des embarras à son puissant vassal. Les hostilités recommençaient tous les ans pour durer quelques semaines, puis étaient suivies de trèves qui duraient selon le bon plaisir de Louis VII. Au commencement de 1169, toutefois, un traité fut signé qui assura la paix pendant toute l'année. Henri en profita pour faire couronner son fils. Cette cérémonie appartenait de droit à l'archevêque de Canterbury ; l'ignorer dans cette circonstance c'était l'atteindre dans un des plus grands de ses privilèges, mais ses ennemis montrèrent une prétendue lettre du souverain pontife qui autorisait l'archevêque d'York à couronner

le prince. Le sacre eut lieu le 15 juin 1170. La femme du nouveau roi, qui était une des filles de Louis VII, n'ayant pas été couronnée avec son mari, le roi de France en fut offensé et prenant pour lui-même l'outrage fait à sa fille, conduisit une armée en Normandie. Henri accourut pour défendre ses domaines. Les deux rois se rencontrèrent, se remirent en bon termes, et Henri, qui connaissait maintenant l'intégrité du pontife et qui pouvait craindre qu'il finirait par user de son autorité, promit de se reconcilier immédiatement avec le primat. La rencontre eut lieu à Fréteval, dans une prairie, sur les frontières de la Touraine. Le roi et l'archevêque s'entretinrent familiairement, comme s'ils n'avaient jamais eu de différends. Becket, sur la requête qu'il présenta au roi, le priait de le recevoir dans ses bonnes grâces, de lui accorder sa protection pour lui et les siens, de rendre les possessions du siège de Canterbury, et de vouloir bien, dans sa clémence, faire réparation à cette église pour l'injure qui lui avait été faite par le dernier couronnement de son fils. Il promettait en retour son amour, son respect et tous les services qu'un évêque pouvait accorder en Dieu à un roi et à son souverain. Henri consentit à ses demandes ; ils causèrent encore longtemps en particulier, et quand ils se séparèrent, ils convinrent mutuellement que l'archevêque, après avoir arrangé ses affaires en France, reviendrait à la cour, et y resterait quelques jours, afin que le public fut convaincu du renouvellement et de la solidarité de leur amitié. [1] On se sépara, le baiser royal n'ayant été ni demandé ni reçu.

1. Ep. v. 45.

L'attitude du roi ne parut point franche à Thomas, qui revint l'esprit plongé dans le doute et l'incertitude. Ce ne fut, en effet, qu'une reconciliation apparente, comme le prouvèrent les événements subséquents.

Plusieurs mois s'écoulèrent sans que le roi eût songé à tenir aucun de ses engagements ,et il ne fallut rien moins que la crainte d'un nouvel interdit pour l'obliger à rendre les terres de l'archevêché; on ne les rendit qu'après en avoir perçu les rentes, enlevé le blé et le bétail. Pendant ce temps le primat fit deux visites à la cour sans pouvoir obtenir autre chose que de vaines promesses.

D'autre part, ses ennemis, qui en voulaient à sa vie, ne cachaient point leurs sinistres projets, et les rapports de ceux qui lui portaient de l'affection et de l'intérêt ne faisaient qu'augmenter ses alarmes.

N'aspirant plus qu'à revoir sa cathédrale et son diocèse, il décide de son départ, écrit au roi une lettre dans laquelle il lui exprime sa loyauté et son affection: "Mon désir était, dit-il en terminant, de me rendre encore une fois près de vous; mais la nécessité me force, dans l'humble situation où je suis réduit, à retourner près de mon église affligée. Je vais, sire, avec votre permission, peut-être périr pour sa défense, à moins que vous ne me protégiez. Mais, soit que je vive ou que je meurs, je vous suis dévoué, et le serai toujours dans le Seigneur. Quoi qu'il puisse arriver de moi ou des miens, que la bénédiction de Dieu repose sur vous et vos enfants[1]."

1. Ep. V, 54.

A défaut du roi, qui lui avait promis de l'argent pour payer ses dettes et pourvoir à ses dépenses de voyage, l'archevêque de Rouen lui avança trois cents livres, et le troisième jour de l'Avent 1170 il se mit en chemin, débarquant à Sandwich. Comme il allait quitter la côte de Flandre, on vint lui dire que ses ennemis se disposaient à l'attaquer s'il osait débarquer de l'autre côté du rivage: "Qu'importe dit-il, c'est assez que mon troupeau a été sept ans sans pasteur; quand on devrait me hacher en pièces, je ne laisserai pas de me rendre au milieu de lui. Je n'appréhende ni les tourments ni la mort."

Le primat emportait avec lui des lettres de suspension ou d'excommunication que le pape Alexandre lui avait envoyées contre les évêques qui avaient officié au dernier couronnement, et contre Roger d'York, Gilbert de Londres et Joscelin de Salisbury, que l'on accusait être la cause des retards du roi à accomplir ses engagements; mais, dans l'intérêt de la paix, il avait résolu de ne point en faire usage. Ces trois prélats, réunis à Canterbury, sachant que l'archevêque portait ces lettres sur lui et craignant leur promulgation, envoyèrent au-devant de lui un corps d'hommes armés pour les lui enlever. L'archevêque, informé de cette tentative, confia ces lettres à un messager qui, directement ou indirectement, les fit publiquement délivrer aux évêques.

Cette malheureuse démarche hâta le dénouement fatal. Les évêques, victimes de leurs propres menées, ne pouvant d'autre part supporter l'idée de le voir revenir triomphant dans son église de Canterbury, lui attribuèrent leur disgrâce, l'accusant d'ambition et de soif de vengeance. Ils le dénoncèrent auprès du jeune

roi, lui reprochant de violer les privilèges royaux, puis allèrent en Normandie exposer leurs griefs et demander satisfaction au roi.

Thomas Becket, en arrivant à Canterbury, fut acclamé par le peuple et le clergé. Il fut reçu au son des cloches et conduit en procession à la ville, au milieu de la joie générale, de l'enthousiasme des grands comme des petits. "Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!" répétait la foule.

On était au 3 septembre. Le jeune Henri résidait alors à Woodstock; le primat y étant allé pour lui présenter ses hommages et établir l'innocence de sa conduite, les courtisans, craignant l'effet d'une telle visite sur l'esprit du jeune roi, lui firent signifier l'ordre de retourner et de rester dans les limites de son diocèse.

Les jours qui suivirent furent des jours de prières, de tristesse et d'inquiétude. Ses ennemis devenaient de plus en plus audacieux, interceptant les provisions qui lui étaient destinées, pillant même ses biens, insultant et maltraitant ses serviteurs. Le jour de Noël, après la messe de minuit, il monta en chaire, parla avec force, laissant voir toute l'amertume dont son âme était abreuvée, prédit que sa fin était proche, que ceux qui en voulaient à sa vie pourraient être bientôt satisfaits. Comme dernière justice il excommunia ceux qui mettaient la division entre le roi et son pasteur, et en particulier les deux plus ardents de ses persécuteurs, Ranulf et Robert de Broc qui, depuis sept ans, n'avaient cessé d'outrager son église, son clergé et ses moines.

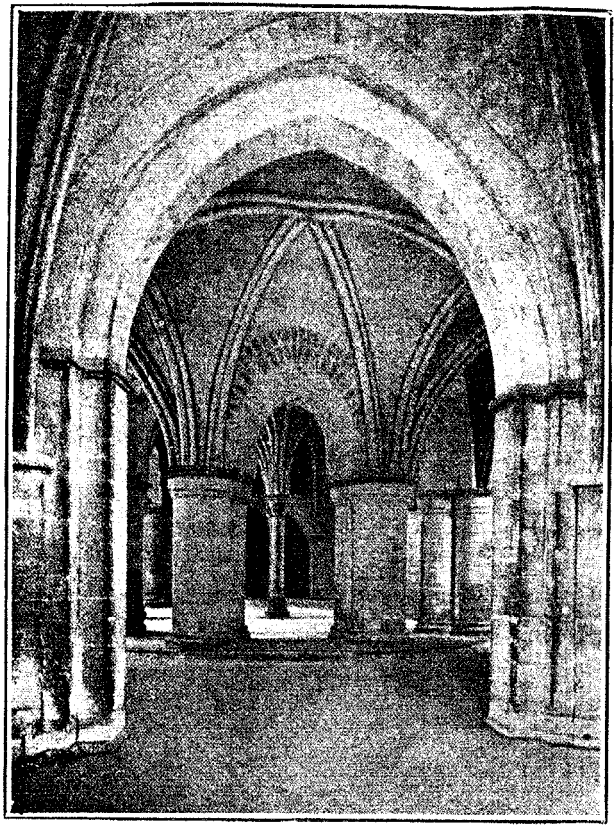
Les évêques qui étaient passés en Normandie, admis en présence du roi, représentèrent le primat comme un

fauteur de troubles l'importunèrent de leurs plaintes, à tel point que, dans un moment d'irritation, Henri s'écria: "De tous les lâches qui mangent mon pain, n'en est-il aucun qui veuille me délivrer de ce prêtre turbulent." Hélas! il eut le malheur d'être obéi comme s'il eût commandé.

Quatre chevaliers, Réginald Fitzurse, Guillaume de Tracy, Hugues de Moreville et Richard Breton, interprétant ces expressions malheureuses comme une provocation au meurtre, jurèrent de retourner en Angleterre et à en arracher, ou à mettre à mort le primat. Le mardi de cette même semaine de Noël, (1170), ils pénètrent tout à coup dans les appartements de l'archevêque et lui ordonnent, de la part du roi, d'absoudre les prélats excommuniés. L'archevêque leur répond qu'il a publié les lettres du pape avec la permission du roi, que le cas de l'archevêque d'York était réservé au pontife, qu'il était prêt à absoudre les autres s'ils ne soumettaient à l'Eglise. Voici l'ordre du roi, répondirent les meurtriers: vous sortirez du royaume et désormais il n'y aura plus de paix entre lui et vous, car vous l'avez rompue.—"Assez de menaces, dit l'archevêque; aucun, j'en prends à témoin le Dieu qui a souffert sur la croix, ne mettra de nouveau l'Océan entre mon église et moi. Je ne suis pas revenu pour m'enfuir une seconde fois, et quiconque me cherchera, c'est ici qu'il me trouvera, luttant pied à pied pour le Seigneur."

Les meurtriers sortirent précipitamment, laissant les serviteurs de l'archevêque dans les plus grandes alarmes. Il était le seul à ne témoigner aucun symptôme d'appréhension. Les moines, rendus à l'église, y commençaient l'office du soir. "Puisque c'est l'heure de

l'office, dit l'archevêque, j'irai à l'église." Précédé de sa croix, il traversa le cloître et marcha vers l'autel, situé dans une partie latérale du transept, pour y prendre sa place accoutumée. A ce moment des hommes armés apparurent au fond du lieu saint. Les moines, saisis de terreur, voulurent en fermer les portes. L'archevêque les arrêta: "L'Eglise de Dieu, dit-il, ne doit pas être barricadée comme une forteresse. C'est en souffrant et non en repoussant les attaques que nous triompherons." S'il l'eût voulu, il aurait pu se mettre à l'abri dans les souterrains de l'édifice ou dans les galeries d'en haut, où l'on parvenait par un escalier. Pendant ce temps, quatre assassins, l'épée nue à la main, s'avancèrent vers le sanctuaire. Tous les clercs s'enfuirent à l'exception d'un seul. "Où est Thomas Becket, traître au roi et à son pays", cria l'un des conjurés. Il ne reçut aucune réponse. Il cria de nouveau et avec plus de force: "Où est l'archevêque?" Le primat, descendant les marches de l'autel, répondit: "Me voici; je suis l'archevêque, mais je ne suis pas un traître. Que voulez-vous? Si vous en voulez à ma vie, je vous commande au nom de Dieu, de ne toucher à qui que ce soit de mon peuple." "Il faut absoudre, dirent-ils, ceux que vous avez excommuniés et rétablir ceux que vous avez suspendus.—Jusqu'à ce qu'ils aient offert satisfaction, je ne le ferai point, et je suis prêt à mourir pour le Seigneur, afin que cette Eglise soit affranchie et pacifiée par mon sang."—"Meurs donc", vociféra l'un de ces furieux, en lui déchargeant un coup sur la tête, entamant du même coup le bras d'Edouard Grimm, son porte-croix, le seul qui, après la fuite des autres, était resté auprès de l'ar-



Crypte de la cathédrale de Canterbury, où l'assassinat a eu lieu, (*Histoire d'Angleterre*, par Augustin Filon.)

chevêque. Le sang coulait le long de sa figure. Le primat, joignant les mains baissa la tête en disant: "Au nom de Jésus-Christ et pour la défense de son Eglise, je suis prêt à mourir." Guillaume de Tracy porta un second coup sur la tête de la victime, qui tomba sur ses genoux, un troisième l'étendit par terre tout ensanglanté, au pied de l'autel. La partie supérieure du crâne était brisée. Un quatrième assassin, du bout de son épé, fit jaillir sur le sol la cervelle de l'archevêque. "Allons-nous-en, dit-il triomphalement, le traître ne se lèvera plus". Ainsi mourut saint Thomas, archevêque de Canterbury, dans la 53e année de son âge, le mardi, 29e jour de décembre 1170, sur les cinq heures du soir, martyr de ce qu'il considérait être son devoir: la conservation des immunités de l'Eglise.

"L'heure de sa mort fut le triomphe de sa cause. Ses vertus personnelles et son poste élevé, la dignité et la tranquillité d'âme avec laquelle il subit son sort, la sainteté du lieu où le meurtre fut commis, tout contribua à inspirer aux hommes de l'horreur pour ses ennemis et de la vénération pour son caractère. Les partisans des "coutumes" se turent. Ceux qui avaient été si ardents à condamner sa conduite, furent les plus empressés à y applaudir; et ses ennemis les plus acharnés cherchèrent à éviter la haine qui s'attachait à ses persécuteurs. La cause de l'Eglise triompha encore; ses libertés semblèrent puiser une nouvelle vie et une plus puissante énergie dans le sang de leur défenseur[1]."

Le lâche et horrible attentat plongea le pays dans la stupeur. Le peuple invoqua Becket comme un martyr.

1. John Lingard, *Histoire d'Angleterre.*

Le roi passait alors ses vacances à Bure, en Normandie, au milieu de ses prélats et de ses nobles. La nouvelle du meurtre le saisit d'épouvante. Pendant trois jours il resta enfermé dans sa maison, ne voulant prendre aucune nourriture ni voir aucun de se serviteurs. La gravité de l'attentat, commis au pied des autels, la pensée de l'infamie que la mort de l'archevêque allait imprimer à sa mémoire, celle des anathèmes de l'Eglise qui en seraient la conséquence inévitable et des calamités qui pouvaient s'ensuivre, l'idée que s'il n'avait pas ordonné le meurtre il en avait peut-être été la cause par ses paroles inconsidérées, toutes ses réflexions agirent si fortement sur son imagination que sa raison en fut momentanément troublée. Au quatrième jour, ses ministres étant admis auprès de lui, parvinrent à le tirer de cet état d'isolement. Il se jugeait devant Dieu innocent de ce meurtre, mais il se soumettait au jugement du souverain pontife et à faire ce qu'il pourrait exiger de lui. Son premier soin fut d'envoyer des délégués chargés de le disculper auprès du pape, qui refusa d'abord de les recevoir. L'affliction du pontife était extrême, mais pour un motif différent de celui du roi. Il se reprochait l'indulgence dont il avait usé envers les adversaires du prélat; sans cette indulgence, croyait-il, ce meurtre affreux aurait été évité.

Le pape passa plusieurs jours dans la solitude et la prière, voulant prévenir toute influence extérieure dans la décision qu'il allait prendre. Enfin les envoyés du roi ayant été reçus, ils plaidèrent si chaudement l'innocence de leur maître, qui s'en rapportait entièrement à la sagesse et à la décision du pape, qu'Alexandre se contenta d'excommunier les auteurs du crime et leurs

complices. Henri témoigna de la sincérité de son repentir en abolissant les statuts de Clarendon, cause de tout le mal. Il s'engagea à prendre la croix contre les Sarrasins et renonça à tous ses projets contre la liberté de l'Eglise et de la chrétienté. Des miracles s'accomplirent sur le tombeau du serviteur de Dieu. Dès l'année qui suivit sa mort, l'on vit cent mille pèlerins accourir à son tombeau. Deux ans plus tard, Alexandre déclara Thomas saint et martyr, le roi étant le premier à acclamer le décret papal lu à Londres, dans la grande salle de Westminster.

La vie de Thomas Becket nous présente un idéal de grandeur morale dont on ne voit guère d'exemple en dehors de la vie de saints. Favori du plus puissant roi de la terre, pouvant passer sa vie entière au milieu des délices de la cour, il renonce à tous les charmes de l'existence, se soumet volontairement à la pauvreté, à l'exil et finalement accepte une mort sanglante plutôt que de trahir ses devoirs de religion et de conscience.

Henri eut bientôt à subir de cruelles épreuves, regardées par les populations comme un châtiment du ciel. Sa femme, animée contre lui d'une haine sauvage, lui suscita partout des ennemis. Ses fils se révoltèrent, et lorsqu'ils n'attaquaient pas leur père, ils se battaient entre eux. Partout, dans l'état d'anarchie où tomba le royaume, les barons se soulevaient contre son autorité. Henri, reconnaissant dans ces fléaux des châtiments de Dieu, pensa désarmer la colère du ciel et résolut de faire un pèlerinage au tombeau du martyr. On était en 1174, quatre ans après le meurtre. Après avoir voyagé à cheval toute une nuit, arrivé en vue de la ville, il descendit, revêtit des habits de pénitent, et

marcha pieds nus à travers les rues en présence d'une grande foule. Entré dans la cathédrale, il descendit dans la crypte et, se jetant en pleurant au pied de la tombe du martyr, implora son pardon. En même temps l'évêque de Londres, monté en chaire, démontra au peuple l'innocence du roi, coupable tout au plus d'une expression passionnée qui avait suggéré aux assassins l'idée du meurtre, et pour cette faute il venait maintenant faire pénitence et implorer son pardon du Très-Haut. Les moines du couvent, les évêques et les abbés s'étant réunis au chapitre, le roi se rendit au milieu d'eux et, tombant à genoux, confessa son offense, se fit flageller sur les épaules par les évêques et les moines, puis, retourna au souterrain où il passa un jour et une nuit en prière sans prendre aucune nourriture. Le matin suivant (12 juillet) il entendit la messe, puis, l'âme en paix, remonta à cheval et se rendit à Londres.

Les meurtriers, que tout le monde fuyait comme des réprouvés, furent abandonnés au jugement des cours spirituelles. Etant allés à Rome, le pape Alexandre leur imposa, comme pénitence, un pèlerinage à Jérusalem, où quelques-uns moururent.

Les hommes de ces siècles passés étaient rudes et donnaient souvent lieu à de déplorables excès de passion. Mais la raison reprenant le dessus, ils ne craignaient pas d'avouer leurs crimes, d'en demander pardon et de faire pénitence. En cela, ils devenaient un objet de plus grandes miséricordes que les superbes de nos jours, à qui on ne peut, reprocher, il est vrai, aucune perversité manifeste, qui font tout juste ce qu'il faut pour éviter les atteintes de la justice humaine, mais qui passent leur soi-disant honnête vie dans

l'indifférence à l'égard de Dieu, ne s'occupant nullement de savoir s'il existe ou n'existe pas, sans le moindre souci des devoirs qu'ils devraient lui rendre, n'ayant pour l'Eglise, ses dogmes et ses enseignements que le plus complet dédain.

Thomas aima mieux subir l'exil, la spoliation et affronter la mort plutôt que de sacrifier la liberté et l'indépendance du ministère apostolique.

"Je suis prêt à mourir pour le Seigneur, répondait l'archevêque à ses assassins, afin que l'Eglise soit affranchie et pacifiée par mon sang". Par sa mort, l'Eglise fut effectivement affranchie et rendue libre. La cause de l'omnipotence de l'Etat était vaincue, l'Eglise, de son côté, faisant toutes les concessions compatibles avec sa propre indépendance.

De tous les troubles qui avaient désolé la Grande-Bretagne, il ne restait d'autres souvenirs que les hommages rendus de toutes parts à la mémoire d'un archevêque martyr.

ROGER BACON

Avec Roger Bacon, nous sommes en plein moyen âge, et ce moine anglais, surnommé le *Docteur admirable*, en est la plus grande figure scientifique. Par la puissance de son génie, il s'est élevé bien au-dessus de son époque. Il fit d'étonnantes découvertes dans diverses branches de la science, et ne contribua pas peu à étendre le champ encore assez circonscrit des connaissances positives. Roger Bacon a eu la gloire de fonder, plus de trois siècles avant son illustre homonyme, la science expérimentale.

A l'Université d'Oxford revient l'honneur d'avoir formé ce grand homme dont, en 1914, elle célébrait le septième centenaire par des fêtes solennelles et par l'érection d'une statue au Muséum de l'histoire naturelle d'Oxford.

Au treizième siècle, l'instruction se donnait dans les universités, les écoles épiscopales ou monastiques, établies auprès des cathédrales et des grands monastères, et les "petites écoles", fondées dans les villages. Ces trois sortes d'institutions correspondaient à ce que nous appelons aujourd'hui l'enseignement supérieur, l'enseignement secondaire et l'enseignement primaire.

L'existence des universités, à l'exception de celle d'Oxford, fondée sur l'initiative du roi Alfred, n'est due à aucune décision directe, aucun décret de l'autorité. Ces institutions, soit par la fusion de plusieurs écoles, soit par l'affluence donnée à une école par l'enseignement d'un maître renommé, s'étaient organiquement constituées elles-mêmes. Si une corporation, soit de maîtres, soit d'élèves, prenait l'école à sa charge, elle prenait le nom d'université, mot qui était alors synonyme de corporation. Ces universités jouissaient d'importants privilèges. Outre celui d'enseigner et de conférer des grades, elles pouvaient posséder en mainmorte et leurs membres étaient exempts d'impôts personnels.

Les universités les plus célèbres étaient celles de Paris, de Bologne et d'Oxford. Dans la première, où brilla surtout saint Thomas d'Aquin, on s'occupa surtout de philosophie. La seconde fut un foyer d'études juridiques, dont les professeurs, par leurs leçons et leurs écrits, renouvelèrent la science des lois romaines;

la troisième, comme nous venons de le dire, donna au monde le plus grand génie scientifique du moyen-âge, un des plus grands de tous les siècles, le franciscain Roger Bacon.

Dès le XIIIe siècle, Oxford était déjà fortement organisée et en pleine prospérité. On dit que vers 1250 le nombre de ceux qui fréquentaient la célèbre école de la Grande-Bretagne s'élevait à trente mille, en y comprenant les serviteurs, les maîtres et les élèves. Parmi ceux-ci se trouvait Roger Bacon. On le représente comme un jeune homme à l'esprit vif, personnel, positif et pratique, ardent au travail, s'enquérant de tout et voulant tout connaître, de manières distinguées et d'une piété fervente et sincère. Il était né en 1214 à Ilchester, petite ville du comté de Somerset, d'une famille noble et puissante. La curiosité à s'instruire qui, un siècle plus tard, amenait Abélard à renoncer à la gloire des armes, à sa part d'héritage, pour étudier la philosophie, la didactique et la théologie, porta Roger Bacon à renoncer à la carrière des armes pour se consacrer à l'étude et, quelques années plus tard, il renoncera également à sa fortune personnelle pour embrasser la vie religieuse. Une partie de son patrimoine lui servira à se procurer des livres et à se fabriquer des instruments, des appareils, pour faire ses expériences.

A Oxford, Roger eut l'avantage de pouvoir étudier sous des maîtres habiles: Edmond Rich, qui devint plus tard archevêque de Canterbury, Hugues de Saint-Cher ,qui l'initia à la théorie aristotélicienne de la démonstration: le méthématicien Jean de Londres; Adam de Marisco, qui lui apprit la connaissance des

langues étrangères, et Robert de Lincoln, surnommé Robert Grosse-Tête, auteur d'un traité sur la propagation de la force, sur les lois de la réflexion et de la réfraction. Bacon parle de ces deux maîtres comme étant les deux plus grands clercs du monde, travailleurs infatigables, parfaits en toute sagesse. Leur influence et leur amitié déterminèrent sa vocation scientifique. A l'Université de Paris, où notre studieux jeune homme se rendit ensuite, il étudia sous Jean de Garlande, Alexandre de Halès, la gloire de l'Université, et Albert le Grand. Il eut aussi occasion de connaître saint Thomas d'Aquin, Vincent de Beauvais et saint Bonaventure. Et c'est ainsi qu'il complète son éducation par ses relations personnelles avec les maîtres d'Angleterre et de France, par la lecture de leurs écrits et des écrits antérieurs, latins, grecs, juifs et arabes, et enfin par un travail ininterrompu pendant toute son existence. Il recourt à toutes les sources d'érudition que son siècle peut lui fournir. Le soin qu'il apporte à se renseigner lui fait même rechercher la fréquentation des hommes inconnus dans les écoles, et il apprenait parfois d'humbles artisans plus de choses utiles que de ses maîtres fameux. "Pendant vingt ans je me suis entièrement adonné à l'étude des sciences et, contrairement aux habitudes de tous mes contemporains, j'ai dépensé plus de deux mille livres à faire des expériences, à acheter des instruments, des tables, à apprendre des langues étrangères; ajoutez à cela tous les sacrifices que j'ai faits pour m'attirer la bienveillance des hommes compétents et me procurer de bons collaborateurs." On ne saurait se figurer les difficultés qu'il eut à surmon-

ter. Au moment où il étudiait à Paris, il ne possédait aucun instrument, aucun moyen de faire des expériences. "Sans instruments de mathématiques, dit-il, on ne peut approfondir les sciences; or, il était impossible d'en trouver en France et l'on ne pouvait en fabriquer à moins de deux à trois cents livres."

A l'époque de Bacon, c'est-à-dire au XIIIe siècle, les livres étaient rares et coûteux; il était toujours difficile, quelquefois même tout à fait impossible, de s'en procurer. "On ne peut acheter les œuvres d'Aristote, d'Avicenne, de Sénèque, de Cicéron, dit Roger Bacon, sans de grandes dépenses; les principaux ouvrages des deux premiers n'ont pas été traduits en latin, et quant aux autres, leurs œuvres ne se trouvent ni dans les bibliothèques ordinaires ni ailleurs. J'ai fait, par exemple, vainement demander, dans les différentes parties du monde, l'admirable traité de Cicéron sur la *République;* il en est de même pour les œuvres de Sénèque et pour plusieurs traités de morale que j'ai en vain cherchés pendant plus de vingt ans."

S'agit-il de la connaissance des diverses régions du monde, il consulte les auteurs et interroge les hommes qui ont voyagé de son temps sur terre et sur mer; il fait causer le frère Guillaume qui, en 1253, a visité le Tartare et d'autres encore qui ont exploré l'Orient. Lui-même ne visite aucun endroit sans remarquer tout ce qu'il peut offrir d'intérêt. "Nous avons, dit-il, dans un de ces livres, à noter les instruments nécessaires à l'entretien du corps, tant à la ville qu'à la campagne, mais auparavant je nommerai les choses que j'ai observées en marchant dans la ville de Paris."

Les citations ci-dessus suffisent pour nous faire voir la soif de la science, l'indomptable énergie de Roger Bacon et sa persévérance à s'instruire. Il est un modèle parfait du jeune homme studieux. De retour dans son pays, il prit, en 1240, à l'âge de vingt-six ans, l'habit de l'ordre de Saint-François.

A Oxford, où il commença à professer, il fut regardé par les docteurs de cette université comme le plus grand explorateur des sciences qui eût encore paru. A cette époque, la plupart de ses premiers maîtres et professeurs étaient morts, et Roger Bacon se trouva seul pour entreprendre la réforme scientifique qu'il méditait. L'ambition de ce grand homme était non seulement d'apprendre, mais de faire bénéficier ses contemporains de ce qu'il savait. Il fut professeur en même temps que savant.

A l'enseignement écrit, il joint l'enseignement oral, de façon que les étudiants puissent en retirer tout le fruit possible. Cet enseignement permet à l'étudiant d'interroger le maître et celui-ci d'exposer et de répondre clairement. Il compose des Manuels ou des Sommes de ce qu'il a pu apprendre en vingt, trente ou quarante ans, et l'enseigne en un an à un enfant docile par la parole et au moyen d'un résumé qui ne contient que des choses assurées. Il était plein de dévouement pour ses élèves, comme le témoigne la lettre qu'il écrivait au pape au sujet de Jean de Londres: "Lorsqu'il vint à moi, dit-il, tout jeune encore et dans le plus complet dénûment, je l'ai nourri et instruit pour l'amour de Dieu, à cause de sa grande simplicité de cœur et de sa merveilleuse facilité au travail, qualité que je n'ai jamais rencontrée chez aucun jeune homme

à un degré aussi éminent. Depuis cinq ou six ans, c'est-à-dire à partir du jour où vous m'avez confié son éducation, je lui ai enseigné gratuitement les langues, l'optique et les mathématiques. Il n'y a pas à Paris un savant qui possède plus à fond la philosophie, et si jusqu'à présent il n'a pu montrer les fleurs et les fruits de son savoir, il ne faut l'attribuer qu'à sa grande jeunesse et à son inexpérience ; mais je suis convaincu qu'il surpassera en science tous les érudits de France et d'Italie, s'il continue comme il a commencé."

Roger Bacon ne tarda pas à publier le résultat de ses recherches scientifiques, mais ses premiers ouvrages ont été perdus. Ses œuvres entières, accomplies au milieu de difficultés et d'épreuves, traitent de toutes les connaissances humaines, et ce qui nous en reste est encore immense. En philosophie, il suit saint Augustin. Sa théologie est celle des Pères et des livres saints. Il conseille l'étude des langues étrangères à quiconque veut cultiver les connaissances humaines, et lui-même connaît le latin, le grec, l'hébreu, le chaldéen, l'arabe. "Pour avoir la sagesse pure, dit-il dans le *Compendium* de 1272, il faut la puiser à sa source hébraïque, grecque, arabe. Ceux qui ne la regardent pas dans les langues où elle a été primitivement constituée, n'ont jamais pu en contempler la dignité dans sa forme, dans sa figure et dans sa beauté. O combien est agréable le goût de la sagesse à ceux qui l'ont bue pleinement à sa source première." Les auteurs grecs et latins n'ont en effet pour lui aucun secret.

Il est un des fondateurs de la science du langage, de la grammaire et de la philologie comparée. Il rap-

proche l'hébreu, l'arabe et le chaldéen, comme il rapproche les idiomes parlés par les habitants de diverses provinces de France, comme il rapproche les grammaires et les vocabulaires du latin, du grec, de l'hébreu et de l'arabe.

Mais c'est surtout dans le domaine des sciences naturelles que Roger Bacon s'est montré supérieur. Le premier, en plein moyen-âge et bien avant son homonyme François Bacon, il pose les lois de la méthode expérimentale, les met en pratique, et c'est cette méthode, l'observation attentive et persévérante des faits, l'étude directe de la nature, qui lui a permis de réaliser de merveilleux résultats. Tous les arguments du monde ne prouveront jamais rien contre un fait bien constaté, dit-il. Le fait se passe de syllogismes ; il s'affirme sans eux, et, malgré eux, s'impose. Son premier soin est de s'assurer si les affirmations des livres sont conformes à la réalité. Quant au raisonnement, le seul qu'il admet, est le raisonnement précis et rigoureux des mathématiques, non point celui de la sophistique, ni celui qui croit déduire la science d'un prétendu principe philosophique. Les raisonnements spéculatifs ne deviennent convaincants que si l'expérience vérifie leurs conclusions. C'est cette contre-épreuve qui nous permet de distinguer le sophisme d'une vraie démonstration. "La science expérimentale ne reçoit pas la vérité des mains de sciences supérieures ; c'est celle qui est la maîtresse, et les autres sciences sont ses servantes." (*Opus majus*, part. VI, cap. 1.)

Non seulement l'expérience est une des sources de la connaissance, affirme Bacon, mais elle en est une des plus importantes. Par ses seules forces, en effet,

elle est apte à sonder les secrets de la Nature. C'est à peu près peine perdue que de lire les longs et inutiles raisonnements des anciens, les ériger en maîtres souverains de la pensée et en juges sans appel, invoquer le poids de leur autorité. L'autorité n'a de poids que si l'on en donne la raison. Un argument, dit-il, sert à conclure, mais n'écarte point le doute; il ne persuade pas au point que l'esprit reste dans l'intime conviction de la vérité, à moins que l'expérience ne soit venue se joindre au raisonnement.

Il distingue deux sortes d'observations, d'expériences, l'une passive et vulgaire, l'autre active et savante.

C'est à Roger Bacon et autres savants chrétiens du moyen-âge qu'il faut attribuer dans l'étude de la nature la méthode expérimentale, universellement employée aujourd'hui. Le treizième siècle, qui fut aussi un grand siècle de foi, fut un siècle de recherches scientifiques qui ont beaucoup contribué au progrès des âges subséquents. Sans lui nous ne serions pas si avancés aujourd'hui, et beaucoup d'inventions dont nous voyons maintenant les applications n'auraient probablement jamais vu le jour. Ce grand moine anglais, par la force de son génie, à l'aide de sa méthode expérimentale et d'une volonté indomptable dans la poursuite de ses recherches, a pressenti, six siècles à l'avance, les bateaux à vapeur, les chemins de fer, les aréoplanes, les sous-marins, etc. Il a travaillé toute sa vie. Depuis quarante ans, écrit-il en 1267, que j'ai appris l'alphabet, j'ai toujours été plein de zèle pour l'étude, et j'ai toujours été dans un *Studium*, sauf pendant deux années où je me suis reposé afin de mieux travailler. "Ce qui caractérise le mieux Roger Bacon,

comme penseur, a dit M. Picavet, est qu'il est le représentant le plus complet de la spéculation au XIIIème siècle, puisqu'il a poursuivi la connaissance sous toutes ses formes alors accessibles: Philosophie, Théologie, Ecriture Sainte, Arts, Langues et surtout sciences expérimentales."

C'est dans son œuvre *De l'admirable puissance de l'Art et de la Nature* qu'il décrit ses vues ingénieuses sur la possibilité de construire diverses machines qui permettraient de s'élever et de se diriger dans l'atmosphère, naviguer sous la mer, faire mouvoir par la vapeur, avec une vitesse incroyable, des chariots pesamment chargés, ou d'immenses vaisseaux, etc. "On peut construire, dit-il, pour les besoins de la navigation, des machines telles que les plus grands vaisseaux, dirigés par un seul homme, parcourront les fleuves et les mers avec plus de rapidité que s'ils étaient remplis de rameurs.

"Il est possible, dit encore Bacon, de construire une machine pour naviguer dans l'atmosphère. Un homme, assis au milieu de cette machine, pourrait, en tournant un certain mécanisme, faire mouvoir des ailes construites avec art, frapper l'air et voler comme un oiseau.

"Il est possible de construire une machine au moyen de laquelle on pourrait, sans aucun danger, se promener au fond de la mer et dans le lit des fleuves."

Dans le chapitre sur la *mécanique*, Roger Bacon parle de "voitures qui peuvent marcher, avec une incroyable vitesse, sans être tirées ni poussées par aucune force animale."

Il y a jusqu'à la poudre à canon, dont la formule est reproduite dans ses écrits. Il en indique la composition essentielle et en signale les effets. Une poignée de cette poudre, dit-il, suffit à produire instantanément une vive lumière semblable à celle de la foudre, et une détonation aussi bruyante que celle d'un coup de tonnerre. Celui qui, sachant bien s'en servir, en garderait le secret, serait bientôt le maître du monde, ajoute-t-il. Ce serait à ne pas y croire, si tout cela n'était pas écrit en toutes lettres. Aussi, cinquante ans après la mort du moine franciscain, les Anglais pour la première fois, faisaient usage de canons à la bataille de Crécy.

Bacon a touché à toutes les branches de l'arbre encyclopédique : la Grammaire, la Linguistique, la Logique, la Métaphysique, la Théologie, la Morale, la Géographie, la Chronologie, les Mathématiques, la Médecine et, sous le titre de *Mélanges,* des études sur des questions variées.

Traitant des problèmes de la Métaphysique, il admire et commente Aristote, mais, contrairement à ces contemporains, il a bien garde d'admettre aveuglement toutes ses idées. Il discute librement ses opinions et en démontre le fort et le faible.

Il attache une grande importance aux mathématiques, qu'il place à la base de toute connaissance, signalant en particulier le service que la Science des nombres est appelée à rendre à l'Astronomie, à la Physique et à la Chimie. Les Mathématiques, répétait-il souvent, sont nécessaires pour toutes les sciences, comme pour les affaires commerciales et dans une foule de circonstances de la vie civile. Elles discipline l'esprit et l'habituent à la rigueur impeccable des raison-

nements abstraits. C'est seulement en mathématique qu'on démontre véritablement. Toutes les branches des mathématiques lui étaient familières, et il est certain qu'il a composé des traités spéciaux d'arithmétique et de géométrie, qui sont perdus. Il a commenté et même complété Euclide.

En optique il expose la théorie psycho-physiologique de la vision, celle de la vision en ligne droite, celle de la réfraction et de la réflexion, et encore un peu il découvrait les propriétés des lentilles. Il met sur la voie de la découverte des lunettes et des télescopes par ses idées sur les réfractions, et c'est ainsi qu'il devance les découvertes postérieures.

Prédécesseur de Copernic et de Galilée, ses découvertes en astronomie sont vraiment étonnantes. Il signale l'erreur du calendrier Julien et le moyen de le corriger, réforme qui ne fut opérée que trois cents ans plus tard, au temps de Képler, par le pape Grégoire III.

Il a saisi et signalé les points vulnérables du système de Ptolémée. Il dit que la voie lactée est formée par un nombre infini de petites étoiles. Il a trouvé la véritable explication des étoiles filantes ; à son avis, ces météores ne sont pas des étoiles, mais des corps relativement petits, qui traversent notre atmosphère et s'enflamment par la rapidité même de leur mouvement. C'est ce que confirme la science actuelle. Il définit la scintillation et les réfractions astronomiques. Il croit que les étoiles brillent d'une lumière qui leur est propre ; que la lumière de la lune est empruntée à celle du soleil. Il émet des observations judicieuses sur la formation de l'arc-en-ciel. Ses observations sur ce point sont celles de nos jours ; "les rayons solaires se réunis-

sent en nombre infini par des réflexions multiples et produisent l'arc-en-ciel."

Il énumère dans son *Opus majus,* le plus important de ses ouvrages, adressé au pape Clément IV et écrit au milieu de difficultés de tous genres, les principaux obstacles qui s'opposent à la science, lesquels sont, dit-il, une dépendance trop servile des opinions humaines; la crainte puérile de contredire le vulgaire; la préoccupation trop constante de cacher son ignorance sous des apparences trompeuses, par conséquent: la fatuité et la timidité. En fait de science, il préconise le libre examen.

L'*Opus majus* se recommande tant au point de vue du plan que des détails. "Le but de Bacon, dit le Dr. Whewell, est de montrer la nécessité d'une nouvelle manière de raisonner en philosophe, d'expliquer pourquoi les progrès des sciences n'ont pas été plus rapides, de remonter aux sources négligées d'instruction, d'en découvrir de nouvelles, d'exciter les hommes à l'action en leur montrant les immenses avantages qu'ils peuvent en retirer."

Si nous lisons ses Traités sur les centres de gravité, sur les poids et mesures, sur la puissance des Mathématiques, sur la Musique ,sur l'Astrologie et la Cosmographie, sur la Géographie générale et la Géodésie, sur la Perspective et sur l'Optique, où sont développées des notions si précises sur la Science de la lumière et le phénomène de la vision, on croirait plutôt lire un auteur moderne sur ces matières. "Tout les auteurs, y compris Aristote, prétendent que la propagation de la lumière est instantanée; la vérité est qu'elle s'effectue dans un temps très court mais mesurable." Il expose

dans la Catoptrique les lois de la réflexion des rayons lumineux, et dans la Dioptrique celles de la réfraction. Nouvel Archimède, il compose des miroirs comburants que Buffon reproduira au XVIII siècle. Plusieurs passages de son *Opus majus* nous font croire qu'il connaissait le télescope et les lunettes d'approche. "D'après les règles que nous avons précédemment établies, dit-il, il est aisé de conclure que les plus petits objets peuvent paraître extrêmement grands et les plus grands extrêmement petits, selon que les verres à travers lesquels on les voit sont convexes ou concaves... Car nous pouvons tailler et disposer des verres de telle façon, par rapport à notre vue et par rapport aux objets extérieurs, que les rayons lumineux soient brisés et réfractés dans telle direction et sous tel angle que nous le désirons pour voir les objets, soit de loin, soit de près. Ainsi, à la plus incroyable distance, nous lirions les plus petites lettres, nous compterions les grains de sable et de poussière, à cause de la grandeur de l'angle sous lequel nous les verrions. Cela dépend, non de la distance, mais de la grandeur de l'angle visuel. De loin, un enfant pourrait paraître un géant, et un homme grand comme une montagne. Une petite armée pourrait paraître immense et, observée de très loin, elle pourrait nous paraître très rapprochée de nous, et *vice versa*. Nous ferions, pour ainsi dire, descendre le soleil, la lune, les étoiles en rappelant de la terre leurs images."

Son traité sur la médecine contient une admirable description du cerveau et de l'organe visuel. Il détermine le rôle du cerveau, centre nerveux, contrairement aux doctrines d'Aristote et de la Scolastique. Il donne

une minutieuse description de l'œil et du nerf optique, du mode de vision, des illusions qui l'accompagnent. Ses observations sur ce sujet le rapprochent singulièrement de l'anatomie et de la physiologie modernes. Il considère le nerf optique comme la partie essentielle où se reproduit l'impression vitale.

Il nous intéresse encore davantage quand il nous indique, par des moyens tirés de l'observation et de l'expérience, la possibilité de prolonger la vie humaine. En chimie, où il s'illustra, ses découvertes furent celles du manganèse, du phosphore et du bismuth. . La découverte de la pierre philosophale ne semble pas l'avoir intéressé. "Vouloir faire de l'argent avec du plomb ou de l'or avec du cuivre est aussi absurde, dit-il, que de vouloir faire quelque chose de rien."

On a écrit des volumes sur les immenses travaux de cet homme extraordinaire. Ce qu'il nous fait pressentir dans ses ouvrages sur l'avenir de l'humanité, grâce aux progrès scientifiques des siècles futurs, nous frappe d'admiration. Le fait est que Roger Bacon était trop en avant de son siècle pour être compris et apprécié par ses contemporains. Si quelques-uns lui avaient décerné le titre de *docteur admirable,* il passait, aux yeux du grand nombre pour un rêveur ou, ce qui est plus grave, pour un magicien, ayant des communications avec les âmes des trépassés ou les esprits mauvais. On montrait encore au commencement du XVIIIème siècle, le prétendu laboratoire de Frère Roger et de ses ténébreux complices.

Puisant ses connaissances dans l'étude de la nature, notre savant avait l'habitude de faire ses observations dans une tour isolée du monastère, y passant ses jour-

nées et une longue partie de ses nuits, à observer le ciel, à faire des expériences. Cette tour, située dans un faubourg d'Oxford, lui servait à la fois de laboratoire de chimie et d'observatoire astronomique, et là se trouvaient tous les instruments et appareils que l'ingénieux Bacon avait imaginés et construits de ses mains. Grande était la terreur des habitants de la campagne lorsqu'ils avaient à passer à proximité de la fameuse tour, où le diable était supposé apparaître et révéler au suspect Roger les choses cachées. Pendant longtemps sa mémoire se conserva dans les traditions populaires associée aux plus fantastiques légendes de sorcellerie. Il avait pourtant publié un ouvrage spécial, *Nullité de la magie,* dans lequel il démontrait que le diable n'était pour rien dans ses travaux et expériences de physique et de chimie, et que le fait d'attribuer à un pouvoir surnaturel la science qu'il avait acquise ne provenait que de l'ignorance du vulgaire.

La vérité est bien plus simple. Le tort de notre supposé nécromancien était, en premier lieu, d'avoir été favorisé bien au-delà du commun des mortels de ces intuitions du génie qui permettent de pénétrer les secrets de la Nature et d'anticiper sur les découvertes de l'avenir et, en second lieu, de sa grande habileté dans l'art d'expérimenter. On voit sa méthode exposée en termes bien précis dans son *Opus majus,* véritable encyclopédie de la science de son temps. C'est par le seul moyen de l'expérience qu'il parvenait à découvrir des lois ou à constater des phénomènes. Tout autre aurait été son immortelle destinée s'il eût vécu au siècle de Copernic et de Galilée, bien que son mérite soit aujourd'hui pleinement reconnu. C'est en étu-

diant ses œuvres à la lumière de la Science moderne que l'on se rend compte des mérites de ce savant

Roger Bacon dans son observatoire de la tour du couvent d'Oxford.

moine, de cet homme éminent, le plus grand des chimistes, des astronomes et des mathématiciens du

moyen-âge, que l'on se rend compte des nombreuses et extraordinaires intuitions de son génie. A. de Humboldt déclare que le moine franciscain, par ses études scientifiques et géographiques, avait, plus que tout autre, contribué à la découverte de l'Amérique.

"Il est impossible que François Bacon n'ait pas connu les principaux ouvrages de Roger Bacon, tout au moins son *Opus majus,* car il ne fait que reproduire et marquer de nouveau le large sillon scientifique qu'avait tracé son malheureux prédécesseur.

"Comme l'avait fait avant lui Roger Bacon, François Bacon proclame la nécessité de recourir à la nature et de la consulter par l'expérience et par l'observation. Dans l'un et dans l'autre Bacon, c'est la même unité de vues, le même esprit philosophique, la même ardeur à provoquer une réforme radicale dans les sciences, le même instinct d'investigation scientifique, le même amour pour l'indépendance de la pensée, le même sentiment de révolte contre le joug de l'autorité intellectuelle. Mais celui de ceux qui, eu égard à la différence des temps, joignit l'érudition la plus vaste au génie le plus profond, c'est assurément l'infortuné moine d'Oxford[1]."

A l'étude du monde matériel, Roger Bacon joignait la méditation des mystères de la religion; c'est avec une éloquence émue, des accents d'une tendre piété, qu'il démontre la vérité des dogmes, et cela dans un style d'une netteté et d'une vivacité remarquables. Il définissait l'art de bien dire avec l'art d'arriver au vrai par la comparaison suivante: "La science sans

1. L. Figuier, *Vie des Savants illustres.*

éloquence est comme un glaive aux mains d'un paralytique ; l'éloquence sans la science est comme un glaive aux mains d'un fou."

Roger Bacon mourut à Oxford, en 1294, à l'âge de quatre-vingts ans.

CHAUCER

L'anglais, dans sa forme actuelle, est la langue parlée en Angleterre depuis environ six cents ans. La langue des premiers habitants du pays a été la langue celtique, employée comme idiome national jusque vers le milieu du Ve siècle. Elle fut remplacée par l'anglo-saxon, qui était la langue des envahisseurs de ce nom, dont nous connaissons maintenant l'histoire. L'anglo-saxon a été la langue du pays jusqu'à la conquête normande, une période d'au delà de six cents ans. Elle obtint la prééminence littéraire sous le règne d'Alfred le Grand, le plus célèbre des rois de cette race. L'invasion danoise n'exerça que peu d'influence sur l'idiome national ; mais il en fut tout autrement lors de la conquête normande. Le français, parlé par la Cour, la noblesse, les évêques, les juges, l'armée, en un mot par toutes les classes dirigeantes, composées de Normands, c'est-à-dire de Français, car ces Normands étaient des Français qui ne se distinguaient des autres habitants de la France que par leur tempérament aventureux et pratique, devint la langue officielle de tous les rouages administratifs du pays. Les Saxons mêmes qui ont l'ambition de s'élever cultivent le français de préférence au parler des ancêtres. Les écrivains ne s'expriment pas autrement qu'en latin ou en français.

Les rois prononçaient leur serment en latin ou en français, s'ils n'étaient pas lettrés. C'est dans cette langue qu'Edouard II fit son serment en 1307. L'anglo-saxon demeura la langue du peuple, et il en fut ainsi jusqu'à la fusion complète des deux races, qui amena l'usage d'une langue commune. Cette double fusion, déjà préparée par les temps antérieurs au moyen des mariages mixtes et l'existence d'intérêts communs, s'opéra d'une manière définitive sous les règnes d'Edouard III (1327-1377) et de Richard II (1377-1399). L'époque dite normande, qui s'étend depuis la Conquête jusqu'aux jours de Chaucer, a été une époque de reconstruction. Pendant deux cents à trois cents ans, le français et l'anglais forment deux couches superposées, la supérieure s'infiltrant, s'absorbant dans la seconde au point de disparaître en la transformant. Trois siècles après la Conquête, la distinction entre les Français et les indigènes du pays cesse; on ne voit plus dans l'île qu'une classe d'habitants: les Anglais.

En 1362, l'anglais est reconnu comme la langue officielle de l'Angleterre. Un statut de cette même année, bien que rédigé en français, ordonne que les plaidoiries dans les cours de justice se fassent en anglais, "la lange Franceys qest trop déconnue en le dit realme." En effet, l'usage du français tend à disparaître, pendant que les dialectes du pays se fondent en un seul langage, la langue anglaise. En 1380, la neuvième année du règne de Richard II, les enfants dans les écoles n'apprennent plus que l'anglais. C'est sous le règne de ces deux rois que les règles fondamentales de la grammaire anglaise sont définitivement définies et qu'une littérature anglaise fait son apparition. Les

institutions libres des Saxons, en se développant, favorisent le progrès de la langue et de la littérature nouvelle. Le roi Edouard III lui-même parle anglais, ce qui ne s'était pas vu depuis trois cents ans. Enfin, voici Chaucer qui va donner à la langue nationale la consécration de la gloire littéraire. En prose ou en verre, il écrit uniquement en anglais, tel qu'il existait de son temps ; mais il l'emploie avec une telle maîtrise, avec un tel éclat, qu'il lui assure sa place définitive parmi les grandes langues littéraires.

La nouvelle langue, dont le fond est anglo-saxon, est formée de nombre de mots provenant du latin, du celtique, du grec, du français et autres idiomes. Les villes d'importance ancienne ont conservé un grand nombre de mots celtiques ou latin : Londres, Liverpool, Dee, Kent, Yarmouth sont des mots celtiques. Le français, toutefois, compte pour l'élément le plus considérable dans la formation de l'anglais, et c'est surtout à cet élément qu'il faut attribuer tout ce que la langue contient en fait de clarté, de grâce raffinée et de délicatesse. Presque tous les mots se rapportant à la guerre, aux lois et à la religion sont empruntés au français.

En 1363, pour la première fois, au Parlement, un ministre, le chancelier, ouvre la session par un discours en anglais, et cet exemple devint la règle générale. Quand Henri de Lancastre usurpe le trône en 1399, c'est en anglais qu'il prononce, devant le Parlement assemblé à Westminster, les graves paroles par lesquelles il réclame la couronne : "In the name of Fadir, Son and Holy Gost, I, Henry of Lancastre, chalenge yis Rewme of Yngland." S'étant assis sur le trône,

aux applaudissements des assistants, le roi, après un discours de l'archevêque de Canterbury, remercia encore en anglais. "God and yowe, Spirituel and Temporel, and all the Astates of the lond." Les discussions cependant se firent en français jusqu'en 1422. Le français, qui est demeuré la langue diplomatique du monde civilisé, continua à être parlé par les nobles et la Cour. Du reste, savoir le français est une élégance dont la tradition dans la haute classe anglaise s'est conservée jusqu'à nos jours: c'est le complément d'une éducation distinguée.

La race et la langue s'étant transformées, la nation subit la même évolution et prend vraiment conscience de son unité. Au XIVe siècle, les Saxons d'Angleterre et les Français d'Angleterre ne sont plus que des Anglais, compatriotes d'un même pays. Les lettrés, les poètes, célèbrent les héros et les saints de l'île sans distinction de race et de temps. Si toute une littérature et des idées nouvelles ont été implantées en Angleterre avec les suivants de Guillaume, si elles ont modifié l'esprit des vaincus, ceux-ci, de leur côté, contribuèrent à transformer la descendance des vainqueurs. En vérité, la conquête normande a été un bienfait pour l'Angleterre, un événement auquel il faut attribuer en grande partie la grandeur future de la nation.

A l'époque où nous sommes, sa pensée et ses regards se portent plus que jamais vers Westminster et son Parlement, garants de ses libertés. Dès 1295, Edouard Ier avait convoqué le véritable premier parlement, en vertu de la maxime latine qui proclame que "ce qui touche aux intérêts de tous doit être approuvé par tous". L'habitude se prend d'en appeler au peuple cha-

que fois que les affaires du royaume l'exigent. Dès la fin du XIVe siècle, le Parlement est constitué dans ses éléments de puissance et de prérogatives qu'il n'a depuis cessé d'exercer. Un Anglais de cette époque pouvait déjà dire, comme aujourd'hui: "ce qui est ma chose n'est pas la chose de l'Etat; ce qui est la chose de l'Etat est ma chose", texte qui résume toute la législation de son pays. Aux Communes, pensent les députés, appartient la royaume, y compris le roi, mais celui-ci devra accorder les réformes jugées nécessaires. Le roi d'Angleterre obéit à son peuple et fait tout ce qu'il veut, remarque Froissard. S'il se présente des circonstances, des questions d'une extrême importance, les députés expriment le désir d'aller consulter leurs commettants avant de voter. Le Parlement est convoqué au moins une fois l'an. Chaque comté y est représenté par quatre chevaliers et chaque bourg par deux bourgeois. Les chevaliers reçoivent quatre shellings par jour et les bourgeois deux. C'était le seul moyen de s'assurer leur présence, car ces élus ont à rencontrer des dépenses déjà considérables, dépenses de voyage par des chemins difficiles, de séjour dans une ville étrangère, et cela pour le plaisir de voter des sommes d'argent dont ils devront fournir leur part. Au XIVe siècle, l'assemblée se divise en deux Chambres, l'une composée des Lords et des évêques, l'autre des chevaliers et des députés des villes et des bourgs.

Le peuple, ainsi constitué, va dorénavant se préoccuper de la grandeur et de la prospérité du pays. Il n'est étranger à aucune sphère de l'activité humaine. On se livre au commerce, on exploite les mines; les corporations marchandes deviennent des puissances

dans l'Etat. Edouard III permet aux ghildes de Londres d'envoyer des députés au Parlement. Des particuliers même s'enrichissent au point de pouvoir prêter au roi, qui les appelle à ses conseils, les ennoblit. William de la Pole vient au secours d'Edouard III, retenu en Flandre faute d'argent, et est fait chevalier banneret; son fils Michel est fait comte de Suffolk. On s'efforce d'augmenter la puissance maritime du pays. La marine commerciale exporte les produits de l'île, laines, peaux, drap, etc., dans la Baltique, en Flandre, en Guyenne, en Espagne et autres contrées. Les Anglais aiment les voyages, les excursions lointaines; on les rencontre sur toutes les mers et sur tous les chemins, et, en gens positifs, ils profitent de l'occasion chaque fois qu'elle peut rapporter quelque avantage. Ils aiment la gloire, mais aussi le profit. Plus tard, leurs descendants, héritiers de leurs qualités, fonderont un immense et glorieux empire colonial.

Le commerce amène la prospérité, le luxe, développe le goût des arts. C'est le beau temps pour les imagiers, les miniaturistes, les peintres et sculpteurs. Edouard III fait sa partie d'échecs sur un échiquier de jaspe et de cristal, garni d'argent. Il met à la disposition de sa soeur Aliénor une voiture toute dorée, tapissée et brodée, avec des coussins et des rideaux de soie, qu'il a payé mille livres.

La cathédrale, au style gothique, se développe; les murs et les voûtes des chapelles se couvrent d'ornements. Les vitraux des grandes fenêtres les inondent d'une lumière multicolore. Partout s'élèvent des châteaux d'une beauté d'architecture que l'on n'avait pas encore connue. Les chambres à cheminées où l'on

mange sont peintes et couvertes de tapisseries. On y représente le roi entouré de ses seigneurs, le Pas de Saladin, des sirènes de mer. Tout ce que le siècle peut comporter de bien-être, ils se l'approprient et le perfectionnent. On veut que le confort et l'élégance règnent à table ; la nourriture est abondante et recherchée, les plats ornés de "feuilles d'or et d'argent". On a soin de sa personne comme de sa maison. Le luxe des vêtements est même poussé à un tel point que le Parlement intervient pour en modérer les excès, les femmes du peuple, par exemple, ne devant porter d'autres fourrures que du chat ou du lapin. En 1350, des députés aux Communes se plaignent de la destruction des grands arbres autour des maisons, au "grant damage, gast et blemissement" qui en résulte pour les demeures. La chevalerie a introduit chez eux de fastueux spectacles, une étiquette militaire, que les siècles passés n'avaient pas connus.

Il est évident qu'une civilisation nouvelle fleurit, qu'un mode de penser et de sentir naguère inconnu se manifeste parmi le peuple, que le sens et le culte de la beauté devient plus vif et plus général. La prédilection des Anglais pour les brillants costumes est telle qu'ils passent, même en France, pour inventer des modes nouvelles.

"Le nouveau peuple eut son poète, Geoffrey Chaucer. Par ses origines, son éducation, ses goûts, son genre de vie, autant que par ses œuvres, Chaucer représente les temps nouveaux ; il les peint sur le vif et il en fait partie ; sa biographie n'est guère moins caractéristique que son œuvre ; car il ne décrit rien par ouï-dire ou par supposition ; il est lui-même acteur dans

les scènes qu'il raconte; il ne les rêve pas, il les voit.

"Son histoire est une sorte d'abrégé de celle de la nation: la nation s'enrichit par le commerce, et Chaucer, fils de commerçants, grandit parmi eux; elle cesse d'aller étudier à Paris et Chaucer n'y va pas; son roi fait la guerre en France et Chaucer suit Edouard sur les routes militaires de notre pays; elle met de plus en plus sa foi dans le Parlement, et Chaucer en fait partie comme député du Kent; elle s'intéresse aux

Chaucer.

choses de beauté, elle aime les arts et les veut riches et souriants, Chaucer est conservateur des palais royaux et en surveille les embellissements et l'entretien; les monotonies saxonnes, les tristesses du lendemain d'Hastings sont oubliées et effacées, l'Angleterre nouvelle

sait rire et sourire aussi; elle est la *merry England* aux explosions joyeuses et l'Angleterre des légendes, des complaintes et des vierges attendries: l'Angleterre rieuse comme l'Angleterre souriante est tout entière dans les œuvres de son premier poète[1]."

Geoffrey Chaucer, que l'on regarde comme le "Père de la Poésie anglaise", est né à Londres, vers 1340, d'une bonne famille bourgeoise. Son père, Jean Chaucer, était marchand de vin et fournisseur de la Cour. Chaucer étudia aux universités d'Oxford et de Cambridge et reçut une éducation distinguée. Il s'initia à la connaissance des langues anciennes et de la théologie. En fait d'astronomie, de chimie et de connaissances classiques, il en apprit ce que l'on en savait de son temps.

Nous ne pouvons rien dire de certain des trente premières années de sa vie. Introduit à la Cour d'Edouard III par Jean de Gaunt, il se montra bon courtisan, accompagna le roi qui envahit la France en 1359 et fut fait prisonnier. Edouard ayant payé sa rançon, il revint en Angleterre l'année suivante et servit comme valet de chambre et écuyer du roi, l'accompagnant dans ses voyages. Il devint membre du Parlement, contrôleur de douane, contrôleur des octrois du port de Londres, puis, sous Richard II, après quelques années de captivité pour avoir pris part à une conspiration, il fut, grâce à de puissants protecteurs, libéré et nommé surintendant des travaux de Westminster.

---

[1] J. J. Jusserand, *Histoire Littéraire du Peuple Anglais.*

Comme on le voit il occupa plusieurs et divers emplois, propres à lui faciliter l'étude de la vie et de ses contemporains.

Entre temps, le roi Edouard, qui savait apprécier un homme qui pouvait manier l'épée comme la plume, lui conféra plusieurs missions sur le Continent. Dès 1369 il était du nombre des ambassadeurs envoyés à Paris pour négocier le mariage du prince de Galles avec la fille du roi de France. Plus tard, en 1372, on le retrouve en Italie où il avait été chargé d'aller négocier un traité de commerce avec le duc et les bourgeois de Gênes.

Cette dernière mission lui fut d'autant plus agréable qu'elle lui procura la bonne fortune de rencontrer Pétrarque, dont il devint l'admirateur et l'ami. Cette liaison eut une heureuse influence sur la carrière littéraire du poète. Tout ce qu'il vit en Italie fut pour lui comme une révélation directe. C'était au moment où commençait la Renaissance, et Chaucer ayant une connaissance parfaite de la langue italienne put lire les grands classiques du pays toscan: Boccace, Pétrarque, "le poète lauréat dont la rhétorique suave illumina toute l'Italie de poésie", Dante, ce dernier, mort un siècle auparavant, était en pleine gloire avec sa *Divine Comédie*. A son retour d'Italie, Chaucer habita pendant douze ans, de 1374 à 1386, une des tours qui défendaient les portes de Londres et que la municipalité lui avait louée. "C'est là qu'il rentrait, son labeur terminé, commençant chaque soir son *autre vie*, sa vie de poète, lisant, pensant, se souvenant. C'est alors que tout ce qu'il avait connu en Italie lui revenait à la mémoire, campaniles, fresques d'azur, bois d'oliviers,

sonnets de Pétrarque, poèmes de Dante, contes de Boccace. Il avait rapporté de quoi s'émouvoir et égayer "merry England" elle-même. Sitôt rentré dans sa tour, où il revenait sans parler à personne, "muet comme une pierre", dit-il, c'en était fait avec le monde réel ; ses voisins étaient pour lui, dit-il encore, comme s'ils eussent vécu aux confins du monde ; ses vrais voisins étaient Dante et Virgile". On croit que c'est là qu'il écrivit sa traduction de la *Consolation* de Boèce, qu'il composa son grand poème de *Troilus et Crisède* son allégorie inachevée du *Temple de la Renommée*.

Chaucer épousa une demoiselle d'honneur de la reine, Philippa de Roet, dont la sœur devint la femme de Jean de Gaunt, duc de Lancastre, qui fonda une dynastie nouvelle. A cette haute position sociale, Chaucer ajoutait le prestige de la gloire littéraire, et les lettrés et les poètes du temps, tant en France qu'en Angleterre, le considéraient comme leur chef et leur maître.

En 1391, fatigué de la vie publique, Chaucer se retira dans sa maison de campagne de Woodstock, verdoyante retraite où il composa ses admirables *Contes de Canterbury*. Woodstock est aujourd'hui un lieu de pèlerinage littéraire comme le Mantoue de Virgile et le Vaucluse de Pétrarque. Lors de l'avènement au trône de Henri de Lancastre, fils de Jean de Gaunt, beau-frère du poète, Chaucer fut rappelé à Londres.

En 1399, l'abbé de Westminster lui loua une petite maison située dans le jardin du couvent. Et c'est ici que, dans le silence de cette retraite religieuse, le grand poète rendit son âme à Dieu le 25 octobre 1400. Il fut enterré dans le cloître, dans un endroit appelé de-

puis le "Coin des poètes". Il fut le premier de cette lignée de savants, d'orateurs et d'écrivains qui sont la gloire de l'Angleterre et dont les restes sont déposés dans l'enceinte de la célèbre abbaye. Non loin de lui reposaient déjà, couchés dans leurs robes d'or, ses contemporains, les rois Edouard III et Richard II, les derniers des Plantegenets.

Chaucer, dans sa vie privée, fut un bon père, dévoué et affectueux pour sa famille. D'une nature indulgente, il semblait être incapable d'indignation, dit un de ses biographes. Il raille avec bonhommie les vices et les folies des hommes, et n'oubliant jamais qu'il était lui-même formé de la même argile, il était plutôt porté à plaindre qu'à condamner.

Voyons maintenant ce qu'il a écrit.

Il est difficile de classer les productions de Chaucer par ordre de date. Suivant la mode de l'époque, il écrivit presque toutes ses œuvres sous des formes allégoriques. Il excelle dans les portraits: en lisant, par exemple, les Contes de Canterbury, on est frappé de la vigueur, de la netteté et de la précision avec lesquelles il fait connaître ses personnages, du comique franc de mainte histoire où il épanche son humeur joviale. Ceux qui figurent dans ces tableaux sont tellement vivants et animés, le milieu où ils se meuvent est présenté avec un charme si saisissant, qu'en vérité le lecteur voit la scène comme si elle se passait sous ses yeux.

Chaucer ne s'est pas préoccupé d'influencer ses contemporains, de juger les événements; il n'a pas cherché à reformer la morale, ni à préconiser un sys-

tème de philosophie quelconque : être artiste semble avoir été toute son ambition.

Il fit faire de grands progrès à la langue nationale et n'a pas peu contribué à la remettre en honneur. Dans ses vers, il a fait donner aux mots anglais, après des siècles d'attente, les beautés qu'ils étaient appelés à rendre.

Ses premières compositions semblent avoir été le *Roman de la Rose* et la *Cour d'Amour*, inspirées des mœurs et de la littérature du midi de la France. Ce sont plutôt des traductions que des œuvres originales. Chaucer était très familiarisé avec la littérature française de l'époque, dont il faisait sa lecture habituelle. Le *Roman de la Rose*, de forme allégorique, est de Guillaume de Lorris. La rose personnifie la jeune fille que l'amant cherche à conquérir. Ce roman était encore très en vogue au temps de Chaucer, et jusqu'à Rabelais aucune œuvre n'a été plus lue et plus étudiée. Après le *Roman de la Rose* apparut *Troilus et Crisède*, délicat et mélancolique poème, dans lequel Chaucer se montre dans toute sa magnificence. Sa *Maison de Renommée*, charmante allégorie, vient ensuite, puis se succèdent le *Livre de la Duchesse*, la *Complainte de Mars*, traduction en prose de Boëce, le *Parlement des Oiseaux*, le *Coucou et le Rossignol*, la *Fleur et la Feuille*, la *Légende des femmes exemplaires*, enfin les *Contes de Canterbury*, une des œuvres capitales de la littérature anglaise et dans laquelle Chaucer se montre libre de toute influence étrangère.

Dans le *Livre de la Duchesse*, Chaucer célèbre, en accents pleins d'émotion, les vertus de la duchesse Blanche de Lancastre, qui venait de mourir.

Dans l'allégorie du *Parlement des Oiseaux*, Chaucer célèbre les fiançailles de Richard II avec Anne de Bohême, fille de l'empereur Charles IV, fiancée en premier lieu à un prince bavarois, puis à un margrave de Missenie, et qui, après des négociations qui durèrent toute une année, devint l'épouse du jeune roi d'Angleterre. On croit que c'est là l'événement commémoré par Chaucer dans son *Parlement des Oiseaux*.

La *Maison de Renommée* est un poème inspiré de Pétrarque, dans ses *Triomphes*. C'est, dit-on, le plus ambitieux effort de Chaucer dans la poésie allégorique. La *Maison de Renommée* est une description du Temple de la Gloire et de ses habitants, les grands auteurs et les héros des anciens temps. Chaucer, dans un songe, se figure être transporté dans une maison de verre où l'on voit les légendes d'Ovide et de Virgile peintes en or sur les murs, quand, tout à coup, un aigle, venu du ciel pour être son guide, l'emporte au-dessus des nuages, par delà les sphères jusqu'au Palais de Renommée situé dans le ciel, mais où parviennent cependant les bruits de la terre. Le temple lui-même est de forme gothique du temps et construit en matériaux étincelants comme du cuivre poli. Etant entré, il voit, dans une haute salle, une femme assise entourée d'une multitude de grands hommes (historiens et poètes) depuis Homère jusqu'à Tite-Live, et d'une foule de gens qui viennent implorer la Renommée. La déesse, assise sur un trône, ordonne de proclamer les noms des héros, qui sont portés aux quatre coins du monde, une éclatante musique célèbre les exploits des guerriers. La verve et l'humour de Chaucer s'exerce à merveille dans ces peintures de caractères et donnent

à ce poème une valeur historique et humaine que les critiques se sont plu à signaler.

Le *Coucou et le Rossignol*, deux oiseaux que Chaucer fait intervenir et qui personnifient aux yeux du moyen-âge, l'un, l'amour célibataire, volage et libertin, le second, la tendresse conjugale, vertueuse et fidèle. On peut facilement s'imaginer lequel triomphe dans cette controverse. Ce qui plaît dans le *Coucou et le Rossignol*, c'est le charme des descriptions. Le poète dépeint ses sensations dans des vers aussi frais et aussi ingénus que la nature elle-même.

Voici comment s'explique l'allégorie dans *la Fleur et la Feuille* : La fleur, qu'un rayon de soleil ou un souffle de bise peut flétrir, c'est la vaine joie du monde, la beauté qui passe, la volupté d'une heure. La feuille, qui adhère au tronc et résiste aux ouragans d'hiver, c'est la chasteté parfois difficile, l'activité souvent fatigante, la vertu toujours épineuse ; c'est le travail et l'effort, comparés au plaisir et à la paresse[1].

Mais où le génie et le talent descriptif de Chaucer se révèlent avec le plus d'éclat, c'est dans ses *Contes de Canterbury*, son œuvre capitale, reproduction fidèle de la vie quotidienne, des mœurs et des tempéraments divers de la nation anglaise au temps de l'auteur. Jusqu'ici, Chaucer est allé puiser ses inspirations en France et en Italie ; sa force s'est presque toute employée à traduire ou adapter. Maintenant qu'il choisit un sujet anglais, il va faire œuvre originale, peindre la société de son temps.

---

[1] Augustin Filon, *Histoire de la Littérature anglaise*.

Par un beau jour d'avril, à la suite d'une singulière et heureuse circonstance, vingt-neuf personnes se rencontrent, à l'heure du souper, à l'auberge du Tabard, à Southwark, faubourg que la Tamise sépare de la cité de Londres. Ce sont des pèlerins qui se proposent de faire le voyage de Canterbury, une distance d'environ cinquante milles, pour y vénérer le tombeau de saint Thomas Becket. Chaucer, qui se trouve également sur les lieux pour la même fin, décide de se joindre aux nouveaux venus.

"Il arriva qu'en cette saison, dit-il, un jour, comme je logeais à Southwark, au Tabard, prêt à entreprendre mon pèlerinage à Canterbury, pendant la soirée survint dans cette hôtellerie une troupe de vingt-neuf pieuses gens, par aventure tombées en société, tous pèlerins, qui chevauchaient vers Canterbury. Les chambres et les écuries étaient vastes et nous nous arrangeâmes au mieux. Au coucher du soleil, j'avais causé avec chacun d'eux, en sorte que je fus tout de suite de leur société. Je leur promis de me lever de bon matin, pour me mettre en route avec eux. Mais, tandis que j'en ai le temps et la place, avant d'avancer davantage dans ce conte, je crois bon de vous dire quelle était la condition de chacun d'eux, telle quelle m'a paru être, à quelle classe de gens ils appartenaient et quel était leur accoutrement".

Ces pèlerins sont de tous les états, de toutes les classes et conditions de l'Angleterre du XIVe siècle, que Chaucer va dépeindre au naturel dans leurs sentiments, dans leurs gestes, dans leur costume et dans leur vie réelle. Et dans cette reproduction de la réalité, Chaucer nous fait éprouver la sensation de la joie de vivre.

de se réjouir d'être au monde. Depuis 1385, il habitait son logis de Greenwich par où passaient les pèlerins de tous les comtés d'Angleterre vers le sanctuaire du martyr Thomas Becket, à Canterbury. Plus d'une fois il avait eu occasion de voir défiler et d'étudier ces groupes, hommes et femmes, de toutes conditions, chevaliers et bourgeois, artisans et clercs, associés momentanément dans un but commun. D'ailleurs, les divers emplois que Chaucer avait remplis, l'avaient mis à même d'observer ses compatriotes à l'œuvre dans leurs terres, et dans leurs parlements, dans leurs palais et dans leurs boutiques.

Parmi les pèlerins décrits dans les Contes de Canterbury, on y voyait un chevalier, un homme de loi, un clerc d'Oxford, un *franklin* ou franc tenancier, un médecin, un bailli, un huissier du tribunal ecclésiastique, un marchand, un marin, des bourgeois, un curé de paroisse et son frère un honnête laboureur, une prieure de couvent, des moines, etc. C'était toute l'Angleterre qui y était représentée.

Au moment de souper, ces pèlerins, quoique de conditions si inégales, sont réunis à la même table, copieusement approvisionnée de mets et de vin, fraternisant ensemble sous l'empire d'un même but religieux, d'un même grand air et de plaisir. L'Hôtelier en personne préside ce joyeux repas. C'est une homme avenant, jovial, franc parleur et habitué au commandement. L'arrivée d'une si nombreuse troupe l'a mis en belle humeur; sa gaieté n'en devient que plus communicative lorsque, après souper, tous eurent payé leur écot. Jamais il n'a vu de l'année une si aimable compagnie. Il semble oublier l'argent qu'il vient de recevoir et

prend les airs d'un riche bourgeois qui traite des amis. "Mes seigneurs, dit-il, vous êtes tous de tout cœur les bienvenus, car, je ne mentirai pas, je n'ai jamais vu dans cette auberge une société pareille en une seule réunion. Je voudrais vous rendre joyeux si je savais comment et de gaieté je suis tout occupé pour vous faire plaisir sans qu'il en coûte". Il avise donc un plan de route. Puisqu'ils vont à Canterbury, il leur donnera un bon conseil, celui de ne pas chevaucher bouche close, "car il ne serait ni gai ni reconfortant de chevaucher muets comme des pierres". Donc, pour charmer la longueur du voyage, il propose un divertissement, chaque pèlerin, dit-il, devra conter deux histoires en allant et autant en revenant, et une fois le pèlerinage terminé, celui qui aura conté la meilleure histoire sera servi ici même d'un grand souper aux dépens des autres. Tous acceptent avec empressement une proposition si attrayante, faite avec un tel entrain, d'autant plus que l'Hôtelier annonce qu'il les accompagnera en qualité de compagnon et de guide. Comme confirmation de cet accord, on fait venir du vin, et les coupes circulent de nouveau.

Le lendemain, de grand matin, notre hôte, faisant la ronde, appelle tout son monde. Les pèlerins, quittant joyeusement l'auberge du Tabard, se mettent en route, chacun sur sa monture, bonne ou mauvaise, allant "un peu plus vite qu'au pas", jusqu'à l'abreuvoir de Saint-Thomas, à deux milles de là. Le meunier, qui est en tête, joue de la cornemuse. La campagne est si accueillante, le soleil si brillant, tous se sentent de si belle humeur, l'ensemble du tableau est si gai et si vivant, que le lecteur, dit Taine, "se prend d'envie de

monter à cheval par une belle matinée riante, le long des prairies vertes, pour galoper avec les pèlerins jusqu'à la châsse du bon saint de Canterbury". L'Angleterre de Chaucer, malgré les misères du temps, la guerre étrangère, le fléau de la peste qui revient périodiquement (1349, 1362, 1375), la grande révolte des paysans, 1381, est toujours la *merry England*, aux élans joyeux, à l'art souriant.

Les *Contes de Canterbury* sont précédés d'un prologue ou introduction dans lequel Chaucer décrit la personne, l'habillement, les manières et l'état de chaque pèlerin, et cela en termes si humoristiques et si pathétiques, d'une telle puissance descriptive, qu'il n'est surpassé par aucun écrivain de la littérature anglaise.

Le sort a voulu, car on a tiré à la courte-paille, que ce soit le chevalier qui soit appelé à conter la première histoire: cela d'ailleurs était de toute convenance, ce pèlerin étant le plus élevé en dignité.

C'était un fort galant homme que ce chevalier, un preux à l'ancienne mode, plein de droiture et d'honneur et de la plus grande bravoure. Il avait guerroyé au loin, dans plus d'un pays, en Russie, en Lithuanie. Il a livré quinze batailles meurtrières, et combattu pour notre foi à Tramissen; en champ clos, par trois fois, il avait terrassé son adversaire. La gloire que lui a acquise sa vaillance ne lui a rien enlevé de sa douceur et de sa modestie. C'était un parfait et très noble chevalier. Jamais il ne disait une vilenie à un inférieur. Il était récemment arrivé de voyage et allait accomplir son pèlerinage. Il conta les aventures des deux jeunes chevaliers thébains, cousins et amis, qui aimaient tous deux la même jeune fille.

Le Clerc, venu de l'Université d'Oxford, était encore en logique. Il était d'une maigreur extrême, de même que son cheval "qui était aussi maigre que l'est un rateau". Il n'aimait que l'étude et préférait les livres aux riches vêtements; cela se voyait à l'apparence de son manteau de dessus, qui "était usé jusqu'à la corde". Il pratiquait l'alchimie, mais il n'avait que peu d'or en sa possession, car tout ce qu'il pouvait épargner ou ce que lui procuraient ses amis, il l'employait à s'acheter des livres. Il en avait vingt reliés de rouge et de noir, alignés au-dessus de son lit: c'était là toute sa richesse. Aussi priait-il avec ardeur pour l'âme de ceux qui le mettaient à même de fréquenter l'école. L'étude semblait être le seul souci de sa vie. Il enseignait avec autant de plaisir qu'il apprenait. Il narre les vicissitudes de la patiente Grisélidis, modèle de résignation dans l'adversité.

Bien différent était le *Franklin* ou brave propriétaire de campagne, homme libre, qui faisait partie de la compagnie. Celui-ci aimait la vie large et facile. D'une barbe blanche "comme la marguerite", d'un teint coloré, ce qu'il aimait de préférence le matin, c'était une soupe au vin. Il ne songeait qu'à vivre dans l'agrément, le plaisir complet étant, disait-il, la parfaite félicité. Grand propriétaire, il donnait, à l'exemple de saint Julien, joyeuse et large hospitalité. Chez lui, on trouve à toute heure à boire et à manger; le pain et la bière sont toujours sur la table. Les belles saisons de l'année étaient-elles passées qu'il changeait ses viandes et ses mets, ayant toujours en réserve quantité de perdrix, beaucoup de chevreuils, des brochets dans son vivier, et quantité de choses imaginables. Il est

chevalier du comté; membre du Parlement, il assiste aux sessions. Il avait été shérif et coroner, décidément c'était un homme important dans sa région. Ce franklin témoigne de la croissante prospérité des propriétaires campagnards et de leurs aptitudes à remplir les fonctions administratives ou politiques de leur temps.

Le Meunier, qui marchait en tête du cortège, jouant de la cornemuse, était "un vigoureux rustre, solide de muscles et d'os, ramassé des épaules, large, épais comme un arbre noué, capable de terrasser un bélier à la lutte ou d'enfoncer une porte, en courant, avec sa tête. Sa barbe est rousse comme le poil d'un renard et large comme une pelle. Sur l'aile droite du nez, il a une verrue, et sur cette verrue une touffe de poils roux comme les soies d'une oreille de truie. Sa bouche est large comme un four. Il porte à son côté une épée et un bouclier". C'était un querelleur, porté aux tromperies, capable de dérober du blé ou de dire des mensonges.

Il y avait un Marchand, dont la barbe faisait penser aux branches d'une fourche; il portait des vêtements aux couleurs vives et variées, et un castor des Flandres sur la tête. Ses bottes, garnies d'étoffe, paraissaient fort belles. Il parlait d'un ton solennel "faisant toujours sonner l'accroissement de ses gains. "Si la mer, disait-il, avait été gardée entre Middlebourgh et Orewal, son commerce n'en aurait été que mieux." Il s'exprimait si bien dans ses affaires que personne ne se doutait de ses dettes. Il s'arrangeait adroitement dans ses marchés et ses contrats qu'assurément c'était un honnête homme, après tout.

Le Médecin, dont le riche costume professionnel frappait les regards, n'avait pas son égal dans le monde pour parler médecine et chirurgie. Il avait étudié l'astrologie et, parfait praticien, c'était merveille de voir comment il conservait son malade pendant longtemps avec sa magie blanche. Il découvrait facilement la cause de la maladie, que ce fut le froid ou le chaud, l'humide ou le sec, et immédiatement il donnait au malade son remède. Il connaît les écrits de tous les médecins présents et passés, depuis Esculape jusqu'aux derniers physiciens arabes. Comme délassement à ses études médicales, il lit les livres de l'histoire ancienne de préférence aux traités pieux. Aussi, appelé à parler, il tire son conte de l'histoire romaine, racontant, avec des embellissements de sa façon, le meurtre de la jeune Virginie, tuée par son père pour la soustraire aux poursuites déshonnêtes du juge Appius.

Si le moine mendiant, qui mène joyeuse vie, tient des propos peu édifiants sur la discipline de l'ordre sacré, voici, un peu plus loin, un curé de paroisse, "riche de saintes pensées et de travail", qui va dissiper le malaise que les discours du moine ont créé dans l'esprit de ses auditeurs. Ce curé, humble, instruit, bienfaisant, dévoué, donnait tout son temps et son âme à ses paroissiens, les visitant dans la maladie ou le malheur, par toutes saisons, à pied et un bâton à la main, ne faisant jamais de peine à celui qui ne pouvait pas payer sa dime. Un prêtre, disait-il, doit montrer en exemple comment son troupeau doit vivre. Aussi, suivait-il le premier la science du Christ qu'il enseignait, ne recherchant ni dignité ni hommage. On ne

pouvait trouver nulle part un meilleur prêtre, et un plus parfait modèle de la pure religion. Il était doux pour les pécheurs, sauf pour les obstinés, ne distinguant pas dans ses remontrances entre riches et pauvres. Comme il ne savait pas d'histoire, il dit, à la grande édification des pèlerins, un sermon sur les sept péchés capitaux, leurs causes, leurs signes et leurs remèdes. Le sermon tout entier respire la plus sincère piété.

N'oublions pas la nonne, la prieure, qui était aussi du pèlerinage, jeune personne, élégante, au sourire plein de simplicité et de réserve, plus éprise de belles manières que d'austérités. Elle ne jurait jamais, si ce n'est par saint Eloi. Elle s'appelait Madame Eglantine. C'était vraiment plaisir que de lui entendre chanter le service divin, qu'elle nasillait avec douceur. Elle parlait français également, non celui de Paris, mais de l'école de Stratford, près de Bow. A table, on voyait rien qu'à sa façon de manger que c'était une personne qui avait beaucoup de savoir-vivre. Elle s'essuyait la bouche gentiment, ne laissant jamais aucun morceau tomber de ses lèvres sur sa guimpe, ni ses doigts tremper trop avant dans la sauce. Elle était très aimable et charmante d'attitude, se donnait beaucoup de peine pour imiter le ton de la Cour et paraître imposante de manière, "afin d'être regardée comme digne de respect". Avec cela, la sensibilité même; la vue d'une souris prise dans un piège, morte ou blessée, la faisait pleurer. Elle gardait des petits chiens, qu'elle nourrissait de fin rôti, de pain blanc ou de lait, mais si l'un d'eux venait à mourir ou si quelqu'un les frappait avec un bâton, elle pleurait à fendre

l'âme. Sa guimpe est bien ajustée et son manteau de bon goût. Son bras était entouré d'un double chapelet en corail émaillé de vert sur lequel était gravé d'abord un A couronné et les mots *Quid non vincit Amor.* Trois prêtres et une autre nonne lui faisaient suite. Elle conta la touchante histoire d'un enfant chrétien égorgé par des Juifs.

Il y avait la *bourgeoise de Bath,* une belle femme, hardie de figure, haute en couleur, parlant d'autant plus fort "qu'elle était un peu sourde", qui possédait une telle expérience dans la fabrique du drap qu'elle surpassait les draps d'Ipres et de Gand. A l'offrande, il n'y a personne dans toute la paroisse plus généreuse qu'elle ; s'il s'en présente une, "elle se met si fort en colère qu'elle en perd toute charité". Elle avait eu cinq maris ; elle contait l'histoire de chacun d'eux, leur humeur, comment ils étaient tournés et ce qu'elle leur avait fait supporter. Le dernier de ses maris vit encore. C'était un clerc d'Oxford qu'elle avait connu chez une commère du vivant du précédent et retenu pour le temps béni où elle serait libre. Il avait vingt ans et elle quarante. Or, ne prétendit-il pas, ce jouvenceau, la mater et la soumettre à son autorité ? Mais, mal lui en prit, car elle fit tant et si bien qu'il jura à la fin un abandon à sa femme de toute autorité. Elle pense enfin au sixième qu'elle pourra avoir, n'aimant pas à attendre et les maris étant chose fragile. Elle avait été une honnête femme toute sa vie. Elle parlait de ses voyages, ayant été trois fois à Jérusalem, une fois à Rome et à Bologne, en Galicie, à Saint-Jacques et à Cologne. Elle portait sur sa tête un chapeau de la largeur d'un bouclier, muni de grands éperons,

elle allait à califourchon sur son cheval, laissant voir ses bas rouges. "En bonne camaraderie, elle savait rire et causer".

Il y avait un groupe de gens de loi, à l'air soucieux, au langage bref, sortant leur latin à tout propos, adversaires ardents, mais faciles à gagner pour de l'argent, "au demeurant les meilleurs fils du monde".

Il y avait encore parmi les pèlerins un groupe d'artisans, un mercier, un menuisier, un tisserand, un teinturier et un tapissier, chacun de frais habillé et portant la livrée de sa corporation. C'étaient tous des bourgeois notables, dignes de s'asseoir au banc d'honneur dans la grande salle d'une guilde. Ils pouvaient même aspirer à devenir aldermen. Ils avaient assez de bien pour cela et, de leur côté, leurs femmes y auraient consenti volontiers. Il est, en effet, très agréable d'être appelée madame, d'avoir toujours le haut pas dans les cérémonies et d'avoir un manteau qu'on y porte royalement.

Tous ces pèlerins cheminent donc, gaiement, de grand matin, sur la grand'route ensoleilée qui mène de Southwark à la châsse de saint Thomas. Quand on eut dépassé Depford, le chevalier, que le sort avait désigné pour parler le premier (on se rappelle qu'on avait tiré à la courte-paille) prend la parole. "Puisque je commence le jeu, dit-il, que la courte-paille soit la bienvenue au nom du Seigneur. Maintenant, marchons et écoutez ce que je vais vous dire!"

Puis les récits se succèdent, suivant ce qu'en décide l'Hôtelier, qui a charge d'en régler le jeu, chaque histoire étant en rapport avec le caractère de celui qui la conte. Ainsi le fabliau gras et comique du meunier

forme contraste avec le conte du gentil et courtois chevalier. L'histoire fantastique et orientale du *jeune écuyer*, fils du chevalier, ne ressemble en rien à la touchante légende de Grisélidis de l'honnête clerc d'Oxford. La poignante histoire de Hugues de Lincoln de la prieure est bien différente de l'anecdote fruste et plaisante du Marin. Chaque conte achève de caractériser le conteur.

Et comme ces pèlerins, de qualité et de tempéraments si différents, sont au nombre de trente, y compris Chaucer, chaque récit a son intérêt propre, et si l'on tient compte des pétits incidents, des scènes familières qui se produisent durant le voyage, suivant l'humeur et le caractère des conteurs, des réflexions parfois si comiques, et des jugements si plaisants sur les histoires que l'on vient d'entendre, des pèlerins ennemis de nature et de métiers, s'interpellant, s'approuvant et se gourmant surtout, notre "hôte", le guide jovial des pèlerins de Canterbury, se déclare souvent satisfait des récits qu'il entend, tenant moins compte de la forme que de l'histoire même, éclatant en francs éclats de rire si l'histoire est gaie, et en véritables accès d'indignation quand elle fait voir les perfidies de quelque scélérat, enfin le tout forme un ensemble si varié et du plus vivant intérêt, capable de contenter les plus avides d'amusement et de nouveauté.

Deux poètes ont décrit les mœurs de leur époque, Chaucer d'abord, puis William Langland, l'auteur de la Vision de Pierre le Laboureur (*Vision of Piers Plowman*). Langland fut l'un des plus grands écrivains du moyen-âge, après Chaucer, dont il était le contemporain. Il naquit vers 1382, d'humble extraction.

C'était un homme du peuple. Dans son poème, il parle au peuple, dont il peint le genre de vie, démasquant l'avidité, la cruauté, les vices des grands du monde. Il passe en revue toutes les professions de son temps, mais sa pitié va aux pauvres. Il déplore la misère et la pauvreté du laboureur. Son ouvrage obtint une vogue immense.

Il est évident que Chaucer a emprunté l'idée première de son œuvre au *Décaméron* de Boccace ; mais combien il est supérieur au conteur italien, au double point de vue de l'art et du bon goût. Plusieurs des contes de Boccace sont non seulement immoraux, mais d'une obscénité telle qu'aucune grâce du langage, qu'aucune beauté littéraire ne sauraient dissimuler ou excuser. Si Chaucer avait eu devant lui un meilleur modèle, son œuvre aurait eu une plus grande valeur morale. C'est avec raison que le Concile de Trente a condamné le recueil d'histoires de l'écrivain italien[1].

Les *Contes de Canterbury* sont incomplets, le temps ayant manqué à l'auteur pour les terminer. Nous n'en avons que 24 au lieu de 120, avec une relation de leur séjour à Canterbury, si, tel qu'entendu, les deux histoires que devaient conter les trente pèlerins, aller et retour, avaient été rapportées. En tout cas ce nombre suffit pour juger du ton d'observation de Chaucer, de son

[1] On sait que durant la peste qui dévorait Florence en 1348, un groupe de jeunes seigneurs et de jeunes femmes, pour éviter la contagion, se retirèrent dans une belle maison de campagne et y charmèrent leur retraite en contant à tour de rôle des histoires. Il est divisé en dix journées et chaque journée se compose de dix récits, ce qui les porte au nombre de cent.

habileté à mettre ses personnages en scène et de façon à représenter si fidèlement l'Angleterre contemporaine. Tels qu'ils existent aujourd'hui, il n'y a guère de productions anglaises qui égalent les *Contes de Canterbury*, et il n'est même surpassé par aucun poète dans la pleine et juste expression des sentiments tendres. Chaucer non seulement affranchit la littérature de son pays de toute influence étrangère, mais il la place au premier rang. Au moment de sa mort, nul écrivain en Europe ne lui était supérieur en réputation, n'approchait même de son génie. "Hélas! dit Hoccleve, un jeune poète contemporain et disciple de Chaucer, celui qui fut l'honneur de la langue anglaise est mort. O maître chéri, père vénéré, Chaucer mon maître, fleur de l'éloquence, miroir d'entendement fécond, poète au savoir incomparable, que n'as-tu, sur ton lit de mort, légué à tes élèves ta merveilleuse sagesse!" Aussi, nul poète anglais n'a joui d'une plus grande renommée. Au XVIIIe siècle, l'admiration était encore universelle. De notre temps une société s'est formée pour publier ses plus belles œuvres. Aujourd'hui encore, Chaucer est l'objet d'un culte presque autant que Shakespeare.

V

LA REFORME

Il fut un temps en Europe, du Xe au XVIe siècle, où les peuples chrétiens, unis dans une même foi, reconnaissant une même autorité morale, bien que politiquement indépendants les uns des autres, jouissaient, sous la tutelle du Père commun des fidèles, d'une paix d'une liberté, des éléments d'une civilisation en progrès qui assuraient aux sociétés comme aux individus la part de protection et de justice qu'ils pouvaient espérer.

L'Église ayant fini par christianiser les barbares, adouci leurs mœurs, avait détruit l'esclavage, plaie hideuse du monde antique, réhabilité le travail, établi l'égalité parmi les hommes, libéré la conscience humaine du joug de l'Etat en faisant rendre à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu. Grâce à l'Evangile, l'idée d'humanité, l'amour de l'humanité, justement appelé depuis l'amour du prochain, était entrée dans le monde, avait pénétré l'esprit de tous, des grands comme des petits. Le moyen-âge chrétien avait su régler, conformément à la nouvelle morale, les relations entre les peuples et jusqu'à la guerre elle-même. Sans doute les classes existaient alors comme elles existent encore aujourd'hui et comme elles existeront toujours tant qu'il y aura une civilisation, une société. Si elles venaient à disparaître, ce serait la fin de tout ordre, l'anarchie, le retour de la barbarie. Mais, au moyen-âge, les classes étaient sans haine et sans dé-

dain les unes des autres, chacun étant satisfait de la place qu'il occupait dans la société. Les germes de paix sociale semés par l'Église produisaient les meilleurs fruits et promettaient encore davantage pour l'avenir, car cette époque était une époque d'élaboration, mais elle contenait tous les éléments, tous les matériaux, toutes les forces latentes capables de réaliser, par voie d'évolution, dans la mesure de la puissance humaine, toutes les aspirations de progrès moral, social, matériel, que l'humanité pouvait concevoir. Chaque race, chaque peuple, chaque groupe, dans tous les domaines de l'activité humaine, développait librement ses qualités propres et ses aptitudes particulières. Les artisans, c'est-à-dire les patrons et les ouvriers, faisaient eux-mêmes leurs propres règlements, le gouvernement n'intervenant que pour les sanctionner. Ils étaient ainsi parvenus à conquérir la liberté, l'indépendance, la puissance, l'aisance et même beaucoup la richesse. "Les vieux artisans du Moyen-âge étaient beaucoup plus libres que les nôtres", lisons-nous dans un livre fameux d'Anatole France (*Jeanne d'Arc*). Ils étaient plus libres et plus heureux, pouvons-nous ajouter. Ils étaient plus heureux, parce que les anciennes corporations d'artisans procuraient à leurs membres, avec la protection de leurs intérêts communs, la stabilité et la sécurité, parce que l'esprit qui animait ces institutions, le sentiment chrétien, reliait le patron et l'ouvrier dans la pratique d'une même foi, dans la communion aux mêmes sacrements. Leurs aspirations religieuses, la conscience qu'ils avaient de leur dignité, de leur profession, en avaient fait des artistes. Les chefs-d'œuvres qu'ils élevèrent, les splendeurs de cette

architecture qui se révèlent dans les églises et les monuments du moyen-âge, nous laissent muets d'admiration, incapables que nous sommes aujourd'hui, malgré tous les puissants moyens dont nous pouvons disposer, de faire aussi bien. Rien ne ressemblait moins à la servitude politique que la vie publique de ce temps-là, en raison même du morcellement de l'autorité, de privilèges obtenus ou consentis, de libertés communales, d'institutions puissantes, qui faisaient contre-poids à l'autorité centrale. Le pouvoir royal absolu ne vint que plus tard, comme nous le dirons plus loin.

Les hommes, libres de préjugés, qui étudient ces siècles d'autrefois, restent émerveillés des progrès réalisés dans la sphère des libertés publiques, du droit des gens, des principes de justice entre les nations, de la loyauté de tous, à l'ennemi comme aux amis.

"Souvenez-vous, mes amis, disait Duguesclin (1320-1380) à ses compagnons au moment de mourir, en quelque lieu que vous fassiez la guerre, que les gens d'Eglise, les femmes, les enfants et le pauvre peuple ne sont point vos ennemis". Voilà les principes que les Chevaliers de l'époque propageaient dans tous les royaumes chrétiens. La Chevalerie fit accepter le principe de justice entre toutes les nations; le respect du droit du faible, quel qu'il fut. "Tu seras partout et toujours le champion du droit et du bien contre l'injustice et le mal", disait un des commandements que chaque chevalier jurait de garder à son entrée dans l'ordre.

"Dès le Xe siècle, l'Eglise, par sa belle institution de la *Paix de Dieu*, poussa la première, et avec quelle vigueur, l'humanité vers l'acceptation de cette disci-

pline de la violence qui fut pour elle un des progrès les plus méritoires et les plus bienfaisants. Déjà à cette époque les conciles de Charroux et de Narbonne proclamaient que les clercs, les vieillards, les femmes et les enfants, les laboureurs, devaient être soustraits aux entreprises des belligérants, et cette prescription s'étendait aussi aux moulins et aux animaux de labour, et ainsi le travail était protégé en même temps que la faiblesse et la force commençait de reconnaître la maîtrise du droit[1]." La dernière guerre, par la sauvagerie de la lutte, a fait voir à cet égard la différence profonde de mentalité qui existe entre les temps nouveaux et les temps anciens[2]. La chrétienté, qui s'inspirait des leçons de l'Evangile, avait une connaissance bien claire des véritables notions de la justice, même

---

[1] Réponse de l'Institut catholique de Paris au premier manifeste des intellectuels allemands.

[2] M. Charles Maurras, dans *L'Action Française*, rendant compte d'une lettre reçue de Berlin sur le dangereux état d'esprit des Allemands, et reproduite dans le *New York Herald* du 24 février 1924, ajoutait, en laissant parler M. de Guillerville :

"Mon voisin m'a prêté une petite revue hebdomadaire ; j'y lis marqué au crayon rouge : "Depuis la dernière guerre la "technique de la destruction a fait des progrès énormes. "Actuellement la petite quantité de gaz asphyxiant qui non "seulement tuait sur le coup, mais torturait aussi les gazés "pendant des années, avant de les faire mourir, a fait son "temps. Les nouvelles bombes gazogènes peuvent incendier "une ville entière sans que l'eau puisse éteindre l'incendie !..... "La prochaine guerre exterminera les femmes, les enfants, "toute la population civile, en leur infligeant des souffrances "terribles".

si elle n'était pas toujours en état de la faire respecter. S'il arrivait parfois que la force opprimait le droit, on n'allait jamais jusqu'à proclamer, comme on l'a fait de nos jours, que la force doit opprimer le droit.

Sans doute, ces siècles n'étaient pas exempts de calamités, de misères, d'infortunes. Les malheurs des temps et les calamités sont de toutes les époques; il y en aura toujours. Ces épreuves, on les comprenait et on savait quoi en penser. Les biens et les maux, la vie et la mort, la pauvreté et les richesses, on savait d'où cela venait et pourquoi la vie d'ici-bas nous était donnée. Les esprits étaient sains, éclairés de la surnaturelle et vivifiante lumière du catholicisme. L'influence salutaire de l'Église pénétrait toutes les parties du corps social. "Il y avait une immense santé morale qui neutralisait toutes les maladies du corps social, qui lui opposait un antidote tout-puissant, une consolation positive, universelle, perpétuelle dans la foi[1]." Ces hommes d'autrefois, grâce à la lumière supérieure qu'ils possédaient, connaissaient le secret du bonheur et du contentement; leur appétit se bornait à leur avoir; ils concevaient le véritable but de la vie et vivaient dans l'ordre, dans l'ordre voulu et établi par Dieu. Le suicide était un crime à peu près inouï au moyen-âge. "L'exemple que présenta, en 1206, la petite ville de Stein, d'un homme qui commit un suicide par dégoût de la vie est, dit Hurter, un fait peut-être unique pendant le cours d'un siècle et dans l'Europe entière". Assurément un pareil siècle valait bien le nôtre, que

[1] Montalembert, *Sainte Elisabeth de Hongrie, (Introduction)*.

ronge le plus dégoûtant matérialisme, et dont la chronique journalière nous raconte tous les crimes et les scandales et par là même la lamentable déchéance.

Michelet lui-même ne peut s'empêcher de proclamer la supériorité de ces siècles d'autrefois comparés au nôtre. "Le cœur se serre, dit-il, quand on voit que dans ce progrès de toutes choses la force morale n'a point augmenté[1]". C'est que les hommes de ces siècles passés ne pratiquaient point la morale laïque, mais celle qui relève de Dieu et qui répond au sens commun et aux appels de la conscience.

Enfin, ces temps anciens, qu'on nous rapporte comme remplis de misères, nous paraissent affreux comparés à notre époque de progrès et d'inventions propres à rendre la vie douce, facile et agréable; nous voyons cependant que la santé publique n'a jamais été plus altérée qu'aujourd'hui, au point que l'Eglise est obligée de retrancher sur les rigueurs du carême, dont nous ne sommes plus capables. Dans l'immense majorité des cas, nos pères avaient une existence incomparablement plus calme et plus assurée que l'homme de nos jours, qui vit sur ses nerfs.

Je disais, il y a un instant, que les hommes qui étudient le moyen-âge sans parti pris, en parlent avec estime. Ainsi, Auguste Comte, qui lui rend pleine justice en lui décernant ce magnifique éloge: "Je voudrais faire passer dans l'esprit du lecteur la profonde admiration dont l'ensemble de mes méditations philosophiques m'a depuis longtemps pénétré envers cette économie générale du système catholique du moyen-âge,

[1] *Histoire de France, t.* 11, *p.* 622.

que l'on devra concevoir de plus en plus comme formant jusqu'ici le chef-d'œuvre politique de la sagesse humaine."

Ce chef-d'œuvre, monument de la sagesse humaine, appelé la Chrétienté et où la justice, le droit, la loyauté et même la générosité, ne paraissaient pas encore de vains mots, bien que divisée politiquement, n'en constitue pas moins une vraie Société des nations, était l'œuvre de l'Eglise et des papes. De toutes les puissances sociales pouvant alors s'interposer pour assurer la paix au monde, la papauté était la seule qualifiée pour remplir avec succès pareille mission. Elle seule avait l'autorité voulue pour protéger les populations contre les entreprises des tyrans, apaiser les querelles, réfréner les ambitions, éteindre les rivalités. Placés dans une position indépendante, au-dessus des intérêts et des appétits humains, les yeux tournés vers le ciel, les papes pouvaient porter des jugements désintéressés, justes et droits, vraiment chrétiens, sur les différends qui divisaient les peuples. Edouard 1er, dans une contestation avec Philippe, roi de France, en réfère au pape, *dont l'office était de maintenir la concorde entre les princes.* Plus d'une guerre a été évitée par leur médiation. N'ont-ils pas, par leur heureuse intervention, sauvé l'Europe de la domination musulmane et préservé la civilisation d'une ruine complète.

Plus d'une fois l'on vit les princes eux-mêmes se reconnaître vassaux du Saint-Siège, y voyant moins le signe d'un joug que la garantie d'une protection, tant était considérée alors l'autorité morale de la papauté sur tout ce qu'elle prenait sous sa tutelle. Encore au-

jourd'hui, elle apparaît comme la seule puissance qu puisse prêcher avec efficacité, comme avec désintéres sement, la paix aux peuples.

"Les écrivains n'ont pas toujours apprécié suffisam ment les avantages que l'humanité retirerait de l'in flence pacifique des Pontifes de Rome. Dans les siècle où on ne connaissait d'autre mérite que celui de armes, l'Europe eût été plongée dans une guerre per pétuelle, si les papes n'avaient successivement et cons tamment travaillé, soit à la conservation de la paix soit à son rétablissement. Ils contrôlaient les passion et réprimaient les extravagantes prétentions des Sou verains: leur caractère comme Père commun de chrétiens, donnait à leurs représentations un poid qu'aucune autre médiation ne pouvait offrir; et leur Légats n'épargnaient ni voyages ni fatigues pour con cilier les intérêts opposés des cours, et placer l'olivie de la paix entre les épées des armées rivales[1]".

"Jusqu'à la fin du XIIe siècle, dit Taine dans so ouvrage sur le *Régime moderne*, si le clergé pèse su les princes, c'est surtout pour réfréner en eux les ap pétits brutaux, les rebellions de la chair et du sang, le retours et les accès de sauvagerie qui démolisaient l société". C'est ainsi qu'il s'opposa aux guerres san fin des seigneurs féodaux par la *trève* et la *paix* d Dieu.

Maintenant, comme le fait remarquer un auteu ecclésiastique, que jamais les papes n'aient laissé inter venir le caprice de leur volonté propre ou le calcul d leurs intérêts personnels dans ce haut gouvernemen

[1] Dr Lingard, *Histoire d'Angleterre*.

de la chrétienté, ce serait méconnaître les conditions de la nature humaine et les faits de l'histoire que de le prétendre. Mais il faut reconnaître aussi que bien souvent le sentiment de l'effrayante responsabilité reposant sur le chef suprême de l'Église fut pour lui une sauvegarde et que, pour quelques ingérences abusives, la papauté du moyen-âge épargna à la chrétienté plus d'une guerre et plus d'une révolution. D'autre part le pape ne pouvait tout voir ni tout faire par lui-même, des abus ont pu être commis en son nom; mais dès qu'il les apprend, il en gémit et les répare autant que cela lui est possible.

Malgré les misères des temps, les sociétés d'Etat comme chacune des sociétés nationales, vivaient donc dans l'ordre au moyen-âge, parce que l'ordre régnait dans les esprits, dans les idées, et l'homme, être libre, se conduit de telle ou telle façon, se soumet à l'ordre ou s'y soustrait. Il se soumet à l'ordre par l'obéissance à l'autorité légitime, qui est le fondement de la paix et qui unit les hommes entre eux et avec leur auteur.

En résumé, la société du moyen-âge était bien organisée, parce qu'elle était régie par des lois en harmonie avec les principes vraiment chrétiens.

D'où vient donc que, depuis quatre siècles, le monde moderne, malgré ses progrès scientifiques, ses inventions, ses prospérités matérielles dont il est si fier, est-il en proie à un malaise qui semble incurable, ou plutôt s'achemine-t-il vers une anarchie devenue aujourd'hui tellement menaçante, que l'on n'entend de toutes parts que des aveux de désespérance: "Il n'y a qu'un miracle du Créateur qui puisse établir une paix permanente dans le

monde", dit l'un. "Plus que jamais, le monde d'aujourd'hui est en danger de perdition, plongé qu'il est dans la fange", murmure une autre voix. "Le spectacle des événements de notre époque n'offre à l'esprit et au cœur que tristesse et découragement", répète un autre écho. "Je crois qu'il est sage de dire de nouveau aux hommes: "Si vous ne vous repentez, "vous périrez tous", déclare à son tour le promoteur même de la Ligue des Nations, en présence des périls que font courir à notre civilisation les doctrines de haine, de rivalités et de défiance qui divisent aujourd'hui les classes aussi bien que les peuples eux-mêmes[1].

En effet, la paix existe moins que jamais entre les nations et entre les classes. L'avènement des démocraties, au lieu de les réduire, n'a fait qu'aviver les haines internationales, comme il nuit à la production des grands hommes dans tout ce que la nature, aidée d'une parfaite éducation, a de plus noble et de plus élevé. Nous vivons en réalité dans un âge qui semble approcher de sa fin. Les peuples, impuissants à s'entendre, semblent pris de vertige. La guerre, qui a duré quatre longues années, nous promettait l'établissement

---

[1] Lord Robert Cecil. Paroles prononcées le 25 avril 1923 à l'occasion de sa tournée en Amérique dans l'intérêt de la ligue. Le 19 décembre 1919, à une séance solennelle de la Chambre des Communes, il avait dit: "A l'intérieur de cha-"que Nation, le feu couve sous la cendre. Les foyers d'anar-"chie et de révolution se multiplient. L'angoisse étreint les "âmes. Des signes précurseurs de catastrophes épouvanta-"bles se manifestent dans tous les pays. Oui, la civilisation est menacée".

d'un règne de paix et de bonheur social ; la victoire a favorisé nos armées, mais le monde reste plongé dans les mêmes misères, en face des mêmes problèmes. Les congrès internationaux cherchent à atteindre ce que la guerre n'a pu obtenir, mais sans réussir. Les esprits n'ont pas désarmé, ne paraissent pas même amendés. "Chaque jour augmente le danger. L'état de l'Europe est bien plus près de ressembler à celui de 1912 qu'on ne le pense, en ce qui concerne les armées rivales, les politiques nationales rivales, les dépenses de sommes énormes non pas pour la reconstruction, mais pour des préparatifs de nouvelles destructions. Les nations qui étaient alliées se regardent maintenant seulement avec une demi-hostilité.

"Cet état de choses exige que tous les hommes et les femmes de bonne volonté de tous les partis s'unissent pour rétablir l'influence saine, sérieuse et solennelle de ce pays, afin de pouvoir tourner une nouvelle feuille de l'histoire et ouvrir de nouvelles perspectives[1]".

D'autre part, la grande guerre, au lieu d'amender le monde, semble avoir causé des ruines morales encore plus grandes que les ruines matérielles. De chrétienne qu'elle était, notre civilisation tend à devenir païenne, païenne dans ses divertissements, dans ses coutumes, dans ses mœurs, dans son mépris de l'autorité. Le scandale prend les formes les plus variées. L'esprit du mal se manifeste par l'erreur, le socialisme et l'anarchie. La fièvre du plaisir est le caractère spécial

---

[1] Discours de M. Ramsay MacDonald à la Chambre des Communes, le 16 janvier 1924.

de notre temps. Le cinéma corrupteur, pourvoyeur des tribunaux juvéniles, qui a fait plus pour pervertir les idées et corrompre les mœurs, détruire les joies domestiques d'autrefois autour de la table ancestrale, qu'aucune autre influence possible, a contribué à faire de notre temps une des époques les plus dégénérées de l'ère chrétienne[1]. De l'aveu de tous, nous nous acheminons vers le paganisme. L'humanité est arrivée à l'heure des grandes réformes nécessaires dans l'ordre des vérités surnaturelles : où le monde, se tournant vers Dieu et son Eglise, se transformera pour le mieux ou il périra certainement. Se rapprocher de Dieu, voilà la vraie solution du grand problème social, le besoin le plus urgent du monde actuel. Que de maux seraient évités, que de ruines seraient réparées, si, unis dans l'amour du Christ, nous regardions les hommes comme des frères ! Si on voulait seulement se laisser guider par les conseils de celui qui a mission de les donner, si on voulait apporter dans nos relations humaines cette fraternité que nous enseigna le Divin Maître lui-même, nous aurions bientôt un monde restauré, avec peu ou pas de guerre. En dehors de l'enseignement du Christ, il n'y a pas de paix ni d'ordre possible. Le Pape, représentant du Christ sur la terre et représentant d'une civilisation de dix-neuf siècles, peut encore donner la paix au monde épuisé, cette paix dans l'ordre.

---

1 "C'est à la science de la presse et des cinémas que nous devons en grande partie la licence des mœurs qui, depuis quelques années, s'accentue de jour en jour". (Le *Casket*).

Il faut remonter au XVIe siècle pour retracer la cause première et principale des maux dont souffre actuellement l'humanité. En ce temps-là, il s'est rencontré un homme à l'âme tourmentée et passionnée, d'une nature impulsive, ivre de popularité qui, sous prétexte de réformer l'Eglise, d'en extirper les scandales, d'affranchir les princes et les peuples de la soi-disant tyrannie de Rome, de l'ingérence de la hiérarchie catholique, en un mot de ramener le Christianisme à sa pureté primitive, osa, dans sa témérité et de sa propre autorité, briser l'unité de l'Eglise chrétienne, nier sa divine mission et fonder une Eglise en opposition avec celle dont le successeur de Pierre est le chef. Cet homme était Martin Luther. Il a marqué le point de départ du mouvement qui a séparé la société d'avec l'Eglise, et dont, encore de nos jours, tout homme de bien déplore à juste titre les tristes et funestes conséquences. Il a brisé cette admirable Chrétienté du moyen-âge, et nous voyons aujourd'hui avec inquiétude et tristesse les ruines causées par l'anarchie qui en est résulté.

En adoptant comme base de sa doctrine le principe du libre examen, c'est-à-dire le droit pour tout homme d'interpréter le sens de la parole de Dieu sans autre autorité que son jugement particulier, proposer ce principe, principe antichrétien par essence, comme règle suprême à une société chrétienne, c'était par là même y introduire l'anarchie. Sa révolte était déjà de l'anarchie en action. Ce principe, qui livrait la raison si faillible au danger de s'égarer d'erreurs en erreurs, créa l'individualisme, engendra la multiplicité des croyances et, de fait, les sectes protestantes n'ont

cessé de se multiplier depuis dans tous les pays où la Réforme s'implanta. Du temps même de Luther, la mésintelligence éclata parmi ses disciples, et presque aussitôt après sa mort, l'on vit se former différentes sectes divisées sur plusieurs points et qui s'excommuniaient réciproquement. Ce fut un bouleversement général, suivi de luttes religieuses et de cruelles guerres civiles, nées de la Réforme, une recrudescence d'immoralité, d'insubordination et de désordres . . . Dès la fin du XVIe siècle, l'Europe en est méconnaissable et les temps du moyen-âge apparaissent déjà loin dans le passé.

Le Protestantisme, en nationalisant les Eglises, a brisé cette admirable unité chrétienne qui maintenait les peuples entre eux, affaibli d'autant la suprême autorité qui empêchait les ambitions particulières de déborder et de tendre à la domination universelle. Il a privé la société de ses éléments essentiels: l'autorité, la triple union des intelligences, des volontés et des moyens. C'est à Luther qu'il faut attribuer, comme premier auteur, la philosophie du XVIIIème siècle et l'ébranlement antireligieux et antisocial qui s'en est suivi. Il a ouvert le chemin aux maux dont nous souffrons aujourd'hui.

C'est en 1517 que Luther, sous le couvert de quelques abus, manifesta sa première opposition aux directions et à la doctrine de l'Eglise. Ayant refusé de se rétracter, il se réfugia à Wittemberg, sous la protection de Frédéric, prince électeur de Saxe[1], où il ne tarda pas à déduire les conséquences de ses principes, niant suc-

[1] Ce prince était alors en mésintelligence avec Rome, qui refusait un bénéfice à son fils naturel. Dans ces circonstances, il pouvait prêter au mouvement un ferme soutien.

cessivement l'autorité du pape, la hiérarchie, le célibat des prêtres, les vœux monastiques, le culte des saints, le purgatoire, la messe, la confession.

Luther était un puissant orateur. Il parlait la langue du peuple; il avait une voix sonore, un regard enflammé, soulevant les foules par son éloquence. De l'aveu même de Bossuet[1], il eut "de la force dans le génie, de la véhémence dans le discours, une éloquence vive et impétueuse qui entraînait les peuples et qui les ravissait avec un air d'autorité qui faisait trembler devant lui ses disciples". De là, la célèbre guerre des paysans; de là encore ces luttes intestines qui déchirèrent l'Allemagne pendant plus d'un siècle et dont les tristes suites se font encore sentir.

Le 15 juin 1520, le pape Léon X, après de longues délibérations, fut amené à condamner quarante et une propositions extraites des écrits de Luther, comme fausses, scandaleuses et hérétiques, lui accordant soixante jours pour se rétracter, sinon qu'il aurait à subir les peines ecclésiastiques si, pendant ce délai, il n'abjurait point ses doctrines. Pour toute réponse, le moine apostat, le 10 décembre, fit allumer un bûcher devant une des portes de Wittemberg et y jeta la bulle du pape. Le réformateur, en brûlant la bulle du pape, avait allumé dans la chrétienté, suivant l'expression métaphorique d'un contemporain, le plus formidable incendie dont l'histoire eût été témoin.

Cité devant la diète de Worms en 1521, Luther s'y rendit, refusa de se soumettre, fut excommunié et mis

---

[1] *Variations, I, 6.*

au ban de l'empire[1]. La rupture avec Rome et l'Eglise était complète. L'empereur, qui était alors Charles-Quint, appelé peu après la clôture de la diète, dans les Pays-Bas et en Espagne où des troubles avaient surgi, puis sa guerre avec la France, se trouva absolument hors d'état de donner toute l'attention nécessaire et immédiate aux troubles religieux de l'Allemagne et de faire exécuter l'édit de Worms. Luther, protégé par les princes favorables à ses doctrines et à qui, d'ailleurs, il ne ménageait pas les adulations, de 1522 à 1526, parcourut le pays, prêchant la Réforme, inondant l'Allemagne de ses pamphlets où la messe était représentée comme une profanation, les prêtres comme les suppôts du démon, exhortant les princes à secouer le joug de la papauté, se faisant partout un grand nombre de partisans. Plusieurs cependant, tout en acclamant Luther, croyaient rester catholiques, ne voulant réagir que contre des abus qui leur déplaisaient dans l'Eglise romaine.

"Une doctrine qui permet à chacun de se faire, en dehors de toute autorité, le juge de sa propre croyance, qui, rejetant le célibat, les vœux et toutes les bonnes œuvres, lâche les brides aux passions et assure à tous le royaume du ciel sur le seul fondement de la foi, attire facilement à elle les âmes ignorantes. D'ailleurs,

---

[1] Au moyen-âge et jusqu'au siècle de Luther, le schisme et l'hérésie étaient regardés non seulement comme une atteinte à la foi, mais comme un attentat contre l'ordre public. En attaquant l'autorité de l'Eglise et de ses dogmes, on considérait qu'on ébranlait par là même la foi au Christ, fondement et garantie de tout ordre et de toute paix. C'était justice d'enlever à l'hérétique le pouvoir de perdre les autres.

les princes, qui convoitaient depuis longtemps les biens de l'Eglise, se sont empressés d'adhérer à une doctrine qui leur promet une grosse part du butin. Ils ont décidé, dans une assemblée des villes impériales, réunie à Spire, qu'il appartient à l'autorité civile de faire prêcher et expliquer le "pur Evangile"; et c'est l'Evangile interprété par Luther qui est généralement imposé par les cités[1]".

D'après la thèse fondamentale de l'hérésiarque, l'homme ne peut espérer son salut que de l'application extérieure des mérites du Christ, indépendamment de toute bonne œuvre, ne se sanctifiant ni par ses oeuvres ni par ses efforts personnels, mais par la seule application des mérites du Christ. Il nie donc tout ensemble la tradition, la liberté de l'homme, la nécessité des œuvres et la primauté du pape.

En cherchant bien, on trouverait peut-être que la cause première et réelle de la révolte de Luther pouvait provenir plutôt d'un amour-propre froissé que de motifs absolument avouables[2]. Quoi qu'il en soit, sa tentative révélait un orgueil, une opiniâtreté de caractère, absolument contraires à l'esprit de l'Evangile. L'humilité a toujours été et sera toujours à la base du

---

[1] Fernand Mourret—*Histoire Générale de l'Eglise.*

[2] Le choix que le pape avait fait de l'Ordre des Dominicains au lieu de celui des Augustins, dont Luther faisait partie, pour la prédication des indulgences, l'avait vivement blessé. Aussi, commença-t-il par attaquer la doctrine catholique sur les indulgences, puis à fouler aux pieds l'autorité même du Souverain Pontife pour laquelle il avait eu un si profond respect, puis enfin à rejeter l'autorité de l'Eglise et la plupart des grandes vérités apportées au monde par le Sauveur.

christianisme, comme elle est la vertu germinatrice du perfectionnement moral individuel.

Je n'ignore pas qu'au XVIe siècle, le monde religieux souffrait de graves désordres. Des abus s'étaient depuis longtemps glissés dans l'Eglise même. La saine doctrine, la vraie doctrine de l'Eglise, n'était pas également bien expliquée par tous les prédicateurs. "Plusieurs, dit Bossuet, ne prêchaient que les indulgences, les pèlerinages, l'aumône donnée aux religieux, et faisant le fond de la piété de ces pratiques, qui n'en étaient que des accessoires. Ils ne parlaient pas autant qu'il le fallait de la grâce de Jésus-Christ". D'autre part, l'Eglise n'est pas gouvernée par des anges ou des ministres confirmés en grâce, mais par des hommes mortels, fragiles, sujets aux faiblesses de la nature. Sans doute, avec le sacrement de l'Ordre, ils ont reçu de puissants secours pour se maintenir dans l'état de sainteté propre à leur vocation, mais ces secours n'enrayent pas le jeu de leur libre arbitre. Si le chef de l'Eglise est infaillible en matière de foi, il ne l'est pas dans sa vie privée; il doit travailler à sa sanctification comme le plus humble de ses clercs, n'étant nullement exempt des imperfections, des défaillances humaines. Mais, à l'époque qui nous occupe, l'unité de foi et de communion était intacte. Il n'y avait qu'une seule Eglise chrétienne, qu'une suprématie spirituelle universellement reconnue, une association de toutes les âmes, source féconde de paix, de bonnes et grandes œuvres.

Le malheureux schisme d'Occident avait enlevé au respect et à l'autorité des papes; la vie plutôt mondaine de quelques Souverains Pontifes et des prélats de leur entourage n'était pas de nature à relever leur prestige.

La décadence des institutions du moyen-âge, battues en brèche par les légistes, la rénovation littéraire, artistique et scientifique de la Renaissance, inspirée de l'antiquité, fit naître des impressions et des idées nouvelles que propagèrent les humanistes, c'est-à-dire les lettrés et les savants du temps, et développa dans les âmes un esprit de scepticisme et une recrudescence du paganisme dans les mœurs. Dédaignant le passé, les hommes de la Renaissance contribuèrent d'abord à faire mésestimer la chrétienté, pour favoriser ensuite la grande révolution du protestantisme.

De braves gens, des savants, de nobles âmes donnèrent dans ce mouvement. Ils ne purent l'empêcher d'être fatal à l'Eglise, fatal à l'Europe chrétienne, fatal aux nations qui s'en éprirent.

Le sanctuaire et le cloître subissaient les pernicieuses influences du siècle. Enfin, on ne peut le nier, un malaise général se faisait sentir sur la fin du XVe et au commencement du siècle suivant. Les bons esprits gémissaient de cet état de choses, et l'on parlait partout d'une réforme nécessaire, dans le chef de l'Eglise comme dans ses membres, suivant l'expression même des conciles et des assemblées ecclésiastiques de l'époque. Les hommes sages du temps, qu'animait l'esprit de Dieu, dont la vie n'était pas en contradiction avec leur mission, avisaient au moyen de réaliser cette réforme par la prière et les bonnes œuvres, dans l'Eglise et par l'Eglise. C'était la bonne manière, la seule qui pouvait alors, comme elle le pourra toujours, maintenir ou rétablir la discipline et la piété dans l'Eglise. Ce qui, dans la pratique, pouvait présenter de répréhensible, aurait été amendé. Ce qui pouvait alors y

avoir d'imparfait, d'excessif, touchant l'immixtion religieuse dans le domaine temporel, serait disparu avec le temps. Le moyen-âge, a-t-on dit, était une époque d'élaboration. Cela est vrai tant pour la société civile que pour l'Eglise elle-même dans l'exercice de sa discipline et de ses relations avec les pouvoirs extérieurs. Luther, en brisant ce qui était encore à l'état d'ébauche, a brisé l'unité chrétienne et par là même la Chrétienté. Il a fait disparaître en même temps que leur religion commune, la loi commune des peuples européens, l'autorité morale commune établie pour en assurer le respect. Cinq siècles plus tôt, le pape saint Grégoire VII n'avait-il pas remédié avec succès à des abus non moins criants que ceux dont on se plaignait alors, opéré des réformes non moins difficiles que celles que demandaient les temps de Luther? De la chaire on pouvait prêcher la sainte croisade, faire entendre des avertissements sévères contre le relâchement des mœurs ecclésiastiques, pourvu que cela se fit suivant l'esprit de l'Evangile, et non par la violence et la révolte, hors de l'Eglise et contre l'Eglise. Cette manière de régénérer l'Eglise ne pouvait être celle de Dieu, et ne fut pas celle non plus qu'adopta, quelques années plus tard, le concile de Trente.

Aussi, les hommes turbulents et passionnés qui entreprirent cette réforme et qui, au lieu de renforcer l'autorité suprême, la suppriment, ne firent qu'aggraver les maux auxquels ils prétendaient porter remède. Le désordre et la corruption des mœurs envahirent l'Allemagne. "Le sensualisme s'y précipita avec sa brûlante ardeur contenue depuis si longtemps, et l'Allemagne devint le théâtre tumultueux où s'ébattit une

foule ivre de liberté et avide de joies sensuelles..... Les portes des monastères s'ouvraient partout et moines et nonnes se jetaient dans les bras les uns les autres. L'histoire allemande de cette époque ne consiste guère qu'en émeutes sensualites[1]."

"Sous prétexte de liberté évangélique, écrit Erasme, témoin oculaire, les uns se livrent à une stupide débauche, satisfont leurs plus vils instincts..... Ce n'est partout qu'avarice, intempérance, crapule, impudicité, désordres honteux[2]."

Luther lui-même et les premiers réformateurs, faisant plier le texte divin aux caprices du souverain, ne permirent-ils pas au landgrave de Hesse, un des puissants de la secte, déjà marié à Christine de Saxe, d'épouser Marguerite de Saal, dont il s'était épris, lui permettant ainsi, par leur honteuse décision, la polygamie.

Enfin, l'Europe fut bientôt couverte de sang; on troubla les consciences et on prépara les catastrophes sociales et religieuses dont les funestes effets n'ont cessé depuis de se faire sentir et ne font que s'accentuer.

Luther, par sa parole, comme par ses écrits, revêtait un caractère de violence et de grossièreté tel que plusieurs de ceux qui avaient d'abord applaudi à ses attaques contre les abus de l'Eglise, scandalisés, revinrent à la foi catholique, et parmi ces derniers se trouvaient quelques-uns des humanistes les plus distingués, qui avaient été les premiers alliés du prétendu réforma-

[1] Henri Heine, *De l'Allemagne*, 1ère partie, p. 34.
[2] Érasme, 1527, Ep. 902.

teur. Colère, calomnie, haine et mensonge, amour de la bière et du vin, obsession de l'ordure et de l'obscénité, tout s'épanche librement. Pape, évêques, prêtres, sont mis au même rang, chargés d'anathèmes et accablés de fougueuses invectives. D'ailleurs, la nouvelle doctrine, qui n'admettait ni l'utilité des bonnes œuvres, ni le libre arbitre, qui rejetait le pape, les conciles, considérait la messe comme une idolatrie, supprimait la confession, ne gardant du christianisme que la foi en Jésus-Christ, les frappait d'épouvante.

Dans ses Articles de Smalkalde, il s'élevait avec une violence inouïe contre la messe "cette abomination exécrable, cette comète traînant après elle la vermine de l'idolâtrie", et contre le Pape "cet Antéchrist, ce vrai Satan". L'on sent qu'il lutte contre ses angoisses intérieures, qu'il est inquiet et troublé, qu'il n'accomplit pas son œuvre néfaste sans éprouver parfois les cuisants remords de sa conscience, qu'il cherche à s'étourdir par le fracas de ses colères et de ses diatribes. "Je ne puis plus rien, écrit-il, mais du moins je puis maudire. Au lieu de dire: "Seigneur, que votre volonté soit faite", je dis: "Maudit, damné soit le nom des papistes. Injurions le pape, injurions-le toujours, mais surtout lorsque le démon vient nous attaquer[1]."

Ces diatribes, nous nous rappelons les avoir lues dans des feuilles dévouées aux intérêts de certaines sectes. La conversation de ces protestants extrémistes nous ramène de plus de trois siècles en arrière. Quand ils ont parlé du papisme et de la Babylone moderne, — la Rome des papes, — ils s'imaginent avoir

[1] Edit. Walch, t. 111, p. 136 et 9.

tout dit. Nous savons que l'épithète de papistes a souvent été adressée dans les pays protestants comme injure suprême à ceux de leurs habitants demeurés fidèles à la vieille foi.

De fait, cet orgueil, cet esprit de rebellion et de sarcasme, cette haine de l'Eglise romaine et du pape, devaient se transmettre à tous les adhérents de la religion nouvelle, influencer l'esprit des générations à venir, provoquer la plus grande partie des maux qui divisent, affligent aujourd'hui l'humanité, cet esprit qui a été et qui sera probablement encore pendant longtemps l'obstacle le plus insurmontable à l'épanouissement chez tous les peuples d'une civilisation vraiment chrétienne et du règne de la paix promise aux hommes de bonne volonté. La première condition pour arriver à un résultat si désirable serait l'unité de croyance et de moyens, l'union des intelligences et des cœurs dans une action commune, ce dont justement ne permet pas aujourd'hui le protestantisme.

* * *

La doctrine de l'interprétation de la Bible laissée au jugement, au gré de chacun, devait, avons-nous dit, engendrer l'anarchie, la division lamentable du protestantisme en une multitude de sectes contradictoires, et finalement, le rationalisme, qui finira par considérer la Bible comme un livre purement humain. A l'exemple des premiers réformateurs, qui s'étaient arrogé le droit de se séparer de Rome tout en restant chrétiens, qui pouvait empêcher leurs disciples de se séparer de leurs nouveaux chefs, tout en restant protestants !

Aussi, dès 1521, les disciples de Luther ne s'entendaient déjà plus. Ils commencèrent à discuter les propres doctrines du maître. Le 4 août de cette même année, Wolfrand Capito écrivait à Zwingle; "Les disciples de Luther se divisent déjà en plusieurs sectes: une nouvelle classe de sophistes vient de se produire. Ils remettent tout en question[1]".

C'est bien ce qui s'est produit et il ne pouvait en être autrement. Aujourd'hui, comme au temps de Luther, partout ce sont des discussions, des divergences de vues, des tiraillements de toutes sortes, souvent au sein d'une même secte, uniquement parce que chacun a le droit de penser ce qu'il veut, et d'interpréter à sa façon les grandes vérités de la religion. "La suppression de l'autorité du pape a semé dans le monde protestant des germes infinis de discordes. Comme il n'y a plus aucune autorité souveraine pour terminer les disputes qui s'élèvent de toutes parts, on a vu les protestants se diviser entre eux et se déchirer les entrailles." En effet, avec le libre arbitre si faillible pour base, la religion ne peut que se détruire, se fondre en autant de religions individuelles, tout comme la société civile serait bientôt dissoute si on laissait à chaque individu le soin d'interpréter la loi et de se l'appliquer à sa guise.

Aussi, vit-on bientôt apparaître diverses sectes, les Anabaptistes d'abord, ainsi nommés parce que ses adeptes devaient recevoir un nouveau Baptême. Ils voulaient l'abolition de toute autorité, la communauté de biens et l'égalité des hommes sous la royauté du Christ.

[1] Janssen, — L'Allemagne et la Réforme, t. 11, p. 220.

Elle recruta parmi les paysans le plus grand nombre de ses adhérents. Thomas Munzer, leur chef, un jour qu'il écoutait le nouvel Evangile prêché par Luther, déclara que sa doctrine était défectueuse, que c'était lui, Munzer, qui avait été choisi par Dieu pour annoncer la vraie foi. Il enseignait que le Saint-Esprit révèle directement à tout homme ce qu'il doit savoir sans être obligé d'aller le chercher dans les Saintes Ecritures. Le sceptique Bayle dit lui-même des Anabaptistes: "Ils enseignent que la puissance des princes est une usurpation, et que les hommes, sous l'Evangile, doivent jouir d'une entière liberté." Munzer, leur principal chef, "devint si téméraire qu'il exhorta hautement les peuples à résister aux magistrats, et à contraindre les souverains à se défaire de leur autorité. Un tel Evangile plut si fort aux paysans qu'ils se soulevèrent en mille lieux."

Un autre prédicant, qui se croyait avoir autant de droit à l'infaillibilité que Luther, Carlostadt, chef des *sacramentaires*, ainsi appelés parce qu'ils rejetaient la présence réelle et les sacrements, prêchait la suppression de tout symbole religieux. Se mettant lui-même à la tête d'une bande d'émeutiers, il abattait les croix, les autels, brisait les images et les statues.

"A l'anarchie religieuse succéda bientôt l'anarchie sociale. Sacramentaires et Anabaptistes se prirent à rêver du royaume nouveau où tous les élus du Christ jouiraient, dans la communauté absolue de toutes choses, d'un bonheur parfait. Cette égalité des biens et des jouissances, quelques-uns voulaient la conquérir par

des voies pacifiques; mais l'immense majorité, pressée de jouir, résolut d'en précipiter l'avènement par la violence.

"Le mouvement révolutionnaire, parti de Souabe, s'étendit avec la rapidité de l'éclair du Rhin aux montagnes de Bohême. Des bandes composées de gens sans aveu se précipitèrent sur les églises et sur les couvents, "ces repaires impurs", où on leur avait dit que se cachaient tant de vices. Tout fut pillé, saccagé, brûlé. Pour détruire l'idôlatrie papiste, on anéantissait d'innombrables trésors artistiques. Certains princes luthériens avaient vu avec plaisir l'orage éclater sur la tête des moines et des clercs; mais, à leur grand effroi, la grêle ne tarda pas à tomber sur leur propre tête. Des couvents et des églises, les forcénés passèrent aux châteaux et y exercèrent les mêmes horribles dévastations. Les grands seigneurs protestants, se sentant atteints et qu'on brûle leurs propres châteaux, entament la lutte contre les paysans.

"Ces sauvages dévastateurs ne pouvaient tenir contre des armées régulières. L'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse écrasèrent les bandes indisciplinées de Thomas Munzer à *Frankenhausen* (1525). D'un autre côté, l'armée des cercles tuait quinze mille insurgés à Wurtzbourg. Alors les bandes épouvantées se dispersèrent, mais on leur donna la chasse, et des centaines de mille paysans furent massacrés ou pendus. Puis, sur les conseils de Luther, pour prévenir une nouvelle révolte, on fit peser sur eux un joug de fer, on augmenta les corvées, on accrut les redevances, on imposa une misère effroyable.

"Aux paysans ainsi mâtés il ne fallait plus parler du nouvel évangile. " Au diable toutes les sottises luthériennes, disaient-ils; c'est avec cela que vous avez amené chez nous la guerre et la désolation[1]".

"Où en sommes-nous réduits, écrivait le duc Georges de Saxe au landgrave de Hesse, beaucoup d'entre nous ont trouvé intolérable d'obéir au Pape et à l'Empereur, et voilà que Dieu a permis qu'à présent nous soyons régis par des moines défroqués et des paysans en délire."

La vengeance des seigneurs fut impitoyable. Sur le seul territoire de la Souabe, on comptait, à la fin de l'année 1526, dans une liste présentée aux Etats de la Ligue, plus de dix mille exécutions. Les documents que nous ont laissés à ce sujet les contemporains nous apprennent que les seigneurs luthériens portèrent partout la dévastation, incendiant villes et bourgades systématiquement, faisant attacher aux arbres les chefs révoltés prisonniers pour les brûler vifs à petit feu. Un bourreau de Bâle se faisait gloire d'avoir tranché la tête à cinq cents condamnés. Politiquement et socialement, un joug de fer s'appesantit sur les paysans, qui furent traités comme des cerfs. Luther lui-même, après les avoir soutenus, les abandonna. Il publia contre ceux que ses doctrines avaient soulevés, un livre intitulé: *Contre les paysans pillards et assassins,* où il disait aux seigneurs: "Prenez, frappez, égorgez par devant et par derrière: si vous tombez, c'est un martyre." Environ cent mille paysans périrent. Munzer

---

[1] P. Gagnol, *Cours d'Histoire, Les Temps modernes; Hergenroether, Histoire de l'Eglise,* t. V., p. 260.

lui-même n'échappa point, mourant maudissant Luther, après être revenu au catholicisme. De son côté, Erasme écrivait ironiquement à Luther: "Nous recueillons maintenant les fruits de l'esprit nouveau. Vous ne voulez pas reconnaître les révoltés; mais eux vous reconnaissent bien. Nous savons parfaitement quels ont été les instigateurs de cette rébellion[1]."

Les mêmes scènes se répétèrent en France à la suite des prédications protestantes. En 1652, les calvinistes organisés d'une manière puissante s'étaient emparés de plus de deux cents villes, et dans le Midi surtout ils pillèrent les églises et les couvents, et se rendirent coupables de nombreux massacres.

Luther ne voyait pas sans effroi l'échec de son œuvre, menacée par les mêmes moyens qu'il avait pris pour l'établir. On avait détruit les "idôlatries romaines", comme on disait, mais jamais les cabarets n'avaient été fréquentés par une aussi grande quantité de gens qui ne connaissaient plus de limites à l'intempérance et à la débauche. "Qui de nous, s'écriait-il, aurait eu le courage de prêcher l'Evangile, s'il avait pu prévoir les calamités, les séditions, les scandales, les blasphèmes, l'ingratitude, la perversité qui devaient suivre notre prédication!"

Il devenait urgent de fixer quelque part une autorité pour réprimer les excès de l'anarchie, tant religieuse que sociale. L'autorité du Pape souverain religieux du monde chrétien étant supprimée, on convint qu'à l'avenir l'autorité religieuse reposerait dans la personne du prince, que les deux pouvoirs spirituel et temporel

[1] Janssen, II, 484-488.

seraient confondus. Luther prêcha donc aux princes leur suprématie dans le domaine religieux comme dans le domaine laïque, avec le droit de décider de la religion de leurs sujets, en vertu du principe ainsi formulé dans les traités d'Augsbourg, que " c'est la religion professée par le prince qui doit être celle de tous les sujets[1]."

Nous voilà loin de la religion que le Christ chargea ses apôtres et leurs successeurs de prêcher à toutes les nations, sans acception de personne.

Nous voilà loin de cette vérité de sens commun que le souverain, dont le droit de gouverner dans les choses temporelles est incontesté, n'a aucune mission, aucune autorité dans le domaine spirituel, et n'en peut avoir.

Ainsi encouragés, les princes ne tardèrent pas à organiser dans leurs états le despotisme religieux, sécularisèrent à leur profit les biens ecclésiastiques et des monastères, que la Réforme leur abandonnait, en même temps que la conscience même des peuples. Ils réformèrent la religion comme ils l'entendaient, obligeant, de gré ou de force, leurs sujets à embrasser le nouvel évangile. Ainsi, les pays devinrent protestants suivant le principe reconnu: tel maître, telle religion: le calvinisme à Genève avec Calvin et son organisation politico-religieuse, où l'Eglise et l'Etat étaient confondus; on fut luthérien en Danemark, en Suède et en Norvège, parce que les princes de ce pays le voulurent ainsi. Gustave Wasa, après une guerre coûteuse,

---

[1] Janssen, III, 592. De Wette, II, 107, et les textes cités par Doellinger, *La Réforme*, III, 195-197.

avait délivré la Suède de la domination danoise, se trouvant à court d'argent, jeta les yeux sur les biens de l'Eglise suédoise, qui étaient considérables et, pour s'en emparer, changea la religion de l'Etat, imposa la Réforme, gagnant ainsi de grandes richesses. L'argenterie des églises fut convertie en monnaie pour payer les dettes de l'Etat. Il abolit en même temps les libertés communales.

Par le traité d'Augsbourg (1555), les princes luthériens eurent non seulement le libre exercice de leur culte, mais le droit de fixer la religion à pratiquer à leurs sujets. Les biens de l'Eglise leur furent également abandonnés.

C'est ainsi que le luthéranisme s'établit, vers le même temps et par les mêmes moyens, dans le Danemark et en Norvège. Christian II, favorisa les nouvelles erreurs pour abaisser la puissance du clergé, et Frédéric, qui, après l'expulsion de ce tyran, fut appelé à lui succéder, bien qu'il ne se déclarât pas ouvertement luthérien, permit à ses sujets d'embrasser la Réforme. Christian III, surnommé le Néron du Nord, en 1536, remplaça les évêques par des surintendants luthériens, s'empara d'une partie des biens ecclésiastiques et s'unit, peu de temps après, à la ligue protestante de Smalkalde. Le peuple protesta contre ce changement, se souleva même, tenant à conserver l'ancienne foi, mais il fut finalement contraint de se soumettre.

"En Suède, en 1604, à la Diète de Norkaeping, il fut décidé que tout Suédois qui quitterait la religion luthérienne serait dépouillé de ses biens au profit de ses plus proches héritiers et banni du royaume, et c'est

ainsi qu'en Suède, aussi bien qu'en Danemark et en Norvège, pendant plus de deux siècles, le culte catholique fut complètement interdit; tout catholique était banni et ses biens confisqués; la peine de mort était déclarée contre tout prêtre catholique trouvé dans l'un de ces trois pays.

"Dans les Pays-Bas hollandais, les protestants, dès qu'ils avaient été les maîtres, en 1582, avaient proscrit le culte public des catholiques. Au congrès de Cologne en 1673, les Hollandais signifiaient qu'ils aimeraient mieux abandonner dix de leurs villes que d'accorder la tolérance aux catholiques. En Hollande, les catholiques étaient exclus de tous les emplois publics....."[1]

Nous dirons plus loin comment et à la suite de quelles circonstances Henri VIII devint pape de son royaume.

Le régime absolu de l'Allemagne et le servilisme allemand datent de la Réforme, et c'est la Réforme qui les y a introduits. L'aveu en est fait par Bensen, protestant, et adversaire reconnu de l'Eglise catholique.

"Loin d'imiter l'Eglise catholique, écrit-il, qui jamais ne justifia, du moins dans sa doctrine, la tyrannie des princes spirituels ou temporels, et défendit avec force, et presque toujours victorieusement, même contre l'empereur, les droits de l'homme et ceux du peuple, les réformateurs évangéliques se sont attiré le reproche

---

[1] Mgr Baudrillart: *L'Eglise, la Renaissance, le Protestantisme*, p. 239.

mérité d'avoir les premiers prêché et enseigné aux Germains l'esprit de servilité et le règne de la force[1]."

Voici, d'après Mgr Baudrillart, les raisons qui ont amené le protestantisme à l'établissement du despotisme politique en Allemagne :

"Ce n'est pas seulement, écrit-il, (*L'Eglise catholique, la Renaissance, le Protestantisme*, p. 379) par l'union du pouvoir spirituel au pouvoir temporel que l'absolutisme des princes a été fortifié. L'usurpation des biens ecclésiastiques les a mis à même de se passer du concours financier de leurs *états* et par là même d'achever *la ruine des libertés publiques*. C'est ce qui arriva notamment au Meklembourg, en Poméranie, dans les duchés de Hanovre, de Brunswick, de Saxe.

"L'Etat prusso-Brandebourgeois est un des exemples les plus remarquables de ce résultat. Sous le règne du Grand Electeur Frédéric-Guillaume (1640-1688) le pouvoir absolu et arbitraire se développa suivant un plan suivi. A partir de 1656, aucune diète générale ne fut plus convoquée. Les impôts furent établis par le prince et militairement exigés avec un tel excès que paysans et même nobles passèrent en Pologne.

"La Prusse, selon l'expression de l'historien Stenzel, était en voie de devenir un de ces Etats asiatiques où le despotisme étouffe tout ce qu'il y a de noble et de beau[2]."

---

[1] Cité par Janssen : L'Allemagne et la Réforme, t. 11, p. 275'

[2] Ibid, p. 382.

Le triomphe de la Réforme dans les Etats qui passèrent au Protestantisme fut donc en même temps celui de l'absolutisme.

Janssen, dans son livre *L'Allemagne et la Réforme*, résume ainsi la doctrine du pouvoir d'après Martin Bucer, signataire avec Luther, de la fameuse décision donnée au landgrave de Hesse: "Toute autorité, quelle qu'elle fut, avait, selon lui, droit à la soumission la plus entière du sujet; car là où était le pouvoir là était le droit. Dans le cas même où l'autorité édictait des lois contraires aux commandements de Dieu, le sujet était obligé de se soumettre, car il devait croire que Dieu lui-même prenait la verge pour le châtier."

"Dans la religion catholique, disait lord Malesworth en 1692, avec son chef suprême qui est à Rome, il y a un principe d'opposition à un pouvoir politique illimité."

"Dans les Etats Scandinaves, dit encore Mgr Baudrillart, comme en Allemagne, le luthéranisme ne profita qu'au souverain et à l'aristocratie.

"A la suite de la révolution de 1660, Frédéric III, roi de Danemark, et ses successeurs se déclarèrent monarques absolus.

"La loi royale de 1665 proclamait que le "roi n'avait à prêter aucun serment, à reconnaître aucune obligation de quelque genre que ce fût.

"En Suède, ce ne fut plus, après la Réforme, qu'une série de révolutions provoquées par l'antagonisme des deux bénéficiaires de la subreptice introduction du protestantisme, la royauté et la noblesse. Mais la royauté

finit par l'emporter. Les Etats en 1680 déclarèrent que le roi n'était lié à aucune forme de gouvernement..... En 1693, l'absolutisme illimité de la royauté passa en loi."

Pour prouver que la transformation complète qui s'opéra, partout dans le monde occidental à l'aurore des temps modernes, dans le sens de l'absolutisme, a pour cause la Réforme, dit le sénateur M. Gustave de Lamarzelle, il suffirait de rappeler la charte fondamentale qui, après toutes les guerres dont la protestantisme avait été l'origine, devait régir toute l'Europe. Cette charte s'appelle dans l'histoire les traités de Westphalie. L'on peut dire que ce qui la domine c'est l'article V, par. 12, formule même du principe essentiellement protestant, inconnu jusqu'ici dans le monde chrétien et reprouvé par la loi chrétienne, et qui est ainsi conçu:

"Attendu qu'il appartient aux Etats d'avoir le droit "de territoire et de supériorité, le droit de réformer "la Religion..... aucun Etat immédiat ne sera troublé "dans le droit qui lui appartient sur les affaires de la "Religion."

C'est du Machiavel, si l'on veut, ajoute l'illustre sénateur; mais on ne saurait assez dire et répéter que si Luther n'avait pas paré du manteau chrétien et fondé sur son interprétation personnelle de la Bible la thèse païenne du fameux Florentin, jamais cette Europe, encore si chrétienne d'alors, ne l'eût acceptée. Ce n'est pas Machiavel qui est le grand responsable de cette clause dans les traités de Westphalie: "Le Prince

"temporel est aussi souverain maître de la religion que "du territoire ; c'est en réalité Luther, et c'est cet abso- "lutisme-là qui dans le monde chrétien a donné nais- "sance à tous les autres.".

Et c'est de cette politique d'égoïsme national d'où l'idée de morale, de justice, de droit avait disparu, qu'est sortie l'anarchie européenne actuelle, dénoncée dès le début de la grande guerre.

Le protestantisme en Angleterre

HENRI VIII.

L'Angleterre, plongée d'abord dans le schisme par Henri VIII, adopta, sous le règne de son successeur Edouard VI, les principales erreurs du protestantisme; elle revint à la foi sous la reine Marie, et devint définitivement protestante sous Elisabeth. Voilà, en peu de mots, l'histoire de l'établissement du protestantisme en Angleterre.

"Rien, absolument rien", dit Mgr Baudrillart dans son beau et savant livre *L'Eglise catholique, la Renaissance, le Protestantisme*, "rien ne faisait prévoir en 1520 que l'Angleterre allait se détacher de l'unité catholique.

En effet, le roi qui régnait alors sur ce pays, plein de zèle pour le catholicisme, ne pensait à rien moins qu'à affermir l'unité de l'Eglise contre les attaques de l'hérésie; mais ce que l'orgueil d'un moine avait fait en Allemagne, en Grande-Bretagne le caprice d'un prince voluptueux et sensuel allait être non seulement l'occasion, mais la cause d'une si déplorable défection.

Henri VIII succéda, en 1509, à son père Henri VII, le fondateur de la dynastie des Tudors. Il atteignait sa dix-huitième année. Ses brillantes qualités firent d'abord concevoir de lui les plus belles espérances. De bonne mine, d'un esprit cultivé, aimant les lettres et les arts, parlant très bien le latin, le français et l'espa-

quel, il excellait à tous les exercices physiques, la chasse, le jeu de balle, les tournois, et était considéré comme l'un des meilleurs cavaliers de l'Angleterre. Pour satisfaire sa piété il assistait chaque jour à une ou plusieurs messes, vêpres et complies, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer à ses penchants naturels pour les plaisirs. Mais il était dissimulé, brutal, farouche, sensuel, cupide, dépensier, sujet à de violentes passions, à des entraînements terribles, ne sachant se maîtriser en rien. Quoi qu'il en soit, Henri VIII commença son règne sous les auspices les plus favorables. Le peuple, attaché à ses anciennes traditions religieuses, était heureux et prospère. L'Angleterre, alors en paix, acclama donc avec bonheur un roi qui se montra d'abord généreux et populaire.

Les deux premières années de son règne ne furent qu'une succession continue de bals, de tournois, de carrousels, de fêtes de jour et de nuit. Il aimait les controverses religieuses, tirant toutefois vanité de sa science au point de souffrir difficilement la contradiction. Vain, aimant la parade, les magnifiques costumes, il lui faudra sur les champs de bataille de belles tentes dorées, des pavillons richement décorés, où il se fera admirer, couvert de pierreries, dans la splendeur de ses vêtements.

Dès 1514, Léon X lui envoie, en signe d'alliance, en cadeau, une épée et un bonnet doctoral. Lorsque Luther commença à répandre ses nouveautés, le roi, entraîné par son zèle pour le catholicisme et le penchant de son esprit qui le portait vers l'unité, se posa en adversaire contre le champion de la Réforme, le combattit violemment, composant d'abord un traité dogmatique sur la

prière vocale, puis, en 1521, après la condamnation des doctrines luthériennes, une œuvre d'une plus haute portée "Traité sur les sept sacrements." C'est à cette occasion qu'il reçut de Rome le titre de Défenseur de la Foi. Cette noble manifestation des vrais principes, de piété et de dévouement à l'Eglise, devait bientôt céder à l'emportement des passions et faire place au schisme affligeant qui sépara la Grande-Bretagne de la communion catholique.

Entre temps, il pourchassait et faisait brûler les hérétiques qui pouvaient se trouver dans le royaume. Entre temps aussi fermentaient les ardeurs qui allaient bientôt faire de Henri VIII le prince le plus despotique et le plus passionné de son époque, et provoquer entre l'Angleterre et l'Eglise romaine une scission plus radicale et plus complète que celle qui venait de s'opérer en Allemagne.

Si, parfois, dans le passé, la nation anglaise, toujours très sensible à tout ce qui pouvait porter ombrage à son autonomie, avait craint quelque empiètement de la puissance romaine; si, parfois, on avait réclamé contre les impôts prélevés au nom du Saint-Siège, si la question de la juridiction spirituelle et la nomination des évêques avaient soulevé des contestations dont les populations conservaient encore la mémoire, ces misères, dont la source pouvait provenir de l'état encore imparfaitement défini des institutions de l'époque, des prétentions mal comprises ou intéressées du pouvoir civil ou de l'autorité religieuse, seraient disparues d'elles-mêmes avec la diffusion des lumières et le progrès du temps.

Mais, qu'étaient, en définitive, ces misères comparées aux bienfaits dont le pays était redevable au catholicisme. C'est le catholicisme qui l'avait arraché aux ténèbres du paganisme, qui l'avait civilisé, protégé, après la conquête normande, contre l'oppression des vainqueurs et de la tyrannie subséquente des barons. C'est dans des temps où l'Angleterre était catholique que l'on avait obtenu la grande charte. Au moment du schisme, il n'y avait qu'un seul troupeau sous un même pasteur, et dans tous les villages une église ou chapelle où le peuple se réunissait pour assister aux saints mystères. C'est à des prêtres, à des moines, que l'on devait tous ces édifices sacrés, ces hôpitaux, ces ponts dont l'Angleterre était couverte. Au moment de la rupture avec Rome, le commerce, la littérature, les arts, les sciences, fleurissaient. Il n'y avait pas de dette publique, l'on ne connaissait pas la taxe des pauvres et la modicité même des impôts faisait qu'il régnait une aisance générale.

"Quand on étudie l'Angleterre dans la période qui précéda l'avènement des Tudors, dit M. Audin (*Henri VIII et le Schisme*), on est frappé de l'état des institutions libres que possède le pays. On y trouve une grande charte arrachée au roi Jean par les barons. A côté de ce code écrit, des exemples de résistance au despotisme; une chambre des lords formée d'hommes d'ancienne race, jaloux de leur indépendance; une chambre des communes qui a pris une assez large place dans l'administration des affaires, et défend avec un courage persévérant les immunités du foyer domestique et les libertés individuelles; une représentation religieuse sous le nom de convocation, qui peut, sans

l'autorisation ou le contrôle du prince, se former en synode et régler tout ce qui appartient au dogme ou à la discipline. Le clergé, au besoin, invoque les franchises qu'ont reconnues et confirmées les chartes royales. Le peuple a le droit de se réunir, d'être armé, d'être jugé par ses pairs. La royauté, de quelque puissance qu'elle soit armée, quand elle a dépensé ses revenus particuliers, est obligée, pour vivre, d'en appeler au vote du pays. Il faut bien reconnaître que c'est sous l'influence du catholicisme que toutes ces institutions et ces libertés, objet d'envie pour les autres peuples se sont fortifiées et développées. On voit combien est injuste le reproche qu'on a fait au catholicisme de son affinité avec le despotisme. En Angleterre il s'est intimement associé à la vie représentative de la nation."

Voici maintenant l'incident qui devait déterminer, en 1527, le schisme national.

Henri VIII avait contracté mariage avec Catherine d'Aragon, une des filles de Ferdinand, roi de Castille et d'Aragon, et de cette union étaient nés plusieurs enfants. Cette princesse, qui fut toute sa vie l'ornement de la royauté et de son sexe, avait déjà été mariée au frère du roi, lequel, alors âgé de moins de quatorze ans, faible de constitution et qui mourut un an plus tard, n'avait été son mari que de nom. Cette circonstance, néanmoins, avait nécessité l'intervention du pape Jules II, qui accorda une dispense au premier degré de consanguinité pour célébrer le second mariage de Catherine, qui eut lieu au mois de juin 1509, aux acclama-

tions de la nation, deux mois après que le roi fut monté sur le trône. Toutes les cérémonies et pratiques religieuses avaient été observées.

Au bout de dix-huit ans de vie conjugale, Henri VIII, pour la première fois, éprouve un scrupule, prétendant qu'il ne croyait pas devoir vivre ainsi plus longtemps avec la veuve de son frère. Mais, derrière ce motif, il y avait celui de la passion insensée et illégitime qu'il venait de concevoir pour une fille d'honneur de la reine, Anne Boleyn, qui, ne voulant pas être la maîtresse du roi, exigeait le partage du trône déjà occupé par Catherine d'Aragon. Sans cet amour de Henri pour Anne, l'Angleterre aurait conservé la vieille foi que lui avait apportée saint Augustin. On rapporte aussi que Henri désirait se venger de l'empereur Charles-Quint qui, ayant refusé la main de sa sœur, la jeune princesse Marie, avait détruit ses ambitieuses espérances de s'assurer la couronne de France avec l'aide de l'empereur. Or la belle occasion de se venger en divorçant d'avec Catherine, la propre tante de l'empereur, et de masquer sa rupture diplomatique par sa rupture matrimoniale. Et c'est ainsi qu'il résolut de faire casser son mariage avec Catherine d'Aragon.

Appelant à son aide les subtilités de sa théologie et de sa morale, Henri se demanda si le pape n'avait pas outrepassé son droit en permettant le mariage de la veuve de son frère, ajoutant que la bulle du pape ayant été accordée sous de fausses représentations, devait être nulle ; que les services qu'il avait rendus à l'Eglise devaient lui mériter au besoin, un privilège spécial. Il priait le pape Clément VII d'annuler son mariage, ou au moins

de permettre que la cause fut jugée en Angleterre et confiée au chancelier du royaume, et d'avance il se voyait libre d'épouser l'objet de son caprice libertin.

Une pareille demande, dont l'injustice paraissait si évidente, troubla profondément le pape, qui chercha à gagner du temps et à ménager celui qui s'était montré le plus redoutable adversaire de Luther. Il espérait que la passion du roi pour Anne Boleyn finirait par s'éteindre, et qu'il ne se verrait pas dans l'obligation de proclamer la nullité d'un mariage qu'il considérait légitime, ni autoriser un divorce impossible. Et d'ailleurs, l'eût-il voulu, qu'il ne lui aurait pas été possible de modifier la doctrine de l'Eglise sur ce point (le divorce).

Le chancelier du royaume était alors le cardinal Wolsey, homme de belle figure, instruit, extrêmement éloquent, d'une grande habileté et d'une activité inlassable. D'une humble naissance, il s'éleva aux plus hautes dignités de l'Eglise et de l'Etat. Promu à l'archevêché d'York, puis créé cardinal, il devint chancelier d'Angleterre et premier ministre. Il exerçait sur l'esprit du prince un ascendant irrésistible. "Toutes les affaires de l'Etat, disait-on, sont traitées par lui, quelle qu'en soit la nature. Il gouverne le royaume et le roi.". Il est, dit le grand humaniste de l'époque, Erasme, le monarque de la Grande-Bretagne. Lorsqu'il avait appris le dessein du roi et le nom de celle qu'il voulait faire monter sur le trône, il s'était jeté à ses genoux et l'avait conjuré, les mains jointes, mais en vain, de renoncer à ce funeste projet. Clément VII s'entendit donc avec ce premier ministre de Henri VIII pour traîner les choses en longueur. De son côté le

légat du pape reçut l'ordre de faire durer le procès. Catherine d'Aragon, dans la défense de ses droits de mère, d'épouse et de reine, en avait appelé à la juridiction directe du Souverain Pontife.

Le pape Clément VII apporte dans le cours des négociations une déférence pleine de bienveillance envers Henri VIII, toute l'abnégation et la clémence compatibles avec les devoirs de sa conscience. Les lenteurs de Rome faisaient perdre un temps précieux aux yeux de Henri VIII. Ni le temps, ni l'or, ni la ruse, ni la corruption, ni l'habileté de ses agents, n'avaient pu triompher de la courageuse obstination du pontife. Aussi, finit-il par s'impatienter. Entraîné par sa folle passion, ne pouvant supporter plus longtemps la contradiction, il pensa en finir avec le Saint-Siège, tout en prétendant conserver les apparences de l'orthodoxie.

Un jour, étant en voyage, il s'arrêta à l'abbaye de Waltham. On lui parla d'un prêtre répétiteur à l'université de Cambridge, qui avait émis des avis sur la question du divorce qui lui plurent extrêmement. Si l'on pouvait obtenir d'un certain nombre d'universités une déclaration dans le sens du divorce royal, le roi, suivant ce prêtre, pourrait en conscience considérer son mariage comme nul; il laissa entendre qu'il pourrait lui-même aider à obtenir les déclarations désirées. Ce prêtre s'appelait Thomas Granmer. C'était un homme dont la vie et le caractère se prêtaient aux plus condamnables compromissions.

Le conseil qu'il donnait à Henri VIII rencontrait si bien ses desseins, qu'il lui témoigna dès lors une grande confiance. Il lui demanda un mémoire sur le projet du divorce et les moyens d'exécution. Il le chargea de

diverses missions. Il alla en Allemagne, où il épousa la fille du célèbre ministre Osiander et adopta les doctrines de la réforme.

Wolsey, à la négligence ou à l'inhabileté duquel le roi attribuait l'insuccès du procès, tomba en disgrâce. Au mois de novembre 1529, il fut accusé de haute trahison. Son crime n'était autre chose que le peu d'empressement qu'il mettait à seconder son maître dans l'affaire du divorce et de ses desseins contre l'Eglise. Il mourut un an après au monastère de Leicester. Ses dernières paroles révèlent la profonde tristesse dont son âme était accablée: "Si j'avais servi Dieu avec autant de zèle que j'ai mis à servir le roi, il ne m'aurait pas abandonné dans ma vieillesse. Ce qui m'arrive est le juste châtiment de mes fautes."

"Le plus bel éloge qu'on puisse faire de son caractère, dit le docteur Lingard, se trouve dans le contraste que l'on remarque entre la conduite de Henri VIII avant la chute de Wolsey et après sa mort. Tant qu'il conserva sa faveur, les passions du roi se renfermèrent dans de certaines bornes; après sa disgrâce, elles ne connurent plus de frein, et par leur caprice et leur violence, elles devinrent la terreur de l'Angleterre et l'étonnement des autres nations de l'Europe."

On peut ajouter à la louange de Wolsey que sa fidélité au pape comme au roi resta inébranlable. Les beaux exemples de dévouement au Saint-Siège donnés par Henri l'ont été sous l'inspiration et l'influence du Cardinal, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer cet échange de bienveillance et d'affection qui eut lieu de son vivant entre le pape et le roi d'Angleterre. "En vérité, lui écrit Léon X, vous le savez, de tous les sou-

verains, c'est vous que nous chérissons le plus ardemment dans le Seigneur ; vous en qui repose notre affection la plus chère et notre plus ferme espérance ; vous dont nous nous sommes toujours étudié à contenter jusqu'aux moindres désirs."

Pendant le temps que durèrent les négociations du procès, un homme, Thomas Cromwell, de basse origine, mais d'une intelligence vive et d'une rare énergie, s'élevait au-dessus de la foule, et joua à côté de Cranmer, pour le malheur de son pays, un rôle qui finit par lui devenir funeste.

Après avoir passé quelques années en Italie dans une armée d'aventuriers, vivant comme ses compagnons d'armes, de meurtres et de pillage, il revint en Angleterre et fut attaché à la personne du cardinal Wolsey. La disgrâce et le procès devant la Chambre des Communes du tout-puissant ministre, dont il prit la défense, le mit en évidence auprès du roi, qui l'admit à son service. Henri VIII trouva en Cromwell un instrument docile et zélé pour ses projets de réforme religieuse. Le roi, disait-il, pouvait disposer lui-même la question du divorce et se déclarer chef de l'Eglise d'Angleterre. Il professait que la grande qualité d'un homme d'Etat est de savoir deviner la pensée d'un roi et d'aller au-devant de ses désirs. Les nombreux services qu'il lui rendit lui valurent successivement les places de conseiller privé, de garde du sceau privé, le titre de baron du royaume. Il fut ministre des affaires intérieures et extérieures, et lorsque Henri VIII eût consommé son œuvre néfaste en se constituant chef suprême de l'Eglise anglaise, il créa pour son favori, simple laïque, une nouvelle dignité : celle de *vicaire gé-*

néral des affaires ecclésiastiques. Cette haute position mettait Thomas Cromwell au-dessus de tous les grands officiers de la couronne. Aussi devint-il, en même temps que Cranmer, un des agents les plus actifs du schisme. Tandis que Cranmer s'emploie auprès des universités en faveur du divorce royal, Cromwell, sceptique et sans scrupule, travaille à soumettre le clergé à l'autorité spirituelle du roi, à qui il conseille d'imiter les princes allemands et de se faire déclarer chef suprême de l'Eglise d'Angleterre. Tous les deux favorisent l'hérésie luthérienne et préparent la rupture de l'Angleterre d'avec le Saint-Siège.

On usa des moyens d'intimidation pour obtenir de l'université de Cambridge une réponse favorable au divorce du roi. On employa les promesses et les menaces ; on alla jusqu'à expulser de la salle des délibérations les deux opposants les plus énergiques. Quelques docteurs s'enfuirent ; les autres votèrent suivant le désir du roi[1]. On a tout lieu de penser que les docteurs, laissés à eux-mêmes, se seraient prononcés contre le divorce.

On agit auprès du gouvernement français pour obtenir de la Sorbonne une déclaration favorable. Les universités de l'Allemagne s'abstinrent, aucune ne voulant épouser la cause du divorce. Cranmer se rendit lui-même en Allemagne pour recruter des voix, et c'est à cette occasion, dit-on, qu'il se maria secrètement[2]. Les agents qui se rendirent à Bologne, à Padoue et à Ferrare n'obtinrent qu'un résultat relatif.

---

[1] J. Trésal — *Les Origines du schisme anglican*, p. 64.

[2] Bossuet, *Variations*, VII, 9.

Pendant ce temps le Parlement abolissait les *appels*, les *bulles d'institution* pour les évêchés.

Après avoir fait voter en mars 1532 un bill abolissant les annates et les dîmes[1], sous prétexte que la fortune publique en souffrait, le 10 mai suivant, Henri VIII, somma le clergé d'accepter la déclaration suivante, que Cromwell avait préparée: "A l'avenir, aucune loi ou constitution ne pourra être faite, promulguée ou exécutée sans l'assentiment de l'autorité royale." On avait en vue les lois et constitutions ecclésiastiques. Le 13 du même mois, l'ambassadeur français écrivait à son souverain: "Le clergé sera réduit à une condition inférieure à celle des cordonniers, qui ont le pouvoir de s'assembler et de faire leurs statuts."

Le 23 mars 1533, le Pontife rendait jugement déclarant valide le premier mariage de Henri VIII, et le menaçant de l'excommunication s'il ne reprenait sa femme légitime. Cette sentence avait été précédée quelques mois auparavant d'une lettre dans laquelle Clément VII s'adressait au roi en père plutôt qu'en sa qualité de chef du monde catholique. Il y plaide, dans les termes les plus véhéments et les plus affectueux, la cause de la femme héroïque qui pendant vingt ans avait partagé son trône et qu'il voulait maintenant renvoyer, le suppliant de faire cesser un scandale qui attristait à la fois le ciel et le monde.

---

[1] Les *annates* représentaient le droit sur les bénéfices consistoriaux, égal au revenu d'une année, payé au pape par tout bénéficiaire ecclésiastique récemment nommé. C'est grâce à cette contribution que les papes avaient pu repousser l'invasion des Turcs, qui menaçaient la civilisation chrétienne, et élever les fortifications de Rhodes, ce boulevard avancé du christianisme.

Tout ce qu'avait tenté Henri VIII jusqu'ici n'était plutôt que des menaces destinées à effrayer le Souverain Pontife et à l'amener à céder à sa demande de divorce. Il n'avait pas encore pensé sérieusement à se séparer de sa communion. Si le pape s'était rendu à son désir, Henri serait redevenu, comme au beau temps où il combattait Luther, le fils soumis et dévoué de l'Eglise. Mais maintenant, devant sa passion toujours grandissante pour Anne Boleyn, sa soif de richesse et de pouvoir, le schisme allait devenir un fait accompli dès le commencement de l'année 1534 par l'adoption de trois lois radicales. Par la première, le pape était considéré comme un évêque étranger, dont les décisions en matière de dogme et de morale ne seraient plus reçues en Angleterre. La nomination et l'élection des évêques, cessant d'être soumises à la sanction du pape, relevaient directement du roi, et tout nouvel évêque devait prêter serment au roi seul. Par la seconde loi, le denier de saint Pierre et tous les autres paiements faits en faveur de Rome étaient abolis. La troisième défendait tous appels au Saint-Siège et soumettait au roi toutes ordonnances épiscopales. Le nom du pape disparut des livres d'instruction religieuse et de la liturgie. La rupture est consommée. Tous les liens sont rompus entre le pape et Henri VIII, qui se déclare chef suprême de l'Eglise d'Angleterre. Le Parlement qui, dans le passé, avait toujours au besoin imposé des bornes à l'autorité royale, votait avec une servilité dont on n'avait pas encore vu d'exemple dans l'histoire du pays, toutes les lois et ordonnances qu'on lui présentait. La suprématie qui reconnaissait le roi pour "l'unique maître du royaume, aussi bien en matière

spirituelle et ecclésiastique qu'en matière temporelle", donnait au souverain le droit d'examiner la doctrine, de prononcer sur les hérésies, de réformer et corriger les erreurs et régler le culte et toutes les choses du ressort de l'autorité spirituelle. Un serment de suprématie spirituelle fut exigé du clergé, son refus étant puni de mort. Le sort veut que beaucoup d'évêques meurent à ce moment-là. Warham, archevêque de Canterbury, mourait en août 1532. La tâche de maîtriser le clergé en était rendue d'autant plus facile.

Cranmer, au début de l'année 1533, est nommé archevêque de Canterbury, et bien que partisan secret des réformateurs allemands et même marié avec la fille d'un luthérien, bien que ne reconnaissant plus le pape ni comme vicaire du Christ ni comme chef de l'Eglise, il se parjura en prêtant, la main étendue sur le livre des Evangiles et en prenant à témoins Dieu et ses saints, le serment d'obédience exigé par le pape, considérant, déclara-t-il devant témoins, cet acte comme une simple formalité, qui ne pouvait nullement gêner sa liberté, son intention étant de ne rien faire qui pût porter préjudice aux droits du roi ou qui pût l'empêcher d'opérer les réformes qu'il jugerait convenable d'introduire. Le 23 mai, il annule le mariage de Henri VIII avec Catherine d'Aragon, que le peuple continuait à appeler la Reine. Le 28, il ratifie le mariage clandestin contracté par le roi le 25 janvier précédent avec Anne Boleyn. Le 1er juin, il fait couronner solennellement la nouvelle reine qui, le 7 septembre, contrairement aux espérances de Henri qui désirait vivement un héritier, donnait naissance à une fille qui devait être la reine

Elisabeth. "Cela semble un rêve, écrivait l'ambassadeur de Charles-Quint, et même ceux qui prennent part à ces fêtes ne savent s'ils doivent rire ou pleurer."

Le parlement, naturellement, annula le mariage de Catherine, déclara valide celui d'Anne, et la princesse Elizabeth, qui venait de naître, la légitime héricière du trône, à l'exclusion de toute autre. Marie était déchu du droit de régner après la mort de son père.

Cette immorale comédie allait bientôt se compliquer de tragédies, de lugubres drames, qui vont durer autant de siècles que la comédie avait duré d'années.

Le pays va entrer dans une ère nouvelle. Cette vieille terre où pendant tant de générations avait fleuri la liberté, va devenir un pays où l'absolutisme le plus sanguinaire réduira en servitude l'âme et le corps. On ne reverra plus les jours de la *merry England* de Chaucer, dont quelques échos pourront encore subsister au temps de Shakespeare. Aux dimanches des fêtes populaires va succéder le dimanche sombre du prêche, de nouvelles générations à l'esprit austère formé par la lecture de la Bible et des disputes religieuses, ne présenteront plus les traits de gaieté et de bonhommie des populations d'autrefois. Une prospérité matérielle et une grandeur nationale inconnues jusqu'ici pourront survenir, mais n'ajouteront rien au contentement et à la sérénité de l'esprit. Ces biens temporels, d'ailleurs se seraient également produits sans le changement de foi et d'obédience spirituelle, et on aurait eu en plus la paix religieuse et sociale et les véritables jouissances de l'âme, celle-ci demeurant saine, étrangère aux emportements de l'orgueil et de la révolte.

Pendant ce temps, le nouveau vicaire général de Henri VIII, Cromwell, procédait au pillage des monastères, à la ruine et au supplice des abbés et des prêtres, qu'il appelait par dérision *les demi-sujets du roi*, à cause de leur inébranlable fidélité au pape, dont ils reconnaissaient toujours l'autorité. Il visitait les églises, monastères et hôpitaux, ayant le pouvoir de faire des ordonnances, de juger les clercs et les religieux, de donner l'investiture aux évêques. "Le régime de terreur instauré par Thomas Cromwell devint une Inquisition de l'espèce la plus noire et la plus insupportable. Des historiens qui n'ont pas la moindre sympathie pour l'ancienne religion admettent qu'elle fut déracinée par des moyens qui dépassent en horreur tout ce qui fut fait avant et depuis. Ce fut un gouvernement de tortionnaires doué d'ubiquité par tout un système d'espions. Le pillage des monastères fut exécuté non seulement avec une violence qui rappelle les époques les plus barbares, mais avec une minutie à l'égard de laquelle le mot "bassesse" est le seul qui puisse convenir[1]."

Plus de 645 monastères d'hommes et de femmes, 90 collèges, 110 hôpitaux et nombre de chapelles et autres institutions religieuses furent supprimés et confisqués au profit du roi et de ses partisans. On possède la liste des dons que le roi fit à ses favoris. A Cromwell lui-même sa conduite lui valut d'immenses richesses et le titre de comte d'Essex. De fait, l'anglicanisme eut comme moyen de succès la spoliation des monastères et des biens ecclésiastiques ; cette convoitise des biens de l'Église fut l'élément le plus actif de la révolution religieuse.

[1] G.-K. Chesterton, *Petite Histoire d'Angleterre*.

En étudiant l'histoire de la réforme en Saxe, en Suède, en Danemark, en Suisse, en Angleterre, dit un auteur, on est frappé de cette fatale identité de moyens dont l'esprit de révolte se sert pour opérer son œuvre : partout on commence par calomnier le prêtre pour le ruiner ensuite, par décrier son bréviaire pour lui voler sa soutane. En Angleterre, les trésors de l'Eglise faisaient envie au souverain qui en avait besoin pour soutenir l'éclat de sa couronne, c'est-à-dire un faste scandaleux et les dépenses de sa maîtresse. Le roi, en effet, est toujours à court d'argent.

Plusieurs abbés, entre autres ceux des grandes abbayes de Reading, de Glastonbury et de Colchester, ne voulant ni reconnaître la suprématie spirituelle du roi ni laisser piller leurs maisons, furent arrêtés, condamnés, pendus ou écartelés. La persécution fut si violente que cinq ans plus tard il ne paraissait plus de trace de vie monastique en Angleterre. C'est dans les monastères que les meilleurs historiens de l'Eglise et de l'Etat avaient puisé leur formation intellectuelle. En détruisant les monastères, on anéantissait autant de foyers d'où avaient rayonné la science et la civilisation. En punissant par la prison, la faim, la misère, la corde et le feu les moines, on punissait les descendants de ces innombrables bataillons de leurs devanciers, qui avaient défriché les terres du royaume, endigué les rivières, ouvert les routes, jeté les ponts, élevé les églises, construit les hôpitaux, instruit les enfants, prêché au peuple les vérités de l'Evangile.

Les biens des moines, disait-on, devaient être employés par le roi à élever les enfants pauvres, à faire des pensions aux vieux serviteurs et à améliorer les

grandes routes. On attendit en vain la réalisation de ces promesses. "De cette opération sans pareille, dit un historien, on ne saurait exagérer l'importance. Le roi ne garda rien des biens des monastères; il les vendit; il les *donna* à ses courtisans; durant les huit dernières années de sa vie, il aliéna les dépouilles de 420 abbayes ou prieurés. Ces biens passèrent par conséquent entre les mains de la *gentry*. Ainsi toute la haute classe laïque se trouva plus ou moins intéressée au maintien du nouvel ordre de choses, qui lui procurait de si riches dotations. Les domaines monastiques ont servi en Angleterre à doter l'aristocratie nouvelle, qui a été le plus ferme appui de la religion des Tudors[1]."

A remarquer que ce transfert de propriétés se fit au détriment des classes populaires. Les nouveaux propriétaires, ne se montrant pas si accommodants que les moines, eurent soin de clôturer plus rigoureusement les pâturages communaux, laissés jusque-là à la disposition des pauvres gens. "Le bonheur dont jouissaient les populations sujettes ou voisines des Ordres religieux, nous dit Montalembert, est un fait dont l'évidence est proclamée par l'histoire et consacrée dans les souvenirs de toutes les nations. Jamais institution ne fut plus populaire, jamais maîtres ne furent plus aimés....."

La destruction des abbayes, des fondations religieuses pour les pauvres, la mise en vente sous Edouard VI des biens des confréries ou ghildes avaient porté un coup désastreux à l'assistance. Au moyen-âge, le

[1] Gasquet, *Henri VIII et les monastères anglais*, t. II, p. 425, note 1.

clergé et les monastères étaient spécialement chargés de prendre soin des indigents. Une grande partie des produits de la dime et autres bénéfices attribués au clergé était réservée pour les pauvres, les malheureux et les étrangers, conformément aux instructions des évêques. On pourvoyait à leurs besoins. Le nouvel état de choses les livrait à eux-mêmes; la Réforme leur enlevait toutes les ressources où ils puisaient; de là cette foule de mendiants qui se répandit dans toute l'Angleterre.

Avant l'introduction du protestantisme, les ouvriers anglais, grâce à leurs confréries, vivaient dans une condition enviable. Les ghildes ou guildes protégeaient la possession des maisons, des outils et du salaire de leurs membres. Le chancelier Forcue, parlant des ouvriers anglais du XVe siècle, écrit: "Ils ont une nourriture abondante, mangent de la viande et du poisson, et sont généralement habillés de bons vêtements de laine. Leur lit et le reste des étoffes de leur ameublement sont en laine, et ils ont un nombreux mobilier. En ustensiles de ménage, ils sont très bien fournis. Chacun possède, selon la mesure de son état, toutes les choses qui rendent la vie commode et agréable." Ce ne fut qu'à partir de la Réforme que le paupérisme fit son apparition en Angleterre, et que le système du "work house" fut établi. "Dès l'année 1540 le parlement fut obligé de venir en aide à cinquante-sept villes tombées en décadence par suite de la destruction des abbayes. La première quête pour les indigents, début du fameux impôt des pauvres, eut lieu en 1538. Le paupérisme, une des plaies les plus hideuses de l'Angleterre actuelle, date de la destruction des monastères[1]."

[1] J. Trésal, p. 190.

Au temps de la reine Elisabeth, la mendicité, le vol et le vagabondage avaient pris de telles proportions, qu'il fallut recourir à la loi martiale. Depuis, aux époques de crise, on a vu des multitudes réduites à vivre misérablement de coquillages et d'autres déchets marins.

La conduite de Henri VIII finit cependant par émouvoir la conscience populaire. "Le 13 avril 1534, dimanche de Pâques, le prieur des Augustins, prêchant à Saint-Paul de Londres, appela sur la nouvelle reine les bénédictions du ciel. Aussitôt un grand tumulte se fit dans l'église; les fidèles sortirent en signe de protestation. Des scènes du même genre se passèrent dans la plupart des églises de campagne et, durant plusieurs mois, dans bien des paroisses, on ne tint aucun compte des ordres royaux prescrivant des prières pour Anne. L'envoyé vénitien, Capello écrivait, le 3 juin 1535: "Le roi est très impopulaire, et une rebellion pourrait facilement éclater quelque jour et causer une grande confusion[1]."

Elisabeth Barton, pauvre fille visionnaire, servante dans la paroisse d'Abdington, s'étant mise à déclamer contre les iniquités du temps et à parler avec force contre le divorce du roi, fut exécutée à Tyburn le 20 avril 1534. Ce fut la première victime des discordes religieuses de l'Angleterre. D'autres allaient bientôt succéder.

En vertu des "Lois de trahison", adoptées le 4 novembre 1534, trois religieux chartreux, Robert Law-

[1] J. Trésal, *Les Origines du schisme anglican* p. 122, cité par Fernand Mourret, dans son *Histoire générale de l'Eglise*.

rence, Augustin Webster, Richard Reynolds et un vieillard, John Hale, curé d'Isleworth, accusés d'avoir violé ces fameuses lois, furent arrêtés, étendus sur des claies de bois, les pieds garrottés, et traînés par des chevaux à travers les rues jusqu'au lieu du supplice à trois milles de Londres, puis pendus à un gibet et éventrés.

Des religieux, un grand nombre allèrent chercher refuge en Italie, en Espagne, en France et en Flandre. Si quelques-uns ne furent pas assez courageux pour résister aux ruses et aux menaces de Cromwell, d'autres, préférant obéir à leur conscience qu'aux ordres du pouvoir, aimèrent mieux donner leur sang à Dieu que leur âme au tyran. Les moines Peyto et Elstow, répondaient à Cromwell, qui menaçait de les faire jeter à la Tamise: "Menacez les riches du monde qui boivent dans l'or et se couchent sur le duvet; pour nous, que nous importe que vous nous fassiez jeter à la Tamise; le chemin pour aller au ciel est aussi court par eau que par terre."

Les Chartreux du couvent de la Salutation, près de Londres, dont Jean Houthon était supérieur, en entendant la lecture qu'il leur faisait du statut de suprématie voté par le parlement, leur demandant s'ils voulaient prêter serment, répondirent: "Plutôt mourir, et le ciel et la terre attesteront que nous sommes morts injustement."

Et, après leur mort, on calomniait leur mémoire. Ils n'étaient pas morts, disait-on, pour refus de prêter le serment, mais pour crime de trahison, de lèse-majesté, de machination contre la vie du roi.

Les plus illustres victimes de ces temps tragiques furent l'évêque Fisher et le chancelier Thomas More (plus connu sous le nom de Morus), les deux plus grands hommes de l'Angleterre de cette époque, par leur savoir, leur intégrité et leur piété, de vrais Anglais qu'aucune menace ne pouvait effrayer ni décider à sacrifier les dictées de leur conscience à la tyrannie.

Fisher, évêque de Rochester, un des plus savants prélats du royaume, qui avait publié, en réponse aux facéties de Luther sur le traité de Henri VIII un ouvrage intitulé: "Défense des Assertions du roi d'Angleterre touchant la foi catholique, en réponse au livre de Luther sur la Captivité de l'Eglise de Babylone", n'approuvait pas le divorce de Henri VIII et refusait de prêter le serment exigé des évêques et de reconnaître le roi comme chef de l'Eglise d'Angleterre. Il fut enfermé à la Tour et comparut, le 14 juin 1535, devant une Commission spéciale et condamné à mort. Sur l'échafaud, il dit d'une voix ferme: "Peuple chrétien, je suis venu ici pour mourir pour la foi de l'Eglise catholique, et j'en remercie Dieu..... Je supplie le Tout-Puissant, par son infinie bonté, de secourir le roi et le royaume." Puis il se mit à genoux, pria un instant, et ayant posé sa tête sur le billot, reçut le coup de hâche qui la sépara du tronc. Elle demeura exposée pendant cinq jours sur le pont de Londres.

Thomas More, à la chute du cardinal Wolsey, (1529), avait été nommé chancelier, charge qu'il remplit avec éclat. Il avait d'abord été secrétaire intime de Henri VIII, qu'il avait vaillamment défendu contre les invectives de Luther. Lorsque le roi se fut proclamé chef de l'Eglise, il donna sa démission (10

mai 1532). L'année suivante, ayant refusé d'assister au couronnement d'Anne Boleyn et de prêter le serment d'allégeance à ses descendants, il fut condamné à une prison perpétuelle et à la perte de ses biens. C'est alors que l'on fut témoin de la fermeté et de la grandeur d'âme de cet homme illustre. Le roi, ne pouvant rien obtenir, le fit condamner à mort et on lui lut sa sentence. "Puisque mon sort est maintenant décidé, s'écria-t-il alors d'une voix vibrante, je désire parler librement de votre loi pour le soulagement de ma conscience. Pendant sept années que j'ai étudié la question (Thomas More était un des plus célèbres jurisconsultes de son siècle), je n'ai vu nulle part, dans un docteur approuvé de l'Eglise, qu'un prince séculier pouvait ou devait être le chef de l'Eglise.—Eh quoi! dit l'avocat général Rich, êtes-vous plus sage que les évêques et que le parlement du royaume?—My lord, répliqua More, pour un évêque de votre opinion, j'ai pour moi mille évêques, et pour votre parlement, j'ai tous les conciles généraux depuis mille ans."

Son exécution eut lieu le 6 juillet à neuf heures du matin. Etant monté sur l'échafaud, il dit aux personnes qui l'entouraient: "Priez pour moi, je meurs en bon sujet, en bon chrétien." Il se mit à genoux, récita le *Miserere,* se banda les yeux et plaça lui-même sa tête sur le bloc.

Ces deux martyrs sont restés la gloire de leur pays et de l'Eglise, qui les honore du titre de Bienheureux.

L'exécution de ces deux grands hommes, que toute l'Europe connaissait et tenait en haute estime, causa une profonde émotion et souleva partout une vive

indignation contre le meurtrier. Tous les deux avaient été les plus fidèles serviteurs de la couronne.

Reginald Pole, cousin de Henri VIII, reprouvant, lui aussi, l'affaire du divorce, avait quitté l'Angleterre en 1532. Il composa un traité sur l'*Unité de l'Eglise*, dans lequel il combattait la politique religieuse du roi. Le pape Paul III l'ayant créé cardinal, l'envoya en délégation auprès du roi de France et de Charles-Quint dans le but de s'entendre avec ces deux souverains sur le moyen de ramener l'Angleterre à la foi catholique. Henri VIII crut y voir un complot politique, et il en fut d'autant plus irrité que les provinces du nord de l'Angleterre, indignées de la destruction des monastères de leurs comtés, s'étaient révoltées. Ils étaient au nombre de trente mille. Cromwell, abusant de leur bonne foi, réussit à les disperser. Le roi, ne pouvant se saisir de la personne du cardinal, dont la tête avait été mise à prix, se vengea sur le frère aîné et sur la mère de Pole, la duchesse de Salisbury, issue du rang royal des Plantagenets, parente du roi et âgée de soixante-dix ans. Ils furent arrêtés, mis en jugement et condamnés à mort. La cause de la condamnation de cette femme illustre et l'héroïsme dont elle fit preuve en face de la mort, l'ont fait regarder comme l'honneur de son sexe et une des gloires de sa patrie. Sur l'ordre qui lui fut donné de poser sa tête sur le billot: "Non, répliqua-t-elle, ma tête n'a jamais commis de trahison; si vous voulez l'avoir, vous pouvez la prendre comme vous pourrez." On l'y plaça de force, et comme l'exécuteur allait achever son œuvre, elle s'écria: "Bénis sont ceux qui souffrent la persécution pour la droiture de leurs intentions." Sa mort, ou plu-

tôt son assassinat, remarque le Dr Lingard[1], annonça au monde que le cœur du Roi n'était pas moins fermé aux sentiments de la parenté et de l'amitié, qu'inaccessible à toute considération de justice et d'honneur, et donna à ses sujets l'avertissement terrible qu'une obéissance prompte et illimitée pouvait seule les préserver de la vengeance de leur souverain."

Cette fois, le Souverain Pontife, défié par tant de provocations et de crimes, le 27 décembre 1538, prononça contre Henri VIII l'excommunication et l'interdit.

Henri VIII exerce sa mission de chef de la foi qu'il s'est conféré, ordonnant à tous ses sujets d'y adhérer sous peine de mort. Il en sera en Angleterre comme en Allemagne, c'est la volonté du prince qui va décider de la religion de ses sujets[2]. L'obéissance passive va devenir le trait distinctif de la nouvelle croyance.

---

1 *Histoire d'Angleterre.*

"En fondant la suprématie spirituelle de Henri, Cranmer et les évêques qui avaient abjuré le catholicisme, firent revivre en Angleterre les doctrines allemandes sur l'omnipotence royale. Si, dans les écrits des réformateurs anglicans, ces théories sur le pouvoir royal ne sont pas étalées avec la même impudence que dans les oeuvres de Bucer et de Bugenhagen, c'est que Cranmer et Sampson vivaient dans un pays où le catholicisme avait depuis plusieurs siècles posé d'étroites limites à l'autorité royale et où, plus heureux que dans le reste de l'Europe, le peuple, au XVe siècle avait acquis un juste renom pour la sagesse de ses lois et la sécurité qu'elles offraient au citoyen contre l'oppression. Mais, depuis sa scission avec Rome, tout ce que le clergé avait de force tendit à légaliser le despotisme en Angleterre. Le parlement, en proclamant que le roi pouvait se passer du concours des grands pouvoirs constitutionnels de l'État pour se faire obéir, ne fit qu'appliquer les conséquences de ce principe absolutiste reconnu par le clergé schismatique." (J. M. Audin, *Histoire de Henri VIII et du Schisme d'Angleterre.*)

A ce moment, deux partis religieux se formaient en Angleterre : celui du roi et celui des novateurs, épris des doctrines luthériennes. Gardiner, évêque de Winchester, était à la tête du parti du roi, et Cranmer incarnait les nouvelles tendances. Henri VIII, pour mettre fin aux dissensions qui troublaient les esprits, résuma (1539) en Six Articles ses idées théologiques que leur terrible pénalité fit appeler le *Statut de Sang*.

Les Six Articles décrétaient : 1° la présence réelle et la transsubstantiation, 2° la communion sous une seule espèce, 3° le célibat ecclésiastique, 4° l'obligation du vœu de chasteté, 5° la messe pour les morts, 6° la confession auriculaire. Toute contravention à ces Articles comportait la peine de mort, la confiscation ou l'emprisonnement, suivant le degré de culpabilité. Tout prêtre vivant avec une femme était sujet à la perte de ses biens et à l'emprisonnement. Même peine pour quiconque ne se confessait et communiait aux temps prescrits, et peine de mort si, après un premier jugement, il persistait à ne pas s'approcher des sacrements. Chaque fois qu'il s'agissait de défendre le dogme de son infaillibilité et de sa suprématie en matière de foi, Henri se montrait inexorable. Il suffisait d'une parole équivoque, d'une démarche un peu suspecte pour être envoyé à l'échafaud. Il ne sévissait pas seulement contre les vrais catholiques rebelles au serment schismatique de suprématie, mais aussi contre les partisans de la réforme, trop entêtés dans leurs doctrines. Luthériens et catholiques étaient en conséquence, soit brûlés comme hérétiques, soit pendus, éventrés, comme traîtres. Durant l'été de 1535, il avait ordonné le

supplice de quatorze anabaptistes, qui furent brûlés entre l'exécution de l'évêque Fisher et celle de More.

"La peine de mort, prononcée contre l'hérésie, ne se borna pas aux personnes qui rejetaient les doctrines que l'on avait déjà déclarées orthodoxes, mais on l'étendit, par anticipation, à toutes celles qui enseigneraient, ou soutiendraient, une opinion contraire aux doctrines que le Roi pourrait désormais publier. Si le criminel était un ecclésiastique, il devait expier son délit sur l'échafaud. Si ce n'était qu'un laïque, il devait perdre tous ses biens par la confiscation, et rester enfermé toute sa vie. Ainsi Henri se trouva investi, par un acte du parlement (34, Henri VIII, statut qui donnait à ses proclamations force de loi), de la prérogative extrême de l'infaillibilité théologique: et tous les hommes, sans exception, de l'ancienne ou de la nouvelle doctrine, reçurent l'injonction de modeler leurs opinions religieuses et leurs pratiques, d'après le jugement seul du souverain..... Quand il monta sur le trône, il existait encore un esprit de liberté qui, dans plus d'une occasion, arrêtait les mesures arbitraires de la cour; mais, en peu d'années, cet esprit disparut, et avant la mort de Henri, le Roi d'Angleterre avait pris l'attitude d'un despote[1]."

La promulgation des Six Articles répandit l'alarme chez les partisans des nouvelles doctrines. Cranmer lui-même, effrayé, se hâta de renvoyer en Allemagne sa femme et ses enfants, dont l'existence avait transpiré et donnait lieu aux bruits les plus scandaleux. Voulant pardessus tout conserver la bienveillance du

[1] Dr Lingard, *Hist. d'Angleterre.*

prince et continuer à habiter son palais de Canterbury, il alla jusqu'à publier, en contradiction de ses propres principes, le livre de la *Doctrine nécessaire et Science de tout homme chrétien*, qu'on appela le livre du Roi, et qui contenait la plus pure doctrine catholique, à l'exception de la suprématie du Pape. Comme on ne touchait en rien au dogme et à la hiérarchie, la liturgie ne subit point de changements importants, au point que l'on continua à faire usage des anciens missels, d'où l'on avait fait disparaître le nom du pape.

On sait que ce voluptueux et abominable tyran eut six femmes, dont deux furent répudiées et deux autres décapitées. A Anne Boleyn, envoyée à l'échafaud sous accusation d'adultère, en 1536, succéda, le lendemain même de l'exécution, une autre fille d'honneur, Jeanne Seymour, qui mourut dans la deuxième année de son mariage, le 24 octobre 1537, en donnant le jour au futur Edouard VI. Pour la quatrième fois, Henri VIII manifesta le désir de se remarier. Thomas Cromwell se figura qu'en procurant à son maître une épouse luthérienne, il affermirait à la fois sa toute-puissance, qu'il voyait ébranlée, et porterait le dernier coup à la religion catholique. Anne de Clèves fut celle qu'il choisit. Mais le roi, dominé par les libres fantaisies de ses passions, ne tarda pas à concevoir de l'aversion pour cette nouvelle épouse dont la physionomie, qui ne ressemblait pas au portrait qu'on en avait fait, lui déplaisait. Il la répudia après sept mois de mariage. Cromwell, en cette circonstance, ne fit que précipiter sa chute pour avoir trop voulu affermir son crédit. Henri VIII, s'en prenant au négociateur de son mariage et cédant aux sollicitations des ennemis du lord

chancelier, qui demandaient son jugement, le fit arrêter. Ses anciens services lui étant tout à coup imputés à crimes, on le condamna à mort comme coupable de trahison. Le 12 avril, Cromwell semblait plus puissant que jamais, et le Parlement le considérait comme digne d'être le vicaire général de l'univers; le 19, il l'envoyait à l'échafaud. Et celui qui avait spolié tant de monastères, violé tant de tombeaux, fait périr tant de victimes, passa à son tour aux mains du bourreau, étant exécuté le 28 juillet 1540.

Une des nièces du duc de Norfolk osa devenir la cinquième femme de Henri VIII qui, peu de temps après la livre au bourreau sous accusation d'intrigues avant son mariage. Le souple et servile Cranmer, dans cette affaire, joua un rôle odieux.

Une sixième femme, Catherine Parr, favorable au protestantisme allemand, accepta encore le périlleux honneur de cette couche royale, où elle réussit à se maintenir jusqu'à la mort du maître. Et encore était-elle sur le point d'être brûlée comme hérétique pour avoir osé contredire son papal époux sur un point de théologie. La mort du roi dans la nuit du 28 au 29 janvier 1547, la délivra de ses craintes.

Catherine d'Aragon, qu'aucune persécution n'avait pu fléchir et qui s'était toujours déclarée la femme légitime de Henri VIII, était morte le 7 janvier 1536, dans un château insalubre de l'Angleterre, où elle avait été reléguée. Elle fut ensevelie à l'abbaye de Peterborough, dans la même terre où cinquante ans plus tard devait être déposé le corps d'une autre reine infortunée, Marie d'Ecosse. Ce fut quelques mois après

la mort de la reine, le 19 mai, que périssait sur l'échafaud celle qui l'avait remplacée sur le trône.

Sanders, un historien du temps, rapporte qu'au moment où la mort s'approchait, Henri eut la pensée de se réconcilier avec l'Église. Un des évêques qu'il consultait, se défiant de quelque embûche, lui répondit: que la sagesse de Sa Majesté faisait l'admiration du monde entier; que c'était par inspiration divine qu'il avait secoué le joug de Rome; que sa conscience devait être en repos, puisque le parlement et les ordres du royaume avaient autorisé le schisme. Toutefois, Gardiner, consulté à son tour, lui conseilla d'assembler les Chambres et de leur communiquer ce projet de réconciliation; que s'il n'avait pas le temps avant de mourir de terminer cette grande affaire, Dieu, qui lit dans le fond des cœurs, lui tiendrait compte d'un aussi pieux dessein si quelque obstacle insurmontable l'empêchait de l'exécuter. On ajoute qu'après le départ de l'évêque, les courtisans, qui tremblaient d'être dépouillés des biens ecclésiastiques, prix de leurs complaisances pour le prince, si le royaume rentrait sous l'obéissance romaine, persuadèrent à Henri de se point alarmer de ce vain scrupule.

Comme on l'a vu dans les pages qui précèdent, Henri VIII ne toucha ni au dogme ni à la liturgie ni à la hiérarchie, si ce n'est qu'il se substitua au pape dans le gouvernement de l'Église de son royaume. A part ce changement, tout continua comme par le passé, et c'est ce qui peut expliquer peut-être, du moins jusqu'à un certain point, l'indifférence des évêques et des laïques dirigeants à l'égard de la conduite du roi. Un grand nombre d'entre eux ne s'étaient laissé entraîner

dans le nouveau mouvement que par l'appât du gain et des dignités mondaines; on pouvait croire que le schisme n'aurait qu'un temps, que le pape, finirait par se rendre aux fantaisies du roi pour Anne Boleyn, ou qu'une fois le roi mort tout rentrerait dans l'ordre. Arrivés sur les confins de l'abîme où ils avaient contribué à amener le roi, ils auraient bien voulu s'arrêter, mais il était trop tard. Il n'y eut que quelques esprits d'élite, tels que Fisher, More, tous ceux enfin qui préférèrent sacrifier leur vie plutôt que de donner dans le schisme et qui, aussi intelligents que courageux ,comprirent dès l'abord la véritable signification de ce mouvement et les conséquences qui devaient en résulter pour leur pays. En effet, le schisme conduit rapidement à l'hérésie. Ces hommes qui surent en ces temps tragiques obéir à leur conscience, résister à la tyrannie, incarnent le caractère anglais dans toute sa beauté typique.

Quant au peuple, sincèrement attaché à la vieille foi, il ne s'est certainement pas rendu compte de la gravité des circonstances. On peut même se demander si Henri VIII lui-même, en rompant dans un excès de colère ses relations avec la papauté, entrevit l'énorme importance de son acte. Le fait est que ce n'est qu'avec le temps et par degrés que le protestantisme s'est établi en Angleterre. Il conserva d'abord une grande ressemblance avec l'Eglise romaine, tant par la doctrine que par les rites. Le peuple a été amené peu à peu et presque à son insu à accepter les idées nouvelles, et "il a fallu longtemps pour que la majorité des Anglais se séparât définitivement de l'Eglise de Rome. Rien n'y a plus contribué que la politique d'Elisabeth et da-

vantage encore que la lutte contre l'Espagne : en réveillant le sentiment national, elle fit de l'anglicisme une religion nationale[1]."

Les tenants des doctrines luthériennes et calvinistes, tel que Cranmer, n'avaient eu garde, du vivant du roi, d'afficher leurs véritables sentiments. Mais Henri VIII disparu, ils entrèrent en scène, répandant leurs doctrines tant par la prédication que par leurs écrits, pervertissant l'esprit public et créant cette atmosphère de préjugés, de mensonges historiques, de déformations dogmatiques, qui a pesé sur tant d'intelligences jusque vers le milieu du XIXe siècle.

Nous allons les voir à l'œuvre sous le successeur du premier pape anglican.

EDOUARD VI

De ses différents mariages, il ne restait à Henri VIII, après sa mort, que trois enfants : Marie, fille de Catherine d'Aragon, Elisabeth, fille d'Anne Boleyn, et Edouard, fils de Jeanne Seymour. C'est ce dernier, encore qu'un enfant à peine âgé de dix ans, qui fut appelé à régner ; son père qui voulait un fils pour héritier, l'avait désigné pour son successeur. Son oncle maternel, le comte Seymour, chef du conseil de la régence, s'étant fait nommer protecteur du royaume, s'empara de l'autorité avec le titre de duc de Somerset. Partisan des idées luthériennes, il voulut donner, de concert avec l'archevêque Cranmer et plusieurs prédicants étrangers, un caractère plus tranché à la nou-

1. H. Prendtout, *Histoire d'Angleterre.*

velle révolution religieuse, protestantiser l'Angleterre, ce qui était d'autant plus facile que le pays n'étant plus sous l'autorité du pape, ne pouvait guère se protéger contre les atteintes de l'hérésie.

D'abord, on eut soin d'instruire le pupille royal dans les principes des réformateurs extrémistes, qui lui communiquèrent leurs propres opinions et leurs préjugés, lui inspirant la haine de l'Eglise de Rome et de ses dogmes.

L'archevêque de Canterbury qui, sous Henri VIII, s'était montré partisan zélé, reprit si bien sa vraie figure qu'une année à peine s'était écoulée depuis la mort du roi, qu'il avait presque entièrement complété un nouveau système de religion. Il s'empressa de faire supprimer le statut des Six Articles qui lui avait causé de si grandes frayeurs, le remplaçant par une foi nouvelle, la Confession dite des Quarante-deux articles dont il va être bientôt parlé. Le parlement, à l'instigation de Seymour, abolit les lois portées contre les hérésies, décréta que les nominations épiscopales se feraient maintenant directement par le roi, de qui émanait toute juridiction spirituelle et temporelle. Le privilège laissé jusqu'ici aux doyens et aux chapitres d'élire les évêques fut retiré. On ordonna la destruction de tous les objets de l'ancien culte, les peintures, les statues et les autels. On supprima la coutume de porter des cierges le jour de la Chandeleur, de recevoir les cendres le premier mercredi du carême, de porter des palmes le dimanche des Rameaux. Lui-même, l'archevêque de Canterbury, constate un contemporain, mangea publiquement de la viande en plein carême dans le hall de Lambeth, ce qui ne s'était ja-

mais vu depuis que l'Angleterre était un pays chrétien. Comme l'Eucharistie était l'objet d'ardentes discussions, un ordre du roi du 27 décembre 1547, défendit d'enseigner à ce sujet aucune doctrine qui ne serait pas contenue dans les Ecritures, le roi devant déterminer la doctrine officielle. Cranmer et ses adhérents allèrent jusqu'à soutenir avec Zwingle, Carlostadt, Calvin et tous les sacramentaires que l'Eucharistie n'est qu'un symbole, qu'une simple commémoration de la Cène.

Une fois la porte ouverte aux innovations, l'on vit se produire en Angleterre ce qui devait fatalement arriver: l'anarchie religieuse. Des apôtres et des zélateurs de tous pays et de toutes les sectes, unitaires, anabaptistes, sociniens, ariens, etc., y firent leur apparition. Plusieurs docteurs luthériens et calvinistes, tels que Fagius et Bucer, réformés allemands, et l'italien Pierre Martyr, qui se prétendaient plus orthodoxes, occupèrent des chaires d'enseignement et de prédication.

Le 15 janvier 1549, le parlement ordonna la publication du *Livre de prière commune* (Book of common prayer) où la présence réelle était admise, mais où les prières et les rites étaient dépouillés "de tout ce qui ressentait trop la transsubstantiation, le sacrifice ou même la substance réelle[1]." Cette liturgie mitigée, bien que conservant tout le fond de l'ancien culte, n'empêcha pas le soulèvement de provinces entières, de nombreuses insurrections, surtout dans le nord, le centre et l'ouest du pays, que la destruction des images, des sta-

[1] Bossuet, *Variations*, VII, 85-87.

tues, la suppression des monastères et des confréries religieuses avaient déjà fortement indisposées. Dans plus d'une paroisse, les habitants obligèrent les ecclésiastiques à rétablir l'ancienne liturgie, avec les cérémonies chères à leurs habitudes et à leurs sentiments. Ce mouvement tumultueux, violemment réprimé par des bandes de troupes étrangères, mercenaires espagnols, italiens, flamands et allemands, n'amena que la chute de Somerset, et l'élévation de son rival, le comte de Warwick. Accusé de haute trahison, Somerset fut décapité en 1552.

Warwick, qui se fit donner le titre de duc de Northumberland, ne fit qu'accentuer la politique religieuse du duc de Somerset.

Sa première démarche, en arrivant au pouvoir, fut d'adresser une lettre aux évêques dans laquelle il disait qu'il avait jugé bon d'ordonner aux doyens et chanoines des cathédrales, aux curés, vicaires, chapelains et marguilliers de toutes les paroisses de leurs diocèses, d'apporter à eux-mêmes ou à leurs délégués, "tous les antiphonaires, missels, graduels, livres de processions, manuels, vies de saints, livres de messe, et autres livres liturgiques, d'après les rites de Sarum, de Lincoln, d'York, de Bangor, de Herford..... et quand vous les aurez entre les mains, ajoutait-il, vous les détruirez, de sorte qu'ils ne puissent plus jamais servir et que l'uniformité établie d'un commun consentement soit complète."

Le 25 janvier 1551, il fait voter par le parlement une loi ordonnant la destruction de toute espèce de statues et d'images qui pouvaient encore rester dans

les églises, à l'exception "des statues de rois, de princes et de seigneurs qui n'ont jamais passé pour saints."

Pendant tout ce temps, le jeune roi, circonvenu, écoutait de préférence les discours des réformateurs les plus extrêmes. Un historien anglais, le docteur Heylyn[1], le représente comme quelqu'un facile à influencer, dénué de principes et prêt à suivre les conseils les plus funestes.

Il essaya, sur l'avis et avec l'aide des réformateurs, de contraindre sa sœur Marie à embrasser les opinions nouvelles; mais tous leurs raisonnements ne purent l'amener à changer de croyance.

Le premier novembre 1552 vit paraître une seconde édition du *Livre de prière commune,* à tendances plus radicales que le premier, et d'où toute allusion à la transsubstantiation, aux prières et aux exemples des saints, le Memento des défunts, étaient soigneusement écartés. Tout ce qui pouvait rappeler l'idée de la messe et du sacrifice avait disparu, l'Eucharistie ne devenant plus qu'une commémoration. En même temps paraissaient sous l'autorité du roi, les Quarante-deux Articles rédigés par Cranmer et l'évêque de Londres, Ridley. La hiérarchie et la suprématie royale exceptées, c'était une confession de foi purement calviniste. Seule l'Ecriture Sainte devait servir de règle de foi. On y rejette la nécessité des bonnes œuvres, l'infaillibilité des conciles généraux, tous les sacrements, excepté le baptême et la Cène. On y condamne la croyance au purgatoire, la prière pour les morts, les images, les in-

[1] *Histoire de la Réforme.*

vocations aux saints, la présence réelle, le sacrifice, le célibat ecclésiastique. Ces articles, couronnant l'œuvre doctrinale d'Edouard VI, furent imposés par le roi à tous ses sujets. Les récalcitrants furent poursuivis, emprisonnés, quelques-uns exécutés.

Enfin, on avait lieu de penser que la nouvelle croyance reposait sur de solides fondements, lorsque la mort d'Edouard, survenue en 1553, à l'âge de seize ans, mit à néant ce grand ouvrage de la réforme.

A sa mort, nous disent les historiens, la misère et le mécontentement régnaient généralement dans le royaume. La destruction des abbayes, qui avait eu pour effet l'extension des clôtures et l'affermage des terres à des prix excessifs, avait obligé quantité de familles à abandonner leurs chaumières et à se chercher refuge dans les villes populeuses, en quête de secours qu'on leur distribuait autrefois aux portes des monastères. Les riches voyaient avec indifférence et dureté de cœur les maux de l'indigence. Les mœurs nationales ne s'étaient point améliorées. Ils avouent que le changement de constitution religieuse, en déplaçant plusieurs limites imposées au vice, avait donné plus d'audace à la licence et ouvert un champ plus libre aux passions criminelles.

MARIE TUDOR.

Edouard n'ayant pas d'enfants, la couronne revenait de droit à sa sœur Marie, fille de Henri VIII et de Catherine d'Aragon. Toutefois, le duc de Northumberland avait eu soin de circonvenir ce jeune roi en lui représentant le danger de laisser le trône à Marie,

qui était catholique. Dans ces circonstances, il devenait important d'écarter cette princesse. Edouard, sans égard pour les droits de ses sœurs, déclara alors exclues du trône Marie et sa sœur Elisabeth, et désigna Lady Jane Gray, petite nièce de Henri VIII, comme devant lui succéder. C'est en réalité ce que voulait l'ambitieux duc, qui venait de marier son fils Dudley à la future héritière. Edouard étant mort le 6 juillet 1553, Northumberland réussit à faire proclamer sa belle-fille comme reine. Ce choix ayant froissé le sentiment du peuple, qui se prononça si fortement en faveur de l'héritière légitime, que le duc fut abandonné, et Marie, le 3 août, au son des cloches et du chant du Te Deum, faisait son entrée solennelle dans la capitale, entourée de la noblesse et de la bourgeoisie, qui avaient couru se mettre sous sa bannière. Ce fut une véritable explosion populaire. Lady Jane Gray avait régné neuf jours, regrettant la paisible retraite d'où on l'avait tirée.

La nouvelle reine, maîtresse des affaires, usa d'abord de modération. Northumberland et quelques-uns de ses complices seuls payèrent de leur vie l'opposition qu'ils avaient faite à son avènement au trône[1]. Elle pardonna à Lady Jane qui n'avait été qu'un instrument entre les mains du puissant duc pour les fins de son ambition. Comme témoignage de reconnaissance de l'attachement que son peuple lui montrait, elle lui re-

[1] Northumberland mourut dans la foi catholique. Sur l'échafaud, il exhorta les Anglais à conserver la foi de leurs ancêtres, ajoutant que tous les maux de l'Angleterre venaient des nouveaux prêcheurs. (Henri Prendtout, *Histoire d'Angleterre*).

mit le subside sur les terres et les biens meubles que le dernier parlement avait accordé à la couronne, et fit adopter d'autres mesures administratives qui la rendirent extrêmement populaire. Quant à la religion, elle déclara remettre à Dieu le soin de ramener dans la bonne voie les âmes égarées.

Dès la fin de la même année, le parlement abolit les lois d'Edouard VI, qui avait organisé le culte réformé. Il semblait que l'Angleterre allait revenir à l'ancienne foi avec encore plus de facilité qu'elle l'avait abandonnée. Ce retour en effet se serait aisément effectué sous une sage et prudente politique. De la part du peuple, chez qui les idées nouvelles n'avaient pas pris de profondes racines, aucune crainte n'était à appréhender; mais on redoutait l'opposition de beaucoup de membres du parlement qui s'étaient enrichis à même les biens ecclésiastiques. Dans tout le pays on aurait eu peine à trouver un seul noble ou grand propriétaire qui n'eut pas bénéficié des spoliations de l'Eglise. Le pape Jules III, à la demande de la reine, ayant décidé que les détenteurs des biens enlevés à l'Eglise ne seraient pas inquiétés, les membres du parlement ne firent aucune difficulté de rentrer dans le sein de l'Eglise catholique et de rapporter toutes les lois rendues au préjudice de l'autorité du Souverain Pontife.

L'incitateur des mesures les plus radicales du règne précédent, l'archevêque Cranmer, fut simplement déposé, avec promesse de pension, et sans la mauvaise inspiration qu'il eut de publier, au moment même où l'on faisait l'inventaire de ses biens, une proclamation où il discourait violemment contre les "horribles sacrilèges" de la messe romaine, il n'aurait pas été autre-

ment inquiété. Il s'attira d'abord le désagrément d'être enfermé à la Tour et, plus tard, à la suite de complots, d'être envoyé au bûcher.

Le cardinal Pole, qui avait confessé la foi sous Henri VIII, fut rappelé en Angleterre et nommé archevêque de Canterbury ; la reine lui accorda sa confiance sans toutefois suivre assez les conseils de modération et de prudence qu'il lui donnait. Elle rétablit les évêques qui avaient refusé le serment de suprématie, et réussit à reconcilier l'Angleterre avec le Saint-Siège.

Il est infiniment regrettable, tant pour la mémoire de Marie que pour la cause qu'elle avait à cœur de poursuivre, la restauration religieuse du pays, qu'un si heureux commencement n'ait pas eu une plus longue durée. Des mesures fâcheuses, qui ne doivent pas être toutes mises au compte de la volonté de la reine, et des événements regrettables, vinrent changer ce régime de pacification, que l'on avait voulu sincèrement inaugurer, en un régime de repressions violentes et d'exécutions dont il faut gémir avec l'histoire.

La première et la plus funeste de ces fautes politiques fut d'épouser, dans la deuxième année de son règne, Philippe, fils de Charles-Quint. C'est de cette alliance, impopulaire en Angleterre, qu'il faut attribuer la plus grande part des malheurs du règne de cette infortunée princesse.

Frustré dans ses espérances, un seigneur de la cour, d'une grande influence, Courteney, que d'ailleurs ses déportements rendait indigne d'un tel mariage, se retourna contre sa souveraine, entrainant à sa suite un certain nombre d'autres nobles ; il trama plusieurs complots contre la reine, dont les conséquences furent

l'arrestation et l'exécution de soixante complices, dont le père de Jane Gray, le duc de Suffolk, fut un des personnages compromis. Le conseil le condamna à mort ainsi que sa fille, poussée au trône malgré elle avant son avènement, et qui n'avait pas pris la moindre part à la rébellion de son père. Ce fut la seconde faute du règne de Marie, qui lui aliéna les sympathies d'un grand nombre de ses sujets.

D'autre part, Gardiner, ancien conseiller de Henri VIII, venait d'être nommé chancelier du royaume. Lui, ainsi que d'autres prélats henriciens, qui tenaient à faire oublier leurs faiblesses passées, témoignaient d'un zèle imprudent dans les circonstances, toujours prêts à proposer à la reine les mesures les plus rigoureuses.

En même temps que Marie envoyait à Rome un ambassadeur chargé de replacer l'Angleterre sous l'obédience du Saint-Siège, le parlement venait supplier le cardinal Pole de daigner recevoir de nouveau l'Angleterre dans le giron de l'Eglise. La réunion fut votée à l'unanimité par les lords, et moins une voix par les Communes. Le cardinal prononça l'absolution pour "tous ceux qui étaient présents, pour la nation entière "et les états qui en dépendaient, de toute hérésie et "schisme, et de tous jugements, censures et pénalités "qu'ils avaient encourus, et les rendit à la communion "de la sainte Eglise, au nom du Père, du Fils et du "Saint-Esprit." "Amen", répondirent les membres à genoux; puis, s'étant levés, ils accompagnèrent le roi et la reine à la chapelle, où un Te Deum fut chanté, en reconnaissance de cet événement, événement qui redonnait à l'Angleterre la constitution religieuse dont elle jouissait avant Henri VIII. Le dimanche suivant,

Gardiner, prêchant à la croix de Saint-Paul, exprima les profonds regrets que lui causait sa conduite sous Henri VIII, exhortant tous ceux qui étaient tombés par sa faute ou en sa compagnie, à imiter maintenant son exemple et à reconnaître l'unité de l'Eglise catholique.

Le parlement remit en vigueur les lois rendues par Henri VIII en matière d'hérésie et de lèse-majesté. Application en fut faite sous la direction de Gardiner, le nouveau chancelier. Un grand nombre de protestants, y compris plusieurs évêques réformés, Latimer, Ridley, Fevrar et Hooper, moururent sur le bûcher dans les premiers six mois de l'année 1555, l'ancien primat Cranmer, convaincu d'hérésie, d'adultère et de haute trahison, était aussi brûlé le 21 mars 1556. Le Parlement alla jusqu'à ordonner que les corps de Bucer et de Fagius, auteurs des premiers germes de l'hérésie importés en Angleterre, fussent exhumés et brûlés sur la place du marché à Cambridge, et le cadavre de la femme de Pierre Martyr, ancien moine italien marié à une religieuse défroquée, fut jeté sur un tas de fumier. Ces actes, qui nous paraissent plus odieux aujourd'hui qu'au siècle où ils furent commis, firent plus de mal que de bien à la cause que l'on voulait servir.

Le 30 novembre 1554, la reine et le cardinal Pole célébraient à Westminster la réconciliation solennelle de l'Angleterre avec Rome. Les ennemis de la reine et de l'Eglise catholique saisirent cette nouvelle occasion pour propager avec encore plus de passion leurs bruits calomnieux contre Marie et la Papauté. "Marie avait redouté les conséquences de cet acte, qui s'imposerait tôt ou tard, mais auquel il fallait préparer l'opi-

nion. Elle se rendait compte que, s'il avait été facile de ramener la nation aux rites catholiques, abolis depuis quatre ans seulement et regrettés du peuple, il en serait autrement de la suprématie papale, oubliée depuis trente ans, calomniée, redoutée des possesseurs d'anciens biens ecclésiastiques, qui y voyaient, bien à tort cependant, une menace. Le Pape avait en effet déclaré que ces acquéreurs ne seraient pas inquiétés. Mais la reine ayant, par scrupule de conscience, restitué aux anciens propriétaires ceux de ces biens que la couronne n'avait pas mis à la disposition des particuliers, une panique se produisit parmi les seigneurs dont la fortune s'était édifiée avec les biens ecclésiastiques. La plupart de ces seigneurs occupaient les plus hautes positions dans le royaume[1]."

Philippe, provoqué par Henri, roi de France, retourna en Flandre, délaissant la Reine un an après la bénédiction nuptiale (1555), ce qui eut pour effet de la faire tomber dans une noire tristesse, car elle aimait son mari éperdument. Cet abandon eut probablement son contre-coup dans plus d'une de ses funestes décisions. Un de ces funestes partis auxquels elle s'arrêta fut de consentir, à la demande de Philippe, à se joindre à l'Espagne dans une guerre contre la France. Il est vrai que le roi français s'était toujours conduit envers elle comme un adversaire, bien qu'en apparence il affectait de se montrer son ami. Mais, en ce moment, Marie ne pouvait commettre un acte plus impolitique que celui d'entraîner son peuple dans une pareille aventure, qui

---

[1] Fernand Mourret, *Hist. de l'Eglise,* Trésal, *Les Origines du Schisme anglican.*

eut la double conséquence de lui faire perdre Calais, la seule des possessions que les Anglais tenaient encore en France, et de lui aliéner l'affection d'un grand nombre de ses sujets. Au fond, c'était un bien pour l'Angleterre de se défaire de ce reste de ses domaines sur le continent, lesquels, dans les siècles passés, avaient absorbé dans des luttes stériles et ruineuses, la meilleure partie de ses forces vives et empêché les monarques anglais de donner toute leur attention au développement intérieur du royaume. On le vit bien dès les règnes subséquents alors que le royaume, fortement constitué en un seul et même Etat, libre de toute visée continentale, l'activité de la nation se porta sur un unique objet : celui de la prospérité immédiate et de l'essor à donner au commerce et à l'industrie du pays, d'où naîtront bientôt les entreprises lointaines et les fondements de l'Empire. Mais on ne pensait pas ainsi au temps de la reine Marie, et la perte de Calais, qui ternissait la réputation de l'Angleterre aux yeux des étrangers, fut très sensible à ses sujets, et elle-même en mourut de chagrin le 17 novembre 1558, à l'âge de quarante-deux ans, après cinq ans de règne. "Si l'on veut savoir ce qui me tue, disait-elle à ceux qui essayaient de la consoler, qu'on ouvre mon cœur après ma mort, on y trouvera le mot "Calais" profondément gravé dans mon cœur."

On a parfois reproché à Marie d'avoir été cruelle envers les réformés. Elle eut le tort de trop écouter certains de ses conseillers qui voulaient des représailles, et de ne pas avoir assez suivi les avis du cardinal Pole, qui fut toujours pour elle un guide prudent, fidèle et enclin à la clémence. Elle fut souvent la victime des

difficultés de son temps, de l'intolérance religieuse de son siècle, n'étant pas plus éclairée que les plus sages de ses contemporains. Elle arriva au trône avec une âme aigrie des injustices commises envers sa mère et envers elle-même. Outre le fait que ses ennemis excitaient partout des séditions contre l'autorité royale, il est reconnu que parmi les condamnés se trouvaient bon nombre de gens sans aveu, des scélérats, qui ne reculaient devant aucun crime. Les discordes, les haines, les luttes intestines soulevées depuis et à cause de la Réforme ne pouvaient non plus être apaisées tout d'un coup. Certains excès de rigueur doivent être imputés aux provocations mêmes des réformateurs. Quoi qu'il en soit, les historiens impartiaux admettent généralement que le nombre des exécutions faites sous Marie est bien inférieur au nombre de celles faites sous Edouard VI et sous Elisabeth. Si le nom de Marie est resté plus odieux dans la nation anglaise, c'est que, suivant la remarque d'un auteur, les victimes des souverains protestants furent surtout des prêtres et des moines, tandis que ceux de la reine catholique furent des pères de famille, dont les plaintes avaient une grande portée, leur mort touchant un grand nombre de personnes. Le souci plus grand de légalité qu'eut la reine Marie dans la conduite des procès, les rendit plus retentissants. Les paniques des possesseurs des biens ecclésiatiques, tremblant toujours d'être expulsés, contribuèrent beaucoup aussi à soulever la population.

Aujourd'hui que les faits sont mieux connus et étudiés avec plus de justice, on ne met plus en doute la sincérité de sa foi, sa piété, l'élévation de son caractère, la droiture de ses intentions, sa générosité envers

les malheureux, sa sollicitude même pour la bonne administration de la justice. Elle donna l'exemple de toutes les vertus privées; mais elle ne possédait pas ces qualités qui font qu'une femme est vraiment reine, comme le fut sa sœur Elisabeth, qui lui succéda.

ELISABETH

Fille de Henri VIII et la dernière des Tudors qui ait régné en Grande-Bretagne. Elle était née le 7 septembre 1533, de ce fameux mariage qui avait amené la rupture de l'Angleterre avec le Saint-Siège. Après le supplice de sa mère, elle avait été déclarée illégitime et incapable de régner, mais un statut de la trente-et-unième année du règne du roi l'avait rétablie dans ses droits.

Pendant le règne de sa sœur Marie Tudor, elle se comporta en catholique fidèle. Impliquée dans l'insurrection de Thomas Wyat, elle fut condamnée à une étroite captivité, à la Tour d'abord, puis à Woodstock et à Hathfield. Elle avait vingt-cinq ans lorsque la mort de Marie lui laissa l'accès au trône. Douée d'une intelligence supérieure, d'un génie de roi, elle s'était formée dans l'adversité et la solitude un caractère énergique, mais rempli de défiance. Toute sa vie porte l'empreinte de la dissimulation à laquelle la destinée l'avait contrainte. Elle était grande, élancée, éloquente, bonne écuyère, aimant la musique, la danse et la littérature. Elle parlait le grec, le latin, l'italien et le français. Elle avait fait de fortes études, comprenant la politique et les besoins de son peuple aussi bien sinon mieux que ses ministres. Heureuse si elle eût appliqué à la

culture de son âme autant de soin qu'elle en avait apporté à la culture de son esprit. Elle fut sans doute parvenue à extirper de son cœur les instincts cruels et tyranniques qu'elle avait hérités de son père, le goût excessif du luxe et du faste, une irritabilité et envieuse vanité de femme et de frivoles prétentions à la beauté et à l'esprit. Toute flatterie à l'adresse de sa voix, de sa main, de sa taille, lui faisait perdre la faculté de jugement. C'est dans cette faiblesse et dans le tempérament hérité de son père qu'il faut chercher le secret des faveurs accordées à ceux admis dans son intimité.

Elle sembla d'abord favorable au catholicisme, sinon par conviction, du moins parce que c'était le culte dominant. Couronnée suivant le rite catholique, elle jura de protéger la religion romaine, et crut même notifier au Pontife son avènement au trône. L'ambassadeur de Venise écrivait le 27 novembre 1558: "On n'aperçoit aucun changement dans les églises, les moines et les prêtres qui fréquentent Londres n'ont été l'objet d'aucune insulte, et Sa Majesté continue d'entendre la messe comme auparavant." Cela ne l'empêcha pas de s'entourer de conseillers protestants. Jalouse de son pouvoir, aspirant à l'indépendance, dès qu'elle crut que la séparation définitive de l'Angleterre d'avec la communion romaine était pour elle le plus sûr garant de sa puissance, elle défit l'œuvre de restauration qui venait de s'opérer et ne tarda pas à consommer le divorce en se déclarant indépendante du Saint-Siège. Elle n'eut plus de relations avec Rome à partir de ce moment. En réalité, elle n'avait aucune croyance, et elle traita la question religieuse au seul point de vue de ses intérêts particuliers. Le pape aurait probable-

ment même conservé l'Angleterre sous son autorité spirituelle, s'il n'eût émis des doutes sur les droits d'Elisabeth et ne se fut réservé de se prononcer sur la question. Quoi qu'il en soit, le parlement la déclara reine de droit divin, suprême gouvernante de l'Eglise et de l'Etat, et les membres du clergé furent obligés de prêter le serment de suprématie spirituelle de la couronne. Cette fois, tous les évêques, hors celui de Landaff, refusèrent de reconnaître ce pontife-femme. Tous furent déposés et remplacés par des protestants. Les principaux membres des universités d'Oxford et de Cambridge imitèrent les évêques. Il y eut moins de résistance parmi le clergé inférieur. Quant au peuple qui, sous Henri VIII et Edouard VI, avait manifesté plus d'une fois en faveur de la religion de ses pères, et dont les deux tiers, les trois-quarts peut-être, étaient encore catholiques, il semblait devenu indifférent. Son apathie peut s'expliquer à la fois soit qu'à la longue, il se fut habitué à obéir au pouvoir établi, soit que les rigueurs de la reine Marie eussent désaffectionné plusieurs de la cause catholique, ou encore pouvait-il avoir pour origine les calomnies répandues à profusion contre Rome, et qui avaient fini par affaiblir sa fidélité. Quoi qu'il en soit, il resta impassible en face des événements. Le serment de suprématie, qui obligeait non seulement les ecclésiastiques, mais les principaux fonctionnaires civils, les avocats et tous les professeurs publics ou privés, ne rencontra guère de résistance. Elisabeth reprit le rêve politique du catholicisme sans pape, commencé par Henri VIII. Prenant elle-même le titre de "gouvernante suprême au spirituel et au temporel", elle procéda à une réforme plus radicale.

Elle réussit d'autant mieux que tout en faisant tout rapporter à ses intérêts personnels, elle eut l'art, comme je l'ai déjà fait remarquer, de les identifier avec ceux de la nation et de faire de la religion une institution nationale et à la gouverner sans contrôle.

Tous les historiens impartiaux admettent que la Réforme, en Angleterre, fut politique et non religieuse. On pourrait apporter bien des faits pour prouver cette assertion. On connait les soulèvements populaires sous Henri VIII pour protester contre l'abolition des communautés religieuses et la séparation d'avec Rome. Tous ces soulèvements avaient pour but premier de faire une pression sur le roi afin qu'il se débarrassât de ses conseillers et rétablît l'union avec Rome.

Bien qu'il fut le chef des rebelles contre le Saint-Siège, Henri VIII ne fut jamais tout à fait protestant.

Dans son testament il laissa une certaine somme d'argent pour que des messes soient dites pour le repos de son âme. Ces messes ne furent jamais dites, mais ceci montre que ce tyran croyait au Saint Sacrifice de la Messe.

La haine du protestantisme contre le Pape et le catholicisme qui, plus tard, devint la caractéristique du peuple anglais, fut un sentiment "manufacturé". Ce fut une des plus grandes pièces de propagande et cachait des motifs politiques.

En dégageant la religion anglicane de tout ce que le calvinisme avait de trop prononcé, en la présentant comme une institution essentiellement nationale, ses adversaires devant être considérés comme des ennemis de la patrie, on pouvait plus facilement ajouter à son caractère anticatholique.

Les "Quarante-deux Articles" rédigés sous Edouard VI, furent modifiés et remplacés à volonté par l'*Acte de conformité* ou les Trente-neuf articles, délibérés par le synode de Londres, publiés en janvier 1563, et déclarés par le parlement comme le symbole de l'Eglise anglicane. Ce nouveau code religieux, produit d'une autorité très faillible, fut imposé au peuple anglais, et celui qui ne l'admettait pas devait être traité comme hérétique. Tout fonctionnaire public ou membre du parlement fut requis de prêter le serment de fidélité aux 39 articles. Ceux qui refusèrent, désignés sous le nom de *papistes* furent condamnés à la confiscation des biens, à la prison et parfois à la mort.

L'anglicanisme est resté la religion officielle de l'Angleterre. Il a pour chef le souverain, qu'il soit homme ou femme. C'est lui qui nomme aux sièges épiscopaux. L'anglicanisme reconnaît le symbole des Apôtres, celui de Nicée et celui de saint Athanase. Il admet la Trinité, l'Incarnation de Jésus-Christ, la résurrection, la divinité du Saint-Esprit, les sacrements de baptême et d'eucharistie, mais il rejette la présence réelle dans l'eucharistie, la messe, le purgatoire, les indulgences, le culte de la Sainte-Vierge, des images et des saints. La confession auriculaire est facultative; la communion, devenu pur symbole, se donne sous les deux espèces; le célibat n'est pas imposé au clergé. Le *Livre de prière commune* renferme l'ensemble des doctrines de l'Eglise protestante anglicane, contient les prières et les offices liturgiques. Les ministres doivent célébrer la liturgie en langue vulgaire.

L'anglicanisme, comme on le voit, est une forme de protestantisme quant aux doctrines, gardant, avec cer-

taines cérémonies du culte catholique, quelque chose de la hiérarchie et de la discipline de l'Eglise romaine, la hiérarchie étant regardée comme la sauvegarde du pouvoir.

Le nouveau symbole ne pouvait être admis ni par les catholiques ni par les dissidents, les puritains et les presbytériens, disciples de Calvin et de Zwingle. Outre les erreurs de doctrine, les titulaires qui remplacèrent, comme on en vient de le voir, les prélats déposés, étant ordonnés sans l'observation des rites essentiels, la validité de leur ordination et celle de leurs successeurs, par laquelle ils prétendent se rattacher à l'antiquité catholique, n'est pas admise par les théologiens romains. Quant aux puritains, le ton, les manières austères, sombres, indépendantes, presque sauvages, de ces sectaires, devaient les rendre absolument antipathiques à Elisabeth, éprise de culture littéraire et artistique de la Renaissance. Les doctrines démocratiques de ces novateurs, qui voulaient l'égalité absolue dans l'Eglise comme dans l'Etat, menaçaient la hiérarchie religieuse, que l'on tenait à conserver. D'ailleurs la souveraine n'étant nullement disposée à tolérer chez ses sujets une opinion différente de la sienne, l'ère des persécutions commença, mais pour les catholiques seulement, les puritains, alors très nombreux en Ecosse, devenaient pour elle, dans les circonstances, des auxiliaires précieux contre celle qu'elle considérait son ennemie, Marie Stuart. Pour le moment, l'intérêt politique l'emportait sur toutes autres considérations.

Les premières années du règne d'Elisabeth avaient été assez paisibles pour les catholiques ; mais l'occasion

de persécuter l'Eglise pour un motif politique ne tarda pas à se présenter.

On sait que l'infortunée reine d'Ecosse, Marie Stuart, entourée de périls et obligée de quitter son royaume, plutôt que de chercher refuge en France, commit l'imprudence de passer en Angleterre où, au lieu d'un asile qu'elle y espérait, ne trouva, de la part de sa cousine Elisabeth, que la plus dure captivité, sacrifiée plus encore à la vengeance d'une rivale, envieuse de ses grâces et de sa beauté, qu'à une politique ombrageuse.

Petite-fille de Henri VIII, seul rejeton légitime des Tudors, beaucoup de catholiques anglais la considéraient comme l'héritière légitime du trône d'Angleterre.

Toutefois, pas la moindre tentative n'avait été faite qui fut de nature à faire suspecter le loyalisme des catholiques anglais. Au contraire, la crainte de la domination éventuelle de la France sur l'Angleterre par le mariage du fils de Henri II, héritier présomptif de la couronne de France, avec Marie Stuart dans l'année même où sa cousine monta sur le trône, avait rattaché tous les Anglais à Elisabeth sans distinction de rang ou de religion. Les catholiques lui avaient montré autant de fidélité que ses sujets protestants. Mais, en 1568, quelques gentilhommes catholiques, révoltés de la conduite d'Elisabeth, qui avait jeté en prison Marie Stuart au lieu de l'asile qu'elle s'attendait à recevoir, formèrent le complot de délivrer la captive. Elisabeth rendit tous les catholiques solidaires de ces seigneurs et, comme nous venons de le voir, Marie Stuart avait été mariée à François, dauphin de France, fils de Henri II, elle les accusa d'être de connivence avec l'étranger pour la trahir. Des centaines de catholiques furent

mis à mort. L'on vit se dresser des gibets dans tout le royaume, de lourdes amendes étaient imposées aux moins suspects[1].

D'autres bills de persécution déclaraient coupables de haute trahison quiconque nierait ou mettrait en doute les droits d'Élisabeth à la couronne d'Angleterre, ou qui refuserait le serment de suprématie. Des amendes formidables devaient être prononcées contre ceux qui célébreraient ou entendraient une messe particulière, ou même contre ceux qui refuseraient d'assister aux offices anglicans, car étaient reconnus coupables non seulement ceux qui n'acceptaient pas la religion nouvelle comme la seule véritable et qui continuaient à pratiquer la religion de leurs pères, mais tout homme qui n'assistait pas régulièrement aux assemblées du culte officiel en vertu de la loi. Une haute cour de Commission, investie de pouvoirs inquisitoriaux exceptionnels, devait veiller à l'application de ces ordonnances. Cette législation draconienne fut encore aggravée en 1581. L'exercice de toute fonction sacerdotale, l'asile même donné à un prêtre rendait passible de la peine de mort. Les prisons regorgèrent de prisonniers. De nombreux prêtres subirent le supplice des traîtres. Le prêtre Nelson et le séminariste Sherwood, venus de Douai pour prêcher la foi en Angleterre, furent dépecés tout vivants à Tyburn.

En 1584, la mort de l'évêque de Lincoln laissa les catholiques sans évêque. Il fallut attendre jusqu'en

[1] C'est à cette époque que, traqués de tous côtés et réduits à l'impuissance dans leur propre pays, des prêtres et des religieux anglais fondèrent à l'étranger, à Douai, Rome, Valladolid, Saint-Omer, et autres lieux, des collèges et des communautés religieuses.

1798 pour avoir un archiprêtre. En 1585, sous prétexte de nouveaux complots, la persécution redoubla d'intensité. En 1586, une courageuse chrétienne, Marguerite Clitheroe, fut écrasée sous une planche chargée de pierres[1].

L'invasion projetée de l'Angleterre par Philippe II, après la mort de Marie Stuart, donna lieu à de nouvelles persécutions contre les catholiques. On les accusa de vouloir trahir l'Angleterre au profit de l'Espagne, malgré leur loyauté éprouvée, et à laquelle David Hume[2] lui-même ne peut s'empêcher de rendre hommage. L'histoire nous apprend comment la terrible *Armada*, surprise par la tempête, fut détruite et dispersée. Ce fut surtout la lutte nationale contre l'Espagne qui contribua à détourner les Anglais du catholicisme.

En Irlande, déjà conquise par l'Angleterre, le schisme et l'hérésie ne purent y pénétrer et s'y maintenir que par la force des armes, et l'on sait que malgré les combats, les massacres, les confiscations, la colonisation territoriale, toutes les lois pénales qui ont pesé si lourdement sur ce malheureux pays pendant près de trois siècles, le catholicisme s'y est toujours maintenu avec une immense majorité.

Les derniers jours d'Elisabeth furent marqués par une profonde tristesse que rien ne pouvait adoucir. Elle mourut le 24 mars 1603, à l'âge de 70 ans, après

---

[1] Voir sur ces faits les principaux historiens, entre autres: Destombes, *de la persécution en Angleterre sous Elisabeth;* Dom Leclercq, *Les Martyrs,* t. VII; Fernand Mourret, *Hist. de l'Eglise.*

[2] *Hist. d'Angleterre,* t. 11, p. 244.

un règne de quarante-cinq ans, et avec elle finit la dynastie des Tudors, qui donna cinq souverains à l'Angleterre.

Son règne eut un côté brillant. Malgré sa passion pour les fêtes et les plaisirs, Elisabeth eut le don de conserver dans l'emploi des deniers publics du Trésor une certaine économie.

Mais c'est surtout par son habile et active politique, dans ses entreprises et ses relations au dehors qu'elle a rendu sa mémoire chère aux Anglais. C'est sous son gouvernement que le commerce et l'industrie britanniques reçurent une nouvelle impulsion, que s'ouvrit vraiment la carrière maritime de l'Angleterre, qu'eurent lieu les expéditions brillantes, les découvertes lointaines de Drake et Davis, de Raleigh, les victoires du comte d'Essex, la fondation de belles colonies, la défense glorieuse des mers et des océans les plus éloignés ; tous ces faits impriment à la figure d'Elisabeth les traits d'une majestueuse grandeur et expliquent l'admiration et l'amour de son peuple. Le siècle d'Elisabeth fut un siècle de floraison littéraire. Deux hommes de génie illustrèrent son règne, l'immortel Shakespeare, le plus grand poète dramatique de son pays, et le chancelier Bacon, célèbre philosophe. Enfin, elle sut identifier la cause religieuse avec la cause nationale, tout comme l'était autrefois le paganisme sous l'ancienne Rome. Mais la suppression de la liberté religieuse amena celle de la liberté civile et politique, le parlement enregistrait tout sans la moindre remontrance. Le député qui aurait osé s'opposer aux volontés de la reine aurait appris à ses dépens ce que lui aurait valu sa témérité.

Maintenant, si Elisabeth fut restée catholique et eut continué à tenir la conduite qu'elle adopta à son avènement au trône, l'Angleterre aurait joui des mêmes avantages matériels, des mêmes hommes célèbres, des mêmes gloires, sans rien qui put en ternir l'éclat. Elle n'eût connu ni les exécutions ,ni les lois pénales infligées à une partie de ses enfants ; elle aurait joué sur la scène du monde un rôle encore plus grand et plus noble, et n'aurait pas semé l'erreur et les principes dont le développement, au lieu de produire la paix, devient aujourd'hui une cause de malaise, de troubles et de confusion.

Elisabeth elle-même eut eu un règne paisible, non moins glorieux ; sa mémoire ne serait pas restée entachée de tant de perversités, surtout du crime de la mort de sa cousine Marie Stuart, que rien ne peut pallier. L'impulsion donnée de son temps au commerce, aux grandes découvertes, le magnifique élan de la nation dans toutes les avenues du progrès ne sont pas dus au changement de religion, mais doivent être attribués uniquement aux capacités politiques et administratives de la souveraine, aux heureuses circonstances qui caractérisaient son époque, à la position géographique du pays, aux aptitudes naturelles de ses habitants pour le négoce et l'industrie, au fait que le pays n'ayant plus de territoire à sauvegarder en France, pouvait librement porter toute son énergie au succès des affaires intérieures du royaume. La découverte de l'Amérique, la diffusion de l'imprimerie, avaient ouvert à l'activité humaine des champs inconnus. Ce qui a pardessus tout contribué à la fortune de l'Angleterre, c'est la houille, que l'on commença à tirer de son sous-

sol au XVIIe siècle. Au cours du XIXe siècle, un nouveau fait s'est produit qui, plus que toutes les conquêtes lointaines, garantit à l'Angleterre le premier rang dans le monde moderne. La découverte et les applications de la vapeur ont donné une importance hors ligne aux pays dont le sous-sol recèle des charbonnages. La fortune des Etats comme celle des particuliers, s'acquiert par l'activité intelligente de l'homme, secondée par les circonstances. Voilà des faits qu'il ne faut pas confondre dans leur cause.

LES SUCCESSEURS D'ELISABETH

A Elisabeth succéda Jacques 1er, fils de Marie Stuart, né à Edimburgh, en 1566, et roi d'Angleterre de 1603 à 1625. D'un caractère excentrique, sans dignité, obstiné dans ses idées, il se signala non seulement par son autoritarisme politique, mais par son absolutisme religieux, et ses persécutions contre les dissidents. Se piquant de littérature et de théologie, il chercha à reconcilier les sectes, qu'il sépara encore davantage. Sous son règne, les puritains prirent une grande influence et envahirent jusqu'au Parlement, qui, se ressouvenant de la grande charte, se releva de sa longue servilité pour retomber dans un autre extrême.

C'est à cette époque d'agitation et de crimes qu'eut lieu la coupable tentative de faire sauter le parlement, et déjà la poudre avait été transportée sous la salle des séances lorsque le complot fut découvert (5 novembre 1605). C'est ce qu'on a appelé "la conspiration des poudres", qui, malgré tout ce que l'on en a pu dire, n'a été que le fait de quelques esprits égarés. Le peu-

ple, toutefois, non moins égaré, tint les catholiques en général responsables de cet attentat, ce qui leur valut un surcroît de rigueurs. Telle était alors la force des préjugés que tous, puritains comme anglicans, étaient convaincus que le pape et les jésuites avaient juré la ruine de l'Angleterre. Le roi, qui avait déjà fait renouveler les lois pénales contre les catholiques et banni les missionnaires, fit décréter plus de soixante-dix nouveaux articles en vertu desquels, entre autres peines, les catholiques étaient privés du droit de pratiquer la médecine, d'exercer les fonctions de jurisconsultes, de juges, de secrétaires, d'officiers dans aucune cour ou corporation, d'administrateurs, d'exécuteurs testamentaires ou tuteurs, à présenter des sujets pour les bénéfices, les écoles, les hôpitaux. On multiplia les cas d'amendes ou de confiscation, déjà nombreux. Bien qu'il n'y eut que seize victimes qui subirent le supplice des traîtres, les prisons furent remplies. On y comptait 400 prêtres en 1622, et deux ans plus tard les missionnaires reçurent ordre de sortir du royaume sous peine de mort.

Jacques Ier, non seulement persécuta les catholiques, mais aussi les *non-conformistes* ou protestants qui refusaient de reconnaître l'Eglise officielle établie par Elisabeth. Ces dissidents, rejetant la hiérarchie épiscopale, n'admettaient que de simples prêtres ou ministres, d'où leur nom de *presbytériens*. Ils s'étaient développés en grand nombre en Ecosse; ils devaient devenir le parti dominant avec Cromwell. Déjà en Angleterre ils formaient un groupe considérable, qui prenait de jour en jour une plus grande importance. Certains d'entre eux allè-

rent chercher sur la terre étrangère une liberté qu'on leur refusait dans leur patrie.

Charles 1er succéda à son père Jacques 1er (1625). C'était un homme de caractère, aimant le bien et désireux de le faire ; mais, comme son père, il tendit à l'absolutisme religieux vis-à-vis des protestants et, vis-à-vis de la nation, à l'absolutisme politique, ce qui finit par le perdre.

Il eut le courage de braver les préjugés de ses coreligionnaires et de se montrer favorable aux catholiques. Le puritanisme, introduit dans le royaume sous le règne de Jacques 1er, avait fait de grands progrès depuis. Le sentiment public était très hostile au catholicisme, que l'on désignait maintenant sous le nom dédaigneux de papisme. Mais les puritains étaient à la fois ennemis du catholicisme, de l'autorité épiscopale anglicane et de l'autorité royale. La tentative de Laud, archevêque de Canterbury, d'appliquer, avec le concours du roi, l'uniformité du culte anglican à toute l'Angleterre et à l'Ecosse, souleva une formidable tempête. L'épiscopat écossais fut renversé et celui d'Angleterre livré aux attaques de tous les non-conformistes, les presbytériens, les puritains et une secte nouvelle appelée les Indépendants qui, eux, ne voulaient ni évêques, ni ministres, ni rois, mais rêvant d'une république démocratique, tendaient ouvertement à l'anéantissement de la royauté. Autour des sectes principales gravitaient une foule de petites sectes bizarres, mais non moins menaçantes, tels que les millénaires, les antimoniens, les anabaptistes, etc. C'est l'anarchie politique qui, grâce aux idées nouvelles, se développait en même temps que l'anarchie religieuse, qui allait sous Crom-

well renverser la monarchie, susciter de malheureuses guerres de religion, et aboutir à l'état presque désespéré du monde actuel, où toutes les doctrines les plus subversives ont libre cours.

Quand l'esprit humain rejette l'autorité de l'Eglise, il est exposé, livré à lui-même, à toutes les aventures politiques, sociales et religieuses.

Le Protecteur Cromwell et ses partisans, après l'exécution de Charles 1er, établirent la république en Angleterre. Ce fut en même temps le triomphe du puritanisme, l'anglicanisme étant rejeté à l'arrière-plan.

Cromwell fut une sorte de dictateur théocratique. Il accorda la liberté de conscience à toutes les sectes, excepté aux catholiques, qui eurent à subir de nouvelles épreuves. L'Irlande fut écrasée par les terribles "Côtes de fer" du Protecteur, dont le protestantisme fanatique couvrit l'île de ruines et de sang.

Lorsque Charles II remonta sur le trône en 1660, la Chambre des Communes rétablit la religion anglicane. Ce prince, dans les amertumes de l'exil, s'était convaincu que la royauté malheureuse n'avait pas de sujets plus fidèles que les catholiques. Son frère, le duc d'York, était lui-même revenu au catholicisme. Charles, élevé par une mère catholique, en protégea la religion. La masse protestante en fut blessée, surtout après l'incendie qui réduisit en cendres la ville de Londres (1666), et dont, malgré toute vraisemblance, les protestants accusèrent les catholiques. Bien que personnellement opposé, il ne put empêcher le parlement de voter l'acte du *test*, par lequel on abjurait le dogme de la transsubstantiation et obligeait les fonctionnaires et les membres du parlement à reconnaître par serment la

suprématie religieuse du roi et l'anglicanisme officiel. Ce bill, que Charles II avait eu la faiblesse de sanctionner, excluait de tout emploi, civil ou militaire, "tout individu qui refusait de prêter le serment d'allégeance et de suprématie et de recevoir la communion selon le rite de l'Église d'Angleterre". Le duc d'York se démit de ses fonctions d'amiral, avec le commandement suprême de la marine britannique, dont il avait porté la puissance à un haut degré de splendeur. Les conseillers catholiques du roi, les magistrats et nombre de fonctionnaires catholiques qui occupaient les plus hautes charges, pour éviter de prêter ce serment, résignèrent également leurs offices. Une forte amende était nommément imposée pour refus de la déclaration contre la transsubstantiation. Ce bill visait particulièrement les pairs catholiques, qui furent ainsi exclus de la Chambre Haute où ils siégeaient encore.

C'est sous le règne de Charles II qu'eut lieu un prétendu complot papiste, inventé de toutes pièces, et qui coûta l'emprisonnement et la vie à un grand nombre de catholiques; 30,000 furent expulsés de Londres et de ses environs[1].

---

[1] Titus Oates aventurier anglais, voyageant à l'étranger et dénué de ressources, feignit de se convertir au catholicisme, espérant se bien faire payer sa conversion. Les Jésuites de Saint-Omer lui donnèrent l'hospitalité, puis finalement furent obligés de le renvoyer. Revenu en Angleterre, il imagina la fameuse conspiration papiste. En 1678 il informe Charles II que les catholiques ont tramé contre sa vie un complot dont il donne les détails les plus circonstanciés. Ses dénonciations, accueillies sans contrôle, provoquent de violents mouvements populaires. Une foule de gens sont compromis, emprisonnés et massacrés. Lord Stafford et plusieurs catholiques éminents sont exécutés. Ce régime de terreur se prolongea jusqu'à 1680. On s'aperçut alors un peu tard que Titus Oates n'était qu'un imposteur. Il fut arrêté en 1684.

Le duc d'York (Jacques II), frère de Charles II, lui succéda sur le trône grâce au parti aristocratique, opposé au parti populaire. Il promit de respecter les libertés de la nation; mais, plus zélé, malheureusement, que prudent, il perdit tout par sa précipitation. Ne se rendant pas suffisamment compte de l'intolérance de son peuple, chez qui la haine et les préventions, fomentées depuis si longtemps et par tant de manœuvres, avaient pris de profondes racines, il ne sut pas assez le ménager. Au lieu d'amener lentement, doucement, les esprits à une tolérance mutuelle, il aggrava la situation par des mesures intempestives, qui nuisirent non seulement à la cause qu'il voulait servir, mais prépara sa propre déchéance et l'invasion de son gendre le prince d'Orange. L'acte du *Test* fut modifié de façon à permettre aux catholiques l'accès aux emplois publics. Le 20 juin 1685, Jacques envoya à Rome une ambassade dite d'obédience, solliciter du pape l'entrée de l'Angleterre et de l'Ecosse dans le giron de l'Eglise, ce qui accrut l'irritation populaire.

Le 27 avril 1688, il publia la "Déclaration d'Indulgence", qui proclamait la liberté religieuse pour tous indifféremment. Cet acte, bien que conforme à l'esprit de douceur du christianisme et si désirable pour un peuple libre, bien accueilli par les catholiques et les dissidents, ne contribua pas à apaiser les esprits, ayant été publié sans l'aveu des Chambres. Les évêques anglicans se recrièrent, d'autant plus que cet acte devait être lu dans les églises. Ils le censurèrent comme tendant à renverser l'Eglise nationale établie par la loi. Le primat de Canterbury et six de ses suffragants adressèrent des remontrances au roi. Ils furent arrê-

tés, jugés, acquittés et chaleureusement applaudis. Se sentant menacé de toute part, le roi dut faire des concessions, révoquer les ordonnances, les catholiques nommés aux emplois étant remplacés par des protestants. Ainsi, pour avoir voulu faire trop vite, Jacques II finit par compromettre à la fois la cause du catholicisme et ses propres intérêts comme souverain. Guillaume, secrètement sollicité par les ennemis du roi, suivi de 15,000 hommes, débarqua en Angleterre, où il fut rejoint par une grande partie de l'armée anglaise, et Jacques, abandonné de tous, même de sa sœur favorite, Anne, qu'il aimait tendrement, dans son extrême détresse, dut prendre la fuite.

La dynastie des Stuarts, rétablie en 1660, fut détronée de nouveau en 1688.

Le nouveau roi, Guillaume d'Orange, (Guillaume III de Hollande) publia l'*Acte de tolérance*, qui apportait quelque adoucissement à l'esprit de persécution dont l'Eglise établie faisait preuve à l'égard de tous les dissidents. Accusé de tiédeur envers les catholiques, il dut, par nécessité politique, sanctionner un nouveau bill du parlement, qui non seulement maintenait les anciens statuts, mais décrétait, de plus, que tout prêtre et tout jésuite, convaincu par un ou deux témoins assermentés d'avoir exercé des fonctions sacerdotales, était condamné à une prison perpétuelle. Tout individu né de parents papistes ne pouvait hériter d'aucun titre d'honneur ou de domaines seigneuriaux, recueillir de succession avant d'avoir prêté le serment du test. Les catholiques demeurèrent privés de leurs droits de citoyens, devenant, en vertu des dégradantes "lois pé-

nales", des étrangers et des proscrits dans leur propre pays. Un joug de fer continua à peser sur la malheureuse Irlande. Dépouillée de l'Acte d'Union du semblant d'autonomie qui lui restait, spoliée de ses libertés civiles, politiques et religieuses, elle fut dépossédée de son sol natal, qui devint la propriété des seigneurs protestants envahisseurs.

A Guillaume III succéda sa belle-sœur Anne, deuxième fille de Jacques II, qui fut proclamée reine en 1702 et qui mourut en 1714. Son règne fut l'âge d'or de la littérature anglaise, mais n'atténua en rien la haine qui s'acharnait contre la foi et le culte romain. La position des catholiques fut même l'objet de nouvelles mesures de rigueur par suite des tentatives de Jacques II et de son fils dit le Prétendant pour remonter sur le trône. On accusait les catholiques de favoriser ces efforts, d'ailleurs bien légitimes ; mais en ceci les catholiques n'étaient ni autrement ni plus coupables que les conservateurs au parlement et les anglicans dont un grand nombre ne cachaient pas leurs sympathies pour la cause jacobite. Anne souhaitait ardemment avoir pour héritière son frère Jacques III, qu'elle aimait d'une prédilection particulière. Mais Jacques était catholique et, à ce titre, il fut rejetté. On lui préféra un prince allemand, le Hanovrien George 1er, petit-fils de Jacques 1er par les femmes.

Si l'on excepte quelques mesures de circonstance, nous ne relevons pas, dans les règnes suivants, d'actes nouveaux comparables à ceux que nous avons vus. Il ne restait en effet plus de mesures nouvelles à prendre : tout semblait épuisé.

CONSEQUENCES DU PROTESTANTISME.

Nous avons vu dans les pages qui précèdent comment le protestantisme a pris naissance, par quels moyens il s'est implanté en divers pays et les perturbations religieuses, sociales et politiques qu'il a suscitées.

Nous savons maintenant que ce n'est pas par des motifs de persuasion, ni par des moyens de douceur ni par la lecture de la Bible interprétée par chaque fidèle que le protestantisme s'est propagé en Europe, mais plutôt par la contrainte et, au besoin, par les persécutions. Prétendre que le protestantisme est venu apporter au monde la liberté de conscience, est une plaisanterie que ne peuvent répéter que ceux qui ignorent l'histoire, ces prétendus libérateurs n'ayant tous été que des intolérants.

Voici ce qu'écrivait Luther à ce sujet en 1529: "Si nous en avons le pouvoir, il ne faut pas tolérer, dans le même Etat, des doctrines contraires; et pour éviter de plus grands maux, ceux mêmes qui ne croient pas doivent être contraints d'aller au prêche, d'entendre l'explication du Décalogue, et obéir au moins extérieurement[1]."

---

[1] Cité par Mgr Baudrillart: *L'Eglise, la Renaissance, le Protestantisme.*

Le protestant et rationaliste Jean-Jacques Rousseau dira plus tard dans son *Contrat Social*: "Que si quelqu'un, après avoir reconnu publiquement ces mêmes dogmes (les dogmes civils), se conduit comme ne les croyant pas, qu'il soit puni de mort; il a commis le plus grand des crimes; il a menti devant les lois." Aussi, a-t-on eu, peu après et comme conséquence logique, l'anarchie politique, le despotisme révolutionnaire en matière religieuse comme en matière civile.

La vérité nous force encore à avouer que le vol et le pillage gagnèrent plus d'une conscience en faveur de la Réforme. Les princes et les seigneurs embrassèrent et favorisèrent le culte nouveau par cupidité, pour s'enrichir des biens de l'Eglise, pour se soustraire à l'autorité spirituelle et devenir maîtres de la religion. Plusieurs recoururent à la violence et à la tyrannie pour l'établir dans leurs Etats. La vérité est que la plupart des pages de l'histoire moderne ne sont que le récit des guerres sanglantes suscitées par la passion religieuse, par le protestantisme. C'est en citant l'Ecriture que Luther et ses adhérents soulèvent les foules contre les riches et les grands seigneurs. C'est au nom de l'Ecriture que les paysans allemands révoltés prêchent le communisme et couvrent l'Allemagne de ruines. La Bible, au lieu d'être la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, a été une torche incendiaire qui a mis le feu dans tous les pays de l'Europe. Une expérience d'au-delà de trois siècles n'est-elle pas suffisante pour nous apprendre que la parole de Dieu, sans l'autorité de l'Eglise qui a reçu mission de l'inter-

prêter, n'est plus qu'une lettre morte ou une source de disputes interminables, de désordres et de révolutions[1] ?

La Réforme, en s'insurgeant contre l'infaillibilité de l'Eglise enseignante ou du Souverain Pontife et en plaçant cette infaillibilité dans la faible raison de chaque individu ou dans celle des souverains temporels, "a corrompu l'esprit", et introduit les maux dont le monde a soufferts et dont nous souffrons aujourd'hui, dans notre pays comme ailleurs, et dont il nous sera difficile de nous guérir.

Massillon, témoin des perturbations civiles et religieuses de son temps, pouvait bien dire que " les troubles de l'Eglise ne sont jamais loin de ceux de l'Etat ; qu'on ne respecte guère le joug des puissances quand on est parvenu à secouer le joug de la foi : et l'hérésie a beau

---

[1] D'après *Le Temps* du 3 mai 1915, un pasteur protestant, en vertu du principe du libre examen, de l'interprétation du texte divin au gré ou dans l'intérêt de chacun, a justifié la violation du territoire belge et tous les abominables attentats qui en furent la suite, par le texte suivant du *Deutéronome* (Chapitre II, vers. 23).

"J'envoyai des députés à Sihon (lisez le roi Albert) avec "des paroles de paix disant : permets que je passe par ton "pays et j'irai par les grands chemins sans me détourner ni "à droite ni à gauche

"Mais Sihon ne voulut pas nous laisser passer par son "pays, car l'Eternel avait endurci *son* esprit et raidi son "coeur.

"Sihon sortit donc contre nous avec tout son peuple et "nous le battîmes, lui, ses enfants, et tout son peuple. Et "nous primes toutes ses villes, et nous détruisîmes, à la façon "de l'interdit, toutes les villes où étaient les hommes et les "enfants et n'y laissâmes rien du reste."

Cette religion pathologique, ajoute *Le Temps*, a envahi toute l'Allemagne et les preuves en abondent. Dans chaque gare, dans chaque librairie, vous trouverez une collection de sermons et de discours dévoilant au mieux les symptômes de cette mentalité.

se laver de cet opprobe, elle a allumé le feu de la sédition; elle est née dans la révolte, elle a ébranlé les trônes et les empires; et partout, en formant des sectateurs, elle a formé des rebelles."

La conséquence nécessaire et néfaste du libre examen avait été prévue dès les temps de Luther. Avec Emset et Cochlaeus, Charles de Bodman écrivait: "Jusqu'où ira la doctrine luthérienne quant à l'interprétation et à l'autorité des Saintes Ecritures? Luther rejette tel ou tel livre, il le tient pour non apostolique, non authentique, et cela parce que son esprit ne le goûte pas[1]. Mais d'autres viendront après lui qui, dirigés par les mêmes principes, rejetteront à leur tour ce livre-ci, celui-là: et, à la fin, la Bible en son ensemble deviendra un vaste champ de doute et sera discuté comme tout autre ouvrage profane[2]." L'histoire a pleinement justifié ces appréhensions. Avec la raison individuelle ou l'examen privé, toutes les vérités chrétiennes disparaissent les unes après les autres, au point que l'Evangile est considéré comme un recueil de fictions ou de symboles par un grand nombre de protestants. Non seulement ils nient la divinité de Jésus-Christ, mais ils prétendent qu'il n'a jamais existé et qu'il n'est autre chose qu'un personnage allégorique ou fabuleux.

Casaubon, né en 1559, mort en 1614, bien que calviniste, dans son journal *Ephemerides Isaaci Casauboni,* dit ce qui suit à propos des divisions qui surgissaient déjà de son temps:

---

[1] Luther venait de rejeter l'épitre de saint Jacques, qui ruinait sa doctrine de la justification de la foi sans les oeuvres.

[2] Janssen, ibid., p. 211.

"Je vois les uns, sous prétexte d'antiquités, soutenir des erreurs grossières ; les autres, en voulant fuir des erreurs qu'ils croient nouvelles, inventer eux-mêmes des nouveautés ; et pour retrancher des abus, je les vois condamner et supprimer, de leur autorité privée, l'usage de beaucoup d'institutions des plus saintes, je le pense du moins. Enfin ces auteurs et chefs d'une réformation, à d'autres égards nécessaire, je les vois s'accorder si peu entre eux qu'ils sont l'un pour l'autre des loups dévorants."

En Allemagne, les excès où l'on s'emportait de part et d'autre décriaient la Réforme parmi les gens réfléchis et qu'aucun intérêt ne portait à favoriser.

Aussi, Erasme, que les adeptes de la nouvelle doctrine voulaient gagner, pouvait avec raison leur dire avec tous les catholiques : "Vous en appelez tous à la pure parole de Dieu, et vous croyez en être les interprètes véritables ? Accordez-vous donc entre vous avant de faire la loi au monde."

Les principes du protestantisme ne tardèrent donc pas à produire leurs conséquences. C'est en vain que Luther essaya de retenir les esprits sur la pente où il prétendait les arrêter. Le principe commun et fondamental qui a produit toutes les erreurs et les dissidences de la réforme, le rejet de la tradition, de l'infaillibilité de l'Eglise et des conciles, le refus au pape et aux évêques du droit de faire des décisions de foi, de prononcer avec autorité sur les questions de morale, de porter les lois de discipline, de publier aucun règlement qui put obliger la conscience, etc., devait conduire à la division toujours plus profonde

des esprits, au sujet des dogmes les plus importants, jusqu'à la négation du surnaturel, de la révélation tout entière, enfin jusqu'à l'indifférence la plus absolue. A force de subtiliser, on en vint à rejeter le caractère miraculeux des événements du récit biblique, à nier même leur réalité historique, dernière conséquence du principe qui permet à chacun le droit de déterminer sa croyance et d'interpréter la Bible d'après sa raison individuelle. Aussi, l'émiettement des sectes protestantes continue encore aujourd'hui et ne pourra jamais s'arrêter, en vertu du principe même qui commande la croyance.

"La religion protestante, écrivait un professeur protestant, est tout à fait dissoute par la multiplicité des confessions et des sectes qui se sont formées durant et après la réforme. Non seulement l'apparence extérieure de notre Eglise a subi des subdivisions innombrables, mais elle est même désunie et divisée intérieurement dans ses principes et dans ses *opinions*[1]."

La désunion des pasteurs, avoue l'un d'eux (Ludke) fait naître dans les têtes et dans les cœurs du peuple, la plus grande confusion. Ils entendent, ils lisent ; mais ils ne savent plus où ils sont, ni qui ils doivent croire, ni qui ils doivent suivre.

"Cette confusion et ce vague ne viennent pas de faiblesse d'esprit ou d'ignorance ; c'est une conséquence logique de la position prise par les adversaires de la foi. Tout entendement qui abandonne la voie de Dieu est condamné à se perdre dans les ténèbres de la mort. A peine l'homme se détache-t-il de ce centre de vie,

[1] Wette les *Protestants*, 1828.

qu'il se sent plongé au sein d'une atmosphère empoisonnée. Quand l'âme se soustrait aux lumières de la foi, la lueur de la raison elle-même s'affaiblit. Il n'y a plus rien de stable. Tout est désordre, hésitation, incertitude. La contradiction se fait jour dans tous les systèmes philosophiques formés par la science ennemie de Dieu ; et pour peu qu'on les approfondise, on y découvre à la base le doute et le scepticisme. C'est un châtiment providentiel. Qui nie l'ordre surnaturel, voit s'évanouir comme une ombre l'ordre naturel lui-même, sur lequel il prétend s'appuyer. Ce qui se passe dans l'âme des individus a lieu également dans la société, à mesure que diminue la croyance aux choses surnaturelles, on voit s'éteindre et se troubler la connaissance de la nature ; une affreuse obscurité envahit tous les horizons et pousse la société aux abîmes. Si les arguments qui prouvent la vérité de notre foi n'étaient pas irréfutables par eux-mêmes, il nous suffirait, pour embrasser cette vérité, de considérer l'effroyable désordre qui s'empare de l'intelligence dès qu'elle se détache de la foi[1]."

* * *

Ce désordre se traduisit d'abord en Angleterre par le scepticisme, puis en Allemagne par le rationalisme, qui ne reconnaît pas le surnaturel, le fait de la révélation, et qui va jusqu'à nier la négation radicale de tout christianisme et de toute théologie. C'est le protestantisme qui a introduit dans la société chrétienne le rationalisme, appelé parfois "un protestantisme sans Bible."

[1] P. Mir, *l'Accord de la Foi et de la Science.*

Ce fut vers le milieu du XVIe siècle que s'éleva en Angleterre un parti, né de la Réforme, qui se réclamait de la religion naturelle, indépendante de toute révélation. Quelques-uns de ces incrédules allèrent jusqu'à saper les bases mêmes de toute religion. Ils sont connus dans l'histoire sous le nom de déistes, dont les principaux adeptes furent Cherbury, Toland, Shaftesbury, Collins, Woolston, Tindal, Chubb et Bolingbroke, qui communiqua son esprit d'impiété à Voltaire. Tous ces hommes, sous une forme ou sous une autre, attaquèrent les Livres Saints et, en définitive, furent des apôtres d'irréligion. Tindal, d'après Voltaire, fut le plus ardent défenseur de la religion naturelle. Le sophiste français les connaissait bien, ces hommes, car ce fut dans leurs écrits, et en particulier dans les *Lettres sur l'histoire* de Bolingbroke, qu'il alla puiser à pleines mains ses objections railleuses contre la Bible et le Christianisme tout entier. Il répandit dans son pays cette vague d'incrédulité, le philosophisme du XVIIIe siècle, et dont les principaux représentants, Rousseau, d'Alembert, Diderot, Helvetius, d'Holbach, d'Argens, La Mettrie, Condorcet, menèrent une guerre ouverte contre Dieu et la Révélation, prêchant partout le matérialisme.

Les premiers germes du rationalisme allemand datent également de la Réforme. On s'efforça d'abord à faire croire que les dogmes chrétiens pouvaient être démontrés par la raison ; puis on vint à considérer comme vérités chrétiennes que celles que la raison pouvait comprendre, et, ainsi, peu à peu, on finit par ne plus guère parler de mystères et de dogmes pour ne s'en tenir qu'à un simple enseignement oral. J.-W. Hecker

publia en 1752 sa *Religion rationnelle*, édition germanisée des œuvres des incrédules de la Grande-Bretagne.

Ce fut surtout sous le règne de Frédéric II (1744-1797) que se développa l'irréligion en Allemagne. Ce prince, qui se donnait lui-même le titre de philosophe, favorisa l'incrédulité au détriment du Christianisme, qu'il avait en aversion, et la philosophie impie, ainsi encouragée, fit de rapides progrès.

Voici en quels termes un diplomate français décrit cette époque :

"M. Schultz, ministre à Gilsdolf, près de Berlin, chéri de ses paroissiens, a pendant dix ans prêché le matérialisme. Le haut clergé luthérien était ouvertement rationaliste. La prédication, dans les grandes villes, se réduisait à la morale, à l'humanité, au sentiment. Un conseiller supérieur du consistoire, Spalding, déclarait qu'il fallait supprimer de l'enseignement religieux les mystères et le surnaturel. Le fond de leurs croyances se ramenait au déisme anglais, traduit et commenté par l'auteur du *Dictionnaire philosophique* : "C'est Voltaire en rabat et en robe de pasteur", écrivait Forster. Plusieurs suivaient le maître jusqu'au bout, égayant leurs sermons par des sarcasmes. Frédéric les laissait dire, pourvu qu'ils louassent le roi et enseignassent l'obéissance aux sujets. Tout était calcul de sa part ; il y joignait la forfanterie du libertinage et le cynisme de l'impiété..... Le scepticisme du roi gagna les sujets, qui le traduisirent en actes. C'était le ton du bel air, tout le monde le prit à Berlin et se conduisit en conséquence. Le levain de licence et de sensualité, qui gâte toute la littérature du siècle, fermenta sans obstacle dans ces âmes encore grossières..... (La dé-

pravation) s'étala en un lourd dévergondage. Les employés, les gentilshommes, les femmes, se nourrissaient d'Holbach et de la Mettrie, prenant au sérieux leurs doctrines et les appliquant à la lettre..... Tel nous apparaît Berlin au temps de Frédéric[1]."

Christian Wolf, philosophe et mathématicien, né à Breslau en 1679, avait été un des premiers à traiter la religion au point de vue rationaliste. Il la simplifie, en élimine le surnaturel, n'accepte en fait de miracle et de révélation que ce que la raison peut comprendre, celle-ci devant suffire à tout sans la foi. La diffusion de ses doctrines affaiblit la constitution morale et religieuse de l'Allemagne, déjà ébranlée par la Réforme.

Mais c'est surtout Lessing, qui exerça une énorme influence sur la littérature de son pays. Cet écrivain avait beaucoup de goût, un style entraînant, une forme admirable. Il se fit lire des masses et contribua d'autant plus à répandre l'indifférence religieuse. Il traite l'Ecriture comme un document historique et purement humain. Son autorité était telle que ses affirmations furent regardées comme des axiomes par les rationalistes qui vinrent après lui.

"On pourrait dire dans un certain sens que Lessing a achevé ce que Luther avait commencé: il a conduit le protestantisme allemand jusqu'à son terme et a déterminé la crise dont nous sommes témoins aujourd'hui. Comme système régulier, comme parti arrêté, le protestantisme ne pouvait continuer d'exister plus longtemps dans la science ni dans la religion avec la liberté de penser illimitée qui se manifesta bientôt..... Depuis la

[1] Custine le fils, 1er avril 1792.

crise amenée dans la foi par Lessing, un christianisme interne et indéfini, une religion de sentiment purement individuel, a remplacé chez les protestants religieux l'ancien système devenu insoutenable..... On ne saurait nier que les ouvrages de Lessing n'aient produit dans l'Allemagne un effet désorganisateur[1]."

Eichhorn, professeur de langues orientales, Reimarus, Paulus, Bauer, Strauss, de Wette et autres savants allemands s'efforcèrent, chacun à sa manière, d'expliquer le sens des Ecritures comme avaient fait, de leur temps, les déistes anglais. Aux yeux de tous ces exégètes, et par la force même du principe du libre examen, la Bible devient un livre sans autorité, "un livre comme un autre", et le Christ, perdant également son caractère divin, ne devient *qu'un homme,* un grand moraliste, si l'on veut, mais rien de plus. Pour quelques-uns, l'existence même de Jésus devient problématique comme celle d'Hercule et de Linus. D'ailleurs tous ces critiques qui ne peuvent s'accorder entre eux ni avec eux-mêmes, se refutent, se combattent et se détruisent les uns les autres, réduisant ainsi à néant tout ce vaste système d'hypothèses artificiellement arrangé.

Le fruit de la critique évangélique, avoue l'un d'eux, (de Wette), c'est l'ignorance et l'impuissance. Du moins, pouvons-nous ajouter, elle donnait raison à l'Eglise, en montrant bien visiblement la nécessité d'une autorité infaillible établie par Jésus-Christ pour fixer le sens de l'Ecriture et mettre un terme à la licence des interprétations particulières.

---

[1] F. Schlegel, *Hist. de la litt. trad.* Duckett, t. II, p. 360-362.

Le malheur est que sous l'effet de ces désolantes doctrines, des millions d'âmes en Allemagne finirent par perdre toute notion de vie chrétienne pour en revenir aux mœurs du paganisme. A la place des vertus évangéliques, on a vu fleurir le froid scepticisme, un égoïsme hideux, un orgueil inconnu jusqu'ici, un mépris absolu des faibles, un esprit de domination allant jusqu'à enseigner que la force prime le droit. Cet enseignement, essentiellement antichrétien, nous a valu d'abord la guerre de 1870, puis celle de 1914, devenue mondiale, avec toutes ses horreurs, ses cruautés et sa barbarie.

De l'Allemagne, le mal s'étendit en Europe et en Amérique. Le principal propagateur du rationalisme en France fut Renan, qui alla chercher dans les ouvrages des incrédules allemands ses idées contre la Révélation. Comme eux, il rejette le miracle et publie sa scandaleuse *Vie de Jésus*.

La Russie, il est vrai, n'est pas un pays protestant, mais l'Eglise russe, depuis longtemps séparée de Rome, n'en recevait plus l'inspiration spirituelle. Son clergé, peu instruit, que l'Etat, comme dans les pays protestants, a toujours dominé, n'a jamais été en position d'élever le peuple à un haut degré de vie religieuse, de le préserver des doctrines nihilistes, destructives de sa paix et de son bonheur. C'est en vain qu'il essaya de lutter contre le tolstoïsme, dont les prétentieuses et subversives théories ont tant contribué à l'avénement du bolchévisme. Les paradoxes semés dans les nombreux livres de Tolstoï, esprit que nulle autorité religieuse n'empêchait de divaguer, ont fini par anéantir ce qui pouvait encore présenter de force morale dans cette Eglise mutilée de son pays, en même temps qu'ils

ont répandu dans toutes les classes, dans les hautes particulièrement, le mépris, la haine, la dérision de la religion révélée. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si la Russie subit actuellement le règne des antichrétiens, du pire esclavage politique et économique. L'Eglise russe, à l'intérieur du pays des Soviets, est en pleine décomposition. Les schismes se multiplient, les sectes pullulent, les popes s'insurgent contre les évêques et se soustraient à leur obéissance. Les fidèles n'ont plus de respect pour leurs prêtres. Pendant ce temps-là, le pouvoir résolument athée du jour reprend les vieilles traditions impériales, pour "étatiser" la religion, nationaliser les autels au profit de pasteurs bolchévisés.

Aujourd'hui, le monde entier est sombre de nuages et l'orage nous menace. L'humanité inquiète cherche la lumière parmi les ténèbres envahissantes. Le rationalisme, s'affublant du masque de la science, dédaigneux de la religion révélée, veut imposer au monde des dogmes démoralisateurs. Plus de métaphysique, plus d'au-delà. Les églises séparées de Rome sont non seulement impuissantes à soutenir la lutte, n'ayant pas les promesses de vie, mais elles-mêmes, sous l'empire du libre examen, du droit donné à chaque individu de se faire une religion d'après la Bible interprétée à sa guise, suivant la tournure de son esprit et de son caractère, se fractionnent à l'infini, rabaissent l'idéal religieux et ouvrent la porte à ce naturalisme, à ce matérialisme aujourd'hui si répandu.

En Angleterre les sectes dissidentes se multiplient également, comme si Jésus-Christ pouvait être divisé. Leur origine étant purement humaine, elles portent généralement le nom de l'homme qui les a fondées.

Sur l'état même de l'Eglise anglicane actuelle, nous empruntons à la "Documentation Catholique" du 18 octobre 1924, les passages suivants :

"Par le fait même de son principe fondamental, le droit au libre examen personnel, tout groupement de protestants est nécessairement instable. L'Eglise anglicane elle-même, si brillante en apparence, souffre de cette infirmité congénitale.

"Son lien le plus solide, son *Etablissement* ou reconnaissance officielle par l'Etat, n'a pu la soustraire aux oscillations doctrinales. Sans doute, le clergyman, en acceptant les émoluments de sa charge et en recevant les ordres de son évêque anglican, promet fidélité à la Bible, aux Trente-neuf articles et au *Prayer Book*, mais son assujettissement ne va pas loin.

"Le *Credo* anglican, dit le Dr Weston, bishop de Zanzibar, est à dessein tracé de manière à convenir au plus grand nombre possible d'Anglais. Il trace des limites, mais ces limites sont lâches.

"La doctrine anglicane n'est que le résultat d'un compromis.

"L'histoire confirme cette appréciation. Depuis que Henri VIII l'a séparée du Saint-Siège, l'Eglise d'Angleterre a été ballottée entre les partis qui ont prétendu lui imprimer successivement la marque de leurs idées. Sous Edouard VI, le calvinisme fut sur le point de prévaloir ; Elisabeth atténua légèrement les tendances radicales des Réformateurs ; sous Charles 1er et Charles II, les idées de Laud et des théologiens carolins, plus favorables aux usages liturgiques, dominèrent ; la doctrine qui en est résultée est un compromis entre ces tendances si divergentes.

"Ainsi s'est-il formé dans le sein de l'Eglise établie trois courants d'idées, entre lesquels se partagent les esprits : *High Church*, ou la Haute Eglise, qui tend vers les usages liturgiques d'Occident ; *Low Church* ou la Basse Eglise, tournée vers le protestantisme d'autrefois, sectaire et indépendant ; *Broad Church*, ou l'Eglise large, qui témoigne de l'électisme le plus large et manifeste la tolérance la plus accueillante à toutes manières de penser ou de nier. Cette dernière disposition d'esprit est très répandue parmi les scholars ou hommes d'études ou même dans le haut clergé. Les premiers ministres, qui disposent de la nomination des évêques, montrent une fâcheuse inclination à choisir ces grands dignitaires parmi les éléments Low Church ou Broad Church ou même modernistes.

"Avec ces données générales, on n'a pas de peine à comprendre que l'Eglise anglicane soit devenue une vraie Babel au point de vue doctrinal. Beaucoup d'esprits s'en rendent compte ; ceux qui en souffrent sont le petit nombre. Car — et c'est une observation d'importance capitale si l'on veut comprendre quelque chose à l'état d'esprit de nos voisins — les Anglais ne sont guère choqués par le caractère illogique de leur position doctrinale ; pour eux, le dogme n'a qu'une importance très relative."

* * *

Les Américains étaient autrefois un peuple religieux ; aujourd'hui, ils ne le sont plus. Les temples sont de moins en moins fréquentés, et le danger est de les voir complètement vides et la religion mise au rancart comme une chose inutile dans la vie. Soixante pour cent environ des habitants de la République n'ont au-

cune croyance précise. Au plus, tout se borne à de simples opinions religieuses, indépendantes de tout magistère, soustraites à toute direction. Et il ne peut en être autrement de tous ces systèmes plus ou moins chrétiens, qui n'ont pas pour fondement, comme le culte catholique, une autorité divinement constituée. Tout système religieux fondé sur l'exclusion de l'autorité, renferme en son sein l'athéïsme, et l'enfante tôt ou tard, dit Lamenais dans *L'Essai*.

—"Ce dont le protestantisme a le plus grand besoin actuellement, déclare M. Henry Dowding, protestant américain, c'est un centre, une autorité supérieure, car nous avons appris à nos dépens que nulle association ne peut durer si elle n'a pas une tête. Notre protestantisme s'est divisé en une multitude de camps opposés. Chacun d'entre eux se fait à lui-même sa croyance et sa loi. Chacun d'entre eux décide à sa façon de l'interprétation de la Bible. La grosse malédiction, qui pèse sur l'église protestante du XXe siècle, provient de la libre interprétation de la Bible. Il nous manque l'unité dans la prédication et l'explication des vérités divines. Nous sommes tombés si bas que l'on en arrive à nier la divinité du Christ et que l'on enlève à sa parole son sens surnaturel. Un sol ferme sur lequel on puisse bâtir une Eglise capable de porter secours au monde et de sauver l'humanité nous manque."

Dans les premières semaines de l'année 1924, les échos d'une controverse qui agitait depuis plusieurs mois différentes sectes des Etats-Unis, parvenaient jusqu'à nous. Il s'agissait de savoir qui avait raison, des "fondamentalistes" et des "modernistes".

On rapportait qu'un "évêque" épiscopalien d'Arkansas, qui s'était dénommé lui-même "évêque" des bolchévistes et des athées, prétendait, à l'exemple des rationalistes d'outre-mer, que le Sauveur des hommes est un mythe, et que tous les épisodes de sa vie terrestre et de sa mort étaient purement fictifs, que la Trinité même n'existait que dans l'imagination des chrétiens orthodoxes. Un journal du temps[1], qui rapportait ces faits, disait à ce sujet:

"Voilà où vont ces soi-disant chrétiens. Ils ne se rendent même pas compte de l'illogisme qu'il y a à se dire chrétiens, ministres d'une religion chrétienne et à nier l'existence du Christ. Ou plutôt, ils sont logiques jusqu'au bout, jusqu'à l'absurde. Si la croyance est affaire individuelle, si chacun est libre d'en prendre et d'en laisser, plus on fait acte de négation, plus on érige le doute en système, et plus on se montre parfait adepte du libre examen.

"L'antinomie du titre d'évêque d'une religion (mais est-ce encore une religion?) chrétienne avec la négation du Christ et de la Trinité, ne fait que mieux ressortir les conséquences d'un principe erronné. L'on parle de l'union des églises, mais avec le libre examen comme règle fondamentale, l'union sera impossible parce qu'elle est irréalisable entre les membres d'une même secte. L'union qui existe est toute superficielle quand elle n'est pas factice. Les sectes chrétiennes ont si peu de commun avec la primitive société des chrétiens, qu'on ne peut espérer les voir former un seul troupeau. Elles sont un assemblage sans cohé-

[1] *L'Événement*, 19 février 1924.

sion possible, sans autre lien qu'une certaine philanthropie tout humanitaire ; mais leur société est de moins en moins chrétienne, puisque, nous le voyons, des chefs éminents parmi ceux qui ont le moins dévié (puisqu'ils ont conservé le simulacre du sacerdoce véritable, du sacrifice, du baptême) nient les dogmes les plus essentiels, la révélation, la divinité. Faut-il s'étonner, dès lors, que la tendance du troupeau que guident ces pasteurs, soit toute vers le bien-être matériel et un paganisme de fait? que la morale soit un mot vide de sens ; les cérémonies, de simples réunions à la fois sociales et spectaculaires? Le libre examen exercé jusqu'au bout ne peut aboutir à d'autre résultat qu'à la négation de tout surnaturel[1]."

A part le fait de la diffusion du rationalisme parmi les masses aux Etats-Unis, il y a encore celui de la séparation complète de l'éducation d'avec la religion, que l'on peut invoquer comme une des causes de la perte de toute croyance positive religieuse chez une si grande partie de la population : depuis plus de 70 ans, la majorité des enfants a été élevée dans les écoles d'où la religion était exclue. L'expérience démontre que l'école publique d'où l'enseignement religieux est banni, conduit à l'indifférence, quand ce n'est pas à l'athéïsme, et on ne peut nier aujourd'hui que l'école aux Etats-Unis a produit des générations d'indifférents et d'athées.

[1] Il y a une couple d'années, un évêque épiscopalien, l'évêque Kinsman, de l'Etat du Delaware, ne pouvant plus se résigner aux variations multiples qu'on faisait subir au credo de sa secte, ne pouvant plus supporter les contradictions que l'on tolérait parce que l'autorité ne pouvait pas imposer la vérité, s'est volontairement démis de ses fonctions, a abjuré le protestantisme et s'est converti au catholicisme.

Le professeur Hartmann, de l'Université de Chicago, qui a fait une enquête spéciale sur la matière, avoue que 80 pour cent des élèves venus récemment des écoles publiques, dans divers collèges de la République, ont abandonné le christianisme, ne croient plus en la prière, ne croient pas à la nécessité de tenir compte de Dieu dans la pratique quotidienne de leur vie.

S'il en est ainsi de ceux qui quittent les écoles publiques pour entrer dans les collèges, il est vraisemblable de croire que la même proportion existe chez ceux qui sont entrés dans la vie ordinaire, au lieu d'entrer dans les collèges. Et en quittant l'école, si l'enfant ne connaît pas sa religion pour l'aimer et le respecter, il est fort douteux qu'il l'apprenne jamais, emporté qu'il sera alors dans le tourbillon des affaires matérielles.

Voici, toutefois, qui est plus grave. Un pasteur presbytérien, dans un discours prononcé devant l'Association Ministérielle de Philadelphie en janvier 1922, affirmait que "l'enseignement rationaliste et athée de plusieurs professeurs dans les collèges américains de garçons et de filles arrachait à des milliers de jeunes gens la foi chrétienne qu'ils avaient puisée dans la famille." Il faisait cette déclaration en commentant le fait scandaleux que dans un collège américain pour les jeunes filles, un professeur ayant posé la question à ses élèves, s'était déclaré satisfait quand le résultat du vote lui eût démontré que le "nommé Dieu" n'existait pas. Un autre membre de cette même assemblée de ministres regrettait d'avoir à avouer que l'athéisme s'était introduit aussi dans les universités et les collèges confessionnels tenus par des protestants. M. William Jennings Bryan,

parlant devant une organisation protestante de la capitale américaine, le 3 novembre 1920, avait déjà avoué que dans les collèges et les universités des États-Unis, on enseignait l'agnostisme et le scepticisme sous forme de philosophie.

"Nous avons permis à la mentalité en matière de religion d'aller trop loin, dit M. Bryan. Nos universités et nos collèges enseignent l'agnosticisme et le scepticisme sous forme de philosophie, et l'esprit de nos jeunes gens et de nos jeunes filles est corrompu."

M. Bryan demanda la prohibition de tout enseignement philosophique non conforme avec la doctrine du christianisme.

Quand on apprend aux jeunes gens à vivre comme si Dieu n'existait pas, comme s'il n'y avait pas de devoirs surnaturels à remplir, comme si la vie présente était la seule fin de l'homme, l'intérêt seul devant être le mobile de toutes nos actions, il n'y a pas lieu de s'étonner si la criminalité augmente, si la démoralisation se propage et se manifeste par des crimes dont le récit révolte autant qu'il inquiète, et si le divorce prend les proportions d'un fléau national, indice infaillible d'une décadence morale qui constitue un danger pour les éléments sains de la vie américaine. Les foyers des conjoints sont non seulement brisés, les familles dispersées, de pauvres enfants traînant une vie malheureuse, mais il fait que les personnes qui n'ont pas encore contracté mariage n'attachent aucune importance au lien conjugal, que l'autorité publique, le sentiment du devoir, le patriotisme, les institutions qui sont le fondement de la liberté, la civilisation même, en sont fatalement affaiblis. La méconnaissance du

surnaturel, dans l'ordre social, ne peut mener qu'à la révolution, à l'anarchie, à la ruine, et voilà le danger qui menace aujourd'hui ce grand pays, malgré sa culture intense et sa brillante prospérité.

Effrayés des maux causés par suite de l'absence de l'enseignement religieux dans les écoles de l'Etat, et de la criminalité qui augmente chaque année chez la jeune génération ainsi élevée dans une ignorance religieuse complète, trois mille femmes catholiques, faisant partie d'une Association d'institutrices, se réunissaient en février 1924, à l'hôtel Astor, à New-York, sous la présidence de l'archevêque de New-York, Mgr Hayes. Etaient aussi présents à cette assemblée le grand rabin Sola-Pool, le docteur Howlett, ministre protestant, et autres personnes de diverses croyances. Les orateurs catholiques et protestants insistèrent sur l'urgence de remédier au mal en donnant aux enfants un sérieux enseignement religieux, conforme au culte que professent leurs parents. Tous étaient convaincus que l'"éducation religieuse des enfants des Etats-Unis est d'une suprême importance."

"Le système d'éducation en ce pays (Etats-Unis), système qui exclut tout enseignement moral et fait des générations d'athées, est responsable de notre terrible record de crime." Nous voyons cette affirmation dans une publication américaine, "The Presbyterian" de Philadelphie, qui, au cours d'un éditorial, s'exprime ainsi :

"L'affaire Leopold-Loeb trouve son explication dans rien moins que la nature diabolique. Qu'est-ce qui l'a causée ? C'est en grande partie le résultat de l'éducation païenne qui a cours de nos jours. Ces jeunes gens

ont atteint un haut degré de savoir par l'enseignement et formation caractéristique de cette nation et civilisation. Des millions de dollars ont été placés dans le développement de cet enseignement. Sa principale distinction est son antagonisme à la Bible dans ses enseignements au sujet de Dieu et l'homme, le péché et le salut. Il a travaillé fort pour détruire dans l'esprit des hommes la crainte de Dieu comme le Souverain Créateur direct et soutien de toutes choses, comme le grand Juge de toute la terre, qui demandera compte à chaque homme, et il étouffe la foi dans la grande félicité éternelle révélée du ciel pour les hommes déchus et souffrants. Ce type d'enseignement et d'éducation trouve sa voie dans presque toutes nos institutions d'enseignement en nos temps, même dans les séminaires théologiques qui s'appellent chrétiens."

Le "*Literary Digest*", du mois de mars 1924, proclamait en termes très nets la fausseté du système:

"Notre système scolaire est faux. Parce qu'il écarte de l'enfance l'idée de Dieu il lui enlève un appui pour la formation de sa conscience. C'est à cette cause que les hommes sérieux attribuent le nombre croissant des jeunes criminels. Quatre-vingt pour cent des criminels ont à peine vingt-cinq ans".

Sans l'enseignement moral basé sur le dogme, la criminalité ne sera jamais combattue d'une façon efficace. Comme l'affirme un magistrat, le juge Talley, "les Etats-Unis sont, en ce moment, un des pays du monde où la criminalité atteint le chiffre le plus élevé. Ni l'éducation familiale, ni la discipline scolaire n'ont arrêté le mal; seule l'influence de la religion peut l'enrayer. Des sommes énormes sont dé-

pensées par l'État pour donner aux enfants une instruction supérieure, mais les non-catholiques commencent à découvrir la nécessité de ce que l'Eglise catholique a de tout temps pratiqué: qu'il est urgent de donner à l'enseignement religieux la place qui lui est due dans l'éducation des enfants".

Les vrais idéals américains, particulièrement ceux de l'éducation, de la philosophie et de l'amour de la patrie, la véritable civilisation, le respect de l'autorité, ne sont nulle part mieux sauvegardés que dans l'Eglise catholique.

* * *

La Réforme, en débridant le moi humain dans l'ordre spirituel et religieux, en soumettant toutes les questions au libre examen, n'est pas peu responsable de l'évolution si considérable que l'individualisme est est en train de faire subir à nos mœurs, telles que, par exemple, les revendications de certaines féministes d'aujourd'hui, qui demandent l'égalité de traitement en toutes choses pour la femme et pour l'homme, qui se croient en droit d'exercer certains états de vie jusqu'ici réservés à l'homme. S'occuper de services sociaux, faire œuvre de dévouement et d'éducation pratique, d'assistance à l'enseignement et de protection des ouvrières, sauvegarder la sainteté du foyer, c'est bon, très louable, et cela convient mieux à la femme que le mouvement féministe à outrance, que le rôle de militante agressive dans le domaine politique. Avant la guerre, le mouvement féministe en Angleterre, passé à l'état de crise, avait donné lieu à des émeutes.

C'est un mal qui, heureusement, ne se voit guère encore chez les peuples latins car, outre l'influence religieuse, le génie latin, qui est tout harmonie, mesure et proportion, ne se prête guère à l'idée de voir la femme fréquenter les réunions publiques, monter sur les estrades pour haranguer les foules, réclamer le droit de siéger au parlement, où elle ne peut que se dépoétiser, où elle se trouve même absolument déplacée. L'arène politique, avec ses luttes et ses occupations, constitue, on ne peut le nier, un milieu où la femme ne peut que perdre le prestige délicat dont elle jouit, la haute estime qui l'entoure. Elle se trouve mieux et plus utile au foyer que dans les Chambres délibératives. Négliger ses devoirs domestiques au profit même des questions publiques serait manquer à ses devoirs. Le foyer est avant tout son véritable domaine. Son sexe même, on l'a dit et on ne peut trop le répéter, son sexe même où vibrent les plus généreux instincts de notre nature, et où s'incarnent la douceur aimable et la bonté pacifiante, l'éloigne des querelles de la tribune et du tumulte de la place publique. Interdire aux femmes l'accès aux urnes serait peut-être user de rigueur, quoi qu'il soit pour le moins douteux que les femmes électrices ou candidates apportent une amélioration au ton général de la politique. D'ailleurs ce n'est pas par le suffrage universel égal que nous ramenerons l'âge d'or sur la terre; élire des délégués dont va dépendre le sort d'une nation, des sages capables de gouverner.... les autres, en additionnant des votes sans tenir compte de la compétence des votants, suivant l'expression de Ruskin,

du citoyen qui a des responsabilités du citoyen qui n'en a pas, pouvons-nous ajouter, n'est pas le moyen d'obtenir le résultat cherché.

Le suffrage féminin qui, du reste, n'est demandé que par une minorité de femmes, ne peut donc que distraire la femme de ses premiers devoirs, troubler l'ordre de la famille. Elle doit s'interdire l'exercice des professions que la nature réserve à l'homme. Son vrai rôle est de collaborer avec l'homme, non à rivaliser avec lui, encore moins à le supplanter. Son admission à toutes les professions libérales sans distinction, son intrusion dans le domaine politique, en un mot le partage égal de la tâche virile, est en contradiction avec la nature, qui a établi l'inégalité des sexes. Ce qu'il importe d'abord pour le plus grand bien de l'ordre social, de la famille, de la patrie, c'est de ne pas détourner la femme de sa vraie vocation, sa vocation maternelle.

Quoique la femme soit faite pour être mère plutôt que savante, il est assurément à désirer qu'elle soit instruite, qu'elle ait même une culture supérieure, bien que différente, à certains égards, de celle que l'homme s'accorde généralement.

Une épouse instruite, solidement, supérieurement instruite, possédant une notion plus exacte des choses, est mieux préparée à remplir tous ses devoirs, à être la véritable compagne de son mari, la mère prévoyante, éclairée et dévouée à ses enfants.

* * *

Nous avons vu que la destruction sous Henri VIII

des abbayes et des fondations pieuses pour les pauvres, la mise en vente sous Edouard VI des biens des confréries ou ghildes, avait fini par désorganiser le travail et créé une foule de mendiants qui se répandit par tout le pays. Le fait est que c'est de la destruction des monastères que date le paupérisme en Angleterre, état de pauvreté créé par le manque de sécurité et d'associations de secours.

"Tous les monastères étaient, à proprement parler, de grands hospices, dont la plupart étaient obligés d'entretenir tous les jours un certain nombre de pauvres. Il y avait également des maisons qui donnaient l'hospitalité à presque tous les voyageurs. La noblesse elle-même, lorsqu'elle était en voyage, allait dîner dans un couvent, loger dans un autre, et ne s'arrêtait jamais, ou bien rarement, dans les auberges. Au moyen de bourses, les nobles et les bourgeois trouvaient un asile dans ces maisons non seulement pour leurs vieux serviteurs, mais même pour leurs propres enfants, ou pour des amis tombés dans l'indigence[1]."

Un monastère, on l'a dit et on ne saurait trop insister sur ce fait, était dans une contrée un centre auquel venaient aboutir tous ceux qui avaient besoin de secours, de conseils ou de protection; il renfermait un corps d'hommes et de femmes qui n'avaient jamais à penser à eux-mêmes, qui possédaient la sagesse nécessaire pour guider les gens sans expérience, et assez de richesses pour venir au secours de ceux qui étaient dans le besoin.

Le paupérisme est un fléau que l'Angleterre n'avait jamais connu avant la Réforme. Au moyen-âge, le

1. Tanner.

régime corporatif répondait d'une manière admirable aux besoins et aux conditions du temps. Par les associations corporatives appelées les ghildes, l'artisan n'avait à craindre ni la violence ni l'oppression; ces institutions lui assuraient la liberté la plus complète en même temps que la sécurité et le bien-être. Les ghildes sont bien un produit du milieu social où elles se sont développées. Elles avaient un caractère à la fois religieux, familial et industriel. Une solidarité étroite en unissait les différents membres. Les ouvriers, par leurs représentants, coopéraient avec les patrons au règlement de toutes les questions affectant leur association, salaires, règlements d'atelier, d'apprentissage, etc.

Ces associations, jusqu'ici indépendantes de l'autorité civile, vont maintenant avoir à lutter contre l'absolutisme politique, introduit par la Réforme. Le pouvoir royal se met à intervenir par des lois vexatoires contre le régime, visant moins le droit d'association que l'association elle-même, qu'il ne veut plus voir se dresser devant lui, et qui seule est capable de sauvegarder les droits des travailleurs, tant ouvriers que patrons.

Après la Réforme, sous Edouard VI, les biens des corporations furent confisqués, vendus, et on imposa aux associations elles-mêmes des charges tellement onéreuses que les ouvriers préférèrent les abandonner plutôt que de subir ces impôts ruineux.

Elisabeth et ses successeurs vont jusqu'à proscrire le droit lui-même d'association. Non seulement on abolit les associations existantes, mais on interdit les associations nouvelles sous les peines les plus sévères,

telles que la marque au fer, la mutilation d'une oreille. A partir d'Elisabeth et sous le règne des Hanovriens, une odieuse tyrannie pesa lourdement sur la classe ouvrière. Le nouveau régime, le régime individualiste du travail, va faire de l'ouvrier un être isolé, sans soutien, vivant au jour le jour, jamais sûr du lendemain. L'insuffisance du salaire va l'obliger à jeter à l'usine sa femme et ses enfants, qui ne connaîtront plus les bonnes et saines joies de la famille. Le régime individualiste du travail va créer une quantité de pauvres, d'autant plus malheureux qu'on leur a déjà enlevé tous les moyens efficaces d'être secourus.

L'abolition des ghildes porta encore une atteinte directe et des plus fâcheuses à la condition des ouvriers, et dont la conséquence ne peut être mise qu'au compte de la Réforme.

"Sous le régime du moyen-âge, dit Howel, les artisans les plus pauvres étaient soutenus par leurs ghildes respectives avec des fonds provenant de dons ou autres sources ; on leur partageait le produit des legs de propriétés faits par des confrères décédés, ou des dons volontaires faits par les membres les plus riches de leur vivant même. Les donations et les legs étaient fréquents en ces temps éloignés ; les établissements religieux n'étaient pas les seuls à en recevoir et les ghildes des métiers, elles aussi, avaient leur part de ces largesses. Ce mode de secours se trouva, par suite de la Réforme et des confiscations qui suivirent, presque complètement supprimé ou réduit dans de telles

proportions qu'il fallut recourir à d'autres moyens [1] ".

Les autres moyens, l'Angleterre catholique les avait bien connus, mais ils avaient disparu en même temps que la suppression des couvents, des monastères et des autres institutions religieuses de l'Eglise romaine, qui dispensaient tous les secours aux indigents. La Réforme ayant mis fin à ce système, on y pourvoit par l'établissement des Lois des Pauvres (Poor Laws), stérile invention qui éteint la charité.

"Qui ne connaît l'histoire lamentable de cette organisation nouvelle de la charité, écrit un commentateur, l'effet des *Poor Laws,* créatrices de cet épouvantable paupérisme qui, à partir de leur établissement devint la plus épouvantable plaie sociale de l'Angleterre protestante. De cette plaie terrible née de la Réforme, la Réforme supporte justement la responsabilité.

"En supprimant l'ancien régime du travail, la Réforme avait donc doublement frappé la classe ouvrière puisqu'elle lui avait enlevé tout moyen de défendre ses droits, et l'avait privée en plus de toutes les garanties que le régime catholique du moyen-âge lui assurait contre les atteintes de la vieillesse, du chômage, de la maladie, de la misère, en un mot, sous toutes ses formes. La condition des ouvriers en Angleterre devint, de ce fait même épouvantable[2]".

Ce n'est qu'après deux siècles de lutte, que l'histoire a appelé *"l'ère de fer"*, que les travailleurs anglais parvinrent à se libérer. Et encore y réussirent-ils que

---

1. V. Howel: *Le Passé et l'Avenir des Trade-Unions.* Trad. Charles Le Cour Grandmaison. p. 16 et p. 18.
2. Gustave de Lamarzelle, ouv. cité

grâce au mouvement qui amena l'affranchissement de la classe ouvrière, et à la tête duquel se trouva un groupe de jeunes gens remplis d'admiration pour les anciennes institutions ouvrières, sociales et religieuses de leur pays. Ils les avaient étudiées dans l'histoire et les vieilles chartes avec un vif sentiment de fierté patriotique. Ces jeunes gens formaient partie de cette élite d'esprits sincères et profondément chrétien dont parle Disraeli dans ses romans de *Sybill* et *Coningsby*, et dont Puisey était le chef. Plusieurs d'entre eux finirent par revenir au catholicisme.

Aujourd'hui les travailleurs anglais ayant conquis le droit de s'associer ou plutôt de se coaliser, forment de puissantes organisations ouvrières. De leur côté, les patrons s'unissent. Mais, au lieu de coopérer ensemble dans un but d'intérêt commun, comme aux siècles passés, au lieu de l'union entre le travail et le capital, on a la division, au lieu de la paix, l'antagonisme des classes, la guerre sociale. "C'est une faute complète, pour les membres des Unions, de conclure des accords avec les patrons; le but des Unions est de faire la guerre de classes [1] ". C'est l'anarchie dans le régime du travail, l'absolutisme collectiviste, qui se dresse comme une menace devant la société actuelle. Ce qui manque aux ouvriers comme aux patrons, c'est l'oubli des vieilles traditions nationales, l'esprit chrétien, le sens de la justice et de la charité, le respect du droit des autres, autant de traits qui distinguaient les associés du moyen-âge qui, par l'idée qui les animait, l'idée vivante et agissante du devoir, ont tant contribué au progrès social et matériel de leur temps.

1. *The Industrial Unionisme*, septembre 1910.

* * *

Nous avons déjà dit que Luther, en brisant l'unité chrétienne, a entraîné, par voie de conséquence, la destruction à la fois de la religion commune, de la communauté de conscience et de morale des peuples chrétiens en même temps que l'autorité propre à en assurer le maintien. Mais il y avait alors d'autres peuples à convertir, à civiliser. La mission de l'Eglise était d'étendre le règne de Dieu sur la terre, la foi chrétienne, de réunir toutes les nations dans un intérêt commun de justice et de charité. La rébellion de Luther a non seulement eu pour effet de diviser les chrétiens entre eux, mais d'empêcher l'Eglise d'exercer dans les conditions les plus favorables son action bienfaisante et civilisatrice chez les peuples encore en dehors de son influence. Cette division des chrétiens ne pouvait qu'amoindrir l'autorité de l'Eglise aux yeux des infidèles, et la priver d'une plus grande abondance de ressources matérielles nécessaires, alors comme aujourd'hui, à l'œuvre de la civilisation et de la prédication évangélique.

Au moyen-âge tout le système politique reposait sur le *droit,* droit à la justice pour tous les peuples, tel que le concevait le Christianisme, avec une garantie, une autorité capable de la faire respecter. Par les traités de Westphalie (1648) destinés à résoudre toutes les contestations politiques et religieuses provoquées par la Réforme, ce système a été remplacé par celui fondé sur les *forces* des Etats, devant toujours se neutraliser, ce que l'on a appelé depuis la balance politique des Etats, l'Equilibre européen, en vertu duquel

aucun Etat ne devait chercher à acquérir sur les autres une prépondérance marquée, à s'agrandir aux dépens de rivaux plus faibles, principe que chaque Etat a eu soin de rejeter ou d'invoquer chaque fois que son intérêt le demandait. En vérité, ce principe de l'équilibre européen a servi de prétexte a plus d'une guerre inique, et on s'en est servi pour justifier les actes les plus injustes de l'histoire, le partage de la Pologne, par exemple. Ce que nous avons vu triompher en vertu de ce principe d'équilibre, ça été le droit du plus fort. Les Etats de l'Europe n'étant plus liés par l'intérêt commun de la Chrétienté, chacun d'eux ne connut plus que son droit individuel, ou plutôt son intérêt particulier, sans tenir compte du reste, morale, justice, droit des autres.

Par la Réforme également, les traités de Westphalie consacraient, comme nous l'avons vu dans les pages précédentes, l'absolutisme dans chaque Etat sur tout, même sur la religion.

Avec la Réforme a disparu la conscience commune, la morale commune, aux individus comme aux collectivités, enfin tous les éléments d'ordre et d'harmonie qui avaient rendu viable la société internationale fondée par le Christianisme.

Et ainsi l'anarchie religieuse nous a conduits des traités de Westphalie à nos jours, à l'anarchie dans la société internationale moderne, avec des Etats, tel l'Allemagne, aspirant à la domination universelle sur le monde entier par n'importe quels moyens, sans se préoccuper de la morale.

RETOUR A L'UNITE

Je ne crois pas nécessaire de faire remarquer que, dans cette étude sur la Réforme, il n'est et ne peut être question que de la doctrine.

Si le principe du libre examen, qui est à la base de toutes les sectes protestantes, est antichrétien de sa nature, l'on voit, surtout dans l'anglicanisme et autres communions anglaises, des protestants qui non seulement croient à la divinité du Christ et à l'origine inspirée des Livres Saints, mais dont la bonne foi et la droiture d'esprit ne peuvent être pour un instant mises en doute.

Il n'est pas même rare de rencontrer dans tous les pays gagnés à l'hérésie ou au schisme, nombre d'âmes simples et droites qui, bien que ne connaissant qu'imparfaitement la vérité chrétienne, attendent leur salut du Christ, prêtes à croire et à pratiquer tout ce qu'il veut qu'on croit et qu'on fasse, et qui mènent une vie absolument chrétienne, qui fondent des œuvres de charité et de dévouement vraiment admirables.

Que de fois, nous-mêmes, dans le milieu où nous vivons, avons été témoin d'exemples assurément édifiants de vertus publiques et privées de la part de nos concitoyens protestants. Ces frères séparés, dans l'orientation de leur vie, s'inspirent plutôt des principes qui leur sont communs avec nous, que partageaient leurs ancêtres dans la foi, mais que les chefs de la Réforme ont rejetés. Aussi, par une heureuse inconséquence, contrairement au libre examen et à la libre interprétation de la Bible, s'efforcent-ils d'ac-

quérir pour eux-mêmes et de faire donner à leurs enfants, par voie d'autorité, par leurs pasteurs, une formation profondément chrétienne, source de ces vertus et de ces œuvres que nous admirons chez eux. Ils se trouvent, dit le cardinal Vaughan, hors de l'unité de l'Eglise, sans qu'il y ait aucune faute de leur part. Ils sont là où ils sont, parce qu'ils ont été déshérités. Ils ont été élevés dans une atmosphère de préjugés traditionnels contre l'Eglise de Rome. Par un désir implicite et à leur insu, pouvons-nous ajouter, ils appartiennent à l'Eglise catholique.

"Gardons-nous d'ailleurs de sembler vouloir faire entendre que les chefs de la Réforme avaient rejeté la vérité chrétienne dans sa totalité. Rien n'est plus faux. Ils avaient gardé notamment la foi en la divinité du Christ et la foi en la révélation divine des Livres Saints. Mais aujourd'hui, les néo-protestants, dont le nombre croît chaque jour dans les régions conquises par la Réforme, nient formellement ces deux dogmes chrétiens et soutiennent qu'eux seuls restent les vrais protestants parce que, seuls, ils poussent jusqu'à ses ultimes conséquences le principe du Libre examen.

"Le dogme, le seul dogme du protestantisme, le principe du Libre examen, conduit, en effet, d'étape en étape, fatalement, logiquement, au rationalisme, à la souveraineté, à l'autonomie de la raison humaine. Le principe du Libre examen finit donc par abattre la divinité du Christ comme celle des Livres Saints qui nous l'enseignent, et chassent ainsi du protestantisme ces protestants chrétiens dont nous devons admirer la foi et les œuvres. Aussi combien de protestants

sont-ils déjà revenus à "la foi de nos pères", (Titre du livre admirable du cardinal Gibbons, qui a amené et amène encore tant de protestants au catholicisme.) Ce mouvement ne peut que continuer, à tel point que c'est avec pleine raison que Roosevelt a pu dire: "Avant "cent ans il n'y aura plus dans le monde civilisé que "des catholiques et des libres-penseurs".

"Sans exagération aucune, l'on peut donc affirmer que, dans le protestantisme d'aujourd'hui, ce protestantisme qui va jusqu'à la conclusion fatale, logique, inéluctable de son principe premier, de sa raison d'être même, les protestants chrétiens ne sont plus chez eux. Leur "chez eux" maintenant, c'est "chez nous" catholiques, c'est dans la maison de la mère commune, dans l'Eglise, la seule Eglise fondée par le Christ; et tous finiront par revenir y prendre leur vraie place, dès que certains préjugés, souvent fort respectables d'ailleurs, auront disparu de leur esprit, dès qu'ils auront compris aussi que de vieilles haines héréditaires nées des luttes terribles d'autrefois n'ont plus aujourd'hui leur raison d'être. [1] "

Il est donc bien plus facile de s'engager dans l'erreur que d'en revenir. On a peine à se faire une idée de la force des préjugés transmis par l'éducation. C'est une tâche délicate, malaisée, pénible parfois, de changer les habitudes de sa pensée et, si l'on peut ainsi parler, désaffecter son esprit, imprégné d'influences protestantes. Il faut lire les réflexions que font là-dessus d'illustres convertis, esprits supérieurs pourtant, les efforts qu'ils ont dû faire pour se soustraire à l'em-

1. M. Gustave de Lamarzelle.

prise de ces préventions adoptées sans examen, qui naissent et grandissent avec nous et qui deviennent aussi fortes que la nature. Ce n'est que successivement et par degrés qu'ils ont réussi à s'en dégager.

Le R. P. Robert Bracey, de l'Ordre de Saint-Dominique, dans son livre *Roads to Rome*, nous fournit un cas typique de la force de ces préjugés.

Elevé dans un milieu nettement "basse église", tout autour de lui, dit-il, sermons, conversations, livres, respirait la haine de la papauté et du ritualisme, si bien qu'avant l'âge de douze ans, la seule vue d'un prêtre ou d'un crucifix excitait son horreur. Sur l'Eglise catholique, il n'avait lu ou entendu que des choses hostiles ou malveillantes; l'idée qu'il s'en était faite était purement caricature, et il estimait que tous les catholiques étaient nécessairement des dupes ou des coquins.

Son entrée fortuite dans une église catholique, à l'âge de seize ans, où il eut occasion d'entendre un sermon, fut la cause de sa conversion.

Il ne faut pas oublier que le catholicisme, aux yeux de beaucoup d'anglicans il n'y a pas encore bien des années, faisait figure d'une idolâtrie à peine supérieure au paganisme. Le catholicisme, pour eux, c'était l'adoration de la Vierge Marie, la substitution des pratiques extérieures aux vertus solides, l'altération de la vraie morale chrétienne; que le retour de l'Angleterre à l'unité était absolument incompatible avec l'indépendance nationale. Nombre de protestants croyaient de la meilleure foi du monde à ces sottes accusa-

tions, en vivaient, et se tenaient éloignés de la religion catholique. Mais, heureusement, il n'en est plus ainsi aujourd'hui.

En face des envahissements constants et de plus en plus funestes du rationalisme, tous les anglicans sincères et éclairés comprennent tous les jours de mieux en mieux la nécessité de devenir catholiques s'ils veulent demeurer chrétiens. Ils sentent que la vérité ne peut être laissée à la merci de nos imaginations, et que ce n'est que dans l'Eglise romaine qu'ils trouvent un appui solide pour leur foi. Et c'est ainsi que l'évolution des protestants croyants vers le catholicisme et celle des autres vers le rationalisme fera que dans un siècle ou deux, le protestantisme ne subsistera plus qu'à l'état de souvenir dans la mémoire des peuples qui l'avaient embrassé.

Jusqu'ici le protestantisme s'est soutenu et a pu conserver quelque apparence de vie grâce surtout au concours de l'Etat, avec lequel il s'était identifié, uni, incorporé. En Allemagne, ce sont les empereurs qui le maintiennent; en Danemark et les autres pays du Nord, les rois; en Angleterre, les souverains également et l'aristocratie, qui bénéficie, avec le clergé, des immenses revenus ecclésiastiques. La plupart des nominations des pasteurs sont faites par les grands propriétaires qui ont droit de patronage. Bien souvent, ils nomment des personnes qui ont les mêmes convictions que les leurs, et il arrive parfois que deux pasteurs, l'un succédant à l'autre, ont des convictions religieuses tout à fait opposées.

L'Allemagne, qui a été le pays d'origine du protestantisme, est aussi le pays où l'hérésie semble, à l'heure actuelle, présenter les plus graves symptômes de dissolution; elle aboutit à l'athéïsme, à l'indifférence, quand ses adhérents ne se font pas catholiques.

M. Georges Goyau écrit dans son beau et savant ouvrage *L'Allemagne Religieuse*: En général dans l'Allemagne protestante, les villes et leur périmètre rural sont devenus, suivant une expression familière à certains pasteurs, des "cimetières spirituels."

"Volontiers à travers le monde on réputé Berlin comme le type de cette cité que le bon Plutarque déclarait impossible, une cité athée; cette renommée n'est point usurpée. Vers 1880 l'impiété berlinoise atteignait à d'étranges confins. A cette date, d'après les statistiques officielles de la conférence évangélique d'Eisenach, 26% des enfants protestants restaient sans baptême; 59% des mariages, 80% des enterrements étaient purement civils."

Le docteur Stier, pasteur protestant de l'église luthérienne de Berlin-Sud, a publié dans la Koelnische Volkszeitung, en 1922, des renseignements d'un très grand intérêt sur la situation du catholicisme et du protestantisme en Allemagne.

Il note l'état d'inquiétude dans lequel se trouve le luthérianisme, depuis la disparition de l'Empire, qui était son appui officiel et l'unique raison de son existance.

En ce moment on remarque en Allemagne un important mouvement de conversion au catholicisme. L'influence des catholiques sur la vie publique de la nation est d'autant plus sensible que celle des protestants est

indécise et faible. Par suite du changement de régime, les protestants se trouvent en une situation lamentable et dans l'impossibilité d'affronter les grands problèmes qui préoccupent la nation et menacent l'existence de la nouvelle République allemande.

Et il ne faut pas croire que la voix du docteur Stier soit une voix isolée. Tous les milieux protestants, leurs journaux et revues, leurs diverses publications, révèlent leurs inquiétudes. Le protestantisme, dans ses dirigeants, est trop stérile, manque trop d'une conception forte et durable si nécessaire dans les grandes épreuves qu'affligent le peuple allemand. Il lui faudrait, en un mot, l'unité, la fermeté des principes, le pouvoir moral indispensable à la réforme d'un peuple.

"C'est, dit le docteur Stier, la conviction des protestants allemands, sans en excepter les protestants conservateurs, que l'Eglise catholique tirera d'immenses avantages de la ruine politique et religieuse de l'Allemagne; des milliers et des milliers d'adhérents du protestantisme allemand, qui étaient maintenus dans leur foi par l'appui officiel de l'Etat-Eglise, sont passés, depuis la chute de l'Empire, à l'athéïsme antichrétien et antireligieux".

"Le protestantisme religieux, qui se vante encore de posséder une foi et une église, a été en réalité privé, par l'abaissement de l'Allemagne et de l'Eglise nationale protestante allemande, de la base sur laquelle se fondait toute son activité: la base de l'Etat. La vie religieuse, qui ne se maintenait que par l'appui de l'Etat-Eglise, menace ruine. Aussi le besoin se fait-il sentir avec une force toujours croissante d'une autorité, de l'Eglise catholique.

"Jamais les sectes protestantes, ces atomes dispersés du grand tout protestant, ne s'imposeront dans de pareilles circonstances; seule l'Eglise catholique pourra le faire par son unité et son autorité.

"Pour cette raison et pour cette raison seule, de nombreux protestants vont à l'Eglise catholique pour trouver en elle un refuge sûr. En tout état de cause nous devons avouer que l'Eglise protestante allemande, en tant qu'Eglise d'Etat, a subi un insuccès marqué du fait de la ruine de l'Allemagne dans la guerre mondiale."

Dès 1896, von Bezzel, dernier président du Consistoire supérieur de Munich, laissait tomber ces plaintes alarmées: "Les foules abandonnent nos églises.... il n'est presque plus de paroisses qui aient un service complet, soit qu'elles manquent de pasteurs ou que les cérémonies qui s'y déroulent n'aient plus aucun rapport avec la Bible. Les autorités ecclésiastiques en viennent à n'être plus écoutées."

"Notre Eglise, lisons-nous dans le dernier Annuaire protestant, est absolument étrangère aux masses. Nos temples sont vides. Ouvriers et bourgeois prennent en dégoût ces prédications sans fondement doctrinal où s'exprime en phrases pompeuses une vaine sentimentalité. La fréquentation de la Table sainte, selon le mot des directeurs ecclésiastiques eux-mêmes, est tombée à son point de congélation. Une froide liturgie ne peut pas réchauffer le cœur. Par les murs de ces tombeaux qui sont nos temples, ne sort aucune flamme d'idéal qui aille éclairer la vie publique."

Pour l'orientation vers le catholicisme, von Bezzel ne fait qu'enregistrer des faits. Comme en Angle-

terre les anglo-catholiques, il s'est formée en Allemagne l'Union de la Haute Eglise, branche détachée de la religion luthérienne qui s'est rapprochée du catholicisme, empruntant sa liturgie et ses dogmes au point de se confondre avec lui. Elle constitue un lien qui facilitera admirablement le passage à la vraie religion des âmes que tourmente le besoin religieux. Déjà un certain nombre sont passés de l'Union au catholicisme, en particulier plusieurs de ses chefs.

Nous ne verrons pas plus en Allemagne qu'en Angleterre le retour en masse à la religion romaine. Le protestantisme a jeté de trop profondes racines pour être sitôt extirpé, et, bien que rapproché de nous par la doctrine, de longs siècles de luttes ont creusé dans les cœurs un fossé trop profond pour le voir se combler tout à coup. Mais il finira par tomber comme tout ce qui n'est pas établi sur la pierre angulaire. Il n'y aura plus à la fin des temps, suivant la prévision du célèbre romancier anglais, R.-H. Benson, dans le *Maître du Monde*, que deux adversaires aux prises: le catholicisme et le rationalisme. Quant au protestantisme, y lisons-nous, il y aura longtemps qu'il n'en sera plus question.

* * *

Si nous portons nos regards sur les pays soi-disant protestants, partout nous sommes témoins du même phénomène: une croyance qui se fond, qui se dissout, dont les membres s'acheminent vers le catholicisme ou tombent dans le matérialisme et le scepticisme.

Nous avons déjà parlé du protestantisme aux Etats-Unis, avec sa multitude de sectes, ou plutôt avec cette immense foule absolument étrangère à toute pratique

religieuse, et ses vingt millions de catholiques pratiquants, dont le nombre s'accroît de jour en jour tant par les naissances que par l'apport que lui font les conversions[1].

M. H. D. Sedgewick, Américain, mais non catholique, dans un article publié dans l'*Atlantic Monthly*, il y a à peine un quart de siècle, confessait: "Que Calvin et Knox perdent tous les jours du terrain; qu'au milieu de l'indifférence et des divergences d'opinions de la population cosmopolite des Etats-Unis, l'Eglise de Rome sera, comme autrefois, la seule Eglise pouvant attirer à elle les populations des races européennes. De son côté, Henry C. Percival écrivait dans le *Nineteenth Century*: "Que le protestantisme se désagrège rapidement et perd de son prestige comme autorité enseignante; que dans toute la chrétienté protestante, il y a un mouvement marqué vers le catholicisme et un désir évident des cérémonies religieuses, et que les doctrines sur lesquelles se sont particulièrement appuyés les réformateurs protestants sont de plus en plus universellement rejetées."

Enfin, c'est M. De Costa, un des ministres les plus influents de l'Eglise Episcopalienne des Etats-Unis, qui, après sa conversion au catholicisme, nous dit que "la religion réformée n'offre aucune sauvegarde morale ou intellectuelle aux générations futures et, finalement, elle laisse le monde forcé de choisir entre le rationalisme et l'Eglise catholique."

En Angleterre, au milieu du XVIIIe siècle, on com-

1. D'après une statistique officielle, le nombre des catholiques aux Etats-Unis était de 18,559,787 à la fin de l'année 1923, en augmentation de 298,994 sur le chiffre de l'année précédente.

mença à sentir le ridicule et l'injustice de toutes ces accusations d'idolâtrie portées contre la foi des catholiques, accusations faites à la seule fin d'entretenir le fanatisme populaire. D'autre part, le gouvernement de l'époque, aux prises avec la grande révolution des Etats-Unis, ne tenait pas non plus à avoir des ennemis du côté de l'Eglise romaine. Ce retour d'esprit plus favorable amena le parlement à abroger, en 1778, les sanctions du statut passé sous Guillaume III, puis, en 1791, et malgré les clameurs des ultra-puritains, par un bill remarquable, il accorda la liberté aux catholiques, purgeant ainsi le code anglais de ces monstrueuses pénalités qui le déparaient depuis si longtemps. Enfin, sous l'empire de l'opinion, on adopta en 1829 le bill d'émancipation des catholiques, qui furent depuis lors admis au parlement, aux carrières juridiques et aux emplois publics, honneurs jusqu'ici réservés aux protestants. Par cet acte, les catholiques obtinrent les mêmes droits politiques et sociaux que les autres citoyens britanniques. Les Anglais, restés fidèles à la vieille foi, purent respirer librement, sentir enfin qu'ils n'étaient plus étrangers dans ce pays qu'avaient fait leurs aïeux.[1]

1. Les prêtres français proscrits, émigrés en Angleterre en 1791 et les années suivantes et où ils reçurent un accueil admirable de charité, contribuèrent à faire disparaître bien des préjugés anticatholiques de l'esprit des populations protestantes en contact avec la vie, les exemples de ces confesseurs de la foi, aussi pieux que résignés. Elles s'aperçurent bientôt que le prêtre catholique n'était pas cet être ignorant et crétin qu'on leur avait tant dit. Ces confesseurs, raconte un historien des émigrés, se répandirent dans les différents comtés du pays. Les uns devinrent précepteurs dans les familles riches, les autres ouvrirent des écoles, quelques-uns fondèrent des missions. On compta jusqu'à trente de ces missions dans le seul district de Londres. Au 16 septembre 1792, il y avait déjà trois mille prêtres émigrés et vers le milieu de l'année suivante près de huit mille.

Grâce à la nouvelle législation, non seulement les catholiques purent pratiquer leur culte en toute liberté, mais de nombreuses conversions, tant de la part des laïques que des ecclésiastiques, vinrent bientôt grossir leurs rangs. Les progrès toujours croissants du catholicisme furent tels que le pape dût bientôt rétablir la hiérarchie catholique en Angleterre, divisant le pays en huit diocèses, et nommer en 1850 le célèbre cardinal Wiseman, un Anglican converti, évêque de Westminster.

Cette époque a été suivie du mémorable mouvement d'Oxford, qui a donné de si nombreux et illustres convertis à l'Eglise.

C'est surtout dans l'élite de la société anglaise, parmi la classe la plus instruite, la plus versée dans la connaissance de l'antiquité chrétienne et des écrits des Pères de l'Eglise, que se dessine aujourd'hui le mouvement vers le catholicisme. Les préjugés tendent à se dissiper sous l'influence des études plus sérieuses faites par les protestants et de la position plus marquée prise par les catholiques. En remontant aux sources de la tradition, ils finissent par se convaincre que non seulement il n'y a rien dans le catholicisme qui soit contraire au christianisme primitif, mais que c'est dans le catholicisme seul que le christianisme primitif s'est conservé. Cette étude les porte à regarder nos institutions avec moins de prévention. D'autre part, la conduite des catholiques anglais est l'argument le plus persuasif que la religion romaine n'a rien qui soit contraire à l'indépendance nationale. Enfin, ce mouvement de retour vers l'unité serait encore beaucoup plus considérable si les

liens de famille, les circonstances de position sociale et de fortune matérielle, le respect humain, les préventions, n'en retenaient encore un bon nombre au sein du protestantisme. Le manque de rencontres favorables, le milieu où ils vivent, les soucis quotidiens de la vie, l'agitation des affaires, qui ne laissent guère de loisirs de s'occuper de la question religieuse, font encore que beaucoup d'esprits, d'ailleurs bien disposés, n'ont jamais l'occasion d'être éclairés.

On ne constate pas de conversions collectives, mais les conversions individuelles se multiplient rapidement. Elles sont de 10,000 à 12,000 par année. Elles ont été de 12,406 en 1922; en 1924, elles atteignaient le chiffre de 12,796.

Au cours de ces sept dernières années, déclarait au printemps de 1924 le cardinal Bourne, l'archevêque de Westminster, il y a en a eu plus de 70,000 (74,161, en y comprenant le pays de Galles), plus de 2,000 dans le courant de l'année 1923 dans mon seul diocèse. Les catholiques de la génération qui suivront celle-ci verront des progrès encore plus importants que ceux qui ont été faits depuis cinquante ans. Voilà le chemin qui conduit à l'union des deux Eglises, ajoute Son Eminence.

Il convient toutefois de mentionner ici la conversion en masse des moines de Caldey, petite île d'Angleterre, située au large de la côte du pays de Galles. Le 5 mars 1913, une communauté entière de Bénédictins anglicans, guidés par leur profonde piété, la grâce et la logique des principes et des événements, passaient de l'anglicanisme au catholicisme; deux jours plus tard, trente-quatre religieuses anglicanes, résidant à peu de

distance de Caldey, se faisaient également catholiques.

On peut aisément se figurer l'intérêt que ce fait, unique dans l'histoire de l'Eglise d'Angleterre, a suscité chez les protestants comme chez les catholiques.

Ces religieux perpétuent sur la petite île de Caldey, en pleine et paisible vie catholique, la tradition des Fils de saint Benoît.

Le fondateur de Caldey, Aelred Carlyle, était un anglican ritualiste de la Haute Eglise.

Nous empruntons à l'*Almanach catholique anglais*, année 1924, les renseignements et les chiffres suivants sur la religion catholique en Angleterre :

Le nombre des prêtres catholiques de tous grades dans la Grande-Bretagne s'est élevé, l'année dernière, à 1893 ; le nombre des églises et des chapelles est de 1253. Il existait, en outre, 21 gymnases catholiques, 86 couvents d'hommes et 268 de femmes. Dans l'Angleterre proprement dite, on compte 1162 prêtres séculiers et 470 réguliers, 20 gymnases (catholiques), 78 couvents d'hommes et 247 de femmes.

Outre les 1,243 écoles et chapelles publiques, il existe 247 chapelles privées dans les couvents ou dans les habitations de riches particuliers.

Il y a donc progrès, et progrès très sensible. Ajoutons que la situation numérique n'est pas tout surtout en matière religieuse, et que la situation morale du catholicisme, résultant des conversions éclatantes qui se produisent dans les hautes sphères, en Grande-Bretagne, ne cesse de croître encore plus que ne l'indique l'accroissement numérique de ses fidèles.

Dans un intéressant article où l'ensemble de l'année 1922 est considéré au point de vue catholique, le

"Catholic News Service" souligne la progression constante en Angleterre des ordres contemplatifs de femmes. Il nous dit qu'un écrivain, ayant fait des recherches à ce sujet, a trouvé qu'il y a plus de religieuses, quoique moins de couvents, en Angleterre, à l'heure actuelle, qu'il n'y en avait au moment de la prétendue Réforme. Les Carmélites et les Clarisses comptent un grand nombre de vocations. La progression chez les hommes est moins considérable.

De la part des non-catholiques, continue l'article, viennent des plaintes amères que la religion perd chez eux du terrain, que les offices sont de moins en moins fréquentés. Les catholiques, au contraire, constatent que leurs églises n'ont jamais été plus remplies.

Deux prêtres missionnaires, docteurs en théologie, viennent de faire répandre par milliers dans un faubourg de Londres l'invitation que voici: elle s'adresse aux gens du peuple, non catholiques:

"Une religion qui satisfait des hommes comme le maréchal Foch, Lapparent, le cardinal Mercier, saint Thomas d'Aquin, Pasteur, doit pouvoir se défendre et n'est sûrement pas l'épouvantail que nous présentent ses ennemis. Venez donc entendre ce que l'Eglise catholique dit de son enseignement; informez-vous aux sources et vous comprendrez pourquoi, seule entre les Eglises chrétiennes de ce pays, l'Eglise catholique n'a pas à se plaindre que ses bancs sont vides.

"Une religion qui s'est attaché des hommes aussi différents que G. Chesterton, lord Brampton, Coppée, Bourget, Newman, Manning, Benson, les descendants de Dickens, de Scott et de Thackeray, vaut la peine qu'on l'examine".

Le *"Catholic Evidence Guild"*, composé de prêtres, de religieuses portant l'habit de leur ordre, d'hommes et de femmes qu'un cours d'instruction religieuse a formés à cet apostolat, adresse tous les dimanches à Hyde Park, Londres, et dans d'autres villes de l'Angleterre, la parole à des foules de plus en plus attentives et sympathiques. Ces conférenciers répondent à toutes les questions qui leur sont posées. Ce mouvement s'étend à toute l'Angleterre. L'Eglise peut compter sur plus de 300 laïques de bonne volonté. Ces prédications en plein air sont fertiles en conversions. Il y a une dizaine d'années, remarque à ce propos le *"Catholic News Service"*, aux conférences en plein air de Hyde Park, les "athées" attiraient un grand nombre d'auditeurs. Leurs bannières et leurs doctrines, également agressives, faisaient plus d'effet qu'un petit groupe de catholiques qui, à l'ombre d'un grand crucifix, exposaient la doctrine de l'Eglise romaine. Aujourd'hui tout est changé. La plateforme des athées a disparu, du moins de Hyde Park.

De fait, les catholiques d'Angleterre semblent exercer une grande influence sur la vie intellectuelle et sociale de leur pays.

Depuis que la principauté de Galles a été érigée en province ecclésiastique, par S. S. Benoit XV en 1916, avec siège métropolitain à Cardiff, le catholicisme a fait des progrès remarquables chez les Gallois. Sous le premier archevêque, Mgr Bilsborrow, ce progrès ne fut pas très sensible; ce fut la période de transition. Mais depuis qu'un Gallois, Mgr Mostyn, occupe le siège de Cardiff, mars 1917, le catholicisme a fait

non seulement des progrès considérables, mais la ville métropolitaine est devenue un des principaux centres de la vie catholique en Angleterre.

Comme question de fait, l'Eglise galloise est comparativement jeune. Ce ne fut qu'en 1895 que Léon XIII sépara une partie des diocèses de Newport et de Shrewsbury pour former le Vicariat Apostolique du pays de Galles. Ce Vicariat fut érigé en évêché, en 1898, avec siège épiscopal à Menevia. Avant la Réforme, il existait un siège épiscopal à Menevia, évêché qui fut plus tard transféré à St-David, titre qui est maintenant porté par un évêque anglican.

L'archevêque de Cardiff, Gallois de race, descendant des Confesseurs de la foi, publie ses lettres pastorales en deux langues: en anglais et en gallois, qu'on parle encore dans certaines paroisses. Dans la lettre pastorale de cette année, 1924, Mgr Mostyn fait un tableau intéressant de la résurrection de l'Eglise dans le Pays de Galles. Au seizième siècle, la foi catholique, prêchée dès les premiers siècles, y fut à peu près éteinte par la tempête, qui ravagea alors l'Eglise d'Angleterre. En 1850, quand Pie IX rétablit la hiérarchie en Grande-Bretagne, il y avait au Pays de Galles 22 églises catholiques, fréquentées par une poignée de fidèles. En faisant du diocèse de Cardiff une province ecclésiastique distincte, Benoît XV lui imprima un mouvement de progression remarquable. Il y a aujourd'hui dans ce diocèse, que gouverne comme métropolitain Mgr Mostyn, 324,000 catholiques, 136 églises, un grand nombre de couvents et de monastères d'hommes et de femmes et 56 écoles confessionnelles catholiques subventionnées par le Gouvernement.

Et cependant cette expansion est déjà insuffisante; l'archevêque est obligé de fonder de nouvelles paroisses, d'en diviser d'autres, de bâtir de nouvelles écoles, et cela pour répondre aux pressants besoins d'une population catholique qui s'accroît de jour en jour. "L'Eglise catholique dans le Pays de Galles", déclare Mgr Mostyn, "est aujourd'hui plus forte, au point de "vue du nombre des fidèles, qu'elle ne l'a jamais été "a aucune époque de son histoire.

Les écoles et les maisons religieuses se sont multipliées. A Cardiff, le Lord Maire était, l'année dernière un catholique; cette année, plusieurs prêtres font partie des organisations locales et municipales.

Le Révérend Père Woodlock, qui s'est distingué au cours des récentes discussions lors des conférences de Malines, parlant au nom de la société de l'aide aux convertis, société fondée par feu le Cardinal Vaughan, pour répondre aux désirs de Léon XIII, dans le but d'aider les "clergymen" convertis immédiatement après leur admission dans l'Eglise catholique, déclara que l'Eglise catholique en Angleterre était en dette avec ces pasteurs anglicans revenus au bercail de l'Eglise catholique. Il parla de la perte qu'aurait faite l'Eglise d'Angleterre sans les grands cardinaux anglais Newman et Manning.

Au cours des vingt-trois dernières années, dit le P. Woodlock, pas moins de deux cent quarante pasteurs anglicans se sont convertis. Le nombre des convertis anglicans dépasse de beaucoup en nombre celui des sectes non conformistes. Plusieurs de ces ministres convertis ont été admis au sacerdoce. Depuis le mouvement d'Oxford, c'est-à-

dire depuis environ 1841, huit cents pasteurs anglicans ont été reçus dans l'Eglise catholique, cela pour la Grande Bretagne seulement.

Ce fut la condition financière déplorable de ces convertis cléricaux qui toucha le cœur de Léon XIII, qui demanda au cardinal Vaughan de voir à ce qui pourrait être fait pour eux. Si dur que soit l'état du pasteur anglican, surtout s'il est marié, qui compromet son existence matérielle en devenant catholique, le lot des pasteurs recevant un bénéfice est encore plus à plaindre. Le converti clérical est privé de son bénéfice au moment où il se décide à se faire catholique et, de plus, on lui enlève la maison qui l'abrite. Le P. Woodlock mentionna le cas d'un pasteur anglican qui avait tout sacrifié pour écouter les données de sa conscience. Il fut réduit à vendre le dernier article de sa maison pour sa subsistance. C'est pour venir en aide à de tels cas que la société de l'aide aux convertis a été fondée.

Le R. P. Woodlock admet bien qu'il n'y a pas encore de possibilité d'une union entre l'Eglise catholique et l'Eglise anglicane ; il y a cependant indice qu'un grand nombre de protestants embrasseront la foi catholique d'ici à quelques années.

Il n'est pas moins vrai qu'il existe dans l'Eglise d'Angleterre un puissant parti à tendances romaines qui, tout en gardant leur allégeance à la communion anglicane, serait heureux de faire leur soumission en corps au Saint-Siège.

Les anglicans de la Haute Eglise d'Angleterre, réunis en congrès général à Londres, au milieu du mois de juillet 1923, adressaient au pape le message suivant :

"Seize mille anglo-catholiques en congrès à Londres, désirent adresser leur salut le plus respectueux au Saint-Père, priant humblement que le jour de la paix naisse bientôt."

La progression dans la députation, comme dans les conversions, s'accentue toujours de plus en plus, et on peut prédire que dans une vingtaine d'années un bon tiers de l'Angleterre sera redevenu catholique. Ainsi, en un peu moins de quatre siècles, la fière Albion, après avoir brûlé ce qu'elle adorait, adorera ce qu'elle a brûlé. L'Angleterre, qui a donné tant de saints à l'Eglise, et même quelques-uns de ses rois, ne saurait demeurer indéfiniment protestante.

Et qui pourra calculer les consolants et prodigieux effets qui en résulteraient pour le triomphe de la cause de Dieu, si l'Angleterre, redevenant l'île des Saints, reprenait en main le flambeau de la vérité, mettait au service de Jésus-Christ et de son Eglise, ses merveilleuses méthodes de propagande, son esprit d'entreprise, cette entente des affaires, cette aptitude d'organisation et d'association dont elle a le secret, cette constance dans la poursuite du but choisi, toutes ces précieuses qualités de gouvernement qui lui ont assuré la suprématie commerciale dont elle jouit.

Une des dernières et des plus importantes conversions qui aient eu lieu en Angleterre est celle du comte de Shaftesbury, autrefois l'un des protestants les plus en vue de l'Ulster. La noblesse du comte de Shaftesbury date de trois cents ans. Il est chancelier de l'Université Queen, Belfast.

Sir John Cowan, décédé au mois de novembre 1921, huit jours avant sa mort, s'était aussi converti au

catholicisme, qu'il étudiait depuis longtemps. Comme quartier-maître général de l'armée britannique, il avait été chargé, pendant la guerre, du ravitaillement de toutes les troupes, charge écrasante dont il s'acquitta d'une façon qui lui mérita tous les éloges.

Le gouvernement anglais, qui désirait faire à ce bon serviteur du pays des funérailles nationales, ayant été informé de sa conversion, les fit célébrer, non pas à Saint-Paul, mais dans la cathédrale de Westminster.

Ce fait, avec bien d'autres, montre que l'opinion publique, en ce qui regarde les catholiques, a subi en Angleterre une transformation notable depuis quelques années.

Le 8 novembre 1924 avait lieu l'installation du nouveau lord-maire de Londres et de ses deux greffiers ou shérifs. Ces trois personnages, à qui l'on vient de confier les plus grands honneurs que les Londonniens puissent envier, sont des catholiques. C'est la première fois depuis la restauration du protestantisme en Angleterre, à la suite de l'ascension au trône de la reine Elisabeth, que les nouveaux titulaires de ces trois positions sont des catholiques.

Un symptôme des plus significatifs du changement qui s'opère depuis plusieurs années dans l'attitude de l'Eglise anglicane vis-à-vis de la papauté se trouve dans le fait que le *Times*, de Londres, le 31 octobre 1923, consacre un article de fond à la question de l'union avec Rome.

Le grand journal anglais discute avec calme et sans parti pris la possibilité d'une union entre l'Eglise d'Etat

anglaise et le Siège apostolique romain, et c'est là un fait qui aurait été complètement inconcevable il y a cinquante ans.

Donnant son sentiment sur l'opinion de Lord Halifax, à savoir que la question essentielle entre Rome et Canterbury est la solution du problème de la primauté que le Christ a conférée à saint Pierre, le *Times* dit quelles seraient les conséquences s'il était démontré que la primauté de saint Pierre est de droit divin.

Le *Times* ne partage pas toutes les idées de Lord Halifax et ne croit pas que sa méthode soit la meilleure pour ramener l'unité, mais il ne condamne ses tendances ni comme indésirables, ni comme impossibles. Bien mieux, il loue les efforts, déjà faits et ceux qu'on fera pour promouvoir l'unité entre les deux Églises, et il admet très bien la possibilité de réaliser cette union.

Le *Times* va jusqu'à recommander fortement l'union de l'Église anglaise avec l'Église de Rome, et conclut que cette union est inévitable.

A l'occasion du mariage de la princesse Mary, fille unique du roi George V, avec le vicomte Lascelles, le 28 février 1922, les journaux ont remarqué combien le retour de l'Église anglicane à certaines formes catholiques a apporté de pompe et de splendeur à la cérémonie.

Le fond reste le même, l'antique église abbatiale, bâtie par saint Edouard et desservie avant la Réforme par les Bénédictins anglais, est toujours vide de la présence réelle et livrée à un culte hérétique ; mais tandis qu'il y a cinquante ans, l'autel aurait été absolument nu, que les prélats officiants n'auraient pas osé re-

vêtir chasubles et dalmatiques, l'on vit, le jour du mariage royal, revivre dans un cadre jadis catholique, la pompe extérieure ecclésiastique d'avant la Réforme.

Non seulement les chantres avaient arboré leurs costumes du seizième siècle, mais un diacre en dalmatique portait devant le cortège une croix de procession en or massif ; fait sans précédent depuis le temps où le cardinal Reginald Pole célébra la messe à Westminster, sous Mary Tudor. Le maître-autel, au lieu d'être nu, était couvert de chandeliers d'or ; les chanoines et les évêques présents portaient des chasubles, des crosses et des mitres. La chasuble du doyen de Westminster, seigneur de l'abbaye, en vertu d'un ancien privilège de Rome, était couverte de broderies rappelant le chiffre de saint Edouard.

Sans doute, il ne suffit pas de quelques chasubles de plus ou de moins ou de chandeliers d'or pour faire d'une église anglicane une église catholique ; mais c'est un signe du temps, curieux à noter, que cette pénétration de formes du culte catholique dans des sphères officielles, au cœur même du protestantisme.

Je viens de mentionner les récentes conférences de Malines. En effet, la presse du monde s'est intéressée aux conversations tenues à Malines, cité archiépiscopale belge, entre le cardinal Mercier et quelques personnalités éminentes de l'Eglise catholique et les chefs les plus autorisés de l'Eglise anglicane, au sujet de la possibilité d'union entre les deux Eglises.

Ce furent des conversations sur l'histoire et les doctrines des Eglises d'Angleterre et de Rome, et voici l'incident qui leur donna lieu :

Un jour, le vénérable Lord Halifax, président de-

puis cinquante ans de l'*English Church Union*, dont la foi chrétienne rayonne d'une ardeur si sincère et si juvénile, se présenta au palais archiépiscopal de Malines; le noble lord parla au cardinal Mercier d'entretiens privés dont il caressait le projet et qui devaient permettre d'écarter un certain nombre de préventions ou d'équivoques dressées entre les âmes de bonne volonté. Il ne s'agissait que de lord Halifax et de ses amis; le cardinal Mercier accepta et offrit volontiers l'hospitalité aux conversations qu'on lui demandait.

La première de ces réunions eut lieu en novembre 1922, dans laquelle il fut surtout question de la primauté du pape; la seconde, en mars 1923, porta sur des questions de discipline, et elle prépara la voie à la conférence qui eut lieu au commencement de l'année 1924, qui roula principalement sur l'autorité papale. Les anglicans avaient envoyé trois mémorandums, auxquels les interlocuteurs catholiques rédigèrent les réponses à chacune de ces notes, sans prétendre épuiser la matière. Ce sont ces travaux que la conférence discuta, précisant les conclusions communes et délimitant les "écarts".

Ces conférences n'avaient aucun caractère officiel et ne comportaient aucune responsabilité de part et d'autre. Elles étaient faites entre des hommes dont le cœur et l'esprit étaient animés de la plus parfaite charité, et dont l'unique but était de rechercher la possibilité d'une entente commune. "C'était la première fois, depuis quatre cents ans, que des hommes d'étude catholiques et protestants avaient abordé entre eux de telles questions avec cette franchise et cette charité, avec cette objective sérénité", déclarait un des inter-

locuteurs anglicans. C'est à ce point de vue qu'il faut regarder et apprécier les conversations de Malines. "Il est possible, disait à ce sujet l'archevêque anglican de Canterbury, que l'unité des forces chrétiennes soit encore loin d'être réalisée ; mais nous devons cependant concentrer d'une manière constante nos efforts dans ce but en adhérant à ce que nous croyons être la vérité".

Dans une lettre datée de Noël 1923, adressée à ses coreligionnaires, pour expliquer l'attitude qu'il avait prise à l'égard des entretiens de Malines, il déclare que, sans y avoir engagé officiellement son autorité, il ne les a pas ignorés, y a pris grand intérêt et en espère des résultats heureux, un rapprochement avec Rome. Ce faisant, il n'était que l'écho du sentiment unanime des protestants anglais qui, trois ans plus tôt, à la conférence de Lambeth, invitaient les autorités de toutes les Eglises à étudier la possibilité de prendre des mesures positives pour collaborer, dans un effort commun, à restaurer l'unité de l'Eglise du Christ. Le fait que l'archevêque de Canterbury encourage vivement un accord est significatif.

A l'issue de ces conférences, le chef de l'anglicanisme résumait ainsi ses impressions : "On ne peut douter qu'avec l'aide de la Providence, le bien ne finisse par résulter du seul fait que des hommes si particulièrement qualifiés pour ce rôle aient pu, dans une atmosphère de cordialité réciproque, discuter dans le calme et tout à loisir avec un groupe de théologiens catholiques romains également autorisés".

Le cardinal Bourne, s'il n'a pas pris une part active à ces conversations et s'il ne croit pas encore possible un retour collectif à l'unité catholique, à une union

prochaine entre les Églises catholique et anglicane, a vu cependant avec un extrême plaisir ces rencontres entre des représentants autorisés des deux Églises, rencontres qui témoignent d'un si heureux rapprochement. Il dit à ce propos: "De notre côté, tout ce que nous pouvons faire, c'est d'enlever les obstacles et de multiplier les actes de charité afin que les protestants puissent enfin voir chaque jour avec une évidence plus grande, que dans l'Église catholique il n'y a rien qui répugne à un cœur droit et à une âme qui désire sincèrement arriver à la vérité. C'est à ce point de vue que nous devons regarder et apprécier les conversations de Malines.

"Par dessus tout, nous devons prier. Nous ne devons pas oublier que la foi est un don de Dieu. Les hommes peuvent bien trouver le chemin qui les rapprochera de la foi catholique, mais la foi est exclusivement un don de Dieu. C'est pour cela que nous devons prier avec insistance afin que Dieu accorde ce don à nos frères séparés.

"Je ne doute pas, et l'exercice de mon ministère pastoral m'en a donné maintes preuves, que la majorité des anglicans sont de bonne foi; je n'ai aucun doute sur la droiture de leur âme. Mais ils n'ont pas la foi, au sens catholique du mot, le don de Dieu, et c'est pourquoi ils n'entrent pas dans l'Église catholique".

Son Éminence le cardinal Mercier, dans une lettre écrite à son clergé, traite de ces événements si importants et des légitimes espérances que, la grâce divine aidant, on est en droit d'en attendre.

Le Primat de Belgique commence par exposer les faits. Un seul domine tous les autres: le fait de la

déchristianisation croissante des masses, fait général sans doute, mais plus saillant chez les nations protestantes qu'en pays catholiques. La raison en est toute simple: "Les divergences doctrinales des confessions ou dénominations, qui se multiplient dans le monde protestant, privent les consciences religieuses du spectacle lumineux de l'unité dans la Foi". La désagrégation de la communion protestante conduit au libéralisme en matière religieuse, à l'indifférentisme, source inévitable de l'irréligion et du sectarisme.

Un groupe de protestants clairvoyants, et qui ont encore gardé la foi à la divinité du Christ et de son Eglise, effrayés du péril qu'ils discernent, se sont senti le devoir de s'appliquer à le conjurer, et ils ont fait appel à l'archevêque de Malines pour chercher un remède à une situation chaque jour plus périlleuse pour l'Eglise anglicane. Et quel remède apporter?

On ne saurait donc trop se louer de ces relations; elles indiquent certainement un mouvement des esprits, une tendance, peut-être encore assez éloignée, mais que l'on désire assurément de part et d'autre vers l'union des deux Eglises.

De fait, depuis l'établissement de la Réforme au XVIe siècle, le peuple anglais n'a jamais été aussi bien disposé qu'à l'heure actuelle à écouter ce que l'Eglise romaine affirme, pour justifier ses préventions d'être la seule et infaillible Eglise. Depuis longtemps, les Anglicans ont déterminé un mouvement d'études historiques et théologiques et de pratiques religieuses ayant pour but d'atteindre à la communauté de foi, de doctrine et de culte.

Dans un discours qu'il prononçait à Sheffield, après son entrevue avec le cardinal Mercier, lord Halifax disait: "Peut-on exagérer la force que gagnerait la cause chrétienne en Europe et, à vrai dire, dans le monde entier, si Rome et l'Angleterre étaient unies!"

Puis, comparant l'Eglise d'Angleterre à celle de Rome, lord Halifax ajoute: "On comprendrait mal la situation d'un évêque anglican qui ne serait pas en communion avec l'archevêque de Canterbury; sa situation serait anormale. La situation de l'Eglise d'Angleterre n'est-elle pas aussi anormale, depuis sa rupture avec Rome, dans la chrétienté, dont l'Evêque de Rome est le centre. Prions donc pour que l'union se fasse entre l'Eglise d'Angleterre et celle de Rome, pour le bien et le progrès du royaume de Dieu, et pour que se réalise la parole du Sauveur "qu'il n'y ait qu'un troupeau et qu'un pasteur".

L'Angleterre n'est pas encore catholique, mais l'Eglise catholique y est libre à tous les points de vue; elle n'y est pas, comme l'Eglise établie anglicane, liée à l'organisation de l'Etat. Elle y a ses cathédrales, ses abbayes, ses monastères, ses couvents, ses écoles et ses collèges. Son droit de posséder est reconnu. On peut dire que les causes qui provoquèrent la séparation n'existent plus aujourd'hui. Aussi, parlant à une réunion de la *Baptist Union*, le 27 avril 1921, l'archevêque d'York a-t-il déclaré que les évêques anglicans avaient avoué que c'était un peu par leur faute si l'Eglise est divisée, et que le temps est venu d'oublier le passé et de se joindre à l'Eglise catholique.

Enfin, en Ecosse, le progrès du catholicisme est aussi remarquable. Les catholiques écossais étaient au

nombre de 16,490 en 1755; 70,000 en 1824. Depuis quarante ans, affirme le Rév. Bugh Stevenson, dans le *Record*, revue non catholique, les catholiques ont passé du chiffre de 327,000 à celui de 601,000; dans les derniers dix ans, ils ont augmenté de 82,000. A Glasgow, ils sont aujourd'hui 450,000 sur une population de 2,000,000 âmes.

L'Ecosse a deux archevêchés: l'un à Edimbourg, l'autre à Glasgow. Ce n'est que sous le pontificat de Léon XIII, en 1879, que la hiérarchie a été rétablie dans ce pays. Elle s'y est maintenue, développée, et compte aujourd'hui deux archevêques, quatre évêques et six cents prêtres.

Naturellement, un des facteurs de l'augmentation du nombre des catholiques est l'augmentation de la population irlandaise, à Glasgow surtout. Mais, dans la capitale écossaise elle-même, on constate une augmentation du catholicisme, une diminution du protestantisme.

Le danger, si c'est un danger, pour le protestantisme écossais, ne vient pas de l'augmentation des Irlandais catholiques, ni des efforts discrets que font les catholiques pour s'emparer des écoles et des universités écossaises. La vérité est qu'un certain nombre de protestants écossais penchent vers une chrétienté nominale.

La ligne de séparation est bien apparente. D'un côté, les presbytériens et les calvinistes sont dans un état de débilité religieuse; de l'autre, l'Eglise catholique fait preuve d'une vigueur remarquable; son organisation est splendide et son système d'éducation, dans toutes les sphères, est une des plus grandes forces éducationnelles du Nord du Royaume-Uni.

* * *

Le Danemark, la Suède et la Norvège ne sont pas restés en arrière dans ce mouvement de retour vers l'unité.

Il y a un demi-siècle, ces petits royaumes pouvaient encore être considérés comme les forteresses du protestantisme; le catholicisme y était pour ainsi dire inconnu, n'y exerçant pas la moindre influence., Il n'en est plus ainsi aujourd'hui. Depuis que le Danemark, en 1874, la Suède et la Norvège en 1873, ont rendu aux catholiques de ces pays les mêmes droits que le bill d'émancipation de 1828 avait conférés aux catholiques d'Angleterre, le nombre des enfants de l'Eglise y a considérablement augmenté; des diocèses s'y sont formés et des évêques résident de nouveau dans les villes de Copenhague et de Christiania; des hommes et des femmes de grand mérite, d'une haute renommée même parmi leurs compatriotes, font maintenant partie de l'Eglise et s'en sont constitués les défenseurs intrépides.

Le grand fait qui, au milieu du désarroi universel, frappe aujourd'hui les esprits réfléchis dans le monde protestant, est l'autorité toujours grandissante de l'Eglise de Rome, de la papauté qui se présente comme la seule autorité morale capable de sauver le monde. Aussi, de plus en plus, les yeux se tournent instinctivement vers Rome. L'on sent que c'est de la colline du Vatican que peut venir le salut. On a pu voir, sous les derniers Pontificats, bien des préjugés contre l'Eglise catholique se dissiper pour toujours, et, depuis le début des rudes épreuves de la guerre, se dessiner un

mouvement considérable de la part des peuples et des gouvernants à se rapprocher de plus en plus de l'Eglise, dont la doctrine immuable offre seule les garanties de stabilité et d'ordre dans les pertubations qui menacent la société contemporaine.

Dans ces pays luthériens à peine entamés par le catholicisme, et qui, jusqu'au milieu du dernier siècle, le tenait encore rigoureusement sous le joug, la récente visite du cardinal Van Rossum a permis de mesurer le chemin parcouru. En général, dans tous les rangs de la société, c'est avec un plaisir non dissimulé l'on l'on reçut la nouvelle, au commencement de l'été de 1923, de l'arrivée du prince de l'Eglise romaine, plaisir fait de sympathie et de curiosité, que la presse en général refléta très clairement. Il n'est peut-être pas un journal qui n'ait consacré de longues lignes à la visite du haut prélat. Et lorsqu'il parut, les luthériens, en maint endroit, ne furent pas moins empressés que les catholiques à se porter à sa rencontre et à remplir les églises où il allait pontifier. Sans doute, il y eut dans le concert quelques notes discordantes. Il eût été merveilleux qu'il en fût autrement. Mais là où elles se firent entendre, les protestations de l'opinion témoignent que ceux qui les poussèrent sont les derniers représentants d'un état d'esprit condamné à disparaître.

Le Danemark a été le premier de ces pays à recevoir la visite du distingué prélat. Une lettre, en date du 23 juin 1923, publiée dans les journaux du temps, rend compte de cette visite; nous en détachons les extraits suivants:

La visite du Cardinal Van Rossum

"Il y a quatre siècles déjà, quatre longs siècles, c'est-à-dire depuis la néfaste époque de la soi-disant Réforme, qu'aucun prince de l'Église n'avait visité les pays scandinaves.

"Aussi la visite actuelle, quoique à titre privé, du cardinal Van Rossum, préfet de la Propagande, est-elle saluée avec fierté et allégresse par les catholiques danois. Si la visite avait été officielle, il est possible que le gouvernement danois aurait reçu Son Éminence avec les honneurs dus à son rang. C'est du moins ce qu'affirment les journaux, et voilà un signe des temps! Il y a quatre-vingts ans, les catholiques étaient ici des parias, des out-laws, et on aurait pu confisquer leurs biens ou les mettre à mort sans que personne s'en émût.

"Peu à peu, l'amour a vaincu la haine; et il a suffi d'une constitution libérale, promulguée solennellement en 1848, pour permettre à la vérité chrétienne de reprendre ses droits. Au temps du poète Holberg, "catholique" était synonyme d'"idiot", et aujourd'hui c'est avec un intérêt de plus en plus marqué que l'on s'occupe de Rome, de sa liturgie, des directives pontificales. Le roi s'est empressé de conférer l'Ordre très recherché ici, du Dannebras, à notre nouveau vicaire apostolique, Mgr Brems; et malgré les oppositions des socialistes, les écoles libres des catholiques reçoivent de l'État un secours proportionné au nombre des enfants du peuple qu'on y élève.

."A proximité de l'immense parc de Frederiksberg, les Sœurs de Saint-Joseph ont commencé la construction d'un vaste palais scolaire; d'ores et déjà, le nombre des élèves présentés aux Sœurs par les parents dépasse le nombre des places disponibles. On ne connaît pas, ici, l'imbécile idéologie de lois "intangibles".

"Le directeur des archives royales me disait, il y a quelques jours: "Ce serait une œuvre belle et grande de faire connaître ici les auteurs catholiques français: Bossuet, Fénelon, Lacordaire, Pascal et les autres; c'est en fréquentant ces auteurs que j'ai enfin ouvert les yeux à la lumière et suis entré dans le giron de l'Église".

"Quelques mots encore au sujet de la visite du cardinal Van Rossum. Venu de Lubeck le jeudi, 21, il a immédiatement célébré la sainte messe à l'église Saint-Anschaire; et les journaux de toute couleur sont venus solliciter une interview. Ils ont été unanimes à vanter l'attitude conciliante, modeste autant que digne du prélat. Aux questions parfois délicates du *Berlingske*, le cardinal Van Rossum a répondu, en substance, que ce qui l'attirait vers le Nord, c'est l'intérêt qu'il porte à des peuples qui, à l'instar de la Hollande, savent comprendre la liberté, et font entrer dans les principes de leur haute culture, celui du respect le plus absolu pour les droits du Saint-Siège et ceux de la minorité catholique.

"Aux questions assez indiscrètes sur l'attitude de Rome vis-à-vis de l'Irlande et dans les affaires de la Ruhr, le cardinal a opposé le silence ou a affirmé que, là comme partout, le Saint-Siège avait fait son devoir et n'avait pas à intervenir dans les conflits d'ordre purement politique. Le désir de Rome est que les

peuples chrétiens puissent de nouveau s'entendre entre eux, en se conformant aux règles éternelles de la justice et de la charité".

Le cardinal a successivement visité l'Islande, la Norvège et la Suède, et dans chacune de ces contrées il a été accueilli avec tout le respect et les honneurs dus à son rang. L'union de tout un peuple dans un cordial empressement autour de sa personne, voilà ce qui frappa particulièrement le représentant du Saint-Siège. Il ne manqua pas d'en dire sa joie dans son discours d'adieu, et de faire à nos frères séparés leur part de ses remerciements. En Islande, le cardinal était porteur d'un décret érigeant cette île lointaine en préfecture apostolique et la confiant aux Pères de la Congrégation de Marie.

L'accueil de la Norvège ne fut pas moins cordial ni moins empressés. Il arrivait à Bergen le 22 juillet. Le 27, quand le cardinal s'achemina vers le port pour prendre le bateau qui le conduirait à Molde, le quai fourmillait d'une multitude, à peine contenue par la police, qu'il n'est pas exagéré d'évaluer à 6 ou 7,000 personnes. Et lorsque l'illustre visiteur, sur le pont du navire, prit dans ses mains et serra contre son cœur le drapeau norvégien déployé que lui présenta une petite fille, ce fut, de ces milliers de poitrines, une formidable ovation, puis, aussitôt, le chant de l'hymne national, que le cardinal écoutait tête nue tandis que le bateau lentement s'éloignait.

A Christiania, la capitale du pays, l'envoyé de Rome fut reçu par le roi Haakon VII, et fut l'objet, tant de la part des catholiques que des protestants, de la plus cordiale réception. Sans vouloir attacher a ces

faits plus d'importance qu'ils n'en comportent, il est difficile de ne pas y voir le symptôme de l'esprit nouveau qui commence à poindre en ce pays.

De fait, le catholicisme en Norvège, après avoir traversé, comme dans les pays voisins, des jours sombres, a vu enfin briller l'aurore de la paix et de la prospérité. Il progresse et se fortifie dans la même mesure, on peut dire, où décroît et faiblit le luthérianisme. La vie paroissiale y est active, les œuvres florissantes. Deux Congrégations d'hommes sont venues récemment enrichir la mission : les Dominicains, de famille française, et les Pères de Picpus, de famille allemande ; les premiers installés à Christiania, les autres à Frederikshald. Ils ont ouvert dans ces deux villes une chapelle publique où se presse chaque dimanche une assistance nombreuse. A peine arrivés, les voici déjà populaires et très écoutés, même des protestants.

Les religieuses sont plus anciennes dans le pays. Elles forment trois communautés distinctes : ce sont les Sœurs de Saint-Joseph de Chambéry, les Sœurs grises de Sainte-Elisabeth de Breslau et les Sœurs de Saint-François-Xavier, dont la maison-mère et le noviciat se trouvent à Bergen. Pour donner une idée de l'estime où on les tient et montrer combien leur dévouement est apprécié de la population entière, nous citerons le fait suivant : en novembre 1921, un groupe de protestants prit l'initiative d'organiser dans la capitale une vente de charité en faveur des Sœurs de Sainte-Elisabeth, dont le zèle se dépense surtout auprès des pauvres et des malades, cela tant pour leur venir en aide que pour leur apporter le témoignage de la reconnaissance publique. Tous les journaux applau-

dirent à ce geste, et recommandèrent la vente en termes les plus chaleureux. Et le roi lui-même qui avait vu à l'œuvre les religieuses lors du terrible accident de chemin de fer de Tronhjem et avait admiré leur héroïque dévouement, tint à leur donner à cette occasion une marque de sa haute bienveillance en venant en personne faire une visite à la salle de vente.

Le grand ennemi de l'Eglise luthérienne en Norvège est le modernisme, qui semble avoir brisé toute résistance. Les grands journaux de la capitale publient des articles religieux signés de théologiens les plus en vue, qui enlèvent une à une les bornes qui séparent la religion chrétienne du pur rationalisme. Et comme ils se donnent pour les représentants de la science moderne, ils jettent le trouble jusque dans les âmes les plus religieuses et en séduisent un grand nombre.

Aussi, dans la tourmente qui continue d'ébranler leur religion en découvrant le néant de son fondement, les esprits, repris d'un grand besoin de conservation et d'autorité, se tournent vers le catholicisme. Leur cœur déjà n'en était pas très éloigné, tant ils se sentent en parenté avec nous par l'affinité du culte et le sentiment de l'origine commune.. Maintenant, ils se rendent compte que nous avons sur eux cette supériorité de principe qui rend nos positions inexpugnables et sans quoi nulle vérité ne peut tenir debout: l'autorité du magistère infaillible.

Il y a quelques mois à peine (mai 1924), on annonçait la conservation au catholicisme de Madame Sigfrid Undset, célèbre romancière norvégienne, qui a déjà été proposée, malgré sa jeunesse, pour le prix Nobel.

Ses études approfondies sur la civilisation du moyen-âge auraient déterminé sa conversion.

La Suède reçut à son tour la visite du cardinal. L'accueil de ce pays, bien que déférant, ne fut pas marqué du même élan sympathique que dans les contrées voisines. C'est qu'en Suède, l'âme luthérienne n'a encore guère perdu de sa rigidité première, et l'on crût tout bonnement que la visite du prélat de la Propagande n'était qu'une attaque de grande envergure contre l'Eglise nationale.

Toutefois, dans la province d'Ostrogothie, que le cardinal traversa pour se rendre à Stockolm, le visage fermé de la Suède s'ouvrit et lui sourit partout sur son passage. L'Ostrogothie est la contrée qui a gardé le plus fortement l'empreinte du catholicisme des premiers temps. Ici l'on se heurte à chaque pas à des vestiges de la vieille foi chrétienne, et les figures gardent une bonhommie qui contraste avec la rigidité des autres provinces. Vadstena, le fief de sainte Brigitte où il s'arrêta d'abord, fit au cardinal une réception digne des antiques traditions. Le distingué archiviste de la ville, Erik Ihrfors, tout luthérien qu'il est, vint le recevoir à la gare et lui tenir un discours en latin. Puis dans la chapelle du vieux couvent, où avaient retenti jadis la voix de sainte Brigitte et de ses religieuses, quelles images durent hanter l'âme du cardinal abîmé dans une profonde méditation! A Liukoeping, c'est l'évêque luthérien Brask qui avait lui-même tout ordonné pour la visite à sa cathédrale du cardinal romain. A son arrivée, les portes se tenaient grandes ouvertes, et le comte Bielk l'attendait pour lui montrer les trésors conservés là.

Comme conclusion, dit M. Léon Douadicq, le correspondant d'un journal de Paris (*La Croix*) qui raconte cette visite du cardinal Van Rossum dans les pays scandinaves, et à qui nous avons emprunté les détails ci-dessus :

"La visite du cardinal préfet du Nord ne peut manquer d'avoir, pour le développement de la foi en ces pays, de très heureuses conséquences. Dans ces vastes contrées où la petite phalange des catholiques perdue dans les steppes du protestantisme et souvent paralysée dans son action, a chaque jour sous les yeux le lamentable spectacle d'un glorieux passé anéanti et qui n'en finit pas de renaître de ses cendres, les fidèles verront se ranimer leur courage, croître leur confiance et leur attachement à l'Eglise de Rome. Ils auront plus vivement présent à leur esprit qu'ils appartiennent à une famille qui compte 300 millions de membres et tient la première place dans le monde.

"Même chez les protestants, cette visite produira ses fruits. Nul protestantisme n'est plus rapproché de l'Eglise romaine, nul n'en a plus conservé l'esprit et la pratique que le protestantisme scandinave. Il y a telle revue des luthériens orthodoxes, dont chaque article pourrait être aussi bien signé d'un théologien catholique. Et quand on sait le désarroi que le modernisme a causé dans l'âme luthérienne, on peut juger du prestige qu'exerce cette religion sœur, qui répond si bien à leurs aspirations intimes, et dont la beauté et la force éclatent à tous les yeux. Leurs journaux ne peuvent s'empêcher de le ramarquer. Par exemple, le *Tidens Tegn*, dans son numéro du 25 juin, à l'occasion de la visite cardinalice, reconnaît ouvertement

que "jamais l'Église de Rome n'a paru plus grande "que de nos jours, seule debout, inexpugnable dans ses "positions, tandis que tout vacille dans le monde ou "gît dans l'insécurité et l'incertitude, et, à la faveur du "malaise général, par son constant souci du salut des "âmes, et son zèle industrieux, étendant partout ses "conquêtes". Seulement, je le soupçonne d'anticiper sur les faits quand, pour montrer les progrès et les efforts que fait aussi chez eux le catholicisme, il ajoute qu'on a projeté de bâtir à Copenhague, une vaste cathédrale, où se tiendraient les futurs Conciles des peuples du Nord: Danemark, Norvège, Suède, Islande, Finlande. Mais, volontiers, nous en acceptons l'augure.

"Quoi qu'il en soit, ainsi que je l'écrivais dans ma dernière lettre de Norvège, que plusieurs journaux de Christiania ont reproduite comme rendant bien leurs sentiments profonds, et comme aussi l'attestait M. Parmann dans son discours au cardinal, on ne peut nier que de maints côtés de la population scandinave, surtout dans les classes éclairées, on regarde vers nous".

Il convient de signaler ici le retour en Suède des Sœurs de Sainte-Brigitte.

Les Brigittines, dont l'abbesse, Mère Elisabeth, a fondé le couvent de Rome, désiraient vivement reprendre leur action, interrompue par la Réforme, au pays natal de sainte Brigitte. C'est aujourd'hui un fait accompli.

Les Brigittines ont à Djursholm près de Stockolm, une villa avec chapelle où elles reçoivent les dames âgées. Elles sont 5 pour le moment, l'abbesse, suédoise, 2 anglaises, 2 italiennes. Toutes parlent suédois.

Elles portent le beau costume si caractéristique qu'on n'a plus vu en Suède depuis 400 ans, et le retour de cet ordre vénérable qui tint une si grande place dans l'histoire religieuse du pays est salué avec joie. C'est d'ailleurs le seul Ordre scandinave.

L'anniversaire des 550 ans de la mort de sainte Brigitte à Rome, le 23 juillet 1373, a été solennellement fêté en l'été de 1923 par les protestants suédois à Vadstena même, où vécut la sainte. Le 7 octobre 1923, jour de Sainte-Brigitte, il y eut dans toutes les églises catholiques de grandes fêtes, précédées d'un Triduum à l'église Sainte-Eugénie de Stockholm en l'honneur de la sainte. Beaucoup de protestants y assistaient et ont même aidé à rehausser l'éclat des fêtes. Ce fut une minute émouvante, un événement historique, lorsque le samedi soir, après les chants et l'exposé de la vie religieuse de l'Ordre, l'abbé Nordmark souhaita solennellement la bienvenue aux filles de sainte Brigitte revenant au pays de la sainte. La suite de la cérémonie fut une glorification de la grande sainte nationale, et un Te Deum termina cette mémorable journée.

Disons encore qu'il existe actuellement parmi la jeunesse luthérienne de Suède, que conduit un maître ardent et convaincu, un mouvement qui tendrait à ramener la vie religieuse de la nation à ses sources. Ils veulent réagir contre l'esprit d'indifférence où sombre la masse des habitants, ou du rationalisme, dont les infiltrations ont gagné jusqu'au cœur même de l'Église. Cette tentative les rapproche du catholicisme, et leurs écrivains ne cachent pas leurs sentiments d'admiration que leur inspire la belle ordonnance du culte

catholique. On y découvre comme un regret, une nostalgie du culte de Marie, que l'on demande d'introduire dans la religion réformée. On s'est rendu compte de la vraie nature de ce culte, et de la grande source de faveurs spirituelles que l'on a perdue en l'abandonnant.

Cet esprit de réaction se fait encore timide, tant le modernisme avait jeté de confusion dans les esprits, mais à bien des signes il se reconnaît. C'est, entre beaucoup d'autres, un amour de plus en plus prononcé pour la liturgie, comme on le remarqua naguère à Upsal lors de la consécration de l'évêque de cette ville, où la pompe des cérémonies surpassa en magnificence tout ce qu'on avait vu jusqu'alors; c'est la réapparition du nom des saints dans le calendrier, en tête de l'Annuaire de l'Eglise de Suède.

Les catholiques n'ont pas souffert comme les luthériens des assauts de la libre-pensée. Grâce au solide réseau d'œuvres dont ils s'entourèrent dès le commencement sous l'impulsion de leur infatigable clergé, ils purent conserver intactes toutes leurs positions, même ils les ont améliorées.

C'est par le moyen de la presse surtout qu'ils sont arrivés à ce beau résultat.

Dans un pays comme la Suède où la lutte entre les deux confessions est de tous les jours, il importe de garder l'arme en main pour le redressement de la vérité et la défense contre la calomnie. Ce sera le rôle de l'Association Sainte-Brigitte, qui est essentiellement une œuvre de presse. D'abord établie à Malmo, elle s'est transférée à Stockholm où elle travaille à répandre les bonnes feuilles: tracts, brochures, livres de

piété, qui réconfortent, ouvrages apologétiques qui affermissent et portent l'éveil, la lumière au camp adverse. Elle a entendu la parole de Pie X: "En vain bâtit-on des églises et des écoles si l'on n'emploie l'arme de défense qui s'offre à nous dans la bonne presse catholique", et cette indication du Souverain Pontife, qu'elle a inscrite à son fronton, dirige et soutient ses efforts.

Le Rév. M. Sigurd Rosseland, pasteur luthérien de Seljord, Norvège, a publié durant l'été de 1924, dans le *"Varden"*, journal d'une petite ville norvégienne, une étude qui est un *hommage* à l'Eglise catholique. Il y proclame que parmi les ruines causées par la guerre, le seul édifice qui est resté debout, plus fort et plus inébranlable, est l'Eglise catholique romaine, et que le pape est actuellement l'homme le plus puissant du monde. Il parle de la désagrégation des sectes et du grand nombre de protestants qui, aujourd'hui, ne sachant sur quelle autorité appuyer leur foi, se tournent vers la majestueuse unité de l'Eglise catholique pour l'admirer et la désirer. Toute cette étude serait à citer. En voici quelques extraits:

"LA MAJESTE ET L'AUTORITE DE L'EGLISE CATHOLIQUE

"Parmi les amoncellements de ruines fumantes causées par la dernière guerre mondiale, un seul édifice est resté debout, sain et sauf; mieux que cela, il est aujourd'hui plus solide et plus inébranlable qu'auparavant. Quel est cet édifice ? C'est l'Eglise catholique. Tandis que les autres Sociétés ecclésiastiques et

confessionnelles souffrent à cause de leur manque d'unité et de cohésion, épuisent leurs énergies dans de stériles disputes théologiques, s'atrophient par une politique malsaine et le matérialisme, l'Eglise catholique a gagné en force intérieure et en puissance extérieure.

"L'homme le plus puissant du monde, c'est le pape. Voilà qui est absolument vrai. 320 millions d'hommes lui sont entièrement soumis.

"Indépendamment des avantages dont l'Eglise catholique jouit grâce à sa puissante autorité, à sa longue histoire dont tous les événements remarquables par leur cohésion la conduisent à la réalisation de ses fins, grâce à sa beauté, à sa puissance d'attraction, elle possède tous les autres éléments de succès. Aussi est-elle profonde son influence, à notre époque surtout, où tant d'idéals sont prisés et où les âmes cherchent sécurité et paix à l'abri d'une autorité.

"L'EGLISE CATHOLIQUE RICHE DE VIE CHRETIENNE

"Particulièrement en Allemagne, berceau de la Réforme, le catholicisme fait une puissante propagande. Pour en donner un exemple, en Wurtemberg, où le nombre des catholiques et celui des protestants est à peu près égal, les catholiques construisent des églises, des monastères et des écoles et font beaucoup de prosélytes. J'assistais, il y a quelque temps, à un Congrès religieux à Stuttgard. Un Père Jésuite y exposa, en sept conférences, les principaux points de la doctrine catholique devant un nombre considérable d'auditeurs.

L'immense salle de Liderhalle était littéralement comble. Les conférences ne furent pas plutôt terminées qu'un prêtre luthérien essaya de les réfuter dans une réunion tenue à l'église de Saint-Léonard "Leonardkirchen". La réfutation fut très faible et frappant fut le peu d'assentiment qu'elle obtint de la part de l'auditoire. D'où cela vient-il ? De ce que le protestantisme, nonobstant son idéalisme, a bien de la peine à défendre sa légitimité devant l'histoire quand, à la lumière de celle-ci, des recherches sont faites sur ses mérites, au point de vue religieux. Un allemand, professeur de théologie, que personne n'accuse de conservatisme, me dit un jour: "Tout bien considéré, on constate que la vie chrétienne n'a tiré aucun profit de la Réforme".

"MOUVEMENT SENSIBLE VERS LE CATHOLICISME

"C'est l'opinion généralement admise parmi les théologiens catholiques que toutes les sectes séparées, dans un temps peut-être pas très éloigné, reviendront dans le sein de la grande Eglise-mère. Il est bien possible aussi que la Réforme luthérienne soit arrivée au terme de sa mission dans l'histoire. Quant à ce qu'elle a réellement créé de bien au point de vue religieux, l'avenir en sera juge.

"Ce qu'il y a de certain en tout cas, le voici: parmi les nations, la nôtre y comprise, se produit un mouvement sensible vers le catholicisme, en même temps qu'on

s'éloigne de l'individualisme. Partout on ressent un ardent désir de tranquillité et de paix sous le patronage d'une autorité.

"Une foi vivante en un Dieu vivant, voilà ce dont a besoin notre société malade, fatiguée. Il est bien possible que le catholicisme, dans sa noble grandeur et son esprit de dévotion candide, soit le mieux à même, à notre époque d'implanter la vraie piété dans les cœurs".

En avril 1924, un événement important se produisait en Danemark: les cinq évêques du Nord, Danemark, Norvège, Suède, Finlande et Islande, se réunissaient à Copenhague, la capitale du pays. Les catholiques danois, surtout de Copenhague, se sont réjouis de cet événement, qui ne s'était pas produit depuis le moyen-âge. Ensemble ils visitèrent les différentes églises et couvents de la capitale.

La conférence s'ouvrit le jour même de l'arrivée de l'évêque de Finlande. L'objet de la conférence était d'étudier en commun les moyens d'instituer un apostolat fécond parmi leurs fidèles respectifs. Quoique cette réunion, de caractère tout à fait privé, ne fut accompagnée d'aucune fête extérieure, il est certain qu'elle offre une importance considérable comme témoignage du grand désir qui anime les chefs de l'Eglise catholique de s'entendre pour l'évangélisation des pays scandinaves.

Enfin, le 23 décembre 1924, à Copenhague, à l'occasion d'une discussion entre deux branches de l'Eglise protestante, et où une partie de la presse se déclarait pour l'Eglise catholique comme autorité et modèle, on ajoutait que l'Eglise catholique peut se réjouir

d'une bienveillance toujours grandissante, qui est sans doute l'effet des divergences entre les opinions de l'Eglise de l'Etat. L'évêque Ammundsen, dans un discours qu'il avait prononcé à la troisième réunion ecclésiastique de Nakskov, avait déjà émis le vœu suivant: "Nous autres protestants, pourquoi ne sommes-nous pas catholiques ?" L'évêque Ammundsen est d'ailleurs connu pour sa bienveillance, et il reviendrait facilement de ses erreurs doctrinales.

Mais c'est la Hollande surtout qui se distingue dans ce mouvement de retour vers le catholicisme. L'effort des catholiques hollandais est vraiment admirable. Il se manifeste d'une manière éclatante par des chiffres puisés dans les dernières statistiques officielles.

Ce mouvement, constaté depuis plusieurs années déjà, a été particulièrement sensible aux élections législatives du 5 juillet 1923, où les catholiques ont envoyé aux Etats-généraux ou Parlement trente-deux députés sur cent représentants. Le parti catholique présente une unité parfaite. Son chef est un homme des plus distingués, de tout premier plan, Mgr Nolens. Il a succédé à Mgr Dr Schaepman, un des hommes les plus éminents du 19e siècle, qui a tant contribué à l'union des catholiques entre eux et qui fut pendant de longues années leur gloire et leur chef.

Dans ce pays de près de 7 millions d'habitants, on compte environ 3,770,000 de protestants de sectes diverses, et 2,835,000 de catholiques romains, le reste se répartissant entre Israëlites et libres-penseurs. Le nombre des catholiques va croissant d'année en année, à tel point que si les proportions d'accroissement se maintiennent, les catholiques seront la majorité avant

dix ans. L'on voit même des journaux protestants qui refusent d'admettre le caractère protestant de la nation.

Un événement jusqu'à présent unique dans l'histoire parlementaire ne s'était-il pas déjà produit en 1919 dans cet Etat réputé protestant, alors que la reine, elle-même protestante, invitait un prélat catholique à former un ministère. Ce geste, qui surprit le public, n'avait rien que de très naturel. Il s'explique par le fait qu'aux élections législatives de cette même année, les partis de droite venaient de remporter la victoire, et, pour la première fois, les députés catholiques étaient la majorité dans cette coalition. C'était donc le devoir de la souveraine de s'adresser au chef du parti catholique pour la formation d'un ministère.

C'est en 1848 que la Hollande inaugura un régime plus libéral. La nouvelle constitution élargit le cadre des électeurs, proclama la liberté de l'enseignement et le droit de réunion. Mais déjà les catholiques pouvaient exercer une certaine influence à condition d'offrir leur appui à l'un des partis existants. Ils s'allièrent aux libéraux, qui leur étaient plus sympathiques à cause de leur largeur de vue. Il s'ensuivit cet heureux résultat que la hiérarchie ecclésiastique fut rétablie en 1853.

Grâce au nouveau régime de liberté, on s'empressa de réparer les ruines, à combler les lacunes et songer aux besoins les plus urgents. Des églises furent contruites, des séminaires et collèges organisés ou développés, des écoles libres et des hôpitaux fondés, des congrégations et des associations pieuses établies, des missions prêchées, des journaux lancés, en un mot tout fut mis

en œuvre pour rehausser le niveau de la vie chrétienne parmi les catholiques et pour développer leur valeur intellectuelle.

Vers 1865, il se forma un troisième parti politique: celui des protestants croyants, en opposition avec les partis libéraux et conservateurs, dont les croyances, infectées de rationalisme, devenaient de jour en jour plus imprécises, et qui refusaient à la religion toute influence dans la vie publique. Il était donc naturel pour des catholiques de collaborer avec les protestants croyants, pour faire prévaloir les droits de Dieu et christianiser la législation.

Le parti des protestants croyants s'était appelé "anti-révolutionnaire", parce qu'il jugeait les principes de la révolution faux et pernicieux.

Enfin, grâce à la sève féconde qui l'alimente, grâce aussi à l'ardeur, à l'esprit d'initiative et d'organisation de ses chefs et à la foi profonde de ses membres, foi qui n'a fait que s'aviver par l'âpre lutte de plusieurs siècles, le catholicisme s'est conquis en Hollande une situation exceptionnelle. Aussi les idées et les sentiments des protestants au sujet de l'Eglise ont subi ces dernières années une évolution remarquable. Au début du XIXe siècle, les catholiques étaient considérés comme des non valeurs à tout point de vue. Pas de place pour eux dans les sphères gouvernementales. Aucun catholique ne brillait dans le domaine de l'art, de la littérature et de la science. Et malgré l'égalité absolue que la constitution du pays garantissait à tous les citoyens et à la protection égale qu'elle promettait à toutes les religions, les protestants croyaient aller jusqu'aux limites extrêmes de la tolérance en s'abste-

nant de toute persécution ouverte. Les catholiques, de leur côté, acceptaient cette situation humiliante et semblaient n'avoir qu'un seul souci: s'effacer. Etat d'âme inévitable après trois siècles d'oppression et qui s'opposait à toute tentative d'organisation et d'émancipation.

Si, il y a cinquante ans, catholique était encore synonyme de retardataire, d'ignorant, aujourd'hui les protestants considèrent avec un mélange de respect et de vague crainte la force toujours croissante des catholiques, la splendeur de leurs écoles, le sérieux de leur enseignement, le nombre de leurs savants et la magnifique floraison d'œuvres due à leur initiative et à leur charité. Dans toutes les branches de l'art et de la science, les catholiques occupent une place d'honneur jusqu'au sein des corps enseignants. Dans la vie sociale, leurs syndicats exercent une influence incontestée. Il se trouve donc parmi nos frères séparés un grand nombre d'hommes sincères qui, vivement impressionnés par la vitalité qu'ils remarquent chez nous, étudient, interrogent, réfléchissent et.....admirent sans réserve. A ceux-là, on peut l'espérer, le Christ se manifestera un jour et ils le reconnaîtront.

La population catholique est surtout agricole, leurs associations d'agriculteurs comptent 80,000 membres contre 30,000 dans les associations protestantes, et disposent de journaux techniques nombreux et bien rédigés, de caisses d'assurances prospères contre les maladies, l'incendie et les pertes de bétail. Non moins merveilleuse est l'organisation de la classe industrielle. En 1921, les Unions provinciales d'ouvriers catholiques étaient au nombre de 15 avec un bureau central et un

grand journal. L'Association centrale pouvait mettre en ligne 155,000 membres contre 76,000 chez les protestants, et 200,000 chez les socialistes. Du reste, à côté de ce syndicat central, il y a de nombreux syndicats indépendants d'employés du gouvernement qui s'intitulent fièrement catholiques. Les œuvres sociales créées par ces Associations sont innombrables; leurs malheureux, malades, vieillards, femmes en couches, orphelins, trouvent auprès d'elles le plus large secours.

Les écoles confessionnelles ont été maintenues grâce à une campagne habile et à l'attitude énergique des chefs catholiques. Les catholiques hollandais ont toutes espèces d'écoles, même une Université, celle de Nimègue. Les vocations sacerdotales suffisent à tous les besoins à l'intérieur et à l'extérieur; elles atteignent un pour cent de la population catholique, alors qu'en France elles forment à peine le un cinquième pour cent.

Le nombre des séminaires réguliers et séculiers qui forment leurs élèves en vue du sacerdoce s'élevait, au début de 1923, à 41 petits séminaires avec 4,793 élèves, et 42 grands séminaires, avec 1,708 étudiants .

C'est Nimègue qui est le centre de la science catholique en Hollande. L'Université de Nimègue, qui a débuté avec 150 étudiants, est la première Université catholiques aux Pays-Bas. Cette ville garde pour l'étranger le prestige de ses souvenirs historiques: en 1678, la France y conclut un traité avec l'Espagne et la Hollande; l'année suivante avec l'Espagne, l'Empire et la Suède. Campée sur cinq collines, elle contemple les ruines d'un palais où passèrent Charlemagne

et Charles-Quint, les nombreux monuments que lui légua le moyen-âge et ses grands quartiers neufs où se rassemblent 70,000 habitants, dont les catholiques forment les deux tiers.

La nouvelle université est située sur la plus belle place de Nimègue, donnée par les familles catholiques à l'œuvre naissante. Elle a été solennellement inaugurée le 17 octobre 1923, au milieu d'une grande foule, des gouverneurs des trois provinces catholiques d'Utrecht, les représentants des universités néerlandaises et d'universités étrangères.

A la séance du soir, le recteur, après avoir évoqué Charlemagne, qui avait son palais à Nimègue, l'école palatine, d'où rayonnait la civilisation chrétienne sur les Pays-Bas, l'école apostolique, célèbre dans son temps, le bienheureux Pierre Canisius, fils de Nimègue, et auquel on va ériger un monument, termina en prononçant les paroles suivantes:

"Une nouvelle ère s'ouvre pour la Néerlande catholique, c'est l'augmentation du nombre des étudiants et des personnes propres à occuper les plus hautes positions, une estime plus grande, chez les catholiques, de la science, et ainsi une plus grande influence, puisqu'ils pourront mieux disposer à l'avenir des ressources nécessaires pour entretenir cette estime et la changer en actes".

Il y eut un instant de silence, puis les cris de joie s'élevèrent, les applaudissements saluèrent la renaissance intellectuelle du catholicisme néerlandais, les cloches de la ville sonnèrent, et même le bourdon du principal temple protestant, muet repuis la mort de

Guillaume III (1890), se mit en branle comme autrefois lorsqu'il annonçait les fêtes catholiques.

Le chant du *"Veni Creator"* clôtura cette inoubliable cérémonie.

Les catholiques du monde entier ont vu avec bonheur la tenue du 27e congrès eucharistique international à Amsterdam, du 22 au 27 juillet 1924. Une foule nombreuse est venue de tous les coins du pays et de plusieurs contrées étrangères pour assister à ces fêtes eucharistiques. La population catholique d'Amsterdam était dans la joie et se montra des plus accueillantes. Les protestants témoignèrent de leur respect. C'est le cardinal Van Rossum, légat du pape, qui a présidé la cérémonie d'ouverture, qui fut très brillante. Il a été reçu par un nombre considérable de personnes, qui avait à sa tête les autorités religieuses et de nombreux fonctionnaires hollandais. Son Eminence a témoigné sa satisfaction de la réception qui lui avait été faite et a donné la bénédiction apostolique.

Enfin, il n'y a pas qu'en Angleterre, en Hollande et dans les pays scandinaves que l'on voit refleurir la foi des ancêtres ; la Suisse donne également dans ce mouvement qui est devenu si apparent qu'un correspondant le signalait, le 22 avril 1924, à l'attention du monde.

Un certain nombre de conversions au catholicisme se sont produites en ces derniers temps, dit-il, dans les milieux protestants de la Suisse.

On salue ces conversions comme l'aurore d'autres retours. Contrairement à ce que l'on pourrait croire à l'étranger, le protestantisme helvétique ne revêt pas

nécessairement la forme de la passion sectaire. Tant s'en faut! Tel de nos frères est noblement tourmenté par le besoin de la vérité; il le confesse dans des pages émues, et quelquefois il se prend à interroger l'Eglise catholique. Un seul exemple. Un pasteur protestant de Schwytz publie un copieux article sur les observations qu'il a été amené à faire, en pays catholique. Il écrit notamment:

"Qu'est-ce que le président du Conseil paroissial ou d'un Consistoire allemand en face du Pape à Rome?

"Oui, elle est digne d'admiration cette organisation qui a permit à Pie X, l'humble fils de paysan, le pauvre curé de campagne, de monter tous les degrés de la hiérarchie, et malgré tous les préjugés de naissance, de condition, d'éducation, de s'asseoir sur le trône le plus élevé de la terre. Quel esprit de discipline!

"On accuse la rigidité de l'Eglise catholique et l'on dit qu'elle n'est plus de notre temps. Je pense, au contraire, qu'elle a raison de chercher le salut des siens, non dans la liberté de conscience, mais dans l'autorité et l'obéissance.

"L'Eglise catholique offre à ses adhérents une doctrine sûre et fixe qui, peut-être, n'est pas au goût du jour, mais qui n'est point démodée. Les siècles passés l'ont éprouvée, les siècles futurs la garderont sans changement".

* * *

Nous avons été amené par la nature même de cette étude, à ne parler que des contrées gagnées au protestantisme et de leur heureux retour à la foi première

de leurs ancêtres; mais c'est dans tous les pays, sous tous les climats, dans les terres nouvelles comme dans l'ancien monde, chez tous les peuples, que la religion du Christ, la seule vraie, la seule divine, la seule apostolique, recrute des fidèles. Voilà pourquoi elle est universelle, catholique.

Le catholicisme rend aux pays qui consentent à s'en pénétrer, le service de les raviver, de les purifier, de les élever par le renoncement chrétien, par la lutte victorieuse contre les appétits d'un matérialisme avilissant. Il leur assure les promesses d'un avenir meilleur. "Le catholicisme, par ses doctrines de renonciation, de pénitence, de sacrifices, de mortifications, le catholicisme, par son ascétisme, déclarait, il n'y a pas encore longtemps, le premier ministre de l'Italie, M. Mussolini, persuade les hommes à se combattre eux-mêmes, ce qui développera leurs meilleures énergies; ou, plus exactement, le catholicisme fait que les hommes préparent et assurent, chez eux, le triomphe de leurs meilleures énergies, celles qui font les héros et les saints. C'est grâce au catholicisme si nous, Italiens, avons conservé la vigueur, la noblesse et la fécondité spirituelles qui prennent bien la place de la richesse matérielle qui nous manque, et qui nous permettent de l'acquérir.

"Sans le catholicisme, que serions-nous devenus? Regardez la majorité des peuples de l'Europe. Ils se sont trop livrés au plaisir. Ils se sont abrutis. Ils se sont matérialisés. Et, s'ils sont Protestants, ils ont entraîné la religion dans leur chute. Ils lui permettent encore de subsister, comme une simple formule derrière

laquelle il n'y a rien ou presque rien de religieux. Rien n'est plus significatif d'examiner à ce sujet, la signification du mot *confort*. Ce mot est italien. Il est encore pris chez nous dans son acception originelle: joie de l'esprit, joie du cœur, la paix de l'âme, un avant-goût des réalités superterrestres. C'est là le confort. Mais combien ces peuples ont fait de ce mot un synonyme de fauteuil, de chauffage moderne, etc!

"L'Italie doit au catholicisme sa force, sa joie, et son brillant avenir. Ceci, je l'ai dit souvent et ne cesserai de le redire".

Parlant à la convention de la jeunesse catholique à Cardiff, M. Hilaire Belloc, un historien anglais éminent, a déclaré que l'Europe penche de plus en plus vers le catholicisme.

"Le courant est changé, dit-il. Ce retour à l'Eglise catholique a été précipité par la guerre, mais il était quand même inévitable. On revient rapidement à la culture catholique et l'Eglise de Rome reprend rapidement son rôle déterminant dans la marche de la civilisation".

Tenons pour démontré, hors de doute, que le bonheur des peuples ne sortira pas du communisme, des écoles sans Dieu, de la littérature agnostique et païenne, ni des laborieuses combinaisons des diplomates, des découvertes, si merveilleuses soient-elles, de nos savants. La sauvegarde de la civilisation, sa base et son fondement, ce sont le Christ et son Eglise catholique, et c'est la reconnaissance même de ce double

fait qui explique le retour vers l'Église et, par elle, vers le Christ, de tout ce que notre civilisation offre de plus pur, de plus spirituel et de plus éclairé.

Vienne donc le jour où les individus et les peuples réconciliés, quelle que soit leur race ou leur langue, adoreront Dieu au pied des mêmes autels, observeront la même loi, ne formant, selon le vœu du Divin Maître, qu'un seul troupeau sous un seul pasteur!

VI

PERSPECTIVES D'AVENIR

L'Empire britannique, qui place l'Angleterre à la tête des nations actuelles, est la plus merveilleuse construction politique des temps modernes. L'histoire du monde n'a jamais vu de puissance qui puisse lui être comparée, comme formation et comme étendue. Avec ses 13,822,416 milles carrés, l'Empire couvre à peu près le quart de la superficie du globe. Il est cent fois plus grand que l'Angleterre elle-même, trois fois plus grand que l'Europe. Certaines de ses parties pourraient plutôt être appelées des continents, le Canada étant presque aussi grand que l'Europe, l'Australasie plus grande que le Canada, l'Inde s'étendant sur un espace de la moitié de l'Europe Seules, les possessions anglaises d'Afrique forment un territoire plus vaste que la superficie totale du Canada. De fait, comme étendue géographique, le démembrement de l'Empire donne les proportions suivantes: 16% en Asie, 24% en Australasie, 27% en Afrique, 32% en Amérique, 1% en Europe.

Les possessions les plus rapprochées du Royaume-Uni sont celles de la Méditerranée: Gilbraltar, une forteresse qui tient ouverte la route commerciale de l'Orient, puis Malte et Chypre. Tout le littoral africain lui appartient. Un voyageur pourrait, de la Colonie du Cap, remonter toute la longueur des côtes jusqu'en Egypte, puis, par Suez, arriver aux Indes en contournant l'Arabie, la Mésopotamie, la Perse,

sans quitter le sol britannique ; de l'Insulinde, il gagnera encore la Tasmanie par l'Australie sans sortir de l'Empire. Si, depuis la guerre, nous ajoutons les colonies gagnées soit par la valeur des armes soit en vertu du traité de Versailles, telles que les possessions allemandes et portugaises, nous avons encore un accroissement de territoire huit fois plus étendu que le Royaume-Uni C'est en Afrique que se trouvent surtout les contrées nouvelles ouvertes à la civilisation anglaise.

L'influence britannique, grâce à la politique indienne, pénètre tout ce vaste territoire du Béloutchistan et de l'Afghanistan à la Palestine et à l'Arabie, en traversant la Perse et la Mésopotamie. Le commerce britannique contrôle la navigation fluviale depuis l'extrémité inférieure de l'Euphrate jusqu'à Bagdad. Par le contrôle de la Mésopotamie, les communications impériales sont assurées d'une route terrestre ininterrompue entre la vallée du Nil et la vallée de l'Indus.

Dans l'Inde, la Birmanie et la presqu'île malaise, les Anglais règlent les destinées de 320 millions d'hommes. Ils y trouvent un placement pour leurs capitaux, un débouché pour leurs produits manufacturés, une réserve de blé, de coton, de jute, de riz, de thé, de caoutchouc, de graines oléagineuses, d'étain, de pétrole, etc. Ils ont multiplié les voies de communication, transformé par l'irrigation des millions d'âcres de steppes en terres productives, lutté avec avantage contre les famines et les épidémies, ces fléaux légendaires de l'Inde.

Par ses puissantes et anciennes corporations concentrées à Hong-Kong, l'influence britannique pénètre

toute la Chine. De Hong-Kong, la flotte britannique commerce le long des côtes et dans les mers de la Chine. Ce sont des Anglais qui ont organisé le service des douanes maritimes et qui administrent les services des phares et des postes. Enfin, grâce au réseau de fils britanniques qui entoure la terre, les différentes parties de l'Empire peuvent librement communiquer entre elles et le reste du monde.

A la fin du 18e siècle, l'Angleterre avait déjà sous son autorité une bonne partie de l'Amérique du Nord et de l'Inde. De 8,494,222 milles carrés qu'elle possédait en 1841, elle passe à 11,196,929 en 1901 et à 13,822,416 en 1921. Dès 1870, l'Angleterre était devenue la première puissance coloniale et commerciale du monde.

M. Emile Reich, dans son ouvrage: *"Du succès des nations"*, explique comme suit le succès de l'Angleterre dans la formation de son vaste Empire: "Sa position insulaire a été le principal facteur du succès de cet immense empire; elle a pu, grâce à cette position, tirer un parti certain des complications continentales dans lesquelles les nations rivales se sont trouvées si souvent entraînées. Aussi les trois dates qui marquent les amoindrissements successifs de l'empire colonial français, 1713, 1763, 1814, sont des dates inscrites en lettres rouges dans les annales coloniales de l'Angleterre".

Il faut aussi tenir compte du tempérament de la nation et de ses méthodes de colonisation.

L'esprit commercial, qui semble le caractère propre du peuple anglais, l'émigration vers les pays à coloniser, l'accaparement des routes maritimes, si essentielles au

maintient des relations commerciales, les chemins de fer, les lignes télégraphiques, les canaux d'irrigation, joints à l'inexorable diplomatie de la race, cette politique toujours égale à elle-même, poursuivie avec une admirable continuité de vues, sont les principales forces mises en jeu dans l'étonnante expansion de cette puissance coloniale. Chacune de ces colonies porte la forte empreinte du génie britannique, de sa puissance créatrice. Ses procédés de colonisation, ses formes de civilisation lui sont propres. Nul mieux que lui n'a su appliquer les moyens de transport, la mise en valeur des capitaux, le progrès scientifique. Nul n'a mieux réussi à implanter dans les colonies les habitudes de sa vie matérielle, à développer les tendances de sa vie sociale, ses instincts de liberté et de droit. "En parcourant le monde, s'écrie Froude, j'ai vu de mes propres yeux qu'il y a, à côté de la vieille Angleterre, d'autres Angleterres où la race fleurit avec tous ses antiques dons". Le philosophe humoristique qui a écrit: "La mer est bornée par l'Empire de Sa Majesté", n'était pas aussi loin de la vérité qu'il affectait de le croire. On ne peut vraiment qu'admirer les hommes d'Etat anglais qui surent, de générations à générations, constituer, augmenter, développer cet immense édifice qu'est, à l'heure actuelle, l'Empire britannique.

Mais, l'Angleterre, en constituant son Empire, songeait surtout à développer son commerce, le plus grand de tous ses intérêts politiques. Vivant de commerce, il faut que tous les ports lui soient ouverts. "Le commerçant britannique est toujours en quête d'un bon placement; il trafique avec toutes les nations. De

proche en proche, l'orbite commercial de la Grande-Bretagne s'étend jusqu'aux limites du monde ; là où ne pénètre pas le marchand anglais, il n'y a pas de commerce. Or, sans les colonies, l'édifice commercial manquerait d'appui. Le commerce, premier mobile des fondateurs de l'Empire, en demeure toujours, malgré les liens sentimentaux, l'étai et l'armature[1]."

L'Empire lui-même est le meilleur champ commercial de l'Angleterre. Les pays qui en font partie croissent rapidement en population et en richesses. Dans les circonstances il importe de maintenir une politique de protection impériale, d'un régime de préférence entre l'Angleterre et les Dominions. L'Angleterre gardera ces nations sœurs ou filles bien plus par l'intérêt que par le sentiment ou la coercition.

Le monde a pu se rendre compte lors de l'exposition panbritannique ouverte le 23 avril 1924 au Parc de Wembley, près de Londres, de ces brillantes qualités du génie commercial et organisateur du peuple anglais, et de cette colossale manifestation de la puissance économique de l'Empire.

Cette exposition, unique comme étendue et importance, inaugurée au milieu d'une grande pompe par Sa Majesté le Roi George, couvre un terrain de 220 âcres sur lesquels étaient distribués les échantillons de toutes les richesses de l'Empire, c'est-à-dire les produits expédiés des quatre coins du globe et de

---

1 Albert Demangeon, *L'Empire Britannique*. Nous nous empressons de reconnaître que nous avons emprunté à cet auteur quelques-unes des statistiques qui précèdent.

toutes les latitudes terrestres. Toutes les nations de l'Empire y étaient représentées par leurs monuments, leurs produits et leurs habitants. Là se dressaient dans un décor suprême les pavillons du Canada, de l'Australie, des Indes et de la Nouvelle-Zélande.

"Vous avez devant vous, dit le Prince de Galles, en faisant les honneurs de l'Exposition au roi son père, la représentation complète et vivante de tout votre Empire. Les dominions, l'Inde, les colonies, les protectorats et les territoires sous mandat, se sont unis dans la grande tâche de représenter l'image de votre commonwealth de nations.

"L'Exposition est l'ouvrage de tout l'empire. Elle montre l'habileté des artisans et des agriculteurs, les organisations de transport de tous les peuples et de tous les territoires. Elle illustre l'histoire de l'Empire en même temps qu'elle est l'image vivante de sa structure actuelle. Elle va donner au monde, je le crois sincèrement, l'impression que le plus puissant agent de civilisation ne tend qu'à des buts pacifiques et au bien du genre humain.

"Comme président, je veux exprimer ma gratitude à ceux qui ont collaboré à cette grande entreprise, aux hommes de large vue qui, les premiers, proposèrent, dès avant la guerre, aux représentants des dominions, de l'Inde et des colonies, l'organisation d'une exposition panbritannique.

"La grande œuvre a été menée à bonne fin avec une loyauté et une énergie sans pareilles. J'espère, Sire, que l'Exposition aura pour résultat de faire comprendre aux peuples de votre empire la sagesse du conseil que vous leur avez déjà donné en plus d'une

circonstance : celui de s'unir pour mettre en valeur tous ensemble les ressources de ce magnifique empire, pour le bien de la race britannique, pour celui des autres races qui nous ont acceptés comme gardiens de leurs destinées, et celui du genre humain tout entier".

Le roi, dans sa réponse au Prince de Galles, a exprimé toute sa satisfaction de pouvoir inaugurer cette exposition : "Je suis heureux, dit-il, de souhaiter la bienvenue aux représentants officiels et autres de mes dominions, et de leur exprimer le plaisir que nous ressentons tous à les voir prendre part à la cérémonie d'aujourd'hui.

"Vous avez dit que votre dessein avait été de produire un tableau de notre commonwealth. Nul ne peut douter que ce résultat n'ait été atteint. On peut dire que l'exposition nous révèle en petit l'Empire entier, contenant comme elle le fait dans ses 220 âcres un modèle vivant de l'architecture, de l'art et de l'industrie de toutes les races qui vivent à l'ombre du drapeau britannique.

"Elle donne au monde l'illustration graphique de cet esprit de coopération libre et tolérante qui inspire aux peuples de diverses races et croyances de s'unir en un même commonwealth, faisant ainsi contribuer leurs ressources diverses à une même fin".

Le 26 mai, près de 125,000 personnes se sont jointes à Leurs Majestés le Roi et la Reine au stade de Wembley pour observer la minute de silence réglementaire à l'occasion de la fête de l'Empire. Mêlés à la foule immense qui était venue de la banlieue de Londres et des villes environnantes, on remarquait ici et là quelques groupements de naturels de toutes les colo-

nies de l'Empire. Une double ligne d'hommes, revêtus de l'uniforme bleu de l'hôpital, la plupart dans des chaises d'invalides, rappelait à la foule que les hôpitaux militaires ne sont pas encore vides. Inutile de dire que Leurs Majestés reçurent une réception grandiose à leur arrivée. Les cérémonies qui suivirent montrèrent sans contredit la grandeur de l'Empire; mais elles avaient été préparées avec tant de tact qu'elles excluaient toute idée de fanfaronnade.

Le moment le plus solennel fut celui de la minute de silence "en action de grâces pour les travailleurs de l'Empire dans le passé et pour implorer la bénédiction du ciel sur les dirigeants de l'Empire actuellement et dans l'avenir, afin que tous puissent travailler pour la grande paix du Seigneur sur la terre".

Pendant des mois des milliers de visiteurs ont défilé devant une des plus éclatantes manifestations de la force économique de l'Empire. Ils ont pu se convaincre que l'Angleterre, en faisant appel à tous les Dominions, ses sœurs de nationalité, pouvait organiser une grandiose manifestation de famille et prouver à l'univers que dans les grandes œuvres de paix, le Commonwealth sait s'unir, coopérer, fraterniser.

* * *

Au point de vue de la population en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique, Sa Majesté le roi George V est le souverain respecté de 460,000,000 de sujets, c'est-à-dire le quart de la population terrestre, 50,000,000 étant d'origine et de langue anglaise. L'Inde seule représente 71% de la population de l'Empire. Cette population est protégée par une armée de 200,000 soldats.

Une telle masse d'êtres humains, la plus imposante qui existe sous le ciel, devrait, par son seul poids, dominer le monde. Il n'en est rien cependant, car elle ne forme pas véritablement un tout. C'est plutôt un assemblage de peuples divers, indépendants les uns des autres, répandus sur tous les continents, et dont les intérêts sont parfois opposés et ne sont pas toujours ceux de l'Empire.

La Grande-Bretagne est la seule de tous les pays d'Europe qui ait concédé à ses grandes colonies le gouvernement représentatif avec responsabilité ministérielle complète. Les colonies autonomes anglaises forment, on le sait, de véritables Etats, jouissant d'une quasi-indépendance. Avec l'Empire britannique, une des cinq puissances désignées par le traité de Versailles comme les principales puissances alliées et associées, ont signé le dit traité, par ses représentants autorisés, le Dominion du Canada, le Commonwealth d'Australie, l'Union Sud-Africaine, le Dominion de le Nouvelle-Zélande, l'Inde, enfin par ses deux plénipotentiaires.

Chaque colonie autonome est dotée d'un régime parlementaire. Le parlement y est composé de deux Chambres. Ces parlements coloniaux sont des assemblées législatives et non constituantes. Le pouvoir exécutif est théoriquement aux mains du gouverneur, qui représente le roi, et pratiquement exercé par le premier ministre qu'il choisit. Le gouvernement, naturellement, est responsable devant les Chambres.

La constitution qui régit chacune de ces colonies britanniques tend donc à en faire autant d'Etats autonomes, avec ses lois, ses traditions, ses libertés, tout en rayonnant dans l'orbite de l'influence impériale. Ce

sont, suivant l'expression même du Prince de Galles, un groupe d'Etats frères, virtuellement indépendants et coopérant tous au bien commun. En fait, les gouvernements des Dominions se comportent à peu près souverainement. Ils n'ont ni le désir ni le besoin de se séparer de la métropole. Ils sentent la nécessité d'une solidarité entre toutes les parties de l'Empire dans l'intérêt de chacune d'elles et de leur ensemble. Ils veulent faire leur devoir de membres de la grande famille britannique, mais ils entendent traiter d'égal à égal avec le gouvernement de Londres.

La métropole les traite presque sur un pied d'égalité, se gardant de froisser les aspirations nationales, et cette politique libérale vaut mieux pour le maintien du lien britannique que toute tentative d'extinction ou d'assimilation. Le Canada, par exemple, qui, de tous les pays conquis ou cédés à l'Angleterre, a le plus contribué à la grandeur de l'Empire, tant par la richesse de son sol que par la population qui l'habitait d'abord, veut être une nation. En juin 1921, il refusait au premier ministre d'Angleterre, alors M. Lloyd George, de remettre aux mains d'un Conseil d'Empire où il aurait été représenté, le droit d'envoyer des troupes canadiennes en Mésopotamie ou en Egypte. Le peuple canadien a largement contribué de ses ressources pour la défense de l'Empire à l'heure du danger, et assurément il ne peut être indifférent à tout ce qui peut concourir à la sécurité et à la grandeur de la mère patrie, et sa volonté de coopérer dans les questions d'intérêts communs demeure constante; mais il entend garder la direction de ses destinées en ses propres mains. Le lien impérial n'a de validité que

si les intérêts du Canada sont les mêmes que ceux de l'Angleterre et sont jugés tels par le parlement et le gouvernement.

"Quand l'Angleterre adopte une certaine attitude dans une question de relations internationales, il se peut que le Canada prenne une attitude identique pour des raisons communes aux deux pays. Mais dans les questions intéressant nos nationaux et nos relations avec les pays étrangers, le parlement canadien entend réserver sa liberté d'action au même titre que le parlement anglais exerce la sienne dans les questions qui concernent spécialement la nation anglaise[1]."

Au cours d'un banquet auquel il a prit part, le 29 juillet 1924, à Londres, M. J.-H. Thomas, secrétaire des colonies, a déclaré que les sacrifices qui ont été consentis par les dominions britanniques durant la grande guerre, forçaient les gens à reconnaître le fait que dans toutes les questions de paix ou de guerre, ils doivent être consultés.

Au sujet du traité de Lausanne, ratifié par le roi au nom de l'Empire, le premier ministre du Canada déclarait, le 9 juin 1924, qu'il ne doutait pas qu'une telle ratification liait le Canada, la souveraineté royale s'étendant à tous les Dominions autant qu'à la Grande-Bretagne, mais qu'il appartenait au parlement canadien de décider jusqu'à quel point s'étend l'obligation de ce pays en ce qui regarde le maintien du traité et, de fait, notre parlement, à sa dernière session (1924) a refusé de ratifier ce traité de Lausanne.

---

1 Le premier ministre canadien, sur la résolution du député Woodsworth, relative aux pouvoirs constitutionnels du Canada, 3 avril 1924.

M. King réaffirmait cette politique dans un discours prononcé à Winnipeg, le 3 octobre 1924, devant une nombreuse assemblée:

"Toute tentative de la part de la Grande-Bretagne, a déclaré le premier ministre à un certain moment de son allocution, pour imposer aux Dominions un système de défense ou une obligation à un traité international qui n'aurait pas été sanctionné par le parlement fédéral, toute tentative de ce genre, dis-je, constituera une grave menace à l'intégrité de l'Empire britannique, la plus grave que l'on puisse faire peser sur les parties individuelles de la communauté britannique". Ainsi donc, liberté entière au parlement canadien d'assumer les obligations qui découlent des traités conclus par l'Empire, même après leur ratification par l'Angleterre.

Le Canada, comme l'Union-Sud-Africaine, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, repousse tout projet de centralisation présenté sous le couvert d'une fédération impériale, d'un Conseil central à Westminster qui contrôlerait les destinées de tout l'Empire. Un Conseil central à Westminster avec un cabinet contrôlant les destinées de tout l'Empire est un système irréalisable, suivant M. Bruce, premier ministre d'Australie.

Le système le plus durable pour maintenir les relations impériales, déclarait le premier ministre du Canada, l'honorable M. King, lors de la dernière conférence impériale tenue à Londres du 2 octobre au 8 novembre 1923, la dixième et la principale de celles qui ont été convoquées depuis plusieurs années, est celui d'une réunion de nations libres, possédant en son entier

l'exercice de leurs privilèges et de leurs intérêts. Et cette même conférence a démontré clairement que, de leur côté, les autorités impériales sont prêtes à nous accorder la plus grande mesure possible d'autonomie. Il a été également admis à cette même conférence qu'il appartenait au parlement et au peuple de chaque partie de l'Empire de décider des mesures à prendre pour assurer sa propre défense, et de l'attitude à observer dans les questions de défense impériale. On y déclare en propres termes qu'en matière militaire ou de participation à une guerre, ou autre chose semblable, c'est le parlement canadien qui décidera de la nature et de l'étendue de son initiative, s'il juge à propos d'agir au nom du pays. Une des résolutions "reconnaît" à tout gouvernement quelconque de l'Empire britannique le droit de négocier un traité et, de fait, le Canada, le 3 juin 1924, signait directement un traité de commerce avec la Belgique, et le 5 septembre de la même année une semblable entente avec la Hollande. La nomination d'un plénipotentiaire à Washington est à l'ordre du jour.

La conférence impériale a été ainsi définie par M. King lui-même :

"Elle n'est ni un cabinet ni un conseil ; elle n'a aucune autorité, ses membres n'ont aucun mandat. Elle peut formuler une politique, libre aux dominions de suivre cette politique, suivant les conditions locales.

"Sa grande valeur provient de ce qu'en conférant ensemble les chefs des dominions acquièrent une conception plus vaste, une connaissance générale de la situation mondiale et apprennent à coopérer à l'avantage de tous.

"En autant que les affaires domestiques sont concernées, a déclaré le premier ministre dans une autre circonstance, nous estimons que nous jouissons des prérogatives des gouvernements autonomes. Nous estimons aussi, sur les questions de tarif et de commerce, que nous avons le droit de négocier avec nos voisins ou n'importe quel autre pays. Cela n'enlève rien au prestige de la Couronne britannique qu'un ministre canadien reçoive de la Couronne l'autorité de signer comme plénipotentiaire quelque traité se rapportant à un sujet intéressant exclusivement son pays. Mais là où toutes les parties de l'Empire sont intéressées, j'admets qu'aucune partie ne doit prendre action sans le consentement et le concours de toutes les autres. Et là où les questions sont du domaine de la haute politique, ce serait ajouter au prestige de l'Empire que de voir à ce que la signature d'un accord représente l'Empire comme un tout".

Monsieur le sénateur Belcourt, délégué à la conférence de Londres sur le rapport Dawes, dans une causerie au Club Canadien de Toronto, le 11 novembre 1924, traitant de la position du Canada dans les affaires de l'Empire, disait, entre autres choses :

"La question du statut canadien en rapport avec les traités et les conférences n'est plus à discuter. Elle a été réglée définitivement et finalement par l'accord rédigé lors de la conférence impériale de 1923.

"Le Canada a droit à une représentation individuelle et égale aux côtés de la Grande-Bretagne et des autres dominions de l'Empire.

"Pour ce que le Canada a su accomplir dans la grande guerre, la Grande-Bretagne a consenti à re-

connaître le droit qu'a notre pays d'être consulté et de se faire représenter et d'avoir plein pouvoir d'agir dans tous les traités et toutes les conventions internationales.

"Je ne vois pas comment nous pourrions escompter de plus grands pouvoirs, à moins de devenir une nation indépendante, et d'en accepter les conséquences".

Au lunch du Club Canadien, à Québec, en l'honneur de l'honorable M. Mackenzie King, le 16 janvier 1925, le premier ministre du Canada parla de nouveau de la nature des conférences impériales:

"Au nom du Canada, dit-il, (il s'agit de la conférence de 1923) j'ai pris la liberté d'affirmer que je croyais qu'il pouvait sortir beaucoup de bien des conférences impériales, mais à la condition que les parlements de chaque dominion restassent souverains. Comme ministre moi-même, j'étais responsable au Parlement qui, lui, était responsable au peuple. Les conférences doivent donc être l'expression de la volonté non pas seulement d'un groupe d'hommes, mais d'un groupe de nations qui seront appelées à juger le travail qui y aurait été fait. Une conférence ne saurait engager le Parlement, ni par conséquent engager la nation".

"En matière de traités, reprit M. King, les affaires qui ne regardent que les dominions et qui n'affectent aucune prérogative de la mère patrie, devraient toujours être négociées et signées par les dominions concernés, avec la permission du roi. Les traités internationaux, affectant plusieurs pays, comme celui de Versailles, pour engager les dominions, devraient aussi porter les signatures de leurs représentants".

De son côté, M. W.-F. Massey, premier ministre de la Nouvelle-Zélande, le 14 novembre de l'année 1924, déclarait: "J'ai toujours vu les représentants du gouvernement britannique désireux d'accorder les requêtes des Dominions de toutes les manières possibles".

* * *

L'idée de l'unité impériale date de la fin du 19e siècle. Le livre de sir Charles Dilke, *Greater Britain*, publié en 1868, semble lui avoir donné naissance.

Jusqu'au milieu du 19e siècle, les hommes d'Etat anglais regardaient généralement les colonies comme des annexes destinées éventuellement à être séparées de la mère patrie. Beaconsfield fut le premier à voir en elles les éléments de nations nouvelles pouvant former sous le drapeau anglais un immense empire fédératif. De là l'adoption d'une politique annexioniste, qui eut pour effet d'éveiller le sentiment national et une conscience plus vive de l'avenir possible de l'Empire. En 1876, la reine devenait impératrice des Indes, et l'on sait comment les Etats de l'Afrique du Sud furent réunis en une fédération, qui finit par embrasser les républiques boërs. En 1900, les différents territoires de l'Australie ne formaient plus qu'un seul grand Etat.

Mais, pour en revenir à l'idée première de l'Empire, en 1868 fut fondé le Royal Colonial Institute, dont le but était "d'accroître et de répandre la connaissance de nos colonies, dépendances et possessions, ainsi que de notre Empire des Indes, et de garantir une union permanente entre la mère patrie et les différentes parties de l'Empire". Puis, furent fondées, en 1884,

l'Imperial Federal League, et en 1888, sous l'initiative du Prince de Galles, l'Imperial Institute, la première de ces institutions devant s'efforcer d'étendre le principe fédératif aux relations de la Grande-Bretagne et de ses colonies, la seconde devant étudier les intérêts communs à tous les membres de l'Empire.

On connait l'idée de M. J. Chamberlain, homme politique anglais, d'établir une étroite union économique et militaire entre les Dominions et la métropole, une fédération impériale avec contribution directe à la marine britannique. M. Chamberlain, qui se plaisait à s'appeler "le missionnaire de l'Empire", s'était rendu très populaire par sa campagne de politique d'expansion impériale, de grouper les colonies autour de la mère patrie, créer un immense empire fédératif, pouvant se suffire à lui-même et qui, tant au point de vue économique que militaire, deviendrait un jour le plus puissant empire du monde. C'était assurément pour un Anglais une ambition louable, propre à flatter l'orgueil national.

Mais il arrive parfois que la marche des événements contrarie celle des idées. On s'aperçut bientôt que la faveur qui gagnait les esprits touchant l'unité impériale allait se perdre devant la rigueur des faits, que les colonies nouvelles, jalouses de vivre de leur propre vie, ayant des intérêts particuliers différents à ceux de l'Empire, imposaient forcément des limites à l'autorité impériale. On voulait bien de l'unité impériale, mais au moyen de l'autonomie locale.

Le but des conférences coloniales, puis impériales, qui suivirent celle de 1887, a été d'organier un Etat international à l'intérieur de l'Empire. Les réunions

qui se tinrent en 1894, 1897, 1907, 1911, révélèrent à la fois la volonté ferme des colonies de ne pas aliéner leur indépendance et le désir sincère de s'entendre entre elles et la Grande-Bretagne sur certaines questions d'intérêt impérial. Ces conférences nous offrent un spectacle unique dans l'histoire du monde.

En mars 1917, les ministres des Dominions siégèrent dans le Cabinet impérial de guerre, au même titre que les ministres britanniques. Ils eurent chacun une voix délibérative sur les questions de guerre, de paix et de politique étrangère, étant considérés comme nations autonomes d'une conférence impériale, avec droit d'être consultés sur toute question impériale. La guerre finie, ils eurent leurs représentants à la Conférence de la Paix, et furent reconnus comme membres de la Société des Nations au même titre que le Royaume-Uni. Les statuts que les Dominions ont maintenant obtenus ne pourront jamais être diminués à toute conférence future.

A la conférence interalliée tenue en juillet 1924, il a été convenu que les représentants des Dominions qui le désireraient, y compris l'Inde, pouvaient faire partie de la délégation de l'Empire britannique, laquelle consistait de trois membres, deux de la Grande-Bretagne et d'un représentant des Dominions. La méthode de la représentation des Dominions a été la méthode alternative. Le Canada a été représenté par un délégué qui avait tous les pouvoirs et prenait son tour aux réunions de la délégation de l'Empire. Les délégués de l'Empire pouvaient assister à toutes les séances de la conférence.

Et c'est ainsi que l'on a pu dire que la Grande Guerre, qui avait surexcité le loyalisme commun à tous les Dominions, n'en a pas moins développé en chacun d'eux une conscience nationale. Pendant cette guerre les Dominions ont marché, c'est vrai ; mais ils ont marché volontairement parce que la voix du sang parlait et que la civilisation était menacée, parce qu'il y avait un danger commun qui ne permettait la neutralité à aucune nation civilisée, en quelque sorte. Mais c'était un cas exceptionnel[1].

Maintenant, quel avenir est-il réservé à cet immense empire, monument de sagesse politique ?

L'Empire britannique actuel est le plus grand que le monde ait vu, mais il n'est pas le premier qui ait existé. Les grands empires de l'antiquité, qui semblaient promettre de longs siècles d'existence, ne vivent plus dans la mémoire des hommes que grâce aux récits que nous en ont transmis les historiens. Ils ont poussé, fleuri et sont tombés en décadence. Ceux de Charlemagne et du conquérant Corse ont eu une durée encore plus éphémère. L'impression est même venue à quelques-uns que la puissance britannique avait atteint son point culminant, qu'elle était entrée dans son solstice et ne pouvait plus que décliner. Je ne suis pas encore prêt à partager cette opinion. L'Empire britannique s'est constitué dans des conditions autrement favorables de durée et de stabilité, et il faut compter avec le caractère déterminé, persévérant, résolu de la race, consciente du but à atteindre. Mais, enfin, rien ici-bas n'est éternel. Les races humaines,

[1] Note en renvoi, publiée à la fin du volume.

comme les individus qui la composent, accomplissent leur destinée dans la sphère du temps. Avec la vieillesse et après un cycle plus ou moins long, elles cessent d'exister. Le monde lui-même et tous les êtres créés qui l'habitent passeront et auront une fin. Notre soleil, laissant échapper son dernier rayon, finira par s'éteindre. Toutefois, notre petite planète verra d'autres événements s'accomplir avant cette heure inévitable, événements propres à intéresser au moins notre curiosité.

Pour le moment, toutes les parties composant l'Empire semblent former un tout cohérent, bien uni. Le lien qui associe toutes ces communautés britanniques est à la fois un lien de sentiment et d'intérêts. Ces intérêts sont propres à chaque Etat composant l'Empire, suivant la position géographique qu'ils occupent et les peuples de leur voisinage avec lesquels ils sont ou peuvent devenir en relations. "Nous sommes un système d'Etats, de nations, de communautés de toute sorte, réunis sous un même drapeau. Nous sommes un système d'Etats, et non pas un système immuable, mais un système en mouvement, qui évolue en s'avançant toujours vers de nouvelles destinées", déclarait le général Smuts, de l'Afrique du Sud, en 1917. De son côté, le premier ministre australien Hughes disait en 1921 :

"Le meilleur moyen de détruire ce puissant Empire, c'est de s'occuper de sa constitution. La complète autonomie de ses parties est le fondement de son unité.... L'assurance d'une liberté parfaite pour chaque partie assure l'unité spirituelle qui nous unit tous....

Le principe des relations entre le Grande-Bretagne et ses Dominions, c'est la liberté d'action".

Mais cette liberté ne semble pas en danger; la mère patrie, qui la veut pour elle-même, l'accorde volontiers aux nations sœurs. Il faut laisser au temps le soin de développer sans y apporter d'entraves ce qu'il a si bien commencé. "Quelques-uns pensent que les relations des Dominions avec la mère patrie devraient être plus clairement définies, mais j'estime que tout mouvement de cette sorte devra progresser lentement", déclarait sir Robert Borden, ancien premier ministre du Canada, à l'occasion du dîner d'Etat offert à Ottama, le 21 août 1924, au vice-amiral sir Frederick Field, commandant de l'escadre de la marine britannique. "Les quatre pierres fondamentales du commonwealth, ajouta-t-il, sont: la liberté, l'autonomie, l'égalité et la justice. Le vaste commonwealth britannique ne peut être tenu compact que par l'observance du principe de l'égalité, mais nous ne pouvons aspirer ni réclamer le privilège d'une nationalité si nous ne sommes pas prêts à en assumer les responsabilités".

A ceux qui dirigent l'Empire d'apporter beaucoup de tact, de mesure, de sens politique et de désintéressement, s'ils veulent que l'harmonie règne.

Les Dominions sont de jeunes nations non dépourvues d'ambition. Elles ont foi dans la destinée qui leur est réservée, comptant devenir chacune une grande unité politique: L'Union Sud-Africaine serait la puissance dominante de l'Afrique, le Commonwealth d'Australie une grande nation australienne, le Canada une grande nation canadienne. C'est pourquoi elles tien-

nent à leur indépendance, ne voulant point d'un joug qui, plus tard, ne pourrait être brisé que par la violence.

Mais les conditions d'existence de l'Empire dépendent de causes particulières aux parties qui le composent et à la mère patrie elle-même. Les colonies, les états qui rentrent dans l'Empire, sont disséminés sur le monde entier et ont des intérêts économiques qui leur sont propres et qui ne se confondent pas avec ceux de l'Angleterre. La distance tend à les isoler, à les faire vivre leur vie et à favoriser leur solidarité avec les populations qui les entourent et, en dernier lieu, leur indépendance. Telle est la position du Canada à l'égard des États-Unis, dont l'autorité s'exercera toujours, que nous le voulions ou non, sur notre conduite politique et internationale. Se figure-t-on, par exemple, l'emprise que, seule, la canalisation de notre Saint-Laurent par les Américains donnerait à la République voisine sur notre pays? Ne subissons-nous pas déjà trop l'influence américaine au détriment de notre mentalité, de notre langue, de nos coutumes? Dans nos relations commerciales et la création de nos entreprises canadiennes, donnons, à bénéfice égal, nos préférences au capital anglais plutôt qu'à l'or américain.

Telle encore la position de l'Inde.

L'acte constitutionnel des Indes donne à ce pays un gouvernement autonome, dont les chefs sont choisis par le peuple et sont des gens du pays. Il faut reconnaître que la transformation des Indes par l'administration anglaise en moins de trois générations, est un fait peut-être unique dans l'histoire.

Quand les Anglais pénétrèrent dans l'Inde, toute autorité centrale avait disparu. Le pays souffrait de luttes intestines. Dans ce chaos, les Anglais mirent l'ordre et la paix. Ils s'efforcèrent par des bienfaits de faire oublier leur maîtrise de l'Inde : travaux d'irrigation de la péninsule, routes et canaux, l'instruction du peuple. Par reconnaissance, les Hindoux supportèrent avec patience, un joug dont ils étaient à même d'apprécier les services. Mais les causes qui favorisèrent si longtemps la suzeraineté britannique s'affaiblissent de plus en plus. L'instruction supérieure s'est fortement répandue dans la grande presqu'île asiatique, ce qui a permis aux hautes classes d'acquérir des connaissances et une plus claire conscience de leur valeur, des forces latentes de leur nation, et les a rendus propres à la direction des destinées de leur pays. Brahmanistes et musulmans ont fini par oublier leurs haines séculaires pour réclamer le gouvernement autonome qui leur a été accordé, et qui remplacera le pouvoir britannique lorsque celui-ci sera définitivement rappelé en Angleterre. C'est dans ce sens que se manifestent aujourd'hui les aspirations nationales des peuples de l'Inde, depuis les pentes de l'Himalaya jusqu'au Ceylan.

En Egypte, l'Angleterre n'exerce qu'une suzeraineté, une situation exceptionnelle.

Le génie de Méhémet Ali, avec le concours des Français, avait déjà fait de ce pays un Etat moderne, capable de se gouverner. Ce sont des officiers français qui ont créé et instruit l'armée égyptienne. Le percement du canal de Suez, qui a tant contribué à la puissance maritime et commerciale du pays, a été

l'œuvre d'ingénieurs français. Déjà les savants de la France avaient révélé au monde les secrets de la gloire de l'Égypte mystérieuse enfouis sous les sables.

La domination anglaise n'a eu qu'à développer ce qui avait été si bien commencé : l'éducation, la science. Elle s'est occupée à étendre le commerce de l'Egypte, à la rendre prospère. Elle a institué un système d'irrigation considérable destiné à assainir le sol, qui est devenu d'une grande fertilité, et a assuré une prospérité qu'elle n'avait pas connue pendant les mille années de la domination turque. Tous ces progrès, cependant, ont eu pour effet de créer chez le peuple un vif sentiment de nationalité.

En 1882, la République française s'étant désisté de la question égyptienne, laissa le champ libre à l'Angleterre, qui occupa le pays sous prétexte d'y maintenir l'ordre et de sauvegarder les intérêts étrangers. Elle y est restée depuis ; mais en février 1922, elle dût publier des déclarations reconnaissant l'indépendance de la vieille terre des Pharaons, avec des garanties sauvegardant les intérêts anglais y spécifiés.

En 1914, l'Angleterre s'était attribué un protectorat, que l'Egypte n'a jamais accepté. Tant qu'a duré la guerre universelle, elle a réprimé son mécontement, mais, à l'armistice, elle revendiqua son autonomie, du fait que toute nation avait obtenu le droit de disposer d'elle-même. Le mouvement était tel, les signes d'une agitation nationaliste si marqués, que l'Angleterre commença à s'inquiéter. Elle envoya lord Milner en mission en Egypte, pour faire une enquête et lui demanda un rapport sur les événements. Ce rapport consista en un projet d'indépendance conditionnelle, que Lon-

dres ne fut pas pressé d'accueillir et qui fut jugé insuffisant par les nationalistes égyptiens.

Aux termes de la déclaration du 28 février 1922, la Grande-Bretagne a formellement stipulé que, jusqu'à l'accord garantissant ce qu'elle appelle ses intérêts spéciaux, en Egypte, le *statu quo* serait maintenu. Ces intérêts spéciaux comprennent la sécurité des communications de l'Empire britannique à travers tout le pays ainsi que le long du canal de Suez, et la défense du territoire contre toute attaque étrangère. En fait le nouvel Etat ne disposait ni de son armée, ni de sa diplomatie.

On conçoit difficilement que l'indépendance d'un pays puisse exister en même temps que son occupation par une armée étrangère ; que l'Egypte puisse être un Etat souverain, tandis que l'Angleterre y reste installée à tous les points sous prétexte de protéger ses lignes de communication entre les parties de son Empire, et que le Soudan, qui forme avec l'Egypte une entité géographique et politique dont elle n'entend pas se séparer, est administré par des Anglais. On nous représente l'Egypte comme supportant mal la suzeraineté adoucie de la Grande-Bretagne, et aspirant à l'indépendance intégrale.

Le jour est proche où les hommes d'Etat britanniques se convaincront que l'Egypte ne peut rien accepter de moins que son indépendance absolue, et qu'une loyale amitié avec l'Egypte indépendante est la meilleure sauvegarde pour les intérêts de l'Empire britannique.

Du Soudan égyptien à la Rhodésie, les conditions sont autres, des peuplements anglais s'étant solidement

implantés dans la longue zone des altitudes favorables à la vie européenne. Tant qu'elle sera forte, l'Angleterre se maintiendra facilement dans l'Afrique orientale.

L'Australie et la Nouvelle-Zélande, menacées par l'expansion des nations asiatiques, ont besoin d'une protection particulière et ont consenti des sacrifices considérables en vue de renforcer les bases et la flotte anglaise dans leur hémisphère. La dernière grande crise a fait naître chez les Orientaux des aspirations, des nationalismes qui s'ignoraient, et dont il faudra désormais tenir compte.

Enfin, l'Empire renferme dans son sein des peuples si différents d'origine, de croyances et de civilisation, que toute fusion ou même assimilation en devient impossible. On ne peut donc en aucun temps voir se réaliser le projet d'une Confédération fondée sur l'égalité de tous entre tous les membres de l'Empire, éventualité qui, dans une élection au parlement impérial, réduirait l'élément blanc sous la puissance des hommes de couleur.

Le sort de la grande masse des citoyens anglais est étroitement lié à la grandeur et à la prospérité de l'Empire britannique.

Pour conserver l'intégrité de son Empire, la Grande-Bretagne doit être présente partout. "Par son ubiquité, l'Empire se trouve en contact direct pour ainsi dire avec tous les États, toutes les religions, toutes les races du monde; il voisine avec d'autres communautés humaines qui n'ont ni ses intérêts ni sa civilisation; en tout lieu, il s'oppose à quelque chose; plus il s'étend, plus il accroît les surfaces de friction et de choc....

"Pour protéger son commerce, la Grande-Bretagne a dû étendre ses conquêtes. Elle se trouve engagée dans le monde, partout où il y a chance de commercer, chez les Musulmans, chez les Jaunes, chez les Noirs. La voici, tout le long de la route des Indes, en face de frontières délicates, vers les Afghans, vers les Perses, vers les Kurdes, vers les Arabes, vers les Turcs. La voici dans l'Extrême-Orient, en face de l'impérialisme japonais et du nationalisme chinois, naguère encore en face de l'impérialisme russe. La voici, dans le monde américain, en contact avec les Etats-Unis, non seulement dans l'Amérique du Nord, mais encore dans les Antilles et l'Amérique du Sud. On la rencontre partout avec ses capitaux et ses marchandises. Mais, à la longue, elle perd du terrain devant d'autres nations qui soutiennent leurs financiers et leurs marchands. De tous côtés, il faut prévoir des conflits de frontières et des conflits d'affaires qui imposeront de graves obligations à l'Empire. Résoudre ce problème impérial sera une lourde tâche. Il sera résolu si l'Empire reste fort sur mer; il n'y garde plus son ancienne marge de supériorité et il a dû céder des points aux Etats-Unis. Il semble qu'ainsi la sécurité de l'Empire repose sur la bonne entente des deux grandes nations anglo-saxonnes auxquelles la suprématie navale, puisqu'elles sont pour le moment, d'après les accords de Washington, dix unités de puissance navale contre six ou sept attribuées au reste du monde. A cette condition d'ordre international, une autre s'ajoute, d'ordre intérieur, intra-impérial: pour être fort, l'Empire doit garder sa cohésion; si quelque pièce importante se détachait de l'ensemble contre le gré des

autres, la brèche pourrait être fatale, et ainsi, pour garder sa cohésion, l'Empire doit être fort: c'est la doctrine qui inspire toujours la politique britannique, jusque dans ses projets de désarmement général[1]."

Si la Grande-Bretagne ne veut pas laisser exposée la sécurité territoriale dont elle jouit depuis ces derniers siècles, il lui faut conserver la maîtrise des mers et, de plus, par l'avion, s'assurer la suprématie de l'air. Jusqu'ici, l'Angleterre était à l'abri des invasions étrangères; sa flotte, maîtresse des mers, lui faisait un rempart infranchissable. Mais les progrès de l'aviation lui font redouter avec raison les attaques aériennes. Le temps arrivera plus tôt qu'on ne pense où il sera possible de détruire complètement une ville de la dimension de Londres dans quelques jours, peut-être dans quelques heures. On ne peut se le cacher, six ans après un conflit où la civilisation européenne a failli sombrer, le monde ne jouit pas d'une paix réelle, les grandes Puissances semblent dominées par la crainte de nouvelles guerres. Le vieux continent, malgré les protestations officielles d'amitié, est moralement bouleversé, en butte à des rivalités d'intérêts, à des haines de races et à des désirs de vengeance. On construit peu de *dreadnaughts,* toujours très coûteux et qu'une bombe ou une torpille peut détruire en un instant; mais les peuples n'en continuent pas moins à s'armer en poussant activement leurs expériences dans la navigation sous-marine et dans les airs, suivant les dernières découvertes scientifiques. L'aviation et les gaz, qui n'ont joué qu'un

[1] Albert Demargeon, *L'Empire Britannique.*

rôle secondaire dans le dernier conflit, deviendront, malheureusement, mais sûrement, l'élément principal des armées et des armes dans les guerres futures, que l'on s'ingénie à rendre plus terribles, plus inhumaines et plus cruellement scientifiques.

Les spécialistes allemands de l'aviation publient déjà la manière dont ils conçoivent le rôle de l'aviation dans la prochaine guerre. On y déclare qu'il faut en finir avec cette conception archaïque qui impose des restrictions aux avions, à l'égard des non-combattants.

"Une conception plus moderne, dit M. von Parseval, admet que le pays ennemi tout entier avec ses ressources doit être considéré comme participant à la guerre et que, par conséquent, son adversaire peut tout détruire".

C'est bien la manière allemande. Il faudrait, ajoute-t-il, 2,000 avions avec de nombreux avions de réserve pour remplacer ceux qui ne reviendraient plus aux ports d'attache. La destruction de Londres s'effectuerait ainsi dans de grandes proportions. L'habitation et la circulation dans les quartiers soumis au bombardement deviendraient presque impossible.

* * *

Mais, de plus, la Grande-Bretagne continuera à protéger ses vastes possessions, qui la font se protéger elle-même, en autant qu'elle s'inspirera de l'admirable Constitution qui peut être aujourd'hui donnée en exemple à l'univers.

L'origine de la Constitution anglaise remonte à la Grande Charte, octroyée en 1215 par le roi Jean. Le Parlement, comme nous le savons, se compose du souverain, de la Chambre des Lords et de la Chambre

des Communes, cette dernière représentant l'ensemble de la nation et la partie de beaucoup la plus importante du pouvoir législatif. Cette Constitution, œuvre des siècles, en parfaite harmonie avec le caractère du peuple qui se l'applique, est le pouvoir politique le plus parfait, le mieux balancé qui existe. Ce pouvoir, le plus propre à assurer le règne de la paix et la prospérité du pays, permet aux heures de crise de se plier aux circonstances et d'éviter les désastres. Il tire sa stabilité surtout des deux partis politiques qui le composent. Ces partis, conservateurs et libéraux, ont toujours eu pour chefs jusqu'à ces dernières années des hommes de talents supérieurs, d'un patriotisme éprouvé et d'une sincérité d'opinion qui ne se démentait point.

Mais, le 6 décembre 1916, un homme, un politicien, à tendances radicales, d'un esprit subtil mais versatile, dépourvu de véritable grandeur, réussit à prendre la direction des affaires de son pays. Cet homme, ce politicien, est M. David Lloyd George. Si, durant la guerre, il fit preuve de courage et de fermeté, il n'a pas été depuis à la hauteur des circonstances, et si l'Europe est actuellement dans une situation désespérée, disait-il lui-même dès son arrivée à New-York le 4 octobre 1923, si la situation actuelle est la plus confuse de toute l'histoire, comme il le déclarait encore dans un discours prononcé à Llandrindod, Pays de Galles, le 14 juin 1924, il lui faut en prendre sa bonne part de responsabilité. Par son manque de pondération, de sincérité, par ses méthodes de politicien retors, par ses incartades dans la crise du Proche-Orient, dont les suites ont été si funestes

aux communautés chrétiennes de la Turquie, il a mis le désarroi dans la politique séculaire de l'Angleterre. La paix sociale et l'intégrité de l'Empire ont eu à souffrir de ses habiletés. Son intervention cauteleuse et antifrançaise dans les affaires du continent, après la signature du traité de Versailles, n'ont fait que pousser l'Allemagne à se soustraire à ses engagements et à créer une situation remplie de menaces pour l'avenir. Si, au lieu de tant ménager et favoriser l'adversaire aux dépens de la France, lui qui d'abord ne demandait rien moins que la pendaison du kaiser, qui déclarait que l'Allemagne devait payer jusqu'au dernier sou; s'il avait franchement appuyé les autres alliés, l'Allemagne aurait bientôt pris les moyens de réparer ses torts, la Rhur n'aurait pas été occupée et les intérêts de l'Angleterre en auraient été plus promptement et mieux servis. Le relèvement de l'Europe aurait été plus tôt rendu possible. La reprise des affaires s'en serait suivie, et le chômage n'aurait pas été de si longue durée. Une Allemagne intéressée à désorganiser tout exprès ses finances, à avilir son change pour ne point payer, la France, obligée, sous peine de périr, d'obtenir, par tous les moyens, le remboursement de sa créance, il n'en fallait pas plus pour troubler l'Europe.

Après avoir obtenu toute la flotte et toutes les colonies allemandes, il n'a rien trouvé de mieux que de s'apitoyer sur le sort de cette pauvre Allemagne qu'il avait si bien jusqu'ici contribué à dépouiller.

En janvier 1923, M. Poincarré, lassé des atermoiements de l'Allemagne, fit saisir la Ruhr comme gage. Au lieu d'aider la France, Lloyd George chercha des

éléments de discorde, multiplia les difficultés et ne ménagea pas les critiques, oubliant que sans la France de 1914 et 1915, les Allemands auraient bien pu franchir la Manche et semé la désolation en Angleterre.

Il a failli ruiner l'Entente, diviser l'Europe, amener la guerre. Tout en cherchant ouvertement à conclure un règlement, il encourageait secrètement les Grecs à se lancer dans l'aventure asiatique.

Son action malfaisante, qui s'est exercée sur le premier quart du XXe siècle que nous achevons de vivre, risque fort de s'étendre bien au-delà. Par l'inconséquence de ses discours et de sa conduite, par sa politique d'aventures et la division qu'il a créée dans son propre parti, il a déprécié le nom britannique et rendu possible l'accession au pouvoir du parti travailliste, déjà favorisé d'ailleurs par la trop grande extension accordée au droit de vote. Bien que pacifique, cet événement n'en a pas moins été la révolution la plus considérable accomplie en Angleterre depuis la conquête du pays par les Normands. Cette révolution est susceptible de modifier profondément l'avenir du monde britannique. Toutefois, les craintes que l'on entretenait, tant pour la saine administration des affaires du royaume que pour celles de l'Europe, par un heureux concours de circonstances, ne se sont pas réalisées. Ce parti, obligé de se tenir sur la défensive pour se maintenir, a dû écarter de son programme les mesures extrêmes qui lui étaient propres et dont l'application était de nature à susciter les plus graves complications dans l'économie intérieure du royaume et à mettre en danger l'existence de l'Empire colonial. En Angleterre, les deux vieux partis ont suivi invariable-

ment une politique exclusivement anglaise; aujourd'hui que le troisième parti tient la balance du pouvoir, on peut se demander ce que l'avenir est susceptible d'amener, ce troisième parti ayant des tendances révolutionnaires un peu inquiétantes.

Il y a bien un parti communiste, parti peu nombreux, je crois, en tout cas sans grande influence, et que d'ailleurs répudie le parti travailliste actuel. Ces communistes, à leur dernier congrès annuel, terminé le 19 mai 1924, proclamait "que le seul moyen de sortir du chaos actuel est de faire la révolution pleine et entière par le prolétariat. Toutes les propriétés et les industries doivent être nationalisées sans compensation; la monarchie doit être abolie, les colonies et les protectorats libérés; la bourgeoisie doit être désarmée et le prolétariat armé, le maintien de l'Empire britannique apparaissant comme un acte d'inimitié mortel à l'égard du prolétariat universel".

Une autre résolution du même congrès demande l'affiliation des communistes au parti travailliste, "qu'il appartient à ceux-ci de s'introduire dans le parti et d'en ravir la conduite aux dirigeants actuels".

Sans doute, il y a là matière à causer de sérieuses appréhensions aux amis de l'ordre, de l'équilibre économique et de la paix sociale. On a eu raison de dire qu'une mainmise, même partielle, sur le capital et une étatisation quelque peu outrée des institutions fondamentales créeraient, dans l'organisme de la nation anglaise, une désorganisation qui ne pourrait manquer d'altérer profondément non seulement la physionomie

séculaire de la Grande-Bretagne, mais aussi sa réelle grandeur dans la plupart des domaines de la vie civile. Ce serait l'oligarchie la plus dangereuse, celle des meneurs de classes ignorantes et brutales.

Mais, hâtons-nous d'ajouter que l'idée de bouleverser, en vue d'un bien fictif, d'un Etat imaginaire où il n'y aurait plus ni riches ni pauvres, les institutions nationales, telles qu'elles se sont constituées après des siècles de lente et sage évolution, a peu de prise sur le solide bon sens de la grande majorité des ouvriers anglais, qui voient les choses comme elles sont, qui se rendent parfaitement compte qu'un pays ne peut prospérer que grâce au maintien par ses gouvernants de certaines règles d'ordre et de justice. D'ailleurs, tous les éléments sains de la Grande-Bretagne se coaliseraient en face d'une pareille tentative.

Le peuple britannique, d'instinct, est antipathique aux innovations violentes. Il répugne même à tout changement. Il a le respect inné de tout ce qui constitue sa vie nationale, si haut que cela puisse remonter. Il veut bien marcher avec le temps, mais sans rien détruire du passé. Ce qu'il veut pour orienter sa vie, ce sont des faits, non des idées. Le sens aigu et profond des réalités forme le fonds du caractère anglais, et ce trait seul les préservera pendant longtemps, sinon toujours, des aventures politiques, industrielles et sociales.

Donc, si, d'une part, les Etats autonomes formant l'Empire sont exposés à se désagréger par suite de circonstances et de position géographique qui leur sont

propres, d'autre part leur adhésion ne peut être maintenue qu'à la condition que la Constitution, qui a fait la force de la Grande-Bretagne dans le passé, ne soit pas mise en danger, que les vieux partis politiques, habitués depuis des générations à la science du gouvernement, continuent à régir le pays et le préservent d'une révolution dont le contre-coup pourrait compromettre les destinées de l'Empire.

"On ne saurait concevoir de système plus pernicieux que celui de trois partis pour le gouvernement d'un grand pays, disait M. Winston Churchill parlant devant le club conservateur à Liverpool le 8 mai 1924: "Il peut arriver que nous ayons des élections avant qu'il ne s'écoule plusieurs mois, et la question en jeu sera de savoir si le pays va continuer à marcher dans la voie du progrès prouvé, ou va se plonger dans la fausseté du socialisme allemand ou russe, sous la direction d'un parti étranger aux saines notions de gouvernement".

Pour le moment, le moins que l'on puisse dire du nouveau régime au pouvoir serait son trop peu d'expérience pour résoudre, malgré sa bonne volonté, les redoutables problèmes qui se posent. Heureusement que sous l'irrésistible influence de la discipline, de la force des traditions, de l'exceptionnelle dignité de la Chambre, qui façonne pour ainsi dire à leur insu le caractère des nouveaux venus, le parti travailliste, obéissant également au sentiment de sa nouvelle responsabilité, renonce aux dénonciations bruyantes de naguère pour s'en tenir aux certitudes politiques d'or-

dre, d'équité et de stabilité préconisées dans les programmes des gouvernements traditionnels. Et voilà pourquoi la défense aérienne de l'Angleterre a été considérablement renforcée par les travaillistes, sans que la marine et la milice aient été amoindries, et que la reconnaissance de la Russie ne se fera que sur la revendication des droits de la propriété privée, c'est-à-dire d'après les principes communs aux libéraux comme aux conservateurs[1]. Il n'en est pas moins vrai que l'expérience démontre, le bolchévisme d'aujourd'hui, par exemple, que les hommes de forte culture sont absolument nécessaires pour conduire la masse des hommes à la prospérité et assurer un bon gouvernement. Plus que jamais, la direction des peuples par les classes cultivées n'a été plus nécessaire qu'aujourd'hui.

Pour nous, Canadiens, qui ne voulons pas d'annexion aux Etats-Unis ni de rupture avec la mère patrie, nous ne pouvons qu'émettre des vœux pour que la puissance britannique se maintienne, telle que constituée, que Sa Majesté le Roi reste encore longtemps le représentant respecté de l'autorité civile et le lien qui lie ensemble l'Empire.

---

1. Cette partie de mon ouvrage a été écrite avant les élections d'octobre, qui ont amené les conservateurs au pouvoir par une écrasante majorité. Le peuple anglais, dans cette circonstance, après une courte expérience d'un régime aux tendances socialistes, s'est ressaisi et a de nouveau fait preuve de sens politique. Il a fait comprendre qu'il adhère avant tout aux principes d'ordre, qu'il ne veut pas de partis de classes et qu'il entend que l'administration des affaires du pays demeure sous la direction de chefs expérimentés.

Enfin, advenant une séparation totale, une indépendance absolue, il restera toujours ce grand fait qu'en dehors de la vieille Angleterre subsisteront d'autres Angleterres, les colonies qu'elle a fondées ou acquises, où la race continuera à "fleurir avec tous ses antiques dons", dons physiques, moraux, intellectuels, communauté de race, de langue, de goûts, de traditions, éléments qui persisteront et représenteront dans le cours des âges l'âme de la primitive et glorieuse mère patrie.

NOTE

NOTRE PARTICIPATION A LA GUERRE
(*page* 557)

C'est peut-être le moment de dire un mot de ce conflit qui, par sa nature et sa gravité, a pris le caractère d'une guerre mondiale.

L'on avait cru d'abord qu'il ne s'agissait que de régler une vieille inimitié entre deux pays, l'Allemagne et la France. Mais on s'aperçut bientôt que l'ambition teutonne allait au-delà de la conquête d'un territoire: c'était la conquête ou plutôt l'asservissement du monde que l'on tentait au profit d'un seul peuple.

Les longs et immenses préparatifs de l'Allemagne, joints aux aveux de ses chefs, ne laissaient aucun doute quant à l'objet de son entrée en campagne. En effet, la guerre qui s'engageait, n'était pas une guerre ordinaire; il ne s'agissait pas de gagner une bataille et de faire la paix ensuite. Il s'agissait d'abord de savoir si la race latine et la race slave allaient continuer à exister en face de la race germanique; puis, finalement, de conquérir la maîtrise universelle, dominer l'univers, militairement et politiquement.

Depuis la fin des hostilités, d'ailleurs, l'Allemagne n'a fait que prouver sa mauvaise foi, en éludant par tous les moyens imaginables le paiement des dommages qu'elle avait causés, en simulant une ruine frauduleuse, les potentats de la grande industrie et du haut commerce allemand faisant passer à l'étranger, Hollande, Suisse, Angleterre, Etats-Unis, des fonds immenses,

en ne négligeant aucune occasion de violer ses engagements, allant, en dépit du traité de Versailles, jusqu'à fabriquer des armes en vue de la revanche, à laquelle elle travaille de toutes ses forces, y préparant ses jeunes générations. L'organisation méthodique qui se développe dans les universités prépare la levée en masse du peuple allemand quant au moment propice où il sera appelé aux armes. Elle n'a jamais songé à se repentir. Et quant à payer, à réparer ses crimes, ses ruines amoncelées délibérément dans le but de détruire les industries françaises au point de ne plus avoir à en subir la concurrence, elle ne le fera que contrainte par la force. Si l'Allemagne n'a pas payé, si elle ne paie pas, c'est avant tout qu'elle ne le veut pas. Rien ne montre son intention de revenir à une politique de bonne foi ; elle ne cache pas son obstination à nier ses responsabilités quant aux origines de la guerre et à échapper aux conséquences du traité. Les usines allemandes travaillent à pleine capacité. Elle a dépensé des sommes énormes pour améliorer ses chemins de fer, pour creuser des canaux et construire des manufactures, effectuer une foule de travaux publics, mais non indispensables. Elle dissimule ses bénéfices.

Quoi qu'il en soit, en face du danger commun, de l'effroyable fléau qui s'abattait sur le monde, nous avons cru devoir aller au secours de nos deux mères patries, et par là même protéger notre propre pays, notre indépendance, contre toute éventualité possible. Et nous ne craignons pas de proclamer que nous, Canadiens-Français, avons fait notre devoir durant les années terribles qu'a duré cette guerre. S'il y a eu

d'abord un peu d'hésitation de notre part, un manque apparent de spontanéité, cela est dû à des causes indépendantes de notre volonté, et qui chez d'autres peuples à l'âme moins généreuse, moins pénétrée de l'obligation de leurs devoirs, auraient peut-être provoqué une abstention complète.

Il nous a fallu avant tout surmonter deux sentiments dont l'offensive nous blessait dans nos convictions les plus chères et les plus profondes. Le premier de ces sentiments est l'injustice avec laquelle nos compatriotes dans les provinces d'Ontario et du Manitoba étaient traités, et dont ils éprouvaient à ce moment même une recrudescence de mauvais vouloir, qui menaçait de creuser un abîme entre deux races appelées à vivre ensemble sur le sol canadien. Les attaques grossières et intempestives dont nous fûmes également l'objet, dès les premiers mois, les premières semaines des préparatifs militaires, de la part des extrémistes de ces deux provinces, arrivés longtemps après nous dans le pays que nous avions ouvert à la foi chrétienne et à la colonisation, ne firent que nous indisposer davantage. Nous aurions été indignes du nom d'hommes, indignes de toute estime, si nous n'avions point ressenti ces assauts aussi immérités que vexatoires contre notre loyauté, de cette campagne de dénigrement de certains journaux amis de la secte et dont les échos se répercutaient jusqu'aux Etats-Unis. Nous en avions déjà assez des aménités proférées à notre égard par les orateurs du 12 juillet. L'Empire, en cette circonstance que nous venons de décrire, a eu des défenseurs aussi ignorants que mal inspirés.

Ce n'est pas à nous, Canadiens-Français qui, en deux conjectures mémorables de notre histoire, malgré les pressantes sollicitations des émissaires américains, avons conservé le Canada à l'Angleterre, qu'il convient de venir donner des leçons de loyauté et de patriotisme. Il ne faut pas oublier qu'il a fallu deux ans d'une campagne active pour convaincre la masse du peuple anglais qu'il y allait de ses intérêts de se lever et de faire face à l'ennemi.

J'admets qu'une campagne d'éducation et d'instruction aurait dû être faite dès les premiers mois des hostilités, afin de bien faire comprendre à notre population la nature de la guerre qui s'ouvrait. Lorsqu'elle a été organisée à Montréal par les chefs des deux partis politiques, il était trop tard pour produire l'effet voulu. Il est vrai que l'épiscopat nous avait déjà tracé notre devoir dans les circonstances, qui était de marcher avec l'Angleterre pour la défense d'une cause périlleuse mais commune ; le public, surtout dans la métropole de la province, ayant déjà été mis en défiance, les conseils si opportuns que nous donnaient nos dirigeants spirituels, perdirent de leur efficacité. Le mouvement créé contre le recrutement par des irresponsables, par des jeunes gens sans principes, aurait dû être étouffé dès ses premières manifestations. Les circonstances étaient trop sérieuses et susceptibles de produire de trop graves conséquences pour permettre un déchaînement de passions malsaines propres à enrayer l'œuvre, pénible il est vrai, mais nécessaire et patriotique, de susciter des défenseurs de la civilisation menacée.

Sait-on généralement qu'à Québec même, durant l'été qui a précédé la guerre, des espions allemands parcouraient nos campagnes pour en étudier la topographie; que ces mêmes Allemands tenaient des réunions dites d'affaires dans tel local que nous pouvons montrer du doigt dans notre ville et avaient déjà acquis, sans rien laisser soupçonner de leurs desseins, tous les terrains nécessaires dans l'Ile d'Orléans pour y asseoir les batteries qui devaient bombarder Québec, car si les Allemands étaient sortis vainqueurs de la France et de l'Angleterre, le Saint-Laurent aurait vu remonter leurs flottes pour une nouvelle conquête du pays. Non seulement la France et la Belgique, mais la Grande-Bretagne et le Canada auraient été plongés dans un état de servitude et de barbarie. Ces espions disparurent comme par enchantement le jour même de la déclaration de la guerre.

Autre considération.

Nos jeunes gens qui s'enrôlaient étaient bien prêts à aller "à la peine", mais ils auraient bien aimés d'être également "à l'honneur". C'est un sentiment bien humain. Confondus dans les bataillons anglais, se sentant isolés, quelquefois malmenées par des compagnons ou des officiers peu sympathiques, il fallait que le sentiment du devoir fut bien fort chez eux pour résister à la tentation de sortir des rangs, soit pour retourner à leurs foyers, soit pour reprendre le service dans des conditions plus favorables.

Qui ne sait avec quel entrain, quel enthousiasme, le 22e a été formé, et l'immortel renom qu'il s'est acquis

sur les champs de bataille. Si la permission de créer un autre régiment de Canadiens-Français eût été accordée, telle que demandée dans le temps, les cadres auraient été bientôt remplis.

L'auteur du célèbre livre *The Clash*, William-Henry Moore, a très éloquemment développé la question de notre participation à la guerre dans son chapitre "Le Canada français et la guerre", et a fait bonne justice des insinuations malveillantes à l'adresse de notre loyauté.

Mais il y a autre chose que cet auteur, si bien averti qu'il fût, ne pouvait voir comme nous, ou plutôt qui ne pouvait le toucher au même point que nous: c'est la politique sectaire et antireligieuse inaugurée en France, notre première mère patrie, par les législateurs de la troisième République, aggravée sous les jours de Jules Ferry et portée à l'excès sous les règnes de Waldeck-Rousseau et de Combes.

La tentative, aussi insensée que criminellement néfaste, de déchristianiser la France, de s'emparer de l'âme des enfants au moyen des écoles d'où le nom de Dieu était banni pour élever des générations d'hommes "sans roi et sans Dieu", suivant l'expression même de Jules Ferry, l'auteur de la loi de la neutralité scolaire (1882) et de la laïcité du personnel enseignant (1886), nous avait paru quelque chose de tellement monstrueux et arbitraire, avaient fini par créer en nos esprits un sentiment d'aversion pour les gouvernants et de déconsidération pour le pays qui souffrait un pareil régime.

Alors que tant de questions importantes et d'intérêt vital s'imposaient, on avait d'attention, pendant ces années qui ont précédé la guerre, qu'à susciter des lois qui ne pouvaient qu'affaiblir et diviser profondément le pays. Ces clairvoyants politiciens supprimaient l'ambassade du Vatican, la plus importante du monde, celle à laquelle tiennent à se faire représenter tous les autres peuples, même non catholiques, aimant mieux sacrifier l'honneur et l'intérêt de la France à leur haine de l'Eglise et à leurs projets sectaires. Cette union avec le Saint-Siège lui avait valu dans les siècles passés une suprématie incontestée, avec tous les bénéfices intérieurs et extérieurs qu'elle comporte, dans tous les pays d'Orient. Cette suppression a marqué la chute définitive du prestige oriental français.

On se rappelle les odieuses persécutions contre les congrégations religieuses et la loi de Séparation (1905), votée sous l'inspiration apparemment bénévole de Waldeck-Rousseau, et brutalement appliquée par son successeur immédiat, Emile Combes. C'est en vertu de cette loi que les biens de l'Eglise furent confisqués, le clergé séculier laissé dans un absolu dénuement, l'enseignement congréganiste supprimé et les congrégations religieuses dispersées. Nous les avons vus arriver sur nos rives, ces hommes et ces femmes, dépouillés de tout, obligés de s'exiler à cause de leur foi et du genre de vie qu'ils avaient trouvé bon d'embrasser, et qui n'était que celui de la perfection évangélique. Ils venaient, sollicités par la communauté de langue et par la liberté dont nous jouissons, nous demander l'hospitalité.

Enfin, la guerre, depuis longtemps projetée, éclata comme une bombe au milieu de nos "grands républicains" qui, tout occupés à fabriquer des lois de proscription et de confiscation, à chasser les religieuses des hôpitaux, à détruire l'idéal divin de la société moderne, n'avaient rien remarqué de ce qui se tramait au-delà de leurs frontières. Si on avait employé ce temps à gouverner sagement le pays, à maintenir la force de l'armée, à fondre des canons pour la défense du territoire, on n'aurait pas été pris au dépourvu, comme cela arrivait.

Il s'agissait maintenant de venir au secours d'un peuple qui, par l'aveuglement et les menées antinationales de ses chefs, depuis un quart de siècle, s'affaiblissait et perdait de son prestige aux yeux du monde.

Nous fîmes donc taire nos préventions, aimant mieux écouter la voix du sang. Après tout, le parti au pouvoir n'était pas toute la France; il n'en était même qu'une infime minorité. Nous savions que la France, en bonne partie du moins, n'avait jamais cessé d'être profondément catholique et, en effet, ce sont les catholiques qui, au moment critique, l'ont sauvée. Les mécréants, les francs-maçons lâchement serviles et autres tyrans retardataires, qui avaient réussi à s'imposer, furent d'ailleurs bientôt rejetés et mis dans l'impossibilité de nuire. Ils ignoraient sans doute, et probablement ignorent encore, tout le mal qu'ils avaient fait à leur pays en lui aliénant les sympathies d'une portion

considérable des peuples étrangers. Mais ce qui importait avant tout à ces impies sectaires, ce n'était pas tant l'honneur et le bon renom de la France au dehors que la satisfaction de leurs rancunes religieuses et politiques.

En 1700, la France était le pays le plus peuplé de l'Europe. En 1851, avec ses 35 millions, elle occupait encore le premier rang, la Russie exceptée. En 1913, à la veille de la guerre, elle n'était plus qu'au cinquième rang. A ce compte, en 1940, sa population sera de 35 millions, et en 1965, 25 millions, à côté d'une Allemagne de 107 millions[1].

Voilà un des glorieux résultats de la législation antireligieuse et de cet acharnement que l'on a apporté à la déchristianisation du mariage, de la famille (loi du divorce, 1884), de l'école et de la jeunesse, de façon à tarir les sources mêmes de la vie chrétienne, sources d'énergie et de force morale. Tous les amis de la France déplorent ce fléau de la dépopulation, qui ne cessera que lorsqu'on remplacera l'indifférence religieuse par la foi ancestrale.

L'accès de sectarisme qu'a manifesté le nouveau régime dès son arrivée au pouvoir, l'empressement avec lequel il a réhabilité des réputations douteuses ou notoirement convaincues de félonie, ne sont pas de nature à favoriser le rayonnement de la France à l'étranger. Ces actes, que les circonstances rendent doublement

---

1. Voir l'article de M. Victor Giraud, *La crise de la natalité*, dans la "Revue des Deux Mondes", livraison du 15 mars 1924.

inopportuns et odieux, ont créé une pénible impression chez tous ceux dont le coeur et l'âme étaient tout disposés d'avance à admirer et aimer la France laquelle, pendant et depuis la guerre, s'était si noblement relevée aux yeux du monde.

Le premier ministre de cette province, M. Taschereau, le 17 juillet dernier, à l'occasion d'une démonstration politique, s'est fait l'écho parmi nous de ce douloureux sentiment. Qu'il nous soit permis de reproduire ici les paroles qu'il a prononcées en cette circonstance. Elles méritent d'être retenues.

"Il y a un an, presque à pareille date, dit-il, alors que nous étions réunis comme ce soir, à East-Angus, j'adressais, au nom de notre vieille province, un message à la France. Il paraissait y avoir des défaillances autour de cette vaillante nation. Ses alliés des jours sombres de la guerre semblaient la laisser seule pour remplir la tâche d'assurer les fruits d'une victoire qui lui avait coûté tant de deuils et tant de merveilleuses ressources. "Tenez bon, disions-nous, à nos cousins de là-bas, la province de Québec est de tout coeur avec vous." On s'est déclaré pour lors reconnaissant de ces mots de sympathie et d'encouragement qui venaient à leur heure et qui rendaient bien le sentiment de notre peuple.

"Me serait-il permis aujourd'hui d'adresser un autre message à la France, encore au nom de la province française de Québec. Ces paroles auront toute la sincérité de l'émotion qui me les dicte.

"Votre gouvernement, d'après ce que nous rapportent les dépêches, désire rompre avec le Vatican. Je ne veux scruter ni les motifs qui vous animent, ni les raisons qui vous font agir ainsi. Cela ne regarde que vous seuls. Mais les quatre millions de Français qui habitent ce continent sont chagrins et bouleversés. Le Canada français est l'exemple le plus frappant de la vitalité de la France. Depuis près de deux siècles, nous sommes séparés de vous. Voyez cependant comme nous avons pieusement gardé votre souvenir, vos traditions, votre langue et vos lois. Nous vous sommes attachés tout autant qu'au jour où votre dernier soldat nous a laissés. Mais, croyez-m'en, s'il existe aujourd'hui un Canada français, si nous parlons votre langue, si nous chantons vos chansons, si nous pratiquons votre droit, c'est parce que nous sommes toujours restés fidèles au culte que vos missionnaires et vos martyrs nous ont enseigné, c'est parce que nous avons conservé avec Rome les relations que vous voulez rompre. Là réside le mystérieux secret de la survivance française qui vous étonne parfois et qui confond nos voisins. De grâce, que les Français de là-bas ne brisent pas les liens auxquels les Français d'ici attribuent leur salut en tant que race française. Qu'ils ne donnent pas à nos adversaires le dangereux plaisir de nous dire que nous faisons fausse route, et que la vieille mère patrie renverse les autels que nous opposons à l'envahisseur de l'idéal français chez nous."

Lorsque la France a été si traitreusement attaquée en 1914, elle a eu la sympathie du monde entier, malgré les fautes de ses gouvernants et la bêtise de ses campagnes anticléricales, dont l'Allemagne a su si bien

profiter. La reprise aujourd'hui d'une pareille législation aurait pour résultat immédiat le discrédit de la France auprès des nations étrangères et, à plus forte raison, un amoindrissement de son action intellectuelle et morale sur les peuples qui, comme le nôtre, sont issus de son sang, et vénèrent ses plus nobles traditions. Voilà ce qu'une fidélité de plus de trois siècles à la France nous autorise à proclamer, et ce que l'honorable M. Taschereau a si dignement exprimé au nom de tous les siens.

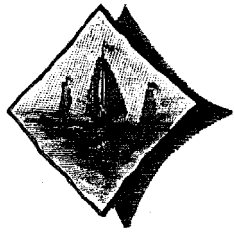


Table des Matières

I. La Vieille Angleterre.—Origine et formation du peuple anglais.—Fusion des races. 9

II. Période anglo-saxonne. — Institutions et civilisation. 115

III. Le Christianisme en Angleterre avant les Normands. 144

IV. Célébrités littéraires et historiques.—Epoque anglo-saxonne et du moyen-âge 234

V. La Réforme. 352
Le protestantisme en Angleterre 387
Conséquences du protestantisme. 451
Retour à l'unité. 483

VI. Perspectives d'avenir. 539